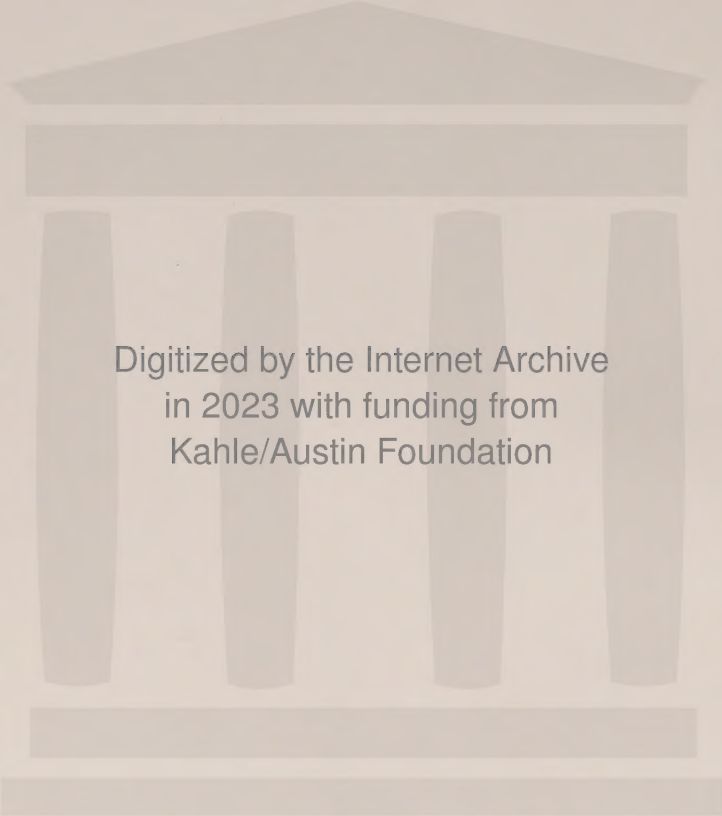


UNIVERSITY OF ARIZONA



39001003365361



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

LISTY FILOLOGICKÉ.

Vydávají se

nákladem Jednoty českých filologů v Praze

s podporou

ministerstva školství a národní osvěty.

V.53

Odpovědní redaktori

O. HUJER, J. JAKUBEC A O. JIRÁNI.

ROČNÍK PADESÁTÝ TŘETÍ.

V PRAZE.

Tiskem České grafické Unie a. s.

1926

Obsah ročníku padesátého třetího.

Pojednání.

	Strana
K otázce latinského slovosledu. Napsal Bohumil Ryba	1—12
Byzantská Achilleis. Napsal Karel Müller. . 13—22, 84—106, 219—234	
Nový zlomek řecké písně svatební. Napsal Zdeněk K. Vysoký	65—70
Grammatické a exegetické příspěvky k Novému Zákonu.	
Podává Ferd. Stiebitz.	71—84, 208—219
Lukianovy aesthetické názory. Napsal K. Svoboda	193—207
O historickém pozadí Homerovy Iliady. Referuje F. Stiebitz	321—335
Domnělý geografický omyl Apollonia Rhodského. Napsal Bohumil Ryba.	336—342
Studie o stě. Evangeliu sv. Matouše s homiliemi. Napsal Josef Straka	23—41, 146—155, 275—284, 353—365
Drobnosti grammatické. Napsal Oldřich Hujer . . 41—42, 123, 346—347	
O potřebě nového vydání rukopisu Assemanova. Napsal Josef Kurz.	106—118, 234—247
Příspěvky k výkladu slov. Napsal Jan Pelikán	118—123
Juljusz Słowacki a K. H. Mácha. K polským vlivům na tvorbu Máchovu. Podává J. Menšík.	124—146, 248—265
T. zv. Jenský Passional. Napsal Josef Volf	265—274
Jest Kristian Loeper zakladatelem Prager Gelehrte Nachrichten? Jos. Volf	275
Slov. <i>gumbno</i> . Napsal Václav Machek.	343—347
Smrt historika V. Březana. Napsal Jos. Salaba	347—352
Kdo založil Prager Gelehrte Nachrichten? Napsal Arnošt Kraus.	367—370

Úvahy.

Gustav Glotz: La civilisation égéenne. (G. Hejzlar.)	42—45
Kurt Witte: Die Geschichte der römischen Dichtung im Zeitalter des Augustus. (T. Hála.)	45—46
Concetto Marchesi: Tacito. (Jos. R. Lukeš.)	46—49
Paul Monceaux: Histoire de la littérature chrétienne. (K. Svoboda.)	49—50
Anthologia lyrica Graeca. Ernestus Diehl. — Lyra Graeca. J. M. Edmonds. (Ferd. Stiebitz.)	156—157
Sexti Properei Elegies Joaquin Balcels. (Fr. Groh.)	158—159
Ernst Pfuhl: Malerei und Zeichnung der Griechen. (K. Svoboda.)	160—162
Albert Grenier: Le génie romain dans la religion, la pensée et l'art. (Ferd. Hoffmeister.)	162—163
Tenney Frank: Roman buildings of the Republic. (Vl. Groh.)	163—165
Topografie starověkého Říma. Dr. L(adislav) Brtnický. (Fr. Groh.)	165—166
M. Inviolata Barry: St. Augustine, the Orator. — Graham Reynolds: The Clausulae in the De Civitate Dei of St. Augustine. (F. Novotný.)	166—167

Josef Dobiáš: Dějiny římské provincie syrské. Díl I. do oddělení Judaje od Syrie. (Vl. Groh.)	167—169
Gustav Erhart: Římske starožitnosti (Římské reálie). (Vl. Groh.)	169—174
Alfred Schmitt: Untersuchungen zur allgemeinen Akzentlehre. (F. Novotný.)	285—287
V. Seyk: Das wahre und richtige Troja-Illion. (A. Salač.)	287—290
Theodor Birt: Alexander der Grosse und das Weltgriechentum bis zum Erscheinen Jesu. (Vladimír Groh.)	290
Wilhelm Schubart: Ägypten von Alexander dem Grossen bis auf Mohammed. (Josef R. Lukeš.)	291—293
Theofrastos: Povahopisy. (J. Ludvíkovský)	293—294
Apollonia Rhodského Argonautika. (Bohumil Ryba.)	294—300
Heliodorovy Příběhy aithiopské. (Zdeněk K. Vysoký.)	300—301
W. Weber: Die Staatenwelt des Mittelmeers in der Frühzeit des Griechentums. (Ferd. Stiebitz.)	370—372
Arth. Rapaport: Novi Testamenti Graeci verba recipiantne praepositione praefixa vim perfectivae actionis necne. (Ferd. Stiebitz.)	372—375
Jaroslav Ludvíkovský: Řecký román dobrodružný. (Karel Svoboda.)	375—378
Ettore Pais: Storia dell' Italia antica (Vladimír Groh.)	378—381
Kurt Regling: Die antike Münze als Kunstwerk. (G. Hejzlar.)	381—383
Соломон Лурье: Антисемитизм в древнем мире. (Jos. R. Lukeš.)	384—387
V. Vondrák: Církevněslovanská chrestomatie. (Josef Kurz.)	50—56
Dr. Vilém Prazák: Neuberkův sborník a Májový sen. (Stanislav Petrá.)	56—60
Eduard Hermann: Die Sprachwissenschaft in der Schule. (Václav Machek.)	174—176
Роман Якобсон: О чешском стихе преимущественно в сопоставлении с русским. — Týž: Základy českého verše. (A. Frinta.)	176—184
Ernst Schwentner: Die primären Interjektionen in den indogermanischen Sprachen. (Oldřich Hujer.)	184—186
Ke sporu o českou kvantitu a přízvuk. (Jos. Chlumský.)	304—308
Paul Kretschmer: Die Indogermanische Sprachwissenschaft. — Die Wortschöpfer. (Oldřich Hujer.)	387—388
Ст. Младеновъ: Вѣдѣжкѣ къмъ словашкѣя рѣчникъ. (Oldřich Hujer.)	389—390
Slovanský sborník věnovaný J. M. prof. Františku Pastrnkovi. — Sborník prací věnovaných profesoru dru Janu Máchalovi. (Oldřich Hujer.)	390—394
Mélanges linguistiques offerts à M. J. Vendryes. (F. Novotný.)	394—396
Drobné zprávy	60—64, 187—192, 308—317, 396—400
Zasláno. (Ant. Kolář.)	64
Odpověď. (J. Ludvíkovský.)	64
Odpověď k recenzi disertace V. Prazáka »Májový sen« (V. Prazák, O. H.)	318—320
1. Rejstřík slovní	401—403
2. Rejstřík jmenový a věcný	403—413
Résumé des articles de la revue »Listy filologické«, volume I.III (1926)	V—IX

Résumé des articles de la revue „Listy filologické", volume LIII (1926).

Bohumil Ryba: A propos de l'ordre des mots en latin, pag. 1—12.

L'auteur analyse, d'une façon très détaillée, les lois de l'ordre des mots qui ont été établies par M. Jules Marouzeau pour les groupes nominaux dans la phrase latine. A côté de plusieurs objections de détail, il émet quelques doutes à propos du principe général auquel M. Marouzeau tient le plus, c'est-à-dire à propos des conséquences de la division des adjectifs en déterminatifs et qualificatifs. Il reste un nombre assez considérable de cas qu'on ne peut pas expliquer en invoquant les déterminatifs ou qualificatifs et leur inversion. Le nombre des cas qui résistent à cette explication est beaucoup plus considérable que M. Marouzeau ne s' imagine; on en rencontre pour peu que l'on examine tous les cas d'un texte continu, p. ex. celui de Nepos (utilisé par M. Marouzeau lui-même). Précisant son point de vue, l'auteur ne croit pas que les adjectifs déterminatifs et les adjectifs qualificatifs aient eu, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la latinité de Cicéron, une place fixe, qu'ils céderaient toujours, sous l'influence de l'inversion, dans chaque cas particulier. L'auteur croit qu'il y a une grande différence entre les doublets du type *mons ingens* et *ingens mons* (où l'opposition de la fonction déterminative et qualificative a été conservée étant d'une date, peut-être, ancienne) et un tel principe général. Il serait porté à admettre plutôt une autre hypothèse, très proche de celle qu'a formulée M. Muller (IF XLII); l'inversion pouvait avoir comme effet le ravivement d'un groupe devenu banal, aucun compte n'étant tenu alors de la fonction déterminative et qualificative. Les exemples empruntés à la langue de Cicéron nous présentent des conditions plus compliquées qu'on ne pourrait réduire aux positions des déterminatifs ou qualificatifs, positions normales ou causées par l'inversion: il serait difficile d'expliquer cet état de choses à l'aide des simples instruments du rationalisme linguistique. D'autre part, en jugeant le rôle d'autres influences sur l'ordre des mots, surtout des influences d'ordre *eurythmique*, l'auteur est moins sceptique que M. Marouzeau. L'auteur n'accepte pas l'explication proposée par M. Marouzeau (p. 47 et 81) de l'ordre différent constaté en certains passages de Cicéron (de div. II 13, 14, 19, 25). Il n'y a pas de différence de sens dans les cinq cas, mais Cicéron voulait éviter, dans les deux derniers, la *clausula fortuitarum rerum* — *o — o — o*. De même, il faut attribuer un grand rôle aux nécessités *métriques*. Souvent le voisinage d'un substantif et d'un adjectif est impossible pour des raisons d'ordre métrique.

K. Müller: L'Achilléide byzantine, pag. 12—22, 84—106, 219—234.

Dans son introduction, l'auteur commence par parler des manuscrits et des éditions des trois versions qui nous sont parvenues de l'Achilléide byzantine. Il expose ensuite le contenu de la version la plus étendue, la version **N**; puis il démontre que la version **B** ne peut pas être, comme on l'a cru longtemps, l'original de la version plus étendue **N**: elle est tout simple-

ment un extrait — imparfait d'ailleurs et négligé — de la version **N** ou de quelque autre version apparentée. Celui qui ne connaîtrait l'Achilléide que par la version **B** aurait une idée fort peu claire de l'enchaînement et du fond même des événements racontés. Il souligne ensuite le caractère inorganique de l'appendice par lequel se termine la version **N**: Achille nous y est présenté, non plus comme un chevalier du moyen-âge, mais comme un héros d'Homère, ce qui est en opposition avec l'esprit du poème tout entier. Il en conclut que l'Achilléide primitive ne se terminait point ainsi. — L'auteur passe alors à l'étude de la troisième version, la version **L**, qui, par son étendue, tient le milieu entre les deux versions précitées: il signale les concordances et les analogies que la version **L** présente avec les deux autres: elle provient vraisemblablement d'une version inconnue qui aurait également servi d'original à celles-là et qu'on aurait utilisée en la déformant plus ou moins.

Il est impossible actuellement de dire quelle a été la source de cette Achilléide primitive, car parmi les productions de la littérature byzantine on ne trouve ni narration poétique ni œuvre en prose équivalentes. On ne peut certainement pas lui assigner comme source la Chronique de Jean Malalas, car le récit de Malalas ne concorde avec elle ni dans l'ensemble ni dans le détail; on ne peut pas non plus la rattacher à l'Iliade d'Hermoniaque ni à la Guerre de Troie d'un auteur anonyme, car dans ces deux écrits Achille est constamment dépeint comme un héros antique, un héros d'Homère. Seule, peut-être, la grande épopée byzantine sur le héros national de Byzance, Basile Digénis Akritas, a fourni au poète de l'Achilléide primitive quelques traits dont il s'est servi pour créer son principal héros; il les aurait connus soit par une œuvre épique systématiquement construite soit par les nombreuses chansons populaires du cycle acritique. Il se peut que les romans sophistiqués grecs ou d'autres poèmes byzantins aient été mis à contribution par l'auteur de l'Achilléide, mais on ne saurait l'affirmer avec certitude, car beaucoup de vers, beaucoup de tournures poétiques étaient devenus d'un usage courant parmi les gens cultivés et ceux-ci n'en savaient même pas l'origine. A la fin de son étude l'auteur énumère les caractères principaux de l'Achilléide byzantine et, après l'avoir analysée du point de vue esthétique, il aboutit à cette conclusion que nous devons voir en elle une des productions les meilleures de la poésie byzantine. Cependant, le poème n'atteint ni à la vie ni à l'originalité de l'épopée acritique, encore bien moins à la puissance poétique des œuvres classiques grecques.

Zdeněk K. Vysoký: Nouveau fragment d'un chant nuptial grec, pag. 65—70.

Le remarquable fragment d'épithalame grec publié par A. S. Hunt (Catalogue of the Greek Papyri in the John Rylands Library: Vol. I. Literary Texts ed. by A. S. Hunt, Manchester 1911, pag. 28 et suiv.) se compose de 6 hexamètres; son contenu est tout à fait caractéristique du chant nuptial: on y achève l'éloge du nouveau marié; on y invite l'épousée à être fière de son époux, lequel est digne d'elle; on souhaite aux nouveaux mariés beaucoup de bonheur et beaucoup d'enfants. L'auteur — qui est très probablement de la fin de l'époque hellénistique — a subi fortement l'influence de Théocrite. La poésie d'Homère n'a pu sans doute inspirer ce fragment que par l'intermédiaire de quelque chant nuptial de Sappho. Par ailleurs il est visible que l'auteur du fragment connaissait à fond les modèles anciens de ce genre de poésie. De plus, il s'en tient rigoureusement au type de composition qui avait été constamment admis jusqu'alors pour le chant nuptial et que l'on retrouve dans les épithalames de la fin de la période byzantine. Les derniers rhéteurs grecs ont établi un ordre identique pour la suite des idées dans les allocutions nuptiales. Le fragment dont il s'agit formait certainement la conclusion d'un chant nuptial; la partie perdue con-

tenait l'éloge de la nouvelle épouse. L'auteur de cette pièce a-t-il voulu simplement écrire un épithalame ou s'est-il proposé, de surcroît, un autre but, c'est ce qu'il nous est impossible de préciser.

A la fin de son étude, l'auteur présente un certain nombre d'observations critiques sur le texte.

Ferd. Stiebitz: Contributions grammaticales et exégétiques au Nouveau Testament, pag. 71—84, 208—219.

1. ἀπέχονσι τὸν μισθὸν αὐτῶν. Le verbe ἀπέχω, dont on se sert pour donner quittance d'une somme reçue, n'est pas un aoriste-praesens comme l'a enseigné Thumb, mais un praesens perfectum. Par le sens il ne diffère pas de la locution ἔχω ἀπὸ τινος (cf. Sophocle Philoct. 559 τί... ἀπ' Ἀργεῖων ἔχεις); comme elle, il s'est développé de la locution primitive ἔχω τινὸς ἀπο, où ἀπὸ était adverbe et désignait l'origine de τοῦ ἔχειν (cf. Hom. Odys. VI 18 Χαρίτων ἀπο κάλλος ἔχουσαι; de même, Od. VIII 457). Dans le composé ἀπέχω l'adverbe ἀπὸ conserve sa signification concrète, il ne se transforme pas en élément de «perfectivation». Le style de maints passages des papyrus tend à confirmer que ἀπέχω est un praesens perfectum. — 2. ἐπιούσιος. Après avoir passé en revue les explications données jadis ou tout récemment, l'auteur attire l'attention sur le pap. no 5224 du Sammelbuch de Preisigke = Flinders Petrie Hawara 34, 245. Là, dans un compte se rapportant à l'économie domestique, on rencontre le terme τὰ ἐπιούσια: le terme diaria, dans CIL IV suppl. 4000 g, offre un sens analogue. Tout permet de conclure que τὰ ἐπιούσια = diaria = victus cottidianus, qui mensuratim servis attribuitur (Pseudoacro ad Hor. epist. I 14, 40). Pour ἐπιούσιος, cette signification se déduit de l'étymologie ἡ ἐπιούσα sc. ἡμέρα. La nourriture mesurée aux esclaves était certainement toujours répartie pour le jour suivant, mais l'idée de «jour suivant» a pu devenir accessoire et alors l'expression τὰ ἐπιούσια a pu finir par signifier simplement «répartition quotidienne de la nourriture». De là ὁ ἄριστος ὁ ἐπιούσιος = panis cotidianus. — 3. ἐπισιμάζω. Luc. 1, 35. Leisegang et Norden ont fourni une juste explication de ce terme; on désigne par là une sorte d'éclipse de la raison humaine — l'extase — au cours de laquelle l'être mortel s'unit à Dieu. L'auteur explique principalement deux choses: 1. Pourquoi l'Evangile n'indique-t-il pas nettement qu'il s'agit d'un obscurcissement des sens ou de la raison? En s'appuyant sur Philon et Vettius Valens, l'auteur démontre que le mot ἐπισιμάζεσθαι, sans autre spécification, peut vouloir dire à lui seul «action d'obscurcir les sens ou la raison»; il en est de même du mot ἐπισιμασμός. 2. Faut-il supposer, avec Leisegang, que la notion d'épischiasme découle de l'idée primitive d'obscurcissement provoqué par le démon se manifestant sous la forme d'un oiseau? L'auteur démontre que le verbe ἐπισκοπεῖν et autres analogues (par ex. ἐπισιμάζειν) s'emploient très souvent, surtout chez Philon, quand une source lumineuse plus forte ἐπισιμάζει = «éblouit, éclipse» une source lumineuse plus faible. Il s'agit donc ici d'une impression visuelle; si elle est trop violente, elle peut provoquer aussi un état analogue à l'extase: σκοτοδινίαν. Dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau, les apparitions divines sont souvent accompagnées de phénomènes lumineux. Selon le proto-évangile apocryphe de Jacques (19, 2), c'est ainsi que Dieu s'approcha de Marie lorsqu'elle enfanta. A la base de l'idée d'ἐπισιμάζειν il peut donc y avoir un «éblouissement des sens et de la raison» et, par suite, une sorte de désorientation mentale.

K. Svoboda: Les idées esthétiques de Lucien, pag. 193--207.

Lucien n'étudie pas systématiquement l'essence même de la beauté; il ne parle d'elle qu'en sensualiste, en tant qu'elle procure aux sens de la volupté. Il s'intéresse vivement aux arts. Selon lui, l'artiste doit inventer

et donner libre cours à son imagination, mais il doit, de plus, viser à la précision dans l'exécution. Pour pouvoir s'adonner aux arts, il faut être doué, connaître la théorie et s'entraîner à la pratique. En architecture il exige de la convenance et de la symétrie; il recommande la simplicité dans l'ornementation. En peinture et en sculpture il veut une exacte représentation des objets. Il se plaît à décrire des ouvrages artistiques, mais, quand il le fait, il se place plutôt au point de vue du thème, du contenu, que du style. La musique l'intéresse peu. Il se méfie de l'exaltation poétique: ce qu'il demande au poète, c'est d'amuser le lecteur. Il s'exprime en sceptique sur la tragédie; la comédie était évidemment plus accessible à son tempérament. Il défend au prosateur d'avoir recours aux procédés poétiques, il veut qu'il y ait harmonie entre la forme et le fond. Il fait un grand éloge de la danse: il voit en elle la fusion de tous les arts. Les conceptions artistiques de Lucien ne lui sont pas particulières: on les retrouve chez Isocrate, Platon, Aristote, Denys d'Halicarnasse, dans le traité sur le Sublime, etc.

Ferd. Stiebitz: Le fond historique de l'Iliade d'Homère. pag. 321—335.

Se référant à l'ouvrage de Drerup: *Das Homerproblem in der Gegenwart*, l'auteur présente un aperçu rapide des opinions soutenues en ces derniers temps sur le fond historique de l'Iliade d'Homère et sur le prix que l'historien peut attacher aux fables grecques. Le conflit qui divise les sceptiques et les conservateurs, conflit qui ne cesse de s'aggraver, notamment parmi les érudits anglais, ne peut être tranché qu'au moyen de données fournies par l'antiquité mais indépendantes d'Homère et de la tradition grecque. Les données égyptiennes sont rien moins que sûres: on ne saurait les utiliser sans risques. L'auteur parle ensuite des données d'origine hittite. L'explication de Kretschmer sur Alaksanduš de Viluša est convaincante. En revanche, les découvertes de Forrer, qui ont surpris agréablement les plus déterminés conservateurs, inspirent, sur plus d'un point, de la méfiance. On a peut-être raison d'identifier Ahhijava et *Achaia*, mais où l'on s'avance un peu trop, c'est lorsqu'on soutient que cette *Achaia* est la Grèce: les textes publiés jusqu'ici sembleraient plutôt indiquer qu'il s'agit en l'espèce d'une région de l'Asie mineure. Les autres identifications sont douteuses; il faut attendre la publication de tous les documents récemment découverts.

Bohumil Ryba: Une erreur géographique faussement imputée à Apollonius de Rhodes, pag. 335—342.

Dans son étude, l'auteur montre qu'une erreur géographique assez grave a été imputée à tort à Apollonius de Rhodes par son éditeur M. Mooney (l. I. v. 922 et suiv.). Apollonius n'a pas écrit que les Argonautes, partant de Samothrace pour la Chersonèse, auraient aperçu l'île d'Imbros du côté du sud, tandis qu'on attendrait une indication toute contraire: du côté du nord. C'est l'interprétation erronée du mot *καθ' ἄκρον* qui a faussé le sens de ce passage; ce mot ne peut pas signifier ici 'to the north', mais il veut dire 'du côté de la haute mer'. L'auteur recherche les causes de la méprise des lexicographes qui ont introduit l'équation fautive *καθ' ἄκρον* = 'du côté du nord'.

L'étude est précédée d'une introduction concernant l'exactitude des connaissances géographiques d'Apollonius. La distinction des deux couches, difficilement conciliables, l'une mythique et vieille (Danube), l'autre géographique et moderne (Rhin), distinction établie par M. Wilamowitz (*Die Kultur der Gegenwart* I. 8^a, p. 137) et sur laquelle ce critique s'appuyait pour démontrer l'absurdité du poème d'Apollonius, cette distinction donc n'est certainement pas juste, les deux rapports géographiques d'Apollonius ne faisant que refléter ses connaissances de la géographie de son temps.

Josef Straka: Sur la traduction vieux-tchèque de l'Évangile de Mathieu (23—41, 146—155, 275—284, 353—367). L'auteur étudie les sources des homélies rattachées au texte vieux-tchèque de l'Évangile de St. Mathieu (Evangelium sv. Matouše s homiliemi. Ed. par Jos. Holub).

Oldřich Hujer: Notes linguistiques (41—42, 123, 145—147). L'auteur donne des exemples du verbe vieux-tchèque *zástati, zástojím* avec l'aspect imperfectif (26); un exemple du verbe vieux-tchèque *předstihnouti* dans le sens de 'praevenire' (27); il fait une observation sur la quantité des substantifs en *-et* dans le dialecte de Český Dub: on y dit *řbě, kùtě, kùře* avec la longueur au singulier, mais *řebata, kuřata, kuřata* avec des voyelles radicales brèves au pluriel (28); dans le même dialecte on trouve la terminaison *-im* dans le locatif du sing. du genre masc. et neutre des pronoms comme *tím, našim*, conformément aux formes de l'instrumental: c'est une formation analogique d'après les adjectifs composés comme *dobrym, božim* ou d'après les formes des pronoms possessifs *mim, tvim, svim* où les deux formes (celle du locatif et de l'instrumental) sont, de même, exprimées d'une manière identique; enfin, il y a dans le dialecte mentionné le gén.-acc. des pronoms personnels *tebe, sebe* dans la valeur du datif et du locatif: c'est d'après *mně* qui, de même, sert à exprimer les quatre cas: le datif et le locatif comme le gén.-acc.

Josef Kurz: Sur l'opportunité d'établir une édition nouvelle du Codex vieux-slave, appelé Assemanianus (106—118, 234—247). Il prouve par une comparaison des deux éditions de ce manuscrit (celle de Rački et celle de Črnič) avec une édition phototypique des dernières feuilles de l'Assemanianus, faite récemment par M. Joseph Vajs, que les éditions antérieures ne sont pas bien faites, et il trouve qu'entre l'édition de Črnič et celle de Rački il existe une large dépendance. A la fin, il fait de petites observations concernant quelques endroits du texte publié par M. Vajs.

Jan Pelikán: Contribution à l'explication de quelques mots (118—123). Il donne deux étymologies tchèques: 1. celle du verbe *oblovati* 'mettre en mouvement, opprimer, presser, tourmenter', en partant de la racine **uel*, cp. lit. *veliti, vėlti* 'fouler'; 2. et celle de *sota* 'plaie', *sotiti* 'pousser', *sotný, sotné, sotoniti, saděl* 'coup d'épée' etc., de la racine **kōt-, *kōd-* avec le sens primitif 'colère, inimitié' etc. L'auteur en apporte plusieurs exemples puisés dans les textes vieux-tchèques.

J. Menšík: Jul. Słowacki et K. H. Mácha (124—146, 248—265). L'auteur contribue à la connaissance des influences polonaises sur Ch. H. Mácha en donnant une analyse minutieuse de l'influence qu'avait exercée le jeune Słowacki sur l'œuvre du poète tchèque.

Josef Volf: Sur le Passional dit de Jena (265—274). L'auteur repasse des mentions de divers savants sur le Passional vieux-tchèque dit de Jena et explique la date que porte l'impression du manuscrit.

Josef Volf: Kristian Loeper a-t-il fondé les Prager Gelehrte Nachrichten (275)? Volf, en se basant sur un témoignage de l'abbé Jos. Dobrovský, décline l'avis du prof. A. Kraus; mais dans une réplique (367—370), M. Arnošt Kraus soutient son ancienne opinion.

Václav Machek: Le slave *gumьno* (342—345). L'étymologie du mot slave *gumьno* 'le lieu où on bat le blé, aire'. Machek part du radical ideo. **gъно-* (cp. le sl. *govьno*), élargi par les suffixes *-mo* et *-ьno*.

Jos. Salaba: La mort de l'historien V. Březan (347—352). L'auteur donne des éclaircissements sur les dernières années de la vie de l'historien tchèque V. Březan, archiviste à Třeboň au commencement du 17^{ème} siècle.

K otázce latinského slovosledu.

(Analýsa knihy J. Marouzeaua: L'ordre des mots dans la phrase latine. I.)

Napsal Bohumil Ryba.

Problému latinského slovosledu jakožto vědecké otázky věnovali filologové v posledních desíletích poměrně málo zájmu a práce. A přece nemohlo býti nikoho tajno, že se musí již jednou přestat uvažovati o latinském slovosledu s pouhého hlediska stilistiky a jejích potřeb. Tím vítanější jest, vyskytl-li se filolog, který chce pojmuti latinský slovosled jako vědeckou otázku v plném slova smyslu, pracuje o ní od několika let a hodlá ji objasniti několikasvazkovým dílem. Jest jím Jules Marouzeau, profesor na pařížské Ecole pratique des Hautes-Etudes, který vydal zatím první svazek díla L'ordre des mots dans la phrase latine (I. Les groupes nominaux. Collection linguistique publiée par la Société de Linguistique de Paris. XII. Paris 1922, str. 236 za 30 fr.). Jelikož pak i v posledním svém výkladu v Revue des Etudes latines III, 1925, str. 82—83 trvá nezměněně na zásadách, kterými se řídil v úvodním svazku velkého svého podniku, nezdá se nám nevhodným seznámiti s nimi naše čtenáře a uvažovati o jejich správnosti.

Nauka o slovosledu má ve Francii tradici mnohem patrnější než jinde. Spisek proslulého hellenisty Henri Weila působil stejně podnětně jako články a přednášky bystrého Louis Haveta. Těže z těchto podnětů, odhodlal se jich užití Havetův žák Marouzeau k systematickému zpracování nauky o latinském slovosledu.

Svazek, který vyšel, pojednává o skupinách jmen ný ch, t. j. subst. + adj. vlastní (kap. I.), subst. + partic. (II.), subst. + gen. přív. (III.), subst. + zájm. (IV.—VI.), subst. + čísl. (VII.).

Spisovatel vychází ze základního rozdílu dvojího druhu adjektiv: *adjectif déterminatif* čili *classificatif*, vyjadřující rozumový, objektivní posudek (un animal aquatique) a *adjectif qualificatif*, vyjadřující posudek citový, subjektivní (un bel animal).¹ Jako ve franštině, tak i v latině přísluší prvému druhu post-

¹ Marouzeau měl dbáti, aby neuváděl zmatku do své terminologie tím, že užívá také slova *le qualificatif* (= le déterminant) pro kterékoli adjektivum, stojící u substantiva, tedy téhož slova pro pojem nadřazený a podřazený (srov. str. 17, 26 n., 28 proti str. 15; tak na př. str. 17 při nejtýpističších příkladech adjektiv determinativních mluví o »les deux qualificatifs«, str. 20 jasněji »les deux déterminants«. Logicky nepřesný jest protiklad *qualificatif*: *prédicatif* na str. 220 n.

posice (v terminologii Weilově ordre descendant; schematem, chceme-li, Dd , jestliže $d = \text{déterminant}$, $D = \text{déterminé}$), druhému anteposice (Weilův ordre ascendant, tedy dD). Lépe by bylo mluvit po mém soudě o užívání determinativním a kvalifikativním; obojí se může týkat téhož adjektiva. Vedle toho adjektiva kvalifikativní (srov. i str. 79) dělí na dvě skupiny: *adjectifs énonciatifs* (magna imperia caduca sunt) a *adjectifs prédictifs* (illius imperium invidiosum brevi corrui); tato jest uznati tehdy, lze-li je rozvésti větou. Při oněch jest normální anteposice, při těchto postposice.

Z tohoto rozdělení plyne, že jde 1. o odchylky zdánlivé, jestliže a) to adjektivum, kterého se obvyčejně užívá kvalifikativně, jest postponováno, má-li míti platnost determinativní, a obráceně adjektivum, kterého se obvyčejně užívá determinativně, jest anteponováno, má-li míti platnost kvalifikativní; b) adjektiva kvalifikativního jest užito praedikativně a tudíž jest postponováno. (Marouzeau o těchto odchylkách vykládá zbytečně zmateně na str. 16); 2. o odchylky skutečné, setkáváme-li se s adjektivem na místě, jakého bychom podle hořejších tvrzení neočekávali. Tyto odchylky značí, že se adjektivu dostalo místa zvláště důrazného nebo významného.

Prostředkem k takovéto změně místa jest *inverse*, na př. graecis litteris místo litteris graecis, a *disjunkce*, na př. magne initium cladis (naznačme schematem $d...D$). Názvy tyto, kterých užívá Marouzeau, jsou případnější než synonymní pojmy autora rhetoriky ad Herennium *perversio* a *traiectio*. O účinku i mechanismu obou těchto prostředků pojednává Marouzeau teprve během své práce, a to o inversi na str. 99—106, 219—222, o disjunkci na str. 106—118, 215—219. Mocnější z obou pro způsobení změny smyslu jest *inverse*; uznávati ji možno jen tam, kde lze předpokládati určitý pořádek normální. Disjunkce nemá účinku na substantivum (všeobecněji řečeno na D) ani v anteposici ani v postposici. Na adjektivum působí významně jen tehdy, je-li v anteposici, ač ani tu není k jeho zdůraznění nezbytná, kdežto v opačném případě nejvýše pomáhá zdůrazňovati rozluku nominální skupiny. Psychologický výklad jest jednoduchý: povědomí slyšícího jest udržováno v napětí od vyslovení determinativu, který není soběstačný, až k vyslovení sounáležitého substantiva (D), čímž jest determinant vyzvednut (mis en relief). Nezáleží na délce toho očekávání jako na přerušení úzké sounáležitosti. Disjunkce adjektiv, zejména affektivních epithet, rozkvetla nejvíce v řečnictví. Pokud autor, vybočuje z rámce spisu, mluví (str. 117) o disjunkci, akcentující aesthetickou cenu epithet v básních, neměl by zapomenouti, že v četných případech nerušené sousedství adjektiva a substantiva jest nemožné z důvodů metrických. Ve verších Vergiliových, které cituje, musí vždycky aerieae zaujmáti jednu stopu celou a thesi z další, | — ∪ ∪ | —, nespo-

jitelně s mírou slova *grues* ∪ | —. Podobně *patulis* ∪ ∪ | — a *naribus* | — ∪ ∪ |.

K jakým výsledkům dospívá v jednotlivých kapitolách? I. A. Determinativa¹ a) odvozená ze jmen vlastních. Normální pořádek *Dd* bývá zvracen a) *inversí logickou*. Za základní uznává tu Marouzeau případy důsledně provedeného protikladu (*dD — d₁D₁*). K těm přiřazuje ostatní, v nichž protiklad není formálně zcela zřejmě vyjádřen. Tento způsob, který se nespokojuje konstatacím větného důrazu, zahrnuje v sobě nebezpečí, že vede k logicisujícímu umělému hledání t. zv. terme opposant. Vždyť přece existuje i důraz bez opposice i myslitelné (Cic. Catil. I. 6: *Luce sunt clariora nobis tua consilia*)! Omylem zařadil Marouzeau mezi protikladné případy také několik takových, kde žádné opposice není: Civ. div. II. 10 (str. 19), Nep. XIV. 4 (str. 44). V prvním z nich (*dixti bene latine; varietas enim latinum verbum est*) jde nikoli o opposici, ale o prostředek, který spisovatel později nazývá *rappel* (str. 35 a j., definuje str. 54 = *la reprise de l'idée*). V druhém (*non solum imperio regis non parebat, sed etiam finitimas regiones vexabat*) nejsou nominální skupiny vůbec v protikladu.² V dokladě Nep. XXV. 4 nejde o opposici cum... *rei familiari* tantum operae daret..., nihilominus amicis *urbana* officia praestitit (str. 44), nýbrž nejvýše o protiklad římských služeb Atticových a jeho athenského pobytu. V dokladě Sall. Cat. 39, 4 *quodsi... superior* aut *aequa* manu discessisset (str. 52) jest sice jistý protiklad, ale nelze jím vykládati pořad *aequa* manu, který jest, tuším, tak všeobecně obvyklý jako Nepotovy výrazy *pari proelio*, *ancipiti periculo* (II. 3), *pari modo* (II. 5), *pari felicitate* (IV. 2), *pari fortuna* (V. 2), *pari magnitudine* (VI. 4). V dokladech Cic. div. II. 25 etiam *Atellanio* versu (str. 17), Att. II. 1, 1 etiam *Aristotelia* pigmenta (str. 19) stačí k reliefu slovo etiam a netřeba se uchylovati k hledání opposice. Ostatně Marouzeau sám (str. 46) ve slovech Cic. Att. IX. 23, 3 vel *nocturnis* itineribus uznává »relief accentué par vel«. V dokladu Cic. fin. II. 105 *concludam* latine; *graecum* enim versum nostis omnes (str. 113) uznává Marouzeau dokonce disjunkci (!), způsobenou slovem enim, ač při disjunkci nezáleží na slovech, kterými jest způsobována (srov. str. 217).

β) *inversí affektivní*, kde nejde o myšlenkový protiklad, ale o citové zdůraznění. Uznává ji zejména při neobvyklém umístění adjektiv národů (*Romanus*, *Graecus*, *Graeculus*) a při symbolickém užívání adjektiv, odvozených od jmen slavných mužů, měst, národů

¹ Číslic a písmen užíváme tu pro přehlednost rozdělení, schematicky pro názornost.

² Klade-li Marouzeau (str. 39) mezi případy reliefu »par opposition« též Sall. Iug. 104, 1 *L. Billienum praetorem*, *praeterea omnes undique senatorii ordinis*, jde tu o nesprávné umístění či — nejasnou představu o státním zřízení?

(Socraticus, Leuetricus, Parthicus). Slovosled ve známém výroku Gaviově (Cic. Verr. V. 162, nikoli 62) »Civis Romanus sum« neodporuje základnímu pravidlu Marouzeauovu jen tehdy, přijmeme-li jeho výklad, že nebyl důraz na slově Romanus. Marouzeau staví tento výklad proti Weilovi, De l'ordre des mots (³ 1879 str. 87, pozn. 1; Marouzeau cituje str. 86 podle 2. vyd. z r. 1869). Bylo by slušelo, aby byl poznamenal, že se tak sám ujal staršího výkladu Batteuxova, Weilem zavrženého. Po mém soudě však nemá Marouzeau pravdu. Odpověď k otázce vidím v dalším textě Ciceronově (§ 169): dixisti palam te idcirco illum locum deligere, ut ille, quoniam se civem Romanum esse diceret, ex cruce Italiam cernere ac domum suam prospicere posset? Ani u adjektiv —inus, —anus (Caesarinus, Sullanus) a pod. nezdá se výklad (inversí affektivní) zcela nesporný. Pokud jest jich užito symbolicky, jde vlastně o užívání kvalifikativní a nepozastavovali bychom se proto nad anteposicí. Jaké však symbolické užívání v ustáleném spojení Theodosianus codex? Uvedu tu namátkou několik příkladů, kterých by Marouzeau takto stěží vysvětlil. Caes. BG. III. 4, 2 his Antonianos milites admiscuerat; 24, 3 subito Antonianae scaphae signo dato se in hostem incitaverunt; Cic. leg. agr. 3, 3 ceterisque Sullanarum assignationum possessoribus; Cic. Phil. 12, 19 ad haec Antoniana saxa proiectus est.

b) adjektiva vyjadřující přináležitost nebo určení. Marouzeau je rozděluje »pro pohodlí výkladu« (str. 34), tedy zcela subjektivně, pro věc samu celkem zbytečně, v šest kategorií: 1. adjektiva vyjadřující přirozenou přináležitost, 2. společenskou přináležitost, 3. vztah místní, 4. časový, 5. k události, pojmu, ději, 6. vlastnost fyzickou. V poslední kategorii musí rozlišovati případy, kde při těchto adjektivech znamená vzestupný pořad jednak *důrazné* umístění adjektiva v platnosti determinativní (acris aceti) anebo *normální* umístění adjektiva v platnosti kvalifikativní (acris animi).

c) Kapitola o determinativech příležitostných (muliere *nobili* proti *nobilem sane Peripateticum*) jedná vlastně o kvalifikativech, pojatých typicky, a mohla tudíž býti vřaděna až do dalšího oddílu (I. B. a), kde se mluví o determinativní platnosti kvalifikativ. Taková »příležitostná« determinativa (ovšem v pořadu sestupném) jsou častá v typických pojmech (vir bonus, homo novus) a v dílech rázu technického.

d) Determinativy sdruženými (appariés) nazývá Marouzeau adjektiva superior-inferior, dexter-sinister, privatus-publicus, alienus-suus a pod. Domněle normální anteposice těchto determinativních adjektiv vznikla podle Marouzeaua z protikladů, při nichž hlavní důraz spočíval na adjektivech a nikoli na substantivu [*d* (*D*) — *d*₁ (*D*₁)]. Slova publicus, alienus stojí ve velké většině v postavení vzestupném, protože podle Marouzeaua vždy, i když jsou bez opposice v kontextě, předpokládají cit opposice v po-

vědomí písčícího. Proto není podle Marouzeaua nejobvyklejší postavení těchto adjektiv postavením normálním a původním.

e) Poněvadž Marouzeauovi rozdíl mezi determinativy a kvalifikativy není rozdílem v užívání adjektiv, nýbrž jakýmsi apriorním, původním rozdílem základním¹ (na př. existují dvě adjektiva zcela rozdílná, alius determinativní = „cizí“, „jiného“, alius kvalifikativní „nepřátelský“, „nepříznivý“), mluví v dalším oddíle o kvalifikativní hodnotě determinativ (supremus Iuppiter proti dies supremus) a přičítaje ji jim jen na místech důrazných, musí souditi, že „jakousi oklikou, vlivem mechanismu zdůrazňování (mise en relief), se dostává těmto adjektivům determinativním toho (výjimečného) postavení, které po právu náleží adjektivům kvalifikativním“ (str. 74). Nadto bychom ovšem musili při této logice uznávati i případy zevšeobecnění postavení důrazného. Nemluví tyto komplikace proti zásadnímu pojetí Marouzeauovu?

B. Pro kvalifikativa uznává M. (str. 15) za normální pořádek vzestupný (dD).² Pro vysvětlení tohoto pořádu odmítá uznávati inverzi vůbec³ a chce přiblížeti k platnostem kvalifikativ. Mluví a) o platnosti determinativní. Mezi jeho příklady, celkem nečetnými, shledáváme sice skutečně několik kvalifikativ, pojatých typicky, ne individuálně, avšak vedle nich i adjektiva, která i Marouzeau sám by mohl prohlásiti za čistá determinativa (Numidae puberes, srov. str. 36; naves veteres, srov. str. 52);

b) o platnosti praedikativní, vyjadřuje-li adjektivum více než prostou poznámku, tedy nějaké tvrzení, odůvodnění, omezení. Do této kategorie zahrnul Marouzeau příklady druhu velmi nestejného. Vedle příkladů, které snad vhodně vyhovují Marouzeauovu pojmu praedikativního adjektiva (na př. Cic. Att. II. 1, 15 hominem *petulantem* modestum reddo, str. 82), setkáváme se tu i s příklady kde nejde o nominální skupinu, na př. Sall. Iug. 91, 5 Quae postquam oppidani cognovere, res trepidae, metus ingens, malum improvisum (doplňky) a s příklady appositiv, na př. Sall. Cat. 51, 5 Rhodiorum civitas, magna atque magnifica, quae... creverat, infida... fuit. (Marouzeau totiž nepojednává o slovosledném postavení adjektiva v appositivě oddělené od postavení přívlastkového ve vlastním slova smyslu). Ostatně Marouzeau sám ukazuje správně (str. 83), že nutno odlišovati případy, kdy adjektivum jest spojovati se slovesem (attribut au verbe), nikoli se substantivem (épi-

¹ O tomto pojetí Marouzeauově nás nesmí másti, že na str. 51 mluvil o případech, „où la distinction entre le déterminatif et le qualificatif cesse d'être rigoureuse et évidente“. Zde je to jen stilistická nepřesnost.

² Jinde však (str. 99), v částečném rozporu s tímto tvrzením, jest Marouzeau relativističtější a vysuzuje z významového rozdílu pořádu vzestupného a sestupného při kvalifikativech nemožnost považovati žádný z obou za normální ani za výjimečný.

³ Srov. str. 76, 99, 114, 220. Přesto nedůsledně str. 91 „par le procédé même de l'inversion“.

thète au substantif). Měl to však sám rozšířiti i pro elliptické věty, jež zaznamenává na str. 80 n., na př. Nep. XXV. 13 *Elegans, non magnificus; splendidus, non sumptuosus;... Supellex modica, non multa, ut in neutram partem conspici posset*. Tak se dostal Marouzeau v této kapitole, aniž to konstatoval, přes ohradu jmených skupin. Při postavení, kterému říkáme doplňkové (*esse oportet brasicam crudam*), tvrdí Marouzeau, že položení adjektiva jest určeno pouze vztahem ke slovesu, kdežto jest zcela lhostejné k substantivu (*incolumem legionem... perduxit jako exercitum infirmum habebam*). Přes to se mi zdá, že spisovatelé docilují zvláštního zdůraznění adjektiva tím, že je postaví před substantivem, ke kterému patří jen doplňkově (připojují jeden doklad za mnohé: Nep. I. 5 *etsi non aequum locum videbat suis*);

c) o platnosti výrazné (*valeur expressive*). Zde sleduje Marouzeau, jak se stává všední adjektivum výrazným v pořádku sestupném, a vtipně se zastavuje u některých motivů, kterými adjektiva zvšedňují;

d) o kvalifikativech komplexních (na př. *casu incredibili ac paene divino*). Bývají pravidlem postponována. Podle Marouzeaua neděje se tak jediné vzhledem k jejich délce, nýbrž i jejich významnosti: odtud příklady anteposice komplexních, ale obsahem všedních kvalifikativ. S touto zásadou se však divně srovnává, že velmi obšírnému souboru kvalifikativ v anteposici u Cic. Att. I. 9, 6 (Marouzeau jej cituje jako stilistickou hříčku) chtěl Cicero dodatí jistě významnosti — vždyť mluví o sobě.

Z dřívějšího výkladu bylo patrné, že nesouhlasím s Marouzeauovým přísným rozdělením adjektiv na determinativa a kvalifikativa a připouštěl bych spíše mluvit o užívání determinativním či kvalifikativním toho kterého adjektiva. Ale případy pravidelných nedůrazných anteposic adjektiv j. *aequus, par, summus* a j. nás nutí, abychom se i nad významem užívání determinativního a kvalifikativního pozastavili. Marouzeau ovšem nám nepředvádí před oči řady těchto »odchylných«¹ případů, jakož vůbec uvádí jen velmi zřídka a počtem velmi málo případů, odporujících pravidlům, která stanoví.¹ A přece probrání kteréhokoli z jeho textů (učinil jsem tak sám na Nepotovi) musí vésti k jejich odkrytí. Zjev ten si nemůžeme vysvětliti než Marouzeauovým jednostranným zaujetím pro rozdíl determinativ a kvalifikativ. Trebas takových případů nevysvětluje Marouzeau výslovně, máme právo tázati se po jejich vysvětlení my na základě logiky Marouzeauova systému. Možnost pomýšletí na jediné východisko, totiž uznávati zevšeobecnění případů původně oprávněných, nám odnímá Marouzeau sám, poněvadž on u jednotlivých adjektiv v každém jednotlivém případě chce cítiti determinativní či kvalifikativní platnost s jejími slovo-

¹ Vědecké průkaznosti by dodal knize své Marouzeau, kdyby exemplifikační metodu doplnil přísným rozbořem souvislého textu a tak ověřil správnost svých zásad (prof. Novotný ústně).

slednými důsledky. A tu tedy nezbývá, než obviňovati nesprávnost principu, t. j. výhradnou aplikaci rozdělení na determinativa a kvalifikativa.¹

Všem Marouzeauovým determinativům a kvalifikativům, jak aspoň chápu ducha jeho theorie, přísluší ve skupinách nominálních od nejstarších poměrů jazykových až do latiny Ciceronovy určité místo, kterého pozbývají inverzí teprve v každém jednotlivém případě. Avšak k takovému pojetí jest velký a smělý krok od dvojice typu *mons ingens* a *ingens mons* se zachovaným — a snad starým — protikladem determinativní a kvalifikativní funkce adjektiva. A snad není nemožno — při všem uznání i jiných vlivů slovosledných, o čemž níže — vysvětlovati si rozmanitost slovosledu nominální skupiny vlivem inverse, působící oživování ze všednělého spojení bez ohledu na determinativní a kvalifikativní platnost. Takováto inverse (vycházím tu z myšlenky Müllerova článku »Zur Geschichte des Artikels«, I. F. XLII, 1924, str. 1—60, ve kterém ještě nepřihlížel k této práci Marouzeauově) se mohla během doby i několikrát opakovati (zevšednělé *dD* nahrazeno *Dd* a zevšedněvši opět invertováno v *dD*) a nemusila postupovati u všech adjektiv stejným tempem, nýbrž úměrně k jejich zevšedňování. Většina tohoto procesu, musili bychom předpokládati, se odbyla v době praitalské; průřez, vedený literárním jazykem doby Ciceronovy, nás seznamuje s poměry spletitějšími, než aby se daly zredukovati na invertovaná a neinvertovaná postavení determinativ a kvalifikativ. Průřez onen staví před nás to, co bychom mohli nazvati usem, a toho nevysvětlíme tak snadno jednoduchými nástroji Marouzeauova linguistického rationalismu.

¹ Pozorování, vysloveného u Gust. Gröbera, Grundriss der romanischen Philologie I', 1888, str. 214, pro *francouzštinu* (das dem Substantivum vorangestellte Adjektiv attribuiert affektivisch, das nachgestellte distinguiert verstandesmäßig) a převzatého u Meyer-Lübke, Grammatik der Romanischen Sprachen III, 1899, str. 780, chtěl užiti pro výklad *latinských* dvojic slovosledných L. Sütterlin, Das Wesen der sprachlichen Gebilde, Heidelberg 1902, str. 165 (bei der Doppelheit *ingens mons* und *mons ingens*, will mich bedünken, waltet vielleicht der gleiche Unterschied ob, den Gröber für die entsprechende Doppelheit des Französischen aufgedeckt hat). K. Brugmann, Die Syntax des einfachen Satzes im Indogermanischen, 1925, str. 110, soudí obecněji, že tento funkční rozdíl (der grosse Friedrich : Friedrich der Grosse), v novějších řečech patrnější než ve starých, jest asi již původu indoevropského (darf... aus uridg. Zeit überkommen gelten), a myslí (ibid. p. 109), že v těch případech, kde adjektivum vyjadřovalo nějakou vlastnost a nikoli distinkci, bývala, jak se zdá, ode dávna anteposice adjektiva častější. — Nepotřebuji zvláště poukazovati k rozdílu, jaký jest mezi stanoviskem těchto grammatiků, mluvících opatrně o funkčním rozdílu a vědomých si při tom závislosti latinského slovosledu na prérůzných tendencích jiných (srov. Brugmann na uv. m. str. 110, Meyer-Lübke na uv. m. str. 781/2), a mezi stanoviskem Marouzeauovým, který povýšil rozdělení kvalifikativních a determinativních adjektiv na obecně platný základní princip slovosledný.

Tento usus v jeho jednotlivostech můžeme konstatovati, zato však velmi stěží v jednotlivostech vysvětlovati.

Ostatní kapitoly díla Marouzeauova jsou již stručnější. II. Participium, odpovídající jednak platnosti adjektiva praedikativního, jednak determinativa, vstupuje u Marouzeaua do týchž kategorií, které již byl vymezil pro adjektiva. Proto o něm pojednává Marouzeau právem jen zkráceně, stejně jako i (III.) o substantivním genitivu (*complément déterminatif*), který odpovídá podle Marouzeaua adjektivům determinativním. Z determinativní povahy possessiv (IV.) odvozuje Marouzeau jako normální postavení postposici, výjimečně anteposici. Anteposice náměstky označuje, že má náměstka zvláštní důraz, což bývá v protikladech nebo při emfasi. I tu se snadno vtírají čtenáři námětky. V důsledku uvedeného názoru vykládá Marouzeau, že proti Caes. BG I. 24, 1 *Postquam id animadvertit, copias suas Caesar in proximum collem subducit* jest předtím 22, 3 pořádek opačný (*Considius... dicit montem, quem ab Labieno occupari voluit, ab hostibus teneri... Caesar suas copias in proximum collem subducit*) proto, že tu Caesar klade důraz v protikladu na vojsko své proti vojsku nepřátelskému. Caesar však nemohl vyvésti než své vojíny; proto je protiklad nepochybně hledán uměle. Ale mám ještě zřetelnější důvod, proč nechci v každém jednotlivém postavení přisvojovacího zájmena spatřovati aplikaci zásadních pravidel Marouzeauových. Nepos I. 4, ač mluvil stále jen o perském vojsku, napsal: *Eretriam ceperunt...* Inde ad Atticam accesserunt ac *suas copias* in campum Marathonae deduxerunt (*suas* zcela bezdůrazné) nebo II. 2 addunt ad superiores totidem naves triremes *suaque omnia*, quae moveri poterant, partim Salamina, partim Troezena deportant. Bezdůrazné jest possessivum na př. také VIII. 9 *Quem quidem adeo sua cepit humanitate*, ut eum nemo in amicitia antecederet. Naopak se shledáváme s postposicí, kde by při protikladu Marouzeau snad čekal anteposici: V. 3 *Namque hostium navibus captis statim ex classe copias suas eduxit barbarorumque... vim... prostravit.*

Opačně než u possessiv jest u demonstrativ (V.) normální anteposice; postposicí náměstky se označuje význam substantiva za základní, náměstky za vedlejší. Do kap. VI. shrnul Marouzeau ostatní zájmena; všem přisuzuje normálním pořadem anteposici. U některých zájmen (na př. *omnis*, *ipse*) není snadné vyložiti anteposici nebo postposici méně či více důraznou úlohou substantiva. Ze statistických údajů Marouzeaua samého vyplývá velmi různá praxe jednotlivých spisovatelů. Pochybují, že správně vykládá Marouzeau (str. 169) doklady: Cic. fam. VIII. 7, 2 *res autem novae nullae sane acciderunt*, VII. 28, 3 *reliquam spem nullam video zdůrazněním substantiva, kterým se přináší pozoruhodná nová myšlenka. Zde by byl musil po mém soudě Marouzeau překročiti hranici nominálních skupin.*

Přehlédneme-li podrobný výklad Marouzeauův věnovaný číslovkám (VII.), shledáváme, že mu je vysvětlena *ante* *posice* tehdy, když 1. číslovka obsahuje všední sekundární určení, při němž nezáleží na přesnosti, 2. substantivum, při němž číslovka stojí, není zvláště zdůrazněno, 3. číslovka označuje číslo nápadné, ať zvláště nepatrné či vysoké (*valeur emphatique*); naopak *postposice* tehdy, když 1. záleží na přesném určení (*valeur technique*), 2. substantivum, při němž číslovka stojí, obsahuje významný pojem, 3. číslovka obsahuje prosté udání početní. Vedle toho uznává (str. 209) též pořad fakultativní v tom smyslu, že v daném případě mohou být různým slovosledem vyjádřeny dvě různé nuance (z obou trojic výše uvedených). Podle výkladu Marouzeauova se dává spisovatel řídit *v každém jednotlivém případě* pojetím, které se mu zdá základním. V takovýchto případech uznává Marouzeau, že na výběr určitého pořádku mohou mít vedlejší vliv »associace myšlenek«, chiasmus a pod. Z takového pojetí nevyplývá ovšem tak snadno, jak tomu chce Marouzeau (Il en résulte, str. 211), že se vytvářejí jednak v obecné řeči, jednak u určitých spisovatelů *zvykové* konstrukce, takže se na př. podle všeobecného latinského usu říká hora sexta, ale quarta vigilia, nebo Caesar dává stále přednost spojení *prima legio*, Hirtius *legio prima*.

Z kapitol závěru jest zásadní důležitosti úvaha o indifferenci slovosledu. Marouzeau uznává (str. 223, 225), že důvody, určující slovosled, jsou někdy tak subtilní, že je nemůžeme bezpečně poznat, ba že si jich nebyli vědomi ani latiniští autoři. Ač Marouzeau připouští, že některé příklady, avšak počtem jen velmi skrovné, nelze analysovat, nepřipouští v závěru své knihy hostejného slovosledu v pravém slova smyslu.¹ Tvrdí totiž, že v takových případech je jenom hostejno, zda spisovatel dal přednost jednomu či druhému pořadu, přidržev se té či oné nuance nazírání. Byli bychom nakloněni pokládati rozsah konstrukcí, jichž dobře analysovat nelze, jakož i individuální zásah jednotlivých autorů za rozsáhlejší než Marouzeau.

Zásadního významu jest i stanovisko k otázce, zda slovosled latinský podléhal ještě jiným vlivům, než o kterých byla řeč. Marouzeau se zmiňuje (str. 226 nn.), že na slovosled mohou působiti — jak se všeobecně uznává — *rhythmus* věty, *eufonie*, *alliterace*, *metrická forma*, *homoteleuta*, *parallelismy*, *chiasmy*, *zákon Wackernagelův*, *zákon o významnosti prvního místa*, *sdruzování myšlenek* a j., avšak označuje je za vlivy vedlejší, ke kterým by se smělo sáhnouti jen s opatrností. Bohužel se Marouzeau nevy-

¹ Nesmíme hleděti k tomu, že v úvodu (str. 14) sám rozlišoval: *il faudra se demander pourquoi ici tel ordre est obligatoire, là tel autre, pourquoi ailleurs les deux sont indifférents, ailleurs enfin tous les deux possibles, mais diversement significatifs, ou diversement expressifs.*

rovnává s touto otázkou systematicky, nýbrž jen příležitostně, užívaje ukázek obratně volených a polemik poznámkového rázu. K této věci soudím: Ten, kdo chce uvažovati o latinském slovosledu, nemá práva tvrditi, že případy, kdy se působením těchto činitelů nemění smysl, postrádají zajímavosti (v. str. 10). Marouzeau vůbec, jak se zdá, je zaujat jakýmsi parallelismem slovosledu a smyslu. Teprve podrobnější zkoumání, k němuž Marouzeau neposkytl materiál, by ukázalo, zda v takovýchto případech by byl slovosled, jak tomu chce Marouzeau, vysvětlitelný i bez uznávání těchto vlivů. Ale my se můžeme pro příklad spokojiti i s jeho vlastním materiálem a na jeho vlastní půdě ukázati, že právě zanedbáváním těchto vlivů, kterým říká vedlejší, ho vede až k absurdnostem v aplikaci jeho systému. Máme s jedné strany Ciceronovy věty de div. II. 14 *Quae est igitur aut ubi versatur fortuitarum rerum praesensio?*, II. 19 *quae a te fortuitarum rerum est dicta praesensio?* II. 25 *ea enim tu fortuitarum rerum esse dicebas*, s druhé strany věty z téhož spisu II. 19 *quam dicebas praesensionem es-e rerum fortuitarum.* || a II. 13 *praesensio est rerum fortuitarum.* || Marouzeau ovšem soudí (str. 47), že v prvních příkladech je všední pořad, v druhých zvrát, aby byla zdůrazněna myšlenka náhody (!) Příkladu II. 19 přikládá zase (str. 81) hodnotu praedikativní (= *quae essent fortuitae*)! Po mém soudě je celý rozdíl pořadu u slov, významově naprosto neodlišných, způsoben jejich umístěním ve větě: v případech II. 13 a II. 19, kde výrazy stojí na konci věty, šlo Ciceronovi o klausuli a nahradil nevhodné *fortuitarum rerum* — — — — — klausuli — — — — — *rerum fortuitarum*, kterou i jinde nalézáme mezi klausulemi Ciceronovými (srov. Fr. Novotný, *Eurhythmie* str. 240). — Zcela mlčí Marouzeau o tradovaném pravidle o postposici adjektiv při jednoslabičných substantivech (*res nova, vis magna, di immortales*). Patrně ho neuznává, ale sotva právem. Důvod jest i zde, tuším, eurhythmický. (Srov. v češtině: „na skle křišťálovém“ u Erbeny).

Na nebezpečí, jaké s sebou přináší Marouzeauovo výlučné pozorování jmenných skupin, oddělené od rámce větního, jsme též narazili v referátě.¹ Klotz (v posudku ve *Philol. Wochenschrift* XLIV, 1924, sl. 464 nn.) vytkl Marouzeauovi, myslím právem, že nedbal větního přízvuku k vysvětlení slovosledu a že nepřiblížil někdy k významnému místu na konci věty. Přidal bych, že tak učinil i se začátkem věty, na který H. Weil právem upozorňoval.²

¹ Snad proto si nedovede Marouzeau vysvětliti rozdílný slovosled dvou vět (str. 223): *Cic. fam. XIII 71 ... ita tractaris ut intellegat hanc commendationem ... sibi adiumento fuisse*, *Cic. fam. XIII 39 efficias ut is commendationem hanc intellegat ... sibi adiumento fuisse* (podtrhuji já), kde Marouzeau srovnává pouze obraty *hanc commendationem a commendationem hanc*.

² Marouzeau jest theoreticky v této věci dosti skeptický; srov. »peut-être« na str. 219.

Příklady své čerpal Marouzeau hlavně z Katonových a Varonových knih o rolnictví, spisů Sallustiových, Nepota, Caesara, z Ciceronových listů, četných jeho knih i řečí a — z komiků. Užití příkladů z komiků pro pozorování slovosledu považoval sám Marouzeau za hodno omluvy (str. 9). Zdá se mi, že jeho poukaz na to, že iambotrochejské veršování nepůsobilo valných rozpaků, není zcela přesvědčivý. Právě proto, »quod versiculi sunt«, nepokládám za vhodné plautovské příklady zejména v partii o disjunkte¹ (str. 107 nn.). Ovšem kniha Marouzeauova se neomezuje podle svého nadpisu na prosu; avšak slovosled básnický musí být nepochybně velkou kapitolou pro sebe.

Knize je předeslán velmi úplný bibliografický seznam literatury předmětu.

Chceme-li souhrnně oceniti dílo Marouzeauovo, musíme uznati, že ho bylo potřeba, i že značí ve vývoji badání o latinském slovosledu jistý kus kupředu. Marouzeauovo novum jest, že na úseku nominálních skupin, na který se přísně — se spojenou s tím jednostranností — omezil, provedl za cílem slovosledného poznání důsledně rozlišení anteposic a postposic determinantů v platnosti determinativní a kvalifikativní² (známé ovšem již dříve), méně důsledně rozlišení postavení atributivního a praedikativního, na jehož význam pro slovosled též již dříve upozorňováno. O to, zda ono prvé novum lze přijmouti za všeobecné, ba dokonce jediné hledisko, se rozcházím se spisovatelem, stejně jako i o jiné věci, výše uvedené, kterých již nechci opakovati. Musím konstatovati, že tak přijímám dílo Marouzeauovo s výhradami mnohem většími než učinila kritika německá (Klotz³ ve Philol. Wochenschrift XLIV, 1924, sl. 464 nn.), a francouzská (M^{lle} A. Guillemin v Revue des Etudes latines II, 1924, str. 133 n.).

Marouzeauova kniha mnohem více než přihlíží k historickému vývoji slovosledu — hlediska srovnávací syntaxe jsou zcela zanedbána, ani k dialektům italským se nepřihlíží —, projevuje autorův zájem o latinskou stilistiku. A tak se osudně autor, který se odmítavě odvracel od stilistických statistik, nevymanil úplně z hledisek pouhé stilistiky a tím se i vzdálil ideálu všestranného vědeckého zpracování složitého zjevu, jakým je latinský slovosled.

Knih sama je psána stylem velmi obratným, jehož kultivovanost a svěžest nás má odškodniti za menší nepřehlednosti, neorganičnosti v rozdělení a drobnější logické nepřesnosti. Bohužel i místa z autorů latinských nejsou vždy citována úplně a přesně, někdy i s nepřesnými údaji cifernými. Rušivou tiskovou chybou je *as grave* na str. 33.

¹ Na př. Plaut. Pseud. 782 *cras mihi petendus fructus-est-fullonius*.

² C'est là le principe auquel je tiens le plus (Marouzeau v Revue des Etudes latines III, 1925, str. 83).

³ Klotz uvádí několik dobrých detailních oprav a poznámek; spokojuji se tu poukazem na jeho referát.

Z Marouzeauova díla, nadepsaného prostě »Slovosled latinské věty« vyšel první svazek, ač značného rozměru, nepochybně, uvážíme-li zejména úlohu slovesa v slovosledu, jen malá část z celkové koncepce. Jeho těžiště je ve velkém množství subtilně vykládaných příkladů; káž by svazky další přispěly hlavně k soustavnému řešení problémů základních.

Byzantská Achilleis.

Napsal Karel Müller.

Achilleus jako nejstatečnější rek achajského vojska u Troje stal se téměř osobou příslovečnou. Stkvělá jeho postava vábila k sobě básníky od dob nejstarších a všeobecně je známo, že nejstarší nám zachovaná řecká báseň epická, Homerova Ilias, vylíčuje hněv a následky hněvu Achilleova v 10. roce války trojské. Po Homerovi celá řada básníků řeckých hleděla se přiblížiti stkvělému svému vzoru, ač ovšem ho nikdy nedostihla; ti vylíčili nám nové činy, nové osudy a nové stránky povahy Achilleovy, ale ve všech těch básních zůstal Achilleus nepřekonatelným rekem, jenž ohromoval nepřátele stkvělou chrabrostí, oslňoval podivuhodnou mužnou krásou a uchvacoval kouzlem ideální své duše. Statečností rovnal se téměř bohu války Areovi, krásou bohu umění a vůdci Mus, Apollonovi. Takovou postavou zůstal pak Achilleus i v básních latinských, které byly napodobeny podle řeckých vzorů. Pěknou studii o postavě Achilleově v bájesloví a v literatuře Řeků a Římanů napsal u nás Vojt. Hanačík pod názvem Achilleus a uveřejnil ji ve výr. zprávách gymnasia v Praze v Žitné ul. ve šk. r. 1889 a 1890; v ní vylíčil vzletným slohem celý život Achilleův od narození až do smrti, vkládaje do svého líčení i četné výňatky básnické. Omezil se arci jen na dobu klassickou a hellenistickou.

Není tudíž divu, že také v literatuře byzantské, která přímo vyrostla, přibírajíc v sebe znenáhla nové prvky, z literatury hellenistické, setkáváme se s postavou tohoto nejvýtečnějšího reka achajského. Trojské báje vůbec byly ovšem zpracovávány ve středověku také na západě, ale tu zřabovány zpravidla úplně antického koloritu a odivány v rouchu romantické. V byzantské říši byla antická tradice přece jen poněkud živější, jak o tom svědčí některé básně i jiné plody literární. Z okruhu báji trojských je vzata Ilias Hermoniakova (*Ἰλιάς Ἡερμονιάκου Ἐρμονιαζοῦ*), v níž se setkáváme s Achilleem, neboť tato báseň, jsouc částečně pouhým přebásněním Homerovy Iliady, líčí spolu události předchozí i následující. K ní druží se báseň Válka trojská (*Πόλεμος τῆς Τροιάδος*), která je dokonce přebásněním vzoru starofrancouzského, slavného románu od Benoita de Sainte More. Konečně sem sluší

zařaditi různé kroniky byzantské, které se leckdy začínají stvořením světa a zmiňují se pak i o válce trojské. Ale všechny tyto skladby nemohou nás tu zajímati, poněvadž podkladem jejich je v podstatě Ilias Homerova a básně kyklické.

Na docela jiném základě vyrostla však byzantská Achilleis, t. j. tři podobné básně o Achilleovi z doby byzantské, z nichž nejkratší má 761 veršů, nejdelší 1820 veršů; třetí báseň, teprve v poslední době uveřejněná, stojí rozsahem mezi oběma prvními, majíc 1343 veršů. Básně ty mají antického koloritu velmi málo a přímo vyrostly z ducha francouzského rytířství, jenž v říši byzantské neustálil se před koncem 13. sloletí. Teprve tehdy mohly vzniknouti tyto romantické básně byzantské, jež vesměs jsou složeny nerýmovaným veršem politickým, t. j. osmistopým veršem iambickým katalektickým s přerývkou uprostřed po 4. stopě. Je to onen přízvukný verš, jímž psána jest největší část veršované literatury byzantské, ať je to již literatura umělá, ať lidová, i četné novořecké písně lidové a jehož až dosud v literatuře novořecké hojně se užívá.

Nejkratší báseň vydal podle rukopisu oxfordského Codex Bodleianus 286 (Cod. Miscellanei auct. 5, 24) ne docela přesně K. N. Sathas v *Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France* 13 (1879) str. 126—175. Nejdelší z oněch tří básní vydal velmi nedokonale podle rukopisu neapolského Codex Neapolitanus III. B 27 fol. 13—59 W. Wagner ve sbírce *Trois poèmes grecs du moyen âge*, Berlin 1881, str. 1—55, ale neužil k srovnání třetího rukopisu, jenž je uložen v Britském museu. V tomto rukopisu jest obsažena třetí báseň, rozsahem delší než první a kratší než druhá; z tohoto rukopisu londýnského Cod. Mus. Brit. 8241 vydali onu báseň skoro současně D. C. Hesseling v díle: *L'Achilléide byzantine*. (Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam. Afdeeling Letterkunde. Nieuwe reeks. Deel XIX. N. 3) Amsterdam 1919, a pak B. Haag ve spise: *Die Londoner Version der byzantinischen Achilleis*. (Beigabe zum Jahresbericht des humanist. Gymnasiums Günzburg) München 1919. Hesseling ponechal text bez oprav, zcela shodný se čtením rukopisným, i s četnými zřejmými chybami a spolu vydal ve svém díle i výborně opravenou báseň rukopisu neapolského, kterou jsme dříve mohli čísti jen v nedokonalém vydání Wagnerově. Haag pokusil se zase vydati báseň londýnskou opravenou. Poněvadž tato báseň z rukopisu londýnského byla vydána teprve nedávno, nemohli k ní badatelé dřívější přihlížeti. Rukopis oxfordský můžeme stručně označovati *B*, rukopis neapolský *N* a rukopis londýnský *L*.

Rukopis *N* je zcela určitě datován 5. května 1520. Text jeho liší se od druhých dvou rukopisů tím, že je méně chybný a podrobnější. Verše závěrečné 1759—1820 nevyskytují se v druhých dvou rukopisech. Tyto verše mají ráz docela odlišný od

ostatní básně; smrt Achilleova je tu vypravována kuse a místo rozvinutých obrazů předchozích částí nalézáme tu vypravování o dlouhé válce, stěsnané do 38 veršů (1759—1797). Autor této poslední partie rád uvádí vlastní jména, kdežto v ostatních částech jsou vlastní jména vzácná.

Rukopis *L* pochází z 2. polovice 15. století a obsahuje též Erotopaignia a román Florios a Placjaflora. Báseň v něm obsažená jest bez začátku; první verš nebo zlomek verše odpovídá verši 39. v rukopise *N*. Čitelný text počíná teprve veršem, odpovídajícím verši *N* 65, ježto listy 7. a 8. jsou velmi porušeny. Podobně jako v rukopise *N*, jest i tuto text přerušen poznámkami, psanými červeným inkoustem, jež podávají obsah následujících veršů. Verše jsou psány nepřetržitě a pouze počáteční písmena jich jsou červená. Text tohoto rukopisu podobá se textu *N*, ale přece zachovává jakýsi ráz nezávislosti; jest poněkud méně podrobný, ale rozdíl délky nejví se tak závažný, poněvadž na začátku schází 39 veršů a po v. 485 je mezera asi 80 veršů. Celkový rozsah byl tedy asi 1422 veršů proti 1758 veršům rukopisu *N*, nečitajíc v to epizody závěrečné. Text *L* došel nás ve stavu velmi zbědovaném. Mnoho míst je nesrozumitelných, mnoho veršů vadných, některé jsou nadměrné. Ale přes to může posloužit k výkladu některých obtížných míst v rukopisu *N*.

O ztrátě některých listů v rukopisu *L* pronesl zajímavý názor K. Krumbacher v stenografických poznámkách, dosud neuveřejněných a uschovaných v knihovně středořeckého a novořeckého semináře university v Mnichově: Tento londýnský rukopis, svažek to malého formátu, byl patrně modlitební knihou. Na počátku je psáno »Ave, Maria«, pak otčenáš, kredo, prosba za milost a konečně počátek evangelia sv. Jana. Není tedy patrně náhodou, že první list Achilleidy a podobně i počátek románu o Floriovi byl vytržen. Nadpisy těchto dvou románů rušily a byly by snadno prozradily čtenáře, četl-li v chrámě z modlitební knihy. Jakmile však titulní listy s červenými nadpisy z dálky čitelnými byly odstraněny, měla zase kniha tato vzezření skutečné knihy modlitební.

Rukopis *B* psán byl v 16. století. Text tento liší se od obou ostatních nejen tím, že je značně kratší, nýbrž i tím, že vedle veršů totožných s rukopisy *N* a *L* anebo aspoň jím podobných nalézáme tu také výrazy a řeční, s nimiž v druhých dvou rukopisech se nesetkáváme. Tento text nemá prologu a konec je dosti kusý; nezdá se však, že by se byly některé verše ztratily. Způsob náhlého konce úplně odpovídá celkovému rázu této básně. Kdežto jazyk rukopisu *N* a *L* více se kloní k tónu lidovému, je jazyk rukopisu *B* docela promíšen a vykazuje asi stejnou měrou výrazy lidové i učené.

I.

Přes rozličné odchylky shledáme brzy, že všechny tři básně jsou sobě velmi blízké a že jsou jen obměnami jedné a téže předlohy původní, jak níže dokážeme. Podáme-li tedy stručný obsah verse nejobsáhlejší, obsažené v rukopisu *N*, bude v něm obsažen i obsah obou versí kratších.

Po desetiletém manželství narodil se slavnému králi Myrmidonů syn, jenž obdržel jméno Achilleus. Dostalo se mu stkvělého vychování musického, načež v osmi letech počal se věnovati zaměstnání rytířskému. Jako jinoch překonal v turnaji několik rytířů, maje spuštěno hledí, takže nikdo zprvu nevěděl, kdo je tím statečným rekem. Jednoho dne ohlášen byl vpád nepřátelského krále do země, panovníka to s ohromnou mocí válečnou. Otec Achilleův zachvěl se bázní, ale Achilleus mu slíbil, že s vybranými reky vypraví se do pole a jistě dobude stkvělého vítězství.

Achilleus vypravil se tedy s velkým vojskem do pole a vzal s sebou i dvanáct vybraných reků, kteří mu přísahali, že raději podstoupí smrt, než by se dali překonati. Před odchodem bavili se ještě při hostině, hovoříce o moci lásky; Achilleus lásku k dívce odmítal, kdežto Pantruklos mu vyložil, že střela lásky je strašná a nezniknutelná. Po deseti dnech dospěli na hranice otecké říše a zvěděli, že se nepřátelé rozložili v ohromném počtu po rovině a obléhají zároveň jednu z tvrzí krále Myrmidonů. Při východu slunce přiblížili se s Achilleem k táboru nepřátelskému, kde zatím král zavolal své syny, vyzval je k boji a kázal vojsku svému řádně se ozbrojiti.

Konečně došlo k boji, v němž vojínové Achilleovi statečně pobíjeli nepřátele a zvláště Achilleus konal divy udatnosti, takže z první srážky vyšlo Achilleovo vojsko vítězně. Toliko jeden z pěti synů nepřátelského krále zabil třicet mužů vojska Achilleova, což Achillea podnítilo k novému boji; vrhl se na onoho králova syna a rozpoltil ho od hlavy k patě, druhého sklál sekerou a třetího probodl kopím. Zatím oni vybraní mládci Achilleovi vrhli se na vojsko nepřátelské a řádili v něm strašlivě, majíce stále před očima Achillea, krutě kosícího nepřátele. Boj byl tak strašlivý, že řeka plnila se krví a Achilleus musil svého schváceného vraníka usmrtiti. Velkým bolem ho naplnila smrt dvou z oněch vybraných dvanácti mládců, na jejich místo dosadil pak dva nové výborné reky. Nepřátelé dali se na zmatený útěk a musili se uzavřítí v pevném svém městě; tam se uchýlil též nepřátelský král se zbylými dvěma syny.

Achilleus zůstal tři dny ve stanu, rmoutě se těžkým smutkem pro ztrátu oněch dvou druhů. Když pak začal si prohlížeti výstavnost hradu a města nepřátelského, nakláněly se s oken hradu ženy, mezi nimiž byla výborná děva Polyxena, dcera nepřátelského krále; ta rázem jala srdce Achilleovo, takže nemohl dlouho ze

sebe slova vypraviti. Zotaviv se ze své ztrnulosti, dojel se svými reky do vlastního hradu, zatím osvobozeného od obléhajících nepřátel, a odtud mu vyšli obyvatelé jeho vstříc, srdečně ho vítajíce a zvouce ho, aby se tam usadil i s otcem svým a druhý, aby opět nebyli obleženi a po případě neupadli v porobu. Achilleus, raněn jsa šípem lásky, byl odhodlán v hradě tom poblíž děvy své se usaditi, i kdyby ho nebyla povzbuzovala myšlenka, že se z toho místa snáze ubrání nepřátelům, a kdyby ho nebyla vábila krásná krajina tamější.

Otec Achilleův uposlechl vyzvání svého syna a ustanoviv jednoho z příbuzných náčelníkem země, odebral se s chotí svou do onoho pohraničního hradu, kde prodléval Achilleus. Ten zatím byl naskrze zotročen láskou a dav si do své ložnice namalovati Afroditu a Erotu, napsal Polyxeně první milostný list, v němž hrozil, že se zavraždí, nenakloni-li se také ona k lásce. Ale ona ho dvakrát odmítla, a teprve třetí list Achilleův působil na ni do té míry, že se naklonila lásce, před tím byvši samým bohem Erotem ujištěna, že nikdo na světě nehodí se pro ni lépe než krásný a chrabrý Achilleus. Jakmile Achilleus obdržel od ní list, zvoucí ho vroucími slovy k dostaveníčku, tonul v jásavé radosti a při západu slunce se vypravil se svými druhý k nepřátelskému hradu.

Objev hradbu jeho opřel se o svůj oštěp, vyšvihl se na hradby a vskočil do zahrady dívčiny. Dívka, spatřivši jej, padla do mdlob. Pak začali se objímati a líbati a po noci, kterou ztrávili v milostných hrách, vrátil se Achilleus zase k svým rodičům, načež za slunné májové pohody vypravil se v nádherném průvodu opět ke hradu. Ujistivše se upřímnou láskou vzájemnou, přísahali si milenci, že se nikdy neopustí. Achilleus pak zničil sekerou ložnici dívčinu, aby tak podal důkaz své statečnosti a zastrašil bratry vyvolené dívky i otce jejího.

Při hostině doma konečně otec i matka Achilleova zpozorovali, že se syn jejich trudí nevysvětlitelným hořem. Ale matka vytušila, že se frápí pro lásku k dceři nepřátelského krále, a předem již mu udělila ku sňatku tomu požehnání. Achilleus se odebral se svými druhý znova k hradu, vyšvihl se opět sám na hradby a setkal se v oboře s milovanou děvou. Po nových důkazech lásky seskočil ráno opět s hradeb a zachytil pak do svých rukou dívku, která seskočila za ním.

Potom rozdělil Achilleus vybrané své mládce na dvě polovice; vůdcem jedné z nich učinil přítele Pantrukla a tomu poručil, aby s milovanou děvou odebral se rychle k jeho rodičům. Sám pak s druhou polovicí vybraných jinochů zabrániti chtěl otcí a zbylým dvěma bratrům své děvy v pronásledování. Bratři dívčini, uslyševše píseň Achilleovu, vyrazili na koních jako ještrábi s velikým vojskem. Achilleus poručil druhům svým, aby je se svým vojskem obklíčili, ale aby nezabíjeli oněch dvou bratří jeho ne-

věsty. Když pak Achilleus sám zabil na jeden ráz tři sta nepřátel a znova se svými druhy připravoval jiným krvavou lázeň, oba bratři se mu poklonili, smířili se s ním a přivolili k sňatku jeho s milovanou sestrou.

Achilleus, vida pokoru obou bratří, seskočil s koně, objal je a poručil jim, aby pozvali své rodiče k svatbě, načež na perutech touhy spěchal ku své děvě do otcovského hradu a vyličil jí, co se právě stalo. Druhý den přiblížil se k hradu otce Achilleova nepřátelský král se svou chotí; Achilleus s děvou i rodiči vyšli jim vstříc, Achilleus seskočil s oře a poklonil se rodičům své nevěsty, načež nastalo všeobecné smíření. Pak se všichni vrátili do paláce otce Achilleova a otec Polyxenin přál snoubencům nejlepšího zdaru pro budoucnost. Potom slaven skvostný sňatek a snoubencům dáno požehnání.

Odpoledne požádali jinoši tchána Achilleova, aby se směli sraziti v turnaji. Nejříve vsedlo na oře oněch dvanáct průvodců Achilleových a ti rozprášili všechny ostatní, jako vítr rozdouvá listy na stromech. Když pak jeden rytíř franský vyjel do závodíště a ani jeden z druhů Achilleových nemohl ho vyhoditi ze sedla, ba ani Pantruklos nad ním nezvítězil, dal si Achilleus přes odpor své mladé choti osedlati oře a odvážně vyjel mu vstříc a dobře mířenou ranou oštěpu vyhodil ho ze sedla. Mladá žena velice se zaradovala, když se k ní zdrav a bez pohromy vrátil.

Po měsíci rozloučili se s nimi rodiče mladé ženy Achilleovy Polyxeny i příbuzní. Achilleus je provázal. Na cestě zachvátila je touha po lovu. Tu se proti nim vyřítel lev; nikdo neměl odvahy pustiti se s ním v boj. Achilleus odvážně vyjel proti němu a jednou ranou sekery rozpoltil jej ve dvě, načež se vrátil domů a žil s milovanou ženou po šest let blažený život, konaje nové skutky hrdinské a usmrcuje draky, lvy a jiné druhy zvířat jako krotké ptáky. Nikdo ho neobrátil na útěk ani nad ním nezvítězil.

Ale po šesti letech nastal bol a hořkost a zármutek. Milovanou Polyxenu zachvátila smrt. Těžce se loučila s životem a marně prosila Achillea, aby ji vyrval z rukou Charontových. Prosila na konec, aby na ni nezapomněl, rozloučila se s ním i ostatními a vydechla naposled k nevýslovnému žalu Achilleovu, který v posledních okamžicích ji ujistil bezměrnou láskou. Roztrhl roucho své a počal si rváti vlasy a jen stěží podařilo se otci jeho i průvodcům vyrvati mu mečík, jímž se chtěl zavraždit. Nastal všeobecný smutek, neboť každý pokládal neštěstí Achilleovo za vlastní zármutek. Polyxena byla s velikým nářkem pohřbena a Achilleus po celých deset dní pro bol vůbec nejedl a mysli již, že také jemu nadešel poslední okamžik. Na hrobě své drahé ženy dal pak vytvořiti zlaté lože, aby na něm stále mohl prodlévati.

Po roce vznikla ona strašná válka trojská, válka mezi Trojany a Helleny, jaké nebylo dosud na světě. Sešlo se tam množství vládců a králů a mezi nimi byl i veliký Achilleus, král Myrmidonů

a vládce Fthie. V té válce vítězili napřed Trojané. Když Paris viděl mocného Achillea, chtěl mu dáti svou sestru za choť, aby Trojané a Hellenové mohli zase žíti v míru. Achilleus uvěřil jeho přísahám a přišel do Troje, ale tu byl v chrámě od Parida a Deifoba zákeřně usmrčen. Když o tom zvěděli Hellenové, dali se do úsilnějšího boje a po šesti letech Troje dobyli; tak pomstili nevinně prolitou krev Achilleovu. Na konci pak básník dodává: My podle básníků a filosofů sestavili jsme toto vypravování a přebásnili jsme je slohem jasnějším, aby i méně vzdělání je chápali, aby poznali vychování Achilleovo, jeho lásku, jeho slavné činy, smrt jeho milované ženy i smrt jeho samého. Kdo bude čísti tuto povídku, nechť pozná z ní, jak vše na světě je pomíjející, jak mizí láska a mužnost a vše se stává kořistí neupravné smrti.

II.

Především sluší rozluštiti otázku, v jakém poměru je verse obšírnější v rukopise *N* k versi kratší v rukopise *B*. První vydavatel verse *B*, K. N. Sathas, znal sice také versi *N* a *L*, ale nedostávalo se mu patrně času, aby verse tyto srovnal v podrobnostech. Všeobecně toliko poznamenal na str. 132, že rukopisy *N* a *L* náležejí k téže rodině a vykazují značné rozdíly proti rukopisu *B*. To jest arci v podstatě správné, ale nemůžeme již souhlasiti s důvodem, jež udává Sathas na str. 133 pro tuto dvojí redakci. Podle něho Achilleus, znova probuzený po dvoutisíciletém spánku, jeví se v redakci *B* personifikací hněvu Řeků proti křižákům, kteří na počátku 13. století vtrhli do Řecka. V redakci druhé, totiž v rukopisech *N* a *L*, vidíme prý na místo Achillea s rusými, kučeravými kadeřemi rodiče jeho, jak dávají svého syna stříhati po způsobu franském. Sathas totiž soudí, že verse *B* psána byla v polovici 13. století, kdy zášti rozplameňovalo ještě srdce Řeků proti vetřelcům, kdežto zpracování versi *N* a *L* spadá do století následujícího, kdy panství franské bylo již ustáleno a uznáno. Odtud prý ve versi *B* je málo slov původu románského, jež jsou častější v *N* a *L*.

Základ domněnky Sathovy je velmi vrátký. Soudí totiž, že národ řecký nikdy nepřestal viděti v Achilleovi svého národního hrdinu, a v turnaji jeho s rytířem franským v naší básni vidí napodobení bojů Achilleových s Hektorem, vůdcem Trojanů, báječných to předků Franků. Ale to je tvrzení docela náhodné, které nemá hlubšího odůvodnění. Tím pozbývají váhy i další důvody Sathovy, týkající se řídkosti románských slov ve versi *B* a podrobnosti úboru a vzezření rekova v téže versi. Ostatně hojnější výrazy francouzské ve versi *N* se snadno vysvětlí větší zevrubností líčení a nelze-li rozdíl národního vědomí dokázati, je pro naši otázku docela bez významu ta okolnost, že v dějinách Řecka 13. a 14. století je patrně směřování protiv národnostních. Z vývodů Sathových můžeme vybrati jen to, že verse *B*, jakkoli

zachovaná v rukopise mladšího data, je starší než verse *N* a *L*. Blíže o poměru všech tří versí Sathas se nevysslovil.

K. Krumbacher ve svém epochálním díle *Geschichte der byzantinischen Literatur*, vyšlém v 2. vyd. v Mnichově 1897, podal na str. 848 stručný obsah verse *N* a vyslovil se o versí *B*, že je bližší originálu a že verse *N* je rozvinutím, t. j. rozšířeným a vyzdobeným zpracováním kratší verse *B*. Ale Krumbacher nemluví o domněnce Sathově, poněvadž patrně jí nepřičítal víry. Důvod tvrzení Krumbacherova je asi v tom, že pisatelé středověcí rádi rozvíjeli texty kratší. K versí *L* nemohl Krumbacher ještě přihlížeti.

Myslím však, že jen při zběžném pročtení mohla by se verse *N* jeviti rozšířeným zpracováním verse *B*. Srovnáme-li obě verse důkladněji, poznáme, že verse kratší je spíše pouhým, velmi zběžně pracovaným výtahem buď jedné z obou versí delších *N* neb *L* nebo vůbec výtahem nějaké verse, těmito oběma delším versím příbuzné. Kdyby tomu bylo naopak, kdyby verse *N* a *L* byly rozšířením verse *B*, nemohli bychom si vysvětliti různých nejasností, nepřesností a náhlých přechodů ve versí *B*. Není tudíž divu, že G. Wartenberg ve spise *Die byzantinische Achilleis* (Festschrift Johannes Vahlen zum 70. Geburtstag gewidmet von seinen Schülern, Berlin 1900, str. 173—201) hájí důrazně na str. 177 n. názor, že verse *N* přes některé své nedokonalosti a přílišnou rozvlácnost má zcela logický a výborně sečleněný postup, a tvrdí na str. 186, že jedna z obou versí *N* a *B* musí býti přepracováním druhé nebo že obě vyplynuly z téhož originálu. Pro rozluštění této otázky jest prý ponechati strancu ona místa, na nichž jeden nebo druhý text mohl býti porušen. Wartenberg předpokládá možnou ztrátu veršů v *B* po v. 316, kde jest ohlášén dopis Achilleův otcí, aniž jest uveden, po v. 373 ve scéně zahradní s Erotem a na jiných místech při nedostatečích líčení. To arci samo o sobě nemůže býti vyloučeno, ale máme-li jiné závažné důkazy, uznáme zajisté, že ani ve svrchu uvedených případech o ztrátě veršů ve versí *B* mluvíti nelze. Důvody Wartenbergovy lze však značně rozhojnit. Wartenberg ukazuje především na některé rozdíly obou těchto versí a uvádí pak místa, svědčící pro jeho názor, že verse *N* je původnější, dělí je však, myslím, zbytečně na dvě skupiny. Wartenberg nemohl ovšem ještě srovnávat verse *L*.

Srovnáme-li všechny tři verse, poznáme, že verse *B* je asi výtahem buď jedné z obou versí delších nebo z verse jim příbuzné, že zkrátka vyplynuly všechny ze společného originálu, jež zpracovatelé obměňovali nebo zkracovali. Ze srovnání některých míst verse *B*, plné náhlých přechodů a nejasností, s versí *N* vyplyne docela zřejmě, že verse *B* nemůže býti základem verse *N* ani verse *L*.

Ve versí *B* v. 35 nn. se praví, že královna, choť krále Myrmidonů, zrodila po desetiletém manželství podivuhodného syna, jakého nezrodila žádná jiná žena na světě:

*Μετὰ δὲ τὴν παραδρομὴν τοῦτον τοῦ δεκαχροῖνον
ἐκεῖν' ἐγέννησεν υἱὸν τὸν θαυμαστὸν ἐκεῖνον,
τὸν οὐκ ἐγέννησεν ποσὼς ἄλλη γυνή's τὸν κόσμον.*

Pak se vykládá, jak to dítě vyrůstalo a jak se vzdělávalo v umění musickém, jak vyspělo v jinocha, jenž počal pěstovati vojenství a jak vynikalo krásou a půvabem. Nikde není ani slůvka o tom, jak se ten syn jmenoval. Teprve ve v. 72 uvádí se jméno Achilleus. Básník totiž, vylíčiv ve v. 60—70 nevyrovnatelnou krásu onoho syna krále Myrmidonů, praví ve v. 71, že jen jeho vyvolená dívka ho později překonala krásou, a dodává k tomu, že později Achilleus překonal ji samu, t. j. získal ji pro sebe:

*Ἐκεῖνη τὸν ἐνίκησεν εἰς ἔρωτα καὶ κάλλος,
πλὴν ὅστερον ἐνίκησεν ὁ Ἀχιλλεύς ἐκελευν.*

Ve v. 73 mluví již básník o otci Achilleově. To zřejmě ukazuje, že skladatel této verse mnoho neuvažoval, nýbrž, zběžně nahlížeje do verse původní, vybíral z ní jen to, co se mu zdálo důležitým, soudě patrně, že to ostatní si každý doplní. Naproti tomu ve versi *N* mluví se o zrození chlapečové, o tom, jak se v té době rozšiřovala říše otcova, a k tomu se přidává ve v. 75 nn., že to bylo ku štěstí tomu dítěti, malému Achilleovi, a že to dítě nazvali pánem Achilleem:

*Ἢ εὐτυχία τοῦ παιδός, τοῦ μικροῦ Ἀχιλλέως.
Τοῦτον γὰρ ὀνομάσασιν δεσπότην Ἀχιλλέα,
καὶ ἡ μήτηρ του ἡ ἐθγενικὴ ἠγάλλετο καρδίᾳ.*

Jak zběžně pracoval skladatel kratší verse, je patrné ve svrchu uvedené partii i z jeho výkladu o vzrůstu a výchově Achilleově. Nejdříve praví ve v. 43, že dítě, dospěvši čtyř let, bylo neobvyčejně slíčné a obratné, ale pak ve v. 47 pokračuje, že po 14 letech bylo vzděláváno v umění musickém, a ve v. 49 praví, že po uplynutí dalších čtyř let, tedy v 18. roce, jal se Achilleus pěstovati umění vojenské. Vylíčiv pak ve v. 53—59, jak matka si na něm zakládala, vrací se ve v. 60 nn. k jeho 13. roku a vykládá o jeho kráse. Autor této verse divil se totiž pohádkovým údajům původním a nahradil je údaji pravděpodobnějšími, aniž podle toho změnil průběh vypravování. Toto změnění událostí svědčí zřejmě o tom, že verse *B* nemůže býti původní, i když někdy mladší verse pověsti hromadí a přepínají různé rysy a vylíčení normálního vývoje pro rytířskou výchovu mohlo by vzbuzovati zdání původnosti *B*. Naproti tomu ve versi *N* se postupuje zcela pravidelně chronologicky; po 4. roce věku byl Achilleus vychováván v řecké literatuře a již v 8. roce věnoval se umění vojenskému; když pak dospěl 13. roku, byl jinochem neobvyčejně slíčným, načež podal důkaz své obratnosti a síly v turnaji. Z učení ve versi *B* vůbec se nedovidáme, čím se zabýval Achilleus do svého 14. roku.

Charakteristická pro obě verse je dále partie o tom, jak Achilleus soudil o srdnatosti svých bojovníků. Ve versi *N* v. 216 nn. se praví:

*Εἰ τινας ἔβλεπε λαμπρὰν τὴν ὄψιν καὶ τὴν θέαν,
ἡνὸς τὴν καρδίαν τοῦ πάνυ δειλὴ ὑπάρχει,
καὶ εὐθὺς τοὺς ἀπεχώριζε τῶν θαυμαστῶν ἀγούρων.*

Naproti tomu ve versi *B* v. 150 n. se praví:

*Καὶ εἴ τις γὰρ ἔβλεπε τὴν ὄψιν καὶ τὴν θέαν,
ἡννόει τὴν καρδίαν του διὰ στερεὸς ὑπάρχει.*

Kdyby verse *N* byla rozšířením verse *B*, bylo by jistě pravdě nepodobno, aby skladatel verse delší docela v opak měnil smysl původní. Je-li však verse *B* pouhým výtahem verse *N*, je docela dobře možno, že skladatel zavrhl to podivné mínění, jako by zbabělé srdce se projevovalo zářivým pohledem, a napsal prostě, že člověk pohledu zářivého byl uznán od Achillea za statečného. Proto také nemluví skladatel verse *B* o vylučování takových bojovníků. Ovšem Hesselings soudí, že tu cosi vypadlo ve versi *N* a že slova *πάνν δειλὴ ὑπάρχει* musí býti nahrazena slovy *ποσῶς δειλίαν οὐκ ἔχει*; v následujícím versu opakovalo se prý *ἡννόει τὴν καρδίαν του πάνν δειλὴ ὑπάρχει*. Je-li tomu tak, je zřejmo, že skladatel verse *B* krátil svoji předlohu a zmínku o vylučování vynesl.

Ve versi *B* v. 146 n. praví básník, že Achilleus, prohlížeje své mužstvo, seděl na vraníku, černém jako oliva:

*Ἐβλέπωντας ὁ Ἀχιλλεύς ἔχαιρεν ἡ ψυχὴ του
μαῦρον ἐκαβαλλίνευσεν μαῦρον ὥσπερ ἔλαταν.*

Pak se vykládá, jak Achilleus zkoumal chrabrost svého mužstva, a ve v. 154—169 podává se řeč, již je vyzýval k statečnosti, načež se ve v. 170—175 líčí její účinek. K tomu se ihned připojují verše 176 n.:

*Μαῦρον φαρὶν τὸν ἤφεραν ὅπερ ἡγάπαν πλέον,
ἦν δυνατὸν τοῦ σχήματος, φοικτὸν ἀπὸ τῆς θέας.*

Toto opakování by bylo nevysvětlitelné, kdyby verse *B* byla původnější, ale vysvětlí se velmi snadno, přihlédneme-li k versu delší. Tam totiž ve v. 213 básník uvádí, že Achilleus seděl na mezkyni černé jako oliva, pak podává se celkem shodná řeč Achilleova ve v. 224—243 i líčí se podobně její účinek ve v. 244—251. Ale pak následuje poměrně dlouhá partie, ve které se líčí, jak Achilleus, odeslav zatím vojsko své domů, vzal s sebou do své ložnice dvanáct vybraných druhů, zpíval při hostině píseň, odmítal lásku k dívce, za bezesné noci sliboval královskému otci, že se vypraví do pole a dobude jistě vítězství, a konečně druhý den vypravil se s oněmi dvanácti vybranými druhy i ostatním četným vojskem do pole. Tato partie jest obsažena ve v. 252—371. V této partii čteme pak verše téměř shodné o vraníku v. 346 n.:

*Μαῦρον φαρὶν τὸν ἤφεραν, ὅνπερ ἡγάπα πλέον,
δεῖνδον ἀπὸ τοῦ βλέμματος, φοικτὸν ἀπὸ τῆς θέας.*

Jak patrně, mají zde tyto verše své oprávnění, neboť jednak dříve mluví se o mezkyni a pak se líčí další den a nové shromáždění vojska po noci, kterou Achilleus probděl. V kratší versu nemají však smyslu, i když máme na paměti všeliká zbytečná opakování v byzantských básních.

Ve versi *B* v. 185 n. se líčí, že vojínové Achilleovi, vypravivše se do pole, ušli asi jednu mili a našli krásnou lučinu, kde celý den zůstali, nemohouce dále pro nesmírný žár. Ale vypraviti se ráno do pole a hned po jedné mili odpočívati je jistě podivné. Nutno je souditi, že tato slova vznikla zase jen ležabylostí skladatelovou, který ve své předloze našel zřejmě, že vojsko ušlo 15 mil, než došlo na místo odpočinku na krásné lučině, A jako v tomto případě skladatel verse *B* zkrátil vzdálenost pochodu na jednu mili, tak ve v. 194 n. zase praví, že teprve po dvou měsících dospěli k cíli a setkali se s posly, vrátivšími se z výzvědné výpravy. Ale jak ohromnou říši by tu bylo nutno předpokládati, kdyby vojsko teprve po dvouměsíčním pochodu dospělo do krajin pohraničních! Naproti tomu ve versi *N* v. 384 se praví, že po desetidenním pochodu dospěli do pohraničí, což je daleko pravděpodobnější a zase nás utvrzuje v názoru, že delší verse je původnější a bližší originálu.

Pozoruhodné je také, jak se líčí další boj v obou verzích. Ve versi *B* se praví ve v. 260 nn., že střetlo se nejprve oněch dvanáct vybraných průvodců Achilleových, pak pořadem deset oddílů a Achilleus sám pobíhal kol na všech stranách, volaje o pomstu. To samo nám mnoho nenaznačuje, nevíme-li, jak četné bylo vojsko Achilleovo a jaké bylo vojsko královo. Skladatel verse *B* neznal za dobré říci o tom několik slov, což by jistě byl učinil, kdyby jeho báseň byla bývala původní. Naproti tomu v delší versi čteme před tím obšírný výklad o rozdělení obou vojsk ve v. 431—447 a básník i později dvakrát znova se k tomu vrací. To však autor verse *B* vynechal a tím ovšem své básni jasnosti nedodal.

Líčí-li autor verse *B* dále ve v. 265 nn., že se tři oddíly nepřátelské vrhly na jeden oddíl Achilleův a ten že se jich nelek, je to pěkným svědectvím statečnosti vojska Achilleova. Ale to, co vykládá dále ve v. 273 nn., že tři oddíly Achilleovy vrhly se na jeden nepřátelský, není již předností vojska Achilleova, poněvadž přesila pravděpodobně musila zvítěziti. Je patrné, že skladatel verse *B* příliš neuvažoval a máje předlohu obšírnější, vybíral z ní, co se mu hodilo, nebo docela mechanicky líčil v tomto případě boj při stejném poměru válečných sil. Docela jinak, a daleko plastičtěji, líčí boj autor verse *N*. Ve srážce vojsko Achilleovo osvědčilo se obzvlášť udatným. Vždy jeden bojovník Achilleův potřel deset nepřátel. Ze tří set jich vyvázlo jenom dvacet a z těchto dvaceti bylo pět zajato; nepřátelé sice znova útočili, ale přece nemohli dosáhnouti vítězství. Tři oddíly Achilleovy se potom odloučily a usmrtily 30 oddílů nepřátelských. A tak nezbývalo nepřátelům, než aby se vrátili. Toliko v jedné věci se shoduje líčení v obou verzích: jeden z pěti synů králových vyšel do středu a jako ještráb koroptve rozprásl a zabil třicet mužů vojska Achilleova.

(Příště dále).

Studie o stč. Evangeliu sv. Matouše s homiliemi.

Napsal Josef Straka.

Tak zveme rukopis univ. knihovny pražské sign. 17 A 4, jež r. 1913 v akademické Sběrce pramenů (skupina I, čís. 10) vydal Dr. Josef Holub.¹ Je to nedostí pečlivý a na jednom místě uvnitř něco málo mezerovitý opis sborníku, vzniklého někdy ve 2. pol. stol. XIV., v němž celé evangelium sv. Matouše bylo rozděleno na části veliké, jak bývají nedělní perikopy, a k nim připojeny výklady hlásící se k určitým sv. otcům. Srovnáme-li ty výklady české s jejich latinskými předlohami, poznáme, že původce sborníku, některý sčertlý kněz věku Karlova, bylo-li kterých částí evangelia Matoušova používáno v kostele za svatá čtení, a byly-li k nim známé homilie, takové homilie prostě do svého díla vplétal, kdežto jinde vykládal verš po verši podle rozsáhlých latinských komentářů, jakých bylo na evangelia napsáno v středním věku několik, takové pak volnější výklady někdy i odjinud doplňoval buď z jiné četby nebo snad po paměti podle obvyklé v církvi tradice výkladové.

* * *

Celé jsou především přeloženy výklady císaře Karla IV. ke třem podobenstvím sv. Matouše 13, 44—52 (ve vydání Holubově na str. 153—159) a řeč neprávem přičtená sv. Bernardovi na pašiji sv. Matouše 26, 1—27, 61 (ve vydání Holubově str. 263—273), o nichž jsem psal v LF. 51, 1924, 28—42 a 135—145. Na třetím místě jest jmenovati věrne překlady několika homilií papeže Řehoře Velkého, otištěných v Migneově Patrologii latinské ve svazku 76, jež skoro všecky byly přebrány i do středověkých homiliářů (jako byl na př. Pauli Winfridi Diaconi, otištěný v Patrologii lat. sv. 95) a rády tlumočeny i Štítným v jeho »Řečech nedělních a svátečních« (sr. LF. 36, 1909, 35 nn.). Ve vydání Holubově je nejprve čtení pořadím třetí (Mat. 2, 1—12) vyloženo podle Řehořovy homilie desáté (P. L. 76, 1110 nn.) a to, pokud jde o smysl, správně i věrně počínajíc od první kapitoly (Sicut in lectione evangelica, fratres charissimi, audistis, coeli Rege nato, rex terrae turbatus est...) až do konce poslední kapitoly 7., jenomže s některým místy přikracováním. Tak nepřeložena zůstává delší věta po slovech »přivedeni jsú« (vydání Holubova str. 15 ř. 13) a jiná po slovech »nebo jsú tvrdšie nežli kamenie i skály« (Holub 15, 8 zdola); před slovy »Pravie také hvězdáři...«

¹ Posudky toho vydání od prof. Jos. Zubatého v ČČM. 88, 1914, 69 n., od Oldř. Hujera ve Vědě České 1, 1914, 87 n. a od Fr. Šimka v LF. 41, 1914, 138 n.

chybí konec kap. 4. a začátek 5.; silně krácena byla v překladě i kapitola 6. (po »zlato, kadidlo a myrru« H. 17, 9 a zase po ř. 24) a 7. (po »mámy se pak vrátiti« H. 17, 11 zd.). Která byla kde příčina těchto delších a některých jiných krátkých mezer, nemůžeme ovšem říci; možná, že leccos chybělo již v bezprostřední latinské předloze, kterou měl vzdělavatel českého sborníku při práci po ruce. Ponechávám si opravy vydání Holubova, jak jsem na ně přišel, srovnávaje tuto i jinde české výklady s příslušnými texty latinskými, až do druhé části své práce. Přetiskuji již jen jediné místo ze samého počátku (H. 15, 9—13) a podle něho příslušná slova latinská, místo, kde jsou kratičké přídatky našeho překladatele:

Nebo zajisté židům, ješto podle smysla živi biechu, smyslné zvíře, tož anděl, měl kázati; ale pohani, ješto proti smyslu modlám slepým a němým rozličným se modléchu, aby boha poznali, skrzě znamenie, ješto smysla nejma, tož hvězdu, přivedeni jsú.

Quia videlicet Judaeis, tanquam ratione utentibus, rationale animal, id est angelus, praedicare debuit; gentiles vero, quia uti ratione nesciebant, ad cognoscendum Dominum [non per vocem, sed] per signa perducuntur.

Na čtení sv. Matouše 4, 1—11 (H. 33, 9 nn.) přeložena byla Řehořova homilie šestnáctá (P. L. 76, 1135 nn.) bez většho krácení. Úplný je také na str. 53a—55b, kromě čtyř kratinkých mezer, překlad homilie páté (P. L. 76, 1092 nn.); ale výklad sv. Mat. 4, 21—22 (H. 39, 5 zd.—40, 14) převzat byl, jakož poznáme níže, odjinud. Homilie Řehořova končí se totiž takto: Si necdum mens nostra accenditur igne *charitatis*, in *habitione* sua habeat frenum *timoris*, ut (profectus sui passibus vegetata,) dum ab alienorum appetitu *compescitur*, quandoque ad propria contemnenda perducatur (*adjuvante Domino nostro Jesu Christo etc.*) Překlad toho místa (H. 39, 9—6 zd.), dochovaný vinou písařovou chatrně, zní takto: A nemůž-li naše mysl, v uohni¹ zajžena býti a v *svatém duchu*, azda v své *žádosti*² měj uzdu, aby, kdyžby v žádosti cizím věcem *vzftazena*³ byla, někdy pak i své vlastnie sbožie pro böh opustila.

Na str. 101—104 vydání Holubova je překlad čtvrté homilie Řehořovy (P. L. 76, 1089 nn.), věrný a úplný. Kráceno bylo jen nepatrně H. 102, 10 nn. zd.; 103, 6 n. zd.; 104, 3 sh., jak poznáváme srovnávajice český text s latinským.

Když ktvieše svět a národ se lidský rozplozováše a bohatstvie všeliké na světě prieliš bieše, kto by byl tomu věřil, by byl který jiný svět?

Florente regno, crescente humano genere, [dñi in hac vita subsistente carne,] exuberante rerum opulentia, quis [cum audivet] vitam esse aliam crederet?

(z kap. 3).

¹ Vynecháno: milosti.

² Písař místo vlastního překladu slova *habitione* převzal omylem s následujícího řádku: zaduofty.

³ »vztažena« nedává tu smyslu; snad bylo přeloženo: *stažena*.

Neřekl (prorok Isaiáš): »ktož svoji ruce očistil od daru«, ale přičinil: »od všelikého daru«, nebo některý dar pochodí od ruky, některý od jazyka. Dar od ruky peníze, dar od jazyka přiezeň.

Neroďte za vašě skutky tohoto světa odplaty hledati, neb víete, že má skoro *zhyníti*! Vizte, abyste ani zlého¹ ani dobrého pro světskú odplatu nečinili!

Neque enim dicit: Qui excutit manus suas a munere, sed adjunxit: ab omni, quia aliud est [*munus ab obsequio, aliud*] munus a manu, aliud munus a lingua. [*Munus quippe ab obsequio est subjectio indebite impensa,*] munus a manu pecunia est, munus a lingua favor. (z kap. 4.)

Nolite operis vestri in hoc mundo retributionem quaerere, quem cum tanta jam cernitis velocitate *defecisse*. [*Sicut male acta abscondi vultis, ne alii videant, ita bona ne ad humanam laudem appareant, cavete.*] Neque mala quoque modo, nec bona pro temporalí retributione faciatis. (z kap. 5.)

Také homilie Řehořova šestá (P. L. 76, 1095 nn.) přeložena byla celá (H. 116, 14 nn.); jen formule modlitební na konci byla zkrácena. Konec latinské řeči zní: . . . Hunc (judicem) ante oculos vestri cordis ponite; hunc proximorum vestrorum mentibus insinuate; ut inquantum vires suppetunt, si annuntiare eum non neglegitis, vocari ab eo Angeli cum Joanne valeatis; *quod ipse praestare dignetur, qui vivit et regnat Deus in saecula saeculorum. Amen.* Ale česká řeč se končí takto: . . . abyste andělové s svatým Janem v nebeském království mohli nazváni býti. *Jehožto mně i vám dopomáhaj otec, syn, svatý duch. Amen.*

V překladu homilie třetí (P. L. 76, 1086 nn.; H. 141, 7 zd. nn.) schází věta z kap. 3. po slovech: K něžto věci potvrzení *přispíešila k nám* svatá Felicitas, jiezto dnešní den památka jest, ješto věřieci učinila sě jest *sestrú boží* a kázici učinila sě jest *materí jeho*. Neb když biele v největších mukách, sedmi svých přirozených synův srdce v milování království nebeského svým kázáním potvrdila . . .² Text latinský jest tento: Ad quam rem *nobis* idonee confirmandam *adest* beata Felicitas, cujus hodie natalitia celebramus, quae credendo exstitit *ancilla Christi* et praedicando facta est mater Christi. (*Septem quippe filios, sicut in gestis ejus emendationibus legitur, sic post se timuit vivos relinquere, sicut carnales parentes solent metuere, ne mortuos praemittant.*) In persecutionis enim labore deprehensa, filiorum corda in amore supernae patriae praedicando roboravit . . . Z téže kap. 3. nepřeložena věta: Timuit viventibus, gavisus est morientibus (po H. 143, 1) a jiná z kap. 4. po slovech » . . . i muky nemohly rozpáčiti« (H. 143, 9 zd.)

Podobenství o hospodáři zvoucím dělníky na vinici (Mat. 20, 1—16) je krásně vyloženo homilií sv.

¹ Chybou písařskou vypuštěn překlad slov »quoque modo«.

² Napravuji porušený text vydání Holubova na str. 142, ř. 23 n.

Řehoře devatenáctou (P. L. 76, 1154 nn.) V kapitole 2. té řeči vykládá se význam jednotlivých hodin a tu čteme o hodině jedenácté: Undecima vero hora ea est aetas, quae decrepita vel veterana dicitur. (*Unde Graeci valde seniores non γέροντας, sed προγεσβυτέρους appellant, ut plus quam senes esse insinuent, quos provectiores vocant.*) Quia ergo ad vitam bonam alius in pueritia, alius in adolescentia, alius in juventute, alius in senectute, alius in decrepita aetate perducitur, quasi diversis horis operarii ad vineam vocantur. S tím srv. H. 211, 16 zd.¹ Jiné přikrácení textu je v kap. 3. ve větě: Ad non ad XI. horam venit latro, qui [*etsi non habuit per aetatem, habuit tamen sero per poenam, qui*] Deum in cruce confessus est et pene cum voce sententiae spiritum exhalavit vitae? (v. H. 212, 6 nn.) — Potom na samém konci téže kap. 3. nepřeložena věta: Unicuique enim pondus diei et aestus ferre est per longioris vitae tempora carnis suae calore fatigari (v. H. 212, 23 po »usilovali«). — Kapitola 4. je již více krácena a i volněji tlumočena, zvláště od str. 212, ř. 15 zd., odkudž podstatnější částí přetiskují.

Starí otci kakžkolivěk zajisté dlúho živi jsúce mnoho dobrého jsú činili, avšak do nebeského království inhed přijíti nemohli, ale volně s Abrahamem přebývali tak dlúho, až syn boží v jedennáctú hodinu přišed na tento svět i otevřel jim rajska vrata. Ale my, ješto sme v jedennáctéj hodině¹, inhed jakž umfem, jdem do nebeského království. A protož starí otci dobrú pččinu ku vrtrání jměli. A protož praví otec hospodář...

Sed quia antiqui patres usque ad adventum Domini, quantumlibet juste vixerint, ducti ad regnum non sunt, nisi ille descenderet, qui paradisi claustra hominibus [interpositione suae mortis] aperiret, [eorum hoc ipsum murmurasse est, quod et recte pro percipiendo regno vixerunt, et tamen diu ad percipiendum regnum dilati sunt. Quos enim... Quasi ergo post murmurationem denarium accipiunt; qui post longa inferni tempora ad gaudia regni pervenerunt.] Nos autem, qui ad undecimam venimus, [post laborem non murmuramus et denarium accipimus, quia post Mediatoris adventum, in hoc mundo venientes.] ad regnum ducimur, mox ut de corpore eximus, [et illud sine mora percipimus, quod antiqui patres cum magna percipere dilatione meruerunt.] Unde et idem pater familias dicit...

V kap. 5. je trojí krácení. Na prvním místě (po H. 213, 5) nepřeložena věta: Ecce enim ad hodiernam festivitatem quam multi convenimus, Ecclesiae parietes implemus, sed tamen quis sciat, quam pauci sunt, qui in illo electorum Dei grege numerentur? Ecce enim vox omnium Christum clamat, sed vita omnium non clamat. Potom se v homilii Řehořově až do konce kapitoly 5.

¹ Nesmyslný Holubův výklad slova *podčepie*, jež se na tomto místě čte, vytýká Hujer v České Vědě 1, 1914, 92 n.

pokračuje takto: *Plerique Deum vocibus sequuntur, moribus fugiunt. [Hinc etenim Paulus dicit: . . . (Tit. 1, 16).] Hinc Jacobus ait: . . . (Jac. 2, 20). [Hinc per Psalmistam Deus dicit: . . . (Psal. 39, 6). Vocante enim Domino . . . Hic enim fidelibus per confessionem admissi sunt . . .] Hoc ovile s. Ecclesiae haedos cum agnis recipit; sed attestante Evangelio, cum iudex venerit, bonos a malis separat, sicut pastor segregat oves ab haedis (Matth. 25, 32). Neque etenim possunt, qui hic carnis suae voluptatibus serviunt, illic in ovium grege numerari. [Illic eos a sorte humilium iudex separat . . . Regnum coelorum percipere nequeunt . . .]* Mista uzávorkovaná nejsou přeložena (v. H. 213, 7 a 11).

V kap. 6 (přeložené ve vydání Holubově počínající slovy: *Mnoho takých . . .*) je jen dvoji krátké krácení v jediné větě, následující po: . . . *Saulus lapidantium vestimenta servabat. [Omnium ergo lapidantium manibus ipse lapidavit, qui . . .] et tamen eumdem ipsum in s. Ecclesia laboribus antecessit [quem persequendo martyrem fecit].* Zato byla dlouhá kap. 7. o napravení mnicha zlého v českém překladě silně krácena a volněji než jindy podána, jak jest zjevno ze srovnání s původním jejím textem tímto: *Rem [fratres, quae nuper contigit,] refero, ut [si vos peccatores ex corde esse conspiciatis,] omnipotentis Dei misericordiam amplius ametis. [Praesenti anno] in monasterio meo, quod juxta beatorum martyrum Joannis et Pauli ecclesiam situm est, frater quidam ad conversionem venit, [devote susceptus est, sed ipse devotius est conversatus (Dialog. lib. IV, cap. 38)]. Hunc ad monasterium frater suus [corpore, non corde] secutus est. Nam valde conversionis vitam et habitum detestans, in monasterio ut hospes habitabat [et monachorum vitam moribus fugiens, recedere a monasterii habitatione non poterat, quia vel quid ageret vel unde viveret, non habebat. Erat ejus pravitas cunctis onerosa, sed] hunc omnes aequanimiter pro fratris ejus amore tolerabant. [Nam superbus et lubricus . . . Itaque . . . Mense autem Julio nuper elapso, hujus quam nostis pestilentiae clade percussus est,] qui ad extremum veniens (A když již k smrti tiehnieše), urgeri coepit, ut animam redderet. [Et ultima jam corporis parte praemortua, vitalis virtus in solo pectore et lingua remanserat.] Fratres aderant [ejusque exitum, inquantum Deo largiente poterant, oratione tuebantur.] At ille subito ad devorandum se draconem venire conspiciens magnis vocibus coepit clamare, dicens: Ecce draconi ad devorandum datus sum, qui propter vestram praesentiam me non potest. Quid mihi moras facitis? Date locum, ut ei devorare me liceat. Cumque fratres, ut signum sibi crucis imprimeret, admonerent, respondebat virtute, qua poterat, dicens: Volo me signare, sed non possum, quia a dracone premor. [Spumae oris ejus faciem meam liniunt,] guttur meum ejus ore suffocatur. Ecce ab eo braccia mea comprimuntur, qui jam et caput meum in suo ore absorbit. [Cumque hoc ille pallens et*

tremens et moriens diceret,] coeperunt fratres vehementius orationibus insistere [et oppressum draconis praesentia suis precibus adjuvare.] Tunc repente liberatus, magnis coepit vocibus clamare dicens: Deo gratias; ecce discessit, ecce exiit, ante orationes vestras fugit draco, qui me acceperat. Mox autem servituum se Deo et esse monachum devovit, atque a tempore illo nunc usque febribus premitur, doloribus fatigatur. Morti quidem subtractus est, sed adhuc plenius vitae restitutus non est. Quia enim longis et diuturnis iniquitatibus pressus est, longo languore fatigatur [et durum cor ignis purgationis durior concremat, quia divina dispensatione agitur, ut prolixiora vitia aegritudo prolixior exurat. Quis illum unquam servari ad conversionem crederet? Quis tantam Dei misericordiam considerare sufficiat? Ecce juvenis pravus draconem vidit in morte . . . et eum, a quo prius non videns tenebatur, vidit postea, ne teneretur.] Quae ergo lingua narrare viscera divinae misericordiae sufficiat? Quis spiritus tantae pietatis divitias non obstupescat? Has divinae pietatis divitias consideravit Psalmista, cum diceret: . . . (Psal. 58, 18). [Ecce perpendens, in quibus laboribus humana sit vita constituta, Deum appellavit adiutorem . . . Sed considerans . . .] Revochemus ergo ante oculos mala, quae fecimus, [pensemus, ex quanta Dei benignitate toleramur,] consideremus, quae sunt pietatis ejus viscera, ut non solum culpas indulgeat, sed coeleste regnum poenitentibus etiam post culpas promittat. Atque ex omnibus medullis cordis dicamus omnes: Deus meus misericordia mea, [qui vivis et regnas trinus in unitate et unus in trinitate per infinita saecula saeculorum. Amen.]

Zbývá promluvití o homilii deváté, kterou napsal *ſſwaty Rzehorz, Papez Rzymany*, na čtení sv. Matouše 25, 14—30 (P. L. 76, 1106 nn.) Schází z ní z kap. 1. věta po slovech: cumque et intelligendo et operando aliis praedicant, quasi duplicatum de negotio lucrum reportant. [Bene autem alia V (talenta) vel alia II in lucrum venisse referuntur, quia dum utrique sexui praedicatio impenditur, quasi accepta talenta geminantur.] Sed is, qui unum talentum acceperat, . . . (H. 254, 7). Z druhé kapitoly nepřeložena poslední, dlouhá věta (po H. 254, 25: . . . se bude radovati); z kap. 3. kus věty (po H. 254, 9 zd: se choditi ubávají) a dlouhá celá (po H. 254, 5 zd: nezapuzoval). Z krátké kap. 4. zbyla v překladě jen věta poslední (v. H. 255, 5 n.: Ale lénieho . . . deset závaží). Z kap. 5. schází kus poslední věty (po H. 255, 22); z kap. 6. věta poslední celá (po H. 255, 10 zd.: vržen); z kap. 7. jedna na H. 256, 2 (po: za závaží), jiná tamže 7 (po: na svém srdci) a dvě t. 11 (před slovy: Léni zajisté sluha . . .)

V ýklady na sv. Mat. 11, 25—30 (H. 129, 15—132, 15), připsané též sv. Řehoři papeži, nečtou se v jeho homiliích; jen k výkladům v H. 131, 15—132, 15 našel jsem latinský text

jinde, jak níže ukáží, kdežto původce první části neznám. Z Řehořových homilií mohlo býti užito ještě dvanácté k sv. Matouši 25, 1—13, než podobenství to o desíti pannách, pěti moudrých a pěti nemoudrých, vyloženo bylo odjinud. Zato máme Řehořovu homilii dvanáctou a čtyři jiné, vesměs na svatá čtení z jiných evangelií, než z Matoušova (homilii 2., 15., 18. a 21.) pečlivě po česku vzdělány v Štítenských »Řečech nedělních a svátečních« (srv. LF. 36, 1909, 35 nn.), kdež jsou mimo kratší citáty též delší úryvky z řečí 14., 22., 23., 24., 37. a 39. Snad bylo za císaře Karla IV. přeloženo všech 40 řečí Řehořovských nebo většina z nich a z hotového jejich sborníku čerpal pro svou potřebu i vzdělavatel našeho Evangelia sv. Matouše s homiliemi, i Štítný, stejně jako oba použili jednoho a téhož staršího překladu spisku náboženského, známého pod jménem *Stimulus amoris*.



Mimo sv. Řehoře jsou to zvláště *Bedae Venerabilis Homiliarum geminarum libri duo*, otištěné v 94. svazku Migneově, z nichž byly čtyři skoro celé a dost pečlivě přeloženy. Tak hned čtení čtvrté (Mat. 2, 13—18) vyloženo bylo homilií Bedovou devátou (P. L. 94, 50 nn.), počínající se takto: *De morte pretiosa martyrum Christi innocentium sacra nobis est, fratres charissimi, Evangelii lectio recitata, in qua tamen omnium Christi martyrum pretiosa mors est designata. Srv. H. 18, 19 nn.* Než po několika větách je latinská předloha opuštěna (v H. 18, 12 zd. — 19, 9) a navráćeno se k ní až od slov: »A to pak, když pro krále nebeského dietky biechu zbity, že Herodes sám potom skoro umřel, a Josef, vzav napomenutí od anděla, Jezu Krista s jeho matkú do země židovské opět přiveďe, znamenává sě, že všickni vrahové svatě církve a viery křesťanské božím přepuštěním v krátkém čase *musili* (?) umřieti« atd. (*Quod occisis pro Domino pueris Herodes non longe post obiit, et Joseph monente angelo Dominum cum matre ad terram Israel reduxit, significat omnes persecutiones, quae contra Ecclesiam erant movendae (!), ipsorum persecutorum morte vindicandas . . .*) Odtud se již až do konce text český s latinským shoduje mimo poslední klausuli, kteráž v předloze zní: . . . *dantque vocem laetitiae et salutis aeternae in tabernaculis iustorum ei, qui vivit et regnat Deus per omnia saecula saeculorum. Amen.* Ale v H. 20, 5 zd. čteme: . . . i budú zpíevati vesele v anjelských přiebytiech. *Jehožto mně i vám dopomáhaj otec, syn i svatý duch. Amen.*

Dlouhá řeč, kterou Beda *slovutný mluví na čtenie* sv. Matouše 3, 13 nn. (H. 27, 16 nn.), je přeložená jeho homilie 11. (*In die festo Epiphaniae*), pokračovaná ovšem, ale bez újmy smyslu. Sr. zvláště místo toto (H. 28, 17 nn.):

... Ab illo enim debemus omnes baptizari, *id est a peccati originis contagione mundari*, qui quamvis nullus inter natos mulierum major, tamen quasi natus ex muliere culpa naevo non carebat. *Ideoque cum caeteris mulierum natis ab eo, qui natus ex virgine Deus in carne apparuit*, opus habebat ablui. Quoniam ergo scriptum est: Quid est homo, ut immaculatus sit, *et ut mundus appareat natus ex muliere* (Job XV)? *fure timuit homo quamvis sanctus, natus tamen ex muliere, et ob id a culpa macula non immunis baptizare Dominum, quem ex virgine natum noverat nullam prorsus habere maculam culpa.*

Také na konci řeči bylo mnoho kráceno.

... Haec de natura columbae septem virtutis exempla commemorasse sufficiat. Et recte fortasse, quia Spiritus sancti, *qui in columba descendit*, septiformis est gratia. *Verum ex omnibus, quae de ejus natura moraliter interpretanda humana potest comprehendere solertia, restat unum, quod de ejus actu mystico sacra narrat historia.* Cum enim Dominus in figuram futuri baptismatis mundi scelera diluvii aquis ablueret, transacta mundatione scire volens Noe, qualiter se facies haberet terrae, emisit corvum, qui ad arcam redire contempsit significans eos, qui abluti licet unda baptismatis nigerrimum tamen veteris hominis habitum emendatius vivendo deponere negligunt, et ne sancti Spiritus unctione renovari mereantur, statim ab infima catholicae pacis et quietis unitate exteriora, *id est saeculi desideria sequendo desciscunt.*

Tak volněji, ale pokud jde o smysl, správně tlumočena slova Bedova až do závěrečné klausule řeči: quam (gratiam) conservare in nobis intemperatam dignetur ipse, qui dedit, Jesus Christus, Dominus noster, qui vivit et regnat in aeternum. Amen. (. . . jižto, t. j. milost, v nás rač schovati bez poškvřnění ten, ješto ju dal, Jezukrist, než jest živ a kraluje až na věky. Amen.)

Homilie Bedova dvacátá z knihy druhé (P. L. 94, 249 nn.) poskytla vzdělavateli sborníku výklad na sv. Mat. 9,

... nebo kakžkolivěk mezi všemi, ješto jsú sě z ženy narodili, izádný věčší nestával, všakž že každý, jenž sě z ženy narodí, nenie bez poškvřnění přirozeného — jakž praví písmo: »Který je člověk bez poškvřnění?«, jako by řekl: »izádný« — protož svatý Jan hřiechu přirozeného žádáše zbaven býti skrzě svatý křest od toho, jenž sě ne z ženy narodil, ale z čisté panny.

(H. 32, 6 nn.) To sme o holúbkovém přirození sedmer příklad vám pověděli, jenž znamená sedm darů ducha svatého.

Ještě vám chcmy jeden příklad pověděti, o němžto praví svaté písmo starého zákona. Když hospodin břeše potopil vešken svět vodú pro lidské hřiechy na znamenie tomu, že omytie našich hřiechův nemóž býti, jedno skrzě svaté kršćenie u vodě: tehdy, když ta potopa přěšla, Noe z svého korábu vypustí vrana chtě věděti, které jest způsobenie na zemi. Ale on sě k němu viec vrátiti nerodi. Znamenává ty všecky, ješto přijemše svatý křest, črné barvy skrze polepšení svého života s sebe složiti nerodie a okojivše sě rozkoši tohoto světa, k jednotě a k milosti svatý (') cirkvi vrátiti sě netbaji.

9—13. Z ní mimo několik kratičkých mezer, nezabírajících nikde ani jedné věty, chybí jenom po vysvětlení jmen Matthaeus a Levi toto místo (k H. 87, 18): Hoc autem illum nomine (Levi) Marcus et Lucas in hac electione magis appellare voluerunt, ne consortem operis evangelici de prisca conversatione palam notabilem redderent. At vero ubi ad describendum XII apostolorum catalogum pervenerunt, tacito Levi vocabulo, Matthaeum illum aperte nuncupaverunt. Porro ipse Matthaeus, juxta hoc, quod scriptum est, justus prior accusator est sui, . . . vulgato se nomine vocat, cum de telonio vocatum narrat. Sed et in decalogo apostolorum cum additamento se publicanum cognominat. Thomas, inquit, et Matthaeus publicanus, quatenus majorem per hoc publicanis et peccatoribus adipiscendae salutis confidentiam praebeat.

Konečně čtení o stětí sv. Jana Křtitele (Mat. 14, 1—12) vykládáno bylo podle Bedy (P. L. 94, 237 nn.) věrně, ale neúplně. Tak nepřeloženo 15 řádků textu latinského po H. 162, 6 (Dicebat enim illi Joannes: Non licet tibi habere eam), nových 15 řádků po H. 163 10 (. . . sed ad primam intercessionem Abigail, feminae prudentis, mox remisit minas, revocavit ensen in vaginam, neque aliquid culpa se tali perjurio contraxisse doluit 1. Reg. 25) a po 163, 12 řádků 12 (Sequitur: At illa praemonita a matre, Da mihi, inquit, hic in disco caput Joannis Baptistae. Et contristatus est rex); verše Mat. 14, 9—11 (sr. H. 163, 18—22), jejichž výklad zabírá ve vydání Migneově kus sloupce 240, celý 241 a první třetinu sloupce 242, zůstaly v našem sborníku bez poznámky; konečně vypuštěno ještě 22 řádků po H. 164, 4 (Et tamen talis ac tantus vir praesentis vitae terminum post longam vinculorum afflictionem sanguinis effusione suscepit).

V »Evangelii sv. Matouše s homiliemi« přičteny též řeči na Matouše 5, 20—24 (v. H. 49, 1 nn.) a na Mat. 6, 24—34 (v. H. 58, 13 zd. nn.) *slovutnému Bedovi*, ale jak níže ukáží, docela neprávem. Sotva lze také hledati ku první dlouhé řeči, obsažené na 2a—14a našeho sborníku (H. 2, 6 nn.), předlohu v homilii Bedově, kterouž cituje p. vydavatel Holub (t. j. P. L. 94, 413 nn.), nýbrž někde jinde; snad byla od českého vzdělavatele teprve upravena z několika dosud nepoznaných pramenů. Homilie ona Bedova, nadepsaná In natali divae Mariae virginis, počíná se slovy: Beatus Matthaeus evangelista, dilectissimi, non immerito inter caetera coelestium secretorum animalia facie hominis describitur (Ezech. I.), quia longe ab antiquis patribus exordium Evangelii sumens, lucidius caeteris genealogiam Dominicae humanitati prae-notavit. At sciendum est, quia horum omnium nomina allegorici et moralis sensus plene in se contineant intellectus, Abraham pater multarum gentium, Isaac gaudium, Jacob supplantator etc. Tento výklad hebrejských jmen, přejímaný ze sv. Jeronyma ode všech pozdějších církevních vy-

kladatelů písma sv., shoduje se ovšem zpravidla i s českým, než nehledíc ani k jinému uspořádání látky, není většinou shody — mimo několik citátů z písma sv., obojím textům společných, — mezi způsobem, jakým se potom v českém rukopise všechna ta jména z genealogie Kristovy o něm vykládají, a mezi homilií Bedovou; dokonce pak nesrovnávají se obojí výklady mravní. V homilii latinské byla totiž jména předků Kristových nejprve prostě tlumočena; potom se čte: *Igitur per hos patriarchas Christus Dominus noster veniens in mundum, horum omnium in se ipso allegorice gessit officium, et in eorum interpretatione nominum nostram salutem designavit. In Abraham pater est omnium credentium, in quo juxta Apostolum omnes clamamus: Abba pater (Rom. 8). . . . Konečně v třetí části vyvádí se z toho mravní poučení pro nás: Moraliter hae quoque interpretationes nominum ad nostram aedificationem multimodis pertinere noseuntur. Sicut Christus ubique nostrae salutis gerebat causam, ita et patriarcharum nomina nostrum profectum designant. In Abraham, ut patres simus multarum virtutum, et haereditatis jure multiplicationem bonorum possideamus. In Isaac . . . Jsou ostatně i rozdíly ve výkladě samých jmen. Tak »Ezrom střešl spasenie se vykládá«, kdežto u Bedy: *sagittam videns*; podobně jinde v českém rukopise: Booz silná moc se vykládá (*in ipso fortitudo*), David milého a žádného obličejě (*manu fortis vel desiderabilis*), Josafat súdeč (*Josaphat Dominus judicavit exprimitur*), Joram výsost (*excelsus*), Ezechiáš silný boží (*fortitudo Domini*), Josef rostenie se vykládá života (*appositus sive auctus*), Maria toliko jest řečeno jako osviecenie, jako hvězda, jako paní (*illuminatrix sive stella maris*). Několik jmen z Bedovy genealogie v textu českém chybí: *Thamar, Urias, Bethsabée*.*

* * *

K výkladům na sv. Matouše 8, 1—4 a 8, 5—13 našel Holub předlohu v jedné řeči homiliáře, otiskénoho v *Patrologii lat.*, v svazku 95. pod názvem: *Pauli Winfridi Diaconi Homiliarius, hoc est praestantissimorum ecclesiae patrum sermones sive conciones ad populum, primum a Paulo Diacono iussu Caroli Magni in unum collecti. Je to homilie 54. in Dominica III. post Epiphaniam (ex Origene), roztržená v překladě na dvě (v. H. 69, 3 nn. a H. 72, 20 nn.) a tlumočená, pokud lze souditi při jejím dost nepřesném v našem rukopise dochování, místy neobratně a tvrdě, jinde zase jen podle smyslu. Sr. na př. počátek: *Docente in monte Domino discipuli venerunt ad eum sicut alacres, sicut domestici, sicut proximi, sicut amici vel fratres . . .* — Když syn boží učieše na hoře, přijidechu k němu jeho mlazši jakožto *leťní*, jakožto domácí, jakožto bližní, jakožto přátelé, jakožto bratříe . . . (H. 69, 4 nn.) a níže výklad slov Kristových k malomočenému: . . . *Non dubitasti credere*.*

non tardo sanare. Non distulisti confessionem, non differam te mundare . . . Et *inventa* est manus Domini non lepram, sed mundum tetigisse corpus. — *Nemýlil jsi se věřiti*, a já nemeškají chci tě uzdraviti. Neprovláčil si pravdy vyznati, a já neprovláče chci tě uzdraviti . . . I *nalezena by* ruka božie, že se jest nedotkla trudovatiny, ale čistého těla. (H. 70, 18 n. a t., 6 zd.); . . . te enim os non aperiente, omnis tui corporis *substantia jubilabit* . . . — nebo když ty úst neotevřeš, všecek statek tvého těla bude *divně zpíevati* (H. 71, 23); Quid enim cogitabat *iste* beatus? Quid aestimabat *iste* omnibus bonis plenus centurio? *Iste* aiebat . . . Si ego *huic* non subvenio, quomodo mihi *ille* subveniet? — Neb co mysléše *tento* svatý? Které domnění jmějieše, pln všeho bohatství, *tento* centurio? *Tento* pravieše: . . . *tento* mě má za pána na zemi, a já mám *onoho* za velikého pána na nebi. A protož když se já nad *tiemto* nasmiluji, kak se *onen* nade mnú smiluje? (H. 72, 8 zd. nn.); Non efficiamur ingrati, non relinquamus *Redemptorem* nostrum, sed . . . — Nebudmy nevděčni, neostávajmy svého *vypravitele*, ale . . . (H. 71, 11), než téhož slova *vypravitel* použito níže v jiném smyslu: Moses *primitus* ille magnus et [tuus confabulator], ille mirabilis *narrator* operum tuorum, . . . — Mojžieš, onen tvojej velmi *letný*, onen *divný vypravitel* tvých děl, . . . (H. 73, 12 zd.) Kráceno bylo teprve v druhé části výkladů, ačkoli ani tu mnoho, zato je čím dále, tím více chyb i z neporozumění textu. Sr.: Accessit ad eum (Christum) centurio, *increpatio* illorum, qui quondam ad Eliam in Carmelo ascendentes quinquenarii, mox in infidelitate sua igne combusti sunt (4 Reg. 1), et iste in fide mox *in sinu* deputatus est Abrahae — Přistúpil k němu centurio. *Duostojni jsú tresktánie* oni, ješto biechu vzešli na horu karmelskú k Eliášovi, každý z nich jmajě pod sebú padesát rytierův, a inhed pro svú nevěru ohněm jsú shořali; ale tento pro svú vieru inhed do (v rkpse *od*) lóna Abrahamova způsoben (H. 72, 16 zd. nn.); Sed et hoc nullum nostrum pertranseat, *sicut pusillum aliquid*, quod dixit ille beatus . . . — Toho také žádný našinec *nemnyej* (omyl písarský, snad místo *nemíjej*), jako *někteří malé viery*, to, ješto jest řekl tento svatý . . . (H. 74, 1 n.)

Téhož homiliáře řeč padesátá pátá In Dominica quarta post Epiphaniam (Ex Origene) byla přeložena na str. 112a—117a. Počíná se (P. L. 95, col. 1196)¹ takto: Ingrediente Domino in naviculam, secuti sunt eum discipuli ejus, non imbecilles, sed firmi et stabiles in fide, mansueti et pii, spernentes mundum, non duplici corde, sed simplici. Hi ergo secuti sunt eum, non tantum gressus ejus sequentes, sed magis sanctitatem comitantes [et justitiam ejus consecutantes]. Překlad jest do

¹ Text této homilie, jenom nepodstatně se lišící, otištěn jest mezi homiliemi podvrženými Bedovi také v Patr. lat. 94 jako homilie 64.

té míry věrný, že hojně chyby špatného jeho dochování bude lze podle latinské předlohy dobře opravit. Z míst, kde byl příkrácen, uvádím H. 79,7 nn.; tu byl i postup myšlenek pozměněn. Srv.: Dormiebat quidem corpore, sed vigilabat deitate; [dormiebat corpore, sed conturbabat mare erigebatque fluctus et apostolos conterebeat suam ostensurus potentiam;] dormiebat corpore, sicuti et ad puteum de itinere *lassus vel fatigatus*¹ sedebat demonstrans, quia vere humanum corpus portabat, quod *corruptibile* (*trpělivé*) induerat. Ipso corpore dormiebat, deitate vero concitabat mare et iterum complacabat; dormiebat itaque corpore, ut apostolos suscitareret et evigilare faceret, praecipue autem nos omnes, ne unquam animo dormiamus, neve intellectu aut prudentia, sed evigilare in omni tempore et jubilaré Domino, et salutem ab eo postulare *studeamus* (*sě učili*). Nam ipse, qui dormiebat corpore, illud verbum sanctum dicit: *Ego dormio, et cor meum vigilat* (Cant. V); ad quem accedentes discipuli suscitaverunt eum dicentes... — H. 79, 5 zd. nn. bylo při opisování tolik ztraceno, že byl až smysl místa zatemněn: Si ergo in necessitate et in periculis fortitudo necessaria est, *ut viriliter cum fide tolereš universa, multo magis contra delicias* (ut dictum est) *et luxurias fortitudo necessaria est*, ne in musculam incidās diaboli. — Další mezera asi sedmi řádků je H. 80, 9 (po *potvrzení byli u víře*). Odtud mimo dvě tři krátké výpustky překládáno bylo již věrně až do formule závěrečné.

Je podivné, že vydavatel opomenul k řeči na str. 14b—19b připsati předlohu, t. j. homilii sedmnáctou In vigilia Nativitatis Domini (Ex Origene), ačkoli ji jistě znal a podle ní dokonce sám vyložil ve svém slovníku několik slov českých. Počíná se (P. L. 95, col. 1162) takto: Quae fuerit necessitas, ut desponsata esset Maria Joseph, nisi *propterea quatenus hoc sacramentum diabolo celaretur*, et ille malignus fraudis commenta adversus desponsatam nulla penitus invenisset? Vel ideo fuerat desponsata Joseph, ut nato infanti, vel ipsi Mariae curam videretur gerere Joseph, *sive in Aegyptum iens, vel* inde denuo veniens: ideo desponsata fuit Joseph, non tamen in concupiscentia juncta Mater, inquit, ejus. Mater immaculata, mater incorrupta, mater intacta. Mater ejus: cujus ejus? Mater Dei unigeniti etc. Srovnání s českým textem ukazuje mimo chyby opisovačské volnější překlad H. 10, 4 zd. a 11, 3. Dále bylo H. 12, 17 n. (po *Co je Josef myslil, že ju tajně od sebe pustiti chtěl?*) vypuštěno toto místo: Si su picionem in ea habebat, quomodo justus erat? Si ergo non est suspicatus, vel tale aliquid cogitavit, cur eam dimittere volebat? Ut immaculatam et sanctam voluit dimittere. Injustum enim et hoc erat. Sed enim simplicem sensum audi

¹ Podobné pokládání dvou synonym prosí vedle sebe v českých rukopisech mělo, jak viděti, svůj vzor v předlohách latinských.

hujus dictionis. Joseph justus erat, et illa Virgo immaculata erat. Sed ideo illam dimittere volebat, quoniam virtutem mysterii et sacramentum quoddam magnificum in eadem cognoscebat... Také H. 12, 2 zd. bylo kráceno (na 12 řádků tisku); H. 13, 24 (před slovy *Dvojě věc slovnatá*); H. 13, 7 zd. (po *A to se všecko stalo*). Menších vynechání je nadto ještě několik, čím blíže ke konci, tím více.

V téže sbírce homilií a to v druhé části homilie 46., nadepsané *In vigilia Epiphaniae* (Ex Haymone), našel jsem předlohu kratičkého výkladu na Mat. 2, 19—23, připsaného Jeronymovi (29b—30b). Shoda se počíná od slov (P. L. 95 col. 1187 C): *Defuncto autem Herode, id est mortua lege litterae, vel excusso diabolo de corde Judaeorum circa finem mundi: quia dum Judaei superstitiosam legem observant litterae, regnat diabolus in illis, id est Christus inter gentes. Postquam vero abjecerint haec omnia a se, tunc revertetur filius Dei vel fides ad eos...* Na třech místech bylo v překladě kráceno; k větě H. 21, 15 zd. nn.: *Diabli... jako zemřít není předlohy.*

* * *

Vzor k řeči na Matouše 14, 22—36 nalezl p. vydavatel v jedné řeči sv. Augustina, otištěné v 39. svazku Migneovy Patrologie latinské, col. 1884 nn. jako *Sermo LXXII s. Aurelii Augustini*. První dvě kapitoly byly tlumočeny skoro doslovně; chybí jen málo myšlenek nepodstatných. Tak čteme hned na počátku (H. 167, 9 n. zd.): *Když svaté čtenie čteno, slyšali jsme lodičku tapající a Jezukrista tapajícím spomáhající a Petra k Jezukristovi jdúce. V němžto ve všem divu jsme čakali; ale co se to znamenává, hleda(j)my! — ale v textu latinském: Audivimus, et quodam modo vidimus in lectione praesenti, navicellam periclitantem, Christum periclitantibus subvenientem, Petrum venienti Christo occurrentem. In quibus omnibus miraculum expectavimus; mysterium requiramus. Srv. dále k H. 167, 6 zd.: Quando enim possumus de divinis operibus, quae leguntur, ipso aspirante, qui facit, intellectum alicujus mysticae significationis exsculpere...; k H. 167, 3 zd.: ut ad latentia grana perveniamus et in eis vitam inveniamus; k H. 168, 5: Nunc autem solum caput ascendit, mediator Dei et hominum homo Christus Jesus (1. Tim. 2, 5): ipse ascendit solus orare, quia ipse ascendit ad Patrem pro nobis interpellare; k H. 168, 12: ... persecutionem indicit Ecclesiae, et quantum in ipso est, christianum nomen conatur extinguere; k H. 168, 20: Huic ergo antennae, id est cruci Christi, simplex conversatio et pura confessio tanquam candentia vela religuntur. Et haec vela nostra fluctibus abluantur, vestisque tendatur, ut sine macula et ruga inveniat; k H. 168, 22: ... inter flatus et fluctus navis ista turbetur; k H. 168, 24: aestuantium volumina undarum et furentium flabra ventorum,*

dum eam (navem) huc atque illuc circumferunt, omnibus littoribus appulerunt. Poslední věta kapitoly druhé (Ab ipso enim portu navis haec prima anchoram solvit) a celá kapitola třetí (o pochlebnicích a o utrhačích na cti, proti nimž třeba bdíti s pomocí Kristovou) byly opominuty, zato šíře rozveden citát ze sv. Lukáše 24, 46, jenž se čte na konci kap. druhé (H. 168, 14—12 zd.: Avšakž myslil jest Kristus ... počnouce od Jeruzalema). Teprve kapitoly čtvrtá a pátá řeči Augustinovy byly zase po česku vzdělány (od slov: Protož přišel hospodin ... H. 168, 12 zd.) s vypuštěním výkladu slova *vigilia*,¹ jež bylo nahrazeno v českém textu slovem »hodina« (H. 168, 11 a 10 zd.), a dvou vět před slovy: V Petrovi zajisté ... (H. 169, 20).² Poslední odstavec (H. 169, 16—9 zd.) není již z řeči Augustinovy, jež se končí takto: Etenim manus ejus deducet nos et continebit nos dextera ejus, donec nos ad sempiterna sua promissa perducat.

Překlad je dost věrný, třebas vždy nevystihuje výrazu latinského (sr. na př. v ukázkách uvedených: grana — klasy, vela — korábe, in medio pelagi hujus frementis — u moře lité a zabylé), ani nešetří gramatického čísla a času své předlohy (circumferunt — váháchu, Quantumlibet tumores saeculi potestatesque consurgant — kakžkolivěk moc a zlost tohoto světa zdvíhá se někdy). Zajímavá je slovní hříčka v překladě slovesa *turbari* (H. 168, 7: lodička trpí smutek od vod — navicula turbatur fluctibus, t. 168, 8: můž lodička smutek trpěti — potest ipsa navicula turbari, t. 168, 22: mezi vodami lodička se mütí — turbetur, t. 168, 11 zd.: Protož přišel hospodin, aby navšěvil svých apostolův *smutek*, ješto se *mütiechu* na moři — Venit ergo Christus ad navim suam quarta vigilia noctis et visitavit eam,³ t. 168, 2 zd.: smütiechu se strachy — turbati sunt prae timore). Mimo chyby písařské, jež podle textu latinského jindy opravíme, je H. 168, 27 omyl buď z nepochopení místa, nebo že bylo překládáno podle porušené předlohy: (postquam) furentium flabra ventorum ... omnium gentium littoribus (navem) appulerunt, peregrinas merces quocumque *venit*, advexit — větrové velicí a hněviví ... (když ji) k břehům všech lidí neznámých připlúti připudili, tu kúpe neznámé přivezla, kteréžkolivěk *nalezla* (přeloženo, jako by v předloze bylo *invenit*).

Nesprávný je údaj vydavatele Dr. Jos. Holuba k výkladům na čtení sv. Matouše 25, 1—13 (H. 250, 3), neboť jak se

¹ Quarta vigilia noctis extrema pars noctis est. Vigilia una tres horas habet, ac per hoc nox quatuor vigiliis habet, ternis horis per singulas vigiliis distributis.

² Posset te ventus elidere, quem non potuit unda sorbere? posset te ventus evertere, quem non potuit fluctus operire? Plus erat, quod feceras; mare calcaveras, fluctus presseras, ventos viceras; quare dubitasti?

³ Tuto dokonce je pro tu slovní hříčku i překlad silně uvolněn.

lze srovnáním snadno přesvědčiti, nebyla k nim základem řeč »S. Aurelii Augustini sermo CXIII de verbis evangelii Matthaei, cap. XXV, 1—13.« Shoda je jen ve výkladě počtu pěti: Quare ergo appellatae sunt V et quare virgines, prius videamus; et deinde caetera consideremus. Omnis anima in corpore ideo quinario numero censetur, quia quinque sensibus utitur. Nihil est enim, quod sentimus ex corpore, nisi janua quinquepartita, aut videndo, aut audiendo, aut odorando, aut gustando, aut tangendo. Qui ergo se abstinere ab illicito visu, ab illicito auditu, ab illicito odoratu, ab illicito gustatu, ab illicito tactu, propter ipsam integritatem, virginis nomen accepit. Srv. H. 250, 19 a 20. Jediná však tato shoda nestačí, abychom uznali zmíněnou řeč Augustinovu za přímou předlohu řeči české, jejížž pravého vzoru latinského zbývá tudíž hledati.

Sv. Augustinovi přiřítají se v našem rukopise ještě výklady na pátou kapitolu sv. Matouše a na kap. 9 vv. 1—8. K těmto druhým nenašel jsem určité předlohy i považuji je za kontaminovány z několika pramenů, zato výklady na kapitolu pátou až do verše 24 jsou vybrány z knihy první S. Aurelii Augustini, Hipponensis episcopi, De sermone Domini in monte secundum Matthaeum (P. L. 34, 1229 nn.)¹ Jimi se dostáváme — podle hořejšího rozdělení látky — k druhému druhu výkladů na evangelium sv. Matouše, totiž k výkladům, které původce sborníku, kněz věku Karlova neobyčejně sčelý, nemaje k některým částem evangelia (pokud jich nebylo v církvi užíváno za nedělní nebo sváteční sv. čtení) hotových homilií patristických, sestavoval verš po verši podle rozsáhlých komentářů, jakých bylo na sv. písmo napsáno několik, takové pak volnější výklady nezřídka i odjinud doplňoval buď z jiné četby, nebo snad i z paměti podle obvyklé v církvi tradice výkladové. Chyb v jeho údajích, odkud co má, i odchylek jest tu ovšem mnohem více, než u předloh prvního druhu; proto moje poznámky o způsobu tvoření bývají méně bezpečné. Použito bylo děl sv. Augustina, Jeronyma, Jana Zlatoústého (Chrysostoma), nejčastěji však rozsáhlého »Řetězce zlatého« (Catena aurea) Tomáše Akvinského. Z tohoto pramene brával náš autor jednotlivé výklady i do řeči pracovaných jinak podle jedné předlohy jiné, takže tu můžeme mluvíti až o kontaminaci.

* * *

¹ Výklady od Mat. 5, 25 nn., jak níže poznáme, jsou z jiného pramene; ale pátá řeč na kapitolu Matoušovu pátou, třebas její čtení na str. 75a—75a přesáhá až do 1. verše kapitoly šesté, tak jak je v našem rukopise dochována, není vyložena celá, nýbrž jen do v. 44, a poněvadž je následující řeč až na Mat. 6, 24—34 (82a—85b), byly patrně chybou opisovačskou výklady na Mat. 5, 45—6, 23 přehlédnuty a tak navždy z celku ztraceny.

Ze dvou knih sv. Augustina, věnovaných řeči Kristově na hoře a otiskěných v 34. svazku lat. Patrologie, použito jenom první, v níž »explicatur prior pars sermonis contenta Matthaei capite quinto,« a to ne úplně. Tak opomenut z 38 oddílů knihy hned první zcela, a české vzdělání počíná se na 59b beze všeho úvodu přímo takto: By kto otázal, co znamená hora, dobře množ rozuměno býti, že znamená věciše přikázanie pravednosti atd. S tím srv. počátek oddílu druhého v originále latinském: Hujus igitur sermonis initium sic assumitur: Cum . . . dicens. Si quaeritur, quid significet mons, bene intelligitur significare majora praecepta justitiae etc. Takovým způsobem věcně správným a poměrně jasně přeloženo bylo odtud vše až do odstavce 11. Po H. 42, 6 zd. (Pravednost tvá jako hory božie) chybí věta, srovnáváme-li s předlohou: Justitia tua sicut montes Dei (Psal. XXXV, 7), *et hoc bene significat, quod ab uno magistro solo docendis tantis rebus idoneo docetur in monte*; jinak nic podstatného, leda dvě tři slova (k H. 44, 15: ut hoc imperet caeteris *non reluctantibus*, quae sunt nobis bestiaeque communia; k H. 45, 6 zd: nam ibi enumeratio ab excellentioribus coepit, *hic vero ab inferioribus*; k H. 46, 2: qui enim pie quaerit . . . non reprehendit, quod nondum intelligit, *et propterea non resistit*, quod est mitem esse; k H. 46, 13: . . . et adjuvemus, *in quo possumus* alios, sicut nos, *in quo non possumus*, cupimus adjuvari). Nepodstatné jsou i změny v překladu, jako je změna grammatického čísla v citátě sv. Pavla k Řím. 11, 20: Noli altum sapere, sed time (H. 45, 1 zd.). Ovšem leckterý metaforický výraz byl setřen nebo oslaben, abstraktní nabrizen konkrétním, někdy z pohodlí, jindy snad z neumělosti. Sr. H. 43, 8 zd.: Beati, qui *esuriunt* et *sitiunt* justitiam — Blahoslaveni jsou ti, ješto *žádají* pravdy; H. 45, 11: hic ergo *esuritur et sititur* justitia — a protož na tomto světě *jest žádost* ku pravdě, H. 46, 8 a 10 pod.; H. 45, 22: sapientia . . . pacificans totum hominem et suscipiens *similitudinem* Dei — ješto (múdrost) svého člověka pokojna činí a *podobna* k bohu; H. 45, 9 zd.: Videtur ergo mihi etiam *septiformis operatio* Spiritus sancti . . . — sedm darův ducha svatého a j. — Z odstavce 12. přeložena byla jen první část tato: Unum autem praemium, quod est regnum coelorum, pro his gradibus varie nominatum est. In primo, sicut oportebat, positum est regnum coelorum, quod est perfecta summaque sapientia animae rationalis. Sic itaque dictum est: Beati pauperes spiritu . . . : tanquam diceretur: Initium sapientiae timor Domini. Mitibus haereditas data est, tanquam testamentum patris cum pietate quaerentibus: Beati mites, quoniam ipsi terram haereditario jure obtinebunt. U těchto slov přestává náhle první ona řeč na sv. Mat. 5, 1—12 (H. 46, 22—28), kdežto v předloze latinské vypočteny jsou ještě odměny ostatních paterých: Lugentibus consolatio, tanquam scientibus, quid amiserint, et quibus

mersi sint: Beati, qui lugent . . . Esurientibus et sitientibus saturitas . . . Misericordibus misericordia . . . Mundis corde facultas videndi Deum . . . Pacificis Dei similitudo . . . Nevyloženy zůstaly i verše sv. Mat. 5, 11 a 12, o nichž se mluví v odstavcích 13, 14 a 15 čili v kapitole páté knihy Augustinovy.

V druhé řeči na sv. Mat. V, 13—19 (na 66a—68b) bylo použito výkladů sv. Augustina v odstavcích 16, 17, 19 čili v kapitolách šesté a sedmé (P. L. XXXIV, col. 1237 nn.)¹ Odstavec 18 zůstal bez povšimnutí, z konce sedmnáctého nepřeložena věta a tím citát (H. 47, 10—9 zd.) přičten omylem též sv. Pavlovi, od něhož jest citát bezprostředně před tím; srv. slova předlohy: Et bene modius dicitur, sive propter retributionem mensurae, quia ea quisque recipit, quae gessit in corpore (II Cor. V, 10); *et tanquam de hoc modio corporis alio loco dicitur*: In qua enim mensura . . . (Matth. VII, 2); sive quoniam . . . Z odstavce 19. chybí toho více, jak poznáváme, srovnávajíc text jeho s příslušným místem českým (H. 47, 2 zd. nn.): Posteaquam ergo cohortatus est audientes, ut se praepararent ad omnia sustinenda pro veritate atque iustitia, et ut non absconderent bonum, quod accepturi erant, sed ea benevolentia discerent, ut caeteros docerent, [non ad laudem suam, sed ad gloriam Dei bona sua opera referentes; incipit eos jam informare et docere, quid doceant,] tanquam si quaerere dicentes: [Ecce volumus et omnia sustinere pro tuo nomine, et doctrinam tuam non abscondere:] sed quid est hoc ipsum, quod vetas abscondi, et pro quo jubes omnia tolerari? num quid alia dicturus es contra ea, quae in Lege scripta sunt? Non, inquit. Nolite enim putare . . . (Matth. V, 17). Překlad jest většinou věrný a dosti plynňý; srv. jen na př. H. 47, 5—9 a příslušné místo latinské: Itaque si sal infatuatus fuerit, in quo salietur? id est, si vos, per quos condiendi sunt *quodammodo* populi (skrže něžto má lid *jako* osolen býti), metu persecutionum temporalium amiseritis regna coelorum, qui erant, per quos a vobis error auferatur (*kteříž budú ti lidé*, ješto budú moci vás od toho bludu odvésti), cum vos elegerit Deus, per quos errorem auferat caeterorum (k tomu, abyste vy od bludu odvedli lidi všeliké). A o něco níže (H. 47, 12—14): *Calcari* enim non potest nisi inferior (Nebo *potlačen* nemuože býti, jediné nižší): sed inferior non est, qui quamvis corpore multa in terra sustineat (jenž kákolivěk na svém těle mnoho protivenství trpí na zemi), corde tamen *fixus* in coelo est (však svým srdcem jest utvrzen na nebi).

Odstavec 20, tvořící kapitolu osmou knihy Augustinovy, zůstal nepoužit, ale verše sv. Matouše 5, 18—19 jsou vyloženy odjinud, jak poznáme níže.

Výklady na sv. Mat. 5, 20—24, které vyplňují v rukopise stránky 69a—72a, jsou převzaty zase ze sv. Augustina, počínajíc

¹ Vydavatel uvádí sloupec nesprávně.

jeho odstavcem 21 čili kapitolou devátou. Jen k textu na rukopisné stránce 69b schází odtud paralela.¹ Teprve na str. 70a vrátil se vzdělavatel ke své předloze i využil pilně odstavců 22 (Quid interest inter reum iudicio et reum concilio et reum gehennae ignis? etc.) a 23 (tohoto s dvojím příkrácením) na vložení hebrejského *racha*. Srv. H. 49, 5 zd. nn. a tento zajímavý text latinský: Unum autem hic verbum obscurum positum est, quia nec graecum nec latinum est *Racha*; [caetera vero in sermone nostro usitata sunt.] Nonnulli autem de graeco trahere voluerunt interpretationem huius vocis, putantes pannosum dici *Racha*, quoniam graece pannus *ῥάχος* dicitur: [a quibus tamen cum quaeritur, quid dicatur graece pannosus, non respondent *Racha*, deinde posset latinus interpres, ubi posuit *Racha*, pannosum ponere, nec uti verbo, quod et in latina lingua nullum sit, et graeca inusitatum.] Prodest ergo, quod [audivi a quodam Hebraeo, cum id interrogassem:] dixit enim (Ale velmi lépe jest řečeno) esse vocem non significantem aliquid, sed indignantis animi motum (hněv naše mysli) exprimentem. [Has interjectiones grammatici vocant particulas orationis significantes commoti animi affectum:] velut, cum dicitur *a dolente* (když diemy *k nemocnému*): *Heu* (*nastojte!*), vel *ab irascente* (a *k* tomu, jenž se hněvá): *Hem* (*he!*) Quae voces quarumque linguarum sunt propriae, nec in aliam linguam facile transferuntur: quae causa utique coëgit tam graecum interpretem, quam latinum vocem ipsam ponere, cum quomodo eam interpretaret, non inveniret.

Následující odstavec 24 přeložen byl méně obratně a smysl jeho nádto ztížen chybami opisovačskými. Větší mezera jest k H. 50, 18, jak vysvítá ze srovnání textu latinského: Vide nunc etiam tres *reatus* iudicii, concilii, gehennae ignis (A protož trojě věc jest i *na súdu, rady(?) a ohně pekelného*). Nam in iudicio adhuc defensioní datur locus: in concilio autem, quamquam et iudicium esse soleat, tamen [quia interesse aliquid hoc loco fateri cogit ipsa distinctio, videtur ad concilium pertinere sententiae prolatio; quando non jam cum ipso reo agitur, utrum damnandus sit, sed inter se, qui iudicant, conferunt,] quo supplicio damnari oporteat, quem constat esse damnandum: gehenna vero ignis nec damnationem habet dubiam, sicut iudicium; nec damnati poenam, sicut concilium; in gehenna quippe ignis certa est et damnatio et poena damnati.

Výklady potom následující (H. 50, 23—38) nekryjí se s odstavci 25 a 26. Teprve odstavec 27, obsahující »*duchovní* smysl«, je volně vzdělán český (H. 50, 4—2 zd. a 51, 3—4); z něho jsou i myšlenky místa předcházejícího (H. 50, 23—38). Na konec připojena formule závěrečná: »Jenž jest živ a kraluje v jednotě

¹ O výkladu slova *racha*, převzatém ze sv. Jeronýma (v. H. 49, 23 nn.), zmíním se později.

a v trojici v svrchovanéj buoh věky věkoma. Amen.« Na srovnání otiskují text toho odstavce 27 a v závorkách upozorňují na příslušná místa našeho vydání i na pozoruhodné překlady jednotlivé: Altare itaque spiritualiter in interiore Dei templo ipsam fidem accipere possumus, cujus signum est altare visibile (H. 50, 4 zd.). Quodlibet enim munus offerimus Deo, sive prophetiam, sive doctrinam, sive orationem, sive hymnum, sive psalmum, et si quid tale aliud spiritualium donorum animo occurrit, acceptum esse non potest Deo, nisi fidei sinceritate fulciatur, et ei fixe atque immobiliter tanquam imponatur, ut possit integrum atque illibatum esse, quod loquimur. Matth. V, 23: si in mentem venerit, quod aliquid habeat adversum nos frater (H. 50, 23 nn.), id est si nos eum in aliquo laesimus; tunc enim ipse habet adversum nos: nam nos adversus illum habemus, si ille nos laesit: ubi non opus est pergere ad reconciliationem; non enim veniam postulabis ab eo, qui tibi fecit injuriam, sed tantum dimittes, sicut tibi dimitti a Domino cupis, quod ipse commiseris (jako žádáš, aby tobě buoh odpustil to, co jsi proti němu zavínil): pergendum est ergo ad reconciliationem, cum in mentem venerit, quod nos forte fratrem in aliquo laesimus; pergendum autem non pedibus corporis, sed motibus animi, ut te humili affectu prosternas fratri, ad quem chara cogitatione excurreris, in conspectu ejus, cui munus oblaturus es. Ita enim *etiam si praesens sis* (!) (H. 50, 2 zd.: *ač by i* tehdy tu *nebyl*!), poteris eum *non simulato animo* lenire, atque in gratiam revocare *veniam postulando*, si hoc prius coram Deo feceris, pergens ad eum non pigro motu corporis, sed celerrimo dilectionis affectu; atque inde veniens, id est intentionem revocans ad id, quod agere coeperas, offeres munus tuum. H. 51, 4—6 připojeno k tomu: Nebo každý dar, jenž u pravěj víře . . . bohu ofěrován bude, věčně (?) od něho bude přijat, a dá člověku . . .

K posledním výkladům na sv. Mat. 5, 25—30 (v rukopise 72b—75a) jsou sice některé shody s odstavci 31. a 32. knihy Augustinovy, ale poněvadž je i mnoho myšlenek čerpáno odjinud, odkládám promluvit o té řeči, přičtené již od samého vzdělavatele sborníku jinému autoru, totiž sv. Tomáši Akvinskému, mezi řeči kontaminovanými.

(Příště dále.)

Drobnosti grammatické.¹

Napsal Oldřich Hujer.

26. Stč. *zástáti, zástojm.*

Ve Sborníku filologickém 7, 1922, 11 pozn. 1 píše prof. Zubatý, že vedle slovesa *přístáti* bývalo asi také sloveso *zástáti*

¹ V. LF. 50, 1923, 319 n.

zástojím, kde však ani trvalý děj ani délka předložky není zajištěna. Pokud se prvé věci týče, mohu uvést doklady, z nichž trvalý děj tohoto slovesa je nade vši pochybnost patrný. Modl. 30^b (= ČesMusFil. 4, 1898, 178) se čte: *matko božie, ty za ny pros a ústavně zaftoy za mě za hříšného*; nebo ibid. 12^b (= l. c. 52) ... *ješto pněl na dřevě křížě a již sedí na tvéj pravici zaftogy za ny*; podob. ibid. 41^b (= l. c. 184) *jenž* (tvůj syn) *hříechón učiniv očišćenie a před tebu, milostivým otcem, zaftogy za nešlechetné a hříšné má tu moc, aby zatratil aneb vyprostil*. A tak patrně trvaciho vidu je také sloveso v dokladě, jež Zubatý zná z Čelakovského Dodatků ke slovníku Jungmannovu a jenž je z téhož rukopisu jako doklady zde právě uvedené: (Kristus), *jenž nás jest kúpil svú svatú krev a podlé člověčstvie svého zaftogy za ny, aby i jeden z nás nezhylnul* Modl. 15^a (ČesMusFil. 4, 53).¹

27. K čes. předstihnouti.

O slovese *předstihnouti* poznamenává prof. Zubatý ve Sborn. filolog. 7, 1922, 9, že i ve významu »předejiti, předběhnouti« je to slovo v staré době skoro neslýchané. Nebude tedy bez významu upozorniti na to, že Krist. 61^a se čte: *przedstiehl Ježíš řeči svatého Petra* (praevenit eum [Petrum] Jesus dicens Mt. 17. 25).

Úvahy.

Gustave Glotz: La civilisation égéenne. L'évolution de l'humanité, sv. 9. V Paříži 1923, La renaissance du livre. Str. VIII + 471, 87 obr., 3 mapy, 4 tabulky. Cena 20 fr.

R. 1900 Evansem zahájené a dále systematicky prováděné výkopy na Krétě odhalily svět a vzdělanost národa žijícího před Indoevropany na malém, šťastně položeném ostrově, přirozeném to mostě mezi Evropou s jedné strany, Asií a Afrikou s druhé. Skvělá tato kultura nebyla jen letmým zářivým meteorem, neboť Řecko převzalo z ní mnoho nejen pro sebe, nýbrž pro evropské lidstvo vůbec.

V této knize podán jest obraz tvoření, vývoje a rozšíření vzdělanosti vzniklé před 5000 lety, jejímž středem jest Kréta. a vylíčena tu úloha a vztahy tohoto ostrova k jiným zemím oblasti moře středoziemního. Výklad je založen jen na dokumentech archaeologických, neboť písemné památky čekají dosud na rozluštění; pokud tato hádanka nebude rozřešena, patří dějiny této civilizace do prehistorie. Spisovatel zachovává chronologické rozdělení

¹ Trávníček, Studie o českém vidu slovesném 249, má jediný doklad pro *zástati*, a i ten má za nejistý.

konstruované Evansem, omezuje však jeho název »minojský« pouze na Krétu a to na hegemonii Knossu koncem stol. XVI. a celé stol. XV; pro druhé doby užívá označení »aegejský«. Vpád Dorů pochoval kvetoucí města a paláce až do počátku vykopávek.

Hlavním pramenem pro poznání aegejské vzdělanosti jsou zbytky staveb, hroby, zbraně, nádoby, pečete, fresky, umělecké předměty a pod. Některé tyto doklady informují nás o životě hmotném, společenském, náboženském a umělecko-intellektuálním. V těchto čtyřech oddílech podává autor podrobnější výklad o fyzickém typu Kréťanů, jejich šatě, zbraních, domech, palácích. Druhá část věnována je líčení poměrů společenských, zaměstnání obyvatelstva, formy vládní. Kapitola o životě náboženském popisuje způsob uctívání božstva, místa kultu, obřady na počest mrtvých a hry. Poslední oddíl ukazuje na zachované umělecké památky a stručně pojednává o písmě a jazyku krétském.

Malby, reliefs a gemmy ukazují štíhlou a průměrně malou postavu Kréťanů a proto je nazývá spisovatel »Japonci Středozeří«. O ethnografické jejich příslušnosti nedochází k uspokojivému výsledku. Jak zajímala Kréťany otázka módy, svědčí častá změna šatů ženských, z nichž zvonovité formy sukní a s volány připomínají formy moderní. Muži objevují se nazí jen od pasu, úplnou nahotu přináší teprve hellenství. Památkou na slavné lučištníky je množství zachovaných hrotů šípů s inventářem; pěkné jsou vykládané meče a dýky. Knemid a brnění neužívali; charakteristický je štít v podobě 8. Architekturu přaesentují paláce v Knossu, Faistu a Hagia Triada; rozvržení místností v nich je nepřehledné. Domy s okny byly i vícepatrové — svědčí o tom vedle zachovaných zbytků stavebních majolikové deštičky, představující krétské příbytky. Na rozdíl od obydlí na pevnině nebylo zde stálého krbu, nýbrž byl přenosný. Důmyslná byla kanalisace. Knosský palác je pomníkem hydraulických znalostí krétských — znali i splachovací zařízení. Města nebyla však opevněna, i není divu, že při vpádu nepřátelském podlehl a byla vyvrácena. — Žena těšila se vážnosti jako málo kde jinde. Její postavení společenské bylo značně samostatné: sama jde na lov, účastní se her a závodů nejen jako divák, nýbrž i činně, je kněžkou. Kréťané založili první thalattokratii světa, vládnouce mořem téměř po deset století. Kolem r. 1450 dynastie Minoova nabyla vrchu a tím se ocitá v popředí Knossos. O složitosti a rozsáhlosti administrativy tohoto království, jehož emblemem je květ liliový (častý na malbách nástěnných i vásových), svědčí množství zachovaných deštiček popsaných a rozloha královského paláce pokrývajícího plochu dvou hektarů. — Cílý byl průmysl, jehož střediskem byla Gurnia, »praehistorické Pompeje«. Znali asi způsob barvení látek plžem nachovým (murex) před Foiničany, jak o tom svědčí spousty skórápek tohoto měkkýše; předmětem vývozním byly vedle nádob výrobky metalurgické. Obchodní spojení měli s Hispanií, Horním

Egyptem, Sicílií, Itálií, M. Asií, Syrií, pevninou řeckou a okolními ostrovy.

Náboženství Kréťanů bylo jakýsi dualistický monotheismus. Středem úcty byla bohyně, již je podřízen bůh uctíváný v podobě býčí, symbolu to plodivé síly. Často se objevující odznak dvojité sekery není výtvozem krétským, neboť má předchůdce v Mesopotamii. Dosud možno sledovati vývoj od fetišismu k ušlechtiljším formám. Již tehdy číslo tři mělo mystický význam, již tenkrát se objevuje znamení kříže. Místem kultu jsou jeskyně, obětuje se na oltářích, které byly i přenosné. Kněžkami jsou ženy, král stojí v čele kultu. K obřadům užíváno kadidla, zvonků, sistra, věřící pili posvátný nápoj z pohárů. Hlavní součástí kultu byly hry, tanec, zpěv. Originální pro Kréťany je záliba v hrách gymnických, které měly vliv na pevninu řeckou. Leckteré zachované monumenty (na př. rhyton z Hagia Triada) mohly by býti ilustracemi k řeckým závodům olympijským; užívali již gymnického pásu a strigile. Fresky a reliefs vás svědčí o oblibě tauromachie už koncem třetího tisíciletí. Dříve než Terpanďros »vynašel« heptachord, znali jej na Krétě. Nejpůvodnějším výtvozem této vzdělanosti je snad divadlo: ve Faistu a Knossu jsou zachovány stupně hlediště. — Mrtví byli pochovááni v hrobech přímo neb v pithoi (zvláště děti) neb spalováni.

Dochované umělecké památky svědčí o velmi vyvinutém a zjemnělém smyslu aesthetickém a plasticlém nadání. Přes počáteční nedokonalosti přenáší se umění toto, jež je výrazem náboženského citu, k velmi pozoruhodným výtvorům: všude se jeví tvůrčí radost a odvaha mládí, ač vyskýtá se také mnoho typického. Nejceennějším odkazem je malířství: jsou to komponované fresky nástěnné z paláců, zvláště z H. Triada. Zajímavá je kombinace plastiky s malbou — malované štuk se sujety realistickými (zachovaná hlava býka je pravé dílo mistrůvské). Velké skulptury na Krétě nebylo — největší soška je 35 cm vysoká — zato drobné práce v bronzu, steatitové vasy s reliefs a faiencové reliefs jsou ukázkami rafinovaného uměleckého průmyslu. Oblíbeným materiálem byla také slonovina, dřevo, mramor je řidký. Kombinovali materiál v chryselefantině, v inkrustovaných předmětech kovových, v mosaice. Jemné jsou práce zlatnické, ať jsou to prsteny a jiné šperky neb nádoby. Nejbohatší pramen pro poznání života jsou výtvary glyptiky, které i po stránce umělecké mají cenu. Z uměleckého průmyslu, který proslavil Krétu a o němž lze si učiniti představu velmi jasnou, je keramika: z předmětů denní potřeby staly se tu předměty luxusní, elegantních forem a s jemnými proporcemi, se stěnami tenkými jako skořápky. Nejvíce vynikají vasy stylu »kamares« s ornamenty v živých barvách na tmém podkladě. — Písemné památky zachované jsou na desátkách; vedle hieroglyfů jsou tu patrný dva druhy písma lineárního. Jazyk zachoval se mimo to v četných slovech, jež přešla

do řečtiny; je to terminologie z oboru náboženství, plavectví, her, architektury, názvy plodin a j.

Zpracována je zde látka rozsáhlá a nesnadná způsobem velmi solidním a poutavým. Jako badání o praehistorii není ukončeno, tak ani v tomto díle nemůže býti každý úsudek konečným. Leccos bude možno viděti poněkud jinak, až budou výkopy provedeny úplně. Není třeba na př. viděti v řeckém umění renaissancí krétského, neboť schází tu vědomé sáhnutí po vyšší kultuře starší. Ani nelze mluvit o naturalismu v pravém slova smyslu při umění aegejském. Z rozptýlených kusů postihnouti ducha a vypátrati příčiny rozvoje a úpadku této vzdělanosti je činem objevitelským. Hojná literatura uvedená v knize mohla by býti ovšem ještě rozmnožena o některé práce, ač je velmi svědomitě a prakticky sestavena. Ilustrace provázející text mohly však býti provedeny jemněji a na lepším papíře. Spisovatel dokreslil a doplnil hlavní rysy a plán díla, které původně bylo svěřeno Adolfu Reinachovi, ve světové válce tragicky zahynulému. *G. Hejzlar.*

Kurt Witte: Die Geschichte der römischen Dichtung im Zeitalter des Augustus. Dritter Teil: Die Geschichte der römischen Elegie. Erster Band: Tibull. Erlangen 1924, im Selbstverlag. Stran 122. Za 7 zl. mk.

Studie tato je částí celku rozvrženého na 5 částí o 11 svazcích, z nichž některé prozatím zastupují vydané již publikace Der Bukoliker Vergil (srv. referát v L. F. 51, str. 164 nn.), Der Satirendichter Horaz a Horaz und Vergil. Ve svazcích zbývajících mají býti probrána Vergiliova Georgica a Aeneis, Pseudo-Vergiliana, Propertius a Ovidius a výsledkem má býti nástin poetiky římsko-hellenistického básnictví.

V prvních dvou kapitolách rozebírá W. jednotlivé básně I. a II. knihy elegií Tibullových podle zásad známých z citované recense a zjišťuje, že básník užívá v podstatě týchž komposičních principů (zarámování a vklínění) jako Vergilius v Bukolikách. Přesvědčivější a zajímavější jsou spisovatelovy výklady ve třetí kap., kde se zdarem ukazuje, že také hlavní a základní motivy Tibullus přejímal a obměňoval z mimů Vergiliových, z jeho Georgik a vedle toho také z Horatiových Epod a Satir.

Výsledky, k nimž W. dospěl, jsou tyto: Vergiliova Bukolika byla v římské literatuře první kniha, v níž každá báseň měla arithmetickou komposici. Horatius odvážil se v Epodách a potom v Satirách pokusu, přenést toto komposiční umění na nový básnický druh. Nad Vergilia, u něhož jednotlivé básně jsou spjaté vzájemnými odkazy, postoupil Horatius, vytvořiv v Satirách celek o dvou knihách, v němž jednotlivé básně na sebe odkazují. A Tibullus následoval obou. W. ukazuje, že listem I 4, v němž jsou četné narážky na Tib. I 1, II 2 a j., Horatius chce říci, že Tibullus si vzal v uspořádání svých dvou knih elegií za vzor jeho Satiry.

„Svými elegiemi překonal jsi moje sermones; píšeš nyní něco, co by překonalo opuscula Cassi?“, toť smysl epist. I 4, 3. Tibullus přenesl první do elegie to, co do bukoliky zavedl podle vzoru Theokritova Vergilius a čeho užil v satirách Horatius. Jako Horatius vytvořil svou satiru smíšením prvků z Lucilia, Biona, Menippa, z bukoliky Vergiliovy a nové komedie, tak Tibullus ve své elegii smísl prvek bukolický, mimicko-erotický, enkomiaistický a satiricko-iambický. Jeho erotika opírá se mnohem méně, než se myslí, o skutečné zážitky; Delia a Nemesis se svým měnicím se okolím bohatého milence, kuplířky a pod. je ohlasem nové komedie, stejně jako *ἔρως παιδικός* k Marathovi je ozvěnou II. eklogy Vergiliovy; tak Tibullovu milostné slasti a strasti jsou více hrou. Výklad o tom, kdo první uvedl do elegie prvek mimicko-erotický, zda Gallus či elegikové alexandrijští, ponechává spis. do svazku jednajícího o Propertiovi. Že Tibullova elegie byla skutečný básnický čin, tomu nasvědčuje uznání Horatia, jenž Tibulla nepočítal mezi imitatores, servum pecus.

Práce Witteovy, rozebírající a posuzující s nového hlediska římskou poesii doby Augustovy, nutno vítati a lze očekávati, že výsledky, k nimž dospěje, lépe osvětlí vzájemné vztahy básníků té doby. Potom bude lze pronést o práci spisovatelově konečný úsudek.

T. Hálka.

Concetto Marchesi: Tacito. (Bibliotheca Storica Principato, diretta da Pietro Egidi, I.), Casa editrice Giuseppe Principato, Messina-Roma 1924, str. 325. Cena 18 lir.

Marchesi chce podle vlastních slov (úvod str. 5) ukázati v této knize celou osobnost Tacitovu, jak vyrostla organicky z tehdejšího prostředí a jak se nám jeví především ve spisech Tacita samého.

Život Tacitův rekonstruuje autor v první části knihy (str. 9—79) od jeho mládí až k politické kariéře a k činnosti literární, opíraje se při tom jednak o listy Plinia Ml., jednak o nářky ve spisech Tacitových. Při tom však se nepokouší zvláště řešiti otázku, kdy Tacitus žil, kde se narodil a které úřady zastával, nýbrž podává jen běžné názory, sporných mínění dále nerozváděje. Do této kapitoly je také paralelně vsunuto líčení pohnutého života Tacitova tehána Agrikoly.

Tato první část knihy Marchesiho je však jen jakoby úvodem k vlastnímu temat, k části druhé (str. 83—325), kde líčí Tacita jako politika a historika s jeho filosoficko-politickým názorem na dějiny a psychologii jednajících osob. Především zabývá se stanoviskem Tacitovým k monarchii, která značila mu stabilitu míru (Hist. I. 1), s níž bylo proto nutno počítati jako s konkrétní skutečností; v tom případě nemohlo býti ovšem povinností občanskou nic jiného než „obsequium“. Zákonům odpíral Tacitus jakýkoli poklad ethický, podkládaje jim spíše basi politicko-stranicou

(str. 102). Proto také nevěřil příliš v normální účinnost zákonodárství; vždyť zákony lze obejít násilím, intrikami a penězi. Státy prvotní nepotřebovaly příliš zákonů (Ann. III. 26), teprve pozdější státy začaly se opíratí o množství zákonů, což je Tacitovi známkou úpadku (Ann. III. 27). V tom ovšem tkví základní omyl Tacitův. Když Řím podrobil si celý starověký svět, zanikl smysl pro spravedlnost (aequalitas), který se snadno udržoval, dokud římský stát byl malý. Národy určené k velikosti jsou zároveň určeny k záhubě a nástrojem záhuby je vášnivá touha po moci; to je maxima Tacitova, jak jí abstrahuje Marchesi. Podle Tacita sám Osud chrání moc římskou. Jen špatná vláda v Římě mohla by uvrhnouti do zkázy ohromnou budovu římské říše, kterou udržují dvě věci: fortuna disciplinae (Hist. IV. 74). Politický základ vlády římské, jak si jej představoval Tacitus, je obsažen v řeči římského vojevůdce Petilia Ceriala k Trevirům a Lingonům (Hist. IV. 73—74): římská říše tak, jak jest, je prostě nutností světovou v zájmu celého lidstva; porážka Římanů značí světový chaos a válku všech proti všem (str. 131—139).

Nástrojem římské říše bylo dokonale organizované vojsko. Avšak totéž vojsko může býti také nebezpečným elementem, je-li si vědomo své síly, jako když pozdravila šestá legie hispanská Galbu jako císaře (Hist. I. 4), nebo když podléhá demoralisaci (Piso v Syrii: Ann. II. 55). Imperium římské spočívalo na síle a na podmanění druhých. Proto vyloučena jest a priori každá humanita a sentimentálnost a proto také násilnosti Římanů proti jiným kmenům za války pokládal Tacitus za samozřejmé, uznáváje, že existuje ius belli. Ve čtvrtém oddílu III. kap. všímá si Marchesi názorů Tacitových o poměru k národům jiným, z nichž zvláště si Tacitus vážil těch, které bojovaly za svou samostatnost (j. Germáni, Silurové), pohrdaje druhými (Galli imbelles), zvláště Židy. Stránky »Historií«, věnované Židům (V. 4—7), jsou plny hněvu a opovržení spisovatelova proti tomuto národu, tak jako proti jeho odnoži-křesťanům. Zprávy o křesťanech u Tacita odvozuje Marchesi z listů Pliniových.

Zvláště zajímavě podává Marchesi Tacitovu filosofii dějin: nade vším v dějinách triumfuje Osud, který je mu rozhodnutím božským. Tento fatalismus zabíhal u něho až v pověrčivost, ve víru v zázraky. Historie má podle názoru Tacitova vykonávati funkce morální, udílející chválu nebo hanu podle zásluh. Jako historika nezajímalo ovšem Tacita všecko: jeho dílo chce býti dějinami, nikoli popisem bitev, krajin, památek stavitelských či snůškou kuriosit.

Kap. V. zabývá se psychologickou analysou u Tacita, ať již jde o jednotlivce, zvláště o císaře Tiberia, jehož osobnost přejal Tacitus z ustálené tradice, vytvořiv pouze jeho duši, nebo když líčí psychologii davu pod zorným úhlem zásady: Vitia erunt donec homines (Hist. IV. 74). »Annales« jsou Marchesi-mu souvislou

psychologii jedinců, kdežto »Historiae« psychologií celku, massy, jejíž skryté pudové síly se uvolní v tom okamžiku, když cítí, že ji nevede silná ruka jedinceva jako v r. 68—69 po Kr. K charakteristice massy patří také charakteristika občanských válek s jejich hrůzami, jak se nám jeví na každé stránce »Historií«. Poslední kap. VI. (Lo Scrittore) věnoval Marchesi Tacitovu stilistickému umění: křivka vývoje slohového stoupá od »Germanie« a »Agrikoly« náhle k »Historiím« a k »Annalům«.

Tak vyrůstá čtenáři při četbě knihy Marchesiho zcela organicky osobnost velkého historika římského císařství a s ní zároveň celá jeho doba. Při tom ovšem neběží autoru tak o detaily, jako spíše o celek. Jak bylo už podotčeno, přenáší se autor přes obtíže různých problémů, hlavně o datech života Tacitova, s lehkostí vlastní plemeni románskému, jsa na hony vzdálen od porétně německé důkladnosti. To je patrně zvláště také v kap. o slohu Tacitově. Poněvadž však přece bylo nutno všimnouti si aspoň některých problémů, vyhrazeno jim zvláštní místo v dodatcích (str. 301—305). Jedna věc je čtenáři nápadná: Marchesi stále mluví jen o »Annalech«, »Historiích«, »Agrikolovi« a »Germanii«, ale ani slůvkem se nezmiňuje o »Dialogu de oratoribus«. Teprve v dodatcích dovídáme se, že Marchesi pokládá »Dialogus« za *netacitovský*; svou thesei však spisovatel dále nerozvádí. Správně také zahrnuje názor Wölfflinův o hexadickém rozdělení díla Tacitova (»App.«, str. 305) a hypothesu, kterou vyslovil r. 1893 Fabia (»Les sources de Tacite dans les Histoires et les Annales«), že by se totiž dala aplikovati na obě historická díla Tacitova známá »Einquellentheorie«. Tradici o domnělém původu Tacitově z městečka Interamny, odkud pocházel jeho jmenovec na císařském trůně, neuznává Marchesi ani za hodnu, aby ji vůbec registroval. Také do podrobnějšího rozboru řečí císaře Klaudia a desky lyonské se nepouští, odbýváje věc několikařádkovou poznámkou (pozn. 98 na str. 212). K podrobnějšímu objasnění uvádí Marchesi na mnoha místech citáty z Tacita v překladu, namnoze i delší souvislé partie, máje patrně také na mysli čtenářstvo neznalé latiny. Pokud bylo možno zjistiti, jest překlad jejich plynutý a správný, jen na str. 241 (pozn. 64) překládá Marchesi poněkud nepřesně citát z Ann. VI. 25 (Agrippina) *dominandi avida virilibus curis feminarum vitia exuerat: >domina di carattere intemperante e dominatore, piena di passioni maschili«*. Bylo by možno také dodat ke str. 253 (nahore), že o úmyslu svém, napsati dějiny císaře Nervy a Trajana, mluví Tacitus nejen v Agric. 3, ale i v Hist. I. 1 (na konci). K pochopení celé osobnosti Tacitovy nebylo by snad škodilo připojit ještě zvláštní kap. o významu Tacitově pro věky pozdější a o tom, že v jeho šlépějích se snažil kráčet Ammianus Marcellinus.

Na konci knihy je připojena bibliografie vydání jednotlivých spisů Tacitových a souborných pojednání, jakož i překladů, při

čemž hledí autor vesměs jen ku pracím italským a francouzským. Zato však vůbec chybí obvyklý rejstřík vlastních jmen a případně i rejstřík citovaných míst z Tacita. Snad nedopatřením vypadlo také na str. 199 označení 3. odd. IV. kap. »Fonte storiche. Senso storico di Tacito« (v. obsah na konci knihy!).

Jako se Tacitus snažil pohroužit hluboko do nitra osob jednajících, tak noří se Marchesi do duše velkého historika. Jeho kniha, třebaže nepřináší mnoho nových názorů a hledisk, je v celku dílo zajímavé a hodnotné, zvláště v kap. V. a VI. Také sloh je přístupný a překlady z Tacita umožňují i laikům číst s porozuměním tuto knihu.

Jos. R. Lukeš.

Paul Monceaux: Histoire de la littérature chrétienne.
(Collection Payot 47.) V Paříži 1924. Str. 176. Za 5 fr.

V rozsáhlém, dosud neukončeném díle o písemnictví křesťanské Afriky (*Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne* 1901 n.) jedná Monceaux o největších zjevech latinské literatury křesťanské, o Tertullianovi, Cyprianovi, Arnobiovi, Lactantiovi, Augustinovi. Ve svém novém spisku podává přehled celé starověké latinské literatury křesťanské, od konce II. stol. až do počátku VII., od Tertulliana po Boethia, Cassiodora, Řehoře Turského a Isidora. Je to táž hranice, již omezil staré písemnictví křesťanské Monceauxův předchůdce P. de Labriolle (*Histoire de la littérature latine chrétienne*, v Paříži 1920). Přes malý rozsah spisu usiloval Monceaux o úplnost; nezbytným důsledkem toho je, že dává někdy jen suchý výčet jmen spisovatelů a jejich děl. Jenom vynikající zjevy podrobněji charakterisuje. Básnictví nevěnuje více pozornosti než jiným druhům slovesným. Literatura bohoslovecká je v popředí; zasluhuje toho pro svůj rozsah i pro myšlenkový význam.

Vlastnímu výkladu historickému předeseilá spis. úvod, kde pojednává jednak o základních prvcích latinské literatury křesťanské, t. j. bibli, církevním dogmatě, pohanském písemnictví a řecké literatuře východní církve, jednak o církevních památkách, t. j. liturgických knihách, apoštolském vyznání, aktech mučedníků, kalendářích, zápisech církevních sněmů a soupisech biskupů. Od těchto »pramenů« liší vlastní literaturu. V jejím vývoji rozeznává tři období: 1. do ediktu milánského r. 313, 2. dobu Augustinovu († 430), 3. období barbarských vpádů. V jednotlivých obdobích sestavuje spisovatele podle zemí, odkud pocházeli; jedná tedy vždy o spisovatelích italských, galských, afrických, španělských atd. Toto zeměpisné hledisko usnadňuje vylíčení poměrů v té neb oné zemi, ale je někdy v rozporu s postupem chronologickým. Tak o Tertullianovi se jedná po Novatianovi a Victorinovi Ptujském (kteří žili později), poněvadž se probírají dříve spisovatelé italscí a panonnští než afričtí. V závěru oceňuje Monceaux celou starokřesťanskou literaturu latinskou. Shledává u ní přes hojné cizí prvky určitou samostatnost, původnost (totéž lze říci i o pohanské

literatuře římské). Vytýká její působení na písemnictví a celé myšlení středověké i na spisovatele novověké: tak Lactantius a Jeronym byli oblíbeni u humanistů, Augustin za reformace, Dracontius působil na Milтона, Tertullian na Bossueta, Arnobius na Pascala, Augustinovo »Vyznání« na Rousseaua atd.

Knížka Monceauxova obsahuje též užitečný soupis nové literatury odborné; jsou v něm zaznamenány nejen spisy francouzské, nýbrž též práce jiných národů. *K. Svoboda.*

V. Vondrák: **Církevněslovanská chrestomatie.** (Písovy vědecké příručky. Svazek 8.) V Brně 1925. A. Piša. Stran 303. Za 48 Kč.

Proti prvnímu vydání, jež vyšlo v rouše německém r. 1910 (Kirchenslavische Chrestomathie, Göttingen 1910) má toto nové vydání české poněkud obšírnější úvod, leckde i úplnější charakteristiky jednotlivých památek, k textům bulh.-csl. přidán úryvek z ev. Dobřejšova a ze Slěpčenského praxapostola ještě ukázka druhá. aby byla patrná účast obou písařů. Jinak výběr nezměněn. Slovníček doplněn tak, že obsahuje zejména celou slovní zásobu z csl. evangelia, mnohdy s podrobnými citáty příslušných míst.

Vondrák zahrnuje v své chrestomathii i pozdější období církevněslovanského písemnictví. V 1. vydání rozeznával prostě alt-kirchenslavisch, bulgarisch-kirchenslavisch, serbokroat.-ksl., russisch-ksl., böhm.-ksl.; nyní odlišuje skupinu památek t. zv. cyrillo-methodejských od skupiny textů pomethodejských, kterouž dělí opět dále. Názvem »cyrilomethodejský«, o jehož vhodnosti by se dalo ostatně diskutovat, má se označiti časová a zvláště jazyková starobylost textů takto označených.

Do skupiny pomethodejských památek se zabarvením českým klade Vondrák jen zlomky Pražské, kdežto Kijevské listy přiřadil k vlastním památkám cyr.-met., ačkoliv uznává, že jejich české (spisovatel říká i »československé«) známky jsou jasně patrné a uznává též důsledně jejich provedení (viz o tom též v LF. 51, 1924, 310); ale své známé stanovisko o této památce sotva asi změnil. My se ovšem držíme staré theorie, že posledním opisovatelem Kijevských listů byl Čech, třebaž ji Vondrák nazval v 1. vydání chrestomathie na str. 2 »engerzig«, a nemyslíme, že by při ní t. zv. jihoslavismy byly zcela nepochopitelné, jak se leckdy zdá: jeden z posledních výkladů bystře (ač vcelku snad přece trochu mechanicky) je vysvětluje pravopisnými tradicemi a jakousi gramotností opisovatelovou (N. Durnovo v Slavii 1, 1922—1923, 219 sl.; o církevní pravopisné tradici a otázkách s tím spojených též u Durnova v Slavii 2, 1924, 599 sl. a v JΦ. 4, 1924, 72 sl.). Vidíme stále více obtíží, ba i násilností u těch, kteří se nutí spojovati Kij. listy za každou cenu s prostředím jhsl.

Na str. 8—9 otiskěny jsou abecedy hláskové a cyriliská s udáním číselné hodnoty a hláskové platnosti jednotlivých písmen.

Důležitá jest nová úprava několika hlaholských liter. Již v 1. vyd. své knihy poukázal V. na to, že obvyklé hlaholské typy nedostačují a pokusil se o novou úpravu několika znaků. Tehdy se však dobře nepovedla. V 2. vyd. jsou nově upraveny litery pro *a, v, z, l, n, t, š, v, y, v, q, jē, jē*. Odchytky od starých typů jsou ještě při *g*¹, *ch*, které byly — zároveň s *l, t, v, v* — upraveny již v 1. vydání. Litery *l, t, v, z* tedy znovu pozměněny proti 1. vydání. Tato reforma uvedených písmen je celkem provedena šťastně. Bylo možné upravit i písmena další (zejm. *m*, u něhož bývá prvotně jen jedna spojovací čárka, *l, g* mohly snad být věrnější), celkem však znamenají Vondrákovy změny první krok k nápravě starého typu, který ostatně nevyhovoval nakonec ani samému původci, Šafaříkovi (píše na př. 22. 7. 1857 J. M. Martynovovi: »Wäre ich gesund, so würde ich gern alles thun, um diese Gelenkenheit zu beseitigen, eine vollkommenere cyrillische und glagolitische Druckschrift für den Graveur zu zeichnen und vorzuschlagen. Jetzt vermag ich das nicht.«¹). Za svůj vzor zvolil Vondrák správné typy Kij. listů. V úvodu upozorňuje zejména na tyto starobylé známky grafické, které se snaží i v reprodukci podržeti: nosovost se označuje jen zredukovanou podružnou součástí, písmena nakloněna na levo, š sáhá do poloviny řádky: tu jest známá shoda s abecedami orientálními; s nimi má hlaholice shody velmi vážné: ukazuje se stále víc a více, že se při výkladu hlaholského písma nelze obejít bez předpokladu vlivů abeced východních.

Typy chrvatské hlaholice jsou obvyklé a ani při typech cyrillských není vcelku odchýlení (jen několik jemných rozdílů se tu dá konstatovat).

Z poznámek na str. 9 upozornili bychom na správný Vondrákův výklad znaku *М* jako výraz změkčeného *g*; v prvním vydání na str. 4 o tom nebylo nic. Srv. Leskien, Hdb.⁵ 4, M. Vasmer, ZslPh. 1, 1925, 163 sl. Takové psaní jako *КѢТОГРИХ* Ass. 158 b, ř. 8—9 svědčí pro takovýto výklad.

Cyrillomethodějské památky zaujímají téměř polovinu knihy (10—106). Po stručné celkové charakteristice (v ní se za znaky této skupiny pokládají: »dostí pravidelné užívání nosových hlásek« a »musí se v nich jevit i aspoň ještě jakési sledy někdejšího správného užívání polohlásek«) podáno opět 10 ukázek z hlaholských textů v písmě původním a potom další ukázky z těchto textů v přepise cyrillském i ukázky z textů cyrillských.

Ukázky hlaholic podány ze správné a jisté snahy, seznámiti čtenáře i s písmem originálu, pokud je to ovšem tiskem možné. Ale úplná vydání celých památek písmem hlaholským, jak by si

¹ Opsáno z pozůstalosti Martynovovy v Paříži. Jar. Božek pojednává v ČNM. 98, 1924, 138 sl. o pracích dra Ign. J. Hanuše týkajících se nejstaršího slovanského písma a ukazuje, že jemu v podstatě náleží priorita vyslovení názoru o vyšším stáří hlaholice, ač čerpal též ze starších studií Šafaříkových.

přál nově Dolobko v ZslPh. 1, 1925, 453 sl., sotva lze ještě dnes doporučení. Je nepochybné, že odborníkům v úzkém smyslu slova nemůže dostačiti jakýkoli v přepis, ale nutno si uvědomit, že edice staré památky má význam širší, pro jazykozpytce, historika a j.: od nich lze sotva v každém případě očekávati prohloubené znalosti slovanské palaeografie.

K ukázkám v cyrilském přepise bylo by možné namítnouti, že z některých památek (zejm. ze Zogr.) nebylo třeba tolik podávati (zejména když na př. při Zogr. všechny ukázky — celkem 25 stran — vybrány z Mat. ev., ač by bylo zajímavé otisknouti i kus z 2. části tohoto textu, o níž tvrdí (ne zcela správně) theorie v. Wijkova, že je archaietější). Mohl být do chrestomathie pojat i známý nápis z r. 993, důležitý ovšem zejména po stránce palaeografické.

V oddílu dalším, obsahujícím ukázky z památek pomethodějských, přidána stručná charakteristika celková textů se zabarvením bulharským, již v 1. vydání nebylo.

Ukázky vybrány vesměs — až na Obranu mnicha Chrabra — z textů obsahu církevního. Každá památka je stručně charakterisována, uvedeno její vydání i literatura jí se týkající. V této bibliografii byla by žádoucí větší úplnost.

Tak nejsou tu na př. z novějších studií uvedeny: o Zogr. v. Wijk, AslPh. 37, 1920, 330 sl. (a 39, 1924, 15 sl.), RS. 9, 1921, 1 sl., Slavia 1, 1922—23, 215 sl. (viz mou poznámku v ČMFL. 10, 184), ze starších A. Leskien, AslPh. 27, 321 sl.; pomíjí se obvykle syntaktická studie o kod. Zogr. od N. K. Grunského — vedle jeho známější studie ve Сб. Отд. 83, č. 3, 1907 — ve spise Очерки по исторіи разработкы синтаксиса славянскихъ языковъ (IV. Приложение. Str. 256—338), Jurjev 1911.¹ K Mar. ev. viz II. Бузук, Къ вопросу о мѣстѣ написанія Маріинскаго Евангелія, Изв. отд. А. Н. 23, 1918, кн. 2., 109 sl. (rec. S. M. Kuľbakin, JФ 4, 219—222). K Ass. ev. máme nyní snímky Vajsovy osmi posledních listů (Romae 1924), ovšem jen 60 číslovaných výtisků. Zlomek Ochr. ev. vydal Grunskij v Изв. XI, 1906, 4. кн., 157 (podle Kuľbakina náleží spíše až do 12. stol. nebo nejdříve do konce 11. věku). O hláskách jerových v Sin. žalt. psala J. V. Petrovskaja v Изв. отд. р. яз. и слов. 21. 1 кн., o Euch. V. Jagić, AslPh. 8, 1884, 129 sl. O Kij. listy jeví se stále velký zájem, vypočítávati příslušnou literaturu jen poněkud

¹ Viz též nejnověji ještě v. Wijk, ZslPh. 1, 279 sl. V LF. 51, 1924, 179 jsem napsal: »V sporné otázce o stáří tvarů part. грала, dosvědčených hlavně ze Zogr. staví se Loš patrně na stranu Ekblomovu a v. Wijkovu (Le Monde Oriental 10, 1 sl. a RS. 9, 6 sl.), neboť je cituje; ovšem neprávem. Srv. poslední projev Turbiörnssonovy « V Wijk míní v ZslPh. 1, 280¹ že se tím budí dojem, jako by přijímal úplné theorii Ekblomovu. Ale moje poznámka mluví jen o stáří tvarů typu грала a po té stránce se v. Wijk k mínění Ekblomovu přidával. V RS. 9, 6 dovolává se proto rozpravy Ekblomovy, nekritizuje ji ovšem blíže.

úplněji by bylo vedlo daleko.¹ O Ochr. praxapostolu psal S. M. Kuľbakin též v Изв. VII, 166—234, o Vukanově ev. též S. M. Kuľbakin v Изв. 3, 1140 sl., o Ostr. ev. též Karinskij v ЖМНП. 1903, č. 5. K Arch. ev. viz Durnovo, Slavia 2, 599 sl., dříve v Ljapunovově sborníku (srv. Slavia 2, 134 sl.), též Trautmann LF. 48, 1921, 113—118 (jak máme rozuměti jeho zprávě o ztrátě této památky?). O Mstislavově ev. pojednal (kromě vydání) Simoni r. 1910 (№ 129 изд. Общ. Люб. Др. П.). O Pandektech Antiocha psal P. M. Kopko, Изв. 20, 1915, 3, 139—216, 4, 1—92.

Texty samotné bohužel nejsou otištěny bez chyb; možno říci, že je české vydání podstatně po té stránce horší než starší vydání německé. Vondrák neudává vždy, odkud texty vydal. Hledali jsme leckde marně v známých sbírkách hlaholských snímků (tak s Karinským se neshoduje nic) neb na snímcích ve vydáních. Je patrné, že V. přepisoval na několika místech do hlaholice cyrilský neb latinský text vydání, ačkoliv měl leckde po ruce snímky. Při památkách cyrilských obracel se vydavatel k snímkům více.

Srovnali jsme více než $\frac{1}{4}$ textů s běžnými vydáními, a pokud bylo možno, i se snímky. Celkem takto srovnány strany 10—62, 66—67, 90—91, 143—144, 146—147, 220—221. Výsledek je tento.

Hlaholské ukázky.² Zogr. Mat. 25, 1—13 je podle Jagičových Obrazců. 25. 5 čte se женихъ m. женихѣ, jak ve vyd. Jag., v Speciminech i v 1. vyd. chrest., 25. 8 оугасаѣтъ m. оугасаѣтъ (1. vyd. správně), 25. 10 ѡдѣшѣтъ, kde Jagičovo vydání a 1. vyd. chrestom. má ѡдѣшѣтъ. Mar. Luk. 12. 16—24 je též v Obrazcích 11 sl. (snímku opět nenalézáme); v. 17 въ m. въ (1. vyd. správně). Ve v. 16 je chyba u Jagiče, neboť v Speciminech má къ нимъ, ale ve vyd. къ нимъ, což též u V. Ukázka z Ass. ev. podle Leskienova Hdb., srv. 5. vyd., 212 sl. Ve v. 9 čte Č. samarěneh, V. самарѣнехъ jako Leskien (—ž již v 1. vyd.). V pozn. 14 na str. 15 se uvádí ze Zogr. въсаѣпаѣѣтъ (to i v 1. vyd.), správně má být въсаѣпаѣѣтъ — tedy 3 chyby v jediném slově. Srovnání ukázky z Ochr. ev. bylo možné podle dvou snímků v Geitlerově spise Die slavischen und albanesischen Schriften, ale dá se přečísti méně, než jest u Vondráka. Ve v. 31 čtu вѣчѣны m. вѣчѣны, jak již v 1. vyd., skorem celý verš 26 doplněn u V. podle Jag. cod. Mar., ale Mar. má tu пакы a ne пакы (1. vyd. správně). Vondrák cituje též nové Severjanovovo vydání Sin. žaltáře, ale nemohlo mu být ještě přístupno: že skutečně přepisoval do hlaholice Geitlera, je vidět ze srovnání s opravami Kuľbakinovými v uvedeném čl. v ЖФ. 4, 166 sl. Hned v 1. v. 17 ž. má V. podle Geitlera ѡдрѣкъ,

¹ Nejnověji jedná o nich studie: Die altslavischen Verstepte von Kiew und Freising im Verein mit G. Gerullis und M. Vasmer, herausgegeben von Ed. Sievers, Leipzig 1925.

² Hlaholice přepsána zde písmem cyrilským.

ale Sev. má **из-држкѣ**, cf. I. c. 168; v 6. v. má Sev. **ко^аѣзни**, G. **бо(а)ѣзни** (ne **боѣзни**, jak u Kulb. I. c.), V. podle Geitlera; ve v. 8 je u G. **подѣжжа сѣа**, Sev. **и подѣжжа**, V. podle Geitlera. Jinak vyplývá ze srovnání s Geitlerovým vydáním ještě ve v. 1 **вѣ дѣ** m. **вѣ дѣ**, 6 **сѣмрѣтъныа** m. **сѣмрѣтъныа** (v 1. vyd. v obou případech je správné čtení). Ani pro Euch. nenalézáme snímku. Na str. 19 ř. 13 hlah. textu je **крѣкъ** m. **крѣкъ**, které správně v 1. vyd. V ukázce částečně rozvedeny zkratky, ač Geitler je ponechává. Ukázku z Cloz. jsem srovnával se snímkem u Geitlera. Na str. 20 ř. 11 hlah. textu má V. **на (де)сѣте**, tak i v 1. vyd., snímek **на дедесѣте**, ř. 17 **рѣци** m. **рѣци** (táž chyba na str. 21 ř. 1), ř. 20 **сѣребра**, na snímku a v 1. vyd. správně **сѣребра**, ř. 22 **ланитоу** m. **ланитѣ** (snímek a 1. vyd.), 23 **что** m. **что** (snímek a 1. vyd.), str. 21, ř. 1 je **малоу** a **великоу** m. **малѣ** a **великѣ**, v 1. vyd. obojí správně podle snímku. Hlah. mak. list lze srovnati s vydáním a snímkem u Iljinského (Памятники старослав. яз. т. I, вып. 6-й, С.-Пб. 1909). V. má na str. 21, ř. 8 své ukázku **вѣ** m. **вѣ**, ř. 9 **единако** m. **единачо**; 22, v. 8 **наречетъ сѣа** m. **наречетъ сѣа**, 9 **мѣноси** m. **мѣноси**; menších nedůsledností nezaznamenávám; tentokrát jde o chybné odchylky, jež se vyskytují již v 1. vyd., a všechny se vysvětlují předlohou, z které V. čerpal: z Jagičových Specimin. Též v ukázkách Kij. listu jsou nedopatření: str. 22, ř. 3 **чѣстыа** m. **чѣстыа** (cf. Jagič. Glagolitic tab. III. též 1. vyd. má tvar správný), str. 23, ř. 8 je **гѣ** m. **гѣ** (**гѣ** již v 1. vyd.), 23, 15 **мѣлостѣа** m. **мѣлостѣа** (chyba též již v 1. vyd.).

Ukázky cyrillicí. Zogr. Mat. 4, 25 V. **мѣноси** m. **мѣноси** (1. vyd. správně); 5. 14 **чѣкы** (též v 1. vyd.) m. **чѣкы** (Jag. vyd.), 19 je u V. **малѣхѣ**, ale má býti **малѣхѣ** (správně v 1. vyd.; věc není tak malicherná, jak se může zdát; srv. známé problémy kod. Zogr.), 21 **естѣ** m. **естѣ** (1. vyd. správně; též 7. 3.), 25 **сѣоуѣкѣ** m. **сѣоуѣкѣ** (1. vyd. správně); 6. 7. **вѣ** **мѣноѣ** m. **вѣ** **мѣноѣ** (1. vyd. správně), ve v. 19 přidáno — patrně vlivem v. 20 — slůvko **ни** (1. vyd. též tak), 28 **сѣлѣхѣхѣ** m. správného **сѣлѣхѣхѣ** (to i v 1. vyd.); 7. 15 **лѣжнѣхѣ** m. **лѣжнѣхѣ** (1. vyd. správně); 8. 7 **ѣсѣкаѣ** m. **ѣсѣкаѣ**, 10 **гѣмѣштѣмѣ** m. **гѣмѣштѣмѣ**, 20 **чѣкы** m. **чѣкы** (v 1. vyd. vesměs správně); 9. 27 **по нѣмѣ** m. **по нѣмѣ** (1. vyd. správně); 24. 18 (Zogr. b) **сѣоѣа** m. **сѣоѣа** (1. vyd. dobře); 26. 9 **намѣноѣ** (tak i 1. vyd.) m. **намѣноѣ**, 45 **чѣкы** (chybně také 1. vyd.) m. **чѣкы**, ib. **гѣмѣштѣмѣ** m. **-мѣ** (1. vyd. správně), 52 **прѣмѣхѣ** m. **прѣмѣхѣ** (1. vyd. správně); 27. 3 **прѣдѣвѣ** m. **прѣдѣвѣ**, 7 **стрѣнѣхѣ** m. **стрѣнѣхѣ** (obojí dobře v 1. vyd.), 20 **архѣрѣ** m. **архѣрѣ**, 22 **что** m. **что** (1. vyd. správně). Proč je v Mar. ev. Marc. 16, 8 litera **ѣ** v **нѣ** v závorce: **н(ѣ)**? Vyd. 1. závorky neklade. V 1. i 2. vyd. je ve v. 10 **она** m. **она**, 20 **они** m. **они**. V Luk.

1. 14 je **мѣнози** m. správného **мѣнози**, 36 **вѣнех. еи** (1. vyd. v obou případech má správné znění), 40 **вѣниде** (i v 1. vyd.) m. **вѣниде**, ib. **захарини** m. **-ни** (1. vyd. správně), 41 **елисаветѣ** (i v 1. vyd.) m. **елисаветѣ**, 49 **сидкны** m. **сидкны** (v 1. vyd. správně), 74 **избавляшемъ сѧ** m. **-мъ сѧ**, jak je v 1. vyd.; Mar. Jan 9. 7 spojka **и** (tak i v 1. vyd.) m. **и**, 24 má být **ѣка** (tak 1. vyd.) m. **ѣка**, 30 **отвѣшта** m. **отвѣшта** (správně v 1. vyd.); Jan 11. 21 **къ нѣу** m. **къ нѣу** (1. vyd. nechybje), 33 **плачештѣ сѧ** m. **плачештѣ сѧ** (1. vyd. správně), 37 **отвѣзкы** m. **отвѣзкы** (v 1. vyd. dobře).

Na str. 66—67 jsou ukázky z Ass. ev. Mat. 17, 1—9, J. 21, 1—14, představující orig. l. 151^b 9 a d., 152^a 1—8, 156^b 9 a d., 157^a, 157^b 1—2. Pro tato místa máme nově snímky od Vajse (viz výše) a můžeme proto i s nimi ukázky srovnati. Proti Črnčicovi má Vondrák tato odchýlení: Jan 21. 4 **брѣзѣ** m. **брѣзѣ** (již 1. vyd. má chybu), 5 **имѣ** (tak i 1. vyd.), Č. *im*, 6 **привакии** m. **привакии**, což správně v 1. vyd., 7 **оученикѣ**, Č. *učeník* (m. *učeník*, chybně též 1. vyd.), ib. **нагѣ** m. **нагѣ** (1. vyd. správně), 11 **симонѣ** (tak i 1. vyd.), ač Č. má *simon*, ib. **платѣ** m. **платѣ** (1. vyd. správně), 12 **оученикѣ** m. **оученикѣ** (1. vyd. dobře), ib. **иставати** m. **иставати** (1. vyd. také správně). Č. na těch místech souhlasí se snímky. Ale jsou ještě jiná místa, kde se s ním V. shoduje, kde však je odchýlení od snímků. Tím se ovšem nečiní Vondrákovi výtka, neboť nemohl mít Vajsových snímků po ruce. Proto nemíníme uvedené odchylky na tomto místě vypočítavati; kdo by však vzal do ruky staré vydání Račkého, zjistil by, že se s mnohými omyly Črnčicovými shledává již tam; tak 151^b 22 je místo **единѣ** originálu u R. **единѣ** a u Č. též *edině*, 152^a 7 přidáno u R. po subst. **сѣниѣ** adj. **чловѣчѣ** a to je též u Č. (třebas kursivou v závorce), ač v rkpu toho adjektiva není, 156^b 13 **симон** — R. **симонѣ** — Č. *simoně*, 22 **вѣнехъ** — R. **вѣнехъ** — Č. *bživěšju*, 157^a 9 **отѣ** — R. **отѣ** — Č. *otč*. Uvedeny přirozeně jen případy z připomenutých tří stránek rukopisu. Ale již odtud je patrné, že Črnčic není na Račkém nezávislý. Dalším srovnáním by se ukázalo, že tento závěr je nepochybný a platný pro celý kodex.

Budtež ještě uvedeny výsledky další kontroly. Z Kij. listů: Na str. 90 v poslední řádce je **прѣмѣ**, snímky: **прѣмѣ** 91; ř. 14 má být **надѣ** m. **надѣ**, ovšem Jagić má v přepise též **надѣ**, ale snímek (Jag. tab. VIII) ukazuje tvar bez *jeru*, 18 ř. **нашимѣ** (!) m. **нашимѣ**, 21 **сѣмѣ** m. **сѣмѣ**, 22 **вѣзѣтѣмѣ** (!) m. **-мѣ** (v 1. vydání vesměs také tak), 22 **нашихѣ** m. **нашихѣ** (1. vyd. spr.), 91 posl. ř. **зашитѣ** m. **зашитѣ** (1. vyd. spr.). Ze zlomku apošt. Mihanovićova (srovnáno se snímky): str. 146, ř. 4 **вѣ немѣже** m. **вѣ немѣже**, 11 **живемѣ** m. **живемѣ**, 14 **отѣ касѣ** m. **откасѣ**, 147, 11

чѣръсла m. чѣръскла, 13 въ m. въ, 14 все m. въсе, 15 спанию m. спениу, čísl. v 17. ř. má být 29 a nikoliv 28 (psáno hlah. písmeny): vše není dobře čitelné. 1. vydání má vesměs tyto chyby.

Bez chyby jsou z textů, které jsme srovnávali, jen dvě malé ukázky: ukázka z vid. listů (str. 143—144) a z Prazských zlomků (220—221). Menších chyb tiskových (jako částečné záměny и а и а j.) ovšem neuvádíme.

Při přepisu (a i jindy) píše V. pravidelně з za hlah. Ѡ. Jako v Jagičových vydáních tak i u Vondráka se naleznou tvary jako гѣмонѣ, осни atd. nesprávným oddělováním počát. и (viz již L. Masing, GGA. 1884, 692—693). Též se dělí въ поуши, въ поушию (srv. Luk. 1. 44 z Cod. Mar., v chrest. na str. 52).

Je tedy vidět, že texty Vondrákem otištěné nevyhovují požadavkům vydavatelské přesnosti. Druhé vydání je po té stránce hodně zhoršeno proti vydání prvnímu.

Různočtení jsou jen lexikální a tvarová, uvedeno jen to, co se zdálo nejdůležitějším, nejsou však různočtení u všech textů. Zkontrolovali jsme je při nejstarších textech hlaholských. Stujž zde jen malá ukázka: v pozn. 6. na str. 12 měl být zaznamenán tvar приемѣ i z Ass. ev.; ve v. 20. z 14. kap. Mat. má Sav. пѣнѣ m. испѣнѣ (nepřipomíná toho ovšem Jagič, Mar. 49); k pozn. 11 ib.: въ je také v Ass. a v Sav.; k pozn. 12: Ass. čte тѣнѣнѣ.

Kniha je zakončena slovníkem, který bude jistě konati velmi dobré služby, zejména též nyní ve své dokonalejší úpravě. Místo hesel отѣврѣсти, отѣврѣшти (str. 259, 260) jest psáno správně отвѣрѣсти, отрѣшти. Srv. též M. Rešetar, RES. 3, 215.

Celkem je Vondrákova chrestomathie kniha užitečná všem těm, kdož nevidí v stesl. jazyce útvar ztrnulý neb ideální, ale kdož touží poznati jeho život, jak se projevuje po staletí v jeho psaných památkách. Po té stránce je Církslov. chrestomathie praktickým doplňkem Vondrákovy esl. mluvnice. Poměrně hojnými omyly, jež jsme z části knihy uvedli, se vědecká cena této příručky (především 2. vydání) ovšem podstatně umenšuje. K účelům přísně vědeckým nebude tedy lze textů z chrestomathie užívat. Ale ten, kdo bude chtíti takto studovati stesl. jazyk, sotva by se spokojil s výběrem: ten sáhne vždy k vydáním kritickým neb i k snímkům, pokud jsou po ruce.

Josef Kurz.

Dr. Vilém Pražák: Neuberkův sborník a Májový sen. Příspěvek k poznání české poesie v XV. století a zvláště literární činnosti Hynka z Poděbrad. Zpracováno z doktorské dissertace. V Bratislavě 1924. Str. 83. (= Sborník filozofické fakulty university Komenského v Bratislavě. Ročník II., číslo 22 (5.), str. 261—341).

Tato práce o sborníku Neuberkově, zpracovaná podle netištěné doktorské dissertace, podává hlavně rozbor literárně historický, omezujíc se jen na stručný nárys jevů jazykových, kterým je vě-

nováno více pozornosti ve vlastní dissertaci. Spisovatel se zabývá podrobně tímto sborníkem a snaží se rozřešit otázky, které od počátku, t. j. od objevení tohoto sborníku, zaměstnávaly literární historiky: jaký je vzájemný poměr jednolivých skladeb k sobě, kolik jich vlastně rukopis obsahuje, kdo byl skladatelem jich anebo aspoň některých z nich, jaká byla předloha tohoto rukopisu.

Sborník Neuberkův, původně krásně vázaný, zdobený mnoha ilustracemi a skvostnými iniciálami, byl nějaký čas majetkem pánů z Rožmberka, potom zapadl, až se na poč. 19. stol. dostal do knihovny rytíře Neuberka a r. 1902 byl koupen Národním museem, v němž je chován pod signaturou V E 39. Po prvé naň upozornil Dobrovský; Hanka z něho otiskl tři skladby v Starobylých skládáních V., při čemž dvě z nich, v našem sborníku 4. a 5., mylně spojil v jedno a vydal pod názvem Májový sen (str. 78—122), třetí z nich, ve sborníku pořadím 6., otiskl pod názvem O manželství (str. 122—152). Omyl Hankův poznal Nebeský ČČM. 1848, díl 1., str. 113—137. Vydání Hankovo, nezrovna pečlivé a na některých místech pro námitky censury zcela pozměněné, nahradil Č. Zíbrt otisknutím skladeb 4. a 5. v Světové knihovně (čís. 1204) v hláskovém přepise novočeském. Bude zřejmě značnou zásluhou, dojde-li, jak V. Pražák slibuje, ke kritickému a věrnému vydání všech skladeb sborníku Neuberkova.

Bohužel byl sborník v dřívějších časech velice poškozen, mnoho listů, a to v části veršované, vytrháno (zbývá 227 listů s textem mimo listy prázdné, 70 se ztratilo), takže tím byl rukopis ochuzen o všechny iniciály mimo jednu celou a některé zbytky z několika jiných a rovněž o všechny ilustrace, které zdobily veršovanou část rukopisu. Tato kusost zavinila, že bylo těžko určit, z kolika skladeb se náš rukopis vlastně skládal a skládá; autor dochází podrobným rozbořem k tomu, že jich bylo osm (1., 2., 4., 5., 6. skladba jsou veršované; 3., 7., 8. jsou složeny prosou). Možno je charakterisovat asi takto: 1. O ženitbě; 2. Boj Štěstí s Neštěstím (tato skladba nejvíce vytrháním listů utrpěla, ztratily se z ní asi tři pětiny); 3. Rozmluva Ctností s mládencem; 4. skladba nadepsaná Wersowé o milowníku; 5. Májový sen (dříve byly skladba 4. a 5. spojovány v jeden celek); 6. Stesk manžela na ženitbu; 7. má původní název O Stiesti; 8. pod názvem Poczinagi se rozprawky rozliczne (překlad 11 novel z Dekameronu). Dobu vzniku skladeb a dobu jejich zápisu do sborníku určuje autor lety 1489—1500. Myslím, že je možno posunout napsání sborníku až do prvních let po r. 1500, takže lze tím odstranit nesrovnalost mezi datováním úženi *ie* = *í*, jak je uvádí Gebauer v Historické mluvnici, a mezi stavem jevícím se po této stránce v našem rukopisu (o této nesrovnalosti viz v uvedené práci str. 24); poznámka rukopisu *na puol druge^o tisyceze gt tomu leth. tak wokolo toho*, které se autor dovolává, připouští přece možnost, že zápis vznikl až

po r. 1500, zvláště, jde-li opravdu o vystoupení Ježíšovo, a ne o jeho narození. Proti mínění J. Hanuše a ve shodě s názorem Dobrovského, Hanky, Vlčka a Jakubce pokládá Pražák za autora Májového snu a též Veršů o milovníku Hynka z Münsterberka, syna Jiřího z Poděbrad. Rozborem povahy Hynkovy, pokud nám ji kusé zprávy o něm osvětlují, dokazuje, že Hynek byl schopen složit tuto báseň místy velmi neslušnou; zároveň však srovnáním s podobnými skladbami německými, podle nichž byla báseň česká složena, Hynka omlouvá tím, že svou skladbou chtěl vyhovět vkusu tehdejší doby, že mnoho z oněch neslušností již přejal ze svých předloh. Nedostatek souvěkých zpráv o literární činnosti Hynkově (svědectví Lupáčovo je skoro o sto let pozdější) snaží se aspoň poněkud zmenšit poukazem na zápis (v Archivu českém, IX, č. 668, str. 502), v němž se mluví o tom, že Hynek psal a skládal písně. Také 2. skladbu (boj Štěstí s Neštěstím) přisuzuje Hynkovi, neboť on z tehdejších Čechů mohl nejlépe znát poměry italské i intimní život krále Matyáše Korvína, o nichž je v oné básni zmínka. Připouští, že i ostatní skladby veršované a snad i prosaické pocházejí od tohoto syna krále Jiřího. Tak zv. sborník Neuberkův nevznikl však na popud Hynkův. Podrobně se autor dále zabývá skladbou 4. (Veršové o milovníku) a 5. (Májový sen), při nichž jde hlavně o to, jaká byla jejich předloha. Proti domněnku udržovanému od doby Nebeského, že totiž skladby tohoto sborníku vznikly podle německého sborníku Kláry Hätzlerové, podrobně dovozuje, že tomu tak není; sborník český a tento sborník německý měly nějakou společnou předlohu nám nyní neznámou. Toto mínění, které uvedl již na začátku své práce, dotvrzuje nyní Pražák rozborem nejdříve Veršů o milovníku a pak Májového snu, jež doprovází přehledným srovnáním celkové stavby Veršů o milovníku a Májového snu v podání českém a německém. Recenze skladby Veršové o milovníku, které se vyskytají v různých německých sbornících, lze rozdělit na dvě skupiny; a je zajímavé, že česká skladba je zpracována podle recenze II., kdežto zápis Hätzlerové se hlásí do skupiny I. Od svých vzorů německých se liší skladatel básní zapsaných v sborníku Neuberkově k svému prospěchu tím, že své básně dovedl přiblížit názorům tehdejší doby a prodchnout skutečným životem; od Němců přejal jen kostru, obrys, postup hlavních myšlenek.

Zůstává tedy i nadále vděčným, ale nesnadným úkolem pokusit se do kázať autorství Hynkovo i u ostatních skladeb jmenovaného sborníku a najít primou předlohu, z které vzniklo zpracování české.

Korrektura měla být pečlivější, zůstalo v práci dost chyb tiskových i jiných;¹ na str. 14 bylo by bývalo třeba dodat za

¹ V pravopise cizích slov není jednoty: píše se *indifferentní* (str. 13) vedle *indifferentní* (str. 14), *nerhytmická prosa* (str. 14) vedle

slovo *rozmařilý* ještě slovo *život*; omylem se nazýváž mēna *ie* > *i* přehláskou (24); místo *Blahoslav* na str. 38 má být *Bohuslav*; na str. 34 se mluví o třetím vydání Dobrovského dějin čes. lit. z r. 1818 (na str. 5 zve je druhým); místo *života schopného* na str. 64 třeba čísti *neschopného*; na str. 82 je V 2 39 m. V E 39; na str. 83 de l'année 1471 m. 1460.

Vážnější jsou chyby jazykové: *z celé řady* (10; toto rčení *celá řada* je časté); *kolísal* (10) m. *k. se*; jak *vidno* (13 a j.); *jedině* (14 a j.); *do dnes* (15) m. *do dnes* (tak na str. 52); *řídčeji* (17); *vytýčiti* (19); často se vyskytuje rčení *předcházeti někomu, něčemu* (21 a j.); *vyskytají se* (21 a j., správně *-ý-* na str. 25); *posléze* (22) ve smyslu »naposled«; velice často *dle* (23 a j.); *náslovného* (25), *násloví* (25); chybné užívání zájmena *ten*, na př.: »v tom, jak se aorist v jednotlivých skladbách vyskytá, vykazují tyto různý stav« (25), podobně se nesprávně užívá zájmena *onen*: »kdežto (skladba) druhá, ona pořadem pátá« (51), »recensí... je několik, kromě *oné* ve sborníku« (53); nečeské užívání přídavných jmen v smyslu zpodstatňujícím: ukázali jsme v předchozím (31), *bližší viz* (54), vytěžit *ono sladké* (64); *ve své* (30 a j.); rozlišili (31, 37); *za to* (34) m. *zato*; *záští lépe* neutrum než femininum (37); časté rčení *hrát úlohu* (36 a j.); nezíská *ničeho* (43); instr. sg. fem. *svojí* (49); *přirozeně* (52) m. *ovšem*; *načež* (61) m. *potom*; přepjetí (64); *dlužno hledati* (65); *rozhodně* (67), nesprávné je *specielní* (26); *konventio-nelní* (64).¹

Stanislav Petřra.

bez rhytmu (tamť.) a *prozaický* (str. 7, 10), píše se *opportunní* (str. 41), ale *aparát* (str. 3), *novella* (13 a častěji), *allegorie* (12), *intervall* (28), ale *elipsa* (28), *kontrolovat* (33), *processů* (39), ale *koncese* (68).

¹ Jazykové stránce této práce byla věnována péče opravdu velmi malá. Její spisovatel nemá dost citu pro českou skladbu a fraseologii a pro výraznost českého slova, což u filologa zvlášť překvapuje, a v této práci překvapuje to tím více, že dříve, než byla tištěna, prošla několika rukama. Autor neumí užívat vazeb gentivních (řešení toho všeho vyžaduje *subtilní rozbor*, str. 3; můžeme... použití *její Liederbuch*, str. 16; musíme si *jich* získati, str. 6; toto vření nachází *výrazu*, str. 18; *tento důvod* v české básni *není použit*, str. 59), neví, že gen. *jichž* se neužívá ve významu possessivním (jednotlivým skladbám, *jichž* rozsah byl známý(!) před zapsáním do sborníku, str. 8), píše »rukopis *nese* signaturu...« (str. 15), třeba *vyzvednouti* dva momenty (47), zodpovědět otázku (51), užívá nesprávně slovesa *vykazovati*, na př. rozmanitější je obraz stavu proměny(!) *ó-uo-ů*, který vykazuje všechny tři stupně, str. 24 a j. Poslední příklad je zároveň ukázkou slohové neobratnosti, jakých by se dalo uvést hojně (srv. na př. tiskový text z r. 1505 m. text tisku z r. 1505 na str. 20, »v otázce autorství Hynka z Poděbrad na Májovém snu« str. 36; »skladba česká zaujímá k těmto dvěma skupinám německých recensí určité stanovisko« str. 54, »to je jiná skupina v Hätzlerově obsažených« [= ve sborníku Hätzlerově] str. 18 a tak častěji, na této stránce ještě dvakrát, na následující »náš český sborník... v počtu skladeb tak nepoměrně u (!) srovnání s Hätzlerovou chudičký atd.). Náš autor dovede napsat »vzdělání synů Jiřího bylo *na dobu značné*« (str. 44). Pěkné je souvětí »tyto tři [recense] patří do-

Drobné zprávy.

Zjištění autorství po 34 letech. V ročníku XVIII. těchto Listů (1891) uveřejněn byl posudek pod záhlavím Athény. Črty cestopisné a vzpomínky z minulosti. Líčí Dr. Justin V. Prášek. V Praze. Tiskem a nákladem J. Otty. 1890. Str. 392. Posudek tento, vyplňující stránky 104—133 a obírající se knihou, v níž prof. Prášek vyličil výsledky své cesty do Athen, vykonané v červenci 1886, je podepsán jménem »J. Novotný«. Ke konci posudku stručně dotčeno také olázký, jak dlouho asi prof. Prášek tehdy v Athenách pobyl. Zodpověděni této otázky vzbudilo svého času živou literární potyčku a v důsledku toho uveřejněny byly v LF. k tomu posudku ještě dva dodatky na str. 237—240 a 318—320.

Pokud se týče jména »J. Novotný« žádám já podepsaný jako dávný občasný přispívatel do těchto Listů, nyní, po uplynutí značné řady let, váženou redakci, aby vzala na vědomí, že jméno »J. Novotný« je pseudonym a že k autorství zmíněného posudku hlásím se tímto já. Činím prohlášení toto i nyní, zdánlivě pozdě, poněvadž se mi zdá, že i po časové mezeře více než třiceti let je žádoucí, aby pravý stav věci byl zjištěn a čtenářstvu LF. sdělen. K užití pseudonymity byl jsem veden jenom tím, že jsme v těch letech byli s prof. Práškem na též ústavu. Cesta Prášкова spadala do července 1886, v letech 1886 až 1888 vycházely ve Zlaté Praze jeho hojné články cestopisné a v roce 1890 vyšla jeho kniha v Ottově sbírce »Z našich a cizích vlastí« č. VII. Tak vznikl postupně i můj posudek, jemuž hned 1891 v LF. se dostalo uveřejnění pod fingovaným jménem J. Novotného.

Posudek sepsati a uveřejniti jsem se odhodlal, když jsem viděl tu nápadnou neupřímnost, s jakou spisovatel hned od počátku práce si vedl, tu honosivost, s jakou výsledků badání a knih jiných užíval k vlastnímu vynášení, a tu nemírnou troufalost, s jakou vše to naší veřejnosti k věření předkládal. Do literárního projednávání olázky, jak dlouho Dr. Prášek v červenci 1886 v Athenách pobyl, zasáhla také, jak z obou dodatků je patrné, redakce LF. Prof. Král, chtěje zjištění podstatnost svědectví prof. Lollinga, s nímž se Dr. Prášek v Athenách sešel, obrátil se přímo na Lollinga dopisem se žádostí o určité sdělení stran délky pobytu Prášкова v Athenách. Lolling ve své odpovědi původní své udání (»asi 14 dní«) zkrátil (»asi 10 dní«) a doložil, že se na to již dobře nepamatuje. Podle mého, do posudku pojatého výpočtu šlo »o čtyři, nejdéle pět necelých dní«.

hromady proto, neboť všem chybí celý koncový oddíl« na str. 54, nebo věta »není tu závislosti ani jakéhokoli vzájemného vztahu obou sborníků, nežli oběma společný pramen« na str. 16. Spisovatel rád užívá naprosto zbytečných cizích slov, valnou většinou takových, jež jsou běžná v nepečlivé obecné mluvě městské (o němž se historie vyslovuje s velikým respektem, str. 40; Dobrovský... kontroloval zprávy z autopsie, str. 33 atd. atd.); mluví-li o tom, že čes. sborník není zachován celý, užívá o tom s oblibou výrazů *defektné, defektnost*; do omrzení, někdy na téže stránce několikrát, se opakuje slovo *detailní* — autor zná jen detailní popis, detailní vymezení, detailní rozdíly, detailní srovnání (jednou, na str. 3, také »po detailném ohledání«); slova *podrobný* jako by pro něho nebylo. Že by výrazy tyto byly obzvlášť nějak expressivní, sotva kdo bude tvrdit. V takovém stilistickém prostředí konečně pak už ani nepřekvapí věta »proti tomuto čes. Don Juanu je něm. mládenec pravý »zajíc« (str. 70), která jinak ve studii literárně historické působí jistě triviálně. Bylo by špatným znamením doby, kdyby se měla takováto čeština, nic se nepovznášející nad průměrnou češtinu denního listu, doktorským disertacím promíjeti. Autoru nelze než doporučiti, aby pilně čítal v knihách Jaroslava Vlčka.

O. H.

Z té okolnosti, že v obou dodatcích vystupuje do popředí prof. Král, usuzovali mnozí, zejména ovšem četní jeho odpůrci, že autorem posudku o knize Práškové je prof. Král sám, a vytýkáno mu, že se skrývá za nastrčeného, neexistujícího pseudonyma J. Novotného. Výtky ty byly zcela neoprávněné. Pokud se prof. Král zúčastnil řešení otázky o délce pobytu Práškové v Athenách, je z obou dodatků s dostatek patrné; na vlastní posudek obsahu a formy knihy neměl však prof. Král prážádný vliv a také o něm nic nevěděl dříve, až když jsem já posudek svůj redakci LF. poslal k uveřejnění.

Tolik dovolil jsem si v zájmu skutečného stavu věci uvést.

V Konárovicích dne 28. ledna 1926.

Dr. Frant. Krsek.

Antika na českém jevišti. Brněnské národní divadlo sehrálo (po prvé 9. ledna 1926) tři tragoedie Sofokleovy, Krále Oidipa, Oidipa na Koloně a Antigonu s názvem »Trilogie o Oidipovi (Oidipodeia)«. Textově i scenicky upravil tuto »trilogii« R. Walter, použiv překladu Timotheje Hrubého. Vědomě se při tom vzdal všeho historismu a za to tím více hleděl na potřeby a prostředky moderního divadla. Násilnost trilogického spojení byla patrna zejména na postavě Oidipově v druhém kuse. V textu bylo mnoho upravováno a měněno, jednotlivé verše i celé výstupy; při tom vleklá žalozpěvná lyrika v Králi Oidipu a Antigoně, včleněná v děj, příliš převládala nad částmi dramatickými. Sborové partie byly jednak silně seškrtány, jednak vloženy do dramatického děje; v Antigoně zadeklamoval píseň o Erotu Haimon. Nevím, proč byla sborem v Králi Oidipu nacvičená tlupa nahých jinochů s hnědě nabarvenými těly. Šablonovitě divadelní vzpínání rukou k nebi při modlitbě k Zemi a podzemním božstvům uráželo každého myslícího diváka. Velmi hojně bylo užíváno umělých světél k symbolickému vyznačování dramatických momentů. P. Walter ukázal, že divadlu rozumí velmi dobře a také že má uctivou lásku k antice, ale to k pochopení antické tragoedie ještě nestačí. Ve svém tištěném doprovodu k představení »Oidipodeie« odsuzuje »slovičkářské středoškolské překlady« antických básníků; že máme také takové, které nejsou slovičkářské a středoškolské, o tom se nezmiňuje. — Téhož dne sehrála v Praze Na Slupi skupina »Divadla mladých« Aristofanovy Thesmosforiazusy pod názvem »Když ženy něco slaví...«. Jak je patrné z posudku Miroslava Rutte (Nár. Listy 12. ledna 1926), nebylo by možno o tomto představení v Listech filol. vážně referovat; tato věc by ostatně pořadatelům představení jistě udělala velkou radost.

F. N.

Spor o pokrokovost antické vzdělanosti. Spisek *Fr. Novotného Gymnasion* a úvahy *Ant. Koláře. Působení kultury antické na kulturu evropskou*, daly podnět k diskusi v Ruchu filosofickém, roč. V. 1925, č. 5/6 a v *Prameni*, roč. V. 1925, č. 4, 6/7, 11/12. Referentka Jiřina Popelová v Ruchu filosofickém poukazuje na jednostrannost výkladu o omezení. K porozumění antiky třeba podle ní hleděti na její vývoj, naši pak době je třeba ne tak jejího omezení, avšak originálnosti a směrlosti. — Revolučním nazývá období řecké od VIII.—IV. stol. př. Kr. Klára Pražáková v 4. čísle *Pramene*, vystupující jako obhájce klassické filologie proti klassickým filologům z obavy, »aby její štít se nezakymácel povážlivě na pravo«. V celé polemice jde o to, byla-li antická kultura konservativní či pokroková. Kl. Pražáková ukazuje, že vývoj řecký v VIII.—IV. stol. př. Kr. byl nenormální, takže lze jej nazvat revolucí, další doba pak je úpadková, bez pokroku. Trváje na svém názoru, zdůvodňuje své stanovisko *Fr. Novotný* v *Naší Vědě* roč. VII. 1925, č. 1/2 a v uved. čísle *Ruchu filosofického*; poukazuje, že mu šlo o podání antiky jako pevné soustavy kulturních typů, ne o výklad dějin antické kultury, a že originálnost a pokrok nejsou kulturními hodnotami v řecké teorii. Redaktor *Ruchu filos.* F. Pelikán v doslovu k diskusi

doplňuje filosofickými postřehy úvahy Novotného. Ant. Kolář ve své odpovědi v 6/7 čísle *Pramene* a v revue *Nové Čechy* roč. IX. č. 1/2 vytýká přesněji své pojetí antiky a dochází k výsledku, že, ať hledíme na antiku se stanoviska ideálů jejích či našich, můžeme mluvit o její pokrokovosti i konservativnosti (uvádí oboje prvky); »nebyla však antika pokrokovou v dnes obvyklém a nesprávném smyslu toho slova.« — Celá polemika, v níž jde patrně o různé chápání pojmu pokrok a konservativnost, svědčí o tom, že se u nás živě přemýšlí o antice a jejích hodnotách. G. H.

K nedávným šedesátinám prof. dr. L. Niederle vydal »Obzor prae-historický« svůj IV. ročník (1925) jako Niederlův sborník. Z 24 článků tu uveřejněných upozorňujeme aspoň na ty, které se týkají přímo klassického starověku, pro jehož význam měl oslavenec vždy vzácné pochopení; je to článek J. Dobiáše: Nález římských cihel u Mušova, str. 24 nn., článek Vl. Groha: Spony v římských hrobech na Foru, str. 74 nn., Dr. B. Horáka: Historicko-geografická miscellanea, str. 85 nn. (obsahuje výklad míst z Tacitovy Germ. c. 41, z Velleia Paterculua II. 109 a z Ptolemaia II. 11, 11), A. Salače: Z Malé Asie, Samothraky a Thrakie, str. 156 nn. (bohužel zůstalo v tomto článku několik tiskových chyb; korekturu jsem nemohl vykonati, poněvadž jsem mezi tiskem Sborníku již odešel do Malé Asie) a Dr. Niko Županiče: K vprašanju izvora Kostobokov in Sabokov, str. 236 nn. A. S.

Prozkoumávání Delu francouzskými archaeology trvá nyní již půl století, ovšem s přestávkami; ze skvělých výsledků těchto prací je již mnoho uveřejněno, dosud však nebyl podán přehledný a názorný celkový obraz, jaký podal na př. o Delfech E. Bourguet v knize *Les ruines de Delphes*. Teprve nyní napsal štrasburský profesor P. Roussel, jenž se ujímá právě řízení École Française v Athenách, drobnou knížku s názvem *Délos* (v Paříži 1925, nakl. Les belles lettres); spisovatel je důkladným znalcem Delu, a tak i tato populární knížka přináší hojnost poučení, tím spíše, že výklad provázen je obrázky známé firmy Boissonas; jen plány na konci dílka jsou bohužel velmi málo jasné a příliš drobné, takže mnoho užítu nepřinesou. A. S.

Cenným obohacením literatury o staroattických nápisech je disertace, kterou předložil Hollandan *J. J. Hondius* universitě utrechtské pod názvem *Novae inscriptiones Atticae* (v Leydenu 1925, u Sijthoffa) a v níž sestavil celou řadu dosud neznámých attických nápisů; téměř všechny uloženy jsou v epigrafickém museu athenském, většina z nich přenesena tam byla s Akropole, čímž ovšem se nerozumí, že by také všechny na Akropoli byly nalezeny, jak snad se domnívá spis. podle poznámky v předmluvě str. 1 (plerique in arce eruti sunt). Do akropoliského musea ukládány byly totiž v dřívějších dobách nálezy z různých míst a teprve později bylo vyhrazeno výhradně památkám objeveným na Akropoli. Mnohé z nápisů tu uveřejněných jsou drobné fragmenty, jejichž doplnění a výklad působí veliké obtíže přes všechnu píli, kterou jim vydavatel věnoval. Vnější výprava knihy je skvělá. A. S.

V druhém ročníku »Zpravodaje tělocvičné jednoty Sokol I. na Smíchově« počal uveřejňovati Dr. *Vladimír Groh* serii feuilletonů o svých dojmech z Říma. Jeho výklady nikde neprozrazují autora knihy o počátcích Říma, spisovatel nepíše o věcech svého odbornického zájmu, nýbrž o moderním Římu, o jeho komunikačních problémech se zřetelem na konservaci památek, o poměru Vatikánu a Quirinálu. Zvláštní zmínky zaslouží Grohova výzva, aby se již jednou začalo s vyšetřováním vztahu našich kulturních pracovníků k Itálii. Bra

O národech a jazycích maloasijských nejdávnějších dob na základě nových objevů na tomto území učiněných jedná E. Meyer ve studii »Die Völkstämme Kleasiens, das erste Auftreten der Indogermanen in der Geschichte und die Probleme ihrer Ausbreitung« (Sitzungsber. der

preuss. Akad. 1925, XVIII, str. 244—260). Staví se skepticky k vládnoucímu názoru o relativní jednotnosti obyvatelstva sídlícího v zemích kolem Středozemního moře. První vystoupení Indoevropanů v dějinách nutno nyní po nálezech boghazkóiských položit hlouběji do minulosti. Arijové, objevující se v říši Milani a v krajích sousedních jako vládnoucí vrstva, nenáleží jednotně ještě době indoiránské, nýbrž jsou to Indové. Východiště, z něhož se Arijové (Indoíránci) rozešli dvěma směry a vytvořili tak dvě oblasti — indickou a íránskou —, klade Meyer tak jako dříve proti některým novějším pokusům klásti východiště to více na západ, do Armenie a přilehlých končin, do východního Iránu, do Baktrie, Sogdiany a sousedních krajín. To ho vede k úvaze o pravlasti Indoevropanů. Vyslovuje se o nadějích v rozřešení této otázky hodně skepticky (es kann fraglich erscheinen, ob sich wirklich eine definitive Antwort auf diese Fragen jemals wird erreichen lassen, str. 259), ale tak, jako už dříve domnívá se, že historické a geografické důvody ukazují spíše na centrální Asii než Evropu jakožto východiště Indoevropanů. Proti mínění, jež prý zejména v Německu stalo se takřka dogmatem, že pravlastí Indoevropanů je oblast moře Baltického, svědčí mu rozhodně ráz germánštiny, jež se zejména ve své soustavě tvarů slovesných a i v jiných věcech (samostatnost slova ve větě a spojený s tím ráz před vokálem na počátku slova) podstatně odchýlilo od typu indoevropského, což způsobeno tím, že indoevropský jazyk přejala obyvatelstvo se zcela jiným způsobem myšlení a vyjadřování.

Vývoj charakteristických znaků germánštiny se v poslední době s několika stran vykládá působením etnického substratu náležejícího v okruh jazykové skupiny ugrofinské. *T. E. Karsten* v článku »Zur Erklärung der germanischen Lautverschiebung« (Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors, 7, 1924, 319—337) mluví o této věci velmi opatrně, ale připouští možnost, že část Indoevropanů od jihu přišla v centru germánské pravlasti podlehlá vlivu národa, jehož jazyk patřil k jazykovému typu baltické finštiny (str. 331) a vlivu tomuto zejména připisuje ustálení germánského přízvuku na kořenné slabice (str. 335). Zejména cenný je v jeho studii poukaz na konkrétní případ obdobný, na poměry jistých nářečí švédských na východním pobřeží Baltického moře, podléhajících vlivu sousedních nářečí finských: nářečí ta pozbyla aspirace tenuí, pozbyla charakteristického pro švédštinu musikálního akcentu a mají silný přízvuk na první slabice, a v některých případech i švédská slova mají místo medie nebo znělé spiranty tenuí. Ruský linguista *E. Polivanov* v malém článku »Причины происхождения Umlaut'a« (Сборник Туркестанского Восточного Института в честь проф. А. Э. Шмидта, в Таškентě 1923, 120—123) vidí vedle posouvání hlásek vliv substrátu ugrofinského v čtených germánských přehláskách: »подпочвой (не индоевропейской) для таких языков с богатством Umlaut'a, каковы германские, был язык урало-алтайского (финского?) типа с гармонией гласных« (122).

Dávnými styky východní a západní Asie obírá se *Aug. Conrady* ve studii »Alte westöstliche Kulturwörter« (Sitzungsber. der sächs. Akad., philol.-hist. Kl., 1925, seš. 3., str. 19). Vychází od poznání *E. Polivanova* (Записки восточного отделения имп. русс. археологического общества 23, 1916, 263—264), že indoevrop. výraz pro »med« **medhu* se vyskytuje také v čínštině (ob.-čín. *miť*), konstatuje, že se jeho domněnka, jako by slovo to bylo vyšlo z Číny, ukázala nesprávnou, poněvadž slovo to bylo do čínštiny přejato odjinud a to v době této pozdní (to opravil *Polivanov* sám Сборник Туркест. восточн. Института в честь проф. Шмидта, в Таškентě 1923, str. 117, kde vykládá, že slovo to v čínštině je slovem přejatým — nemá ho tibetština ani jiné jazyky indočínské — a že se šířilo od západu na východ), ale uvádí — ovšem s největší rezervou — několik slov jiných, v nichž by

bylo možno viděti stopy pradávnych styků východu se západem, do-
svědčených zprávami literárními. Jsou to výrazy pro psa (pračín. *kuen*,
kun: ř. *uvov* atd.), pro husu (pračín. *gan*: ie. *ghans*-) a pro hovězí
dobytek (nejst. čín. **ngü*: ie. **gōu*, o němž zase dovozuje G. Ipsen,
Stand und Aufgaben der Sprachwissenschaft 226, že je přejato ze su-
merštiny). Conrady naznačuje jen možnost souvislosti těchto starých
slov čínských se slovy indoevropskými; jak si tuto souvislost třeba
vyložit, o tom neodvažuje se nijakého soudu.

Stará illyrská zeměpisná jména balkánská ze starých spi-
sovatelů a nápisů sebral a vydal *Hans Krahe* (Die alten balkanillyri-
schen geographischen Namen. Indogerm. Bibliothek, dritte Abteilung:
Untersuchungen, 7. Winter, Heidelberg, 1925. Str. X a 128). Kniha Kra-
hova má pět částí: v první jsou uvedeny neillyrské názvy z Illyrie,
pak je abecední seznam jmen illyrských z vlastní Illyrie, v 3. části jedna
o odvozovacích elementech, jimiž jsou tato jména tvořena, a v části
4. o jejich části základní, kmenové, v oddílu pátém konečně je seznam
illyrských jmen zeměpisných ze zemí jiných než z Illyrie, urovnaný
podle jednotlivých zemí. Práce tato jistě bude vítanou pomůckou při
studiu jazyka illyrského a při řešení otázek s jazykem tím souvislích.

(Zasláno.)

Ke kritice p. Dr. Jarosl. Ludvíkovského, uveřejněné o mé práci
v LF. r. 52, 1925, str. 299 n., podotýkám toto: Pan kritik praví, že
»není možné spojení „rhythmická gymnastika Dalcrozova a Dunca-
nova“, myslí-li se na slavnou tanečnici Isadoru Duncanovou«. Kdo
však ví, že neexistuje jen tanečnice Duncanová, nýbrž též Duncan,
jenž spiritualisováním pohybu usiluje o totéž, oč Dalcroze zmateriali-
sováním myšlenky, nebude se nad mémi slovy pranic pozastavovati.
Z příslušné literatury uvedl jsem vskutku jen pro čtenáře nejdůle-
žitější, t. j. tu, která jedná o vztazích antiky k dobám pozdějším, a to
až na jeden případ vesměs všeobecně. Proto jsem uvedl drobný článek
Novotného, ale ne jeho »Gymnasion« a proto jsem neuvedl knihy
Tomsovy. Práce páně kritikova »Antické myšlenky v Tyršově sokol-
ském a národním programu«, kterou jsem znal, mohla být uvedena,
trebaže jsem ji pokládal za detailní a proto vynechal. Konečně své
stanoviště k pokroku vůbec a k pokroku a konservatismu v antice
zvláště jsem vyložil v č. 6/7 minulého ročníku »Pramene« a v č. 1/2
nového ročníku »Nových Čech«. Tam odkazuji čtenáře a lituji jen, že
ani p. kritik, ač mé vysvětlení v »Prameni«, myslím, znal, nemohl si
odepřít, aby neopakoval po p. Dr. Pražákové, že se hlásím »pod prapor
konservatismu«.

Ant. Kolář.

(Odpověď.)

1. Přiznávám se, že ještě ani dnes nic nevím o onom Duncanovi,
ačkoli jsem se dosti snažil o něm něco dovědět, a to přirozeně již ten-
krát, když jsem psal svůj referát. Pan autor by mne byl mnohem lépe
poučil, kdyby byl uvedl nějaká data o tomto reformátoru tance. Ale
i pak bych trval na tom, že Isadora Duncanová, obnovitelka antických
tanečních forem, zakladatelka proslulé školy a autorka knihy »Tanec
budoucnosti«, měla býti jmenována vedle svého neznámého mužského
dvojníka. 2. Důvodům, proč p. autor nepojal uvedených dvou knih do
seznamu literatury, dobře nerozumím. Domníval jsem se, že jde o pouhé
nedopatření. 3. Nenapsal jsem o p. prof. Kolátovi, že se hlásí »pod
prapor konservatismu«, nýbrž jsem jen konstatoval, že se v závěru svých
úvah hlásí ke konservatismu, ale že se mohl stejným právem přihlásiti
pod prapor pokroku. Myslím, že p. autor svou obhajobou proti p. Dr.
Pražákové, jež mu vytkla konservatismus, jen potvrdil toto mé kon-
statování.

J. Ludvíkovský.

Nový zlomek řecké písně svatební.

Napsal Zdeněk K. Vysoký.

O povaze řecké svatební písně, původně lidového projevu citu a sympathie, jemuž se záhy dostalo uměle zušlechtěné literární formy, můžeme si učiniti představu poměrně velmi dobrou. Máme sice ze staré literatury zachováno jen málo památek tohoto druhu — zvláště od Sapfy, o níž víme, že složila celou knihu epithalamií, nás došlo jen něco málo kratičkých zlomků —, přece však jsme aspoň částečně odškodněni tím, že co se nám dochovalo z této poesie spolu s různými zprávami a předpisy pochází z nejráznějších dob, počínaje již Homerem a konče pozdní dobou byzantskou, takže nám pomáhá dokresliti obraz vývoje těchto písní a vysvětliti jejich podstatu a původ.

Druhou pomůckou při tom jest nám poznání o poměrně ustálené formě, již se bral tento jejich vývoj. Příčiny této věci nemůže pochopiti, kdo by popíral lidovou svatební píseň jako pramen literárně zdokonaleného epithalamia. Jediné tato silná tradice lidové písně, o jejíž literární zachování v původní prostotě získala si největší zásluhy Sapfo, způsobila, že po mnoho století jejího vývoje měnil se její ráz jen málo a že i předpisy, jež dávají pozdní řečtí rhetorové o skládání řečí svatebních, dosti se shodují s tím, co tvořilo obsahový postup starých písní.

Tato ustálená forma je rys, kterým se vyznačují skoro všechny nám zachované zlomky i celé písně. Spojiti lidovou tradici s požadavky umělecké rozmanitosti a neklesnouti nikdy v šablonu a konvenci dovedla jen silná individualita Sapfina. Doba hellenistická se mohla od ní jen učit. Vliv Sapfin to byl, který učinil z epithalamia Theokritova (c. 18) a Katullova (c. 62) umělecké výtvary prvního řádu. Theokritos a Katullus byli však velikými básníky. Průměrné i podprůměrně nadaných bylo daleko více.

Takovému asi skladateli patří i autorství nově nalezeného zlomku, o němž zde chceme pojednat.

Catalogue of the Greek Papyri in the John Rylands Library (Vol. I., Literary Texts ed. by A. S. Hunt, Manchester 1911, str. 28 n.) obsahuje totiž velice zajímavý zlomek papyrového proužku o šesti hexametrech, pocházejících s největší pravděpodobností z nějakého epithalamia. Papyrus jest z Hermopole (Esmunên) a pochází nejspíše z druhé poloviny IV. stol. po Kr. Z které doby zlomek pochází, jest těžko určití již pro jeho konvencionální ráz, jak dobře vystihl Hunt povahu tohoto zlomku. Myslím však, že Hunt zlomek přibližně správně určuje, klade-li jej do doby hellenistické nebo

ještě dále do epochy římské. Zlomek určitě blíže než tímto přibližným udáním Huntovým jest téměř nemožné, protože vedle parafrase homerské, zřejmých ohlasů poesie Theokritovy a konečně výčtu obvyklých přání a lichotek se básnická osobnost skladatele tohoto kratičkého zlomku docela ztrácí.

Když jsme se zmínili o vnější historii tohoto zajímavého zlomku, uvedeme znění jeho, jak je uveřejnil Hunt, abychom pak mohli promluvit o jeho textu, povaze, místu, odkud byl nejspíše vytržen a nám zachován, a o jeho ceně.

Zlomek zní takto:

*νυμφίε σοι¹ Χάριτες γλυκεραί καὶ κῦδος ὀπηδ[ε]ϊ.
 Ἀρμονίη χαρίεσσα γάμοις γέρας ἐγγυάλιξε.
 νύμφα φίλη μέγα χαίρει διαμπερές· ἄξιον εὖρες
 νυμφίον, ἄξιον εὖρες· ὁμοφροσύνην δ' ὀπάσει[ε]ν/
 ἤδη που θεὸς ὕμν² καὶ αὐτίκα τέκνα γενέ[σ]θαι
 καὶ παίδων παῖδας καὶ ἐς βαθὺ γῆρας ἰκέσθ[αι].*

Domnívám se, že v této formě, jak jej původně uveřejnil Hunt, jest text zlomku jediné správný — jak ještě se o té věci zmíníme — a pak bych slova fragmentu přeložil prosou takto:

„ . . . Ženichu, tebe provázejí líbezné Charitky a sláva. Milostná Harmonie propůjčila (svého) daru (vašemu) sňatku. — Milá nevěsto, velmi se raduj stále a stále: našla jsi ženicha, který jest tebe hoden, vskutku jest tebe hoden. — Kéž vám bůh nyní jen dopřeje žítí ve svornosti a brzo zroditi dítky a spatřiti děti dětí a dojíti vysokého stáří!“

Náš zlomek jest obzvláště zajímavý tím, že nejen výrazy slovními napodobuje mluvu homerskou, nýbrž jest zřejmou reminiscencí na proslulé místo Homerovy Odysseie (VI. 180 nn.), kde Odysseus v závěru svých proseb k Nausikai přeje decti Alkinoově toto:

*σοὶ δὲ θεοὶ τόσα δοῖεν ὅσα φρεσὶ σῆσι μενοινᾶς,
 ἄνδρα τε καὶ οἶκον, καὶ ὁμοφροσύνην ὀπάσειαν
 ἐσθλήν· οὐ μὲν γάρ τοῦ γε κρείσσον καὶ ἄρειον,
 ἢ δδ' ὁμοφρονέοντε νοήμασιν οἶκον ἔχῃτον
 ἀνὴρ ἢ δὲ γυνή· πόλλ' ἄλγεα δυσμενέεσσιν,
 χάσματα δ' εὐμενέησιν· μάλιστα δέ τ' ἔκλυον αὐτοί.*

Neznámý skladatel zachovaného zlomku přeje ženichu a nevěstě totéž, co Homeros ústy Odysseovými vyprošuje královské princezně, až jedenkráté půjde za muže: svornou mysl. Chápeme, s jakou opravdovostí pronášel u Homera slova ta rek, jenž tolik vytrpěl, jemuž tolik lákavých nabídek se dostalo na jeho dlouhé pouti, a jenž při všem přece nepřestal toužit po své věrné ženě. Slova Homerova byla zkrátka takřka předurčena k tomu, aby jich pozdější doba užila pro obvyklá přání, jež byla důležitou součástí

¹ Papyrus má *σου* místo *σοι*.

² Papyrus má *αμμι* místo *ύμμι*.

svatebních písní. Jest pouze divné, že se s reminiscencí touto setkáváme až v tomto kratičkém zlomku neznámého skladatele. Snad je to způsobeno jen náhodou, snad již Sapfo — i to bych se odvážil říci — užila v některé své svatební písní tohoto skvělého přání Homerova. Pomýšlím-li právě na Sapfu, mám k tomu některé důvody.

Nepochybně od Sapfy jest zlomek svatební písně (zl. *104 B.), v němž se krásný ženich přirovnává k pružné, štíhlé ratolesti:

*Τίψ σ', ὦ φίλε γάμβρε, κάλως ἐκδάσσω;
ῥοπανι βραδίῳ σε κάλιστ' ἐκδάσω.*

I toto srovnání Sapfino připomíná částečně slova, kterých v téže řeči užil Odysseus, divící se kráse Nausikaině (Od. VI. 162 n.). Tu přirovnává se podobným způsobem krásná dívka s mladým výhonkem palmovým:

*Δήλω δὴ ποτε τοῖον Ἀπόλλωνος παρὰ βωμῷ
φοίνικος νέον ἔρνος ἀνερχόμενον ἐνόησα.*

Vedle toho poučuje nás o velikém vlivu Homerově na Sapfu delší objevený zlomek (u Diehla, Supplem. lyr.³ č. 20) vypravující o příchodu Hektora a jeho nevěsty Andromachy a popisující radost v městě a zpěv vítajících. Zlomek ten obsahuje pojednou tolik reminiscencí homerských jak ve výrazech, tak v širokém, epickém toku svého líčení, čehož u Sapfy v starých zlomcích jsme neznali, že se nedivíme, že se ozvaly i hlasy tvrdící, že zlomek není od Sapfy (na př. Wilamowitz, N. J. 33, 1914, str. 230), ačkoli málokterý zlomek je pro ni tak dosvědčen jako právě tento (srov. H. Jurenka, Wiener Studien 36, 1914, str. 219 n.).

I zdá se mi skoro ještě pravdě nepodobnější, že by Sapfo při svém jemném citu, při své veliké znalosti Homera přehlédla toto krásné přání manželského štěstí a ponechala je zcela stranou při skládání svých svatebních písní, než že by mnoho století po její smrti neznámý, asi jen průměrně nadaný básník, je jako novinku objevil a do svého epithalamia vložil. Ale ať již věc se má tak či onak, jsou nám všechny tyto zlomky význačným svědectvím velikého vlivu Homerova na poesii lyrickou, což jest novými nálezy stále potvrzováno.

Vedle tohoto na první pohled zřejmého ohlasu Homerovy poesie stojí skladatel našeho zlomku zcela určitě pod vlivem Theokritovým, jak dobře poznal již Hunt. Skladatel znal patrně Theokritovo proslulé epithalamion na Helenu (c. 18). Na Theokrita upomíná zvláště typické opakování týchž slov dvakrát za sebou, aby se dosáhlo sesílení myšlenky. V našem zlomku opakuje se dvakrát *ἄξιον εὖρες* v řádce třetí a čtvrté. V epithalamiu Theokritově je takových dokladů dosti: ve v. 50 *Λατὼ μὲν δοτῇ, Λατὼ κουροτόφος*, ve v. 51 *Κύπρις δέ, θεὰ Κύπρις*, ve v. 52 *Ζεὺς δέ, Κρονίδας Ζεὺς* a j.

Zlomek, o němž jednáme, jest nejspíše konec nějaké svatební písně. Alespoň po slovech přání, jaká čteme na konci zlomku,

není třeba již nic si domýšleti. Novomanželům se přeje, aby žili ve svornosti, měli brzo děti, dočkali se ještě vnuků a byli dlouho ve zdraví spolu živi. To jest docela vhodný závěr. Hojně svatebních písní takovým přáním jistě končilo. Končí se jím vlastně i epithalamion Theokritovo i Katullova svatební píseň 61. Slib dívek u Theokrita, že druhého dne přijdou mladou dvojici pozdravit časně z rána, jak zapěje kohout, a u Katulla výzva, aby dívky již zavřely dveře, a opětovné přání novomanželům, jsou jen individuálním dodatkem básnickým; vlastní epithalamion se skončilo již o několik veršů dříve.

S tím zcela ve shodě jsou předpisy, které řečti rhetorové stanoví pro závěr svatební řeči. Na doklad uvedeme tyto zprávy: Dionys. Hal. *μέθοδος ἐπιθαλαμίου* p. 250: *ἐπὶ τέλει δὲ καὶ εὐχῇ χρῆσθαι, ὅπως ὡς τὰ χίσις παῖδες γένοιντο. μέθ. γαμηλίων* 238: *εὐχῇ χρῆστέον ἀγαθῶν μὲν αἰτησιν ἐχούσῃ περὶ τὸν γάμον καὶ τὰς παιδοποιίας, ἀποτροπὴν δὲ τῶν κακῶν*. Rhetor Menandros *περὶ ἐπιδεικτικῶν* 272: *εἴτα εἰς εὐχὰς καταστρέψεις τὸν λόγον*, 279: *εἴτα εὐχὴν ἐπιθήσεις τοῖς εἰρημένους, αὐτὸς αἰτῶν αὐτοῖς παρὰ τῶν κρειττόνων, συζυγίαν ἡδίστην, εὐδαιμονίαν, βίον ἐπὶ εὐραστον, παίδων γενέσεις καὶ ὅσα προεῖρηται*.¹

Zcela podobně, jak hlásají tyto rhetorické předpisy, končí se i jedno z epithalamií Georgia Grammatika z doby byzantské (u Bergka P. L. G., 4. vyd., v t. zv. Appendix Anacreonteorum č. 8, str. 375, v. 36 nn.), aby se novomanželce po uplynutí obvyklé lhůty narodilo dítě:

*Ὅθεν, ὦ μάκαιρα, χαίροις
γεραροῖς ζυγεῖσα λέκτροις
τετελεσμένως δ' ἐς ὥρας
παῖν ἀγκάλαισι φέρβοις.*

Zdá se tedy velmi pravdě podobno, že skladatel našeho zlomku svým přáním svou píseň ukončil. Originality, jak jest viděti, mnoho neprojevil; míti děti a dojítí vysokého věku, to bylo běžné přání, jež se opakovalo stále a stále. S touto běžnou gratulační formou jest ovšem v podivuhodném kontrastu přání manželské svornosti, jež jest zase vypůjčeno z Homera buď přímo, anebo snad spíše prostřednictvím Sapfínym.

Před tímto závěrečným přáním jest v našem zlomku oslovena nevěsta. Vybízí se, aby se radovala, že našla ženicha, který jest jí hoden. Také v uvedeném již epithalamiu Georgia Grammatika předcházejí slova obdivu nad tím, že se za sebe dostali dva výteční lidé (v. 32—35). A jako praví náš neznámý skladatel o nevěstě: *νυμφίον ἄξιον εἶδες*, tak dí i Georgios: *πόσιν ἄξιον μετέρχῃ* (v. 35).

¹ Všechny tyto i jiné zajímavé předpisy pečlivě sestavil E. Mangelsdorff, *Das lyrische Hochzeitsgedicht bei den Griechen und Römer*, diss., Giessen 1913, str. 20, pozn. 1; viz i str. 47.

Jestliže se nevěsta vybízí k radosti nad ženichem, jenž jest jí hoden, předcházely nejspíše před zlomkem, který nás došel, verše, kde se vypočítávaly přednosti ženichovy a nevěstiny. Vlastnosti obou, ženicha i nevěsty, byly si tak podobné a spolu dokonalé, že mohl básník v druhém verši zachovaného zlomku konstatovati prostou oznamovací větou, že sama bohyně souladu Harmonia vybrala si zvláště tyto dva lidi, aby je spojila. Tak jest v základě asi rozuměti slovům: *γάμοις γέρας ἐγγυάλιξε*.

Šťastná náhoda zachovala nám ještě verš první, který obsahuje výčet oněch předností ženichových: jest to jeho tělesná krása a jeho sláva. Nemohlo se tedy ve ztracených verších předcházejících mluvit o ničem jiném než o nevěstě. Chválily se tu její přednosti asi podobným způsobem, jako se vypočítávají výborné vlastnosti jejího ženicha. Co však bylo dále, z jaké souvislosti jest vytržen náš zlomek, zda měl snad ještě nějaký jiný účel, než být pouhou svatební písní, nemůžeme říci, nechceme-li se pustiti do libovolných dohadů.

Chvála nevěstinych a ženichových předností — ať opravdových či lichotně zveličených — je nepochybně též odkazem oné původní staré lidové písně svatební. Jest již u Sapfy v nepatrných zlomečcích jejích svatebních zpěvů. Chválila se zřejmě nevěsta proto, aby ženich byl pyšný na svou ženu, ženich pak byl podobným způsobem vynášen, aby se tím zalichotilo nevěstě. Srv. Sapfin zlomek 99 B., kde se chválí ženich takto:

*Ὀλβιε γάμβρε σοὶ μὲν δὴ γάμος, ὧς ἄραο,
ἐκτετέλεσ', ἔχης δὲ πάρεθενον, ἂν ἄραο.*

A v zl. 106 B. se praví podobně:

Ὁδ' γὰρ ἦν ἀτέρα παῖς, ὦ γάμβρε, τοιαῦτα.

Jak se zase lichotilo nevěstě pochvalou ženicha, viděli jsme již v uv. zl., kde se srovnávala jeho pružná postava s mladým palmovým výhonkem.

Nehledíme-li ani k pozdním epithalamiím byzantským, setkáváme se s onou proti sobě stavěnou chválou manželské dvojice již u Euripida a u Theokrita. U Theokrita jest to sňatek Menelaa s Helenou, jejíž krása a dovednost velebí se v skvělých srovnáních (c. 18, v. 26—37), u Euripida v zlomku z Faethonta (zl. 781, v. 14—31 Nauck) jest to zase svatba Afrodity s Faethontem (tak soudí velmi pravděpodobně Wilamowitz: Sappho und Simonides, v Berlíně 1913, str. 38, pozn. 1). Že u Theokrita i u Euripida se zcela zřejmě straní nevěstám, kdežto ženich se odbývá jen velmi stručnými slovy, plyne ovšem z výjimečné situace obou básní: ženichové jsou pouzí smrtelníci, ale nevěsta jest buď bohyně (u Euripida) nebo Diova dcera (u Theokrita).

I tyto ukázky z jiných svatebních písní svědčí jasně, že v našem zlomku nemohlo v ztracené části před chválou ženichovou předcházeti nic jiného, než chvála nevěsty.

Po tomto výkladě zlomku, který jsme hleděli podepřítí doklady z jiných svatebních písní, obrátíme se nyní k textu jeho, při němž připouštěl sám Hunt i jinou možnost výkladu i některé změny.

V řádce prvé slovo *οπηδ[ε]ι* jest možno pokládati buď za imperfekturní: *οπηδει*, nebo za třetí osobu přítomného času *οπηδει*. Rozhodnutí zde jest velmi lehké. Svatební píseň, jak jsme z dokladů viděli, chválí pozitivní vlastnosti ženichovy. Říci o někom, že jej Charitky a sláva provázely, bylo by jako označiti, že co bylo, už není. A za takové potěšení by se každá nevěsta poděkovala. Ostatně byl by s tímto historickým časem v podivném kontrastu vybízecí imperativ: *μεγα χαίρε*. Hunt připouští však ještě, že by se mohl snad v řádce druhé tvar *εγγυάλιξε* pozměniti v optativ *εγγυαλίξαι* a podle toho i v řádce prvé čisti místo *οπηδ[ε]ι* optativ *οπηδ[ο]ι*. Pravda jest ovšem, že v prvním nám zachovaném verši v slově *οπηδ[ε]ι* na papyru *ε* nemáme a že je možno doplniti zde stejným právem *ο*; vážnější jest však, že bychom musili ve verši druhém měniti zcela dobře čitelné *εγγυάλιξε* ve formu optativní. A už to mluví proti Huntovi. Nehledě ani k neobvyklé formě *οπηδοι*, spíše bychom si čtením tímto věcný výklad ztížili než objasnili. Řekli jsme již, že svatební píseň chválila na ženichu jeho vynikající vlastnosti, ať již je měl či nikoliv. Divně by se však lichotilo ženichovi, kdyby se mu teprve přálo, aby ho sláva a krása doprovázela. Změna *εγγυάλιξε* v *εγγυαλίξαι* by způsobila jen to, že bychom již tak dost chudičký výtvar neznámého básníka ještě oklestili. Přál by potom skladatel novomanželům dvakrátě totéž: jednou by jim měla uděliti soulad v životě Harmonie, a hned o něco dále zase jiný bůh měl by jim dopřáti daru vlastně téhož, t. j. svorné mysli. Tyto dvě blízké prosby byly by nesrozumitelným způsobem od sebe roztrženy výzvou nevěsty, aby se radovala nad svým ženichem, jenž jest jí hoden. Zkrátka, pak by byl celý zlomek jediným přáním, do něhož by rušivě a nepochopitelně zasáhla ona výzva.

Příčinu, proč Hunt připouštěl možnost změny oněch tvarů ve formu optativní, vidím v tom, že při výkladu zlomku příliš mu tanulo na mysli citované místo Homerovo, které ovšem tlumočí jen samá přání (*δοῖεν, δαΐσειαν*); pak mimoděk přenášel tuto představu i na náš zlomek.

Ten však jest částí svatební písně a proto jeví i všechny rysy postupu obvyklého při jejich skládání. V překladu zlomku, který jsem uvedl na počátku, oddělil jsem myšlenkové celky a skupiny pomlčkami; z výkladu stala se, myslím, věc ta zřejmou.

Grammatické a exegetické příspěvky k Novému Zákonu.

Podává Ferd. Stieblitz.

1. ἀπέχουσι τὸν μισθὸν αὐτῶν.

V šesté kapitole evangelia Matoušova vyskytuje se třikrát (ve v. 2, 5 a 16) uvedená věta, v níž je užito rčení ἀπέχειν τὸν μισθόν. Mimo to je v podobném smyslu užito slovesa ἀπέχω ještě u Lukáše 6, 24 ἀπέχω τὴν παράκλησιν, v listě k Filippským 4, 18 ἀπέχω πάντα a v listě k Filemonovi 15 ἵνα αὐτὸν αἰώνιον ἀπέχης.

Pro význam slovesa ἀπέχω v těchto rčeních bylo několik dokladů již z předkřesťanské literatury řecké, ale teprve nálezy papyrové je úplně objasnily. V nich se vyskytuje ἀπέχω hlavně na kvitancích jako odborný výraz, kterým se potvrzuje příjem peněz, řídceji plodin a jiných věcí. Dokladů je dnes po ruce veliké množství, hlavně z ostrakových kvitancí daňových a z papyrů obligacních, několik i z nápisů. Na souvislost tohoto odborného výrazu s novozákonním ἀπέχουσι τὸν μισθόν poukázal A. Deissmann¹; soustavně zpracoval materiál, přístupný do r. 1900, po stránce věcně-právní H. Erman² a stručněji nebo obsírněji o věci jednájí i jiní.³

Skutečnost, že se příjem kvituje praesentním tvarem slovesa složeného s předponou ἀπό, vedla A. Thumba k domněnce, že tu má předpona ἀπό význam perfektivující, dodávající praesentu ἀπέχω vidu jednodobého; ἀπέχω je podle Thumbu videm totožné s aoristy ἔσχον nebo ἔλαβον, je to »aoristové praesens«, praesentní forma pro vidové formy σχειν nebo λαβεῖν.⁴ Tento výklad Thumbův převzal i Deissmann (Licht von Osten I. c.) a Moulton (Einleitung in die Sprache des N. T., str. 187); přešel i do Moul-

¹ Neue Bibelstudien (Marburg 1897) str. 56; nově: Licht von Osten⁴ (Tübingen 1923) str. 88 nn.

² Archiv für Papyrusforschung (1901) str. 77 nn.

³ Na př. U. Wilcken Griechische Ostraka aus Aegypten und Nubien (Leipzig 1899) I., str. 96; Fr. Preisigke Girowesen im griech. Aegypten (Strassburg 1910) str. 210, 228, 331, 396; P. M. Meyer Griechische Texte aus Aegypten (Berlin 1916) str. 115; týž Juristische Papyri aus Aegypten (Berlin 1920) str. 95 n.; srv. i J. H. Moulton - G. Milligan v čas. The Expositor (červenec 1903, str. 91; mně nepřístupno). — Viz také slovníky: H. van Herwerden Lexicon Graecum suppletorium² (Leiden 1910); J. H. Moulton - G. Milligan The Vocabulary of Greek Testament illustrated from the Papyri etc. (London I. 1914); H. Cremer - J. Kögel Biblisch-theol. Wörterbuch des N. T.-Griechisch¹¹ (Stuttgart 1923); Fr. Preisigke Wörterbuch der griech. Papyrusurkunden (Berlin I. 1924) a G. Liddell - R. Scott A Greek-English Lexicon (nově vydává H. S. Jones, Oxford I, 1925).

⁴ Výklad o tom v článku Prinzipien der Koine-Forschung (Neue Jahrb. IX. 1906, str. 254 n.) a ve 4. vyd. Brugmannovy řecké grammatiky, str. 549 n., příležitostně i jinde.

tonova-Milligánova slovníku (Vocabulary, str. 57). Naproti tomu v mluvnici *Blassově-Debrunnerově* (Neutestamentliche Grammatik⁵, Göttingen 1921, § 322) je ἀπέχω v tomto významu zařaděno mezi perfektní praesentia (= ἀπειληφα). A Erman (l. c. v pozn. 2. na str. 71) dokázal podle našeho soudu přesvědčivě, že u Řeků — stejně jako u Římanů — převládá při kvitování příjmu nikoli představa dokonaného děje, že někdo něco přijal, nýbrž přítomného stavu: že někdo něco má.

Pro překlad je celkem lhostejno, vyjádříme-li ἀπέχω slovy »přijal jsem« nebo »mám«. Už latinská vulgáta tu není důsledná, překládajíc Mat. VI 2, 5, 16 receperunt,¹ Luk. VI. 24 habetis, Fil. IV 18 habeo, Filem. 15 ut reciperes. Je docela přirozeno, že my v řeckých kvitancích podle našeho jazyka překládáme ἀπέχω okamžitým praeteritem »přijal«. V tom směru jsou bezpředmětné Ermanovy pochybnosti (l. c. 77), lze-li ἀπέχω právem překládati do němčiny »ich habe empfangen«. Moulton-Milligan (Vocabulary l. c.) správně tvrdí, že je to smyslem »I have received«. Ale představou a grammaticky to není totéž. A poněvadž se sloveso ἀπέχω v tomto významu uvádí jako jeden z nejbezpečnějších dokladů o perfektivujícím vlivu předpony ἀπό na řecké sloveso, všimneme si věci zevrubněji.

Od nejstarších dob užívá se pro stvrzení příjmu praesentia sloves ἔχω nebo ἀπέχω. Kdyby byla tanula Řekovi na mysli představa provedeného příjmu jako dokonaného děje, bylo pro něho nasnadě vyjádřiti ji efektivním aoristem ἔσχον, ἀπέσχον. Ale on právě zjišťoval stav, příjmem vzniklý: že něco má, co přijal. Erman správně upozorňuje, jak si navzájem odpovídají pojmy »dávati« a »mlti«: dávati je činiti, aby někdo něco měl. Uvádí pěkný příklad ze Seneky: »dare — habendum alteri tradere«. Tak také na př. v řeckém αὐτῷ ταῦτά σοι δίδωμι ἔχειν naznačuje ἔχειν výslední stav činnosti δίδωμι; podobně καὶ σὺ οὖν ἡμῖν δίκαιος εἰ ἀντιχαρίζεσθαι, ἵνα καὶ ἔχοντες τι οἴκαδε ἀφικώμεθα (Xenof. Kyr. IV. 1, 20), kde je ve slovese ἀντιχαρίζεσθαι skryt také pojem »dávání«, jehož výsledek naznačuje particiipium ἔχοντες. Kde jde o pouhou skutečnost příjmu, nikoli o vyjádření stavu jím vzniklého, tam se zpravidla užívá slovesa δέχεσθαι nebo λαμβάνειν; srv. Herod. VIII. 137 δεκόμεθα τὰ δίδοις; Plat. Gorg. 499 C τοῦτο δέχεσθαι τὸ διδόμενον; hom. hym. III. 312 δός τε δίκην καὶ δέξο; Herod. III. 148 λαβεῖν μὲν διδόμενα οὐκ ἐδικαίειν; [Plat.] Axioch. 366 C δός τι καὶ λάβε τι.

Také na papyrech,² konstatuje-li se prostě skutečnost příjmu, užívá se sloves δέχομαι nebo λαμβάνω; pro prvé srv. Preisigke

¹ Versio antehieronymiana kolísá už v překladech kapitoly Matoušovy; tak má Codex Veronensis (vyd. J. Belsheim³ v Praze 1904) VI 2 a 5 perceperunt, ale 16 habent.

² V citování papyrů užíváme obvyklých zkratk (srv. Wilcken Grundzüge I. 1, str. XXV), pokud nejde o novější publikace.

Wörterbuch s. v., pro druhé¹ na př. BGU. 1280 (z III. století př. Kr.) *τὰς τεσσαράκοντα δραχμὰς ἔλαβε*; 1355 (z téže doby) *τιμὴν ἔλαβεν*; 423 (z II. stol. po Kr.) *ἔλαβα βιατικόν*.² Ale má-li býti stvrzen příjem, užívá se sloves *ἔχω* nebo *ἄπέχω*, a to až do počátku doby římské výhradně v tvarech praesentních. Efektivním aoristem těchto sloves začíná se stvrzovati příjem teprve od doby římské,³ a skoro současně se začíná užívatí také tvarů perfektních. Praesentní tvary ustupují však jenom ponenáhlu tvarům praeteritálním, jež nabývají rozhodné převahy teprve od II. stol. po Kristu.

Z toho plyne, že se při stvrzování příjmu houževnatě udržovalo vědomí přítomného stavu, vzniklého příjmem. Pokud se týče pronikání tvarů aoristových, poukazuje Erman právem na to, že velké množství dokladů, na nichž je čteme, je vlastně původu neřeckého, neboť pocházejí od počítěných barbarů, kterým bylo ryze řecké myšlení značně cizí. K tomu třeba ještě uvážiti, že mnohé doklady vznikly opisováním šablonovitých formulářů, a že se tu druhy značnou měrou uplatňovaly lokální rozdíly v kancelářské praxi a pod.⁴ A pokud se týče tvarů perfektních, žije v nich patrně dále původní vědomí, že se vyjadřuje stav příjmem vzniklý.⁵

Dějiny slovesa *ἔχω* a *ἄπέχω* na nápisích, papýrech a ostrakách jdou úplně souběžně, a nemůže býti pochyby o tom, že jako v slovese *ἔχω* převládá stále vědomí přítomného stavu, je tomu tak i u slovesa *ἄπέχω*. Jde o to vysvětliti, proč se užívá vedle slovesa jednoduchého pro touž věc i složeniny *ἄπέχω*.

V článku již častěji uvedeném, k němuž odkazujeme také pro doklady, soudí Erman, že se sloveso *ἄπέχω* má k *ἔχω* zcela tak jako *δίδωμι* k *ἀποδίδωμι*; tedy že stvrzuje příjem toho, co bylo vráceno, nebo toho, co komu náleží. Původ tohoto významu hledá v půjčce. Ten kdo půjčuje, *δίδωσι*, kdo půjčku přijímá, *ἔχει*; kdo pak půjčku vrací, *ἀποδίδωσι* a větitel *ἄπέχει*. Odtud se dostalo sloveso *ἄπέχω* jako odborný výraz pro kvitování do obligací vůbec, jež jsou buď skutečnými nebo fingovanými půjčkami; otřením původního významu se potom rozmohlo vedle *ἔχω* prostě jako odborný výraz pro stvrzování příjmu. Ale pro vyplacení půjčky se stále udrželo *ἔχω*.

Tomuto výkladu, jenž je sám o sobě velmi pravděpodobný, je na obtíž značně spleťtí užívání slovesa *ἄπέχω*. Čteme je

¹ Srov. nyní uv. slovník Preisigkův (dílu II. seš. 1) s. v. *λαμβάνω*,

² Slovesa *λαμβάνω* mohlo se už dokonce velmi brzy užívatí absolutně; srv. P. Flind. II. 11 (z r. 235 př. Kr.) *διὰ τὸ . . . κατὰ μικρὸν λαμβάνειν* = poněvadž »bereme« (dostáváme plat) po malých částech.

³ Mezi vypsánými doklady, počtem na 250, máme pro to nejstarší svědectví z r. 5 př. Kr.: *ἔχον παρ' αὐτῶν τιμὴν* (P. Tebt. 459).

⁴ Srv. na př. *Mitteise* (Grundzüge II. 1, str. 76) a konkrétní příklady u *Meyera* Griecha. Texte, str. 115.

⁵ Erman l. c. směřuje tvary perfektní s aoristovými, jak soudíme, neprávem, neboť jsou to různé představy.

v dokladech tak rozmanitých, že v praxi většinou nelze postihnouti rozdílů mezi ním a jednoduchým ἔχω. Tak na př. na stvrzenkách o zaplacení daní, což je splácení povinného závazku, vedle očekávaného ἀπέχω vyskytuje se velice často ἔχω.¹ Je tedy skutečně velmi těžko všude stanoviti, kde stojí ἀπέχω ve významu »mám, co mi náleží«, a kde prostě ve významu »mám, co jsem přijal«. Neboť nemůžeme často rozhodnouti o představě, jakou příjemce měl: mohl na př., třebaš přijímal to, co mu náleželo, kdykoli také užiti slovesa ἔχω.

Ostatně tento význam — »mám, co mi náleží« — byl by se musil vyvinouti z významu původního, v němž předpona ἀπό má konkrétní platnost. U Homera zastihujeme ještě starší stadium pozdějšího komposita ἀπέχω, kdy bylo ἀπό ještě příslovcem: Χαρίτων ἀπο κάλλος ἔχουσαι (Od. VI 18.), θεῶν ἀπο κάλλος ἔχουσα (ib. VIII 457). Na vyšším stupni vývojovém jest původní spojení *ἔχω τινὸς ἀπο na př. v Sofokleově verši Filokt. 559 n.: τί μοι νεώτερον βούλευμ' ἀπ' Ἀργείων ἔχεις. Tu se z příslovce už stalo adnominale.² Pro typ *ἀπέχω τινὸς a *ἀπέχω ἀπό τινος, pokud je nám známo, není dokladů, ale to na věci nic nemění: uvedené doklady stačí, aby bylo jasno, že ἀπό ve spojení s ἔχω a s genitivem udávalo původ toho, co kdo má. V pozdějším vývoji byla vazba ἔχω ἀπό τινος zatlačena vazbou ἔχω παρὰ τινος, jež se vyskytuje na papyrech velmi hojně. Ale ve složenině ἀπέχω, kterou se kvituje příjem, žije dosud ten význam předpony, jaký je v homerské vazbě τινὸς ἀπο ἔχω = *ἀπέχω τινὸς = ἔχω ἀπό τινος. Podle vzoru slovesa ἔχω přijímá pak i ἀπέχω vazbu παρὰ τινος, a tak čteme v souvislosti na papyrech velmi často ἔχω παρὰ σοῦ i ἀπέχω παρὰ σοῦ a pod. Praegnantě se objevuje význam předpony ἀπό tehdy, neudává-li se původce, nýbrž jen předmět (ἀπέχω τινήν), nebo ani ten (zejm. na konci dokladu, druhdy i s podpisem: ὁ δεῖνα ἀπέχω).

Rozdílů mezi kvitujícím ἔχω a ἀπέχω tedy původně není, neboť obě slovesa vyšla v témž významu z jednotné vazby *ἔχω τινὸς ἀπο. Ve smyslu pozdějšího vývoje liší se od sebe asi tak, jako sloveso λαμβάνω od ἀπολαμβάνω: předpona určitěji naznačuje vnější původ činnosti nebo stavu, jehož nositelem je podmět. Je zcela možné, že sloveso ἀπέχω nabylo v některých případech významu »mám to, co mi od někoho náleží«. Tak i v slovesech ἀποδίδωμι nebo ἀπολαμβάνω předpona ἀπό nezřídka naznačuje povinné dávání nebo přijímání něčeho povinného. Je také zcela možné, že při tomto předpokládaném vývoji působilo sloveso ἀποδίδωμι v tom směru, jak se domnívá Erman, takže se vytvořila polární významová dvojice ἀποδίδωμι —

¹ Srv. Wilckena v článku Ermanově, na str. 80.

² Pod. určení původové ve frási βλον ἔχω ἀπό τινος (na př. Plut. Symp. 8, 8, 2 ἀπὸ θαλάττης).

ἀπέχω. Ale to už by bylo zúžení významu prvotního. Jisto je, že pro všechny případy, kde se slovesem ἀπέχω stvrzuje příjem, vystačíme s jeho významem konkrétním, jenž se rovná rčení ἔχω ἀπό τινος.

Z těchto pozorování a úvah vychází na jevo, že je ἀπέχω, kterým se stvrzuje vedle ἔχω příjem, praesens, že vyjadřuje stav vzniklý příjmem, a že předpona ἀπό určuje blíže stav slovesem vyjádřený, nikoli jeho vid.

Nasvědčuje tomu i stilisace mnohých dokladů.

Tak čteme v P. Par. 32 (z r. 162 př. Kr.): γινώσκετε, ἄφ' οὗ ἀπελήλυθα, μὴ ἐσχολακῆναι με, περὶ ὧν ἐντειλείσθαι (!) μοι, ἔτι δὲ καὶ ἐπιτελεῖσθαι... καὶ μὴ δύνασθαι... Καβάτοκον δ' ἐπιτηρῶ... ἀπέχω δὲ παρὰ Καβατόκον δραχμὰς Ἀτκ'... Líčí se tu vesměs přítomný stav, do něhož zapadá i ἀπέχω = mám. V P. Par. 58 (z r. 154 př. Kr.) píše Ptolemaios Hippalovi o koupi krásy od jedné ženy: τετίμηκα τὴν βοῦν ταλάντων τρία ἡμυσιν. ἀπέχει (ta žena už ode mne má) δραχμὰς Ἀ', ἀπόδος αὐτῇ (vyplat jí ještě)... V BGU. 1457 (II. st. př. Kr.) je tato souvislost: ἀπέχομεν παρὰ σοῦ τὸν φόρον οὗ μεμίσθωσαι παρ' ἡμῶν κληροῦ... ἐγκαλοῦμεν... ἀπέχω. Ἀπέχομεν je výslední stav po μεμίσθωσαι. Srv. dále: Gr. Texte¹ 11 (II. st. př. Kr.): ὁμολογῶ ἀπέχειν τὰ δύο τάλαντα... καὶ ποιήσω καθότι (προεγράφεται) καὶ τέθειμαι τὴν συγγραφὴν κυρίαν. BGU. 584 (z r. 44 po Kr.): ἀπέχω παρ' ὑμῶν τὸν φόρον τοῦ ἐλαιουργίου, ὧν ἔχετε μου ἐν μισθώσει. Gr. Texte 12 (115 po Kr.): ὁμολογεῖ Ἀπολλήσιος... ἐπιτεχωρηκῆναι... καὶ ἀπέχειν τὴν συγκεχωρημένην τιμὴν. Gr. Texte 13 (141 po Kr.): ὁμολογεῖ... Ἰούλιος... πεπρακῆναι... καὶ ἀπέχειν τὸν ὁμολογοῦντα τὴν συμπεφωνημένην τιμὴν... Ἰούλιος πέπρακα καὶ ἀπέχω τὴν τιμὴν... BGU. 621 (z II. stol. po Kr.): ἀπέχομεν καὶ μεμετροῦμεθα παρ' ὑμῶν τὸν ὀφειλόμενον ἡμῖν ὀψώνιον. Atd.

Na papyrech se sloveso ἀπέχω často vyskytuje v líčení stavu přítomného, vzniklého nějakým jednáním, a to úplně souřadně s jinými slovesy v tvarech perfektních nebo praesentních.² Jinde se opět objevuje jako výslední stav nějaké činnosti, vyjádřený aoristem. Ze všeho je tedy patrno, že je správné, co čteme v mluvnici Blassově-Debrunnerově, že se totiž ἀπέχω rovná významem asi perfektu ἀπείληφα.³

¹ Griechische Texte aus Aegypten (vyd. P. M. Meyer), a to papyry; sbírka obsahuje také Deissmannova ostraka.

² Hojně užívání odborných výrazů v tvarech perfektních (σέσημείωμαι, γέγραφα, προέγραπται, τέταται, δέδωκα atd.) nasvědčuje vůbec tomu, že bylo u Řeků velmi oblíbené vyjadřovati tu stav jednáním vzniklý, nikoli jeho provedení samo. — K tomu srv. nyní E. Maysera Gramm. der griech. Pap. II, (Berlín 1926) str. 177 nn.

³ Srv. nyní i E. Maysera Gramm. der griech. Pap. II., str. 183.

Mimochodem budiž poznamenáno, že aorist *ἔσχον* podle svědectví papyrů a ostrak nepozbyl svého efektivního vidu ve prospěch významu konstativního. V II. stol. po Kristu se ho užívá nepoměrně častěji na označení příjmu než složeného *ἀπέσχον*, které, jak bychom mohli očekávatí podle dosavadních výsledků badání o perfektivaci řeckého slovesa předponami, bylo by mělo prostý aorist *ἔσχον* ve významu efektivním zatlačití. Tedy ani v aoristu nekleslo *ἀπό* na pouhou předponu vidovou. Na BGU. 97 (z r. 202/3 po Kr.) zaznamenali obecní úředníci příjem spisu (duplikátu) těmito slovy: ř. 22 *Σωκράτης ἔσχον ἴσον ἰς ἐξέτασιν, Χαιρήμων συνέσχον*. Na P. Oxy. 55 (z r. 283 po Kr.) čteme podobnou dvojici: ř. 20 *Αὔρηλιος Μενεσθεὺς ἔσχον... τάλαντα τέσσαρα πλ.*, ale ř. 22 *Αὔρηλιος Νέμεσις συναπέσχον* — aniž lze cítiti nějaký rozdíl ve vidu aoristu *συναπέσχον* proti *συνέσχον* a *ἔσχον*.

V řečtině novozákonní se vyskytuje několikrát spojení *μισθὸν ἔχω*¹ a *μισθὸν ἀπέχω*. Obojí odpovídá usu, který pozorujeme v řeckých památkách z Egypta; a obou rčení bývá nejednou užíváno o odplatě, které se dostane člověku od Boha. V prostých, ale jímavých podobenstvích Nového Zákona zobrazuje se poměr mezi Bohem a člověkem jako poměr mezi pánem a služebníkem. Není to římská »religio«, závazek téměř právní,² jehož výrazem je formule »do, ut des«. Bůh není vázán člověka odměňovati, ale jsa zosobněním nejvyšší spravedlnosti, udílí mu zaslouženou odplatu. Jeho odměnou není nic hmotného, aniž vůbec co světského, nýbrž království nebeské (srv. hlavně Mat. XIX 27 a nn.), a jeho odplata jest udílěna za naše mravní jednání. *Ἴδοὺ ἔρχομαι ταχὺ καὶ ὁ μισθός μου μετ' ἐμοῦ ἀποδοῦναι ἐκάστῳ ὡς τὸ ἔργον ἐστὶν αὐτοῦ* (Apokal. XII 12). Za své mravní jednání *ἔχομεν μισθὸν παρὰ τῷ πατρὶ ἡμῶν τῷ ἐν τοῖς οὐρανοῖς*. Ale ti, kdož jednají mravně jen na oko, vykonávají milosrdenství jen pro řeči lidské, roztrubující to po světě, a na odiv stavějí svou zbožnost, ti nemají u Otce nebeského co pohledávati: *ἀπέχουσι τὸν μισθὸν αὐτῶν* — oni už svou odplatu mají, mohou ji kvitovati jako přijatu: dostaloť se jim odplaty časné — světské chvály, ale na odplatu věčnou nároků nemají.

Tato obrazná mluva NZ má tedy pramenem terminologii obligačního práva hellenistického. A je pozoruhodno, že se právě v oné části Matoušova evangelia, z níž jsme vzali své thema, vyskytuje za sebou několik termínů právně finančních. Srv. V 42

¹ Na př. Mat. V. 1 *μισθὸν οὐκ ἔχετε*; V. 46 *τίνα μισθὸν ἔχετε*; Kor. I. 9, 7 *μισθὸν ἔχω*.

² Ačkoli i tak jej do jisté míry evangelia zobrazují; srv. na př. Mat. XX. 2 *συμφωνήσας δὲ μετὰ τῶν ἐργάτων ἐκ διημερίων τὴν ἡμέραν* a pod. ib. 14, v podobenství o vinici Páně. Slovesa *συμφωνεῖν* se na papyrech užívá o ujednání ceny (*ἡ συμφωνηθεῖσα τιμή*), srv. na př. P. Lond. 1164 i 11; P. Oxy. 486, 6 a j.

δανείσασθαι, V 46 *τίνα μισθὸν ἔχετε*, ib. *τελῶναι*; VI 1 *μισθὸν οὐκ ἔχετε*; ib. 2 *ἀπέχουσι τὸν μισθόν* (totéž 5 a 16); ib. 4 *ἀποδώσει* (totéž 6 a 18). Vliv těchto představ zasahuje i do modlitby Páně (VI 12): *καὶ ἄφες ἡμῖν τὰ ὀφειλήματα ἡμῶν*. Neboť sloveso *ὀφείλειν* se vyskytuje na papyrech často jako odborný výraz ve významu »jsem dlužen, mám dáti«, *ἀφίημι*¹ ve významu »prominouti plat nebo trest«, jako zase slovesem *ἀποδώσω* slibuje dlužník splatiti, co si vypůjčil, nebo se ho užívá ve smyslu »zaplatiti«.

Všechny tyto představy byly z každodenních zvyklostí známy i nejprostšímu člověku, jenž se lopotil pro svou denní mzdu. A právě z duševního obzoru těchto nejprostších lidí jsou brány obrazy a představy Kristovy, aby jim všichni rozuměli.

2. τὸν ἄρτον ἡμῶν τὸν ἐπιούσιον.

Čtvrtá prosba Otčenáše obohatila naši řeč o krásné rčení a představu »chléb náš vezdejší«. V evangeliu Matoušově zní tato prosba řecky (VI 11): *τὸν ἄρτον ἡμῶν τὸν ἐπιούσιον δὸς ἡμῖν σήμερον*; u Lukáše (XI 3) je poněkud obměněna: *τὸν ἄρτον ἡμῶν τὸν ἐπιούσιον δίδου ἡμῖν τὸ καθ' ἡμέραν*. Jsou to jediná dvě místa, kde bylo až dosud možno čísti adjektivum *ἐπιούσιος* — nehledíme-li k spisovatelům pozdějším, kteří podávají pokusy o výklad tohoto slova. Ačkoli téměř celá dvě tisíciletí usilovala o to, určití význam jeho, žádné ze všech vysvětlení, dodnes podaných, neuspokojilo obecně. V nové době zájem o ně opětně ožil; posilují se některé výklady staré, nebo se hledají nové cesty. Podati zde úplně všechny dosavadní výsledky nemáme v úmyslu; chceme jen stručně přehlédnouti starší výklady, asi do r. 1910, poněkud zevrubněji si všimneme pokusů novějších a několika vlastními pozorováními hodláme ukázati, jak se lze přiblížiti rozřešení problému.²

Pro výklad adjektiva *ἐπιούσιος* užívá se hlavně dvou etymologií: první je spojuje se slovesem *ἔναι*, druhá se slovesem *εἶναι*.

I. Ἐπί + ἔναι.

1. *Ἐπιούσιος* je odvozeno od participia *ἐπιών* (jako na př. *ἐκών* — *ἐκούσιος*, *ἐθέλων* — *ἐθελούσιος*), a to ve významu »přicházející, nastávající«. Podle toho by *ὁ ἄρτος ὁ ἐπιούσιος* mělo znamenati »chléb (potřebný) pro budoucnost, pro nastávající čas«.

¹ U Lukáše zní tato prosba Otčenáše (XI. 4) *καὶ ἄφες ἡμῖν τὰς ἁμαρτίας ἡμῶν*; k tomu přinesly papyry zajímavou paralelu výrazovou: P. Tebt. (z II. st. př. Kr.) 5, 2: *ἀφίᾱσι αὐτοὺς ἁμαρτημάτων*.

² Pro podrobnosti odkazujeme k instruktivnímu výkladu v *Cremervé-Köglövé Biblicko-theologickém slovníku* (str. 407—412) a na *G. Walthera Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Vater-unserexegese* (Lipsko 1914).

2. Jiní (prvý Scaliger) je odvozují od slova *ἡ ἐπιούσα* (scil. *ἡμέρα*), předpokládajíce podobné odvození, jako na př. *ὦρα — ὦριος*. *Ἡ ἐπιούσα* může znamenati »nastávající, následující den«, tedy »chléb pro nastávající den«, aneb »den dnes nastávající«, tedy »chléb pro den, jenž dnes nastává«.

Etymologie, jež spojují *ἐπιούσιος* se slovesem *ἐπιέναι*, jsou grammaticky naprosto nezávadné a na prvý pohled samozřejmé. Ani sloveso *ἔναι* ani jeho složeniny nemají sice ani jediného odvozeného adjektiva tvaru *-ιούσιος*, ale to by nevadilo. Jsou však námitky věcné. Nedlouho potom praví Kristus v horském kázání u Matouše (VI 34): *μὴ οὖν μεριμνήσητε εἰς τὴν αὔριον ἢ γὰρ αὖριον μεριμνήσει τὰ ἐαυτῆς*. Ač se mnozí snažili překlentouti všelijakými výklady tento rozpor — v modlitbě Páně Kristus posluchače nabádá, aby prosili o chléb na dobu, jež má přijíti, a na to je vyzývá, aby se o zítřek nestarali — jisto jest, že spolu obě místa neharmonují. Zajisté může člověk prositi Boha o to, oč se nemá starat, ale podivné je, že Kristus k tomu vybízí, a hlavně že nás vybízí zdánlivě k takové neskromnosti, abychom si přáli dostati od Boha již dnes to, čeho potřebujeme teprve v budoucnosti, ať už neurčitě, nebo zítra. A pokud se týče vysvětlení, že *ἡ ἐπιούσα* = den dnes nastávající, nutno to přijímati skepticky: pak by Otčenáš v podání Matoušově (*ὁὗς ἡμῖν σήμερον*) mohl býti jen ranní modlitbou, a pro Otčenáš Lukášův (*οἰδοὺς τὸ καθ' ἡμέραν*) se ten výklad dobře nehodí.

II. *Ἐπὶ + εἶναι*.

A. Jedna část výkladů poukazuje na kmen participiální *ὄντ*.

3. *Ἐπιούσιος* = *ὁ ἐπὶ + ὦν*: »který je k tomu«, totiž k životu; tedy »chléb k životu náležící, životu přiměřený«.

4. Táž etymologie: »Který je nahoře, nad námi«, tedy »chléb nebeský«.

5. Jiné výklady připisují předložce *ἐπὶ* též význam, jako má *περὶ*, zložitelní *ἐπιούσιος* s *περιούσιος* = *ὁ περὶ + ὦν*; tedy buď »chléb vynikající, zvláštní«, nebo »nadbytečný, hojný«.

Všechny výklady, jež odvozují *ἐπιούσιος* od participiálního základu *ὄντ*-, jsou grammaticky povážlivé. Ode dávna existovalo v řečtině sloveso *ἐπείναι*, jehož se i v participiu *ἐπών* stále hojně užívalo. A nelze téměř ani mysliti, že by se vedle všech jeho tvarů, v nichž je záslovný vokál předložky odsunut, a vedle pravidelného *ἐπούσιος* z téhož základu vytvořil tvar s hiatem *ἐπιούσιος*. Lze jej jen velmi slabě podepřítí tvrzením, že se novotvar přiklonil k adjektivu *περιούσιος*. Mimo to všechna adjektiva složená s *-ούσιος* (*ἐνούσιος*, *ἐξούσιος*, *ἐτερούσιος* atd., i *περιούσιος*) vycházejí nikoli od participia (**-οντιος*), nýbrž od substantiva *οὐσία*. Ani předpokládané významy nevyhovují. Výklad 3. a 4. je násilný, a zejména 4. je velmi hledaný; pro vyjádření

představy »chléb nebeský« mohl evangelista užití leckterého slova běžného, na př. *ἐπουράνιος* (tak čteme na př. u Jana VI 32 *ὁ ἄρτος ἐκ τοῦ οὐρανοῦ ἀληθινός*, z čehož ovšem nelze vyvozovati nic pro význam slova *ἐπιούσιος*). Rovnice *ἐπιούσιος* = *περιούσιος* je holá domněnka, již nelze podepřít ani tvrzením, že evangelisté neporozuměli dobře neznámému slovu textu původního.

B. Mnohem hojnější jsou výklady, jež vycházejí od substantiva *οὐσία*; liší se navzájem tím, jaký význam předpokládají pro ně ve spojení *ἐπιούσιος* = *ὁ ἐπὶ (τὴν) οὐσίαν* a jaký smysl dávají předložce *ἐπί*.

6. *Οὐσία* = majetek, *ἐπί* = k; tedy »chléb, jenž náleží k našemu majetku, náš vlastní«.

7. *Οὐσία* = skutečnost, *ἐπί* = nad; tedy »chléb, jenž je nad skutečnost, nadpřirozený, supersubstantialis«.

8. *Οὐσία* = podstata člověka, a to a) buď tělesná: »chléb nutný pro naše tělo«, nebo b) duševní: »chléb nutný pro naši duši«, nebo konečně c) pro obojí: pro duši i pro tělo.

9. *Οὐσία* = bytí, život, existence: »chléb potřebný k našemu životu«.

To jsou hlavní výklady, vycházející od slova *οὐσία*. U některých z nich bylo by lze podati ještě dosti četné interpretace, velmi různě odstiněné. Zejména také třeba připomenouti, že někteří chápou slovo »chléb« symbolicky ve významu na př. »všeho toho, čím jest člověk živ« a pod. Z několika výkladů je zřejmě snaha spojití představu *ὁ ἄρτος ὁ ἐπιούσιος* s večeří Páně (zvl. výkl. 7 a 8 b, jako už dříve u 4. a částečně i u 5. výkladu). Z jiných výkladů (3, 8a, 9) zase vychází ona obvyklá představa »chleba vezdejšího«, jež je vyjádřena i latinským *cotidianus*.¹

Po stránce grammatické jsou výklady, jež vysvětlují vznik slova *ἐπιούσιος* jako hypostasi výrazu *ὁ ἐπὶ (τὴν) οὐσίαν*, docela přípustné. Od základu substantiva *οὐσία* vzniklo, jak už poznamenáno, dosti adjektiv končících se na *-ιος*. Tvořiti adjektiva jako hypostasi předložkových výrazů bylo u Řeků běžné (*ἐφημέριος*, *ἐπιμήνιος*, *ἐπέτειος* atd. = *ὁ ἐπὶ [τὴν] ἡμέραν* atd.). Konečně pak hiat, vzniklý z tohoto spojení, není tak závadný, jako když vycházíme ze základu **ἐπι-οντ-*; lze jej pro *κοινὴ* doložit dosti četnými parallelami.²

Jinak je tomu se stránkou věcnou, již se tu ovšem můžeme dotknouti jenom letmo. Při 6. výkladu je podivné, proč bychom měli v modlitbě Páně připomínati, že chléb, který nám Bůh má dáti, bude částí našeho majetku. Filosofický pojem »supersubstantialis« je naprosto nevhodný mezi prostými a obecně srozumitelnými výrazy a obrazy, jichž Kristus užíval; podobně i výklad

¹ Jak známo, má lat. vulgata Mat. VI. 11 supersubstantialem, kdežto Itala *cotidianum*; ale Luk. XI. 3 souhlasně *cotidianum*.

² Srv. na př. *Blass-Debrunner Grammatik des N. T.-Griechisch*⁴ § 124.

8 b. Vůbec jsou ony výklady, podle nichž třeba slovo *οὐσία* chápati ve filosofickém smyslu »bytost, podstata, realita«, nepřiměřené chápavosti prostého posluchačstva slov Kristových. Pro průměrné posluchače a čtenáře evangelií jistě mělo slovo *ἐπιούσιος* význam konkrétnější, srozumitelnější. Ten by byl dán 9. výkladem; ale přes všechny Cremerovy doklady, z nichž je viděti, že se slovo *οὐσία* někdy blíží významu »život«, je pochybné, lze-li předpokládati, že v tom významu žilo slovo *οὐσία* opravdu v živé řeči. Na papyrech není aspoň pro to jediného dokladu, vždy se objevuje jen ve významu »majetek«. ¹

Stručný tento přehled můžeme ještě doplniti poznámkou o těch výkladech, jež se pokoušejí rekonstruovati předřecký text Otčenáše a odtud usuzují na význam adjektiva *ἐπιούσιος*. Jsou to většinou dohady, jež si nezřídka vypomáhají tvrzením, že evangelista původní text mylně pochopil a nesprávně přeložil.

Nový a zvláštní výklad podal A. Debrunner. ² Vychází ze rčení *ὁ ὢν μὴν*, jež se častěji vyskytuje i na papyrech a v němž má participium *ὢν* význam praegnantní, asi našeho »příslušný, ten a ten, onen« (der betreffende) = *ὁ νῦν*, *ὁ ἐκεῖ ὢν* a pod. V tomto významu se vyskytuje participium *ὢν* i jinde. Debrunner na př. uvádí Sof. O. T. 781 *τὴν μὲν οὔσαν ἡμέραν* »toho dne, jenž tenkrát byl = onoho dne«; ze Skutků ap. XIII. 1 *κατὰ τὴν οὔσαν* (»tamější«) *ἐκκλησίαν*. Později ³ přidal další doklady: Thuk. VI 92 *τὴν τε οὔσαν* (= *νῦν οὔσαν*) *καὶ τὴν μέλλονσαν δούραμιν* a P. Oxy. 502, 36 *τὰς οὔσας ληνοὺς λιθίνας*. Tyto doklady bylo by možno rozhojnit z papyrů; Preisigke ⁴ uvádí na př. P. Tebt. 372, 6: obytné místností *σὲν ταῖς οὔσαις θύραις*; P. Flor. 81, 9: *ἐπὶ ταῖς οὔσαις γειννίαις*; P. Amb. 93, 9: mlýny *σὲν τοῖς οὔσαις χρηστηρίοις*. ⁵

Debrunner se domnívá, že se výrazu *ἡ οὔσα ἡμέρα* užívalo ellipticky, bez substantiva, jako i slova *ἡ ἐπιούσα* nebo v datování *τῇ ε'* atp. A z tohoto významu *ἡ οὔσα* = »příslušný den« odvozuje slovo *ἐπιούσιος* hypostasí z frase *ὁ ἐπὶ (τὴν) οὔσαν* (sc. *ἡμέραν*). Podle toho by *ὁ ἄρτος ἡμῶν ὁ ἐπιούσιος* = chléb náš na každý (příslušný) den = panis noster cotidianus.

Tento výklad je velmi svůdný. Grammatically platí o něm totéž, co už řečeno o hypostasí *ἐπιούσιος* = *ἐπὶ (τὴν) οὔσαν*, že totiž hiat lze vysvětliti a připustiti. Mimo to by svědčila pro význam *ἐπιούσιος* = cotidianus i ta věc, že se adjektivum *ἡμερῖσιος* v pozdější době patrně analogií podle *ἐπιούσιος* změnilo v *ἡμερούσιος* (*ἔφ.*, *καθ.*). S místem Mat. VI 34 se význam »cotidianus« úplně srovnává, a s obměnou čtvrté prosby u Lukáše také.

¹ Moulton - Milligan Vocabulary s. v. *ἐπιούσιος*.

² Glotta IV. (1913) str. 249 nn.

³ Ibid. XIII. (1924) str. 169.

⁴ Wörterbuch s. v. *εἰμὺ*.

⁵ Srv. i Moultona Einleitung, str. 360.

Ale přes to je nutno přijímati tento výklad skepticky potud, pokud nebude rčení *ἡ οὐσα ἡμέρα* dosvědčeno v lidové řečtině, což namítl proti němu už *W. Schmid*,¹ a pokud nebude také dosvědčeno, že se užívalo pouhého *ἡ οὐσα* ve významu »příslušný den«. Než ačkoli je dnes známo tolik tisíc papyrů a ostrak, našel se dosud ani jediný doklad ani pro to ani pro ono.

Schmid sám se na uv. m. drží etymologie *ἡ ἐπιούσα* a neprávem vyvozuje z Diona z Prusy or. XVI 8 *τοῦ εἰς τὴν ἐπιούσαν ἡμέραν βιώσεσθαι τίνα ἔχεις πλῆνιν*, že představa žítí do zítřka a míti z čeho, je pro Řeka představou existenčního minima. U Herodota I 32 *ἐπ' ἡμέραν ἔχων* je toto minimum zúženo na jediný, t. j. dnešní den.

Etymologie *ἡ ἐπιούσα* se drží také *R. Wimmerer*,² snaží se však dovoditi, že může to slovo znamenati nejen »den nastávající« nebo »dnes nastávající«, nýbrž také »běžný, ten a ten den« (der laufende Tag), čili snaží se identifikovati význam slova *ἡ ἐπιούσα* se rčením *ἡ οὐσα ἡμέρα*, jak je vyložil Debrunner. Sám však doznává, že nemá pro to ani jediného dokladu, a paralely, jež uvádí, jsou z části nevhodné, z části i nesprávné, jak mu právem namítá Debrunner.³

A. Deissmann odvozuje *ἐπιούσιος* také od subst. *ἡ ἐπιούσα*. Vyslovuje⁴ domněnku, že je ono adjektivum vzato z řeči živé, neboť působí dojmem slova lidového, vzniklého v ruchu denního života. Naprosto neuznává za průkazné známé tvrzení Origenovo, že je *ἐπιούσιος* neoterismus evangelistů, neznámý jak řečtině lidové, tak spisovné. V témže smyslu se vyjádřil Deissmann už dříve⁵ a podal z úsloví německého lidu paralelu pro věčné pochopení: »Brot über Nacht« se někde říká ve smyslu existenčního minima a blížilo by se tedy novozákonnímu rčení »chléb na příští den«, ačli ten význam *ἐπιούσιος* má.

K etymologii *οὐσία* = »podstata, substantia« se vrací *A. Seeberg*⁶ a opět uvádí slovo ve vztah s večerí Páně. *A. Sickenger*⁷ vykládá *ἐπιούσιος* = »postačující«.

Nejnověji hájí etymologii *ἡ ἐπιούσα* *A. Friedrichsen*,⁸ poukazuje zejména na to, že výkladu *ἐπιούσιος* = »určený pro dnešní den« brání slova Lukášova *τὸ κατ' ἡμέραν*.

¹ Glotta VI. (1915) str. 28 n.

² Ibid. XII. (1923) str. 68—82.

³ Glotta XIII. (1924) str. 170.

⁴ Licht von Osten⁴ 61, p. 3.

⁵ Neutest. Studien G. Heinrichi dargebracht, Lipsko 1914, str. 115 nn.; publikace ta byla mi nepřístupná, znám ji jen z článku Debrunnerova v Glottě XIII., 167 nn. a z jiných výtahů.

⁶ Neutest. Stud. G. Heinrichi str. 108 n.

⁷ Viz Krollovu poznámku v Glottě XIII., 167; jakou etymologii Sickenger uznává, nemohli jsme se dopátrati.

⁸ Symbolae Osloenses 1924 fasc. II, str. 27 nn. a III., 76 n. (časopis ten nebyl mi přístupný); podobně soudí též *G. Rudberg* tamtéž.

K rekonstrukcím textu předřeckého přibyl vtipný nápad *G. Kuhna*,¹ jenž se domnívá, že tu v aramejském textu stálo *atidā-le-jōma*, což může znamenati jednak »připravený pro den«, jednak »budoucí«; evangelista prý to slovo špatně pochopil v druhém významu a přeložil mylně *ἐπιούσιος* (od *ἐπιέναι*).

Je tedy, jak viděti, stále živý zájem o význam slova *ἐπιούσιος*, zejména ve filologii a theologii německé. A mínění se stále rozcházejí; tolik však lze pozorovati, že velká část úsilí o vyložení významu je věnována snaze, srovnati význam rčení *ὁ ἄριστος ὁ ἐπιούσιος* s obvyklou představou, jež je v lat. »panis cotidianus«, a se slovy Kristovými u Mat. VI 34.

Úplně nepovšimnut, pokud je nám známo, zůstal při tom jeden doklad, jenž je pro význam adjektiva *ἐπιούσιος* důležitý. Na jednom papýru z Fajúmu² čteme záznamy o spotřebě rozmanitých artiklů hospodářských (*ἐρεβίνθων, καλαμῶν, ἐλαίου* atd.).³ Mezi nimi se vyskytuje také položka (ř. 20):

τὴ ἐπιουσί[ων] c

Je to položka mezi ostatními konkrétními hospodářskými potřebami nápadná; je zřejmo, že i výrazem *τὰ ἐπιούσια* musí býti míněno něco konkrétního z hospodářství, ale rázu povšechnějšího než určité potřeby ostatní.

Nuže: v jednom nástěnném pompejském nápise latinském (C I L. IV suppl. 4000 g), v němž jsou sčítovány podobné hospodářské potřeby, čteme:

oleum l(ibra) a. IV
palea a. V
faenum a. XVI
diaria a. V.
furfure a. VI
viria⁴ I a. [.]
oleum a. VI

*Diaria*⁵ (sc. *cibaria*) jako plurale tantum je, jak známo, strava na den odměřená, zejména otrokům, vojákům a pod. — při čemž vždy proniká tímto slovem představa omezeného kvanta⁶ a nevalné jakosti⁷ — a také denní přiděl pokrmu zvířatům.⁸ Glossátoři vysvětlují slovo *diaria* na př.: »a cibo, sed unius diei« (CGIL. IV 507, 45; V 540, 23) nebo »cibus unius diei« (V 597, 20). Pseudoacro ad Hor. epist. I 14, 40: »<Diaria>

¹ Schweiz. Theol. Zeitschr. 1919, 191 nn. (mně nepřístupno).

² *Flinders Petrie* Hawara str. 34 č. 245 = *Preisigke* SB 5224.

³ Některé položky se opakují.

⁴ Pochybují, že to je čtení správné; tušil bych *vicia* (Orelli četl pův. *virga*).

⁵ Srv. *Thes. linguae Lat. a Pauly-Wiss. R. Encykl. s. v.*

⁶ Na př. Hor. epist. I, 14, 40 staví proti blahobytu šafářovu na venkově stav cum servis urbana *diaria* rodere.

⁷ Srv. Petron. 24, z hodie post asellum *diaria* non sumo (Hrdinův překlad napodobí: »dnes po úhoří si nebudu brát mlíčky«).

⁸ Na př. u Petronia 136, 4 pro husy; srv. Cic. Rosc. Am. 20, 56.

aliter cibaria. — Diaria sunt certa stipendia cottidiana, quae et salaria. — Victus scilicet cottidianus, qui mensuratim servis attribuitur. V druhé poznámce Pseudoacronově proniká také jiný význam, který slovo diaria¹ má, totiž denní mzda; tak vysvětlují i glossátoři, na př. IV 330, 34a: cottidianaria² salaria, V 597, 29 a: »quotidianaria salaria«. Věcně je to totéž, neboť tu šlo většinou o relutum naturálního deputátu, buď úplně, nebo snad i částečně.

Uvažme, že v uvedeném účtu pompejském slovo diaria označuje také položku povšechnějšího rázu proti určitým potřebám ostatním, jako τὰ ἐπιούσια v účtu řeckém, a obě slova jsou mezi podobnými hospodářskými potřebami; uvažme dále, že většina výkladů, diskusse schopných, hledá ve slovech ὁ ἄριστος ὁ ἐπιούσιος představu »chléb určený k denní potřebě« (ať pro dnešek, či budoucí den) a že obvyklý latinský překlad těchto slov je »panis cotidianus«: jistě se sotva chybíme pravdy, jestliže výrazy diaria a τὰ ἐπιούσια identifikujeme. Podle toho by τὰ ἐπιούσια znamenala stravu (nebo i mzdu) na den vyměřenou.

A tento význam lze podle našeho mínění vyvoditi z nejkorrektnější etymologie slova ἐπιούσιος, totiž ἡ ἐπιούσα. Z povahy věci vyplývá, že je čeledi přidělována strava na dobu budoucí, a tedy, pokud byla přidělována denně,³ vždy na den příští. Nejsme ovšem dostatečně zpraveni o podrobnostech denního přidělování stravy otrokům. Ale máme aspoň doklad o tom, že chléb, přidělovaný otroku na několik dní, byl kupován napřed. V pompejském nápisu CIL. IV 5380 je ve výkaze o spotřebě pro domácnost sedmý den před idami položka: pane puero II; následujícího dne puero pane IV, tedy kvantum dvojnásobné, zato se však dále vyskytuje položka pane puero až třetího a druhého dne (t. j. den) před idami, a to opět po dvou librách. Také z těch míst, na nichž máme dosvědčeno měsíční přidělování deputátu, lze souditi, že se to dalo dopředu, jak je ostatně i přirozeno. A kdy jindy mohl býti otrokům vydáván denní přiděl, leda na večer předcházejícího dne, nebo nanejvýše časně z rána? Prvé je mnohem pravdě podobnější, uvážíme-li, že hlavní stravou otroků byly obilniny (obilí, mouka nebo chléb) a ovoce (fíky, olivy). A jistě tu nebyly velké rozdíly mezi poměry římskými a řeckými, o nichž jsme, co se týče přidělování stravy otrokům, zpraveni ještě méně.

Jestliže tedy τὰ ἐπιούσια znamenala »stravu přidělenou na každý příští den«, mohlo se to slovo zcela snadno státi termínem

¹ Tu se užívalo i singuláru: Gl. V., 618, 44 diarium et salarium.

² Pokládal bych tento tvar za správný; že to zřejmě analogie podle slov diaria, salaria, cibaria.

³ Naturální deputát byl ovšem přidělován i měsíčně, srv. na př. Donata k Terent. Phorm. 43, a mohla býti jistě vydávána strava i na kratší nebo delší čas. V té věci zajisté rozhodoval zvyk a potřeba.

pro pojem >cibus unius diei = diaria<, t. j. každodenní přiděl stravy. Představa, že se to týká příštího dne, mohla se státi docela vedlejší; pak by nebylo rozporu mezi *ἐπιούσιος* čtvrté prosby Otčenáše a slovy Kristovými u Mat. VI 34, aniž ovšem zněním čtvrté prosby u Lukáše.

Uzavíráme: je-li naše domněnka správná, znamená výraz *ὁ ἄρτος ὁ ἐπιούσιος* totéž co *panis diarius* = *panis cotidianus*. A je možno, že byla v onom řeckém výrazu — stejně jako ve slově diaria — skryta i představa skrovného množství a nevýznačné jakosti, takže by člověk slovy *τὸν ἄρτον ἡμῶν τὸν ἐπιούσιον ὁὸς ἡμῖν* prosil Boha o nejnutnější, čeho k dennímu živobytí potřebuje.

Lze pak míti za jisto, že Origenovo tvrzení, jako by *ἐπιούσιος* byl neoterismus evangelistů, je vratké, jestliže se to slovo vyskytuje v hospodářském účtu. Správně tušil Deissmann, že jest ono adjektivum vzato z řeči živé, a snad je nové nálezy papyrové objasní ještě lépe, než je to možno jediným dokladem sporadickým.

(Přistě konec.)

Byzantská Achilleis.

Upsal Karel Müller.

(Pokračování.)

Obzvláště význačná pro posouzení obou versí je staf ve versi B v. 299—314. Tu se líčí asi toto: Achilleus, poraziv nepřátele na hlavu a přinutiv nepřátelského krále, aby se uzavřel se zbylými dvěma syny a ostatním vojskem v hradbách svého města, přitrhne k tomuto městu. Tři dni zůstává ve stanu a rmoutí se nad ztrátou dvou vybraných průvodců. Potom si prohlíží stavbu hradu. Tu spolu s jinými ženami užítí u oken hradu také královskou dceru Polyxenu, která rázem zaujme jeho srdce do té míry, že dlouho nemůže ze sebe ani slova vypraviti. Potom básník pokračuje ve v. 306 nn.:

Ἐδώκασιν τὰ ὄργανα ἔνθον τὸδ καστελλίου,
κ' ἐσέβην εἰς τὴν πόρταν του μετὰ χαρὰς μεγάλης·
πάντες ὑπερεθαύμασαν τὸ κάλλος του τὸ τόσον,
τὴν ἡλικιᾶν τὴν θαυμαστὴν τὴν ἐρωτοφαγοῦσαν,
καὶ ἐθαροῦσαν εἰς αὐτὸν τινὰν νὰ μὴ φοβοῦνται.

Podle tohoto líčení každý by musel souditi, že hudební nástroje zavzněly uvnitř hradu nepřátelského a že Achilleus tam vešel a všichni se obdivovali jeho kráse, majíce pevnou důvěru, že spolu s ním netřeba se jim ničeho obávati. Divíme se arci, jak by Achilleus mohl prostě vejiti do nepřátelského hradu, a divíme se ještě více, čteme-li ve v. 311 n., že si Achilleus přál, aby jeho královský otec tam přišel a spolu s ním se tam usadil:

*Ἀμὲν νῦν ἔλθῃ ὁ βασιλεὺς ὁ μέγας ὁ πατὴρ του,
ἢ ἐκεῖ νῦν κατοικήσουσιν διὰ τοῦς ὑπεναντίους.*

Vskutku nemíní však básník onoho hradu nepřátelského, nýbrž tvrz otce Achilleova, která v oné pohraniční krajině byla zbudována, jak aspoň poněkud naznačuje v. 313:

Καὶ τὸ καστέλλιν ἰσχυρὸν τὸ ἔποιεν ἀτὸς του.

Všechno je to však velmi nejasné a zvláště onoho docela volného přechodu bychom si nemohli vysvětliti, kdyby tato kratší verse byla původní. Ale okamžitě stává se nám vše jasným, nahlédneme-li do verse delší. Tu básník líčí nejdříve, podobně jako básník verse kratší, jak Achilleus, dívaje se na ženy v hradě nepřátelském a spatřiv tam dceru královskou, byl okamžitě raněn šípem lásky. Ale ve v. 618 nn. básník pokračuje:

*Ἀπ' ἧς ἐκατεψύχησεν, πηδοῦν, καβαλλικέουσαν,
εἰς τὸ καστέλλιν ἔφθασαν τοῦ Ἀχιλλέως ἐκεῖνον.
Ἐδῶκαν τὰ βούκινα μὲ παρρησίαν μεγάλην.*

Achilleus se tedy od hradu nepřátelského odebral k hradu svého otce a tam byl takto uvítán. Pak dále líčí básník, jak muži i ženy, obyvatelé toho hradu, vyšli mu s velikou radostí vstříc a divili se jeho postavě i sličnosti, vítajíce ho vroucně jako krále a přejíce mu, že může se radovati ze své mužnosti. Tak chápeme také další slova ve v. 628 n., jimiž ho vyzývali, aby tam zůstal a pozval tam i svého otce:

*Παρακαλοῦν τὸν ἅπαντες νῦν μὴ στροφῇ ὀπίσω,
νῦν ἔλθῃ καὶ ὁ πατέρας του ἐκεῖ νῦν κατοικήσουσιν.*

Srovnáme-li tyto verše s příslušnými verši verse *B*, vidíme jejich podobnost, ale chápeme zároveň, že ve versi kratší jsou prostě vytrženy ze souvislosti a ačkoli obsahují přání, nejsou v kratší versi ničím uvedena, tak že ani nevíme, kdo to přání pronáší. Právě tak docela bez souvislosti je i závěrečný verš oné stati ve versi *B*, totiž v. 314:

Εὐμορφος τόπος, πεδινός, εὐάρεστος ἢ ὠραίος.

Verši tomuto porozumíme náležitě teprve, nahlédneme-li do verse *N*; tu ve v. 630 nn. čteme verš velmi podobný, uvedený jako důvod, proč se tam chtěl Achilleus usaditi:

*Ἐκεῖνος διὰ τὸν ἔρωτιαν τῆς κόρης ὅπου εἶδεν
ἠθέλησεν εἰς τὸ ἐν παντὸς ἐκεῖ νῦν κατοικήσῃ·
ἦν δὲ ὁ τόπος πεδινός, εὐάρμοστος καὶ ὠραίος.*

Zvláštní je dále spojení, jak Achilleus s obyvatelstvem vítá své rodiče. Tu čteme ve versi *B* v. 325 nn.:

*Μαθὼν δὲ τοῦτο Ἀχιλλεὺς πῶς ἔρχοντ' οἱ γονεῖς του,
εἰς ἀπαντὴν ἐξέβησαν ἄνδρες τε καὶ γυναῖκες,
καὶ εἰς τὴν χώραν ἦλθασιν ἀπέσω εἰς τὸ καστέλλιν.*

Achilleus se dovídá, že k jeho přání rodiče blíží se k městu, které vylíčenou právě vítěznou bitvou bylo vyproštěno, a spolu

s obyvatelstvem slavnostně je do něho uvádí. To je asi smysl těchto veršů, jak dokazují odpovídající jim verše v delší versi *N* v. 691 nn. Ale nehledíc k podivné participiální vazbě *μαθόν* atd., schází tu příchod starých rodičů, vylíčený ve versi *N* v. 694 nn., tak že podle slovního znění verse *B* obyvatelé města vycházejí bezúčelně z hradeb a zase se do nich vracejí. Patrně, že i tu byl originální text krácen.

Jedním z důvodů, proč Achilleus se chtěl usaditi v onom pohraničním otcovském hradě, byla i blízkost hradu krále nepřátelského, kde sídlela milovaná dívka. Achilleus, spatřiv ji, byl všecek zaujat láskou, a pozval otce i matku, aby tam přesídlili. Ve své komnatě dal si vymalovati velikého Erota a Afroditu, aby mohl k těmto božstvům promlouvati o své lásce. Ve versi *B* je tato promluva obsažena ve v. 331:

"Ερως μου, ποῦν' τὰ τόξα σου καὶ ποῦν' ἡ δύναμις σου!

Pak od v. 332 do v. 345 sahá milostný dopis Achilleův dívce nadepsaný, patrně rukou pozdějšího opisovače, *Γραφή τοῦ Ἀχιλλέως πρὸς τὴν κόρην*. V zápětí však, beze všech úvodních slov, následuje ve verších 346—352 druhý milostný list Achilleův, nadepsaný *Πυττακιον τὸ ἀπέστειλεν ὁ νεώτερος πρὸς τὴν κόρην*. Tato podivnost vysvětlí se snadno, nahlédneme-li do verse *N*. Tam totiž ve v. 846—858 uvedena jsou slova prvního listu jako slova Achilleova, pronášená před obrazem Erota a Afrodity. Potom se vykládá, jak Achilleus zaplakal, chopil se papíru a kalamáře a napsal Polyxeně list o strasti jej sžíhající, jež po služce jí poslal. List sám pak jest obsažen ve v. 864—878 a rovná se obsahem druhému listu verse *B*, ač je ovšem tklivější a zároveň důraznější. Je tedy patrně, že slova opisovačova *Γραφή τοῦ Ἀχιλλέως πρὸς τὴν κόρην* vznikla jen chybou písařskou, že asi nesmíme je přičítati skladateli verse *B* a že slova domnělého listu jsou slova Achilleova před obrazem Erotovým. Ale jistě je podivno, že po oné řeči Achilleově následuje v kratší versi beze všeho zprostředkování list Achilleův. To zase ukazuje na to, že skladatel kratší verse měl jako předlohu versi delší a zcela ledabyle převzal to, co se mu líbilo a co pokládal za důležitější, vynecháváje, bohužel, často i to, co pro pochopení celkového smyslu bylo nezbytné. Je sice pravda, že občas také něco přidal. To se vysvětluje tím, že čerpal z předlohy obsáhlejší, z níž čerpal snad též autor verse *N*. Ostatně to, co přidal, buď nemá velikého významu, nebo je dokonce nevhodné, jako právě v. 331 sverhu uvedený, jehož smysl je právě opačný, než básník zamýšlel. Řekl-li básník: »Erote, kde jsou tvé střely a kde je tvá moc?!,« vystihuje tato řečnická otázka pravý opak myšlenky Achilleovy: »Jak velká je tvá moc, Erote, jak mocně jsi mne zasáhl střelami svými!« Ale ani ten vers není docela původní; ve versi *N* v. 946 n. čteme dva verše, obsahující podobnou myšlenku, ale na tom místě zcela vhodně:

"Ερω μου, ποῦ'ν' τὰ τόξα σου τὰ ἔδωκες ἑμέαν;
"Ερω μου, ποῦ'ν' ἡ δύναμις τὴν ἔδειξες ἑμέαν;

Vylíčení změny, která se udála s Polyxenou, když Achilles byl zachvácen horoucí láskou k ní, svědčí také zřejmě, že kratší verse nemohla býti původní. Bylo by jistě podivné, aby dívka, která ve v. 357—365 odmítá lásku Achilleovu velmi příkře, ba dokonce vyzývá Achillea zřejmě k sebevraždě, nemůže-li lásky své snést, najednou po novém krátkém dopise Achilleově se ihned naklonila lásce. Víme sice, že básníci byzantští nebyli dobrými psychology, ale takový obrat v duši dívčině byl by přece jen příliš náhlý. Vždyť Achilles v tomto druhém dopise ve v. 367 nn. jen opakuje znova, jak sžihá ho slast lásky, a k tomu ve v. 371—373 přidává:

Κὴ ἐγώ, ἀφέντρα, "Ερωτα νὰ τὸν παρακαλέσω,
νὰ ὀψῇ βέλος εἰς ἐσέν', νὰ σὲ καταμαράνῃ,
νὰ ᾔνωρισες, ἀφέντρα μου, τὸ εἶναι ἡ ἀγάπη.

Sotva jí Achilles napsal list, byla ihned od Erota zachvácená láskou, ba úplně jí ztročena, tak že pak sama napsala Achilleovi list ve v. 382—389, v němž doznává, že pevná bašta jejího srdce je zdolána, a zve ho sama k dostaveníčku. Poslyšme, jak líčí básník tuto proměnu ve v. 374—377:

Ἡ κόρη ἐκεῖ ἐδιέβηκεν, ἤλθε νὰ τὸν πιάσῃ,
κὴ ἐκεῖνος τὴν ἐδόξεψεν κὴ ἀγάπη τὴν ἔδωκεν,
καὶ τὴν καρδίαν της ἔκαψε τὴν εὐγενικωτάτην,
κὴ ἀπάλ τὸ δένδρον ᾤπταξεν κὴ ἐχάθην ἀποπρός της.

Marně se tážeme, kam vlastně odešla dívka, neboť jsme neslyšeli, kde byla; marně se tážeme, koho vlastně chtěla chytiti, a kdybychom i vztahovali slova příslušná na Erotu, nevíme zase, proč ho chtěla chytiti, a s tím větším podivením čteme potom ve v. 377, že Eros odlétl se stromu a zmizel před dívkou.

Všechny tyto nesnáze mizejí, nahlédneme-li opět do verse IV. Tu píše Achilles tři milostné listy, první ve v. 864—878, druhý ve v. 901—911, třetí ve v. 930—941. Po prvním listě Polyxena naprosto odmítla jeho lásku; po druhém se zarmoutila, prohlásila, že by se raději usmrtila, než by se podřídila lásce, ale přece jen připustila, že by se Achilles nemohl o tom dověděti, kdyby se mu v lásce naklonila. Tím v něm již vzbudila naději. Teprve třetí list Achilleův, v němž, rozradostněn jsa jejím listem posledním, prohlásil pevný úmysl vniknouti do hradu a unést ji, naladil ji tak, že se sama jala pěti milostnou píseň ve v. 970—984, která je jakýmsi pendantem k předchozí prosbě Achilleově, přednášené před obrazem Erotovým ve v. 946—952. Polyxena, zapěvši onu milostnou píseň, umyla se růžovou vodou z nádržky, a zatím co její družky tančily, vzdálila se od nich, klesla na lože a najednou spatřila na zlatém platanu velkého sokola neobyčejně krásného. Vzehopí se, chce ho chytiti, on však promluví lidským hlasem a prohlásí: »Marně se namáháš mne chytiti. Jsem mocný vládce

Eros, jímž ty pohrdáš. Jak jsi se mohla odvážit říci, že se nebojíš muk lásky a zranění srdce! Na celém světě nenalezl jsem nikoho, kdo by byl tebe více hoden než Achilleus, krásou a chabrostí vynikající. Do jeho srdce vložil jsem lásku k tobě, nuž, přijmi také ty střelu Erotovu, abys ji poznala! Po těch slovech Eros střelil ji šíp do srdce a zmizel se stromu; ona sklonila šiji, zaplakala a napsala Achilleovi sladký list ve v. 1021—1032, v němž prohlašuje, že Eros zdolal hradbu jejího srdce, a zve Achillea k dostaveníčku. Nyní teprve chápeme, co vše předcházelo, aby dívka, lásce se vzpírající, konečně naklonila své srdce Achilleovi. Opět tu vidíme, že skladatel kratší verse vybral bez dalších úvah ze své předlohy jen některé verše, které samy o sobě jsou ovšem málo srozumitelné.

V další partii verse *B* se líčí, jak Achilleus dostal se konečně do hradu dívčina a ztrávil s ní noc lásky. Jeho vybraní průvodci objížděli zatím kolem hradeb. Ráno Achilleus probudiv se vsedl na vraníka, spěchal ke svým druhům a promluvil k nim slova, obsažená ve v. 455 nn.:

Δεῦτε πάλιν, ἀγοῦροι μου, ἐπᾶμεν πρὸς τὴν κόρην,
ἐπᾶμεν νᾶ χορτάσωμεν κάλλος τ' ὠραιωμένον·
κ' ἐπιλαλήσεται ἔμπροσθεν. ἀγῆτε ἐμὲν ὀπίσω.
νᾶ ῥίξῃ βλέμμα εἰς ἐσᾶς, ἐκείνη νᾶ σᾶς βλέπῃ,
κῆ εὐθὺς ἐγὼ κατόπισθεν νᾶ ἑπιλαλήσω μόνος
καὶ τὴν καρδίαν τῆς σύριζον νᾶ τὴν ἐξανασπάσω.

Achilleus tedy patrně chce si s milovanou dívkou zažertovat; jeho druhové mají jeli napřed a nechati Achillea vzadu, aby ona byla nucena vrhnouti pohled na ně; v tom okamžiku bude mysliti, že Achilleus vůbec nepřijel, a bude jí tím srdce z nader bolem vyrváno; on zatím pojede vzadu a teprve později se objeví. Ale jaký mělo smysl, aby Achilleus sedal na vraníka a jel se svými druhy k dívce, když ji právě před chvílí opustil a své druhy našel shromážděné pod hradbami hradu? Je patrné, že i tato slova svrchu uvedená mohla býti pronesena jen v době pozdější, když Achilleus byl od hradu nepřátelského vzdálen. Ve versi *N* vskutku čteme ve v. 1093 nn., že Achilleus jako orl seskočil s hradeb a odebral se ku svým druhům, kteří u hradeb na něho čekali, načež všichni se odebrali domů. Básník totiž pokračuje výslovně ve v. 1096 n.:

Πηδοῦν, καταλλικεύουσιν, φθάνουν εἰς τὰ ἐδικὰ τους,
ὀλίγον ἐκοιμήθησαν καὶ εὐθὺς ἐξημερόνει.

Je tedy patrné, že Achilleus a jeho průvodci ztrávili zbytek noci doma. Básník líčí pak nádherné roucho Achilleovo a jeho průvodců, ba i koně Achilleova a jeho výzdobu, a konečně jízdu všech k hradu. Tu teprve promlouvá Achilleus ve v. 1136 k druhům skoro táž slova, jak byla svrchu uvedena v kratší versi:

Ἐπιλαλήσατε ἔμπροσθεν καὶ διαβῆτε ἐκείθεν,
νᾶ ἀκούσῃ ἡ κόρη, νᾶ σταθῇ εἰς τοῖχον καὶ νᾶ βλέπῃ·

*καὶ ἐγὼ πάλιν κατόπισθεν νὰ ἐπιλαλήσω μόνος
καὶ τὴν καρδίαν τῆς σύριζον εὐθὺς νὰ ἐξανασπᾶω.*

Patrno tedy opět, že autor verse *B* vynechal ze své předlohy vše, co nepokládal za důležité, a spojil věci k sobě nepatřící.

Líčení opětné schůzky Achilleovy s dívkou je ve versi *B* velmi nejasné. Ve v. 465 n. Achilleus pobodl svého oře a předstoupil před dívku; kde byl, se nepraví, ale musíme mysliti, že stál před hradbami hradu. Ale ve v. 475 n. líčí básník, že dívka držela v rukou věnec, stojíc na hradbách, a Achilleus stál za ní a tázal se jí, jak se má. Ve v. 481—496 je obsažen hovor dívčin s Achilleem, načež básník pokračuje ve v. 497 nn.:

*Ὅσ᾽ ἂν τὸν λόγον ἔλεγεν ἡ κόρη πρὸς ἐκεῖνον,
τὸ στέφανον τὸ ἔσχιζεν τὸν Ἀχιλλεῖαν τότε,
καὶ ἐκεῖνος τὸ ἐδέξατο, κρατεῖ καταφιλαῖ το.*

Z toho zase musíme souditi, že Achilleus byl mimo hradby, jestliže mu dívka věnec hodila. Zvláště však jest podivno, co praví básník ve v. 504 n.; druhové mu vytýkají, že neměl takové věci vykonati:

*Καλὸν οὐκ ἦτον, δέσποτα, τοιοῦτον πρᾶμμα ποιῆσαι,
ἂν τὸ γροικῆσουν οἱ ἀδερφοί, πλέον νὰ τὴν φυλάγουν.*

Tážeme se, jaké věci neměl Achilleus vykonati. Neměl-li vůbec k dívce znovu jeti, mohli mu to druhové říci dříve, a tím, že mu milovaná dívka hodila věnec, nebyl přece Achilleus vinen.

Všechny tyto obtíže opět mizejí, nahlédneme-li do verse delší. Ani toto líčení není, bohužel, zcela jasné, ale přece z něho vidíme zřejmě, že Achilleus byl před hradbami spolu s vybranými mládci svými. Praví-li se ve v. 1168, že Achilleus stál vzadu a tázal se dívky, jak se jí daří, míní se asi, že stál vzadu za svými druhy. Podivné je arci, že oba spolu nehovoří na hradě samém. Když mu dívka hodila věnec, pravil Achilleus, že učiní něco, aby na něho pamatovali. Potom básník pokračuje ve v. 1195 nn.:

*Τὸ ἀπελατίν τινος ἔσχευεν τὸ ἐρωτικόν τινος ἐκεῖνο,
εὗρε καὶ τὸ χεῖρ τινος, κρούει το εἰς τὸ τεῖχος
καὶ ἀπάνω κάτω ἐργάζετο τῆς κόρης τὸ κουβοῦλιν.*

Básník tedy líčí, jak Achilleus úderem sekery roztrástil hradbu a s ní spolu i ložnici dívčinu. Po té vypráví, jak Achilleus pospíšil ke svým druhům, načež ve v. 1199 nn. pokračuje:

*Ἐκεῖνοι τὸν ἐλέγασιν, καλὸν οὐδὲν ἐποίησεν,
ἂν τὸν ἴδουν τὰ ἀδελφία τῆς πάντα νὰ τὴν φημίζουν,
ὅμως καὶ νὰ θανμάσουσιν τὴν θανμαστὴν σου ἀνδρεία,
Καλῶς ἐποίησας, δέσποτα, πάντα νὰ σὲ φοβοῦνται.*

Teprve z těchto slov poznáváme, co mu druhové vytýkali, že totiž ranou sekery roztrástil ložnici dívčinu. K tomu se vztahují nesrozumitelné jinak verše 504 nn. ve versi *B*, jak byly svrchu uvedeny. Dále praví druhové: »Dovědí-li se o tom bratři dívčini, budou to všude rozšiřovati (místo *τὴν* jest jistě třeba čísti *τό*), ale budou se zároveň obdivovati tvé chabrosti.« Končně vidí

v jeho činu úspěch aspoň potud, že vzbudí bázeň u bratrů divčích. Autoru verse *B* zdál se patrně čin Achilleův podivný, ba skoro nemožný, a proto jej raději vynechal, ale zapomněl pak vynechat i slova, jež na čin ten poukazují.

Achilleus unesl dívku tím způsobem, že ona k jeho vybidnutí seskočila s hradeb a on ji zachytil v náručí. To se líčí v obou verzích celkem souhlasně. Potom rozdělil Achilleus své druhy na dvě polovice; učiniv vůdcem jedné polovice Pantrukla, svěřil mu svou ženu v ochranu a rozkázal mu, aby se s ní odebral v bezpečí. Ve versi *B* praví Achilleus ve v. 542 n. ne docela přesně k Pantruklovi:

*Δίδω σε τὴν καρδίαν μου, δίδω σε τὴν ψυχὴν μου,
εἰς χειρὸς σου τὴν ἑπαρῆ, δράμε'ς τὰ γυνικά μου.*

Právem se ptáme, kam má Pantruklos odjetí s Polyxenou v rodné zemi Achilleově; mnohem přesněji čteme ve versi *N* ve v. 1280, že se má odebrati k rodičům Achilleovým:

Ἐξεχωρίσθησαι ὀμπρός, ἄμε εἰς τοὺς γονεῖς μας.

Také se nedovídáme z verse *B*, proč vlastně rozdělil Achilleus své druhy na dvě polovice a patrně s jednou polovicí tam zůstal. Čekali bychom spíše, že všichni rychle ujedou. Důvod toho shledáváme opět ve versi *N* ve v. 1281 n.:

*Νὰ ἀναστερέσω ἐγὼ ἐδῶ μετὰ τοὺς ἄλλους ἔξῃ,
μήπως διώξουν ὅπισθεν, πολλὰκις πλανηθῶσιν.*

V kratší versi praví se pak o Pantruklovi ve v. 544 prostě:

Ἐδῶς ἐκβαλλίνευσεν, ἔμπρός του τὴν ἐπῆρεν.

O tom, že tato polovice druhů Achilleových s Pantruklem v čele dospěla do oné pohraniční tvrze k rodičům Achilleovým, nedovídáme se již ani slova. Ale konečně mohli bychom souditi, že básník to může u čtenářů předpokládati.

Divnější však je, že hned potom následuje ve v. 545 nn. beze všech úvodních slov píseň Achilleova, kterou píše patrně velmi hlasitě, neboť jí přímo dráždí bratry divčiny: »Nalezl jsem v kleci koroptev, neztročenou láskou, a uchvátil jsem koroptev a klec jsem nechal prázdnou. Nikdo z jejích příbuzných ke mně nepřišel. Má-li nějakého pána, jenž ji hlídal, necht' ji rychle hledá!« O tom, že je to píseň Achilleova, bychom vůbec nevěděli, kdyby nebylo nadpisu *Τραγούδιον τοῦ Μχιλλέως*, jenž jistě pochází od pozdějšího opisovače. Ze všeho toho vidíme, že autor verse *B* velmi ledabyle opisoval ze své obšírnější předlohy a vynechal věci, podle jeho mínění nepodstatné.

Jak bezmyšlenkovitě opisoval autor verse *B* ze své předlohy, o tom svědčí i v. 561 n., kde se praví o Achilleovi:

*Μόνο ἐκ τὴν φωνίτσα του τὴν πανωραιομένην
τριακοσίους ἔδειρεν ὡς ἰέραξ τὰ περδίκια.*

Jsme sice zvyklí na různé hyperboly v básních byzantských a ostatně hrdinské činy Achilleovy i v obou delších verzích *N*

i *L* nás naplňují úžasem, ale >pouhým hlasem usmrtiti tři sta bojovníků< jest hyperbola přece jen trochu podivná, které by byl nenapsal básník samostatně tvořící. Náhodou však ve versi *N* čteme ve v. 1303 nn. o této události poněkud jinak:

*Ὡς δράκων κρότον ἔποικεν, ὥς λέων ἐβρυχίστην,
καὶ πάντες ἐδειλίασαν ἐκ τῆς φωνῆς τοῦ μόνου,
τρόμος εἰσῆλθεν εἰς αὐτοὺς καὶ φόβος καὶ δειλία,
καὶ οἱ ἅπαντες ἐφρίξασιν ὅσοι ἂν τὸν ἠκούσαν.*

Básník tu tedy líčí pouze neobyčejný děs a strach, ježž rozšířil Achilleus svým hlasem a řevem, jenž se podobal řvaní lvovu. Teprve pak líčí, že Achilleus pobil tři sta nepřátel a vždy zase znova se dával do boje a pobíjel nové nepřátele.

V boji bratrů dívčích, pronásledujících únosce, Achilleus koná tedy pravé divy udatnosti. Ve versi *B* praví se, že Achilleus vždy znova vracel se v řady nepřátelské a bez milosrdenství rozdával rány oštěpem, načež básník ve v. 566 nn. pokračuje:

*Κῆ εἰς ἀπ' ἐκείνους, λέγω σας, τοὺς ἀδελφοὺς τῆς κόρης
τὸν Ἀχιλλέαν ἔδωκεν γεμάτην κονδαρέαν,
ἀλλὰ οὐδὲν τὸν ἔσεισεν ἅπανον. ἀπαὶ τὴν σέλλαν.*

To by arci samo o sobě nebylo nic divného. Ale básník dále líčí, jak Achilleus tropí si výsměch z tohoto nepřitele, pak s hlaholém proti němu vyjede, zasadí mu mocnou ránu oštěpem a srazí ho s koně i se sedlem, tak že všichni se zachvějí hrůzou. Potom básník líčí následky tohoto Achilleova hrdinství ve v. 575 n.:

*Ἰδόντες τοίνυν παρενθὺς οἱ γυναικαδελφοὶ τοῦ
περὶεούρου ἐκ τὰ ἄλογα, πίπτουσι, προσκυνοῦν τον.*

Ale při tom básník docela zapomněl na líčení své dřívější. Král nepřátelský měl pět synů; z těch tři padli již v první srážce; zbývali tudíž pouze dva. Praví-li básník ve v. 566 s velikým důrazem, jak vysvítá z vloženého *λέγω σας*, že jeden z bratrů dívčích zasadil Achilleovi mocnou ránu oštěpem a že právě tento bratr byl od Achillea po trpkém jeho výsměchu mocným úderem kopí sražen se sedla do prachu, zbýval vlastně již jeden bratr dívčin nezraněn a je tedy divno, že ještě ve v. 595 nn. mluví básník o dvou bratrech dívčích.

Tuto neshodu vysvětlíme zase docela snadno, nahlédneme-li do verse *N*. Podle této verse nebyl to bratr dívčin, jenž se pustil v souboj s Achilleem, nýbrž prostě jeden z bojovníků krále nepřátelského. Praví se totiž ve v. 1320 nn.:

*Καὶ εἰς ἀπ' ἐκείνους, εὐτολμος γενναῖος στρατιώτης
ἀποτολμᾷ καὶ κροεῖ τον εἰς τὸ σιγήθος κονδαρέαν.*

O tomto bojovníku se pak obsírněji vykládá, jak jej Achilleus strašně potrestal za jeho odvahu a jak jej v pádu jeho se sarkastickým výsměchem těšil, že to byl bojovník čestný a zdatný, kdo mu ránu zasadil, načež básník ve v. 1342 dodává, že onen padlý už asi nepovstal. Autor verse *B* tedy prostě zaměnil dvě osoby, což by jistě byl neučilil, kdyby jeho báseň byla původní.

Na tyto důvody, objasňující poměr versí *B* a *N*, připadl jsem dříve, než se mi dostalo do rukou pojednání Wartenbergovo. Tam jsem našel v lečém názor souhlasný. Důvody Wartenbergovy jsem rozhojnil. Nemohu však souhlasiti s důvody jinými (na str. 186—193), z nichž podle jeho mínění vysvítá, že verse *N* je původnější.

Wartenberg uvádí z verse *B* v. 464, kde se Polyxena, vidouc blížiti se zástup druhů Achilleových, táže:

Καὶ ποῖος ἀπὸ τοῦς δώδεκα ἔνε ὁ ποδηγὸς μόν;

Naproti tomu ve versí *N* v. 1144 je tato otázka vhodně připravena tím, že před tím je popisována stejná výzbroj dvanácti reků a zde se znova připomíná, a pak vkládá se do úst služkám. Wartenberg na str. 188 n. shledává to nejen méně vhodným, nýbrž docela zbytečným, jestliže potom ve versí *B* v. 472 nn. služby, místo aby vyslovily v rozhovoru s velitelkou svůj obdiv pro Achillea, velebí ji Achilleovi jako důstojnou milenku. Ale to, myslím, je důvod velmi slabý. Básníci byzantští neměli onoho jemného psychologického smyslu, jaký chválíme na básnících doby klassické, a dopouštěli se leckterých naivností. I když tedy, jak praví Wartenberg, smíme verse přirozené a jednoduché, jak se nám jeví ve versí *N*, pokládati za původní, nemůžeme v tomto případě z toho místa pro vztah obou versí usuzovati nic určitého.

Podobně, myslím, nelze uznati důvodu Wartenbergova na jiném místě. Wartenberg totiž uvádí nejdříve místa, kde se autoru verse *B* nepodařilo stopy činnosti zakrýti, a k těm připojuje i jiná, kde se tento ráz jeho činnosti potvrzuje. Tu můžeme s ním souhlasiti jen částečně. Po prvním turnaji prosí Achilleus ve versí *B* v. 112 n. svého otce:

*Χώρισε ἱππους δώδεκα, φάρια δοκιμασμένα,
διὰ λόγον μόν ἄς φυλάσσονται, ἄς ἐνὶ ἰδὺρά μόν.*

Podobně asi se praví ve versí *N* v. 164 nn., ale tu se mluví také o manech, t. j. o družích Achilleových. Wartenbergovi se zdá, že ta zmínka o družích není zbytečným přídavkem, nýbrž naopak tím, že ve versí *B* je vypuštěna, ruší se^o souvislost. Ale i tu lze poukázati na nápadnou někdy stručnost spisovatelů byzantských, kteří věci podle jejich zdání srozumitelné vynechávali vůbec nebo je uváděli později. Achilleus měl dvanáct druhů a spisovatel mohl souditi, že si každý domyslí, pro koho jsou ti koně, čte-li pak dále o družích Achilleových.

Také v tom přisuzuje Wartenberg byzantskému autoru příliš mnoho jemného taktu v přesném rozlišování slov, vytýká-li mu nevhodné užití slova *ἀνδρειωμένος* ve versí *B* v. 162 n., kde Achilleus žádá od svých spolubojovníků nejen statečnost, nýbrž i dobrou výzbroj pro koně a dobré zbraně:

*Θέλω γὰρ πάντα ἐκ παντὸς ἢ ὅσα τοὺς ἀντρωμένους,
θέλω καὶ τὰ φάρια σας μαζὶ μὲ τ' ἀρματα σας.*

Wartenbergovi, který srovnává ty verše s versí *N* 232 nn., zdá se výraz *ἀντριωμένος* nevhodný pro koně a zbraně. To je sice pravda a ve versí *N* v. 233 n. čteme vhodněji:

*Θέλω καὶ τὰ φαρία σας νὰ ῥῖναι καλὰ καὶ ἀνδρεῖα
καὶ τὰ ἄρματα σας ὀχυρά, νὰ πολεμῆτε ὡς ἄνδρες.*

Ale přes takové drobnosti se byzantští spisovatelé lehce přenášeli.

O jiných třech místech praví Wartenberg sám, že jejich text snad je porušen a že v původní předloze bylo vše správné. Ve versí *B* v. 172 n. čteme verše docela nesmyslné:

*Χαρὰς τὸν θεῖον ποῦ μᾶς ὀδῶκεν τοιοῦτον βασιλεῖα
εἰς μάχας καὶ παραταγὰς τὴν δύναμιν φοβοῦνται.*

Srovnáme-li verš 173 s příslušným místem verse *N* v. 247 n., vidíme, že je tu řeč o Achilleovi, že oba verše patří nerozlučně k sobě a že místo *τὴν δύναμιν φοβοῦνται* má se tu čísti *τινὰ νὰ μὴ φοβῆται* sc. *Ἀχιλλεύς*. Podobně ve versí *B* v. 184 čteme:

Ἐκεῖ νὰ εἶδες ταραχὴν τοῦ κόσμου ἐξηρημένην.

Slovo *ταραχὴν* je tu nesrozumitelné a musí se podle verse *N* 363 nahraditi slovem *παραταγὴν*. Konečně ve versí *B* v. 257 praví se o Patroklovi, že vída ohromný počet vojska nepřátelského zachvěl se básní (*ἐδειλίασεν*), ale to je souvislostí vyloučeno, neboť praví dále: »My nepřátele rozdrťte jako jestřábi koroptve«. Patrně tu má býti *ἐμειδίασεν* usmál se, neboť na příslušném místě verse *N* v. 498 čteme výraz podobný *ἀπεμειδίασεν*. Ale z těchto porušených míst nelze usuzovati nic.

Na základě svých důvodů shrnuje Wartenberg na str. 192 n. svůj soud o poměru versí *B* a *N* asi v tento smysl: Redaktor kratší básně vybíral z básně delší docela povrchně jazykový podklad a často ho užil bezmyšlenkovitě. Uvědomíme-li si to, budeme velmi opatrní v uznávání mezer v kratší básni. Autoru záleželo jen na tom, aby podržel hlavní motivy a skvělá místa. Jako vypustil důvod při líčení návštěvy rodičů, tak lze také souditi, že zapomněl podotknouti, že Achilleus, spatřiv dívku, konečně se vzchopil ze své ztrnulosti a vrátil se do spráteného města. Také není vyloučeno, že sám vynechal dopis Achilleův, jež před tím ohlásil. Jenom první část zahradní scény, kde se objevuje Eros, patrně nevynechal úmyslně, nýbrž spíše asi ho opustila předloha, poněvadž byla porušena neb nečitelná.

Zároveň dodává: Ale nemusíme předpokládati, že rukopis *N* nebo text s ním kriticky totožný byl předlohou rukopisu *B*. Spíše zdá se pravděpodobno, že některé, jen ve versí *B* obsažené části, na př. lichotivé jméno *Συνέταιρος* ve v. 56, vzaty jsou rovněž ze staršího textu, jenž nám není zachován. To však proti výkladu Sathovu a Krumbacherovu může býti pokládáno za dokázáno, že delší verse je starší, jak to ostatně již tušil D. Bikelas v předmluvě Wagnerova vydání *Trois poèmes grecs* na str. 6,

pokládaje kratší versi za výtah, pořízený z paměti od autora, který znal text podrobnější.

K vývodům předešlým sluší ještě dodati, že v závěrečné části verse *B* není ovšem ani neshod ani nedopatření z nepozornosti vzniklých. Ale to nás nesmí mýlit. I tu jakási povrchnost v líčení může v nás vzbuditi domněnku, že tato verse není původní. Po důkazech již svrchu uvedených domněnka stává se jistotou a toto stručné líčení vysvětlí se snadno spěchem, s nímž básník směřoval ke konci. Také konec básně není právě význačný; jsou to v. 758 nn.:

*Τὸ λοιπὸν τότε ἔφθασεν ὁ θάνατος τῆς κόρης
ἐκείνης τῆς εὐγενικῆς καὶ τῆς ὠραιομένης.
Ὁ Ἀχιλλεὺς ἐκοίτετον κείμενος εἰς τὴν κλίνην
ἄφρονος καὶ ἀναλιδῆτος ὥσ᾽ ἀν νεκρωμένους.*

V rukopisu *L* čteme pak ovšem ještě další líčení: Achilles dal zhotoviti zlatou truhlu, do níž vložil tělo milované ženy; jeho slzy pro stálý pláč nikdy neuschly a on po šesti letech zemřel sám. Básník pak končí myšlenkou, že všechno na světě pomijí a všechno ničí kámen náhrobní. Toto líčení autor verse *B* ze své předlohy patrně vynechal.

Ze všeho toho je, myslím, zcela patrné, že kratší verse *B* je pouze výtahem, leckde velmi povrchně pracovaným výtahem z nějaké verse delší, ať již to byla verse *N* nebo jiná jí podobná. Tím bychom si předom mohli vysvětliti, že se tu a tam vyskytuje v kratší versi *B* o nějaký verš více než ve versi delší *N*. Ale autor verse *B* měl jistě tolik schopností, aby dovedl tu a tam verse změnit, zkrátiti a sám též přidati. Tak autor verse *B* zachoval některé podrobnosti, které scházejí ve versích *N* a *L*; sám ve v. 57 nn. činí zmínku o modlitbě královnině k Bohu, který stvořil Lunu; královna se modlí, aby Bůh chránil syna jejího Achillea, aby ona i otec mohli se z něho těšiti. Také Heselings soudí pravděpodobně na str. 19 n., že slova ta nenáleží původní formě básně, ale, podle mého soudu, neprávem nazývá poslední slova modlitby té nesrozumitelnými:

*Θεὸς μεγαλοδύναμις ὁ κτίσας τὴν σελήνην,
φύλαγε τὸν Συνέταϊρον, χάρινε τὴν ζωὴν του,
νᾶ τὸν θωρῶ νᾶ χαίρωμαι ἐγὼ καὶ ὁ πατήρ του.*

Ostatně ty přídavky autora verse *B* jsou leckde zcela zbytečné; čteme-li versi *N*, nepostrádáme v ní nikde nic. Tím arci není řečeno, že by tato verse delší byla bezvadná; i ona má některé vady, ale vypravování je celkem plynulé a není v něm ani náhlých skoků ani různých sporů.

III.

Tolik je arci jisto, že závěrečný přídavek ve versi *N*, obsahující v. 1750—1820, je zcela neorganický; neboť v něm už nevystupuje Achilles jako středověký rytíř, oddávající se se zálibou

lovu, vítězíci v turnajích nad svými soky a podstupující pro milovanou děvu urputné boje, nýbrž prostě je to homerský hrdina, který s ostatními reky přichází k Troji bojovat za vydání Heleny a tu nalézá z rukou Paridových a Deifobových zákeřnou smrt v chrámě trojském. Přídavek ten pochází ovšem od skladatele celé básně, jak svědčí verše 1775 nn.:

*Τούτοις τοῖς Ἑλλήσιν συνῆν καὶ ὁ μέγας Ἀχιλλεύς,
ὁ Μυρμιδόνων βασιλεὺς καὶ τῆς Ἐφθίας δεσπότης,
ὃς καὶ ἐσυνεγραψάμεθα ταύτην τὴν βίβλον, φίλοι.*

Ale školskému vzdělání splatil básník tímto přídavkem aspoň poněkud daň, aby si každý uvědomil, že tento Achilleus, jehož výchova, láska a boje jsou tu vylíčeny, jest slavný homerský Achilleus. Chtěl tedy autor verše *N* aspoň něco samostatného připojit k původní předloze; tím si též vysvětlíme, proč tento přídavek není ani v rukopise *B* ani v rukopise *L*. Ve skutečnosti ovšem má Achilleus našeho románu s homerským Achilleem pramálo společného, nejvýše jméno a vlast, jinak celý děj je přenesen do feudálního středověku byzantského a Achilleus sám je středověkým rytířem. Jak malá byla tehdy znalost Homera, je nejlépe patrné právě z onoho přídavku. Neboť tu umírá Achilleus na počátku války trojské a Hellenové teprve jeho smrtí jsou podníceni k úsilnějšímu boji a po šesti letech Troje dobudou. Homeros však v *Iliadě* vypráví děje 51 dní z posledního, desátého roku války trojské, nám ani nelíčí smrti Achilleovy; Achilleus podle zpěvů kyklických umírá na samém konci války trojské právě před pádem Troje.

Tento přídavek liší se také jazykem a slohem od celkového rázu básně tak, že jistě nenáležel k básni původní. Svědčí o tom především barbarské tvary jako v. 1765 *ῥησεύων*, 1767 *Ἑλλή-vois*, 1767 *συνῆκτον* a některá zkomolená slova v. 1765 *Σαλαμόνης*, 1766 *Συνθήκας*, 1766 *Τριπόλεμος* místo *Σαλαμίνος*, *Ἰθάκης*, *Τληπόλεμος*. Hesseling uvádí jako doklad též špatné verše 1777, 1781, 1785, 1812 a 1818, ale já v nich vadnosti nevidím, ledaže v. 1785 je nadměrný. Hesseling sám ovšem přiznává, že všechny tyto nedostatky mohli bychom přičísti nedbalosti unaveného opisovatele. Ale důležitá je jiná věc. V celém románu není snahy po blýskání učeností, kdežto autor episydy závěrečné leckterými rysy dává na jevo své školské vzdělání. Nalézáme u něho básnické tvary v. 1764 *βριαρόχειο* a *πολεμό-κλωνος*, v. 1768 *ὀμειννέτης* a asi dvanáct dativů, jež tehdy už dávno z řeči lidové vymizely. Konečně je patrné, že po vylíčení hluboké bolesti Achilleovy působí opětne líčení činnosti Achilleovy ve válce trojské dojmem esteticky žalostným a skličujícím.

Ze všeho toho je patrné, že konec původní Achilleidy, t. j. předlohy všech tří našich verzí, byl jiný. Svědčí o tom, jak dí Hesseling na str. 16 n., zmatená poznámka, psaná v rukopise *N*

po v. 1758: *Kai τότε ἀπέθανεν μετὰ κανέναν χρόνον καὶ αὐτὸς γεναμένη ἐν Τροίᾳ*. Tři poslední slova *γεναμένη ἐν Τροίᾳ*, psaná černým inkoustem, jsou dílem písaře, který, mysle patrně na slova jako *τελευτή*, *σφαγή* nebo *προδοσία*, připojil *γεναμένη ἐν Τροίᾳ*. Tato zmatená poznámka má v sobě jakousi stopu vzpomínky na původní konec básně, který beze vší pochybnosti podobal se konci verse *L*. Ona část té poznámky, která je psána černým inkoustem a která tudíž náleží do textu, vyskytuje se ve versi *L* ve v. 1339: *Kai τότε πέθανεν καὶ αὐτὸς μετὰ ἡὺν ἔξι χρόνων*. Čtyři verse *L*, které následují po tomto versu, v. 1340—1343, podobají se versům verse *N* 1815—1818, a tyto verse v *N* jsou asi jediné verse této závěrečné stati, které náležely podle názoru Hesselingova původní Achilleidě.

IV.

Ve výkladech předešlých přihlíželi jsme zatím jen blavně k versům *N* a *B*. Mnění naše bylo doplněno a do jisté míry obměněno, když vešla v známost verse, obsažená v rukopise Britského musea *L*, z něhož Sathas na uv. m. uveřejnil jen několik versů závěrečných. Teprve Hesseling a Haag podali celý text rukopisu *L*, který však nás došel ve velmi zbědovaném stavu. Rozsah jeho blíží se rozsahu rukopisu *N* a také obsah se s ním celkem shoduje, takže máme nyní tři verse téže básně. Srovnáme-li všecky, pozorujeme arci veliké rozdíly v textu verse *B* proti textu *L* a *N* a spolu i odchylky mezi *L* a *N*; autor verse *B* mohl právě tak čerpat z verse *L* a zkracovati ji. Ale pozorné zkoumání nasvědčuje domněnce, že autoři těchto versů čerpali sami ze společného pramene staršího. Toto pravděpodobně správné stanovisko zaujal sám Hesseling.¹ Také Haag,² jak se zdá, kloní se k tomuto stano-

¹ Práce Hesselingova je výborná. Především popisuje Hesseling každý ze tří rukopisů, pak zkoumá otázku pramenů básně, srovnává ji s jinými obdoby básněmi středověkými a vyvrací mínění Sathovo a Krumbacherovo o poměru verse *B* k versům *N* a *L*. Také po stránce jazykové Hesseling vykonal pro báseň velmi mnoho, probíráje mluvnické zvláštnosti verse *N*, zkoumaje přízvuk, hláskosloví a tvarosloví její, a potom některé význačné stránky versů *L* a *B*. Po textech rukopisů *N* a *L* následují poznámky kritické, jazykové i věcné k jednotlivým obtížným místům textu a na konec položen jest stručný slovník, který však nezaznamenává všech význačných slov tří versů. Škoda, že Hesseling nesnažil se opravit také rukopis *L* a že neuveřejnil i textu verse *B*, dnes ve vydání Sathově již zastaralého a těžko přístupného. Není tudíž divu, že i G. Wartenberg, jenž ve Woch. f. klass. Phil. 1920, sl. 104—106, uveřejnil recenzi práce Hesselingovy, velice ji chválí a souhlasí se vším, v čem Hesseling jeho samého předstihl.

² O práci Haagově nelze se již zmíniti s touž chválou jako o práci Hesselingově. Vydání Haagovo liší se zdanlivě na svůj prospěch od vydání Hesselingova, že se tu podává text rukopisu *L* již opravený. Haag jej podrobně popisuje a pak stručně zkoumá jazykový ráz jeho textu, načež za textem podává mnoho kritických, jazykových a věcných poznámek

visku, praví-li na str. 10, že v rukopisném podání Achilleidy můžeme rozeznávatí dvě třídy, z nichž jedna je zastoupena delší versí v rukopisech *N* a *L*, druhá kratší versí v rukopise *B*.

Dosazuje-li Haag čtení z versí *B* a *N* do rukopisu *L*, činí tak arci neprávem, ale je z toho patrno, že pokládá obě verse za příbuzné, třeba by přímo netvrdil, že vyplynuly z pramene jediného. To je též stanoviskem Stef. Xanthudida v recenzi obou uvedených pojednání.¹

Známe-li nyní poměr verse *B* k versí *N*, můžeme se již tázati, jak se liší verse *L* od verse *N*.

Ve versí *N* máme na počátku verse o moci Erotově (v. 1—19), které nesouvisí s básní o Achilleovi, ale mohly by býti na počátku kteréhokoli jiného vypravování, v němž má jakousi úlohu moc Erotova, tedy v hojných básních byzantských. Bylo-li líčení moci Erotovy též v rukopise *L*, nelze nyní zjistiti, poněvadž počátek rukopisu byl vytržen. Zdali tu vypadl jeden či více listů, nelze také říci s jistotou. Haag na str. 63 n. soudí, že vypadlo snad několik listů. Myslím však, že vypadl tu jen jeden list; měl-li autor, jak uvidíme, snahu krátiti původní předlohu, zkrátil asi i úvodní verse a mohly se směstnati na jeden list.

Po v. 505 v rukopise *L* přerušuje se náhle po vítězné bitvě líčení událostí a od v. 506 líčí se krásná zahrada milenky Achilleovy. Vypadly tu tedy verse, jež v rukopise *N* odpovídají versům 628—718 a v rukopise *B* versům 310—330. Podivuhodno je však, že v rukopise *L* text pokračuje bez přestávky a poněvadž je psán jako prosa, připojuje se ještě na témže řádku vers 506. Z toho musíme souditi, že buď v předloze rukopisu *L* byla mezera, vzniklá vypadnutím listů, nebo že písař přešel jeden nebo dva listy. Předloha rukopisu *L* nemusila býti ona původní před-

k němu. Přidavky, doplňky, vyloučením a změnami snaží se vrátiti versí *L* bývalou podobu, opíraje se při tom o ostatní dva texty *N* a *B*. Ale tu překročil, zdá se, meze oprávněné textové kritiky. Někde snad se mu podařilo přiblížiti se pravdě, ale ve většině případů jistě pochybil; neboť leckde odmítá čtení verse *L* a docela proti palaeografickým řádům dosazuje vazby a verse *N* a *B*. O vzájemném poměru všech tří versí Haag chce uvažovati v době pozdější. Na základní tuto vadu vydání Haagova upozornil zvláště Stef. Xanthudides v recenzi pojednání Hesselingova i Haagova v Byz.-neugriech. Jahrbücher II. 1921, str. 199—205.

¹ Xanthudides na m. uv. v pozn. předešlé velice chválí pojednání Hesselingovo a připojuje jen poznámky k výkladu některých míst, s nímž nesouhlasí, naproti tomu právem pokládá počínání Haagovo, který docela libovolně měnil rukopisné čtení *L*, za naprosto nezdařené a nepřipustné. Dobře praví Xanthudides na str. 204, že tímto počínáním Haagovým, jehož některé charakteristické doklady uvádí, je vlastně celý rukopis *L* vyvrácen z kořene. Kdyby se někdo tázal, zda je to ještě rukopis *L*, musil by odpověděti záporně. Je to spíše smíšenina všech tří známých versí, z nichž vznikla tato nová verse Haagova. Na štěstí uvádí Haag rukopisné čtení pod řádky a Hesseling uveřejnil původní čtení rukopisu *L*. Konečně Xanthudides podává námitky k Haagovu výkladu některých míst textu.

loha, z níž čerpal autor *N* a *B*, nýbrž nějaká předloha, která sice z té původní vyplynula, ale už sama nepodávala úplného textu.

Autor verse *L* měl snahu napsati leckde něco z brusu nového, aby se obklopil nimbem samostatného básníka. Při tom se leckdy nestaral, zda jeho odchylka od textu původního má dobrý smysl čili nic. Právě-li však Haag na str. 95 n., že autor rukopisu *L* měl sice před sebou text s *N* podstatně totožný a že jej metricky i jazykově zhoršil, myslím, že je to tvrzení poněkud odvážené, poněvadž původní rukopis verse *L* mohl býti mnohem lepší než rukopis nám zachovaný a pak lze předpokládati, že autoři všech tří versí, a tedy i verse *L*, též sami aspoň něco dovedli a nemusili se ve všem držeti původní předlohy.

Můžeme tedy s Hesselingem (str. 20) míti za to, že autoři všech tří versí čerpali z jakéhosi původního společného rukopisu neb z jeho opisu a měnili jeho text, první (*N*) méně než druhý (*L*), druhý (*L*) daleko méně než třetí (*B*). Původní příbuznost versí poznává se ještě v místech porušených, jež mají společná. Hesseling uvádí mnoho takových míst v poznámkách k v. 109, 161, 184, 278, 485, 727, 838, 1103, 1485, kde na př. v rukopise *N* nebo v rukopisech *N* a *L* je některé místo podáno neúplně, v rukopise *B* vůbec chybí, nebo zase v rukopise *N* se vyskytuje verš, který v *L* a *B* úplně chybí, ač pro smysl je nezbytný. Zvláště však je to patrné z těchto příkladů.

V rukopisu *N* v. 1070 čteme, že mladá dívka padla do mdlob:

αἰτίνα δ'λιγοθύμῃσεν καὶ πέφτει εἰς τὴν φισκίαν.

Podobný verš čteme i na příslušném místě v *L* v. 763:

ἔτοιμα λιγοθύμῃσεν, πέφτει εἰς τὴν φισκίαν.

Tu je patrné, že princezna nepadla do nádržky a že verš je porušen; byl beze vší pochyby v rukopise starším. Zdá se, že autor neb opisovatel verse *B* měl před sebou verš podobně porušený; chtěl jej opravit, ale na konec vznikl u něho docela nesmyslný verš, t. j. v. 433:

ἔδ᾿αὖς ἐλιγοθύμῃσεν, τρέχει εἰς τὴν φισκίαν.

Vskutku princezna padla do mdlob poněkud později, když spatřila Achillea. Ve versi *N* v. 1078 čteme:

καὶ εὐθὺς ἐλιγοθύμῃσεν, ἔπεσεν πρὸς τὰ ἄνθη.

V příslušném versí *L* 771 čteme jen s malou změnou *εἰς τὰ ἄνθη*. Tento poslední verš je tu na svém místě, v odstavci předchozím však dal podnět k nesmyslným domněnkám ve všech třech rukopisech.

Nejsou to však pouze ojedinělé verše, které v nás vzbuzují domněnku o společném původu všech tří versí; jsou tu celé odstavce, v nich nesouvislost výrazů nebo nesmyslnost obsahu nelze vysvětliti jinak než tím, že autoři se snažili objasnit některou věc nepochopenou.

Jako příklad uvádí Hesseling na str. 21 n. z rukopisu *N* v. 1082 nn. a místa tomu odpovídající *L* 776 nn. a *B* 444 nn. Achilleus vešel do zahrady; milenci se něžně objímají, ale zdrží se vrcholného splnění milostné tužby. Proč? V rukopise *N* 1083 n. praví se o Achilleovi:

*Ὅν κ' ἠθέλησεν ποσῶς τὸν ἔρωτα πληρῶσαι,
ἵνα μὴ πάλιν γένηται θερμότερος ὁ πόθος.*

V rukopisu *L* praví se ve v. 777 podobně, že milenci se zdrží:

ἵνα μηδὲν ἀγαπηθοῦν πλείονερα εἰς ἀγάπην.

V rukopisu *B* ve v. 444 n. se tvrdí rovněž, že milenci nejdou k vrcholu tužby:

*παρὴ ὅν κ' ἠθέλεν ποτε τὸν ἔρωτα πληρῶσαι,
ἵνα καὶ πάλιν γίνονται ἀμφοτέροι κ' οἱ δύο.¹*

Všechny tři verše shodují se ve věci hlavní: Achilleus nedvází se vrcholného milostného spojení s princeznou. Důvody, které podávají *N* a *L* pro tuto zdrželivost, jsou stejně pošetilé; důvod v *B* je podán zmateně. Pak všechny verše nám vypravují, že až do svítání se milenci laskali, ba dokonce podle *N* a *L* leželi v jediném loži. Ale konečné spojení milenců líčí se nám v *N* 1240—1256, *L* 926—941, *B* 528—530. Je to něco pravdě nepodobného, čehož si povšimli autoři jednotlivých versí. Wartenberg na str. 182 se domnívá, že princezna se vzdala milenci svému již při prvním setkání. Ale Hesseling na str. 21 n. právem nesdílí tohoto mínění. Je sice pravda, že opisovatel verše *N* připsal tu při prvním setkání červeným inkoustem: *Ἦδρεν καιρὸν τὸν ἠθέλεν ὁ Ἀχιλλεύς ὁ μέγας*, ale výraz tento připouští různé výklady. Při své návštěvě spokojil se Achilleus, jak se zdá, hubičkami a neodvažoval se jíti dále, poněvadž se obával zrady se strany princezny. Věděl, že v loktech ženy není už nepřemožitelným Achilleem, nýbrž že je vydán v šanc svým nepřátelům, jak patrně z *N* 1178 nn., *L* 867 n., *B* 488 n. Princezna je zarmoucena jeho podezíráním, vyčítá mu jeho nedůvěru a hodí mu květinový věnec. Tento věnec je závazkem její lásky, znamením smluveného spojení mezi oběma, podobně jako svatební věnec v dnešním Řecku. Achilleus přijímá tento věnec jako znamení manželství; jeho pochybnosti zmizely a za noci odchází v pocitu plné bezpečnosti znovu k mladé dívce. Básník nám líčí jejich spojení s podrobnostmi, jež svědčí o tom, že vyplnění jejich tužeb je tentokráte dokonale. V *N* 1246 se praví: *ἐπλήρωσαν τὸν ἔρωτα*. Po této svatební noci Achilleus pokládá princeznu za svou manželku a její

¹ Podle rukopisu *N* lze opravit v prvním z těchto dvou veršů *παρὴ* v *παρά*, *ποτέ* v *ποσῶς*. Druhý verš znamená asi: Ještě jednou ti dva stanou se jednou bytostí. Ale nejspíše má se tu čísti *ἵνα* místo *ἵνα*, tak že by pak smysl toho verše byl »aby se znovu spojili«; básník tím naznačuje, že k spojení úplnému dojde později.

bratry za své švakry. Proto chce ušetřiti jejich života v boji; ve verši *N* 1301 praví: *Μὴ φονεύσατε τοὺς γυναικῶδελφούς μου*. Autoři jednotlivých versí se divili předběžné zdrželivosti milenců a to, co se jim zdálo divné, vyložili neobratnou interpolací, jež je společna všem.

Hesseling na str. 22 se táže, jaká asi byla příčina zdrželivosti rekovy v původní básni, a odpovídá takto. V řeckých románech prvních století našeho letopočtu a v řeckých románech doby Komnenů je pravidlem, že milenci se sice oddávají něžnému laskání, ale spojení nejvyšší ponechávají si teprve po sňatku. Vzpomeňme bujných popisů v románu Longově Dafnis a Chloe, kde milenci, ležíce vedle sebe, objímají se docela nazí (vyd. Hercher str. 291, srov. str. 261, 267, 307). Z počátku zdrželivost Dafnidova a Chloina vyplývá ovšem z nevědomosti a neuvěřitelné neobratnosti, ale po poučení Lykainiině Dafnis spokojuje se i nadále jen nevinným laskáním z obavy, že by mohl své milence Chloi ublížiti. Román Eustathia Makrembolity Dobrodružství Hysminy a Hysminia je především obranou zdrželivosti před manželstvím. Třikrát mohl by se tu mladý muž již spojit s milovanou ženou (vyd. Hilberg, str. 63, 64, 82); oba milenci zahrnují se sice vášnivými něžnostmi, ale jakkoli se objímají na loži, zůstávají oba neporušeni. Mladá žena nechce, aby její přítel »trhal klasy přede žněmi«, nechce uzavřítí tajný sňatek a v listě přísahá, že zůstane pannou, doporučujíc svému milenci, aby podobně zůstal neporušen až k manželství (str. 151). Tato cudnost, dvakráte dosvědčená věštbou Dianinou, bývá od bohů odměněna. Podobně v románech Achillea Tatia, Heliodora, Theodora Prodroma a Nikety Eugeniana dávají si rekové noční dostaveníčka a zahrnují se něžnostmi s milenkami, aniž je to ke škodě mladé dívky. Na konci románu bývá pak panenství zpravidla dosvědčeno božím soudem.¹ Tímto pojetím lásky, založeným na víře lidové, byl podnícen též autor Achilleidy;² autoři jednotlivých versí však mu neporozuměli.

Versí *B* pokládá také Hesseling na str. 23 za pouhý výtah z původní verse obšírnější a soudí, že příbuznost její s versí *N* a *L* nelze tak snadno dokázati, jako příbuznost versí *N* a *L* samých, poněvadž verse *B* na četných místech nemá veršů, odpovídajících veršům druhých dvou versí.

¹ Srv. o tom pěknou studii Adamantia Adamantiu *Ἀγνείας περίοδος* v Laografii I. 461—563, II. 521—547, III. 51—147, 390—496.

² O tom, jaký význam měla cudnost pro milence před sňatkem, svědčí četné příklady z národopisu různých národů. Srv. Sal. Reinach: *Cultes, mythes et religions*, Paris 1905—1912, II. p. 33 a E. Fehrle: *Die kultische Keuschheit im Altertum*, Giessen 1910. Venkovský Herakles, o němž mluví Filostratos (Vit. soph. II. 1, 12 sqq.), vyhýbá se všemu styku s ženami. Rek, který porušil čistotu, je vydán nepřátelům na milost a nemilost. Jako klassický doklad z básnictví romantického lze uvést Wielandova Oberona, v němž milenci před sňatkem zapomenou na tento svatý příkaz čistoty a ocitnou se za to v nebezpečství smrti.

Ve versi *N* čteme na př. verš 161, jemuž ve versi *L* a *B* neodpovídá nic:

Ἀλήθεια ἀναφέρων σε, κἂν τολμηρὸς ὁ λόγος.

Avšak úvod k veršům následujícím jeví se nepostrádatelným. Zdá se tedy, že v starší předloze bylo nějaké temné místo, z něhož rukopis *N* zachoval část, v rukopise *L* a *B* to místo je prostě vypuštěno.

Podobně verše *N* 184 n. jsou v rukopise *B* úplně potlačeny; v rukopise *N* 184 n. čteme:

*ἄποδ' πληρώσῃ, δέσποτα, ὁ τόπος τὸν δεσπόζεις,
ἐν' τῇς δυνάστεως βασιλεὺς ἄλλας κατέχων χώρας.*

Těmto veršům odpovídají v rukopise *L* 107 n. podobné verše:

*ὥσων πληρώσουν, δέσποτα, οἱ χώρες τῆς ἀφεντεύγεις,
ἐναὶν ἐκεῖθεν ἄλλος βασιλεὺς ἄλλας κατέχων χώρας.*

Obě místa jsou asi neúplná, v rukopise *B* jim neodpovídá nic. I tu patrně v původní předloze bylo místo temné.

Ve versi *N* 278 praví se o druhu Achilleově Patroklovi:

καὶ εἰς ἀπὸ τοῦς δώδεκα γελῶν ἀπηλογήθη.

Týž verš vyskytuje se ve versi *B* na jiném místě (v. 400), jen s tím rozdílem, že se tu čte *γέρων ἐπιλογήθη*. Wartenberg na str. 188 snažil se vysvětliti, proč autor verse *B* uvedl toho starce do své básně, ale myslím, že výklad jeho neobstojí, poněvadž zde nemůže býti řeč o žádném starci. Wartenberg sám cítí tu obtíž, neboť praví, že Achilleus si vybral pro svůj průvod jen mladé lidi (*N* 165, *B* 131); míní jen, že tento stařec náležel k vybraným 12 Achilleovým druhům. Jistě však je tu nedopatření opisovatelovo a místo *γέρων* má se čísti *γελῶν*. V rukopisu *L* 198 čteme *γοργὸν ἐπηλογήθην*. Že správně se tu má čísti *γελῶν*, vyplývá podle Hesselinga též z verse *N* 1044: *καὶ ὁ συγγενὴς του ὁ Πάντρονυλος χαμογελῶν ἐλάλει*. Ostatně Wartenberg v recenzi pojednání Hesselingova a Haagova (Woch, f. klass. Phil. 1920, sl. 104-106) tuto domněnku Hesselingovu nyní plně schvaluje. V předloze starší bylo patrně slovo *γελῶν* opět nejasné; autor verse *N* četl správně *γελῶν*, autoři versí *L* a *B* nahradili je slovy jinými, při čemž autor verse *B* vůbec se nestaral o smysl, jak toho máme doklady i jinde.

Ovšem příbuznost verse *N* a *B* je, myslím, dostatečně dokázána doklady svrchu uvedenými a vyplývá jednak z podobnosti přechetných veršů, jednak z hojných nedopatření autora verse *B*, srovnáme-li ji s versí *N*. Je tedy patrné, že i verse *B* náleží k téže tradici rukopisné a že tedy všechny tři rukopisy vyplynuly z jedné starší předlohy. Z těchto rukopisů *N* až na stať poslední nejvíce se blíží formě původní. Srovnání tohoto rukopisu dovoluje nám opravit četné omyly, jež se vloudily do vydání Wagnerova, srovnání rukopisů *L* a *B* nám přispělo k výkladu některých

míst temných. To obojí výborně vyložil Hesseling v úvodě k svému vydání. Důležité je upozorniti znova, že rukopis *L* podává skutečně samostatnou versi původní básně a že čtení její nemohou býti uváděna jen jako varianty rukopisu *N*.

Jazykový stav textů je v základě pro všechny tři verse týž; pozorujeme v něm, jak správně praví Hesseling na str. 24, směsici tvarů učených a lidových. Je to jazyk, jenž svou mluvnicí připomíná jednak prósu kronikářů byzantských, jednak jazyk poesie lidové. Rozdíly v těch třech versích jsou rozdíly jednak jejich autorů, jednak opisovatelů. Písař rukopisu *N* libuje si v starých formách a tradičním pravopisu, kdežto písař rukopisu *L* připouští rád tvary moderní a psaní souhlasnější s výslovností své doby, nehledíc k tomu, že je méně vzdělán a leckdy velmi nedbalý. Charakteristické doklady uvádí Hesseling na str. 24. V rukopisu *N* čteme *ἄλογα τοῦ δρόμου* a tomu v *L* odpovídá *παλαφρότοι*, *N τι ἐκ τῶν ἀπροσδοκῆτων* = *L τίποτε* ... *τὸ δὲν ἐθάρρει*, *N οὖνω* = *L βασιλεῶ*, *N δοκιμασμένος* = *L προβαρισμένος*, *N ἐπεὶ* = *L ἄμην*, *N ἐσυνάχθησαν* = *L ἐμαδέντησαν*, *N συνηγμένοι* = *μαδεμένοι*, *N μήτιρ* = *L μάρνα*, *N κοιτών* = *L κρεβάτι*, *N οἰκείος* = *L λίξιος*, *N οὕτως* = *L ἔτισε*. Opisovatel rukopisu *B*, ačkoli s písařem rukopisu *N* má společnou oblibu pro umírněný purismus, uvedl do textu podivné neb dialektické formy, jako *ἡ Ἀφροδίτης* (v. 46), *τὸν βασιλέ* (v. 19), *ἐν χώρᾳ Μυρμιδόνα* (v. 1) atd. Jenom u něho nalézáme tvar *ψή* (v. 12) vedle *ψυχή* (v. 127), *τίνα* (v. 392), *δάμιν* (v. 297). formy, jichž se dnes užívá zvláště na Kretě.

Přes tyto naznačené rozdíly zůstávají základní znaky mluvnic všech tří versí tytéž, jak Hesseling tvrdí na str. 24 n. a dokazuje na str. 25—41. Jsou to změny přízvuku, způsobené obyčejně potřebami rhythmů, střídání koncovek starých i novějších v časování i skloňování, hojnost přímnožků na *η*, ani jediný příklad futura, utvořeného pomocným slovesem *θέλω* se spojkou *νᾶ*, užívání infinitivu po určitých slovesech jako *βούλομαι*, *θέλω*, *δύναμαι* atd. (vedle opisu se spojkou *νᾶ*), slovesa stažená, která mají v 3. os. sing. impf. koncovku *ειε* atd.

Jazyk všech tří versí liší se tedy od sebe poměrně přece jen tak málo, že nemůžeme z něho stanoviti ani dobu vzniku těchto versí ani ovšem dobu vzniku původní předlohy. Dobu tu můžeme vytušiti jen ze známek palaeografických; podle nich by rukopis *L* náležel do 2. polovice 15. století, rukopis *B* do 16. století, rukopis *N* dopsán byl určitě dne 5. května 1520. Rukopis *B* snad vznikl na Kretě.

Nemůžeme-li stanoviti dobu vzniku podle jazyka, zbývá nám pro přesnější datování původní básně jen myšlenkový obsah těchto tří versí. Ihnedli-li k tomu, že Achilleis se nám zachovala pouze v těchto třech různých versích, nebyla asi příliš rozšířena; proto soudíme, že předloha původní nevznikla dříve než 50 let před

nejstarší verš (*L*), z čehož plyne, že předloha původní vznikla asi v první polovině 15. století, t. j. v době, kdy Řekové, jsouce zbaveni skutečné moci, měli útěchu jen ve vzpomínce na velikost minulou. V Achilleidě, jak praví Hesseling na str. 15, setkáváme se s dosti velikou národní pýchou. Svědčí o tom zvláště souboj Achilleův s franským rytířem, v němž jistě dal básník výraz své hrdosti národní. Básník žil asi v prostředí, které bylo sice pod vládou Franků, ale kde Řekové požívali aspoň jakési svobody. V některých částech Řecka Frankové, zvláště Benátčané, spokojili se obsazením pevností, jež chránily jejich obchod. Užívali obyvatelstva domácího jen pro své zájmy obchodní, ale nežili jako Turci na jeho účet. Jen tím se usnadnilo povznesení ducha hellenského a z toho vyplynul i vznik některých děl literárních.

V.

Jestliže tedy všechny tři verše vyplynuly z jedné původní předlohy, nemusíme již ke každé verši přihlížeti zvlášť a můžeme se tázati, jaké byly prameny původní předlohy. Vzoru jejího neznáme. Krumbacher na m. uv. praví, že některé rysy, jako jméno Polyxeny, milenky Achilleovy, a vypravování o zamýšleném zasnoubení Achilleově se sestrou Paridovou ukazují na kronikáře byzantského Ioanna Malalu jako na pramen. Ovšem, dodává, není jisto, zda skladatel užil Malaly přímo. O Achilleovi a válce trojské pojednává Malalas ve své Chronografii v kn. .5, str. 184 C až 228 A (vyd. Migne, Patrologiae cursus completus, vol. 97, Parisii 1865). Pokud básník čerpal z kroniky Ioanna Malaly, jenž žil v 6. století po Kr., mohl z něho čerpati jen pro závěrečné verše verše *N*, t. j. v. 1759—1820, neboť v celém románu jinak naprosto není styčných bodů s vypravováním Malalovým. Ale tyto závěrečné verše verše *N* jistě k původní Achilleidě nenáležely.

Podle mého soudu nemůže se ze jména Polyxeny vyvozovati nic. Tolik jistě věděl básník z bájesloví řeckého, že dcera krále trojského Priama Polyxena byla obětována na hrobě Achilleově a tím tedy aspoň mrtvému Achilleovi zasnoubena. I mohl snadno jméno její přenést na milenku Achilleovu v románě, čině z ní dceru nepřátelského krále. Jméno Polyxena se však nevyskytuje vůbec nikde v románě samém, nýbrž jen v jednom nadpise a to ve verši *N* před veršem 1268. Nemusí tedy ani pocházeti od skladatele původního, nýbrž od pozdějšího opisovače, který docela nestejněměrně vsunul na některá místa románu nadpisy určitých částí.

Ostatně pokládal-li básník původní Achilleidy Polyxenu za milenku a později za choť Achilleovu v celém románě až do r. 1758, nemohl autor verše *N* zase touž Polyxenu pokládati zároveň za sestru Paridovu a Deifobovu, o níž se bez udání jména zmiňuje v poslední části ve v. 1784. Byla-li však Polyxena sestrou těchto

reků a dcerou krále Priama, nemohla táž Polyxena zase býti dcerou nepřátelského krále. Z toho je viděti, že jméno Polyxena v románu je prostě přeneseno do nového prostředí a z dcery krále Priama stala se tu dcera nepřátelského krále, ač ovšem v původní Achilleidě jméno to vůbec se nevyskytovalo.

Konečně Malalas, vykládaje o Achilleovi, zmiňuje se i o jiných jeho milenkách, jako o Deidamei, dceři Lykomedově, o Diomedě, dceři Forbantově, o Astynomě, dceři Chrysově, a o Hippodamei, dceři Brisově. Byl by tedy mohl básník jméno kterékoli milenky Achilleovy přenést na dceru nepřátelského krále, a kdyby byl býval současně autorem závěrečných veršů verse *N*, byl by si mohl jméno Polyxeny nechat do této části, a to tím spíše, poněvadž Malalas o Polyxeně, dceři krále Priama, pojednává obšírně na dvou místech. Na str. 217 B—220 C líčí příchod Priamův do stanu Achilleova a žádost jeho za vydání mrtvolky Hektorovy a na str. 225 A—228 B vykládá o chystaném sňatku Polyxeny s Achilleem. Proto, myslím, nemá pravdu ani Wartenberg (str. 175 n.), pravi-li, že ve versi *N* je líčena smrt Achilleova podobně jako u Malaly (srov. též str. 193 a recensi spisu Haagova a Heselingu na m. uv.). Ovšem je pravda, že touto poslední částí verse *N* připíná se Achilleis k antické pověsti, třeba v podobě znešvařeně.

Čerpal-li skladatel verse *N*, ať už přímo ať nepřímě, z Joanna Malaly, musili bychom se diviti především, že obšírné a celkem dosti pěkné vypravování Malalovo tak velice zkrátil, že v tomto vypravování vůbec nikde ani neuvedl jména Polyxeny, že příčiny zamýšleného sňatku Achilleova s Polyxenou jsou u Malaly líčeny jinak než v uvedené versi a že konečně autor verse *N* docela proti tradici starověké pokládá ve v. 1772 za vládce trojského Alexandra Parida, kdežto Malalas šetří tradice starověké a uvádí jako krále trojského na několika místech Priama.

Podle Joanna Malaly Achilleus spatřil Polyxenu poprvé, když Priamos přišel s ní a Andromachou do jeho stanu žádat za vydání mrtvolky Hektorovy. Polyxena objímala kolena Achilleova a prosila ho, aby vyhověl žádosti Priamově, jsouc ochotna mu otročiti, vydá-li tělo Hektorovo. Z vděčnosti chtěl pak Priamos, obdržev tělo milého syna, Polyxenu Achilleovi ponechat, ale Achilleus prozatím odmítl, jak svědčí slova na str. 220 B C: *ὁ δὲ Πολέμοσ παρακαλεῖ τὸν Ἀχιλλέα Πολυξένην παρ' αὐτῷ καταλιπεῖν ὁ δὲ εἶπεν αὐτῷ εἰς τὸ Ἴλιον αὐτὴν ἀγαγεῖν, εἰς ἄλλον καιρὸν τὰ κατ' αὐτὴν ἀναβαλλόμενος*. Potom líčí Malalas další události takto: Po několika dnech, když byla konána slavnost Apollona Thymberského, Hekabe s Polyxenou vyšla z města, Achilleus podivil se její kráse a zahořel k ní láskou; Priamos poslal k Achilleovi jakéhosi Idaia, aby s ním umluvil bližší, podrobnosti sňatku s Polyxenou. Krátce potom přišli Paris a Deifobos tajně k Achilleovi do háje Apollonova a nabádali ho k uspojení sňatku.

Stanuli u oltáře a potvrdili vzájemné smlouvy, při čemž oba zákeřně zasadili Achilleovi smrtelné rány. Na str. 225 C se praví: *περιπλακέντος δὲ τοῦ Δηϊφόβου τῷ Ἀχιλλεῖ καὶ ὁ Πάρις ἀπὸ τῶν πλευρῶν, αὐτοῦ καταφιλοῦντος αὐτόν, ἐβάπτισεν ὃ ἐπεφέρετο ξίφος. Τοῦ δὲ Δηϊφόβου κατασχόντος τὸν Ἀχιλλέα, δευτέραν ἐπιφέρειται πληγὴν ὁ Πάρις τῷ Ἀχιλλεῖ, καὶ λοιπὸν ἐκλυτος ἐγένετο καὶ ἔπεσε.* Pak dále líčí, jak družina Paridova a Deifobova se rozprchla a jak z toho usoudil Odysseus, že se stalo nějaké neštěstí. Vešli tedy Odysseus a jiní rekové do onoho posvátného háje a tam našli Achillea polomrtvého. Řekl jen slova: »Lstí mne zahubili Paris a Deifobos pro Polyxenu«. Potom ihned vypustil ducha, načež Aias donesl tělo Achilleovo k stanům, kde bylo spáleno a tiše pohřbeno.

Jak z předešlého vypravování je patrné, klade Malalas smrt Achilleovu na samý konec války trojské, neboť podle líčení Homérova Priamos ve 24. zpěvu Iliady přichází žádat za vydání mrtvolky Hektorovy. Naproti tomu autor verse N líčí, jak Hellenové nejdříve nemohli Troje dobýt. V té době spatřil Paris mocného Achillea a chtěl mu dáti svou sestru za choť a učiniti jej svým svakem. Básník ovšem praví vlastně, že ho chtěl učiniti svým zetěm, neboť pokládá Parida za krále trojského. Soudil totiž Paris, že by takto mohlo býti dosaženo míru mezi Helleny a Trojany. Achilleus, uvěřiv pak strašným přísahám Paridovým, vešel do jednoho z chrámů trojských a tam slíbil, že si sestru jeho vezme za choť. Doufal, že vzájemné přísahy budou splněny. Ale tam ho Paris a Deifobos zahubili a jediná jeho slova byla: *ἀνεῖλέν με Δηϊφοβος καὶ Πάρις μετὰ δόλου* (v. 1793). Teprve tato smrt Achilleova podnítila Helleny k úsilnějšímu boji, tak že po 6 letech dobyli Troje a úplně ji zničili, pomstivše takto krev velikého Achillea.

Z toho všeho zdá se vyplývati, že náš básník neužil kroniky Malalovy ani přímo ani nepřímě. Užil spíše některé mythologické příručky nám neznámé anebo tyto verše závěrečné o válce trojské a o Achilleově zasnoubení a smrti vyplynuly prostě z jeho kusých a velmi problematických vzpomínek školských. Tím bychom si vysvětlili nejlépe ty značné odchylky od obvyklého podání mythologického, jakož i ledabylost a zběžnost v líčení, zaviněnou ostatně i tím, že básník již spěchal ke konci. Vždyť o tom »velkém« Achilleovi nepřipomíná vůbec nic, ani jediného skvělého činu, ani jedné význačné události za války trojské a přece Homeros a básníci kykličtí nám vylíčili o něm tolik krásného a dojemného.

Autor verse N sám mezi svými prameny jmenuje básníky, moudré řečníky a staré mudrce, velké to učitele, zvláště prvního z básníků Homera, pak Aristotela, Platona a dokonce Palameda. Praví totiž ve v. 1798 nn.:

*Ἥμεῖς δὲ βιβλοῖς ποιητῶν, σοφῶν τε καὶ ῥητόρων
καὶ φιλοσόφων παλαιῶν, μεγάλων διδασκάλων,*

*Ὁμῆρου πρῶτον τῶν σοφῶν καὶ ποιητοῦ μεγάλου,
Ἀριστοτέλου, Πλάτωνος ἢ λέγω Παλαμίδου,
ἀναγινώσκοντες ἀεὶ λόγον παιδείας χάριν
παρεξεβάλλομεν αὐτὴν εἰς σαφεστέραν ὄψιν,
ὅπως γνωρίζουν οἱ πολλοί, οἱ μὴ μαθόντες λόγους,
τὴν γέννησιν, ἀνατροφὴν, ἀνδρείαν τοῦ Ἀχιλλέως,
καὶ πῶς ἐπῆρεν τὴν ὥρᾱν ἐκείνην τὴν κουρίτσαν,
εἰς τὴν ταύτης θάνατον, τὴν συμφορὰν ἐκείνην
καὶ τελευταῖον τὸν ἄδικον θάνατον τοῦ Ἀχιλλέως.*

S jakýmsi právem může však básník mezi svými prameny, a to jen pro poslední, závěrečnou část své básně, jmenovat jen Homera. Jmenuje-li však Aristotela, Platona nebo dokonce báječného Palameda, je to pouhou příkrasou básnickou. Právě-li dále, že jasnějším siohem podal výklad o zrození, výchově a mužnosti Achilleově, jakož i o sňatku jeho se vznešenou dívkou, o její smrti a o skonu Achillea samého, můžeme sice potvrditi, že vypravování jeho je celkem průhledné, ale též s důrazem vytknouti, že ho jistě nečerpal ze žádného z těch pramenů, o nichž se zmiňuje. Co z doby klassické a hellenistické o Achilleovi víme, není obsaženo v našem románě; neboť, jak již bylo řečeno, Achilleus našeho románu není vlastně starověkým hrdinou, nýbrž středověkým rytířem, který jedná ve všem jako jeho rytířští druhové, ale vyniká nad ně podivuhodnou silou a neuvěřitelnou statečností. (Příště konec).

O potřebě nového vydání rukopisu Assemanova.

Napsal Josef Kurz.

Evangelistář vatikánský, zv. Assëmanův, byl znám slavistům ze všech památek hlaholských nejdříve. Nalezl jej slavný bibliotekář Josef Assemani za své druhé cesty na východ v řec.-slov. klášteře v Jerusalemě již r. 1736 a přivezl do Říma. Po jeho smrti se kodex dostal do vatikánské knihovny a tam se chová dosud máje třetí místo mezi rukopisy slovanskými.¹ Studován po prvé Mat. Karamanem (Identità della lingua letter. slava § 95); byl znám Dobrovskému, Kopitarovi, Šafaříkovi. Dlouho nebyl správně oceněn. Karaman kladl jej sice do 11. stol., ale Dobrovský jej nemohl pokládati za příliš starý, neboť trval na svých známých názorech o stáří písma hlaholského: kladl tedy evangeliář Assëmanův do 13. stol. a učil, že je přepsán z předlohy cyrillské (Inst. linguae slav. dial. vet. p. 688).² Bart. Kopitar, který již dříve měl úmysl

¹ Ne první, jak psal Rački v úvodě k svému vydání, viz Črnčić, úvod III, Vajs, Specimina codicis Assemaniani Slavici Vaticani 3. Viz též Vajsův úvod.

² Srv. k tomu M. Weingart, Dobrovského Institutiones. Část II. Str. 606.

ev. Assemanův vydati, psal o něm v své edici glag. Clozova (p. IV, X, XXVIII) a potom, když byl rukopis osobně spatřil a studoval,¹ i v Hesychii glossographi discipulus 1840, 39—44. Podle něho jest kodex Assemanův původu bulharského a jeví se poněkud mladším než rukopis Clozův. Šafařík neváhal přiřknouti vatikánskému evangeliáři první místo mezi slovanskými rukopisy staré doby, ač znal z něho jen několik málo ukázek (Pam. hlah. písemn. VIII). A pak vzal i Miklosich Ass. ev. v ochranu.

Více než sto let trvalo, než byl kodex po prvé v úplnosti vydán (do té doby byly známy z něho jen ojedinělé ukázky a snímky).² Práci tu podnikl Dr. Franjo Rački, tehdy kanovník v Římě, vybidnut byv Šafaříkem a pak i Hattalou, třebas byla, jak sám praví (úvod CXVI), mimo pracovní okruh, který si předsevzal pro svůj krátký pobyt v Římě (1856—1860). Vydání vyšlo r. 1865 hlaholskými typy Šafaříkovými pod titulem: **ЕВАНГЕЛИЕ ИЗБОРОЕ СЪ БОЖИЕМЪ ЧИНОМЪ**³ **КЪ СЪБОТѢ И НЕДѢЛИ** **ОТЪ ВЕЛИКА НЕДѢЛИ**⁴ **ПАСХЫ СЪ МѢСЯЦЕСЛОВЕСНИКОМЪ**.⁵ Assemanov ili Vatikanski Evangelistar. Iznesè ga na svjetlo Dr. Franjo Rački. U Zagrebu 1865. Sloví Antuna Jakića. Věnováno jest biskupu J. J. Strosmajerovi. Má CXIX + 216 stran a 1 snímek. Ačkoliv se vydavatel chlubil, že si vzal za vzor vydání Šafaříkova a Miklosichova, a jakkoliv mínil, »da će ovo izdanje podobno biti u svih bitnih točkah nadomjestiti sam izvornik«, dodávaje: »A ovo se od prvoga izdavatelja punim pravom zahtieva« (CXVII), přece se brzy poznalo, že Račkého edice jest plna chyb a že jí nelze upotřebiti k účelům vědeckým. Ale podrobná kollace s rkpem nikde, pokud vím, nebyla provedena. Cenný je úvod tohoto vydání. Obsahuje CXIX stran a vypracován jest společnou rukou od Račkého a mladého Vatroslava Jagiće⁶ tak, že začátek a konec, obsahující poznámky o grafice, poznámky historické a popis kodexu (str. I—XII, C—CXIX), napsal

¹ Viz blíže V. Jagić, Ист. сл. фил. 206, 212.

² Úmysl vydat Assemanovo evangelium měl již r. 1859 I. M. Martynov. Sr. B. A. Францевъ, Письма къ Вячеславу Ганкѣ изъ славянскихъ земель (Варшава 1905), str. 697, 698, 703.

³ Má být správně **СЪ БМЪ СТО** = **СЪ БОГОМЪ СКАТОМЪ**, cf. Črnčić, úvod XX.

⁴ Správně: **ВЪ ВЕЛИКА НЕ**; cf. Črnčić XXI.

⁵ Přepisují z hlaholského.

⁶ Zagorsky, Fr. Rački et la Renaissance scientifique et politique de la Croatie, Paris, Hachette 1909, nedovede si na str. 59 vysvětliti, proč napsal úvod Jagić a nikoliv Hattala, jehož byl Rački velkým ctitelem. Vše byla zcela jednoduchá: Jagić přišel s Račkým ve styk v Záhřebě jako sekretář školní rady, kdež vypracoval plán vyučování srb.-chr. na středních školách chr., vydal známé Priměří a rád pak vzal na sebe úkol napsati též úvod k vydání Ass. ev. Cf. AslPh. 31, 1910, 255 sl.

Rački, hlavní však úkol připadl Jagićovi: podati grammatický rozbor památky. Jagić vypracoval svou část velmi svědomitě, srovnávaje stále jazyk ev. Assemanova s ostatními v té době známými památkami staroslověnskými, zvláště však s evang. Ostromiřovým. r. 1843 krásně vydaným zásluhou Vostokovovou. Bohužel zaveden byl i on omyly vydání, takže jeho rozprava je na mnohých místech pochybena (tak na př. věnuje na str. LIV sl. dlouhý výklad zdánlivým tvarům 3. os. sing. aor. *bysi*, kterých však v Ass. ev. vůbec není).¹ Závěr Jagićův byl, že Assem. evangelistář náleží mezi nejstarší knižní památky, které se Slovanům zachovaly z oné první doby, kdy oba apoštolé přinesli jim křesťanství a osvětu. Prokázal, že ev. Assem. vznikl na půdě stbulh. slověňštiny a že pochází z X.—XI. stol. (mezi l. 916.—1056/7.). Není myslím pochybností o tom, že první Račkého vydání kodexu Assemanova vykonalo svou službu: byla to vůbec první celá památka hlaholská, jež se tak dostala na světlo, a mnozí nevěřící do té doby v její starobylost a vůbec v prvotnost hlaholského písemnictví byli přivedeni k lepším názorům.

Nicméně velké nedostatky vydání Račkého byly zřejmé. I dal se již od r. 1870 do příprav k novému vydání, jež se zdálo právem nutné, nástupce Račkého na místě kanovníka sv. Jerolima v Římě, Dr. Ivan Črnčič.² Rozhodl se však pro latinský přepis, soudě o poměru písmen hlaholských k latinským, že jsou co »kresilo prama žigici, ili prača prama puški, ili brod na vesla prama brodu na paru, ili kolnik prama železnici.« Tak tedy vyšel náš rukopis v novém vydání r. 1878 pod názvem: *Assemanovo izbornô evangjelje*. Na světlo dao Dr. Ivan Črnčič, tajni dvorník sv. otce pape Lava XIII, i kanonik slověnskoga sv. Jerolima. V Řimu 1878. Iz mnogojezične tiskarne sv. Věroplodnice. Kniha obsahuje především snímek jedné strany rukopisu: dále LXXVI stran úvodu, v němž opraveny některé přehmaty Račkého, opět se věnuje pozornost stránce grafické, popisu kodexu, problémům historickým. s ev. Ass. spojeným, a nečetným otázkám mluvnickým — jsou v něm však i výklady chybné, ba i zbytečné (tak mnohá místa oddílu V., str. XXXI—LV, kdež se leckde normuje text); konečně je na 184 stranách přepis textu a ukazovatel čtení. Zaslouhuje zvláštního uznání, že vydavatel podnikl celé dílo na své osobní útraty (cf. V. Jagić, *AslPh.* 4, 1879, 548). Jest jisté, že vydání

¹ Srv. o tomto tvaru A. Leskien, *Hdb.* 4 158, Črnčič, úvod XXII, Jos. Vajs, *Nejstarší breviár chrvátsko-hlaholský* 18—19 (nesprávně odmítá poznámku Leskienovu), Jos. Páta, *ČMFL.* 1, 1911, 176. I v textech chrv.-hlah. třeba tvar *бъши* považovati za vzniklý neporozuměním. — Některé chyby svého pojednání vytkl Jagić později podle Črnčiče v *Entstehungsgsch. der ksl. Sprache*, 2. vyd., str. 238 sl.

² Žil v l. 1830—1897. O něm psal Smičiklas, *Ljetopis Jug. Ak.* 12, 1898, 244—262.

Črnčicovo jest mnohem věrnější než předchozí edice Račkého (srv. též V. Jagić, *AslPh.* 4, 1879, 157); bohužel však ani ono nesnese přísnější kritiky. Jeho závislost na vydání Račkého jest ostatně zřejmá.

A tak je skorem možné říci, že Assemanovo evangelium nemá štěstí. Uplynulo bezmála dvě stě let od té doby, kdy bylo objeveno; dodnes však nemáme jeho přesného, authentického vydání. Proto lze s velkým povděkem uvítati zprávu prof. Jos. Vajse (cf. na př. *LF.* 51, 320), že připravuje fototypické vydání kodexu Assemanova. Po něm má patrně následovati kritické vydání v cyrilském přepise, jímž teprve vlastně by se prokázala veliká služba nejširší obci filologické.¹

Vydávati hlaholské památky písmem cyrilským stalo se zvykem hlavně od památné Jagićovy edice kod. Zografského (1879). Viz další vydání *Euch.*, *Psalt.*, *Mar.*, *Cloz.* Prospěšnost takového přepisu je nepochybná nejen vzhledem k literární veřejnosti ruské, srbské a bulharské, ale i vzhledem k nepopiratelným přednostem cyrilského přepisu, jímž všechny, i nejjemnější vlastnosti písma hlaholského nalézají mnohem snadněji svůj pravý, věrný výraz, než jest tomu při přepisu latinském [srv. přepis Črnčicův: **Ѳ** = i, **Ѣ** = i (rozdíl málo zřetelný), pro **Ѧ** nemá zvláštního znaku, **Ѧ** = št, **ѦѦ** + št, pro **Ѧ** a **Ѧ** však bere znaky cyrilské: **Ѧ**, **Ѧ**, stejně i **ѦѦ**, **ѦѦ**, **ѦѦ**]. Tyto důvody tanuly patrně na mysli I. M. Martynovu, když na konci svého života pojal plán poříditi cyrilské vydání kod. Assemanova.² V. Jagić, kterému o tom psal, odpovídá mu dopisem ze dne 10. února 1889:³ »Съ Вашимъ намѣреніемъ издать Ватиканское евангеліе кирилловскимъ шрифтомъ, я вполне согласенъ. Безъ такого изданія памятникъ остается мало извѣстенъ въ особенности въ Россіи, гдѣ какъ хотите все таки центръ слав. наукъ.« Ovšem k provedení plánu nedošlo.

Jako předběžnou ukázkou, jak by nové vydání fototypické vypadalo, otiskl prof. Vajs snímky osmi posledních listů kodexu [ev. Assemanův má 158 listů, a nikoliv 159, jak se dosud uvádělo,⁴ srv. zřetelné číslování Vajsových snímků a jeho úvod: *Codex saec. X in Bulgaria (Macedonia) scriptus, membraneus, 23 × 17.5 cm*

¹ Vydání mohlo by být provedeno také tak, že by byl cyrilský přepis připojen již k snímkům, ovšem v náležitě úpravě, nejlépe na dvou protilehlých stranách. Místa, jehož by se případně při přepise ušetřilo, mohlo by se použít k různocštením a k jiným poznámkám.

² Srv. také pozn. 4.

³ Dopis ten, dosud nevydaný, přepsal jsem z Martynovovy pozůstalosti v Paříži v Bibliothèque Slave v Rue de Sèvres.

⁴ Cf. Rački, úvod V; Črnčič, úvod (na př. na str. LXIV počítá, že známý cyrilský nápis: азъ поаъ станъ пишж, jenž je na předposledním listě, je na 158 l.), V. Vondrák, *Altksl. Gr.*² 20, Conev, *Ист. на бълг. ез.* 176 (tu uveden kodex náš jako šestý v řadě hlaholských památek, po *Zogr.*, *Cloz.*, *Mar.*, *Euch.*, *Psalt.*).

fol. 158 (recte sic) in membrana grossiori]. Sešit nese název: Specimina codicis Assemaniani Slavici Vaticani 3. In usum praelectionum academicarum edidit Joseph Vajs, universitatis Carolinae Pragrae professor. Romae 1924. Edita sunt exemplaria 60 numerata. Sumptibus propriis — P. Sansaini — Romae in Via Flaminia. Účel vydání: »Cum desint exemplaria seminario nostro necessaria. favente Rev. mo et Ill. mo Domino Joanne Mercati, bibliothecae Vaticanae praefecto, cui hic gratias referimus summas, specimina haec cum excerpto e praefatione in codicis editionem compilato manuscripti instar edidimus.«

Uvedených 8 listů (151—158) obsahuje část menologia: měsíc srpen se svými evangelii a dále seznam evangelii, které se čtou při jitřní službě boží, na velikonoce a na svátky. Úvod prof. Vajse o dvou stranách stručně informuje o stavu rukopisu. Snímky jsou zcela věrné a zřetelné. Písmo je in continuo a v celé šíři, nikoliv o dvou sloupcích, jak jest tomu do l. 116.¹ Jednotlivé strany mají po 26—29 řádcích, pouze str. 157^b nesoucí na dolním okraji známý obsáhlý cyrilský přepis, má 19 řádků hlaholiceí psaných.

Jak již uvedeno, klade prof. Vajs kodex do 10. stol. Jiní (na př. Vondrák, Altksl. Gr.²; 21) myslí spíše na stol. 11. Jagić a Rački ponechávají, jak jsme viděli, mezeru dosti širokou. Myslím, že není možné předpokládati, že by poslední opis ev. Ass. pocházel z doby příliš blízké onomu datu r. 916, za něž není lze již jíti. Tak by si přál Črničé, úvod LXVII sl. Kam bychom pak musili položití na př. ev. Zografské, vyznačující se proti Ass. ev. větší starobylostí jazyka, zvláště v oboru hlásek jerových? Myslím proto — a mám na zřeteli především důvody jazykové —, že mají spíše ti pravdu, kteří kladou kodex Assem. v té podobě, jak jest nám zachován, do 1. pol. stol. XI.

Dalších slov úvodních netřeba. Abych ukázal na význam a potřebu příštího vydání ev. Assem., vytkl jsem si za úkol podrobně srovnati předběžně uveřejněné snímky prof. Vajse především s vydáním Račkého, dále s vydáním Črničovým: potom chei zvlášť promluvíti o nadřádkových znacích v daných ukázkách; chei též srovnati obě vydání vzájemně a nakonec podati výklad některých jednotlivostí. Hlaholské písmo, ať jde o čtení rukopisu neb o text Račkého, přepisují cyrillicí, text Črničův ponechávám v latince.

1. Srovnání snímků (l. 151^a—158^b) s vydáním Račkého.

V Račkého vydání jsou rozvedeny všechny ligatury a zkratky, slova v rkpu psaná in continuo jsou oddělena podle smyslu, nadřádkových znaků nedbáno, zavedena interpunkce podle logických celků; jest též připomenouti, že se nedbá rozdílu mezi hlah. **Ѡ** a **Ѡ̅**.

¹ Rački v úvodě k svému vydání psal na str. V, že *každý* list má 2 sloupce o 28—30 ř. Viz i Črničé, úvod V.

Promluvíme na prvním místě o zcela zřejmých chybách vydání, srovnávajíc hned i s čtením Črněcovým. Tam, kde nic nepoznamenáno, má Č. čtení správné.

Zaměňují se obě hlásky jerové: 151^a 12 rkp. Гъ — R. го-сподъ, totéž 154^b 2, 151^a 13 азъ — R. азъ (Č. azъ), съльж — R. съльж (Č. sьljъ), 16 чкъ — R. чловѣкъ, 17 сьнмън — R. сьнмън, 24 тъ — R. тъ; 151^b 16 снѣгъ — R. снѣгъ, 17 съ (předložka) — R. съ, též 152^a 26, 155^a 12, 158^b 14; 152^a 7 изъ — R. изъ; 152^b 16 въ темъниці — въ темъниці (Č. vъ temъnici), 22 на нъ — R. на нъ (Č. na nъ); 153^a 6 въшедьши — R. въшедьши, 17 къ — R. къ, totéž 155^a 17; 153^b 5 въскъ — R. въскъ, 8 въложение — R. въложение; 154^a 10 послѣдъ — R. послѣдъ, 26 възмжтъ — R. възмжтъ; 154^b 16 камень — R. камень, 17 въшедьша — R. въшедьша, 21 въщащахъ — R. въщащахъ, 24 поклонъшамъ — R. по-клонъшамъ; 155^a 14 прѣдъ — R. прѣдъ, 17 приникъ — R. приникъ, 22 петръ — R. петръ (Č. petrъ); 155^b 7 къ (bis) — R. къ (bis), totéž 12, 27; 24 съвитъ — R. съвитъ; 156^a 19 мѣнаци — R. мѣнаци, 23 възмжъ — R. възмжъ; 156^b 12 тиверидьстѣмъ — R. тиверидьстѣмъ, 15 нафанаъ — R. нафанаъ; 157^a 2, 23 оученикъ — R. оученикъ, 10 дѣвѣ — R. дѣвѣ; 157^b 7 нарочнѣннѣ — R. нарочнѣннѣ, 12 исповѣдъникоу — R. исповѣдъникоу, 19

(же)намъ — R. женамъ; 158^a 1 ѣтръци — R. оутръници, 26 сьрѣтене — R. сьрѣтене; 158^b 2 въо — R. въ оно [врѣмѣ], Č. vъ ono (*vrěme*), 18 съждетъ — R. съждетъ.

Hláška jerová přidána neb vypnechána: 152^a 28 въ тжде (bez apostrofu) — R. въ тѣжде (Č. vъ tžde); 152^b 1 ихъ — R. ихъ; 154^a 14 въставкаша — R. въставкаша (Č. vъstavъša); 154^b 9 знамениемъ — R. знамениемъ (Č. znameniemъ), srv. však s nedoplňným jerem na konci 154^b 21 R. въщащахъ (Č. správně blyštěštah); 155^a 22 вставъ — R. въставъ [Č. v(ъ)stavъ]; 155^b 22 свдаръ — R. свдаръ; 156^a 17 естъ — R. естъ; 156^b 13, 157^a 16 сѣмонъ — R. сѣмонъ (Č. na prvním místě simonъ, na druhém správně simon); 157^b 5 пишемъихъ — R. пишемъихъ; 158^a 4 вспонте — R. въспонте (Č. vъspoite), 13 гласъ — R. гласъ (Č. glasъ). Chybou tiskovou je přehozena hláška jerová v 156^b 1 отцѣю m. отѣцю, v rkp. je zkratka

оцѣю. V 151^a 9 в пѣ, 10 стѣихъ — R. въ патѣкъ, сѣл-тѣихъ (Č. čte jako R.) běží o zkratky a jest o nich patrně promluvíti v jiné souvislosti. Náleží sem však 155 a 22 R. къ гробѣю [Č. къ grob(u)], аѣ v rkp. je pouhé к роб a více není znatelné.

Nejistá je v rkpu podoba znaku pro hlásku jerovou v těchto případech: 151^b 29 пристѣплѣ — R. пристѣплѣ — Č. přístapľ; 154^a 24 монѣ — R. монѣ — Č. moimě; 155^b 23 нѣ — R. нѣ — Č. ně; 157^b 14 сѣде — R. сѣде — Č. sěde. Odtud namnoze rozdíl mezi čtením Račkého a Črnčicovým.

Případy vynechání neb doplnění hlásky jerové ve vydání Račkého, když jde o znak nadřádkový v platnosti t. zv. apostrofu, budou probrány a zároveň srovnány s usem Črnčicovým v 3. oddílu tohoto článku. Jimi se počet nepravidelností ve vydání Račkého rozmnoží.

Záměna, vynechání, doplnění znaků pro ostatní hlásky ve vydání Račkého (jsou uvedeny i ty případy, kde běží nepochybně

o omyl tiskový): 151^a 6 свѣщеніе — R. свѣщеніе (Č. svěštění),
 9 о — R. ѡтъ (Č. otě), totéž 155^a 24; 151^b 8 о — R. ѡтъ (Č. otě), totéž 152^b 2, 153^b 12, 155^a 27, 158^b 6; 153^b 15 ѡ — R. ѡтъ (Č. otě), 153^b 19 ѡ — R. ѡтъ (Č. otě), totéž 157^a

9 (vlastně vypsané ѡтъ v rkpu), 158^a 19 ѡ — R. ѡтъ — Č. ѡтъ; 151^b 2 ѡ — R. ѡ, ненави́дѣмъ — R. ненави́дѣмъ, 151^b 22 еди́нъ — R. еди́нъ (Č. edině), 24 свѣтѣль — R. свѣтѣль; 152^a 12 прѣстыѡ — свѣтыѡ, 152^a 15 окто — R. октѣбра (Č. oktob.), 157^b 18 октѣ — R. opět октѣбра (Č. oktēb.); 152^b 7 радѣ — R. радѣ, 23 ѡубѣти ѡ — R. ѡубѣти ѡ (Č. ubiti i); 152^a 26 со — R. сѣботѣ (Č. sab.); 153^a 11 хоше м. хошеши — R. хоште [Č. hošte(šy)], 18 ми — R. ми (Č. mi), 23 отърешти сѣ — R. отърестѣ сѣ; 153^b 13 десѣте — R. досѣте, v 153^b 15 je nesprávně číslovka см., аѣ v rkpu je сѣ — Č. správně 230; 154^a 4 похѣже — R. по сѣхѣже — Č. po (sě)hě že, 21 то — R. тѣ — Č. (to), 25 кѣзѣглѣжѣтъ — R. кѣзѣглѣжѣтъ; 154^b 5 шѣдѣше — R. шѣдѣше; 155^b 15 ѡучени — R. ѡученикъ (dopl.) — Č. učení(žy), 21 ризѣ — R. ризѣи — Č. řizy(i); 156^a 3 къ жѣбѣ(!) — R. къ ж(с)ѣбѣ (Č. къ sebě), 156^a 22 покѣжѣждѣ — R. покѣждѣ (Č. po-vežďe), еси — R. еси (Č. esi); 156^b 2 приде — R. приде, 3 кѣзѣкѣштажѣшти — R. кѣзѣкѣштажѣшти, 7 ег — R. егѣ — Č. eg(o), 22 кѣнѣкѣшю — R. кѣнѣкѣшю (Č. bŕivěšju); 157^a 10 сѣтъ — R. сѣта, 13 на — R. на, 17 изѣлѣче — R. изѣлѣче (je však oprava na str. CXIX), 20 сѣштоу — R. сѣщоу; 157^b 17 ѡцѣмѣ — R. етъцѣмѣ; 158^a 2 бѣи — R. богѣродицѣ —

Č. b(ogorodi)ci, 10 мо — R. моемоу — Č. moemu (doplněno), 13 бгoаклeннe — R. бoгoаклeннo (Č. bogoavleniě), 14 на во — R. doplňuje (správně) на вoдaхъ — Č. na vo(dahъ), 158^b 9 пpидe вѣтoагнѣжъ — R. п. вѣ вѣтoагнѣжъ.

Nejistá je podoba hlásky o v 155^a 26: взнон; odtud asi rozdíl mezi čtením Račkého вѣзнешеннe a Črnčičovýmъ вѣзнoшеннe.

Chyby ostatní, vážnější: 152^a 6 повѣдите — R. повѣ-
дантe, 23 црѣгра — R. цѣсариграда (Č. cěgrada), 27 стаго — R. скатаго, 152^b 19 глаше — R. глаголаше (Č. glagolaše); 155^a 15 глн — R. глаголн; 155^b 12 дроугнн — R. дроугн; 156^b 7 антн — R. по пастк(!) — Č. antipas(hъi), cf. Črnčiče, úvod IV.

Chybně rozděleno 152^b 15 постла вѣятъ m. постлаевъ лтъ (viz však opravu na str. CXIX), 152^b 25 вѣдн — R. вѣдъ и — Č. vědъ i (viz Č. L a poznámky ještě níže), 156^a 21 вѣзлалн — R. вѣзлал ии — Č. vьzělъ ii (viz též ještě doleji).

Přemístěno: 153^b 12 ека ā — R. ā еканѣеанe (Č. 1. ev.!), 156^b 7 не ā — R. ā недѣлѣжъ (Č. ned. 1.).

Nesprávně se čte 155^a 27 лoуѣнн m. нoа (Č. správně ioana). Přidána neb vynechána jsou u Račkého jednotlivá slova nebo i více slov: 151^b 7 в стое прѣображеннe — R. скатое прѣображеннe — Č. v(ъ) svētoe přeobraženiě, 152^a 7 доньдеже снѣ изъ мрѣтѣннхъ вѣскренетъ — R. сннѣ чловѣчъ —

Č. sъinъ (člověčъ), 153^b 18 и не в — R. ии недѣлѣжъ — Č. išti ned. 3., 154^a 6 čte R. вѣи сѣ исоуѣи инѣмъ образомъ, ale čtení v rkpu je porušeno na uvedeném místě a jméno исоуѣи nedá se předpokládat s jistotou — Č. ēvi se inēmъ obrazomъ, 154^b 15 vynechána slova и етерѣи сѣ ии, 156^a 10 původně zní: єдиногo оу глакы и єдиногo оу ногоу a nikoliv єдиногo оу ногоу, jak je u R., 156^b 20 má být изидж и вѣсѣдѣжъ вѣ кораблѣи и вѣ тѣж ноштѣ не ѡша ичесоже a nikoliv изидж и вѣ тѣж ноштѣ не ѡша ичесоже, jak čte R., 158^b 5 jsou

v rkpu slova: с хвалите отроци га до сионе, která R. vynechal, 158^b 8 пpидe вѣтoагнѣжъ — R. пpидe вѣ вѣтoагнѣжъ — Č. pride (vъ) vitthagija, na samém konci pak dopisuje R. v. Mat. 21, 8.

Přemístěna ve v. 153^b 10 slova ноуааго лѣта отъ лоуѣнъ,
 $\overline{\text{т}} \quad \overline{\text{к}} \quad \overline{\text{в}} \quad \overline{\text{т}}$

neboť v rukopise se čtou v tomto pořádku: о лоу но лѣ.

Zvlášť jest třeba promluvití o způsobu, jak Rački rozváděl zkratky.¹

R. vypisuje každou zkratku² a snaží se slovo namnoze převéstí v znění ideální. Takový postup ubírá ovšem komukoliv právo, užítí — šlo-li by o to — dokladů z R. pro hist. mluvnicí esl.

Srv. na př. 151^a 1 прѣпѣ — R. прѣподобѣнѣнѣ (Č. též прѣподобѣнѣнѣ), 157^b 12 прѣпо — прѣподобѣнѣ — Č.

прѣпоd(o)бѣну, 151^a 1 но — ноуааго (Č. нов.), 152^b 19 глаше — глаголааше (Č. glagolaaše), 151^a 6 цркве — R. црѣкѣве, ib. 8 крстоу хвоу — крѣстоу христосоу (cf. Č. XXIV), jméno Ježíšovo se píše vždy исоусѣ христосѣ, adj. poss. христосовѣ, dokonce i 158^a 11 исхо родство — исоусоу христосоу

родѣство, 151^a 9 в па — R. вѣ патѣкѣ (též Č.), ib. 10 стѣнѣ — R. сѣатѣнѣ (Č. světъibъ), vždy jen сѣанѣ гѣлане, 155^a 23 в к — R. вѣ кторѣнѣ — Č. вѣ торѣ, ib. 26

че — четѣртѣкѣ — Č. вѣ че тѣртѣкѣ, 156^a 9 анѣла —

анѣгѣла (Č. anġela), 158^a 1 прани гѣдекѣ — праздѣнѣ господѣкѣ, 158^b 4 банѣ — благословѣнѣ — Č. blagoslovenъ, atd. Ve všech těchto a podobných případech bylo by lze očekávatí i čtení jiné, na př. прѣподобѣнѣнѣ, христѣ, благословѣнѣ atd.

U Račkého se tedy najdou rozvedeny namnoze obvyklé zkratky,

ами — аминѣ, subst. апостола v různých pádech, na př. апла — апостола 152^a 16, 21, 22, dat. апоу — апостолау 157^b 11, 15, nom. plur. апа — апостола 153^b 4, dat. plur.

апоумѣ — апостолаумѣ 155^a 13, jméno měsíce авго, též авг — gen. авгоста na velmi hojných místech, dat. архпоу — архи

¹ V tomto článku mi jde především o srovnání a posouzení přepisu zkratek u obou vydavatelů. Přesné vydání umožní posouzení kod. Assemanova v oboru zkratek a vymezení jeho místa v té věci mezi památkami esl. Srv. k zkratkám v ksl. památkách G. Čremošnik, Slavia IV, 1925, 238 sl. a 485 sl. Srv. též jeho poznámku na str. 251^a.

² Vlivem usu starších vydání. Viz u Čremošnika, l. c. 250.

епископѹ 152^a 23, рѣ. блше — благословаше 155^a 26, блнѣ —
благословенѣ 158^b 4, благовѣнне — благовѣщенне 158^a 2,
бѣ — богѣ, бца — богородица, gen. белі — великѣи 153^b 14,
велика — великаго 152^a 22, gen. вѣ — вѣка 153^b 14, вѣ
блахерна — вѣ блахернахѣ 151^a 7, врѣ — врѣмѣ 153^b 20,
вѣ оно — вѣ оно [врѣмѣ] 151^b 9 a j., рѣ. вставши — вѣставѣ-
ши 158^a 6, взнон — вѣзнешенне 155^a 26, sloveso глаголати
v mnohých tvarech a příkladech, гла — гласѣ mnoho dokladů,
гла — глава též hojně, гѣ — господѣ v různých pádech a od-
vozeních jako гдскѣи — господѣскѣи 158^a 1, гнѣ — гос-
подѣи 158^a 14 a j., gen. декѣ — декабра 157^b 19, де —
денѣ 158^a 3, ale денѣ 152^a 29, дхѣ — доухѣ, gen. епска —
епископа 151^a 3 i еппа — totéž 152^a 10, 21, вѣ ермѣ —
вѣ ерусалимѣ 158^b 8. Uvedše ze svého seznamu ukázky slov
počínající se prvními písmeny abecedy, omezíme se dále
poukazem na některé případy zajímavější (hlavně pro způsob, jak
se krátilo). Vypočítávati všechny doklady vedlo by příliš daleko.
и — ици, ма — марна 153^b 17, ale stejně se zkracuje —
a to zcela blízko — i jméno evangelistovo: gen. марка 153^b 15,
19 a j., мар je gen. марта 158^a 7, 158^b 3, nepřímé pády osob-
ního přivlastňovacího нашѣ, gen. нар — нашего 151^a 3, 158^a 3,
i наго — нашего 151^b 8, 152^a 19, наю — нашею 152^a 23,
окѣ — окѣбра 157^b 18 i окто — окѣбра 152^a 15, пѣ —
пѣснѣ 158^b 1, в пѣ — вѣ пѣтѣкѣ, по пѣ — по пѣтѣкѣ, též
по пѣ — по пѣтѣкѣ 152^a 26, прѣ — прѣжде 158^a 12, про —
прокнменѣ, сепѣ — сепѣбрѣкѣ, též сеп — id. 153^b 7, сѣмѣ
8*

^{ш ч}
 neb i сѣномка — сѣащеномъченика 152^a 9, 153^b 7, gen.
стаѣ — сѣатителѣ 151^a 3, чкѣ — чловеѣкъ 151^a 16 (o zá-
 měně ѣ m. ѣ viz výše), též чакѣ — чловеѣкъ 155^a 3 atd.
 Přesné citáty především u dokladů ojedinelých. Naše ukázky, ob-
 sahující zlomky menologia a synaxáře, jsou na zkratky zvláště
 bohaté.

V otázce rozvádění zkratek lze vysloviti obecně námitky proti
 takové praxi. Nutnost a význam takového postupu jsou velmi po-
 chybné. Dnešní vydání musí být přirozeně i po této stránce věrným
 obrazem rukopisu.

Mimo to — a k tomu jsme uvedli výše příklady — Rački
 jazyk ev. Ass. idealisuje, ovšem někdy podle svých představ. Jeho
 přepis není však ani prost chyb a libovolných úchylek i při pře-
 pisu jednoho a téhož slova.

Vizme chyby v Račkého vypisování zkratek.

^ѣ
 Tak převádí zkratku сѣ — сѣботѣ 151^a 1, 152^a 18, 26

^а
 a j., не — недѣльѣ 151^b 6 atd., ač ve všech případech před-
 chází impt. ици, vyžadující genitivu. Cf. Č. XXVII. Jindy se může

^{ш к}
 klásti předložka въ s akkus.: 151^a 9 и въ пѣ — ици въ пѣтъѣкъ.
 Ale Rački zavedl sám na několika místech správný genitiv v těchto
 případech, tak 152^a 11, 13, 152^a 24, 153^b 7 a j. (na př. 153^b 14:
ици сѣботѣи великъи), jde tedy v jeho dokladech s acc. o mylnou

^{ш к}
 nedůslednost. Na str. 155^a 23 čte se v rkpu и въ в, což R. čte
ици въ вѣторъникѣ, ale Č. v(ъ) v(ѣtor), obávaje se patrně pro-
 stého akk. — ovšem mohl být ponechán genitiv i s číslovkou.
 Z téže snahy je u Č. čtení 155^a 26 иѣи (въ) че(твѣтъ)къ za

^{ш к}
 pouhé и че — R. tu má pouhý akkusativ. — Gen. sing. владѣи
 píše R. владѣи (Č. vladѣi, cf. Č. XXII), 152^a 13 je владѣи —

^с
Р. владѣица (Č. vladѣice). Chyba je patrná. — Nebo честному
 převádí R. jako честному 151^a 7 (Č. čestnumu), 153^b 8 rovněž

^с
честнаго — честнаго (Č. čestnaago). Nebo opět tvary slovesa
спасти píše R. bez jeru v první slabice (v prefixu): спаси —

^и
спаси 151^b 5, 154^a 19, спаси — спасение 158^a 27. Č. má
съпасенъ atd. Cf. též u Č. úvod str. XXII. — Známou zkratku

^c
 АКГО převedl jako АКГОСТЪ 152^a 19, ač všude jinde má -а; zato bychom očekávali -ѣ v zakončení jmen měsíců jako ОКТОБРЪ (m. ОКТЖЕРА u R.), НОЯБЕРЪ 157^b 15 a j., R. má jen СЕНТАБЕРЪ,

jindy -а. — Zeela libovolně rozepsána zkratka ДѢ, jednou s jerem

na konci, po druhé s jeřem: ДЕНЪ 152^a 29, ДЕНЬ 158^a 3. Na přepsal vydavatel jako ПАМАТЪ 152^a 29. Tyto případy nebyly ovšem výše započteny do seznamu nesprávností v pravopisu hlásek jerových, neboť jde o kategorii zvláštní. Vynechána hláska jerová

в МѢСАЧНІИ 157^b 8 за МЧНІИ, в ПРѢПОДОБНОУ за ПРДНОУ 157^b 18 (ač o 7. řádek výše jest -ьНОУ). Je vidět, že se omyly a libovolnosti u R. střídají. Nesprávnosti v oboru hlásek jerových jsou dále — chtěli-li bychom provést až do konce zásadu ideál-

nosti přepisu — в 158^a 12 ^аРДСК — РОДСТКА (ale o linku výše

je РОДСТКО přepsáno РОДЬСТКО), 157^b 8 je КСК — КЪСКМЪ,

153^b 11 КЪСКРКНАА — КЪСКРКНАА (Č. въскрѣснаа), 153^b 12

НЕДКНАА — R. НЕДКАНАА (Č. -ьнаа), 156^a 2 КЪСКРСНЖТИ ро-
 нечано, аč jest jinde s jerem, 151^a 13 čteme ОВЦА. Místo

ЕДИН 157^b 16 čteme ЕДИНОМЪ, což však je за ЕДИНОМУ омы-
 лем. — Chyby tiskové jsou 154^b 25 КЪЗГЛАГОИЖТЪ a 158^b 6
 ЕВАНГѢОЛІЕ.

Na str. 152^b 19 čteme u R. ГЛАГОЛАШЕ, аč v rkpu je

ГЛАШЕ (Č. má též glagolaaše). Těžká chyba je přepis КЪИ — КЪИСИ 154^b 18, 158^a 23, 158^b 18, ale ve v. 152^b 5 je správně ЕМСТЪ.

Jak je vidět, je v Račkého přepisu zkratk omylů — a to vážných — nemálo. Nedůsledností je v každém směru též mnoho. Uvedme ještě dvě další.

Rčení КЪ ОНО nebo КЪ ОН nebo КЪ О přepsáno u R. vždy КЪ ОНО [КРКМА], tak na př. 151^b 9, 155^a 21, 25, 156^a 5, ale

153^b 13, 16 je pouze КЪ ОНО, аč v rkpu se čte též КЪ ОН,

КЪ ОНО! Na str. 158^a 27 je přepis zkratky с — СТИХЪ v zá-
 vorce, nikde jinde však není závorky.

Libovolnost přepisu je nejlépe patrná v případech, kde se vydání Račkého rozchází s Črňeicovým, ač obě vypisují. Vizme

na př. poměry při rozlišování obojího *i*: 151^a 1 $\overline{\text{лѡѣ}}$ — R. $\overline{\text{лѡѣ}}$ — Č. $\overline{\text{luky}}$, 151^a 3 $\overline{\text{ѡпска}}$ — R. $\overline{\text{епископа}}$ — Č. $\overline{\text{epi-}}$

skopa, 151^a 9 $\overline{\text{и}}$ — R. $\overline{\text{ици}}$ — Č. $\overline{\text{išti}}$, jinde však má Č. $\overline{\text{išti}}$ (na př. 151^b 6) neb také $\overline{\text{išti}}$, a mn. j. Račků klade v takových případech s oblibou $\overline{\text{и}}$ (= $\overline{\text{i}}$ u Č.), kdežto Č. mívá $\overline{\text{i}}$. Ale komu věřit? Jde sice o odchylky velmi subtilní, jistě nevelkého významu, ale moderní vydání bude musit vyhovět i v takových drobnostech: podrží zkratky.

Podnikl jsem srovnání Vajsových snímků s příslušnou částí vydání Račkého důkladně nejen proto, že přesná kollace nikdy nikým, ani v části nebyla dosud provedena, a aby tedy poměr prvního vydání k originálu jasněji vynikl, ale zejména též proto, abych si připravil půdu ke srovnání s vydáním novým. Črňeicovým. Jejich vzájemný poměr vyšetřiti jest třeba.

Smíme-li však podle srovnání s několika snímky (celkem 16 stran) souditi o vydání celém — a to můžeme, neboť značné odchylky byly aspoň obecně již konstatovány Črňeicem, rozdíl pak mezi vyd. R. a vyd. Č. jsou vůbec zřejmé, cf. V. Jarič, AslPh. 4, 1879, 157 (ovšem přesných závěrů z pouhého srovnání obou edicí nebylo by lze činiti, neboť Črňeic má daleko do ideálu) — jest nevěrohodnost přepisu Račkého — dnes ovšem o tom sotva kdo pochybuje — našim srovnáním fakticky potvrzena.

(Příště konec.)

Příspěvky k výkladu slov.

Napsal Jan Pelikán.

1. *Oblovati*.

V starších památkách českých se vyskytuje několikrát sloveso *oblovati* něčím i něco a podstatné jméno *oblování* s významem ne dost určitým a jasným. V některých příkladech je patrný význam 'hýbati, pohybovati'. Ve Vyb. 2, 448 je z rukopisu lékařského tento doklad: *Praví zajisté* (t. mistr Agvin), *že když člověk šesteru věc činí, že bude s boží pomoci dlouho živ a zdrav. Prvá* (t. věc jest) *dobrého povětríe hledati a zlého se varovati. Druhá jest skrovnost v napití a najedení, aby to bylo čisté a zdravé. Třetí od otpočívání ložního a moudrého hýbání*¹

¹ Má asi zniti *od otpočívání ložního moudré hýbání* a tak i v násl.

a *tvým tělem oblovánie*. V tomto príklade patrně výraz *tělem oblovánie* znamená tělesný pohyb jako pramen zdraví. Jungmann Slov. 2, 779 má z rkp. Brož. Gád. podobné místo a s týmž významem: *Třetí jest věci* (m. věc, t. k zachování zdraví) *odpochívánie sličné a moudré hýbánie tvým životem a oblovánie*. Význam ‚pohyb‘ má slovo *oblovánie* patrně i v Mand. 217^a (ve vydání Šimkově str. 150): *Ta tvář vrtí se... a řeve a skřípí a ječí, a tak má rozličné hrozné oblovaní, že není k viere podobné o tom praviti* = rozličné hrozné pohyby. Sloveso *oblovati* ve významu pohybovati, tahati a pod. je patrně také v Tovač. Hád. h. 66: *A vim, že jest mezi nimi ostrý* (= bystrý, vtipný) *žák, ta Múdrost, žeť jich věci obluge zhůru i doluov, by na valchu zvalchováno mělo býti jako sukno, jedno zhůru a druhé doluov, tak ona to zvalčuje*.

Vedle významu ‚hýbati, pohybovati‘ atd. vyskytuje se sloveso *oblovati* v souvislosti, která ukazuje na význam ‚tísni, znepokojovati, týrati, trápit, zle s někým nakládati‘ a pod., zvláště o tělesném znepokojování a týrání.¹ Ve Výb. 2, 515 čte se v románu o Belialovi: *Onť* (t. Belial) *jest svádu v nebi učinil, lest v ráji, ... onť duši pokušíje, těly obluge, u bdění hýbá* (= svádí) *ku křivým činóm, ve spaní k břídkým snóm, veselé chýlí k rozpuštění, smutné k zůfání*. Výraz *těly obluge* = těla znepokojuje, trápí, ač by se snad tu mohlo mysliti i na další význam ‚rozněcuje‘. Ve významu ‚tísni, trápit‘ a pod. je sloveso *oblovati* v Baw. 92^a: *Nám nelze bojovati proti němu* (t. císaři), *vizte sami! Pakli se oblehnúti dámy, kohož z nás přemohú koli, vězte, neživěť nikoli. Protož jest-liť vám čekati a hanebně se zbíti dáti, anť námi, jakž chce, obluge?* = s námi zle nakládá. A dále tamtéž 130^a: *V této zemi ptáky máme, jichž najviec se ustydáme* (= obáváme) ... *Neb ti ptáci jsú to tak zlí, což v zemi, vše umoří. I z nás kleréhož popadnú, tuť naň všickni spadnú, tu jej tak dlúho obluge, že jej do smrti uklíjí* = tak dlouho jej. týrají, trápí.

Jiný význam má sloveso *oblovati* Vít. 26^a. *Žádají milosti tvé, aby věrné křesťany své ote všeho zlého schoval* (= zachoval), *svatým duchem v nich obloval, choval jich od nepřítelů* (t. ďábla), *jenž v duši i na těle láká, hledá bez přestání, chtě všě vésti ve ztracenie* (= v záhubu). Patera v svém vydání ruk. Vít. na str. 76 neprávem chce čísti *obcoval* m. *obloval*. Týž text je také v Tovač. Hád. h. 2 a 72 (Jungm. 2, 779). Smysl slov *aby ..svatým duchem v nich obloval* jest asi ‚aby žádost po duchu svatém v nich vzbuzoval, po duchu svatém je rozněcoval‘ a pod. Tento význam slovesa *oblovati* si vykládám

¹ Srv. *mú dcerú* (či *dceru?*) *diabel zle obluge* ČtZim. 10^b, *filia mea male a daemonio vexatur* Mat. 15, 22 nebo *smiluj se nađe mnú, hospodine, těžceť obluge mú duši* (či *duši?*) *zlý duch, hříechy ji zprzně* Štít. Řeči ned. 134^b. O. H.

tak, že slov *hýbati* a jiných podobného významu se užívá také přeneseně o hnutí mysli, o snahách a žádostech. Tak v Kron. Troj. (1603) b 7^a čteme: *Jejížto* (t. ženy) *úmysl ústavně jest v hýbání* (= jest ustavičně v tonze, ustavičně touží), *a najvíce, když dívka ke vdání let vhodných dosáhne*. Také u Husa se čte: *To majíc panna Kateřina poznání i hnutí* (= žádost), *má neposlouchati i papeže* HusE. 3, 221. Srov. v podobném významu lat. *movere*: Liv. 36, 3 *movet feroci iuveni animum comploratio sororis*, rozněcuje ducha divokého jinocha touha po sestře⁴. Podobně řec. *σεύω*: A 173 *εἰ τοι θυμὸς ἐπέσσυται* »jestliže ti duch (po tom) touží«; K 484 n. *θυμὸς δέ μοι ἔσσεται ἦδη, ἦδ' ἄλλων ἐτάρων* »duch můj zajisté roztoužen jest už i ostatních druhů⁴.

Má tedy sloveso *oblovati* dvojí význam: a) *hýbati*, *váleti* a přenes. rozněcovati, b) *tísniti*, *tlačiti*, *trýzniti* a pod. Základem, jest indoevr. kořen *uel-*, který jest v sl. *valiti*, *váleti*, *vláti*, *vlna*, v přidav. jméně *oblý* z **ob-vlō* a pod. O tomto kořeni viz též Zubatý, Sbor. fil. 7, 1922, 18 nn. Kořen *uel-* má tento dvojí význam i v jiných jazycích slovanských i jiných indoevropských. Tak v srbštině *váljati* má význam 'váleti', ale také 'stloukati', 'valchovati', podobně rus. *valját* má obojí tento význam a také 'hnísti' (těsto, valját), litev. *veliu*, *vėlti* znamená 'valchovati', lot. *vēlu*, *vēlt* 'váleti', 'valchovati', vých. lit. *velėju*, *velėti*, 'palici tlouci', práti (prádlo)' (Trautmann, Balt.-slav. Wtb. 349), řec. att. *εἰλλω*, hom. *εἰλλω* znamená 'váleti', 'točiti', 'vinouti', ale také 'stěsňovati', 'stahovati', 'uzavíratí', 'obklíčovati', *εἰλέω* (rozšířený kořen *uel-*), 'váleti', 'vinouti', 'ovinovati', 'zahalovati', *εἰλέμα*, 'zahalení', 'přikrytí', lat. *volvo* z **ueluō*, *volūmen*, stind. *valati*, obrací, jerí se⁴, adi. *valitah*, 'obrácený', 'ohnutý', týž kořen s determinativem -g: stind. *valg-* s významem 'skákatí', adi. *valgitah* 'skákející', 'vlající', s týmž determinantem anglos. *wealcan*, stnord. *valka*, sem a tam pohybovati čím, váleti⁴, sthněm. *walkan*, sthñněm. *walcken*, *walchen*, 'tlouci', 'valchovati', podst. jm. *Walke* a *Walche*, z něhož české *valcha* a pod. Pro tento dvojí význam bývá předpokládán i dvojí kořen *uel-*, ale zajisté bez důvodu, poněvadž obojí význam lze dobře spojití. Srov. Persson, Beiträge zur indogerm. Wortforschung 1, 544.

2. *Sota*, *saděl* (*sadel*).

Slovo *sota* kromě nepravé glossy v Mater verborum je v starším jazyce doloženo na známém místě Dalemilovy kroniky: *Prvý, ktož tě potká, tomu stój, daj mu ošcepem malú sotu a nečiň jemu nič životu* DalCamb. 36^a. Význam je jasný: rána, zvl. bodná rána, udeření, jak i starý německý překlad ukazuje: *gib im mit dem sper ein cleinen stich*. Odvedené odtud sloveso *sotiti* je ve významu 'střičiti' v Tristr. 7445: *já toho pokusiti muši, i zdali tě, blázne, ukroti* (= ukrotím). Tak *hněvivě jím od*

sebe soti (Star. Skl. 4, str. 342) = jím strčil. Ve významu ‚pracně něco konati‘ má Jungmann toto sloveso z Rosy. V nynějším jazyce se užívá podst. jména *sota* a slovesa *sotiti* dialekticky a ve slovenštině. Bartoš v Dial. slov. mor. 389 má podst. jm. *sota* ve významu ‚udeření‘ a sloveso *sotiť*, *sótnuť*, *sócnuť* a iterat. *sótať*, *sócať*, *sácať* ve významu ‚strčiti do někoho‘, *sotiť kým* ‚udeřiti kým‘, na př.: *tak ním sotiť, až si hlavu probíť; sotiť na koho*, ‚hubovati, nevražiti na koho‘. Podobně ve slovenštině se vyskytuje *sotiť* a složená slovesa ve významu ‚strčiti‘, na příklad: *Bežanka zdvihla pravú* (t. ruku) *a posotila ňou totku* (Výbor z povídek M. Kukučina 42) = postrčila; *už je ani* (= jako) *hnílačka, čo ste ho tak usocali* t. 79, ustrkali, utýrali; *ledva chodí, a oni ho začnú ešte socať* (t. 81) = jím strkati; *prúd odsotil ho na bok* t. 119, odstrčil ho stranou; (Uhorná) *je od gemerských Slovákov hodne do hor odsotená* Czambel, Sloven. reč 62, zastrčená; *gazda si založíu žínku za hrdlo a potom sa spustíu*, »pane bože, pomáhajže!« — *on si povedau, a potom ho zasotilo* Národop. věstník 16, 66.

Od podstat. jména *sota* je přídavné jméno tvořené příponou *-vnz* *soten*, v určitém tvaru *sotný*. Na toto příd. jméno má Jungmann 4, 223 doklady ve významu ‚nesnadný, těžký‘ z Pulk., Martim. a j., zvláště ve spojení *sotnú túhu* a *sotnú nízi*, a ve významu ‚pracovitý‘ z Rosy. K tomuto významu patří také výraz *býti na sotnách* = býti v těžkostech smrti, umírati, a subst. *sotnost* = těžkost (z Rosy). S tímto významem srov. slovin. adj. *soten* = silný (Pleteršnik, Sloven.-nem. slovar 2, 538). Od příd. jména *soten*, *-tna*, *-tno* odvozeno jest adverbium *sotně* ve významu ‚stěži, sotva‘, které je doloženo již od nejstarší doby. Na příklad: *když hlava vstóne mľobú, udi sotnye vládnú sobú* AlexV. 156; *promluviv tak řeč potratí, sotnye móž pravé podati ruky* AlexM. 122; *dotad lovec rád sě trudi, a(ž) jho z Zotnye noc zapudí* LegPil. 50; *mimo bratra v čest sě tiščě, a jsa mu z Zotnye bratr mněný* LegJid. 22; (císař) *s životem sotnye ujíde* DalC. 87^a; *na mě smieš* (= se odvažuješ) *hleděti sotnie* Podk. 418 (rkp. U; rkp. M má *setnye*, s čímž srov. valaš. *setva* = sotva, Gebauer Hist. mluv. 1, 242); *králi, toť jsem učinil sotně, žeť sem dal* (= uložil) *všem příměrie pro tě Tristr.* 5499 (Star. Skl. 4, 254) atd. Tvar novočeský *sotva*, jehož nejstarší doklady má Jungmann z Veleslavína, Lomnického a Kamenského, vznikl kontaminací adv. *sotně* s adverbium téhož významu *jedva* a *ledva*, cslov. *jedzva*.

Jiné slovo, odvozené od slov *sota*, *sotiti*, je *sotona*, jež má Jungmann 4, 223 z Ms. Leg. 589, 2, t. j. z musejního Passionálu: *co tu stojíš, škaredá sotono, nic na mně svého zisku ne-nalezneš!* — ve významu asi ‚zlá, krutá bytost, sužovatelka‘,¹

¹ V lat. předlože je *quid hic ... adstas, cruenta bestia?* O. H.

v kterémž významu má to slovo také Kott 3,521 z Dobšinského, Prostonár. obyčej, pověry a hry slovenské. Stran významu přípony *-ona* na označení bytosti, která má jistou vlastnost ve značné míře, srov. podobného významu příponu *-on* v slovinštině: *hlačon* 'kdo má široké kalhoty' (*hlače* = kalhoty), *jahon* 'dobrý jezdec' (*jahati* = jezdit na koni), *švedron* 'člověk s křivýma nohama' (*šveder* = křivonohý) u Pleteršnika s. v. Srov. též Miklosich VglGramm. 2, 140. Od podstat. jména *sotona* je opět odvedeno sloveso dial. *sotoniti* 'soužiti, trápití koho' (Jungm. 4, 223), zvratně *usotonit se* = unaviti se (Bartoš, Dial. slov. mor. 389).

Od příd. jména *soten* bylo by podstatné jméno příponou *-ec* utvořené čes. **sotnec*, gen. *sotencě*. Toto podst. jméno je v dialektickém subst. *sutenec* u Karoliny Světlé: *odpovídat' otec na každou nevčasnou otázku pořádným sutencem* Sebr. spisy 1, 81; *za to dostal každý z nich takových pár sutenců, že to odstonalí* t. 5, 298. Na obou místech K. Světlá podává význam tohoto slova 'rána do zad'. Stran dialektické změny *o > u* kromě příkladů v Gebauerově Hist. mluv. 1, 247 srovnej u K. Světlé: (pes Skok) *zaškulel* Sebr. spisy 6, 195, t. j. zakňučel, staroč. *skoliti*: *jakž koli přijdu ke vsi, inhed bojuji se psy, an každý přeč běže skoli, a já jej udeřil svú holi* Podk. 253, u Husa též *skovliti*: *co jest platno, když skovlíme jako štěňata u pytli, nerozumějice, co skovlíme* HusE. 1,300, což značí asi přechodnou výslovnost *ou*, při níž se jazyk posune více dozadu a vyklene proti měkkému patru (velarisace).

Je tedy význam těchto slov v češtině 'strčiti, udeřiti, bodnouti', obecně 'nepřátelsky proti někomu jednati', tedy i 'nevražiti na koho, hubovati', dále význam 'těžkosti, pracnosti a pod. Svým tvarem ukazují k základu indoevr. **kot-*, který vidíme v stind. podst. jméně *šát-ru-š*, protivník, nepřítel, v slovese *šat-tajati* 'rozděluje, poráží, ničí, usmrcuje', v řec. *κότος* 'hněv', v sthněm. *hadu-* (ve složeninách) 'boj', sthněm. a nhn. *hader* 'spor, hádka', s velárným *k* v eslovan. *kotora, kotera* 'boj, svár' a pod. Původní význam tohoto kořene jest podle toho pojem nepřátelství, nevraživosti, hněvu, z něhož se vyvíjí význam toho, čím se nepřátelství jeví: boj, ustrčení, bodnutí, a dále význam stavu, který s nepřátelstvím, bojem je spojen: nesnadnost, pracnost, těžkost a pod.

Vedle tvaru *kōt-* se jeví také tvar se znělou souhláskou zubnou *kōd-*, který vidíme v stind. *šad-*, perf. *šasāda*, 'padnouti, zahynouti', partic. p. *šannah* ze *šad-nah*, v got. *hatis* 'nenávisť', nhněm. *Hasz*. K tomuto základu se řadí jiný staročeský výraz podobného významu jako podst. jm. *sota*, t. j. slovo *saděl* n. *sadel* s významem: rána mečem, sečná rána. Toto slovo čteme rovněž v kronice Dalemilově: *kněz bradáč silně sečieše, ... něterý konvrš bez ruky stojieše, druhý bez nohy ležieše, třetí přěs veš chřbet fadel mějieše* DalC. 81^a (rukopisy H a PF mají

fadiel, Ce fadil, Jzadiel), což starý německý překladatel překládá: der dritte hatte *wundin* in daz houbt. Nejistý zůstává rod tohoto substantiva, muž. nebo žen., t. j. *jo*-kmen n. *i*-kmen. Stran přípony *-ělb*, *-elb* viz Miklosich, Vergl. Gr. 2, 109 a 110.

Drobnosti grammatické.¹

Napsal Oldřich Hujer.

28. K české kvantitě.

Ve Sborníku prací věnovaných prof. J. Máchalovi (1925) na str. 354 n. jedná F. Trávníček o kvantitě substantiv *et*-kmenových v češtině a ukazuje zejména na nářeční rozdíly v kvantitě několika slov sem patřících (*děvče*: slc. *dievča* a pod., *jehně*: klad. *jihně*, *vlče*: slc. *vľča* a pod., *dítě*: hornoostr. *džeco*), jež dají se vysvětliti tak, že původně byla ve slovech těchto kvantita dvojí, v jedněch tvarech ta, v jiných ona, a že časem tento rozdíl odstraněn proniknutím té nebo oné kvantity do tvarů všech, což se nestalo v nářečích všech způsobem stejným.

K tomu bych dodal velmi poučný doklad různé kvantity v témž nářečí u téhož slova v různých jeho tvarech z nářečí českodubského, doklad, jenž dosud unikl pozornosti našich dialektologů a jenž nebyl také, pokud vím, zaznamenán z žádného jiného nářečí českého. Substantivum *hřibě* má v nářečí českodubském v singuláru samohlásku kořenné slabiky dlouhou (*řibě*, *řiběte*, *řiběti* atd.), ale v plurálu je kořenná samohláska krátká (*řebata*, *řebat*, *řebatům* atd.). Mohu tyto tvary nyní také doložit ze zápisu několika pověstí učiněného v Českém Dubě a uveřejněného v časopise »Od Ještěda k Troskám« 4, 1925—1926, 114 n., kde se čte na str. 120: *často se stávalo, že tam příběhlo řibě z Jízery a ty jeho řebata znepokojovalo; hodil ten provaz tomu řiběti na krk, pak mu (hřiběti) jich s tou holej natahal, až z řiběte mydliny padaly* atd. Podobný poměr kvantit — délka v sing. a krátká samohláska v plur. — je v tomto nářečí ještě u substantiv *kůtě*: *kuřata* (tak také na Novopacku a Hořicku, v. Kotík, Řeč lidu na Novopacku a Hořicku str. 9) a *kůře* (*kůřete*, *kůřeti* atd.): *kuřata*.

¹ V. LF. 53. 1926. 41 n.

Juljusz Słowacki a K. H. Mácha.

K polským vlivům na tvorbu Máchovu.¹

Podává J. Menšík.

O tom, že K. H. Mácha (1810—1836) znal poesii Jul. Słowackého (1809—1849), máme jeho přímé svědectví. Ve svém Literárním zápisníku z let 1833—1835 (vydal Fr. Kréma, Hyperion, 1923, str. 82) uvádí koncem r. 1833 mezi svou četbou: »Výjimky ze Słowackiego (Juliusza) Tom II., Mindowe, král Litewski, Maria Stuart s Balladou, jež se začíná slovy: Synu mój! synu! czemu od rana ...« Počátkem r. 1834 (tamže str. 84) z četby opakuje znovu: »Poezye Słowackiego. Tom II. Obsahuje »Mindowe« a »Maria Stuart«. V »Křivokladě«, otištěném r. 1834 v Květech českých, Mácha mottem k III. kapitole své povídky zvolil deset veršů ze Słowackého dramatu »Marja Stuart«, jimiž Botwel odpovídá královninu pážeti, aby setřel rysy smutku s čela.² V románě »Cikáni«, dokončeném na sklonku r. 1835, Mácha užil ke kapitole IV. motto z dramatu Słowackého »Mindowe, król litewski« (III. 1, v. 212—214), ke kapitole XIII. slov Nicka (Marja Stuart, IV., sc. 4), králova šaška, umírajícího, když vypil otrávený nápoj určený králi: »Przed daleką drogą Powrócę jeszcze (mysł) — w rodziców mieszkanie«, a slov legáta papežského, křižáka Hejdenricha (Mindowe III. 1, v. 87—88). Mimo to v »Řeči«, jakou na uvítání České Včely měl Karel Hynek« (r. 1834), Mácha cituje³ jako prvé motto výrok Słowackého: »Podle jestestwo człowieka, Kiedy głupstwem okrywa głębokie marzenia« (t. j. slova astrologova z dramatu »M. Stuart«, II. sc. 2).

Z děl Jul. Słowackého, tvořícího od časně mladosti (Szanfary r. 1828, Hugo r. 1829, Mních, Jan Bielecki, Arab r. 1830, Žmija r. 1831, Lambro r. 1832) vyšly v Paříži v květnu r. 1832 dva svazečky, z nichž v prvním byly otištěny »Powieści poetyckie« (Žmija, Bielecki, Hugo, verš do Skibickiego, Mních, Arab), v druhém »Poezye dramatyczne« (Mindowe, Marja Stuart); třetí svazek objevil se v Paříži r. 1833 a obsahoval: Wstęp, Lambro, Poezye ulotne v czasie rewolucji polskiej i po jej upadku pisane (Hymn, Kulik, Pieśń legjonu litewskiego, Duma o Wacławie Rzewuskim). Paryž, Godzina myśli.⁴ Poznával tedy Mácha tvorbu Słowackého

¹ Srov. mé články *Seweryn Goszczyński a K. H. Mácha* (ČNM., roč. 99, 1925, str. 124—139, 209—231) a *Malczewského »Marie« a Máchův »Máj«* (Sborník Máchalův, 1925, str. 75—101).

² Marja Stuart, III. sc. 2: Botwel miluje královnu, chce se otrávití, ale astrolog odvrátí ho od toho věštbou, že bude králem. Čeká o slavnosti večer v zahradě nevěda, co bude, šílí láskou, vida v okně stín královnin. Páže ho vyhledá a vyřizuje mu vzkaz královniny, že ho za hodinu očekává.

³ Spisy Karla Hynka Máchy, vydal r. 1907 Jar. Vlček, II. 225; toto vydání cituji v dalších dokladech.

⁴ Srov. *Jul. Kleiner*, Juljusz Słowacki. Dzieje twórczości. I^o, 1923, str. 159, pozn. 1. — *G. Korbut*, Literatura polska III. 1921, str. 165. —

téměř v zápětí po jejím vydání. I když sám uvádí ze Słowackého jen »Poezje dramatyczne«, z nichž »Mindowe« byl jedním z nejmladších útvarů básnickových, nelze pochybovati, že četl z něho i ostatní pařížské útvary, které docházely do Prahy (pařížské vydání 4. svazku básní Adama Mickiewicze z r. 1832 Mácha poznal v dubnu r. 1834). V jeho literárním zápisníku chybějí nejednou listy v těsné souvislosti se záznamy o polské četbě,¹ mimo to Mácha nezaznamenával si všech přečtených knih. Ohlasy, které nacházíme u Máchy, zejména v jeho básnické řeči od konce r. 1833, ukazují nejednou na podněty z četby mladého Słowackého, které rozvlnily duši mladého českého básníka a vyvolaly v ní podněty k intensivní tvůrčí činnosti vlastní, k vytváření prudce barvitých a hudebních obrazů, k »šílenství metafory«. Třeba připomenouti, že Słowackého smělá a prudká poesie, uchvacující čtenáře ještě dnes svou bezprostředností, silou vzletu a citu, přinášela svého času i řeč bouřlivě odlišnou, revolucionářsky odvážnou, jejíž novost, současníky překvapující, sice časem místy pozbyla své síly, stavši se obecným majetkem literárního jazyka, ale jež dosud namnoze má odstín výjimečnosti.²

Słowacki i dnes je Polákům vtělením romantismu nejplnějším.³ Jako typický romantik, spolu prosycený evropskou kulturou literární, je tvůrcem postav, majících býti obrazem věku, křisitelem národní minulosti, hluboko se veitujícím do přírody, pronikajícím v tajemnost duchů, zamilovaným do sféry snů a vidin. Je typickým romantikem v svém umění, v touze po formách nejpružnějších, v obklopování všech útvarů oparem citovým, ve vlnění bohatých, nepostižných, polovědomých chvění citových uprostřed jeho slov se rozlévajících. Slučuje typicky dekorativnost a psychologičnost. Je veskrze romantikem v tvoření světa, který je zároveň vidinou i pravdou, snem i skutečností. Jeho duševní ustrojení podle Kleinera se podobá mnohostrannému nástroji, na němž dotek jedné struny vyvolává znění ostatních v akord, který zastihuje zvuk prvotní struny; u Słowackého zpod obrazů dobývá se vlna podvědomé mlhavičky, každý obraz se stává symbolem, ba spíše než obrazem je symbolem, jehož spolutóny zalévají tón základní. Svět imaginace a svět pravdivý usiluje se slíti u Słowackého v svět nový, který chce mít i pravdu života i vznešenost vidin, jsa nejvyšším typem fantastičnosti.⁴

Prvotiny Słowackého vznikaly v době ponuré a melancholické nálady básnickovy; pronikal u něho pocit osamocení, pono-

Manfred Kridl, Jul. Słowacki: Powieści poetyckie (Biblioteka narodowa, I. č. 47, str. XLI).

¹ Srov. vydání *Krémovo*, str. 97, 106.

² M. Piekarski, *Mistrzostwo formy u Juliusza Słowackiego*. Program V. gymnasia ve Lvově, 1909, str. 35.

³ Srov. *Kleiner*, na uv. m., str. 1—7.

⁴ Srov. *Kleiner*, I, str. 7.

řoval se sám do sebe, stál pod vlivem bohaté a různorodé četby polských a cizích básníků, v horečném varu tvůrčího nadšení a své ohnivé fantasie. Słowacki v této době, i po povstání listopadovém, které ho nutí k poesii revolucionářské, aby našel svůj poměr k otřásajícím událostem doby, po odjezdu do Paříže a neshodě s emigranty a hlavně s Mickiewiczem (pro III. část »Dziadů«, kde otcím Słowackého vyličen nepříznivě), i po opuštění Paříže jeví se typickým individualistou romantickým, který cení nade vše svobodu, hlavně vnitřní, je zadíván do hvězdy svého významu básnického a cítí sílu i cenu své tvůrčí mohutnosti.¹ S počátku pronikají u Słowackého ve formě a stylu silné vlivy cizí: »Szafary«, »Mnich«, »Arab« vznikají pod silným vlivem Byrona, »Hugo« je ohlasem Mickiewiczova »Konrada Wallenroda«. Svým osobitým způsobem Słowacki nalézá vztah k minulosti národní v »Bieleckém«, v svém mladistvém arcidíle »Żmija« vytváří již i vlastní mistrnou formu rytmičnou.² V obraze moderního rozvráceného, chorobného člověka v »Lambrovi« vystupuje silně do popředí vlastní poměr básníkův k současnému polskému povstání a boji za svobodu. »Godzina myśli«, vzniklá po 4. říjnu 1832,³ je básnickou autobiografií Słowackého, otvírající pohled do duše básníkovy a objasňující jeho tvůrčí činnost charakteristickými verši:

Wszystkie czucia skarby

Ognistěj wyobraźni rzucił na pożarcie,

Wyobraźnia złotemi rozkwitała farby.

I kładła się, jak tęcza, na ksiąg białej karcie;

Lecz nie było w niej wiary w szczęście ani w Boga.

Ludzie w nim mieli druga, w myślach świat miał wroga.

(Godz. m., v. 300—305).

Dílo Słowackého je v podstatě únikem do krajů snění a básnické imaginace. Vedle motivu zklamané lásky, nenávisti, pomsty proniká v něm nejvíce motiv utrpení, které vyvyšuje reky Słowackého, znající místo radosti jen chvíle zapomnutí, nad ostatní lidi. Słowacki bývá prohlašován mistrem odstinů duševních muk, která svým podkladem mívají živé svědomí. Libuje si v líčení výjimečných povah, velkých, povznesených, vyznačených utrpením a duševní mukou. Miluje vše nezvyklé, hrozné, ponuré, tajemné: »Oto mój żywioł — ta ciemność ponura, Już do otehlani myśl moja należy« (Lambro, II. 623/4). Zmocňuje se ho v tom směru hned po ukončení university Byron, který podle svědectví Mickiewiczova věrně zachytil v svých básních i v svém životě to, co hýbalo dušemi mládeže tehdejšího pokolení. Působí na něj hlavně byronský smutek, nepokoj, pessimismus, divoká hrdost i nenávist

¹ Srov. Kridl, na uv. m. V.

² Słowacki sám napsal 30. července 1832: »Żmija zdaniem moim i wszystkich jest najdoskonalszym z moich poematów«.

³ Kleiner na uv. m. str. 212, pozn. 1.

k všednosti, pronikají ho styl, komposice, obrazy, malba duševních stavů, charaktery a tajemnost hlavních postav, základní tón a nálada básní Byronových. Vliv Byronův jeví se i ve formě povídky básnické, v její komposici, technice, stylu, ve verši a rytmicí Słowackého.¹ Podobný je vliv Byrona, kterého poznává prostřednictvím zprvu německým a potom polským, na Máchu. »Miał on (Byron) tak wielką siłę, że dawał ją czuć w kilku słowach, że tych kilka słów mogło potrącać, obudzać dusze, odkrywać im, czem były.«² Není divu, že Máchu zaujal i Słowacki, mistr světelných odstínů a kontrastů, fantastického osvětlení a etherických nálad, proslulý tvůrce barevného a barvitého stylu, mistr hudebního verše a mluvy básnické, virtuos formy, který sám hlásal:

A choć odbiegiesz treści, *dźwięk rymów powrotny*
Będzie jak *szmer fontanny bezmowny, lecz smutny*.³

Nálada prvních útvarů Słowackého je smutná, melancholická. Zápasí v nich originální, bujná a ohnivá obraznost, plná vzletu, s chladem pseudoklassicismu a s ponurostí byronismu. »Pierwsze tomy moich poezyi«, praví sám básník, »są *bez duszy*. Imaginacya moja młoda jak motyl, wabiona była *połyskiem, słońcem, kształtami*, kiedym ja pisał. Teatralnyj koturn włożyłem na stopy moje.« Słowacki tvoří v horečných stavech, provázejících jeho melancholickou náladu. Mučivé, silné horečky vyvolávají v jeho jemném ústrojí výbuchy rozpoutané obraznosti, které marně zahání. »Powieść moja Mnich jest utworem jednej z takich gorączek, ale napisana prawie 8 miesięcy później«. Odtud i jazyk a obrazy Słowackého mají na sobě ráz horečných vidin,⁴ které se marně

¹ Srov. S. Windakiewicz, Walter Scott i Lord Byron w odniesieniu do polskiej poezji romantycznej. Kraków, 1914, passim. — Kleiner v citované monografii, I. str. 14, 24, 29, 31, 37, 65, 66, 70, 111, 114, 135, 149, 150, 159, 166, 168, 175, 179, 185, 187.

² Mickiewicz, Wykłady o literaturze słowiańskiej, rok III, lekcze 3.

³ Poslední dva verše »Do Michała Rola Skibickiego«, kterému Słowacki věnoval východní pověsti »Mnicha« a »Araba«.

⁴ Srov. verše Słowackého:

I życie mieni na sen gorączkowy,
Sen tak jasne mi grający barwami,
Że chwile życia zdają mu się snami,
A sen szalony wydaje się życiem.

(Lambro, II, 65—69.)

Szczęśliwy, kto się w ciemnych marzeń zamknął ciszę,

Kto ma sny i o chwilach prześnionych pamięta,

(Godzina myśli, 7—8.)

Srov. verše Máchovy:

A proč teskním? že nevzešlo kvítí,
Jaké *čárny* předvodil mi sen?
Jaké *ve snách* zkvětlo živobyť,
To jestoty neuhlídá den!

(Těžkomyslnost, z konce r. 1832,

Básně K. H. Máchy, vyd. Krčma 1922, str. 152.)

pokouší zachytiti v původní síle a barvě: »Śnił mi się prawie w rozżarzonej imaginacyi jakiś poemat wschodni i ten *choć zbladły przeszedł na papier*« (Pamiętnik z lat 1817—1829). Maje neobyčejnou schopnost lehce si osvojovati a přenášeti zevnější dojmy, Słowacki přes to se více inspiroval četbou než skutečným životem, užívaje bez újmy své původnosti hojně cizích motivů literárních, které uměl svérázně zpracovati, přetvářeti a zabarvovati v osobité plody vlastní.¹ Tyto vlastnosti tvůrčí neobyčejně sbližují Słowackého i Máchu, u něhož umělecká reprodukce horečnatých vidin, význam snu pro umělecké dílo (srov. »Sen«,² psaný 14. ledna 1833, a druhou polovici »Krkonoské pouti« a Máchovu poznámku v dopise Ed. Hindlovi³ z polovice ledna 1833: »Dnes jsem měl *podivný sen*; zdá se mi, že je toho příčinou čtení Lorda Byrona, Mickiewicze a zříceniny Bezdězské«) proniká stejně silně jako osobité zpracování dojmů z bohaté a vášnivé četby. Je tudíž přirozené, že Słowacki na Máchu působil, a to nejvíce svou technikou básnickou, svými barvami a barvitými metaforami, ale též náladovou hudbou svého verše. Nelze tudíž, jak ukáže další rozbor, přisvědčiti beze vší výhrady mínění: »Tato absolutní síla imaginace jest nejvlastnější statek Máchův; k těmto ryzím hudebně-harmonickým obrazům nenalezl Mácha vzoru ani v Byronovi, ani ve Walteru Scottovi, ani v několika prostředních románech polských, které snad náhodou četl, neboť obrazů obdobných nebo podobných v nich není.«⁴

Shoda některých obrazů Słowackého a Máchových je tím zajímavější, že se u Máchy objevují teprve v době, kdy již Słowackého četl. Patří sem na př. obraz »plačící brzy«: Nad cerkwia rosły trzy *brzozy płaczące* Biel. 469; a nad zagłami Zwieszały liście *brzozy płaczące* Żm. 1271; Gdzie dwie samotne *plakały brzozy* Żm. 1635 — a celá ta strana jest podobna pustému městu východních krajín, na jehožto rovných, mechem porostlých střeších zažloutlé *brzy* sklánějí *plačící větve* Cik. I. 102;⁵ z protějších skal, kde *plačící brzy* se skláněly nade střechemi spustlého města Cik. I. 232. Toto zvláštní epitheton »plačící« svou personifikační silou (*Plačící Luna* se stopila v mraků klín, Mnich II. 157) okouzlovalo Máchu, až z něho vytvořil svůj jedinečný obraz: jasné již sem tam mihaly se hvězdy po hlubokém modrošedém nebi a *plačící paprsek* jejich *poletoval* po dalekých lesích i po nízkém hustém křoví pobřežních strání Klášter Sáz. I. 276.

*Snové moji, běda! — snové — byli,
Jestoty je všecky zničil den.*

(Básně t. str. 234.)

¹ Srov. J. Máchal, Slovanské literatury, II. 1925, str. 275.

² Lit. zápisník K. H. Máchy, vydal Fr. Krčma, str. 15—22.

³ Dopisy K. H. Máchy, vyd. Fr. Krčma, 1922, str. 13.

⁴ F. X. Šalda, Karel Hynek Mácha a jeho dědictví (Duše a dílo, 1913, str. 94).

⁵ Spisy K. H. Máchy, I. 1906, vydal Jar. Vlček.

U Słowackého nalézáme metaforicky silné sloveso »tonouti«, »ztopiti se«: Zapewne księżyc w ich (gór) łono *utonął* Mnich 96; We włosach *toną* przepaski z koralu Biel. 321. Upływaj z echem, jak upłynęła Młodość... tak rybak marzy — i wzdycha, Wrócił ponury, milczał — sieć cicha W błękitne fale Dniepru *tonęła* Żm. 670; Słońce złociste, nie ćmione mgłami, *Tonie* w oczeret — blaski niknące Spały na żaglach Żm. 1269; Na widnokregu nieraz czarna skała... Przejdzie przez księżyc — i we mgłach *zatonie* L. II. 106; I wszystkie barwy *topią się* w błękitną, I wonie — w zapach tajemniczy wody, I wszystkie dźwięki *toną* w wielką ciszę t. 111—3; Rumieniec *tonął* w bezpromienną białosć L. I. 224; Pogasyły, w błękit *stopiły się* ciemny, Tak przezroczysty — głębok — tajemny L. II. 193; Jego oczy ciemne i błękitne, Jak polne dzwonki, ławym kryształem pokryte, I godzinami myśli w nieruchomości białe, *Tonąc* w otchłan marzenia, szły prostymi loty Godz. m. 70—3. Podobně je tomu u Máchy: Tebe, slunce žití svého, *ztopila* kdy v temnou noc (Kleslá) II. 84; *ztápěl* květonci bez po břehu Vltavy v stříbrné vlny dlouhé větve Křivoklad I. 51; temnější nad tmavé stíny horní, v které zapadající se *ztápělo* slunce Večer na Bezd. I. 64; šeré stěny, kterýchžto obraz taktéž *hluboko stopen byl* v jasných Sázavy vodách Klášter sáz. I. 273; písčité skaliny, která, kdo ví jak daleko, se *stápi* v prohlubeň vodní Cik. I. 103; Oko mé v tvé *stopilo* se zraky (Abelard Heloize) II., 20; a její (oko) se *ztopilo* v temnou hlubinu oka jeho Cik. I. 151; slunce se *ztopilo* do hustých černých mraků Cik. I. 160; slunce již dávno *bylo stopeno* v ní Cik. I. 227; v hlubokém *utonul* zamyšlení Cik. I. 154, 209; Od zdi od sesutých i od skal kolmých stín *Stopil* se hluboko v Vltavy temný klín Mnich II., 156. Plačící Luna se *stopila* v mraků klín Mnich II. 157; její (vížky) bílý stín Hlubokoť *stopen* v jezera klín Máj zp. I.; i bílé věže stín Hlubokoť *stopený* v zelený vody klín Máj zp. III.; V večerní se *ztopiti* chci zřít II. 144.

Mácha rád po určitý čas v jednom nebo v několika útvorech opakuje buď doslovně, buď v několika variacích obraz, který jej svou odlišností upoutal, a stupňuje s oblibou jeho odlišnost do nejzazších hranic, jako by mu stále znělo určité hudební schema nebo vydražďovalo ho určité barevné vidění k týmž projevům. Słowackého obraz: Przy świetle *blado tlejacýj*¹ pochodni Hugo 236 objevuje se u Máchy v obměně: v *polosvětlu temně doutnajících* pochodní Křiv. I. 39. Mácha vychází u slovesa *doutnati* z obrazů reálních, obyčejného usu: Plamen — plamínek svítí, Jiskří se — *doutná* — zhasne (Zpěvec, II. 59); Na ní lampa, v ní světlo nejasné, Div že hoří — plápolá a hasne; I zas *doutná* Mnich II. 153;

¹ Není vyloučeno, že si metaforické užívání slovesa *tliti* Mácha osvojil z polštiny (srov. zápis po 18. lednu 1833 »a obraz ji vyjádřující a v mém „Mnichu“ užívaný ustavičně *tlitel* ve zraku duše mé«, Lit. zápisník, str. 16).

doutnalo ... dříví Kriv. I. 46, v měnivém světle *doutnajícího* ohně t. 47, Viz, jak v hrobní kapli *doutná* věčná lampička t. 36; zbourení sopky *doutnající* t. 23; přechází pak k obrazům jedinečným svou zvláštností neb svou silou: On sám zhaslá — jen *doutnající* svíce Ciz. II. 34; zlaté obláčky poletovaly před *doutnající brunatnou branou jitra* Kriv. I. 40; za nimž *jasně ranní záře* *doutnala* t. 41; na němž jasně měsícem osvětlená *okna modravě doutnaly*¹ co *žertvy zapálené* po něm tajemnými duchy K. Týn I. 241; Nejisté však a blízké zbourení předpovídající *usmání* na každý večer v *pohledu* jeho *doutnalo* Kriv. I. 24; *Oči černé* co dvě ... pak z hluboka *doutnaly* (Zlomek) II. 247; *jizlivý zdoutnalé* hvězdy mrak Mnich, II. 156. Není pochyby, že tu přirozené veliké básnické nadání Máchovo a jeho sklony byly vášnivou četbou současných velkých romantiků polských vydražďovány a stupňovány k novému tvůrčímu úsilí, které rázem překlenulo propast mezi vyspělou a kultivovanou řečí básnickou souvěkých literatur, zejména polské a mezi zaostalým tehdejším našim spisovným a básnickým jazykem, obrozujícím se a nově se tvořícím. Je to, myslím, jeden z důvodů, proč právě nové, u nás nezvyklé obrazy Mácha s dráždivou odvahou stále a stále opakuje ve svých výtvorech. Že si Mácha při četbě zaznamenával básnické obrazy pro jejich odlišnou krásu a že je vtěloval, často nezměněny, do svých básní, vidíme z jeho Zápisníku. Poznamenal si, někdy počátkem r. 1835, na 115. listě svého Zápisníku (vyd. Krémovo, str. 107) v těsné souvislosti polského citátu z Korsaka větu, zničí už jako hotový verš: *V rozlehlých pustinách spí bledé noci svit*. Tento obraz nalézáme potom na počátku I. intermezza »Máje«: *V rozlehlých rovinách spí bledé lůny svit*, Kolem hor temno je, v jezeru hvězdný kmit. Podobný obraz má Słowacki: *Spí blask księżyc a mgła przepływa Żmija* v. 1415. U tohoto polského romantika má sloveso *spáti* dosti často průbojný personifikační význam: *blaski* (slunce) *niknące Spatły* na zagłach Żm. 1270; *Takie powieści spią niewierzone* Żm. v. 1499; *Precz ta myśl śmierci, spiąca głęboko* na czołe M. Stuart, II. sc. 7. Jinde v Zápisníku (Kréma, str. 52) nalézáme zápis: »*Nový měsíc visel co stříbrná lampa v oblačné siní*. Popsání noci Washi. Irv., a týž obraz,² čerpaný patrně z Irvinga, objevuje se i v »Cikánech« (I., 107): *Slunce již dávno zašlo a jednotlivé červené pružiny poletovaly přes nový měsíc, který právě nad starou věží visel co stříbrná lampa v oblačové siní*. Není nezajímavé, že se obraz »měsíc — lampa«

¹ Srov. Słowackého: *A góra zamku okna z kryształu, | Świecą się, palą, jak ranne zorze* Żm. I. 25—6; *Tam rzędy okien, od łuny zachodu* Jak *mnogie lampy rozpalone, drzące, Co chwila bladnie, co chwila gasnące*, Już *zaszły mrokiem* L. I. 52—5.

² Podobný obraz má už »Jaroslavna« (II. 64): *Za šedými hory vzdálené jest Lampa naší země, zlaté slunce*. V »Baladě« (II. 68) je obraz: *Sněžka zdvihá čelo jasné, Krakonošů lampa* *plane, Krvavé až zoře zhasne* ...

objevuje i u Słowackého: Tam, pod gwiazd błękity, Co to za *lampa* blyszczy *kryształowa*? Patrz, jakim blaskiem gór wierzchołek spłonał! Zapewnie księżyc w ich łono utonął I w alabastrach blyszczy się ukryty. Mnich 93—7; bo księżyc pół nieba przepłynął, I patrzył drugą stroną dębowej ulicy, *Jak lampa* w końcu ciemnej klasztornej arkady Godz. myśli, 314—6. Vedle toho objevuje se u Máchy obraz: Nad tebou *hvězdy co lampy ve hrobě*, Na příchod krále (napsáno 24. září 1835); Modrý mu blankyt přístřeším, Zelené hory stěny jeho, *Nebeská světla lampy jsou* Cik. (píseň »Nagy — Idai«), I. 125. Słowacki užil ještě odvážnějšího obrazu: Na šcian wysokich tle lazuruwém Płoną *lamp gwiazdy* Żm. 1424. Proti Słowackého obrazu: Lecz kiedy po fali *Noc ciemna posępne rozciąga całuny*, Na czarnych niebiosach błysnęły dwie łuny. Żm. 704, u Máchy nalézáme personifikace: *Neb černá noc* nad šírou zemi *Bez hvězd né roucho prostřela*, Královič, II. 11; Nad hroby tiše *peruť rozprostřela* noc *tmavá černá*¹ Na hrobě sestřin. II. 25 (z r. 1833); *Rozprostřela* chladná noc Nad lesy *bez hvězd né roucho*, Dva zákeřníci, II. 49; Až *noc v roucho šedé zahalí* světy II. 98; Znovu *noc pláště rozstře* černý, Mních II. 150; *Noc* když *roucho rozprostírá* II. 39; *Truchlivá noc* své teď *roucho rozvine*, Od věže k věži nad Prahou rozvěší (Na příchod krále). Podobnou personifikací Mácha vytvořil jinde krásný náládový obraz: a slavná *letní noc rozněcovala* zponenáhlu *hvězdy* po rozsáhlém temněmodrém nebi Kl. Sáz. I. 273.

Síla metafor Słowackého a odvážná průbojnost jeho slovesa² se v jeho díle stupňuje od stereotypních pseudoklassických obrazů až po metafory jedinečné ražby. Uvedu z nich jen několik typických příkladů, aby bylo možno uvědomiti si náladu, z jaké při této četbě rostly obrazy Máchovy: *Czyste łzy nocy leją się*, na ziemię Szanf. 168; Widzę zdaleka *śmierć* posępna, ciemna, Już się *czarnými skrzydłami nasuwa* Arab 225—6; Już *ciemném skrzydłem* noc się *nasuwa* Żm. 1375; Brzoza się *kapie* w każdym strumyku Żm. 3; Złocą trzy cerkwi posępne wieże, Co nad brzeg Dniepru *wybiegły* stromy Żm. 486; Słońcu nadbrzeżne *kłaniały się* trzciny Hugo 86; Wokoło jodły cichym *usypiały*

¹ Tyto personifikace mají starý původ a vzory již v antické poesii: *Nox fuscis tellurem amplectitur alis*. Verg. Aen. 8, 369; *cum obducta nigris nox orbem texerit alis*. Manilius 3, 194; *nigras nox contrahit alas*. t. 5, 60; *informem taetris tellurem ut vestiat alis* nox. Avienus Arat. 674; *nunc sine te fuscis graviter nox occupat alis*. Venantius Fortunatus, carm. 8, 3, 235.

² Srov. L. Werschler, O metaforach w powieściach poetycznych Jul. Słowackého (Spraw. gymn. w Stanisławowie, 1909); M. Piękarski, Mistrzostwo formy u Jul. Słow. (Spraw. gymn. V. we Lwowie, 1909); M. Szykowski, Porównanie w poezjach młodzieńczych J. Słow. (Pam. Zjazdu hist. lit. im. J. Słow. we Lwowie, 1910); též, Přenášenie w poezji młodzieńczej Słowackiego (1826—1833), Przew. nauk. i lit. 1911; Wład. Čwik, Badania stylometryczne nad językiem J. Słow. (Spraw. gymn. VIII., Lwów, 1909 a Księga pamiątek. II.).

szumem Mind. III. 256; Niech je (serce) *niszczy rdza cierpień*, zgrzyzota rozrywa Mind. II. 96; już blask jutrzeńki twarz księżycy *kazi* Mind. II. 98; *Zapomnienie* już *szatą* *okrywa* mię *ciemną*, Coraz! coraz ciemniejszą! M. Stuart II. sc. 8; Botwelu! niech twe czoło nie będzie *zwierciadłem*, W którym *czarność* *mych* *zbrodni* czytam z przerażeniem M. Stuart IV. sc. 1; Dym *czarny* chmura na morzu *drzymę*, I okręt *zabrzmiął* *szatańskim* *śmiejchem* (= hukotem dół) Żm. 1058—9; Lecz na twém czole jakiś szatan *mięsza* *Rozpacz* *ze* *śmiejchem*, *śmiejch* *blady* *z* *cierpieniem* Lambro I. 251—2; Widzę, jak przy nas *stojąc*, *rozpacz* *blada* *Czekała* *szcześciem* *niepełnej* *godziny* Lambro I. 259—60; I maszt *z* *węglowym* *padł* *na* *pokład* *dźwiękiem* (kdyż pożar zachwiał łód a płamen vběhl až na stěžně, které měnice se v řetavé uhlé, padaly s praskotem na palubu) L. I. 588; *potok* *lat* *prędki* Mnich 308; Blady jak *iskra* *gasnącej* *pamięci* Mnich 250; Po-miedzy palmy *dwie* *meczetu* *wieże* Aż pod szczyt nieba sięgają wysoki, Tak *jak* *modlitwy*, *jak* *wiernych* *pacierze*, *Rzucając* *ziemię*, *lecą* *pod* *obłoki* Szanf. 181—4; Chaty, *wiszące* *w* *parowach* *siola*, Jako *jaskółcze* *czernieją* *gniazda* Żm. 1216—7; Gdzie nad niemi różowe rozkwitały ślazy, Gdzie wiszące, jak *dziwienice*, *w* *bia-lych* *wiosny* *szatach* Miedzy zarumienione kryły się jabłonie Godz. myśli 129—31; lekki smutek, jak *ranna* *mgła* *maju* Szanf. 101; Tam nieruchome wyznalców turbany *Porosły* *kołem* *jak* *łak* *tulipany* Lambro I. 95—6; Jak *węsa* *kawały*, *Rozcięte* *widma* *jedném* *życiem* *drgały* L. II. 177—8; Stanął ... i nagle *tysiące* *błyskawic* *Wieniec* *ognistym* *mignęły* *dokoła*. *Rzekłbyś* *że* *tysiąc* *zamachniętych* *prawic* *Wiało* *tysięcznym* *mieczem*, *archanioła* L. II. 189—92. Piękne, rodzinne miasto wiezami *wy-tryska* *z* *doliny*, ... *w* *mgłę* *nocnej* *wieńcem* *okien* *błyska* Godz. m. 16—18; Stary-posepny zamek, który *czołem* *trzyma*, ... I w dzień strzelnic błękitnych *spogląda* *oczyma* t. 27 (srov. Okna hradu naň *co* *zraký* *zřely* Mnich [1833], II. 155); Tam góry Szkocji, *barwą* *owiane* *błękitną*. *Odległe* *jak* *marzenia* M. Stuart II. sc. 8; Galera, okropną cichością *owiana*, Jak *widmo* *posepne*, jak *pałac* *zaklęty* Żm. 1032—3; Nie wskrzesisz go, widziałam, *krew* *strumieniem* *płynie* Mind. III. 235; Język i gorszy przesąd zakonnika, Jak *rdzawa* *klamra*, *myśl* *księgi* *zamyka* Biel. 5—6; Bo *słońce* *wzrokiem* *wykradłoby* *wody*. *Lęka* *się* (palma) *oczu* *srebrnego* *księżycy* tr. 208—9; Gdy *wiatrem* *wzdęta* *żagli* *piers* *biała* Żm. 1119; Po wodach cieci smutne *rzucaly* *cyprysy*; Fon-tanny, jak *ze* *snu* *zbudzone* *pożarem*, *tryskają* *pod* *niebo* *złotými* *stupami* t. 788—90; Te *dzieci* *połkną* *dnieprowe* *fale* t. 537; Gdy *podnosiła* *czarne* *całuny*, *Splamione* *gęsto* *łzami* *gromnicy* t. 576—7; Na *ciemnych* *mglistych* *szybach* *zariewszając* *oczy* ... *myśleniem* *słuchali* Godz. m. 85 atd.¹ Mácha mohl z nich čerpati

¹ Pantheistický podklad metafor a personifikací Štůvackého ob-jasňuje Werschler na uv. m. str. 31 z básníkova »Wykladu nauki«:

podněty pro svou tvůrčí smělost obrazovou, pro personifikační průbojnost svého slovesa.¹ Słowackého obrazy: *Zamek się patrzy w fali zwierciadła* Žm. 17; *Zapienione skalne progi Mgliły błękit wód zwierciadła* t. 311; *Siadł nad cichemi morza zwierciadłami* L. II. 795 nepochybně dávají Máchovi popud k několika obrazům u něho velmi řídkým a teprve v nejposlednější době tvůrčí se objevujícím:² nad temným zrcadlem vod Cik. I. 103; Vše stopeno v lůno vod, Jak v zrcadle se zhlíží Máj, zp. III. (srov. *Olšiny se zhlížejí v potůčku*, Sen o Praze II. 45; po tváři tichých jezer, v nichž se *zhlížely* vycházející hvězdy, Krk. I. 92).

Słowacki, virtuosní básník opálově zaměřených měsíčních nálad, přirozeně zaujal Máchu přepychem svých barev. Jakou jemnou schopnost Słowacki měl pro barvy (barevné slyšení výrazů), ukazují jeho slova: »jednych słów jest kolor w oczach *krwawszy*, Inne jakoby z *tęcz* wite przez tkaczy« (Król Duch). Pro básnickou řeč útvarů mladého Słowackého je velmi příznačné, že v ní proniká neobyčejné množství výrazů (substantiv, adjektiv, sloves) na označení lesku, světélkování, barevných kontrastů,³ při čemž básník jeví silnou náklonnost k užívání jednotlivých výrazů a k častému jich opakování, takže se u něho jednou některá epitheta (»blady«, »posepny«) stávají až konvenčními.⁴ Zejména rád užívá Słowacki metafor barevných, čerpaných z lesku kovů a drahokamů; stříbrné a brilantové blesky světélkují u něho nad ponurou náladou a posupnou tragikou děje. K nim přistupuje v »Arabu« orientální deko- račnost, plná jiskřivých barev a náladové horečnatosti. V »Žmiji« pronikají barvy jasné, svítící, oslňující, zvuky uchvacující elegickou melancholií. »Godzina myśli« má kolorit stlumený, temný, »Lambro« vyniká metaforami náladově-hudebními a obrazy zastřenými mlhavostí, pod kterou vše roste do obrysů gigantických.⁵ U Słowackého bývá rubín a purpur subjektivní symbolikou barev objasňován jako synonymum tragické hrůzy, podobně i purpur a zeleň. Podle statistiky Lubertowiczovy⁶ v mladých útvorech Słowackého v *osvětlení* má převahu měsíc (104), po něm slunce (71), hvězdy (51), duha (7), blesk (3), v celkové poesii Słowackého má převahu slunce (580), po něm měsíc (502), hvězdy (444), blesk (276),

»Za prawdę nie formę kamieni, ani pnie i kawałki drzew ukochać powoływała poezya... ale ducha, który jest wszędy... a czasem rewalatorstwem wieszczą wywołany — jak błyskawica jawił się w drzewie — brzoze ukraińską zamieniał nagle w pocziwą wieśniaczkę syna płaczącą...«

¹ O Máchově slovese *Šalda*, Duše a dílo, 1913, str. 79 sl.

² Srov. ČNM., 1925, str. 215.

³ Statistický přehled podává *Piekarski* na u. m. str. 33.

⁴ *Kleiner* v uv. monografii, I. 60.

⁵ *Z. Lubertowicz*, Paleta barw i klejnotów w utworach Juliusza Słowackiego, program gymn. v Brodech, 1910; též, Słowacki jako kolorysta. Brody, Lwów, 1910; *Werschler* v uvedeném programu v Stanislavově, 1909.

⁶ Program gymn., Brody, 1910, str. 8.

duha (210), kdežto u Mickiewicze nalézáme z uvedených světél poměr 49:50:44:22:7. Plamenů je v mladých útvozech Słowackého na 74, paprsků 33, jisker 27, ohňů 74, různobarevných světél 100, září 87, lesků 120. V mladistvých útvozech Słowackého podkladem bývá *barva* bledá a temná, na níž září nejvíce purpur, zlato, blankyt a stříbro. Studie Lubertowiczowa statisticky ukazuje tuto barevnou stupnici mladistvé tvorby Słowackého: bledý (208), zlatý (170), temný (166), krvavý (161), černý (104), blankyt, modrý (96), růže (71), růžový (5), růžený (róžany 4), stříbrný (59), bílý (55), jasný (46). K nim přistupuje sněžný (14), liliový (5), alabastr (5), červený (17), šarlat (13), ruměný (11), korál (10), purpur (5), rubín (2), lazur (15), zelená (10), smaragd (1), žlutá (11, je i v ostatních útvozech Słowackého řídká, celkem se objevuje u něho pouze 48krát, kdežto zelená 92krát), siná (2). Z drahokamů je nejčastější křišťál (31), brilant (29), perla (15), jantar (7), diamant (3). V celém díle Słowackého nejvíce proniká barva krvavá (1100), potom zlatá (1000), temná a bílá (500), bledá a černá (500), blankytná (modrá), červená, růžová (400), stříbrná, jasná (300).

Všimneme si Słowackého nejprve jako básníka měsíce, jeho světelných odstínů a kontrastů: zeszła *twarz* miesiąca Mind. III. 213; Jak za temi chmurami *mgli się blask* księżycy t. IV. 240; A księżyc wstąpił na niebieskie smugi I *patrzył* w ciche klasztoru ustronie Hugo 33—4; Tam, widzę, za lasami *blady* księżyc wschodzi. *Czarne* sosny posepnym witają go szumem Mind. II. 146—7; Jaka ty *blada!* — jam cię nie taką zostawił! . . . Nie, to *bladszy* niż zwykle, to ten *blask* księżycy *Twarcz* mi dzisiaj *ociemnił* t. II. 234-6; A nademna, daleko, na błękiecie ciemnym Posepnym światłem księżyc roztacza się *złoty* M. Stuart III. se. 7; I przez gotyckie okna *blady* księżyc pada t. V. se. 3; Jako miesiąc *blady*, nowy Żm. 305; Nocą *blady* miesiąc świeci t. 333; *Krwawo* się *czarna* fala rumieni. I *twarcz* miesiąca zagasa *blada* t. 861-2; Zmarłych uspi *blask* miesiąca t. 637; luny *blask* *złoty* Oświecał żyłami krwawione marmury Żm. 721-2; *Blady* na wschodzie Z za chmury księżyc wypływa t. 1022; I boki jej (galery) księżyc *bladawy* oświeca t. 1037; na księżyc *blady* t. 1410; Smutny wszedł miesiąc z *plonącą twarzą* I na zamglone patrzył ostrowy t. 1280-1; Nad zamglone chmur błękitny Oto miesiąc już się *ploni* t. 397; I coraz *gasnie* i coraz *blednieje*; I tak jak księżyc, kiedy słońce zoczy, *Blednie* i we mgłach *topi się* i mroczy Ar. 185-7; Tam dalej *blask* księżycy rzucony na progu *Odblýska* jakby *kawał śniegu* *błękitnawy* L. II. 30—40; Tu nad pomników i ludzi mogiła Księżyc *posepnny* płynie co wieczora. Gdy góry *światłem błękitném* przeniknął, Mgły zasłonami doliny *osnieżył*. Szuka posągów, które widział wezora, Do których *twarczy* wiekami przywyknął; *Blady* — jak starzec, co na ziemi przeżył Zagasłe, mrące co dnia dzieci koło L. I. 22-9; Księżyc nad rankiem

srebrzył zamku wieże Hugo 273; Lęka się oczu *srebrnego* księżyca Ar. 208; I wpada (oko) nagle jak *w otchłań ciemną*, Przez którą *srebrny* księżyc *przepływa* Żm. 1441-2; ileż razy przy *blasku srebrnego* księżyca Mind. III. 257; Wszystkie (gwiazdy) pobladły, *srebrne* zachmurzyły lica M. Stuart II. sc. 2; Inny tam księżyc *srebrzysty* jaśnieje Mnich 269; Na *srebrzystej* księżyca wschodzącego twarzy Godz. m. 30; Lecz coraz bardziej *ciemnieją* kolory, A przez liść brzozy księżyc *zapłoniony Topił się* we mgłach, w różne kształty, wzory Lica *wysrebrzał* Biel. 567-70; *Pośrebrza* szyby księżyc na nowiu Żm. 551; Nim księżyc się w niebie *wysrebrzy* dwa razy L. II. 375; Na *ośrebrzonej* księżycem ulicy L. I. 643; Na drugim brzegu *czerniły się* bory, *Srebrnemi* nocy uwieńczone mgłami. Księżyc *posepny*, płonąc na zachodzie, Długim się słupem *srebrzył* w Niemna wodzie Hugo 69-72; A w drżącej fali, jak *srebrne* delfiny Igrały wkoło blaski księżycowe L. II. 100-1.

U Słowackého, milujícího matnou barvu měsícnou, epitheton »srebrzystý«, »srebrný«, sloveso »srebrzyć«, »ośrebrzyć« objevuje se často i jinde a je vůbec pro poesii Słowackého přiznačnejší než »złoty«. ¹ Co się na klamry *srebrzyste* zamyka Mnich. 7; muszla *srebrzystego* łona Mn. 223; A mgły *srebrzyste* na ich szczytach wiszą Szanf. 180; ów anioł rozłoczy Różane lica a *srebrzyste* skrzydła Biel. 441; w *srebrzystej* rosie Żm. 1632; Widzę, jak wkoło *srebrne* toczą się przedziwa Mind. II. 86; *Srebrne* mgły się podnoszą Mind. V. 120; Na krzyż *srebrną* mgłę rozcina Żm. 422; Na *srebrnych* liljach lśniły się przed słońcem Hugo 284; Potém w mgłach *srebrnych* płynące duchy Żm. 492; Jak morska wrona ze *srebrnej* piany Otrząsa skrzydła Żm. 825; A za mgłą *srebrną* znów jasność dniowa Żm. 1448; w *srebrną* pianę Żm. 959; *Srebrne* morza fale Żm. 963; Nad nim dym *srebrny* wyrzucały działa L. I. 155; tak że piana Żagiel *srebrzyła* t. 536; Wpół się *ogniem* lica pała, Wpół się *srebrzą* w blask miesiąca Żm. 343; Morze rozpalone świtem Wre zdala, szumi i *srebrzy się* w pianę L. I. 422-3; Szronem się Franków *ośrebrzyły* kwiaty L. I. 439; Spojrzał na mgłami *ośrebrzone* góry t. 489; A wszysey w gmachu wplątani promienie, Błdzi— *posepno-srebrni* lub *ogniści*, Lekey i liczni jako chmura liści Wiatrem zwiechrzona L. II. 223-6; Stali na *srebrno-ognistej* pustyni t. 235; W *srebrno-błękitnej* — v nadpowietrzněj rzecze t. 384.

Mácha užívá podle obecného tehdejšího náladového názvosloví romantického epitheta *bledý* (*bledý* měsíc, *bledá* luny tvář, *bledá* zář) velmi brzy, často hned v svých prvotinách, kdy nemohl na něho ještě působiti Słowacki: Nade mrtvotichým hájem *Bledý* měsíček když stál (Sv. Ivan, otištěný r. 1831, II. 8); v *bledém* světle luny t. 10; Nad lesy vystoupí luna *bledá* (Poutník, II. 17);

¹ Lubertowicz na uv. m. str. 14.

Za rybníkem nad porostlou stráni Plné luny *bledá* vzhází tvář (Abelard Heloize, otištěno r. 1832, II. 19); na níž jasně luna svítí *bledá* (Srdci mému, 1831, II. 21); *Oknem* luna *zří* sem *bledá* (Hrobka králů a knížat českých, II. 23); Luna s *bledou* na ní *tváří* hledí t. 24; *bledé* luny svit (Na hřbitově, II. 29); A *bleda* měsíce slzí plný svit (V chrámě, II. 47); A nad skalou luna *bledá* (Večer, II. 39); Nad lesem jen mihá svit se *bledý* (Bojarin, II. 47); Dávno zašla *bledá* luna (Dva zákeřníci, II. 49); Oko měsíce, *Bledého* městce (Měsíček, II. 57); An ji polil *bledé* luny svit (Na popravišti, II. 65); Co v *bledé* září luny plane (Budoucí vlast, otištěna r. 1833, II. 66); *Bledou* Lunu v tichou noční dobu (Znělky, 1834, II. 70); *Bledá* luna, jasně hvězdy (Písně, II. 87); Záře luny *bledé* t. 98; záře se jen mihá *bledá* II. 142; v světle *bledém* II. 146; Nade sněhy tváří *bledou* Zirá Luna mlhou šedou (Mnich, II. 150); Ouplné lůny krásná *tvář* — Tak *bledě* jasná jasně *bledá* (Máj, II. 110); *bledá* lůny tvář t. 110; Po měsíce *tváří* jak mračna jdou t. 111, 113; *bledé* lůny svit t. 120; V hlubokých mrákotách *bledý* se měsíc ploužil t. 134; vzešlá *lůny* zář I mou i lebký té *bledší* činila tvář t. 135. Mimo to u Máchy se objevuje epitheton *bledounký* (Bledounký měsíček II. 57), *ubledlý* (Ubledlý měsíc umírá, Máj, II. 124), *bílý* (Dávno zašla bílá Lůna, Dva zákeř., Bás. Krč. 184; na témže místě Vlček II. 49 otiskuje: *bledá* luna), *mrtvý* (jenom je mrtvý měsíc podává Cik. I. 205), *plný* (an právě plný měsíc z temného moře vycházel Cik. I. 224), *zachmouřený* (a časem *zachmouřený* nad noční krajinou zašeril plný měsíc t. 180), *sinavý* (sinavá Luny zář, Mnich II. 156), *zesinalý* (Nad zroseným mrtvotichým hájem Stojí měsíc s zesinalou tváří, Mlynářův syn, II. 27; Měsíc stojí s zesinalou tváří Nad zroseným mrtvotichým hájem II. 142; srov. za *zsinalé* hory II. 26, 198, Pó *zsinalém* jezeru II. 64, za *temno-zesinalý* Petrín Már. I. 69, po *zsinalých* čelách mrtvých velikánů t. 82; co *zsinalé* hlavy mrtvých králů Krk. I. 92, temné hory — valčí se co *zsinalé* vlny k růžovému nebi Cik. I. 232). Není však nezajímavé, že se živější odstíny a odvážnější personifikace objevují jak ve verších Máchových, tak v jeho próze po r. 1833; nejednou se nám vybavuje při tom opar měsíčních nálad Stowackého: porůznu se mihaly co skrz tmavou roušku hustou mlhou *bledé* hvězdy (K. Týn, I. 240); lehký obláček *měsícem* *politý* rozrážel se o nejvyšší věž, jejížto dlouhý stín se rozložil přes řeku po *vybledlé* půdě t. 241; Právě vycházel nad horami měsíc, jeho *bledá* tvář zdála se litostivě na ně hleděti t. 252; V tom *vykročil* z šedých mraků měsíc t. 241; *bledý* měsíc vyšel nad *temnem* *černých* *jedlí* a *mrtvé* *zraky* jeho poklidně *hledí* v osamělého tvář Cik. I. 101. V »Cikánech« velmi často se opakuje epitheton *bledý*: skvěly se co stříbrné bāně v *bledém* zázvitu I. 108; *bledé* zříceniny t. 117; *bledé* světlo hvězd t. 130; Hvězdy se třepaly *bledým* prosmykem t. 136; Světlo jeho táhlo se

bledým sloupem k východu jeskyně t. 136; v *bledém* papršku bílého dne t. 143; dolejšek jejich však . . . časem rozkřížil *bledý* blesk t. 160 a j. Epitheton *bledý* je stupňováno v ojedinělé *bělobledý* (v bělobledé tváři Slavna hradu oken řad se mihá Rudým světlem, Na příchod krále, II. 92), *jasnobledý* (v noci jasnobledé II. 27; měsíček . . . po dráze jasnobledé plyne II. 28), *šerobledý* (stíny šerobledé II. 27).

Słowackého připomínají zejména Máchovy odstíny slovesa *stříbřiti* a epitheta světelného *stříbrný*: měsíc se blížil k ouplňku a záře jeho *stříbřila* osněžená čela *zmodrálých* hor (Krkonoská pouť, I. 92, otištěna r. 1834, rukopis datován 26./9. 1833); ouplný měsíc právě nad lidomornou *vystoupil* ze *šerých* oblaků a *slzavá* jeho zář *stříbřila* brízu (Křivoklad, I. 13, vytištěno r. 1834); V hluboké ticho to měsíce vzešla zář *Stříbřící* hlavy té *ubledlou* mrtvou tvář (Máj, II. 130). Sloveso *stříbřiti* je u Máchy velmi řídké, objevuje se kromě uvedených dokladů sice i v prvotinách (Hroby *stříbří* *bledé* luny svit, Na hřbitově II. 29; A zpěněné vlny vzhůru metá, *stříbříc* keř i skálu II. 147), ale plná jeho nálada zesiluje se u Máchy nepochybně i vlivem Słowackého, stejně i personifikační síla sloves, kterou se Máchova tvorba jinak vyznačuje od počátku (Po vodě, v níž luna *lesk* svůj *házi*, Mlynářův syn, II. 28). Podobně je tomu u epitheta *stříbrný*, které u Máchy vedle původního významu (*stříbrný* štít II. 54, *stříbrný* pás II. 94) značí jednak zvuk (*stříbrné* tvé hlasy, II. 79, Tichá řeko, *stříbrné* tvé lkání II. 158, zvuk *stříbrný* harfy II. 156, Malý zvonek rozesílal z vížky vysehradské *stříbrný* zvuk Křiv. I. 55), jednak bledou barvu stříbra a světelný její odstín: Za den celý svítí *zlaté* slunce, V šeré noci *stříbrná* zas luna (Sv. Vojtěch, 1831, II. 4); Po oblacích bloudí, *Stříbrných* obláčkách (Měsíček II. 57); mroucí zvuk Se vmísil v ječící *stříbrné* vlny hluk Mnich. II. 156; *Stříbrné* vlny obrazy se o temný břeh Cik., I. 224; zpustlé věže se koupaly v *stříbrném* světle paprsků měsíčních K. Týn I. 241; jen *stříbrné* vlny provázely pohřeb náš a hlučná Vltava *zpívala* nejlepšímu králi píseň pohřební t. 243; Na bílé zdě *stříbrnou* zář Rozlila *bledá* lůny tvář Máj, II. 110. Mácha vytváří však i jiná ojedinělá epitheta: *stříbrozvučný* (hlasy stříbrozvučné II. 93), *stříbrolesklý* (Stříbrolesklé vlnky Měsíček, II. 55, 56; Nad hvozdem tmavým hustým *Stříbrolesklá* stojí luna. Vorlík, II. 15; Kréma, Básně, str. 69, 184 otiskuje na obou místech *stříbroleskné* vlnky, *stříbroleskná* luna); *stříbrobledý* (Lilie, jejíž jsem za svítání Obdivoval *sněhobilou* zář, V noc korunu *stříbrobledou* sklání K vlhké zemi II. 141), *stříbrobilý* (obdivoval se *sněhobilé* záři lilie, než již v noci viděl ji skláněti korunu *stříbrobilou* k vlhké zemi, Krk. I. 90), *stříbrolunný* (Nade hroby noc je *stříbrolunná*, Dobrou noc, otištěno r. 1834), *stříbrovlasý* (Hledám též v potůčku, *Stříbrovlasé* vlnky zdaž jí neshovali? (sic) Měsíček, Kréma, Bás., 70; na témže místě

Vlček, II. 56 otiskuje: Zdaž ji nechovají Vlnky stříbrolesklé). Kromě toho objevuje se u Máchy i substantivum *stříbrotok* (V stříbrotoku říčním II. 97), *stříbrozvuk* (Smutné stříbrozvuky pěji stále, Straba II. 1; harfy stříbrozvuk Bás. Krč. 150). Epitheta »stříbřistý«, které se u Šłowackého objevuje dosti často, v Máchově díle nenalézáme.

Z výrazů lesku Šłowacki si velmi oblíbil sloveso *blyszczęć* v rozmanité intensitě i odstínech významu: Gwiazda młodości! znów *blyszczy* nademną Szanf. 93; Tak, jako niebo, cały (step dziki) w iskry *blyszczy* t. 178; Tam znów w murawie *blyszczą* tulipany t. 191; *Blyszczą* światłości błękitnym płomieniem t. 199; Lecz tak, jak ogień przy Eblisa tronie, *Blyszczy* naprzemian złotem i szkarłatem t. 294; To godło serca, co serce zdradziło, Nad smutną Zary *blyszczy* się mogiła t. 310; I *blyszczy* Niemen szeroki przed nami Hugo 66; Tam dzwonki barwą *blyszczą* się błękitną t. 77; *Blyszczy* się ziemia kwiatami okryta t. 88; (a jedno okno) Tak *blyszczy* zdala, jak miesiąc na niebie t. 121; Po ścianach *blyszczą* świecone obrazy Mnich 15; Piękność dziewicy jest jak piękność kwiatu, Cudnie się *blyszczy*, lecz prędko przekwita t. 81; Promieniem słońca *blyszczał* dach blaszany Biel. 466; I wiejskie groby *blyszczą* wśród cmentarza t. 473: Światło *blyszczało* przez latane szyby Arab 27; Perla ogromna, *blyszcząca* jak zorza t. 43; jego rysy *Blyszczały* szczęściem t. 136; Tu koralową barwą jesieni *Blyszczą* burzany w srebrzystej rosie Żm. 1632; Ispara skalnym *blyszczy* stroma brzegiem L. I. 41; (Lambro) nieruchomy *Blyszczał* w promieniach wschodzącego słońca t. 170; Na moich ustach *blyszczy* uśmiech dziki t. 327; Wyżej palm *blyszczy* zieloność wesola t. 427 atd. V této souvislosti u Máchy jako čtenáře Šłowackého a polských romantiků, u nichž sloveso »blyštęti« je časté, lépe chápeme obraz prvního zpěvu »Máje«: »Dál blyštíł bledý dvorů stin«, obraz, který sám o sobě je v naší poesii ojedinělý a krajně odvážný.¹

Barevná epitheta Šłowackého mají nejednu svou zvláštnost, vyvíjejíce se od stlumenosti a šerosti až do živých, ohnivých odstínů; libují si v hromadění barev a jejich kontrastech. Často se u Šłowackého na označení barev objevují místo adjektiv substantiva (błękit, lazur, złoto, szkarłat, brylant, kryształ). Máchova barevná paleta je ve svých odstínech stejně bohatá a živá jako

¹ Sloveso *blyštęti* je totiž u Máchy velmi vzácné, ojedinělé; proti tomu epitheton *bledý* je až stereotypní, řídké však ve spojení *bledý stin*: Vůkol bledé stojí stíny (Na hřbitově, II. 30); Co noc tichá v bledém tají stíny (Dobrou noc. 1834, II. 41). Stín je vedle toho u Máchy *modrý* (II. 72), *modravý* (II. 125), *temný* (II. 114), *bílý* (II. 109), *šero-bledý* (II. 27), *rudý* (II. 94), *temnomodrý* (I. 267). Z obrazu »bílá věže stin« (Máj, II. 126) Mácha utváří obraz »Její (vřizky) bílý stín Hlubokof stopen v jezera klín« (Máj, II. 109), podobně »bílý dvorů stin« vzniká z původního »bílých dvorů stin«; srov. »An ji polil bledé luny svět« (Na popravě, II. 65) a »Nad lesem jen mihá svět se bledý« (Boj. II. 47).

Słowackého do r. 1833. Místy proniká zajímavá spojitost; při nejmenším barevný smysl Máchův byl četbou Słowackého vydrážděn a vystupňován. Uvedeme několik příkladů: již wieczorne chłody Wróciły niebu barwy *lazurowe* Hugo 10; Lecz nim (słońce) się skryło w fale *bursztynowe*¹ t. 14; to wielkie *blekitu* przestworze t. 103; czy jasne jak niebo *blekitne* t. 142; zgasły na licu rumieńca *szkarłaty* t. 168; ich łzy *brylantowe* Na *srebrnych* liljach lśniły się przed słońcem t. 283-4; Może w sercu nadzieje karmisz *brylantowe* Mind. II. 114; o brzegów *bursztyny* Lamią się Bałtyckiego morza *szklanne* fale t. III. 1834; *Purpure, złoto* i drogie *blekity* Łączyłem cudną malowidła sztuką Mnich 16; W mglistych *blekitach* utworzył anioła t. 66; *otchłanie blekitu* Biel. 15; na wód *lazurze* Kwiat się przegląda w jeziora *kryształe* Biel. 186-7; Gdy słońce w niebios błysnęło *lazurze* Ar. 67; Jego duch w niebios niesiony *blekicie* Ar. 146; Wiecznie (róża) zachowa swój liść *rubinowy* Mnich, 86; W *złocistej* szacie, ale bardzo *blady*, Wydaje troski zachmurzonym czołem Biel. 75; *Migały* w tłumie drogie *aksamity*, *Złociste* pasy i *jasne* żupany, Jak się wahały *brylantowe* kity, I oko cmiły *różnobarwne* krasy t. 124-7; Jak złamane wód *blekity* Żm. 425; fal *blekity* t. 1131; I ciché kanałów *złocily* się wody, Po wodach *cień* smutne rzucały cyprysy t. 787-8; Po strzechach dym się *blekitny* rozciągał Ar. 28; I mgła *blekitna* pobiela Uciekające wstecz brzegi L. II. 488; Morze się lśniło *ciemno-lazurowe*, *Złociste* słońcem — *osrebrzone* mgłami L. II. 796-6; *Szarawe* kadzidl snuły się obłoki, W dymach *zółtawe* płonęły gromnice L. II. 866-7; Lekki, jak z *mglistej* utworzony chmury, Ubrany w *tęczy złociste* kolory Ar. 155-6; okna z kryształu *Świecą* się, *palą*, jak *ranne zorze*; I *tysiąc barwy* w każdym promyku Żm. 26-7; Świt płonie *ogniem* umalowany, I słońce wstaje nad *martwe* stepy. Oblane *złotem* świtu burzany, *Ognistej* barwy *kwiatem* się *palą*, I gną się z wiatrem: fala za falą Przebiega stepy milczące Żm. 151-6; Przed nią postać z *mglistej* chmury *Płomieniami* malowana t. 338-9; Deszczem (gwiazdy) spadały do morza *blekitu*, Inne *blask* zorzy *płonącej* pochłonał L. II. 717-8; Pod *kryształowém* sklepieniem *blekitu* L. II. 99; (morze) Brzegi spokojnym oblewa *blekitem* L. I. 425; Zalana falą szyba *bursztynowa* Coraz *ciemnieje*; jak w piekła krainie Mrok był *ognisty* i cisza grobowa L. II. 2-4; *Rumieniec* tonął w bezpromiennej *białość* L. I. 224; *Lambro zbiegłe* na krzyk podniósł oczy L. II. 126; Znów mu się senne ukazały barwy, *Ciemno-ognista* i miesięcznej *bieli* L. II. 304; A jego twarzy powleczonej w *bieli* L. II. 433; (księżyc) w ich (gór) łono utonął I w *alabastrach* błyszczy się ukryty Mnich. 97; lampy lśnią *alabastrowe* Biel. 65; promień lamp,

¹ Werschler v uv. stati (str. 9) se domnívá, že »jantarovost« vlny neznačí tu barvu, ale historickou reflexi, že se kdysi na Baltu dobýval jantar.

w *alabastrowe* Ukrytych głązy t. 390; (na twarzy) przezroczysta *alabastru* białosc L. II. 703; z pod zasłony widna *białosc* czoła Szanf. 99; Kwieciami błysnęły *zielone* obrazy Ar. 121; Miła tój fali barwa *zielona* Czajkami w *srebrną* pianę rozbita Żm. 958; Falo *blekitna*, kołysz łódkę Greka, Niech mu po morzu ściele księżyc *złoty* L. I. 1-2; Tam góry *chmurą* owiane *blekitną* L. I. 11; Gdy pod nią *śnieżna* rozbija się fala, Wiecznie od czoła wieńczonego śniegiem *Kryształowemi* upłakana łzami L. I. 43-5; Barwy ma *szare*, od tła nieodbite L. I. 48; Długo *złociste* miały słońcem dachy t. 56; Kłamane dalej w zwierciadeł *kryształ* t. 81; jak przez las jesienny, Kędy pod stopą *złótkie* liście krusze, I gardzę liściem, co ścieżki *pozlaca* t. 301-22; Liść Szatudera *złotem* się pokrywa, Róż Albijonu płoną się *szkarłaty* L. I. 43-8; Gdy słońcu rzędem *białe* ukazuje domy, Jak perły, *szmaragdami* przesnute God. myśli 20; W zamku, jak kładzione kosą, Powiązała róż *szkarłaty*; *Brylantami* jakby rosą *Poiskrzyła* jasne kwiaty Żm. 364-7; Miała na twarzy smutek — lecz nie żalosc, Barwę *koralu* łą nie opłukaną L. I. 223; Na płeć jej niegdyś *płonącą korałem* Śmierć bledsze barwy, ale piękne kładła L. II. 808; Lecz skoro pierwsze promienie poranka Oświecą niebo, w mgły *różane strojne* Ar. 182.

Kromě častého, již uvedeného světelně náladového slovesa *srebrzyć* Słowacki užívá i jiných barvitých sloves: Oto przy brzegu, czajka hetmana, Powiewnym zaglem *bieli się* w trzcinie Żm. 81; Nad porogiem *czarne* sosny Szronem *bieli* mgła nadwodna t. 402—3; Łza im *blekitne* oko *kryształ* t. 284; *Krwawo* się *czarna* fala *rumieni* t. 861; *Błado* wschód *się* *czernieni* t. 1629; *Srebrne* się morza fale *zakrwawia* t. 963; Świt *płonie* ogniem umalowany t. 151; Kiedy noc kona, księżyc *blednieje*, Już dzień na wschodzie, a na północy Jeszcze *lśnią* gwiazdy, jeszcze *lśnią* jasno, I wschód *się* *złoci*, *blednie*, *czernieni*. Niebo się mieni; Gwiazdy w *lazurze* Już *gasną*, *gasną*; I polne *róże* Powstają z rosy perłami. Żm. 102—110; Mgliste szaty *złoci* tęcza t. 355; Ciszéj!... tam zachód *krwawy*, *ponury* *Ozłocił* stopy, jary i chmury t. 478—9; Oto ostatnie zachodu blaski *Złocą* wichrami burzone piaski, *Złocą* trzy cerkwi *posepne* wieże t. 483—5; I ciche kanałów *złocily* się wody t. 787; Twarz jego straszną bledością przeraża, *Poblekitniała* od blasków księżyca L. II. 117; Ta krew, co się warzy, Co *poplamila* jej szat aksamity t. 761; Wieher nowego świata zbłądzi lasy, Gdy aż do ziemi nachyli drzew głowę, Gdy *się* *zmieszają* *wszystkie* *barwy* *borów*, Liście i kwiaty płyną jak potoki, Zachwyca oczy cudna gra kolorów Biel. 129—133; Lecz coraz bardziej *ciemniejszą* kolory t. 566; I księżyc błądy i gwiazdy błądy, *Szarzeją* światłem nieba *blekity* Żm. 1551—2; a brzeg wysoko *szarzeje* granitem L. I. 426; Na drugim brzegu *czerniły się* bory, *Srebrnemi* nocy uwieńczone mgłami Hugo 69—70.

Stupnice barevných epithet Máchových je velmi bohatá;¹ Mácha má v tom směru prvenství mezi našimi básníky. Z jeho epithet nás nejvíce zajímají epitheta, která se u něho objevují ojedinele, a to mnohdy až po r. 1833, kdy můžeme stopovati vliv Słowackého a jiných polských romantiků na Máchu, po případě se podivovati jeho rozvitému a vynalézavému vlastnímu citění barevnému. Některá Máchova epitheta nebo jejich spojení jsou podivuhodná: Po *modrém* blankytu *bělavé* páry hynou Máj, II. 128; povolující oku pocestného volný průhled na tuto *bělopožloutlou* vysokou zeď Cik. I. 102; A slunce jasná světů jiných Bloudila *blankytnými* pásy Máj, II. 105; Nade věží právě *brunatná* hořela dennice Křiv. 9; před doutnající *brunatnou* branou jitra t. 40; *brunatné* nebe bylo nad ním od jedné jeho strany k druhé rozepiato Cik. I. 231; Zapadajícího slunce *zbrunatnělá* tvář t. 229; nad *modré* temno hor *Brunatné* slunce *rudě* zasvitnulo Máj, II. 125; *červenavá* zář polila obličej Křiv. I. 49; po hájích, Hájích *jasnomodrých* Měs. II. 56; na oblohu *jasnomodrou* vystupovalo zdlouha, vážně a velebně jasné slunce Křiv. I. 54; slunce vzhází *s jasnoskvělou* tváří Poutník, II. 19; *Krvavé* až zoře zhasne (Bal. II. 68, nejstarší přepis datován 25. listopadu 1832); však ne jasné jako

¹ Srov. v článku A. Nováka Máchova »Krkonošská pouť« (LF. 1911, str. 353—60) temnosvit, kolorit, kontrasty světelné a barevné u Máchy. Mácha podle Nováka (str. 353) v prvním období své činnosti, končící se »Mnichem«, je básníkem nočních krajín, temných, šerých, zamlžených výjevů a hlavně prudkých protikladů černě a běli. Mácha podle N. (str. 358) v nazírání na světelné a barevné zjevy až do jemných podrobností závisel do jisté doby na Byronovi. Od r. 1833 — tvrdí Novák — Mácha si všímá nejprve růžových, žlutých a zlatých barev provázejících východ a západ sluneční; potom (ještě pod vlivem Byronovým) zabývá se hodnotami a odstíny modří; posléze podává i ostatní části spektra. Od r. 1833 do r. 1835 a 1836 Mácha učinil podle Nováka neobyčejný pokrok: objevuje se často na Máchově paletě modř, »ale vedle ní červeně a zcela nově zeleň« (str. 359); místo kontrastů světelných nastupují seskupení barevná. Obzvláštním kouzlem působí kombinace Máchovy se zelení, »barvou, jež dlouho mu byla cizí« (360). Tyto Novákovy postřehy nejsou ve všem dosti spolehlivé, nevšímající si celého Máchova díla. Na př. epitheton »zelený« neobjevuje se u Máchy *zcela nově* po r. 1833, nacházíme je už v prvotinách Máchových: Nad *Zelenou* horou slunce stojí... Vzhůru na *Zelenou* horu stoupá: Vystoupiv teď na *zelenou* horu t.; *Zelená* jen hora v slunci stojí (Sv. Vojtěch, datován 1831, Básně K. H. Máchy, vyd. Krčma, 1924, str. 94). *Zeleným* luhům dobrou noc dáváš Umír. (Bás. Krč., 136, z konce r. 1831); v *zelené* luhu t. 137; v *zeleném* hájiku t. 197. Objevuje se i v dalších básních v běžném významu: V *zeleném* zdfiml háji II. 60 (Zpěvec, 1832); roní proň slzy jasné Slzy, *zelené* listí t. (Bás. Krč. 126); Viz, *zelený* jak se na lovec tam bor Tak yábně a radostně dívá (Zpěv lovecký, t. str. 128); Pod dubem palouk *zelený* Obilím *žlutým* prohlídá (Zalká jinoch, t. str. 182); Labutě jsou bílé; Spočívají tamo v *zeleném* osení (Neroztál snih ještě, t. 44, otištěno r. 1835 v Květech); *Zelených* na lukách tmavého blíž lesa (t. 225). Mění se až v »Máji« a »Blanické« do zvláštních odstínů (modro *zelené* zakvítá, *zelený* vody klín, *zelené* světlo lundy).

dříve vycházelo slunce, nýbrž *krvavé* K. Týn I. 259; na nejvyšším temenu se jí bělal... kostel na obzoru *rudého* nebe co *bílá* skalina strmící na *krvavém* moři Vald. I. 268; v tom nad mlhu *krvavé* vycházelo slunce a řada oken hradních planula v červené záři Křiv. I. 10; *krvavá* záře t. 28, 53; k růžovému nebi a jeho *zkrvavělým* obláčkům Cik. I. 232; Byl to stařec v *lazurovém* šatě, Na přích. kr. II. 93; jako kdy hluboké *lazurové* moře v nepokojných se plíží dřmotách Křiv. I. 273: Tiché jsou vlny, temný vod klín, Vše *lazurným* se pláštěm krylo Máj, II. 109; ve *mdlém růžovém* lesku Kl. Sáz. I. 273 (srov. Mdle se lesknou jedle v jeho záři, Syn mlyn. II. 37, opis z prosince 1831; však jen mdle se jeho barva skvěje Pout., II. 18); zasílajíc i v soudní světnici gotickými okny *zemdlelé* světlo Cik. I. 203; Sotva slunce že zapadne *Modravé* tam za hory, Már. I. 79 (srov. Zápisník, str. 83 z konce r. 1833); Zašlo slunce za *modravé* hory II. 70 (1834); v dutých očích obličej jeho *modravě* svítila shnilotina Cik. I. 182; v nichž *modravě* svítící hnízdily mušky t. 183; okna *modravě* doutnaly K. Týn I. 241; zahrady a hory buď v *růžové* záři se skvěly, neb v *modravém* šeru se tratily Křiv. I. 40; *Modravé* páry z lesů temných V *růžové* nebe vstupují Máj, II. 125; *Modravé* stíny vln v rudé pruhy rozhání t. 125; Do *zmodralé* dálky II. 144; v *modrém* jitra stíně, Na přích. kr. II. 91; Za ním Praha *modrým* horám v klíně t. 91; Kolem hory v *modrém* šatě t. 95; A jejich (světýlek) *modrá* zář, Máj, II. 120; *Modré* se hory houpají t. 125, nad *modré* temno hor t. 125, (jezero) v *modré* se dále níží t. 128; po *modrém* blankytu t. 128; krůpěje třpytily se *modře* Cik. I. 183; (hrad) V *modré* roucho zahalen II. 149 (Cesta z Čech, poslední báseň Máchova r. 1836) — epitheton »modrý« je ovšem i před r. 1833 u Máchy dosti časté;¹ *Modrojasný* Sirius i zhasl II. 44 (Sen o Praze); v *modrojasný* blankyt Křiv. I. 51; *modrošedé* hory Krk. I. 96; jasně již sem tam mihaly se hvězdy po hlubokém *modrošedém* nebi Kl. Sáz. I. 276; Měj dobrou noc! má vlasti *modrošedá* Mnich (zlomek, Básně, Krč. 177); (zář měsíční) se změnil v *pološerou* noc, Máj, II. 110; Východ i západ *růžový* *Purpurovým* jsou čalouny Cik. (píseň »Nagy-Idai«) I. 126; Ohromné stíny cikánů pohybovaly se po *rudojasných* stěnách Cik. I. 139; s *rudožhavým* světlem Vald. I. 267; *plamenorudé* paprsky Cik. I. 229 — epitheton *rudý* objevuje se u Máchy velmi často;² *Rusí* vlasové vyhlídali pod

¹ Srov. *Modrého* háje (stromky) II. 55; Za *modrým* lesíčkem II. 58 (r. 1830, Krčma, str. 77); vlasti *modré* hory II. 12 (z konce r. 1832); Železnky háje *Modré* stíny plodí, *Modrými* tam stíny Mnoha srnka chodí (II. 73, otřisto r. 1833 v Kroku); Tvoje *modré* oči (Pis. 8, II. 79, otřisto r. 1834); I *Krasony, díky modrooké* II. 52 (Čech); Nad *modrými* lesy visí mlhy šedé II. 142.

² *Požár rudý* nad les vstupující II. 54 (Čech); *rudý* požár K. Týn I. 245; *Růžové* červánky... *rudě* barvily tiché zdi klášterní Kl. Sáz. I. 273; *rudé* roucho plálo červeněji v slunce žhavé záři, Na

přilbicí K. Týn I. 251; děvče v mladosti *růženě* Mnich II. 153 (srov. zář *Růženě* mu barví tvář, Sv. Ivan, 1831, II. 8); Papršlek, v němž *růžně* vše se skvělo Mnich, II. 158; v *růžném* jitra zlatě Na přích. kr. II. 93; Nad temné hory *růžný* den, Máj, II. 124, k *růžobarevným* červánkům Krk. I. 99; Jabloň co tam *růžobíle* zkvítá Cik. (píseň) I. 111; zásvit *růžojasných* lící Mnich II. 158; I nebe, jenž se *růžojasně* Nad modrými horami mihá, Máj, II. 107; celý klášter planul v *růžožhavé* záři vycházejícího slunce Krk. I. 94; Obraz pálá v *růžožhavé* záři Pout. II. 19 (v prvním zpracování v *růžožhavé* záři, Bás. Krč. 144) — epitheton *růžový* je u Máchy od prvotin běžné;¹ *sinavá* Luny zář Mnich II. 156; v *sinavém* světle blesku Cik. I. 174; Jen mlhy *siné* klesly Zpěv. (Bás. Krč. 126, opis z 26. ledna 1831); Z rána do večera, Večera *siného* Pis. 1833 (Bás. Krč. 33); *sinným* pod oblakem Máj, II. 131; zlato *skvělobleské* Na přích. kr. II. 93; v jednu *temnomodrou* splynulo zář Cik. I. 230; a *temnomodrý* stín střídal se . . . s rudožhavým světlem prvního slunce Vald. I. 267; z *temnomodrého* nebe Kl. Sáz. I. 278; *temnorudý* požár hoří Máj, II. 132; Jediný široký *temnorudý* pruh červenal se nade dolem na západním nebi Kl. Sáz. I. 276; slunce zachází za *temnozesinalý* Petřín Már. I. 69; v *tmavošedé* noci luno vešli II. 141 (srov. zastře si svou tvář Tmavošedou rouškou, Měs. II. 58); (děvče) krásné jako jitra *uzarděné* Mnich II. 153 (uzardělé Krč. 159); nad horami *zardělými* v právě zapadajícím slunci Krk. I. 90; *Zelené* světlo luny II. 144; Pode mnou rovina, *zelené* jako moře t. 144; Ten na *zeleném* koberci, Ta pod čalouny *zelenými* Cik. (píseň »Nagy-Idai«) I. 126; To se jí modro k nohoum vine, Dále *zeleně* zakvítá, Vždy *zeleněji* prosvítá Máj, II. 106, 127; V jezeru *zeleném* bílý je ptáků zbor t. 125; bílé věže stín Hlubokot stopený v *zelený* vody klín t. 126.

příchod krále II. 94; v *rudém* roucha stínu; *Rudé* roucho pás sepínal černý t.; vysvitnul v dlouhém, dole ouzkém papršku *rudý* požár Cik. I. 137; *rudý* papršlek t. 138; v záři pochodní, *rudě* barvící písčité lebky t. 185; strážce lampy *rudá* zář Máj II. 118; Vyšlého slunce *rudá* zář t. 127.

¹ Srov. jak za jitra rosa Skví se na lístku *růžovém* (Zpěvec, Bás. Krč., 125, opis z 26. ledna 1832); (následuje) Sedé stáří *růžovou* to mladost II. 4 (1831); *Růžový* tě zbudí den II. 39; *Růžoví* nesou snové II. 88; Z *růžových* a jiných křovisek vyhlídal na každém kroku černý křížek Vald. I. 270; *Růžové* červánky planuly Kl. Sáz. I. 272; při obzoru *růžového* nebe t. 273; vrcholky hor ve *mdlém růžovém* lesku se skvěly t. 273; Když již slunce zašlo a jen *růžové* prouhy po modrém nebi, které se jasně nad nimi klenulo, zářily Krč. I. 34; všechny sny, které mladost jeho *růžovými* zdobily věnci Már. I. 90; jediná hvězda, které lze bylo osvititi stezky pouti jeho světlem *růžovým* Krk. I. 91; až »za nového jitra *růžový* ho zbudil den« Cik. I. 137; v *růžové* záři t. 144; V *růžové* již vše se záři smálo Mnich II. 152; V *růžovém* ohni (zapadajícího slunce) Na příchod krále II. 90; Nad ním nebe *růžové* se smálo t. 91; v *růžové* plane záři t. 92; v *růžové* nebe Máj II. 125; V *růžový* strmě nebes klín t. 125; v *růžový* nebe klín t. 127.

U Máchy pozorujeme od prvotin sklon k svítícím, nápadným barvám, které však pronikají pouze ojediněle (*bílá* růže, *bílá* Luna, *bílý* brav, ve květu *zbělelé* na jabloni, Zpěvec, 1832, *jasničké* hvězdičky Měs., oko *plamenné*, zář *plamenná*, *ohnivé* co moře plane obloha Sv. Ivan, 1831, *krvavé* zoře Bal., 1832, požár *rudý*, *červené* líce, kudy kráčí noha její rozervaná, *zkrvavělá*, *červeně* se všechno skví, Bojarin). Po r. 1833 vidíme, že u něho neobyčejně silně proniká záliba k prudkým odstínům červení a modři a k jemným odstínům jednotlivých barev, z nichž zejména zeleň vykazuje zvláštní měňavost podle nálady básníkovy. Z nových, často ojedinělých barev a odstínů objevuje se tu od konce r. 1833 u Máchy: bělavý, bělopožloutlý, blankytný, brunatný, zbrunatnělý, červenavý, lazurový, lazurný, zmodralý, modrošedý, pološerý, purpurový, plamenorudý, rudojasný, rudožhavý, rusý, růžný, růžobarevný, růžobílý, růžojasný, sinavý, světlobleský, temnomodrý, temnorudý, temnozesinalý, zardělý. Při tom si Mácha oblibuje prudké barevné kontrasty. Zvláštní vlastností Máchovy palety, citlivé na odstíny a polotóny barevné, je nedostatek ostré žluti, zejména ve verších (doklad je ojedinělý: Pod dubem zelený palouk *žlutým* obilím prohlídá II. 76). V Máchově tvorbě stále stoupá snaha z konvenčního epitheta (rudá zář, zelená louka) vykouzliti kontrastem a osvětlením překvapující, až mrazivou, ba děsivě hrůznou barvitost (*rudý stín*, *zelené světlo* luny). Ze Slowackého působily na něj ostré kontrasty barevné, časté užívání epitheta *krvavý* (M. Stuart), *blankytný*, *lazurový*, *purpurový* a snad i *zelená* barva vln, pokud ovšem není odrazem Máchovy cesty do Italie.

Z barevných substantiv Mácha od svých počátků některých užívá s oblibou častěji (zář, požár), některých ojediněle, některých většinou až po r. 1833. Tak *blankyt* vyskytá se sice už v prvotinách (K blankytu když libé ptactva plesy Zdvihaly se, Straba II. 2; Že se mrak zdá zakrýváti blankyt IV. II. 16), ale daleko hojnější a barvitější je jeho užívání u Máchy od r. 1834: V *růžovém blankytu* hvězdy reete Zněl. 1 (FOŽM), II. 69; Z *blankytu modra* to temno zahání Na přích. kr. II. 91; *Modrý blankyt* Cik. (píseň) I. 112; Po *modrém blankytu* Máj, II. 128; v *modrojasný blankyt* Křiv. I. 96; člověk dostoupiv *nebeského blankytu jasného modra* Rozbroj světů, II. 231.

Ojedinělá je *růžozáře* (Středem řeky růžozáře, Na přích. kr. II. 95). U Máchy okouzluje metaforické užívání substantiv *stříbro*, *zlato*, *růže*, *perla*, jež hojně nacházíme i u Slowackého; v mnohém směru znalost Slowackého stupňovala tu přirozenou zálibu Máchovu, jevíci se už v prvotinách: (bledý měsíček) Na skálu a hvězdy husté *Stříbro* svoje vylíval Sv. Iv., 1831, II. 8; Přepásaný *stříbrem* bystrých řek svých Bratři II. 201; Ažta nové v *jitřním zlatě* Vyjde slunce na Golgatě! Král. II. 12; Slavný zpěv to zazněl *jitřním zlatem* Na přích. kr. 1835, II. 92; v *růžném*

zlatě t. 93; Vzešla výše slunce záře, Širá Praha plála v *zlatě* t. 94; v krajinu usmívající se ve *zlatě* večerní záře Krk. I. 91; Těm *zlaté*¹ *růže*, jenž při-doubí tam na horách po nebi hoří, *Růžovým zlatem* čela broubí Máj, II. 108; Zlatá slunce zář *Růže* licím, poklidí vrátí čelu, Ouv. Máj. 1834, I. 67; I tvář má se v jeho lesku rděla, Zdobená co *růžemi* novými t. 67; *Plamenné* se *perly* zhůru řítí Jiskra vedle jiskry lesem svítí, Jasně slunce nad lesy vystoupá, Na přích. kr., 1835, II. 92; Jako jiskry před východem slunce Za horami tam za vysokými Chladné jiskry řítějí se vzhůru Výš a výš, až v nebes modru zhasnou; Tak mé slzy linou s tváří mých Chladněji vždy na ustydou ruku, S ruky studené co *perly* pak *Přimražené* usnou na uchřadlém Květu srdce v hluboké korunce, II. 145 (sled obrazů ukazuje na r. 1835).

Zvláštní je u Máchy užívání barevných substantiv původu adjektivního (modro, šero, temno a pod.). Některá z nich se vyskytají u něho pravidelně od počátku a před koncem r. 1833: *Šerem* přes hladinu mořskou Lkaly zvony Jarosl., Bás. Krč. 113, tamže Vlček II. 64 otiskuje: *Temnošerem*; V *šeru mlh* však temně jen se kmitá II. 18; Pustopusté hrobky *mrtvým šerem* Mnich II. 154; *Šerem jitra* není k rozeznání Na přích. kr. II. 92; Vyhlédají mlhy *šedem* (z 2. polov. srpna 1833) II. 146; Zalká jinoch v *černo* lesa II. 76; Až mne obští *hrobu temno* stále Abel., 1832, II. 20; *temnem* lesním, Čech II. 55; *hrobové* mě tu *temno* Hrůznou tmou přístře II. 98; Přehne noční temno, 1834, II. 12, Nad *temnem černých jedlí* Cik. I. 101. Naproti tomu u subst. *modro* má převahu užívání po r. 1833: Jako měsíce z *modra* kol na stráni V ouplňku kdy vzejde na večerním nebi Iv. II. 16; Ze ztmělého *modra* zraků mých II. 144; v nebes *modru* hasnou II. 145; První se papršek v *modru* koupá Na přích. kr. II. 92; To se jí *modro* k nohoum vine Máj, II. 106; Lilie vodní zakvětá Nad *temné modro* t. 108; Štíhlé se veslo v *modru* koupá t. 108; Nejblíž se *modro* k břehu vine t. 127; bílý v *modru* mrak t. 130. Zvláštní, i dnes neobvyklé je spojení:

¹ Epitheton *zlatý* ve smyslu barevném není u Máchy vzácné: za den celý svítí *zlaté* slunce Sv. Vojtěch, 1831, II. 4; hvězdy, *zlaté* zraky noci t. 4, 5; *zlatá* z něj (sic) se prýští zář, Sv. Ivan, 1831, II. 8; již se *zlaté* slunce chýlí II. 9; očekáváje jitra *zlatého*, Na hrobě se-
stříně II. 25; slunce *zlaté*, Umírající II. 35; I když zašlo slunce *zlaté*, Večer IV. 39; zář hvězdy *zlaté* t. II. 39; Vzhůru vzhází (sic) hvězdy *zlaté* (tamže, Bás. Krč. 109); v poslední záři Jak *zlaté* soumrakem to hrá, Budoucí vlast II. 66; Vzešly hvězdy v rouchu jasném, *zlatém* II. 70; *Zlaté* slunce Čechů vstane Bal. II. 68 (opis z 25. list. 1832); By se prodral slunce *blesk* tam *zlatý*, Mnich II. 154; Jitro *zlaté* nade hroby vzejde t. 154; I vzešel jasný den, i zašel *zlatý* den t. 157; *zlatá* slunce tvář Ouv. Máj., 1834, I.; *zlaté* klasy Cik. (píseň) I. a j. Mimo to se vyskytá i epitheton *zlatolesklý* (vlnky zlatolesklé II. 59); *zlatoskvoucí* (Zesinalý, tmavý oblak skrývá zlatoskvoucí tváře Mnich, Bás. Krč. 178; zlatoskvoucí branou, Pis., 1835, II. 81); *zlatovlasý* (Jasoň stojí zlatovlasý, Vorlík II. 14).

Bělo vlasů kolem něho vlálo, *Bělo vlasů*¹ v rudém roucha stínu. Na přích. kr. II. 94. Působivý je ojedinělý obraz: Co příkrov daleký *sněhu* se *bělo* táhlo Máj, II. 133. U Slowackého, jak jsme viděli, užívání barevných substantiv se závislým genitivem (wód, niebios lazur, niebios błękit, wód, fal błękity, róż szkarlaty, biel, białość czola a pod.) je velmi časté. U Máchy místy tu ovšem proniká v užívání jmenných tvarů u adjektiv zřejmý vliv RKZ (zalká jinoch v černo lesa). (Příště konec.)

Studie o stč. Evangeliiu sv. Matouše s homiliemi.

Napsal Josef Straka.

(Pokračování.)

Hojněji než sv. Augustina mohlo býti v našem rukopise používáno S. Eusebii Hieronymi *Commentariorum in evangelium Matthaei ad Eusebium libri quattuor* (v 26. svazku Patrologie latinské). První přičteny jsou Jeronymovi výklady na Mat. 2, 19—23 (na 29^b), ale omylem: jsou z homilie, kterouž jsem našel v díle Pavla Winfrida Diacona pod názvem *In vigilia Epiphaniae ex Haymone* (v. výše str. 35). Ani mezi výklady na 91^b—94^b a příslušným místem díla Jeronymova, které uvádí p. vydavatel, nejde shoda dále než po první polovici; druhá polovice je vyplněna výklady Jana Chrysostoma, kteréž náš skladatel mohl poznati z díla Tomáše Akvinského, a proto promluví o této řeči na Mat. 7, 15—23 níže.

Nejbližší výklady, za jejichž původce uvádí se Jeronym, jsou na Matouše 10, 23—33 a 10, 34—11, 1 (162^a—170^a). Nebyly tlumočeny vždy dosti jasně a pečlivě, jak poznáváme hned na počátku: *Hoc ad illud tempus referendum est* (II. 111, 4 n.: *Toto jest o onom rozuměti*), *cum ad praedicationem apostoli mittebantur, quibus et proprie (vlastně) dicitur: In viam gentium ne abieritis et in civitates Samaritanorum ne intraveritis, quod (a tuž praví) persecutionem timere non debeant, sed declinare. Quod quidem videmus in principio fecisse credentes (věrní křesťané), quando orta Hierosolymis persecutione, dispersi sunt in universam Judaeam (Act. 8), ut tribulationis occasio fieret Evangelii seminarium (aby ta nenávist byla příčinek k rozplození svatého čtení). Spirituáliter autem (Ale podle smyslu duchovního) possumus dicere: Cum persecuti nos (vás) fuerint in una civitate, hoc est in uno Scripturarum libro vel testimonio (sr. H.*

¹ Srov. *nad temnem* černých jedlí Cik. I. 101; obdobně Mácha užívá nezvyklého zpodstatnělého adjektiva *ledno*: Až mne v chladnou náruč Smrti pojme ledno II. 143.

111, 11), *nos* fugiamus ad alias civitates, id est ad alia volumina (*my* sě utečmy . . .). — Nehledíc k některým menším výpustkám a k přidané poznámce H. 111, 9—6 zd., bylo překládáno věrně. Ani obšírný výklad slova *gehenna* nebyl mnoho krácen; otiskují jej celý na srovnání a plné pochopení českého textu (H. 111, 6 zd. nn.): *Nomen gehennae in veteribus libris non legitur, sed primum a Salvatore ponitur; quaeramus ergo, quae sit hujus sermonis occasio. Idolium Baal fuisse juxta Jerusalem ad radices montis Moria, in quibus Siloe fluit, non semel legimus. Haec [vallis et parvi] campi planities irrigua (ješto od té vody vláhy dosti jmějieše) erat [et nemorosa] plenaque deliciis, et lucus in ea idolo consecratus. In tantam autem dementiam populus Israel venerat, ut deserta templi [vicinia] ibi hostias immolaret, et rigorem religionis deliciae vincerent (H. 112, 3 volně), filiosque suos daemoniis incenderent vel initiarent. Et appellabatur locus ille gehennom, id est vallis filiorum Hennom. Hoc Regum volumen (4 Reg. 23) et [Paralipomenon (2 Par. 28)] et Jeremias (Jer. 7, 19, 32) scribunt plenissime. Et comminatur Deus locum ipsum impleturum cadaveribus mortuorum, ut nequaquam vocetur Tophet et Baal, sed vocetur Polyandrium, id est tumulus mortuorum. Futura ergo supplicia et poenae perpetuae, quibus peccatores cruciandi sunt, hujus loci vocabulo denotantur. Duplicem autem esse gehennam, nimii ignis et frigoris, in Job plenissime legimus (Job 24). — O původu našeho sborníku dozajista předhusitském, kdyby vůbec mohla býti o tom nějaká pochybnost, svědčí, že bez poznámky prošla slova latinského textu: Prudens lector, cave semper superstitiosam intelligentiam, ut non tuo sensui attemperes Scripturas, sed Scripturis jungas sensum tuum; katolický kněz doby pohusovské byl by tu, myslím, místo prostého překladu (H. 112, 16—18) prudce vypadl proti evangelickému znevažování církevní tradice a libovolnému vykládání písma. — Konečně výklady na Mat. 10, 32—33 (H. 113, 9 nn.) i poslední věta odstavce předešlého (H. 113, 6—8) nejsou z Jeronyma, nýbrž, jak níže poznáme, odjinud přidány. Zato je věrně podle Jeronyma vyložena další řeč na Mat. 10, 34 nn. (H. 114, 1 nn.), vyjímajíc poslední odstavec.¹ Věrně, než přece bez tvrdých latinismů, jakými se hemží pozdější překlady humanistů českých. Sr. na př.: *Tale quid et in Genesi adversus rebelles homines . . . fecisse scribitur Deus, ut . . .* — H. 114, 6 nn. *Takéž v knihách starého zákona proti neposlušným lidem . . ., píše sě, že bůh učinil, aby . . .*; *Ama post Deum patrem, ama matrem, ama filios. Si autem necessitas venerit, ut amor parentum ac filiorum Dei amorī comparetur, et non possit utrumque servari, odium**

¹ Obsahuje výklad na Mat. 11, 1, tedy na verš nové kapitoly o němž bylo toto čtení rozšířeno v našem sborníku, nevíme, podle kterého vzoru. — Verš Mat. 10, 39 zůstal od Jeronyma nevyložen, a tudíž a ké v řeči české (po H. 114, 11 zd.).

in suos, *pietas* in Deum sit — H. 114, 22 nn. Miluj po božě otcě, miluj matě, miluj děti! Pakli potřeba ta přide, že *by měl* milost svých přátel a svých dětí k milosti boží přijednati a *ne-mohl by* obého zachovati, *jměj nenávisť* k přátelóm a *miluj* hospodina (sloveso proti lat. jménu abstraktnímu).

Není pochyby, že též výklady na Matouše 15, 1—20 (252^a—256^b) jsou v celku ze sv. Jeronyma, jemuž jsou v rukopise připsány, ale jsou jednak odjinud doplňovány, jednak volněji zpracovány, takže je smím tuto, kde mluvím o věrných překladcích, vypustiti. Podle Jeronyma vyloženy byly verše Mat. 18, 15—22 (291^a—293^a), jakož p. vydavatel udává správně (P. L. 26, col. 131).¹ Shoda jde od počátku až do H. 199, 28, jakož se přesvědčujeme srovnáním: Si peccaverit in nos frater noster, et in qualibet causa nos laeserit, dimittendi habemus potestatem, immo necessitatem, qua praecipitur, ut debitoribus nostris debita dimittamus. Si autem in Deum quis peccaverit, non est nostri arbitrii. Dicit enim Scriptura divina: Si peccaverit homo in hominem, rogabit pro eo sacerdos. Si autem in Deum peccaverit, quis rogabit pro eo? Nos e contrario in Dei iniuria benigni sumus, in nostris contumeliis exercemus odia etc. — K H. 198, 8 zd. nn. sv.: Publicani enim vocantur [secundum tropologiam], qui saeculi sectantur lucra, et exigunt vectigalia per negotiationes et fraudes, ac furta scelerataque periuria. Quia dixerat: . . . , et poterat contemptoris fratris haec occulta esse responsio vel tacita cogitatio, si me despicias, et ego te despicio, [si tu me condemnas, et mea sententia condemnaberis:] potestatem tribuit apostolis etc. — K H. 199, 6 nn. (k příkladu o násilníkovi): Juxta illud exemplum tyranni, qui duos amicos captos (cum unus ad visendam matrem revertisset et amicum pro se vadem dedisset) sic probare voluit, ut uno tento alterum dimitteret. Cumque revertisset ad condictam diem, admirans amorum fidem rogavit, ut se haberent tertium. Příklad jest v našem rukopise vypravován obšírněji a v řeči přímé. — »*Jiná gloza*« H. 199, 28 n. opírá se o církevní výklad, jak jej čteme na př. v homilii Chrysostomově (P. G. 58, 589);² v Tomášově »Řetězi zlatém« není.

O výkladech na Mat. 18, 23—35 (293^b—297^b) promluvíti najdeme lepší příležitost; nejbližší po nich vyloženy jsou podle Jeronyma verše Mat. 19, 27—30 (306^a—307^a). H. 209, 17—19 je věta přidána a naopak po H. 209, 3 zd. je bludný výklad myšlenky vypuštěn. Podle poznámky 26. svazku Patrologie latinské čísti jest místo *Socrates* H. 209, 24 *Krates*; i v rukopise Jeronymově je sice psáno *Socrates*, ale Jeronym prý mlu-

¹ Výklady Jeronymovy vyplňují též homilii 92: In feria III. post Oculi (P. L. 95, col. 1264 nn.) homiliáře Pauli Winfridi Diaconi; jenom příklad o »násilníku« schází.

² Itaque remissionem non numero conclusit, sed perpetuo et semper concedendam significat: hoc enim per sequentem parabolam indicat.

vívá o filosofu Kratetovi: Crates ille Thebanus, homo quondam ditissimus, cum ad philosophandum Athenas pergeret, magnum auri pondus abjecit.

Výklady na Matouše 20, 17—28 (313^b—316^b) jsou vesměs přejaty z latiny a tlumočeny, i když ne vždy do slova, přece jen správně a bez znásilnění české řeči. Sr. na př. H. 214, 7 zd.—215, 2 a příslušný text latinský: Unde opinionem regni habet mater filiorum Zebedaei, *ut* cum Dominus dixerit (*On... pravieše, že...*): *Et filius hominis tradetur principibus sacerdotum et scribis*, [et ignominiam passionis timentibus] discipulis [annuntiaret], *illa* postulet gloriam triumphantis (*a tato pak žena... prosieše*)? Hac, ut reor, ex causa, quia post *omnia* (po všiej tý řeči) dixerat Dominus: *Et tertia die resurget*, putavit eum mulier post resurrectionem illico (*ihned, jakožby* z mrtvých vstal) regnaturum et hoc, quod in secundo adventu promittitur, in primo esse complendum, et aviditate feminea praesentia cupit, immemor futurorum. — H. 215, 4 vypuštěna krátká poznámka (qui flagellandus et crucifigendus erat), objasňující předchozí slova textu (sed ex ejus persona loquitur); místo toho čteme: *nebo on v svém božství všecko věděl*. — Příklady, kdy Kristus svými otázkami »ukazuje, že jest člověk«, byly převzaty všechny; stručné připomenutí místa ze sv. Lukáše 8, 45: »in Hemorrhousa« (v evangelii se praví: mulier quaedam in fluxu sanguinis ab annis XII) nahrazeno ovšem H. 215, 6, poněvadž nebylo domácího výrazu na označení té nemoci, celou větou: »jakožto také oný ženě, ještě dotče se konce jeho rúcha i by zdráva, bieleš řekl...«. — H. 215, 16 je proti latinskému textu (Calicem in Scripturis divinis passionem intelligimus, juxta illud: ... Matth. 26, 39. Et in Psalmo 115: *Calicem salutis accipiam*) malá úchylka; H. 215, 19 přeloženo *Quaeritur* volněji: *Mohl by někto otá-zati*. — Chybu v gramatické osobě H. 215, 22 a 25 (*Ale bu-dem-li čísti...*, tak *uzříš...* — Sed si *legamus* ecclesiasticas historias..., *videbimus...*) přičísti jest asi na vrub opisovači. — Na konci odstavce H. 215, 8 zd. zůstaly dvě věty nepřeloženy (Alii de Moyse et Elia dictum volunt...). Také H. 216, 10 chybí zbytečná poznámka latinské předlohy (Nota, quod crebro diximus, eum, qui ministrat, appellari Filium hominis).

Jeronymovy jsou i výklady na celou dlouhou kapitulu 23. sv. Matouše, rozdělenou v našem sborníku na dvě řeči: na Mat. 23, 1—33 a na Mat. 23, 34—39, ke kteréžto druhé připojeny ještě verše 24, 1—2 a to proti zvyku zachovávanému v latinských komentářích sv. písma a z důvodu neznámého. Latinský text počíná se takto: Quid mansuetius, quid benignius Domino? Tentatur a Phariseis, [confringuntur insidiae eorum] et secundum Psalmistam: ... *a sagitta repentina fuerint plagae eorum* (63, 8), et nihilominus propter sacerdotii [et nominis] dignitatem hortatur populos, ut subjiciantur eis, non

opera, sed doctrinam considerantes. [Quod autem ait: *Super cathedram Moysi sederunt Scribae et Pharisei*, per cathedram doctrinam Legis ostendit. Ergo et illud, quod dicitur in Psalmo 1, 1: ...]. Jako byly tyto výklady na první tři verše zkráceny, podobně i dále, zvláště pokud se týká židovských starožitností. Další výpustky jsou v první polovině řeči po H. 236, 5 zd. (Notandum autem, quod et humeri et digitus et onera et vincula, quibus alligantur onera, spiritualiter intelligenda sunt); po H. 237, 7; po H. 237, 9 zd. (Vel certe omnis magister, qui scandalizat malis operibus discipulos suos, claudit ante eos regnum coelorum). Jinde je český překlad proti předloze stručnější, na př. H. 237, 11 (ad Israelis populum dignoscendum, ut quomodo in corporibus circumcisio signum Judaicae gentis daret, ita et vestis haberet aliquam differentiam). »*Pokrytí mistři*« H. 237, 12 ukazuje, myslím, na jiné slovo předlohy, než se obvykle čte: *superstitiosi* magistri. — Dlouhý výklad Jeronymův verše 5 (dilatat enim *phylacteria* sua et magnificas fimbrias) byl v překladě přiměřeněji k výkladům ostatním přistřižen a zčásti i jinak uspořádán, jak je patrné ze srovnání textu českého H. 237, 4—15 s tímto latinským: Hoc Pharisei male interpretantes scribebant in membranulis Decalogum Moysi, id est decem verba Legis [complicantes ea et ligantes in fronte] et quasi coronam capitis facientes, ut semper ante oculos moverentur [quod usque hodie Indi, Persae et Babylonii faciunt]; et qui non habuerit, quasi religiosus in populis judicatur. Jusserat quoque aliud Moyses (Num. 15), ut in quattuor angulis palliorum hyacinthinas fimbrias facerent, ad Israelis populum dignoscendum, ut quomodo in corporibus circumcisio signum Judaicae gentis daret, ita et vestis haberet aliquam differentiam. Superstitiosi magistri captantes auram popularem [atque ex mulierculis sectantes lucra] faciebant grandes fimbrias et acutissimas in eis spinas ligabant, ut videlicet [ambulantes et sedentes interdum] pungerentur et quasi hac admonitione retraherentur ad officia Domini¹ [et ministeria servitutis ejus. Quia ergo dixerat Dominus: ..., quod generaliter accusarat, nunc per partes dividit. Pictatiola illa Decalogi (id est parvas schedulas, quod et Victorio notatum, a Graeco *πικτιάτιον*, quod est libellus, parva tabella hisque similia) *phylacteria* vocabant, quod quicumque habuisset ea, quasi ad custodiam et monumentum (rectius munimentum)² sui haberet] non intelligentibus Phari-

¹ K překladu tohoto místa připojena je H. 237, 14 poznámka: *nechciece tomu rozuměti, že buoh na srdce hlédá a vie úmysl každého člověka; ale oni všechny své skutky činiechu pro chválu lidskú, aby je lidé ctili a nazývali je rabi, to jest latíně řečeno mistři. Teprve konec této poznámky má oporu v posledních slovech úryvku nahoře otištěného.*

² »Catena aurea« Tomáše Akvinského, dílo kompilační, jež níže poznáme jako nejdůležitější zdroj našeho sborníku, má k tomuto výpisku z Jeronyma poznámku, že je *phylacteria* slovo původně řecké

saeis, quod haec in corde portanda sint, non in corpore; [alioquin et armaria et arcem habent libros et notitiam Dei non habent.. Hoc apud nos superstitiosae mulierculae in parvulis Evangeliiis et in crucis ligno et istiusmodi rebus (quae habent quidem zelum Dei, sed non juxta scientiam) usque hodie factitant, culicem excolantes et camelum glutientes. Istiusmodi erat fimbria parva et brevis ex Lege praecepta, quam et mulier illa, quae sanguine fluebat, tetigit in pallio Domini; sed non est compuncta sentibus Pharisaeorum, magisque sanata ad tactum ejus. Cumque superflue dilatent phylacteria et magnas faciant fimbrias, gloriam captantes ab hominibus, arguuntur in reliquis, cur quaerant primos accubitus in coenis et primas cathedras in synagogis; et in publico gulam sectentur et gloriam et vocentur ab hominibus Rabbi, quod Latino sermone magister dicitur.

Počínajíc veršem 8. jsou výklady stále stručnější, i když stejně nepřívodní. Nenalezáme-li totiž tu a tam k některé české větě přímé předlohy v Jeronymovi, jde vždy jen o poznámku málo významnou, jako je na př. H. 237, 13 zd. tato: »Nebo v novém zákoně, jenžto (!) syn boží učíeše, nebyli by jich tak jměli za mistry jako v onom, nebo by jim tak znám nebyl; protož toho i tajiechu« (že je totiž Kristus syn boží). Byly to asi tradiční výklady textu, i chápeme, že se shodují zpravidla s výklady kompilačního veledila Tomáše Akvinského.

Z výkladů Jeronymových na Mat. 23, 8n. (H. 237, 18 nn.) vypuštěny obšírné ty, že se v klášterích užívá názvu »otec«, ale nikoli ve smyslu vlastním; podobně byly silně příkráceny výklady na Mat. 23, 16 n. (H. 238, 13 nn.); z výkladů na Mat. 23, 24 a 27—28 nezbylo v českém textu zhora nic, z dalších již jen maličko (H. 239, 4 nn.).

Dalsí »čtenie« našeho sborníku (347^a—348^b) je vyloženo uejen z Jeronyma, nýbrž i odjinud, poslední pak sv. Matouše 24, 42—51 (358^b—359^b), na kteréž prý »mluví svatý Jeronym kněz kardinál«, neshoduje se s místem citovaným ve vydání Holubově.

* * *

Důležitým zdrojem výkladů byly pro našeho kněze — skladatele S. Joannis Chrysostomi Homiliae in Matthaeum, otiské v 56—58 svazku Migneovy Patrologie řecké spolu se starobylým jejich překladem latinským. První předlohu odtud (P. G. 56, col. 646) shledává Dr. Holub pro výklady na Mat. 3, 1—12 (31^b—38^b), sveden byv k tomu několikerým v textu opakovaným *Crisostomus*, ale shoda nejde daleko přes začátek a původ oněch výkladů, jak poznáme, jest jiný. Potom jsou to až výklady na kap. Matoušovu 12., roztržené v sborníku na pět řečí, v nichž se zase setkáváme s jménem Jana Zlato-

(*φωλακτῆρια*), odvozené od *φωλάττω* = servo, conservo, custodio, podobně jako *pyctaciola* prý z *πυτταλα* = tabella.

ústého.¹ Než první řeč není přímo přeložena z homilie 39 Jana Zlatoústého (P. G. 57, col. 434), kterou vydavatel uvádí, nýbrž jest zpracována jinak. Zato jest správný údaj k dalším výkladům na Mat. 12, 9—24; ty jsou vskutku přeloženy z Chrysostomovy homilie 40 (P. G. 57, col. 439). Shoda jest jen na počátku doslovná: *Rursum in sabbato curat, sic purgans ac defendens discipulorum suorum gesta* (to, ješto biechu jeho mlazší učinili, omlívajě odpoviedá). Et alii quidem evangelistae dicunt Jesum homine [illo] in medium adducto interrogasse illos: *Num licet sabbatis benefacere* (Marc. 3, 4; Luc. 6, 9)? . . . Překlad je s počátku velmi tvrdý (na př. H. 135, 15: aby je viděním prolomil a aby přelomení viděním své zlosti ostali — ut vel ex aspectu ipsos *flecteret* et ex spectaculo *fracti* nequitiam deponerent), hned pak se uvolňuje, aby byl českému čtenáři srozumitelný (na př. H. 135, 19: se všech stran zlost ukazujícíe a jako bojící se Jezukristem a také protivensvie ukazujícíe. že by i jiným překáželi na jich dobrém, ješto Jezukrist z svého milosrdenstvie jim činieše — utrinque animi pravitatem ostendentes, et quod Christum impugnarent et cum tanta contentione id facerent, ut etiam collata in alios beneficia interturbarent; H. 135, 14 zd. n.: Etiamsi ipsum opus satis esset, si accusare voluissent, ex verbis tamen occasionem captare studuerunt, ut sibi majorem criminandi copiam pararent). Přitom zvláště je pozoruhodná obratnost, i jinde v našem sborníku projevená, s kterou jsou latinské dlouhé periody rozděleny v překladě ve dvě tři věty kratší. Tak H. 135, 23 n. a t. 27 n.: I otázachu jeho a řkúce: Jest-li lzě v sobotu uzdravovati? Toho tázachu, aby jej mohli obžalovati. . . A protož tázachu, jestli lzě v sobotu uzdravovati. Netázachu proto, aby . . ., ale aby . . . — Et interrogaverunt eum, inquit, dicentes, *Si licet sabbatis curare*, ut accusarent eum . . . Ideo interrogabant, *Si licet sabbatis curare*, non ut discerent, sed ut accusandi materiam haberent. To, že se H. 135, 11 zd. čte: *phylantrop*, to jest milovník člověčí, kdežto v lat. překladě: *benignus*, nasvědčuje, že bezprostřední předloha našeho překladatele, byť latinská, zachovávala místy výrazy řecké. Sr. ostatně i H. 135, 17: *oni nešlechetní a závistiví*, což je opět bližší řeckému: *οἱ ἀτίτασσοι καὶ μισάνθρωποι*, než latinskému: *illi indomiti et inhumani*. Nejistota překladatelova, když chtěl vystihnouti smysl své předlohy, je patrna také H. 135, 16: (aby) vidúce člověka pracného před sebou anebo pro stud anebo pro milosrdenstvie své lítosti zapomnuli — (ut) hominem *reveriti* immanitatem suam sedarent — (ἵνα) τὸν ἀνθρώπον αἰδεσθέντες παύσωνται τῆς θηριωδίας.

¹ V rukopise následují po sobě vinou opisovačovou přehozeny takto: Mat. 12, 22—37 (182^b—190^a), Mat. 11, 25—30 (190^b—195^b), Mat. 12, 1—8 (196^a—199^a), Mat. 12, 9—24 (200^a—204^b), Mat. 12, 38—45 (205^a—209^b), Mat. 12, 46—50 (209^b—213^b).

H. 135, 15 zd. (po slově *předběhnúti*) chybí překlad nepotřebné poznámky (*sperantes se id hoc modo impedituros esse*); H. 135, 10 zd. je delší text latinský (*nos modestiam et mansuetudinem docens totumque in ipsos convertit ipsorumque inhumanitatem ostendit*) nahrazen stručným: *ukazujě své milosrdenství*. Odtud se překlad ještě více od předlohy uvolňuje, třeba smyslu, pokud jej plně chápe, pečlivě šetří, jak poznáváme na př. z těchto míst: H. 135, 3 zd. nn. — *Ne impudenter aġant* (*Aby se měli čím stydět!*) neve quasi transgressorem accusent, per hoc exemplum *cum illis ratiocinatur* (protož ten příklad *proti nim přivedl*); H. 136, 15 n. — *Noverat enim eos pecuniae cupidus magis quam humanitate praeditos* (*Netbá zajisté na jich lakomství, nebo ...*); H. 136, 20 n. — *Attamen nihil eorum illos ad mansuetudinem alliciebat*; H. 136, 22 nn. — *Ille volebat ipsos ante aegrum sanare, innumerasque medelae vias tentabat* (*desět tisícův činův uměl lékařství*), et per ea, quae loquebatur: quoniam autem *incurabili* morbo laborabant (ale že *rozpačivě* nemocní biechu), ad opus se contulit. Příčina těchto a podobných odchylek není vždy patrná. Někdy to bylo snad nepochopení textu, jindy jiné čtení (H. 136, 3 čte se na př.: účinek *uzdravenie*, ale v předloze nikoli *curatio*, nýbrž: etenim *creationis* modus hic expressus ...),¹ nejčastěji menší, než se jeví v jiných překladech, pečlivost. Ostatně je tu text na několika místech dochován též chybně.

Od H. 136, 11 zd. počíná se překlad druhé kapitoly a není lepší. Sr. na př. H. 136, 9 zd. n.: Ale *znamenaj*, co jest *pokornějšího a tišejšího* než náš Jezukrist — *Quid ergo illi mansuetus et mitis?*; H. 137, 1 n. — *Nam cum meretricem ad resipiscentiam deducturus erat*; H. 137, 10 nn.: A hlédaj, co viece, div sě tomu jich nešlechtnému zabytstvu! Věděli jsú, že ... — *Deinde ne turberis de gestis deque incredibili illorum furore, prophetam adducit haec praenuntiantem*. Tanta enim erat prophetarum accuratio, ut ne haec quidem praetermitterent, sed vias ejus et *transitus* prophetarent, necnon qua *mente* haec faceret, ut discas illos movente Spiritu loquutos esse; H. 122, 12 zd. n.² — *Sed iterum electus, non ut adversarius solvit legem, neque ut inimicus existens legislatori, sed ei concordans*.

Dlouhá řeč na Mat. 12, 25—37 (182^b—190^a) je vzdělána podle homilie 41. Jana Zlatoústého, ale ten latinský překlad, který známe z Migneovy Patrologie řecké 57, col. 445, byl sotva přímým základem našeho, takže nemůžeme ani tuto bezpečně oceniti překladatelskou schopnost našeho kněze — autora díla.

¹ Latinský překlad úryvků z této homilie, pokud se čtou v díle Tomáše Akv., liší se podstatně od textu otištěného v naší Patrologii řecké sv. 57.

² V rukopise byl konec naší řeči opsán na místo nenáležité; na chybu je vydavatelem v poznámkách upozorněno.

První mezera jeví se při srovnání H. 124, 10 n. s příslušným místem tímto: Quia vero eadem dicere perseverabant, illos demum increpat [hoc primo argumento deitatem suam ostendens, quod nempe arcana eorum in medium adduceret, secundo autem, quod daemonas facile ejiceret]. Quamquam admodum impudens accusatio erat. Nam [ut dixi] invidia non explorat, quid dicat (křivdu-li, pravdu-li), sed temere loquitur. Attamen [ne sic quidem agentes] despexit Christus... — Nehledíme-li ke dvěma menším rozdílům textovým, je druhý podstatnější H. 124, 9 zd. nn.: Neque enim sic externa ut civilia bella nocent. Id etiam in corporibus evenit (v životě člověciem), in omnibusque rebus (i v každém jiném) *(nebo jakžto sjednáním malé věci velmi rostú, takéž rozdělením veliké věci zahynují)*. Sed interim a notioribus rebus exempla adducit. Quid enim in terra est regno potentius? [Nihil]. Attamen seditionibus dissolvitur. [Quod si illic negotiorum molem in causa esse innuerit, quia nempe secum decertat,] quid dixeris de civitate aut de domo? ... — Další mezery jedné dvou vět jsou H. 125, 2 (po slovech »a zkažena jest«), H. 125, 4 (po »kaká zlost«), H. 125, 8 (po »kněží židovskú«). — V překladě 2. kapitoly (od slov »Znamenaj i tuto« H. 125, 11) chybí po větě nebo po dvou H. 125, 13 (po »vymietají«), H. 125, 23 (po »vaši súdce budú«), H. 125, 32 (po »příčinka k tomu«), H. 126, 5 (po »mdlejší«), H. 126, 9 (po »pověděno«), H. 126, 19 (po »přemoženo bylo«) a H. 126, 23 (po »učini«), odkudž jde překlad kapitoly třetí (sr.: Fortem autem illum appellat...) Vydavatel Dr. Holub, jak je patrné, naznačuje tu nový odstavec korekturně. — V 3. kapitole zaměněn povídavý výklad verše 30. stručnou větou, ale postačí (v. H. 126, 6—4 zd.); zvláštní výklad verše 31. vypuštěn zcela, verš ten spojen s následujícím 32. a vyložen spolu (H. 127, 8 nn.) Delší výpustka pěti vět je H. 127, 6 zd. (po »býti«), zato po ukončení celé kapitoly (H. 128, 7 slovy »k věčnéj radosti«) přidána věta: »Ale ty *nakrátkě rozuměj* tomu slovu, ješto praví...« (až do H. 128, 11). Tuto se končí překlad homilie 41., jenž nedostihuje řečnické výmluvnosti své předlohy a neváže se přísně na její slova (sr. na př.: H. 125, 8 zd. *aby neřekli, by se sám chválil*, protože *jinými slovy omlívá jako okolkem* a řka — *ita ut illis onerosum non esset*, id *subindicat* dicens; H. 126, 19 n. dřevní jeho *sílu* vzpomíná, *ješto je nejměl* svým přirozením, ale božím přepašením pro naše prohrěšení — priorem significans *tyrannidem* ex negligentia nostra stabilitem a j.), ale místy jest dosti obratný (sr. H. 124, 16: že jest lež to, *ješto jsú oni mluvili* — falsa illa esse, *quae ab ipsis dicebantur*; H. 127, 16 n.: Ale kterým činem móż ta řeč *smysl pravý jmieti*? — Et qua ratione stare possit illud?; H. 127, 21: *Zajisté* o synu božiem jsú nevěděli — *Qua de causa?* Quia, quis esset Christus, ignorabant; H. 127, 25 n.: *Ač* ste mně protivni byli *pro mé člověctvie, jímžto mé božstvie*

skryto bylo, zda o duchu svatém můžete říci: »neznámy, neznámy jeho« — Esto, in me propter assumptam carnem offenditis; num etiam Spiritum sanctum vos non novisse dicturi estis? a pod.) a natolik věrný, že postačí na plné pochopení i opravení textu českého, dosti porušeného. Ukázkou podávám latinský text ze samého konce homilie 41., příslušný k H. 127, 2 zd. — 128, 7 a v kulatých závorkách ukazují na podstatnější změny českého překladu: Hic et illic alii (supplicium luunt), ut illi ipsi (to jsou *nevěrní Židové*). Nam et hic dederunt poenas, quando in urbis excidio intolerabilia passi sunt (Nebo *po smrti syna božího, když město Jeruzalem bylo dobyto . . . i trpíe do dnešního dne*). Et illic (na onom světě) gravissimum supplicium luent, ut Sodomitae [et alii multi] (jako *Sodomšči a Gomorrejšči*). Illic vero tantum (Ale z těch, ješto na tomto světě netrpíe, jedině na onom, byl jest), ut dives ille, qui in flamma cruciatus (v *peklu jsa*) ne stillam quidem aquae habuit (*aby mohl svůj jazyk smlažiti*). [Hic vero, ut ille apud Corinthios, qui fornicatus erat.] Neque hic neque illic, ut apostoli [ut prophetae, ut beatus Job]; nam quae illi passi sunt, non supplicium erant, sed *certamina et pugnae (připravenie k věčné radosti)*.

Výklady verše 33.—37. (od H. 128, 12) jsou již z homilie Jana Zlatoust. 42., ale jsou silně kráceny a tak volně, jen podle smyslu podány, že přímo srovnati můžeme nejvýše tři čtyři věty: H. 128, 12 n. — Post priores redargutiones rursus eos aliter confundit;¹ H. 128, 18 n. — Etenim arboris diiudicatio a fructu apparet, non fructus ab arbore (Cat. aur.); H. 128. 14 zd. — 11 zd. — Ecce namque vos, cum sitis arbores malae, non potestis ferre fructum bonum. Non miror ergo, quod talia loquamini; male quippe educati estis, a malis progenitoribus orti, mentemque malam habetis... Quomodo potestis bona loqui, mali cum sitis?... Nam ex abundantia cordis os loquitur; H. 128, 2 zd. — 129, 4 — vide autem, quia non est onerosum hoc iudicium. Non ex quibus alius dixit de te, sed ex quibus ipse locutus es, sententias iudex feret. Non igitur *accusatos* timere oportet (A protož ti, kdož co zlého na ně mluvie, nemají se báti), sed *accusantes* (ješto mluvie na koho co zlého, ti se mají báti). Non enim illi coguntur accusare se pro his malis, quae audierunt, sed hi pro his, quae male dixerunt (Cat. aur.). Překlad český zakončen jest obvyklou formulkou: Jehožto (t. j. odsúzenie) nás ostrěz otec, syn i svatý duch! (Příště dále.)

¹ Shoda je tuto a na jiných místech, jež označím v závorce zkratkou Cat. aur., více s tlumočením myšlenky Chrysostomovy, jak je čteme v díle Tomáše Akv. »Catena aurea«, než v překladě homilie celé, otiskném v P. G. LVII col. 450. Tak zní překlad myšlenky, o níž právě jde, v P. G. takto: Rursus illos pudore afficit, nec sunt illi priora argumenta satis.

Úv a h y.

Anthologia lyrica Graeca. Edidit *Ernestus Diehl*. 2 díly. V Lipsku 1925 (Bibliotheca Teubneriana). Str. XXXVIII. a 492. XVI a 320. Za 19 Mk.

Lyra Graeca. Vol. II. Newly edited and translated by *J. M. Edmonds*. (Loebs Classical library) v Londýně 1924, W. Heinemann. Str. VIII + 470, za 9 sh.

K charakteristice Edmondsovy sbírky řeckých lyriků, kterou jsme podali v L. F. 51, 1924, 157 nn., není třeba mnoho dodávati. Nutno uznati, že druhý svazek je proti prvému strážlivější, vydavatel tu také neměl tolik příležitosti, aby popouštěl příliš uzdu své fantasii. Druhý svazek obsahuje kromě jiných, menších lyriků Stesichora, Ibyka, Anakreonta a Simonida. V jednotlivostech bylo by lze mnohou a mnohou věc označiti jako pochybenou, ale na druhé straně tu jsou, jako i v prvém svazku, některé dobré nápady, zvláště v opravách čtení rukopisných, takže nelze úplně schvalovati stanovisko E. Diehla, jenž Edmondse pomíjí mlčením. Cenné jest, že i tu Edmonds snesl velké množství starověkých dokladů životopisných; tím doplňuje po jisté stránce Diehlovo vydání řeckých lyriků.

Diehl projevil už ve 3. vyd. svého »*Supplementum lyricum*« chuť vydati všechny řecké lyriky, a poněvadž se Wilamowitz k tomu již nedostal a Crusius zemřel, naskytla se Diehlovi vítaná příležitost, uskutečniti své plány přepracováním lyrické anthologie Bergkovy — Hillerovy — Crusiovy, jež ani ve svém posledním vydání už dávno nevyhovovala potřebám vědeckým. To, co Diehl podal, není však pouhé přepracování, nýbrž dílo nové, a řekněme ihned, šťastné a zdařilé. Už celým svým založením liší se jeho vydání od staré anthologie. Kritický aparát, jenž jest umístěn pod čáru přímo k zlomkům, má dva oddíly: v prvém se podávají starověká testimonia o jednotlivých zlomech, nebo se udává jejich původ vůbec, při čemž se cituje i vybraná literatura; v druhém oddíle je vlastní aparát kritický, různocnění a konjekтуры, ba leckdy též stručné pokyny, usnadňující porozumění zlomku, paralely odjinud, nebo i literatura. Ve všech těchto poznámkách je shromážděno veliké množství drobné práce a neúporné píle.

Také uspořádáním a rozsahem vyniká anthologie Diehlova nad starší sbírku. Dílo vyšlo vlastně v letech 1922—25 v 6 sešitech se sešitkem doplňků; nakladatelství je nyní neúměrně a nevhodně rozděleno na dva díly. První díl obsahuje elegiky, Pseudo-fokylidea, t. zv. Zlatá slova Pythagorova, iambografy a meliky monodické, totiž Sappu, Alkaia, Anakreonta a Korinnu. V druhém díle jsou melikové choričtí, aristotelský Peplos, skolia, písně národní a lyrika doby alexandrijské. Nebyli pojati do sbírky hlavně ti

básníci, jejichž hojným zbytkům se dostalo zvláštních vydání: Pindaros, Bakchylides, Kallimachos, Herondas a Babrios; také Anakreonteia byla vyloučena. Za to ovšem přibýlo mnoho věcí nových: jednak nálezy papyrové a nápisné, jednak mnozí básníci alexandrijští. Tak tu čteme nové zlomky Tyrtaiovy, anonymních choliambiků, Archilochovy, Kerkidovy, Foinikovy, Alkaiovy, Sappiny, Korinniny, Alkmanovy, Ibykovy a Timotheovy, nemluvic o zlomech drobnějších. Z básníků alexandrijských, u Diehla otisklých, většina vůbec nebyla do staré anthologie pojata a mnohé neobsahovalo ani velké vydání Bergkovo. A tak tu vlastně máme prvý nejúplnější svod hlavních alexandrijských elegiků a meliků v souvislosti s ostatní lyrikou řeckou: Filitu, Hermesianakta, Euforiona, Rhiana, Fanoklea, Parthenia, Simia Rhodského, Sotada, k nimž přistupují nápisné hymny Isylla Epidaurského, Aristonoovy, Limeniův, Filodamův a jiné nové básně z nápisů nebo papyrů. Zkrátka, lze říci, že teprve Diehlova anthologie podává správný obraz o dnešním stavu lyrických památek řeckých i o tom, jak značně byly šťastnými nálezy rozhojněny. A nutno být Diehlovi vděčným za toto vydání, které — mimo jiné výhody — činí konec namáhavému shledávání nových přírůstků po nejrozmanitějších publikacích.

Jednotlivostmi Diehlovy práce nelze se tu zabývat. V celku se projevuje Diehl jako kritik konservativní, ačkoli tu a tam není nepřístupen ani radikální změně nebo doplnění dosti odvážnému. Sám přispěl vlastními konjekturami hlavně k textu lyriky lesbické, a ty svědčí o šťastné divinaci, třeba se všemi není možno souhlasiti. Samostatné pojetí projevuje se v mnohých věcech drobnějších i větších; tak na př. v seřazení zlomků podle obsahu nebo meter, určování adespót a pod.

Celkový úsudek o nové anthologii tedy nemůže býti jiný, leč velmi příznivý: takového vydání řeckých lyriků bylo už dávno zapotřebí. Pro ty, kteří odbírali dílo v sešitech, připomínáme, že doplňkový sešit, obsahující mnoho dodatků a oprav, je nepostrádatelný; ve vydání celkovém jsou tyto doplňky připojeny k příslušným dílům.

Se smíšenými pocity bude se čísti ve světě ona část předmluvy, v níž se mluví o »bellum iustum piumque civum Germanorum« a o vlasti shroucené »hostium partiumque fraudibus et fallaciis«. Slova ta jsou provázena výzvou k mládeži německé, aby se učila na starých vzorech lásce k vlasti. Je to příznakem doby, stejně jako hrdá důvěra projevená v předmluvě druhého dílu, že to bude zase »civis Germanus, inhumanus sane ac barbarus«, jenž pokročí dále než Diehl a vydá jednou »poetarum lyricorum Graecorum editionem locupletissimam« s životopisy, všemi svědectvími i zlomky a starověkými míněními o lyrice a metrice. Slovy těmi se obrací Diehl na Wilamowitze, jemuž svou anthologii věnoval.

Ferd. Stiebitz.

Sext Properci Elegies. Text establert pel *Joaquim Balcells*, traducció de *Joan Minguéz*. Barcelona 1925, Fundació Bernat Metge. [IV] a XXVI str., 141 dvojitych str. a 18 nečísl. str. Za 7·50 peset.

Jako ve Francii zařídili si hned po válce (r. 1919) společnost k vydávání řeckých a římských klasiků, kterou nazvali po svém nejstarším humanistovi »Société Guillaume Budé«, tak učinili o několik let později (r. 1923) též Katalánové, kteří dali své společnosti jméno po svém slavném spisovateli z XVI. stol. Bernardu Metgovi. Kdežto francouzský podnik má účel pouze vědecký, přistupuje k tomu v Katalonii ještě účel druhý: povznesení kultury a literatury katalánské. Přední politik katalánský Cambó vyslovil se o té věci r. 1923 takto: »V těchto dobách bouře a bezvládní, které vidělo lidstvo a kterými tak citelně trpíme v Katalonii, může rozšíření klassické kultury přinésti veliké dobro: může nám přinésti smysl pro rovnováhu a míru, který jsme vždy neměli v Katalonii, a jehož nedostatku musíme přičítati velkou část tragoedií naší národní historie, jejimiž následky dosud trpíme«. A denní listy i časopisy vědecké vidí v podniku tom renaissanci literatury katalánské.

Plán nové sbírky řídí se zcela vzorem francouzským. Každý auktor vydává se trojím způsobem. Základní vydání obsahuje katalánský úvod, řecký nebo latinský text s katalánským překladem na protější straně a na konci potřebné rejstříky; každý svazek je po 7·50 pesetách. Vedle toho jsou vydání buď antického textu samotného s latinským úvodem, anebo katalánského překladu s úvodem; tato vydání jsou po 4·50 pes. Poněvadž jest snaha vydavatelstva, aby překlady byly skutečně vzory moderní prosy katalánské, pochopujeme nadšení, s kterým nová sbírka ve své vlasti byla přijata; některé svazky překladové jsou již rozebrány. Základní vydání možno dostati též vázané v anglickém plátně po 9·50 pes. Uspořádána též bibliofilská vydání na zvláštním papíru v 150 exemplářích po 18 pes.

Každý rok má vyjít řada o 10 svazcích a vskutku r. 1924 jich tolik vyšlo: Byli to: Lucretius (I. svazek), Cornelius Nepos, Xenofontova Memorabilia, Ciceronovy řeči (I. sv.), Seneca De ira, Platon (I. sv.), Ciceronův Brutus, Ausonius (I. sv.), Seneca De brevitate vitae, de vita beata, de providentia a Xenofontovy menší spisy sokratické. Bylo-li též r. 1925 vydáno tolikéž svazků, nevíme. Víme jen, že v druhé serii vyšel kromě Tibulla Propertius, kterýž byl redakci těchto Listů zaslán.

Vydání Propertia uspořádal professor barcelonské university Jáchym Balcells, jenž pojednal v úvodě o životě básníkově, o jeho elegiích, o metrice a jazyku, o rukopisech a konečně o vydáních a pracích Propertiovi věnovaných. Jeví se všude velmi dobrým znalcem odborné literatury, tak že těm, kdož budou uživati jeho

vydání, dostane se správného poučení. S některými věmi bych však přece nesouhlasil. Balcells míní (str. IX), že Lycinna, která první zasvětila Propertia do tajů lásky, byla služka Cynthiina. To je pravdě nepodobno, rovněž jako jiné mínění, že prý milenka Propertiova byla provdaná žena, nikoliv hetéra vyššího slohu. Tomu odporuje vše, čeho se o Cynthii dočítáme, zejména báseň I 8, z níž poznáváme, že si ji kdosi chtěl odvézt s sebou do Řecka, ale že konečně verše básnickovy zvítězily nad penězi onoho nápadníka. Všim právem zamítá vydavatel domněnku K. Lachnanna, jenž z veršů II 13, 25 n. »sat mea sat magna est, si tres sint pompa libelli, quos ego Persephona maxima dona feram« usuzuje, že tato báseň byla ve 3. knize, a poněvadž podle rukopisů jest v knize druhé, neváhá tuto knihu rozdělit ve dvě a uznává proto pět knih básní Propertiových. K důvodům Balcellsovým přidal bych toto. Básník nechce oněmi verši říci nic jiného než že postačí, bude-li jeho pohřební průvod provázeti několik básní. Že Propertius užívá slova libellus ve smyslu »báseň«, patrně nejlépe z I 11, 19: *ignoscet igitur, si quid tibi triste libelli attulerint nostri*. Zde není možno pomýšlet na knihy, ježto verše ty jsou v knize první; jsou tedy míněny básně. Také v III 2, 15 užívá Propertius téhož slova v témž smyslu: *fortunata, meo si qua es celebrata libello*. Th. Birt, *Kritik und Hermeneutik nebst Abriss des antiken Buchwesens* (= *Handbuch d. klass. Altertumswissenschaft* I 3, v Mnichově 1913) str. 292 upozorňuje, že Statius nazývá 5 knih svých *Silv libri*, ale jednotlivé básně v nich důsledně libelli.

Co se vlastního vydání týče, nesrovnával vydavatel nově rukopisy, nýbrž opíral se o kollace starší, zejména o vydání Hosiovo. Jeho úprava textu jest velmi rozvázná. Překlad Minguezův — pokud to ovšem cizinec posouditi může — čte se velmi dobře; jest podán prosou a tlumočí slova básnickova správně. Pod latinským textem jest stručný kritický apparát, pod katalánským překladem čteme stručný výklad věcný. Bohužel jsou tyto poznámky vytisknuty typy sice jasnými, ale tak drobnými, že se velmi těžko čtou. To jest po stránce typografické jediná vada tohoto velmi vkusně vypraveného vydání. Naproti sbírce francouzské jest zde formát větší a papír silnější; antický text jest na stránce levé, překlad na stránce pravé, což jest mnohem přirozenější než opačný pořádek, který si zvolili Francouzové.

Můžeme býti zajisté potěšeni, že v době, kdy by u nás někteří nejraději klassické jazyky ze škol vůbec vypudili, jiný malý národ podniká tak velikou a nákladnou sbírku řeckých a římských klassiků a slibuje si z toho oživení a povznesení vlastní literatury a kultury. Přejeme jim k tomu hojného zdaru. *Fr. Groh.*

Ernst Pfuhl: Malerei und Zeichnung der Griechen.
V Mnichově 1923, F. Bruckmann. 3 svazky o XV a 981 str.
a 361 tab. s 805 obr. Za 68 mk.

R. 1911 vylíčil E. Pfuhl v nabádatavé přednášce (N. Jahrb. 27, 1911, 161 n.) stručně vývoj řeckého malířství od dob nejstarších až do konce doby hellenistické; obrazů na vásách si všímal jen potud, pokud přispívají k poznání vlastního malířství (t. zv. velikého). Přednáška ta byla zárodkem monumentálního díla Pfuhlova, v němž je podrobně vylíčen vývoj celého řeckého malířství, obrazového i vásového. Nehledíme-li k stručnému výkladu Fr. Wintera (Gercke-Norden, Einleitung II.), je to první pokus jednati zároveň o obou větvích řeckého malířství. Pokus jistě správný: malířství obrazů a malířství vás jsou navzájem spojena mnoha pouty. Na vásách naučili se Řekové kresliti a malovati. Nejstarší obrazy mimo vásy byly malovány na hliněné desky a deštičky. V klassické době napodobovali malíři vás veliké obrazy. Malování vás bylo řemeslem, malování obrazů uměním, ale jejich pramen byl stejný. Kromě malířství vásového a obrazového jedná Pfuhl též o rytinách v kovu a sloni.

Kdežto ve své přednášce vyšel Pfuhl — stejně jako Winter (na uv. m.) — od malířství kretskomykenského, vylučuje je nyní ze svých výkladů jako neřecké. Začíná tedy slohem geometrickým, ježž s následujícím slohem orientalisujícím spojuje v „ranní dobu“. Po ní probírá dobu archaickou, klassickou, kterou dělí, jak je zvykem, ve dvě období, a hellenistickou, jejíž počátek klade do doby kol r. 300 př. Kr., tedy o něco později, než jest obvyčejem. Činí tak proto, že teprve v 2. pol. IV. stol. př. Kr. sledává dovršení velikého malířství. Malířství hellenistické pokládá za dožívání toho, co bylo vytvořeno v době klassické.

V jednotlivých obdobích rozlišuje Pfuhl díla podle původu a slohu. Někdy, zvláště u antických vás, je látky tolik a její datování je tak nejisté, že jí nelze vměstnati do dějepisného rámce. Proto vkládá spisovatel mezi historické výklady ještě výklady soustavné o tvaru nádob v určitém období nebo slohu, o malířské technice, o zobrazených námětech, o podání lidského těla a šatu, o perspektivě atd. Přes veliký rozsah díla může Pfuhl podrobněji probíratí jen významnější památky. Ale v obsírných poznámkách, jež připojuje ke každé kapitole, uvádí pokud možno úplný soupis všech děl toho neb onoho slohu nebo umělce. Vedle toho sestavuje v poznámkách a podrobně posuzuje literaturu o všech sporných věcech. Tak si můžeme učiniti dobrý obraz o stavu té neb oné otázky a zároveň poznáváme, co je ve výkladech majetkem spisovatelovým a co přijímá od jiných badatelů. Uvedeme aspoň některé z nich, hlavně novější. Pro všecka období řecké keramiky čerpá mnoho poučení z prací E. Pottiera a ze souborného díla E. Buschora (Griechische Vasenmalerei).

Jednaje o geometrickém a orientalisujícím slohu, následuje zvláště H. Dragendorffa (*Theräische Gräber*), Fr. Poulsena (*Dipylongräber und Dipylonvasen a j.*), B. Schweitzera (*Untersuchungen zur Chronologie der geometrischen Stile in Griechenland*) a K. Fr. Johansena (*Sikyoniske vaser*). Pro výklad o attických vásách s černými postavami těží z H. Thiersche (*Tyrrhenische Amphoren*), vykládaje o vásách s červenými postavami, čerpá z J. C. Hoppina (*A handbook of attic red-figured vases*) a J. D. Beazleye (*Attic red-figured vases in American museums*), pro vasy pozdější užívá pojednání P. Ducatia (*I vasi dipinti nello stilo del ceramista Midia a j.*). Když popisuje veliké obrazy, cituje často jemné soudy dánského dějepisce umění J. Lange.

Ličiti myšlenkový postup rozsáhlého díla souborného není vděčné. Všimneme si jen některých myšlenek a soudů Pfuhlových. Za hlavní dědictví řecké z kretskomykenské keramiky pokládá znalost výroby hnědé polevy a členění povrchu nádoby pravidelnými pruhy. Za to popírá vliv mykenské keramiky na geometrickou keramiku dipylskou a protokorintskou a na orientalisující keramiku boiotskou. Nevěří v tak mocné a trvalé působení umění ionského na ostatní umění řecké, zvláště attické, jako je uznávají někteří badatelé (J. Böhlau, R. Zahn); nevěří, že by červený sloh vás byl vznikl v Klazomenách. Zavrhuje označení vás »atticko-korintských«, jehož užívá ještě nejnověji Pottier (*Corpus vasorum antiquorum*, Louvre); místo něho podržuje starší název: sloh »tyrrhenský«. Mezi attickými nádobami černého slohu nalézá vedle děl vynikajících mistrů práce neosobité, průměrné a podprůměrné, jež zve ne právě vhodně »koine« černého slohu. V červeném slohu této »koine« nenachází. Soudí o něm, že vznikl v Athenách v dílně Andokidově nebo v jeho blízkosti. Za vrchol řecké keramiky pokládá dobu archaickou, tedy sloh černý a přísný červený. V keramice první doby klasické (V. stol. př. Kr.) rozeznává troji období a sloh: za Kimona sloh vysoký a naturalistický, za Perikleia volný sloh ideální, na konci V. stol. sloh bohatý. O Polygotových obrazech Iliupersis a Nekyia v lesche Knidských v Delfech soudí, že zabíraly vždy jednu kratší stěnu a dvě přilehlé části dlouhých stěn. O Apollodorovi se domnívá, že objevil nejen stínování, nýbrž též lineární perspektivu. Vitruviovu zprávu (VII. pr. 11), že jejím původcem byl Agatharchos, má za pouhý dohad. Stínováním a perspektivou vytvořil Apollodoros malbu zdání, illuse a uplatnil tak v malířství sofistický požadavek podati zdání. Obraz Svatby aldobrandinské pokládá Pfuhl za dílo původní, pozdně hellenistické, ne za kopii staršího obrazu, jak se soudívá. Umění římské doby má — proti Fr. Wickhoffovi (*Die Wiener Genesis*) — za veskrze řecké. Více mohl těžiti, jak správně vytkl O. Waser (*N. Züricher Ztg* 29. a 31. XII. 1923) z maleb etruských hrobů, v nichž je patrný silný řecký vliv.

Pfuhl má velikou znalost antických památek, založenou

z veliké části na autopsii. Popisuje obrazy velice přesně, jsa vyzbrojen důkladnými vědomostmi anatomickými. Podrobný analytický popis nekalí mu aesthetického oceňování obrazů. Je si vědom, že mechanické odměřování částí těla a srovnávání barevných tónů nestačí k uměleckému hodnocení. Snad ještě podivuhodnější než znalost památek je Pfuhlova znalost odborné literatury. Názory různých badatelů posuzuje střizlivě a spravedlivě. Jest opatrný v přidělování děl jednotlivým mistrům a v stanovení jejich uměleckého vývoje. Přes nepřehledné množství podrobností nezapomíná nikdy celku: vývoj řeckého malířství vásového i obrazového se v jeho díle jasně rysuje. K. Svoboda.

Albert Grenier: Le génie romain dans la religion, la pensée et l'art. (XVII. svazek sbírky »L'évolution de l'humanité«). V Paříži 1925, La renaissance du livre. Str. XIV a 504 s 16 obr. v textu a 16 tab. Za 20 fr.

Autor, profesor university štrasburské, bývalý činný člen Francouzské školy v Římě, sleduje ve své knize geneticky vývoj ducha římského v náboženství, myšlení a umění; analyzuje trpělivě a bez předpojetí činitele vnější a vnitřní, kteří působili na jeho vytváření, až dochází k synthesi pro tři hlavní epochy vývoje dějinného a k charakteristice základních rysů národní povahy a k ocenění významu ducha římského v dějinách lidstva.

Část I. (str. 1—138) sleduje těžký úkol stopovati genesi Říma ve svědectví věčné půdy, v chudičkých zbytcích archaologických, v projevech a přežitcích náboženských a v interpretaci historických konstrukcí starověkých. Autor analyzuje synkretismus rasový, sociální a kulturní, jenž jest nám národem římským, hledá a nalézá v něm vrstvy a živly autochtonní, stopuje konservativnost venkovského obyvatelstva, pokrokům přístupnější plebs města, převládající vliv etruský, vliv řecký pochodící z Velkého Řecka, a logickým skloubením prvků předpokládaných a rozbořem získaných podává s galskou jasností a lehkostí synthesisu působivou a přesvědčivou.

Část II. (str. 139—320): *Graecia capta...* Autor pozoruje tu vznik literatury římské, charakterisuje duchaplně jednotlivé literární zjevy (antithesa Plauta a Rabelaisa) a vůdčí osoby (Appia Claudia, antithesa Catona a Scipiona), výstižně líčí přelom náboženský, revoluci sociální a politickou, a velmi přesvědčivě dokazuje eklekticismus umělecký v uměních výtvarných. Ukazuje jasně, jak Římané absorbovali kulturu Středozevního moře »zázračnou schopností assimilace«, někdy i za cenu »udušení« tradice domácích.

V části III. (str. 321—461) charakterisuje G. dobu Augustovu jako vědomé ukončení vlivu alexandrinismu (odsouzení Ovidiovo jest mu odsouzením umění alexandrijského) cílevědomou reakcí národní, které vzpružinou jest idea imperialistická, v jejíž službách stojí jak umění slovesné a výtvarné (dokazováno obšírně na dvou

výtvorech umění, soše Augustově z Prima Porta a na ara Pacis), tak náboženství a věda.

Na posledních stránkách G. přehlíží znova linie vývoje ducha římského a s důrazem vytýká tři základní rysy jeho: náboženská, státnost a utilitaristický pragmatismus, jehož předmětem jest člověk a lidství. V tom vidí neposlední význam Říma v dějinách lidství (humanity).

Spis G. všestranností, bohatostí látky, duchaplností analýsy, bystrými postřehy a přilehavostí charakteristik, logikou a přesvědčivostí argumentace zaujme filologa i historika. Materiál odborný jest podán v bibliografii 172 děl, k nimž se pod čarou odkazuje, doprovod obrázkový jest výběrem případný, provedením slabší.

Ferd. Hoffmeister.

Tenney Frank: Roman buildings of the Republic. An attempt to date them from their materials. (Papers and Monographs of the American Academy in Rome, vol. III.) American Academy in Rome 1924. Str. VII a 149.

Cíl americká škola archaeologická v Římě soustředila kolem sebe řadu osvědčených pracovníků zaoceánského původu. Majíc po ruce hmotné prostředky, jejichž výše nám připadá pohádková, zahájila také rozsáhlou činnost publikační, a to jednak foliovými Memoirs, které jsou nejlépe vypraveny ze všech soudobých vědeckých publikací, jednak osmerkovými Papers and Monographs. V této recenzi hodlám poukázat na svazek III. z monografií, jenž svým obsahem poutá velmi zblízka každého, kdo se obírá klassickým starověkem.

T. Frank získal si už mnoho zásluh o dobré zobrazení romanitých stránek římského starověku a vydal také pěkné dějiny římské. Jeho monografie vynikají jak solidností práce, tak i novostí a důležitostí námětů. Posuzovaná práce o římských budovách republikánských vychází sice z poměrně úzkého základu, ale její význam pro římskou topografii a historii je neobyčejně velký. Je známo, jaké potíže mají historikové a topografové starého Říma se spolehlivým datováním zachovaných stavebních památek, ač na něm velmi záleží. To, co zbylo z republikánského stavu památek stavebních, jsouc většinou později představováno, neposkytuje dosti možnosti, aby mohlo býti oceňováno po stránce stilové. Poznalo se sice už dosti dávno, že je tu výhodnou pomůckou studium stavebního materiálu, a také neschází výkladů sem se vztahujících ani v souborných topografiích, ani v drobnějších speciálních studiích, ale je zásluhou Frankovou, že ve své knize předložil zpracování tohoto pramene způsobem dosavadní vědomosti daleko přesahujícím.

Ukázal především, jak nespolehlivá byla německá metoda určovati starší stavby podle rozměrů tufových kvádrů. Sestavil přehlednou tabulku, z níž zřejmě vyplývá kolísavost rozměrů

u kvádrů, pocházejících z téže stavby a z téhož stavebního období. Ukázal však také, jak málo přesné bylo dosud určování stavebních hmot v Římě běžných. Věnoval se tudíž jejich podrobnému studiu, zjistil nejen jejich složení, ale také přesné místo, odkud byly brány. Ve většině případů se mu podařilo najít přímo starověké lomy. Kombinací těchto fakt s jinými dobře ověřenými zprávami o stavbách sestavil zajímavou listinu, ze které nabýváme poučení, kdy a k čemu se v Římě užívalo kterého materiálu.

Po této úvodní části probírá jednotlivé části města a pokouší se datovati stavební památky tam zachované. Frank jest si ovšem vědom, že leckde ani tato metoda nevede ke konečnému rozluštění starých problémů, ale výsledky, ke kterým došel, jsou takové, že k tomuto rozluštění na mnohých místech vydatně přispěly.

Z nejzajímavějších jeho zjištění budtež uvedena tato: spodní komora Tulliana byla vyzděna ve III. stol. před Kr., horní komora asi kolem r. 100. Ještě později byla spodní komora zaklenuta, a celek pak za Tiberia opatřen průčelím dodnes zachovaným. O stéle se starobylým nápisem na Foru zjišťuje, že buď byla přinesena do Říma už za doby královské, anebo zřízena teprve ve IV. stol., poněvadž je z materiálu, který se lámal na území vojenském. U chrámu Saturnova, Castorů a u Regie ukazuje na zbytky starší než vpád galský. V t. zv. domus publica, skrytém nyní pod severním křídlem paláce Vestálek, lze najít stopy příbytku z doby válek samnitských, a rozměrnějšího příbytku z druhého stol. před Kr. Na Palatinu se potvrzuje, že roh vnitřní hradby pochází už z doby královské. Obšírně věnuje Frank pozornost složitým stavbám nad schodištěm Kakovým a rýsuje jejich dějiny od doby předhistorické až do konce republiky. Důležité je zjištění, že před chrámem Magnae Matris nebylo prostranství, na které by se bylo vystupovalo se všech stran po schodech, jak nesprávně vykládal Richter. Zeď protínající cisternu pochází teprve z let kolem 100 před Kr. Při nových výkopech pod Flaviovským palácem a u brány mugonské nalezly se zbytky soukromých domů nejen ze začátku I. stol. před Kr., nýbrž i z doby mnohem starší. Podrobně též mluví Frank o zachovaných zbytcích t. zv. Serviovských hradeb. Opravuje tu zejména RichtEROVY a GRAFFUNDEROVY výsledky, k nimž dospěli nesprávným výkladem kamenických značek. Frank ukázal proti nim i ostatním přesvědčivě, že z doby královské pochází toliko onen připomenutý zbytek na Palatinu, všechny ostatní dnes patrné části jsou ze IV. století, a leckde lze ještě zjistiti stopy pozdějších oprav. V závěrečném odstavci se zmiňuje přehledně o mostech, obloucích a náhrobech.

Jasně a střídavě výklady Frankovy jsou doprovázeny několika náčrtky a fotografiemi. Jejich počet je však příliš skrovný. K metodě Frankových výkladů nutno podotknouti jako věc zvláště pozoruhodnou, že jest si dobře vědom, kam až smí zajít ve vyvozování výsledků, plynoucích z užívání stavebních materiálů. Liší se tím

velmi příznivě po této stránce od jiného dobrého znalce stavebních zbytků starořímských, G. Pinzy, jenž se nerozvážně pustil do dalekosáhlých teorií. Kniha Frankova jest z nejlepších příspěvků k nové, všestranně vědecké topografii starého Říma, na kterou se čeká.

Vladimír Groh.

Topografie starověkého Říma. Napsal Dr. L(adislav) Brtnický. V Praze 1925, Česká Akademie. VIIIa 484 str. s 81 obrázky a 4 plány. Za 44 Kč.

Snad nikdo z klassických filologů nenechal před válkou Řím tak často, jako prof. Brtnický. I bylo zcela pochopitelné, že Jednota českých filologů, když se chystala po převratu k rozsáhlejší činnosti publikační, vyzvala ho, aby složil topografii starého Říma, hledě zvláště k potřebám klassických filologů. Když Brtnický přání tomu po několikaleté svědomité práci vyhověl, ukázalo se, že by náklad přesahoval finanční prostředky Jednoty; i převzala proto úkol ten III. třída České Akademie.

Rozsáhlou látku rozdělil si Brtnický na dva díly. V prvním pojednává v pěti kapitolách o pramenech k topografii starého Říma, o dějinách dosavadního badání, o fyzické povaze místa a jeho podnebí, o vzniku a rozvoji města a konečně o jeho zániku. Díl druhý obsahuje v 11 kapitolách podrobný popis jednotlivých částí starověkého města se zvláštním zřetelem k zachovaným památkám. Výklad o hradbách, mostech, vodovodech a stokách položil spis. do dílu prvního, ač by spíše patřil do dílu druhého. Popis jeho opírá se nejen o autopsii a zprávy starověké, které se velmi často uvádějí v plném znění, nýbrž i o moderní zpracování, a to nejen celkové, nýbrž i speciální. Při sporných otázkách uvádí spis. různá mínění a jejich odůvodnění; třeba nebude každý čtenář souhlasiti vždy s míněním, pro které se spis. rozhodl, přece bude mu vděčen za hojně odkazy k novější literatuře. Nad oblíbenou topografií Richterovu, vydanou r. 1901 v Handbuchi, založeném od Iwana-Müllera, vyniká tím, že má doplněny novější výkopy i příslušnou literaturu skoro až do doby nynější, ovšem s výjimkou výkopů na Palatině, které dosud vědecky zpracovány nejsou. Spis. ostatně neměl ani možnosti je viděti. Že letos odkrytá fora císařská nemohla tu býti ještě zobrazena, rozumí se samo sebou. Nicméně osvědčila se těm filologům, kteří letos v Římě meškali, kniha Brtnického velmi dobře.

K lepšímu znázornění svého popisu připojil spis. četné obrazy a plány; kdyby byl mohl v posledních letech do Říma se podívat, snad by byl vybral pro některé své obrázky fotografie vhodnější. Poněvadž často připomíná ulice moderního Říma, přál si, aby byl ke knize připojen též velký plán nynějšího Říma, ale pro přílišný náklad nemohlo se tak státi. Nicméně i ten, kdo nemá po ruce ani Bäckera ani Richtra, může dobře sledovati zajímavé výklady spisovatelovy, protože buď je místo, o které jde,

podrobně popsáno, anebo jest ve velkém plánu Říma označeno číslicí; ostatně pro důležitější památky jsou tu plány podrobné, ve kterých jsou též moderní ulice zaznamenány.

Proto doufáme, že Brtnického Topografie dobře poslouží všem, kdož se budou chtít podrobněji seznámiti s památkami starověkého Říma.

Fr. Groh.

M. Inviolata Barry: St. Augustine, the Orator. A Study of the Rhetorical Qualities of St. Augustine's Sermones ad Populum. (The Catholic University of America, Patristic Studies, vol. VI. Washington, D. C., The Catholic University of America, 1924. Str. XI a 261, cena neudána.—

Graham Reynolds: The Clausulae in the De Civitate Dei of St. Augustine. (V této sbírce, vol. VII). Tamtéž, 1924. Str. XI a 65, cena neudána.

Ve sbírce patristických studií katolické university ve Washingtoně vyšly již dříve dvě filologické monografie o sv. Augustinu: v jejich III. svazku uveřejnila Wilfrid Parsons práci *A Study of the Vocabulary and Rhetoric of the Letters of St. Augustine* a ve IV. sv. Mary Columkille Colbert *The Syntax of the De Civitate Dei of St. Augustine*.

Rhetorské umění, jež se projevuje ve spisech Augustinových, projevovalo se ještě více v jeho řečech, které pronášel ústně. Proto jsou jim ze všech jeho spisů nejvíce proniknuty jeho *Sermones ad populum*, zápisy promluv již vykonaných. Reholní sestra Barryová neobjevila svou pilnou práci nic nového, ale přece se zasloužila tím, že vybrala z Řečí všechny jevy, které je možno nazvatí rhetorskými, pečlivě je roztříbila a také zvažila; místo nahodilých příkladů, z nichž se až dosud soudilo o této stránce Řečí, předložila přesnou a objektivní statistiku. Rozvrh její práce jest jednoduchý. Po úvodních kapitolách o řecké a římské rhetorice, o Augustinově rhetorském vzdělání a o rhetorských figurách probírá figuru za figurou, seskupuje je do větších oddělení podle toho, je-li v nich rozhojnění výrazu, opakování, zvukový účinek, dramatická živost, parallelismus, nebo jsou-li to umělé prostředky odůvodnění nebo výrazy obrazotvornosti, jako je metafora a přirovnání. Každou jednotlivou figuru definuje a dokládá podle spisovatelů klassických, zvláště Cicerona. V kapitole o metaforách a přirovnáních spisovatelka si podrobně všimá, z kterých oborů věci a činností volí Augustinus obrazy svých představ; tato část jejího spisu přispívá k poznání obzoru řečnickova i jeho posluchačů.

Čtenáře spisů Augustinových leckdy až odpuzuje záliba tohoto velikého myslitele v slovních hříčkách jako je paronomasia a parechesis, jichž bez rozpaků užívá i tam, kde vykládá o nejhlubších pravdách náboženských. Spis sestry Barryové ukazuje, že Augustinus nemusil takových prostředků pracně hledati, že byly zakořeněny v jeho výchově i vkusu doby, že »rhetorské umění,

získané v pohanských školách, se stalo druhou přirozeností hipponského biskupa.

Reynolds užil ke zkoumání klausulí v Augustinově spise *De civitate Dei* metody Zielinského, kterou si však upravil tím, že uznává i jiné base než kretickou a jiné kadence než jednoduchý nebo rozšířený trochej. Při tomto uvolnění je však těžko nalézt jistou odpověď na otázky, jež jsou jinak namnoze i zbytečné, co jest pokládati za klausuli, která klausule jest vhodná a která nevhodná a jak se jedna vyvíjí z druhé. Ani pracné statistiky spisovatelovy nejsou objektivně užitečné, ani nelze věřit jeho výsledkům o působnosti metrických a rhythmických živlů v Augustinových klausulích, ačkoli jsou zajímavé. Jedna věc je v jeho výsledcích nepochybná, že totiž tak řečené caesury mají v klausulích rozhodující význam, že tedy na př. závěr — ∪ — — ∪ má hledíc k slovním celkům nejčastěji schema — ∪ || — — ∪, že útvary — ∪ — ∪ ∪ — ∪ má na konci vždycky čtyřslabičné slovo typu habuerunt a p. Bylo by žádoucí, aby se zkoumatelé klausulí vybavili z předsudku o metrických stopách v próse, jež bývají druhdy až personifikovány, a přihlíželi ke slovům; z nejistoty, co jest pokládati za klausuli, vyvede podle mého pevného přesvědčení jen ta metoda, která srovnává konce vět se skladem vnitřním.

F. Novotný.

Josef Dobiáš: Dějiny římské provincie syrské. Díl I. do oddělení Judaje od Syrie. V Praze 1924 (Sbírka pojednání a rozprav vydávaná nákladem filosofické fakulty university Karlovy sv. IV.) Stran XVI a 579. Za 60 Kč.

Rozsáhlá kniha Dobiášova je jenom prvním dílem velké práce o dějinách římské provincie Syrie až do začátku arabského panství. Podle slov autorových bude potřeby tři dílů pro vylíčení dějin politických a jednoho dílu pro soustavné zobrazení kulturních dějin. Vydaný svazek obsahuje především na 86 stranách přehled vztahů Říma k samostatné říši Seleukovců až do r. 64, kdy Pompeius proměnil toto království v římskou provincii. Další výklad jest dělen na knihy, z nichž jest v tomto svazku první a druhá; první obsahuje dějiny provincie až do zřízení prokuratury judejské r. 6 po Kr., druhá sahá až k pověstné válce židovské r. 70 po Kr., po níž byla Judaja zřízena jako úplně samostatná provincie.

Ačkoliv tedy s konečným úsudkem o této práci nutno počkati až do jejího dokončení, přece nebylo by dobře neupozorniti už nyní na vydanou část. Dobiáš si správně uvědomil — také se o tom zmiňuje v úvodu k francouzskému résumé — že podniká-li práci, jako jest toto vylíčení dějin syrských, záleží právě na kritickém a podrobném osvětlení detailů, poněvadž hlavní fakta jsou celkem nesporná. Podává proto ve vydaném svazku důkladný a přesný popis událostí a jejich souvislosti, dokládaje své líčení

velice hojnými citáty i výpisky starověkých pramenů a bohatou bibliografií novodobou. Naznačuje svědomitě, kde je jaký problém, jak byl řešen a jaké sám k němu zaujímá stanovisko. Je patrné, že autor přistoupil ke svému dílu po zralé přípravě a s ohromnou znalostí materiálu; skoro by si až čtenář leckde přál, aby poznámky byly trochu kratší. Dobrou stránkou Dobiášova výkladu je také, že nezabíhá do zbytečných podrobností v těch částech, které jsou celkem spolehlivě prozkoumány, za to však nepomíjí ani jedné podrobnosti tam, kde jde o zjištění průběhu událostí méně známých. Relativní rozdíly v obsírnosti zpracování nejsou nijak rušivě patrné a účelu díla se tím pomohlo. Lze se plným právem těšiti na pokračování Dobiášovy knihy, kterou se dostalo dějepisné literaturě vůbec a naší zvláště cenného obohacení. Z recensentské povinnosti připojuji několik poznámek, jak se mi namanuly při četbě knihy.

Je to především poměr Říma k Židům. Zdá se mi, že tu Dobiáš není dosti důsledným ve způsobu, jakým mluví o Pontiu Pilátovi a o Gessiu Florovi. Židé nenáviděli jednoho i druhého a podle toho také dopadly jejich zprávy o těchto mužích a o jejich působení. Pro Piláta však nachází D. možnost spravedlivějšího ocenění ve zprávách nezávislých na těchto jednostranných invektivách, kdežto Gessia Flora líčí úplně podle názoru židovského. Při tom jinde nalézá D. uspokojující vysvětlení odporu proti Římanům v židovském náboženském citění a konservatismu, ačkoli za určitých okolností před vládou římskou i za ní Židé dovedli se mnohem ochotněji přizpůsobovati i na újmu svých náboženských názorů. Na str. 432 pozn. 78 souhlasí sice D. s výborným postřehem Ed. Meyera (jenž ostatně není Meverovým původním názorem) o značné ústupnosti Římanů vůči Židům, ale nerychuje odtud výsledků pro své zobrazení událostí. Snad by se mohl kořen této římské politiky viděti už ve službách, které Židé prokázali Římanům proti království syrskému. Faktem zůstává, že Židé nedovedli a nechtěli býti loyálními poddanými Římanů přes všechna privilegia jim poskytovaná. Škoda, že D. ušla zajímavá kniha, kterou o této věci napsal W. D. Morrison, *Gli Ebrei sotto i Romani*, Torino 1911.

Druhou námitku mám proti D. způsobu, jímž vylíčil začátky křesťanství. Poněvadž však se jistě k této věci vrátí obsírněji v oddíle kulturně-historickém, nezmiňuji se zatím o ní.

Z jednotlivostí chtěl bych upozorniti na tyto věci: str. 2: římské poselství do Egypta po první válce punské nemělo za účel uzavření spolku, str. 5: pověstné římské poselství do Alexandrie jest lépe klásti do r. 201. Rok smrti Kleopatry syrské, manželky Ptolemaia Epifana, není přesně zjištěn (str. 30). Na str. 31 je poněkud přeceněna schopnost Antiocha IV., jak ostatně plyne i z dalšího výkladu. Mluvití o poslední královně egyptské Kleopatře r. 48 jako o mladičké, není zcela správné, bylo jí tenkrát

už 21 let (str. 155). V pozn. 8 na str. 354 nesouhlasil bych se schvalováním Lagrangeova výkladu onoho místa v Lukášově evangeliu, které se týká Quiriniova censu. Na str. 361 nn se D. podjal energické obrany Pisonova chování ke Germanikovi. Nemohu se zbaviti dojmu, že v této choulostivé otázce zašel trochu daleko. Moderní dějepisec nemůže se ovšem přidržovati doslova líčení Tacitova, které je nadšeným obdivem Germanika, ale při veškeré strážlivosti jest zřejmo, že chování Pisonovo, byť snad pochopitelné, přece nebylo nijak korrektní. Zmínka o dělostřelbě na str. 449 je asi jen nedopatřením stilistickým.

Knize je přidán už v tomto díle důkladný rejstřík. Lze tedy souditi, že autor nepomýšlí na pořízení generálního rejstříku k celému dílu, ač by byl užitečnější. Snad by bylo možno při heslech projednávaných na různých místech vyznačiti i v rejstříku věci důležitější, aby se usnadnilo hledání v záplavě čísel, jaká je na př. v heslech Alexandria, Antiocheia nad Orontem, Arabia, Asia, Egypt, Eufkrat, Foinikia, Héródés Veliký, Judaia, C. Julius Caesar, C. Julius Caesar Octavianus, Kaisareia, Kilikia, Palaestina, Cn. Pompeius Magnus, Řím, Tyros, Židé. Také mapový náčrtek by byl velice vhod každému čtenáři.

Vladimír Groh.

Gustav Erhart: Římske starožitnosti (Římske reálie).

Ružomberok 1925, nákladem vlastním. Stran 197, za Kč 18.—, váz. za Kč 20.—.

Kdo se probírá naší školskou literaturou, tomu nemůže ujíti, jak špatně jest postaráno v různých oborech o příruční pomocné knihy, které by usnadnily práci učiteli, postrádajícímu začasť přístupu k odborné literatuře, i žákovi, toužícímu míti spolehlivou pomůcku pro opakování i prohloubení vědomostí. V oboru klasického vyučování jest tento nedostatek zejména bolestný pro věci římské, kde po někdejším pokuse Kožíškově vyskytla se jenom kniha Kubelkova. Její nedostatky po zásluze vytkl prof. Král v LF. 1899, str. 282 nn (s doplňkem v následujícím ročníku, str. 53 nn), ale tento posudek přispěl jenom skrovnou měrou k opravě chyb v novém vydání. Vychází-li nyní nová příručka římských starožitností od spisovatele, který se mohl poučiti na odstrašujícím příkladě svého předchůdce, bylo jistě oprávněno očekávání, že se našim školám dostane knížky lepší a více vyhovující. Jde-li konečně o knihu psanou slovensky a vydávanou vlastním nákladem, je tu o důvod více, aby se jí přálo hojněho rozšíření, s předpokladem ovšem, že budou uspokojeny aspoň nejskromnější požadavky na obsahovou správnost a didaktickou vhodnost výkladů.

Předmluva knihy vytyčuje jí značně vysoké cíle, a to právem. Následuje úvod s výkladem o starožitnostech vůbec a zdroji jejich poznání, pak hlava I. s přehledem topografie římské, hl. II. s přehledem dějin, hl. III. vykládá o obyvatelstvu, IV. o ústavě re-

publikánské, V. o císařství, VI. o správě říše, VII. o finanční správě, VIII. o římském právu, IX. o soudnictví, X. o vojenství, XI. o náboženství, XII. o kultu, XIII. o soukromých starožitnostech, XIV. o kalendáři, XV. o penězích, mírách a váhách. Plán Říma a Fora vpředu knihy je doplněn několika kresbami a obrázky vzadu.

Erhart se nespokojuje prostým výkladem, nýbrž doprovází svůj text poměrně hojným citováním, a to jak antických pramenů, tak zejména i novodobé literatury, souborné i monografické. Sloh jeví zřejmou snahu po barvitosti a zajímavosti; je ovšem poněkud neurovnaný: v některých odstavcích stručný, až zhuštěný, jinde zas mnohomluvný, až pathetický.

Mám-li se vysloviti o ceně Erhartových starožitností, chtěl bych předem vytknouti, co jsem uvedl už jindy, že u knih tohoto rázu váží omyly a chyby mnohem víc, než v dílech ryze vědeckých. Uživatelé školních příruček obvykle nemohou kontrolovati tvrzení spisovatelů, a nedostatečnou přesností se tudíž zavíní mnoho těžkých závad. Bylo by také možno citovati slova Králova z úvodu k recenzi Kubelkovy knihy, kde vykládá, že spisovatel takovéhoto příruček musí znáti svůj předmět dopodrobna aspoň ze spolehlivých a novějších příruček vědeckých. To je zásada neodvolatelné platnosti a škoda, že si jí Erhart lépe nevšiml. Spodek stran v jeho knize se ovšem hemží citáty rozmanitými, ale při bližším přihlédnutí a srovnání se snadno ukáže, že převážná většina těchto citátů není než jen marnivou a neúčelnou ozdobou. Jsou vzaty až z několikáté ruky a zcela neústrojně přivěšeny podle náhodné záliby. Není zajisté námitek proti tomu, aby v školské příručce reálií byla citována — po případě i *per extensum* — zvláště důležitá místa starověkých autorů. U žáků vzroste zájem, najdou-li známý *passus* v souvislém výkladu. Podmínkou ovšem je, aby tyto texty a citáty byly vybrány dobře a názorně. Erhart však jen málokde cituje *per extensum*, většinou klade jenom suché značky a čísla, jež jsou pro žáka bez významu.

Další je otázka, pokud se sem hodí citování vědecké literatury. To záleží na pracovní metodě. Je-li příručka zcela nesamostatnou kompilací, to jest jenom zkráceným výpisem velkých vědeckých příruček, jest jistě požadavkem vědecké slušnosti, aby se uvedlo, odkud je co vzato. Je-li však kompilace složitější, to jest, užívá-li autor k sestavení jednotlivých odstavců současně různých příruček, takže aspoň forma výkladu je jeho vlastní prací, pak jest citování jen otázkou paedagogickou a záleží na tom, chce-li autor poskytnouti upozornění, kde by se našlo obsírnější poučení anebo výklad sporné otázky. Je přirozeno, že se v těchto případech citují díla souborná, vynikající a přístupná. Uvádění monografické literatury je tu podle mého mínění zcela zbytečné a mohlo by se omluviti jen ve zcela vyjimečných případech, kdy by se totiž v souborných dílech o důležité věci nenašlo poučení, ale práce monografická by byla snadno přístupná. Proti všem těmto zásadám Erhart zle

hřeší. Jeho bibliografické poznámky jsou jednak neúplné, jednak zbytečné, jednak zcela neužitečné. Neúplné proto, že leckde neuvádí, odkud svůj výklad přejímá, ač jeho slova jsou jenom parafrazí. Zcela namátkou jen uvádím str. 53, 59 nn., 77, 100, 108, a j.; tam je opisováno z Kubelky téměř doslova a bez udání předlohy, jejíž volbou ovšem autor osvědčil velice špatný vkus. Ke zbytečným citátům citám uvádění všech jmen autorů souborných i monografických prací, která Erhart vzal jednak z mého zpracování Králova Státního zřízení římského, jednak z Schillerovy příručky v Müllerově Handbuchu, z Lübkeru, a snad ještě odjinud. Za neužitečné konečně pokládám takové citáty, které uvádějí literaturu naprosto zastaralou a bezcennou. Je jich u Erharta dosti, ale neuvádím jich jen z úspory místa.

Už ve volbě svých předloh ukázal Erhart, že jeho vědomosti o římských reáliích nejsou ani spolehlivé, ani soustavné. Jak mohl na př. s takovým klidem excerpovati po kritických statích Králových povídání Kubelkovo a nepozorovati rozdílů? Anebo jak mohl sám nepozorovati, že na př. v odst. IX. spletl dokonale římský proces trestní s civilním? Nejistota ve vědomostech se také jeví u Erharta přemírou podrobností, jimiž jako by chtěl nahraditi, co chybí vlastnímu výkladu na jasnosti a správnosti.

Kdyby měly býti vytčeny všechny jednotlivé hrubé omyly v knize zjištěné, překročila by tato recense daleko míru přípustných rozměrů. Omezím se tudíž na označení partií, kde jsem shledal závady nejtěžší, zejména v celkovém pojetí.

Hlava I. Topografie Říma. Autor vůbec nemá jasné představy o vzniku starověkého Říma a o jeho podobě. Vykládáti název Palatium slovem hrad a slavnost Palilií jako slavnost na hradě, je nesprávné a nemožné, rovněž tak názor o Roma quadrata jakožto refugiu obyvatelstva ve zlých dobách. Také dělení na Ramnes, Tities a Luceres může se dnes vyložit mnohem lépe, než uváděním na původní ethnický rozdíl. Úplně chybné je, co vykládá Erhart o Septimontiu, hradbách serviovských a o materiálech, jakých se v nejstarší době užívalo ke konstrukcím. Autor patrně nezná Říma ani z vlastního názoru, ani si pořádně nepřečetl žádnou vědeckou topografii tohoto města, poněvadž chronologie i popis jednotlivých částí se jen hemží chybami. Vypočítává-li už významnější římská musea, měl by se aspoň informovati, jak se nyní jmenují. Uvádí-li, že v konservatorském paláci na Kapitolu vzniká nyní nové museum, a zná-li »pověstnou sbírku Boncompagni při thermách Diokletianových«, k tomu ethnograficko-praehistorické museum Kircherianum, je patrné, že se poučoval v nějakém kopuletem průvodci po Římě, dnes dávno zastaralém. Pominouti při popise Kapitolia zmínku o triadě kapitolské, je stejně neodpustitelné, jako uváděti naprosto nesprávné míry Fora anebo popletenou historii comitia. Chybné je také to, co vykládá o lanech (str. 21), basilikách a zdvižení úrovně Fora

za Augusta. Str. 22 praví, že pokladna státní byla v chrámu Castorové. Co se dále vykládá o hrobě Romulově a o lapis niger, svědčí o naprostém zmatení pojmů. Rovněž těžké omyly jsou ve výkladu o okrese Vestině, o chrámu Antonina a Faustiny (to není žádný chrámek, nýbrž jedna z největších chrámových staveb na Foru), a o sousedním herou Romulově (Erhart totiž pokládá toto heroon za něco jiného, než bylo templum divi Romuli). Neuvádím přčetných drobnějších omylů a mezer, jichž jsou též plny i další popisy částí města; nejslabší je popis Palatina.

Krátký přehled dějin římských (hlava II.) zdržuje se zbytečně dlouho u dob nejstarších, líče potomní vývoj zkratkami někde až příliš směkými. Hrubá nesprávnost je na str. 37 v datech o získání římských provincií.

Hlava III., jsouc čerpána z Králových výkladů, je poměrně spolehlivá, pokud ovšem samostatné úpravy autorovy nezpůsobily nepřesnosti. Na str. 45 je vynechána tribus 28. a 29., na str. 47 je nepřesně vyloženo o centuriích accensů a o hranici věkovy mezi seniory a iuniory (tulo chybu má Erhart od Kubelky). V tabulce na str. 48 jsou neúplné údaje o censu V. třídy. Výklady o nobilitě (od str. 49 dále) jsou velmi konfusní; autor si plete členství stavu senátorského a nobilitu. Věta na str. 51, že Augustus dovolil jezdcům nositi tuniku se širokým pruhem, vyžaduje náležitěho vysvětlení, poněvadž v této všeobecnosti není správná.

Na str. 57 mluví se chybně o praefectu urbis, též poslední věta o quaestorech není správná. Co vypráví E. o senátorech (od str. 58), je vzato nekriticky z Kubelky. Hlavní chyby jsou v uznávání censu 400.000 HS, nesprávný výklad Villiova věkového zákona a složení senátu. Na násl. str. podle téhož pramene se chybně mluví o soudní moci senátu, str. 61 o zahajování schůze senátní (str. 134 však předpokládá výklad správný!) a nemístně se cituje Livius IV. 57, jehož slova mají poněkud jiný význam v souvislosti. Str. 63 chybí zmínka o arrogaci jakožto důležitém předmětu jednání v kurijním sněmě. Str. 64 je zase podle Kubelky špatný výklad o trinundinum a na str. další o obsazení Janikulu vojskem při sněmování. Tamtéž a leckde dále se chybně mluví o vrývání zákonů římských do kamene jako o postupu obvyklém. Str. 69 se opakuje chybný výklad Villiova věkového zákona a nesprávnou stilisací se charakterisuje praetura, k čemuž zcela neprávem jest citován Král. Str. 70 se úplně špatně popisuje zůžování konsulské kompetence a mluví o nastupování úřadu 1. ledna jako o dávném zařízení. Ve výkladu o praeture (str. 71) se ukazuje zárodek chyby, kterou pak zle trpí výklad o soudnictví, že totiž Erhart nerozlišuje správně civilní iurisdikci od trestní. V odstavci o aedilech přičítá jeden můj výklad Královi a dopouští se podle Kubelky různých nepřesností jiných. Při tribunech lidu se mluví nesprávně o provokaci, u diktátora (str. 78) se chybně mluví o jeho

•volbě•. Dosazení decemvirátu smí se jen velice opatrně spojovati s plebiscitem Terentilia Harsy (str. 79 a 84). Na str. 80 se nepřesně mluví o zrušení nižších úřadů císařem Augustem, aniž se vytklo, které byly zrušeny.

Jméno Augustovo nebylo nikdy Imperator Caesar Octavianus Augustus (str. 86), a také vývoj císařských příjmení byl poněkud jiný, než se u Erharta dočítáme. Výklad o císařském úřednictvu je velice nepřesný a neúplný. Str. 95 je chybné časové určení týkající se připojení Sardinie a Korsiky jako římských provincií.

V hlavě VIII. o římském právu je mnoho mezer a nesprávností, hlava IX. je pak dokonale konfusní, že ani nelze jednotlivých chyb vypočísti. Autorovi zůstaly zcela nejasny základní zásady i vývoj římského procesu trestního i jeho praktické provádění. Podává proto výklad ještě horší než byl Kubelkův, ač se ohání mnohými citáty vědeckých knih.

Výkladu o vojenství bych vytkl kromě řady drobnějších nesprávností hlavně jeho povrchnost a nesoustavnost. Uvádí se mnoho jednotlivostí nezaručených anebo přímo chybných, nerozlišují se náležitě jednotlivé vývojové fáze a přes poměrnou rozsáhlost této hlavy i množství citátů nelze říci, že by podávala ucelený obraz. Některé omyly jsou zvláště rušivé: str. 112 stilisace poznámky o tom, komu bylo vojsko zavázáno sacramento, 113 domněnka, že výkopy po stopách Caesarových dal podniknouti už Napoleon Bonaparte, 117 topografie praetoriánského tábora v Římě, pak vůbec výklad o důstojnictvu a jeho ustanovování, 122 spletení výkladu o stavu jezdeckém s výkladem o jezdecké službě, 125 nesprávný výklad o vyznamenáních a o triumfálním pochodu; mnoho jednotlivých určitých tvrzení neodpovídá dosti dnešnímu stavu vědecké znalosti.

Hlava XI. o náboženství zaráží naprostým nedostatkem vědeckého základu. Podávají se tu bez zřetele k jednotlivým vývojovým vrstvám a k různé provenienci složek římského náboženství chudické a namnoze obsahem anebo formou nesprávné poučky, jakých nelze už připustiti ani pro nejnižší stupeň vyučování. Autor se tu dovolává jako pramene mythologie Saskovy-Grohovy, ale neprávem; v ní by byl našel lepšího poučení. Ve skutečnosti čerpal tu E. zase jen z Kubelky, a to dokonce ještě z prvního vydání, jak mu lze dokázati slovními shodami. Neopravil ani těch chyb, které sám Kubelka odstranil na základě Královy recenze, když vydával svou knížku po druhé. V kapitolách závěrečných byl autor poněkud opatrnější v excerpování svých předloh, ale i tam mu proklouzla leckterá pochybná drobnost.

Co se týče obrázků, poznamenávám jen tolik, že na str. 184 je vydáváno za Pantheon něco, co sice má přibližnou podobu s touto stavbou, ale není ani obrazem dnešního stavu, ani původní podoby. Obraz Fora, oblouku Konstantinova a sochy Marca Aurelia jsou podivuhodně nejasné.

Uzavíraje tuto recenzi podotýkám znova, že naprosto není úplná a podrobná. Měla-li by E. knížka býti uvedena ve stav opravdu užitečný středním školám, musil by především autor zaujmouti pevné stanovisko historické, to jest zachovati se skeptičtěji k starověké tradici o době královské a počátcích republiky, pak by musil více respektovati vývoj jednotlivých institucí a jejich souvislost se současnými historickými poměry. Po stránce methodické pak nutno doporučiti co nejvřeleji moudré omezení kvantitativní; kniha určená za příručku na střední škole nesmí zabíhati do vyjímečností a zvláštností. Toto moudré omezení jest ovšem asi nejtěžší úlohou při spisování takové příručky, poněvadž vyžaduje naprosto dokonalého ovládnutí látky a mnoho paedagogického taktu.

Kniha E. je psána slovensky. Byly to snad i důvody politické, které přiměly českého profesora, aby užil ve své práci slovenčiny, ale domnívám se, že by bylo nutno užiti slovenčiny správné a pěkné. Bojím se, že na jazyce E. najdou znalci mnoho nedostatků. Mně pak se nelíbí, že i on podlehl nechvalnému zvyku mnohých Čechů na Slovensku působících a vyhledává výrazy co možná odlišné od výrazů českých.

Vladimír Groh.

Eduard Hermann: Die Sprachwissenschaft in der Schule. Göttingen 1923, Vandenhoeck & Ruprecht. Str. VIII + 192.

Spisovatel, professor ide. jazykozpytu v Göttingách, podává v této knize souborné pojednání o tom, jak se mohou uváděti výsledky jazykozpytu do středních škol a jak se tím může oživit zejména vyučování řeči. O těchto věcech bylo v Německu, klassické zemi jazykozpytu, psáno už velmi mnoho, byly proneseny názory a návrhy velmi rozmanité, dobré i špatné. H. se především řídil zkušenostmi ze své devatenáctileté praxe středoškolské, sám se snažil vystihnouti, co se kde může podati žákům a co ne. Vždy přihlíží ke vši příslušné literatuře, doporučuje, co pokládá za dobré, varuje před pochybenými návody nebo před přílišnými požadavky, takže jeho kniha je zároveň spolehlivým průvodcem. Je psána se zřetelem na pruská devítitřídní gymnasia. H. probírá všechny řeči pěstované na gymnasiu, ale uvádí také, jak možno poznatků jazykozpytných užiti i při vyučování náboženství, dějepisu a zeměpisu. Postupuje podle tříd, jenom tři nejvyšší třídy probírá najednou. Nemůže být úkolem našim posuzovati, jsou-li požadavky tu pronesené pro pruské školy přiměřené; u nás jsou poměry jiné. Chceme však upozorniti na tuto knížku pro její důležitost i pro naše střední školy, tím že aspoň stručně naznačíme některé myšlenky autorovy.

V popředí stojí, jak je to přirozené, vyučování jazyku mateřského, němčině, jakožto základ jazykové výchovy vůbec. Mutatis mutandis bylo by možno jeho zásady aplikovati i u nás. Hned na začátku obírá se otázkou, jak mluvit k nejmenším žákům na obecné škole, zda jejich dialektem či spisovně, otázkou, která

ovšem u Němců je mnohem složitější než u nás, která však i u nás, aspoň v některých krajinách, není bez významu. V souvislosti s vyučováním mateřštině mluví H. také o pravopisu: je toho názoru, že pravopis nemůže býti příliš reformován, ježto historický pravopis umožňuje lépe čísti starší literaturu. Už v nejnižší třídě gymnasia možno podávati na př. jednoduché zajímavé věci z kmenosloví (*Bau-er: bauen*), první zmínky o suppletivismu, v druhé třídě poučení o větěném přízvuku, pro třetí třídu uvádí m. j. pěkný vzor výkladu přípon *-heit* a *-keit*, doporučí všimati si průzračných osobních jmen (*Klein, Petersen, Peters*), tvoření faktitiv (*sprengen, trünken*), v další třídě lze podati nejjednodušší poznatky o pošinutí souhlásek a z toho plynoucí pojem přejatých slov; sem tam ukázky z dolní němčiny, vysvětliti dětem, že dolní němčina je starobylejší a úctyhodnější sestra horní němčiny, výklad o vývoji jazyka. Ve vyšší tercii znova jedná o tvoření slov, o křestních jménech, každému žákovi může se už vyložit i jeho příjmení, ovšem taktně. Ve třech nejvyšších třídách může se učitel při příležitosti znova vraceti k přejatým a cizím slovům a ukazovati, jaké z nich vyplývá poučení pro kulturní historii; každého žáka budou zajímati výklady o suffixech produktivních a neproduktivních (*biegen — Bucht*, ale: *Biegung*), o místních jménech, o »tabu« a jeho stopách, o některých příčinách jazykových zjevů, o zvláštích místního nářečí.

Podobné velmi podrobné pokyny podává H. zvláště pro oba klassické jazyky. Doporučuje vyslovovati *Kaesar, metior* (s *t*); zvláště dbá stálého opakování vnitrolatinských etymologií (*modus — modo, modestus, modestia, commodum*). Už v 1. tř. nechť si žák uvědomí, že uprostřed slova se samohlásky nějak mění (*amicus : inimicus*), co je to assimilace (*scriptus, něm. lebe, du lebst*), rozdíly slovosledu, a snad se může říci i to, že dávní předkové naši i předkové Římanů kdysi mluvili jednou řečí. Tak to jde dále; často drobná poznámka poví žákovi mnoho. Na př. řekne-li professor při četbě Caesara, že techn. termíny *cippus, lilium, stimulus, testudo, aries* jsou vlastně vojenské vtipy, žertovné názvy, že i u nás jsou taková slova, může se zmíniti o tom, že každý stav má svoje řečové zvláštnosti, žáci už sami najdou příklady. Tak se zpestří i vyučování skladbě (ovšem kde to jde), na př. pochopení pádů, nebo jak vznikaly vedlejší věty z hlavních (*Timeo. Ne aegrotus sis!*). Takto lze žákům vštípit mnoho jazykozpytných výkladů v přístupné formě, zejména hojně příležitosti k tomu poskytuje řečtina (analogie, dissimilace, tmesis, ablaut, ellipt. duál atd.), ale i znalosti starožitnické (o vdovách, o pojmu »psátí«), historické (*Ετερόνοητες*; předěcká jména; homerští hrdinové s řec. jménem mívají otce s jménem neřeckým) a jiné (o rozdílu národní povahy: *vale — χαῖρε*).

Tyto ukázky obsahu ani zdaleka nevyčerpávají všeho; nezmiňujeme se ani o franštině ani o angličtině. Ke konci se ptá

H.: Je na to vše dost času ve škole? Čas se už najde. Při výkladu radí užítí někdy jisté dávky humoru. H-ova kniha, podávající ne toliko úplně spolehlivé informace, nýbrž také naznačující, jak si při učení vésti, může vykonati svůj úkol i u nás, proto ji lze vše doporučiti. Ač i u nás bylo psáno o těchto věcech (Rocher), není takových prací nikdy nazbyt. Ovšem dnešní poměry práci v tomto směru všelijak ztěžují, ale přes to — anebo právě proto — nutno užítí všech prostředků získávajících zájem žáků, a že nahlédnutí do složité činnosti, jakou je řeč, takový zájem budit může, je-li rozumně podáváno, o tom není nejmenší pochyby: kniha Hermannova může býti při tom vítaným vodičkem.

Václav Machek.

Роман Якобсон: О чешском стихе преимущественно в сопоставлении с русским. (ОПОЯЗ — М.ЛК¹ 1923. Str. 120.)

Roman Jakobson: Základy českého verše. (9. svazek edice Odeon, Jan Fromek, Praha-Smíchov, Přemyslova 724. Vyšlo v dubnu 1926, str. 140. Cena 25 Kč.)

Ruské studii mladého lingvisty moskevského, který již delší čas žije v Praze, třebaže není politickým emigrantem, nedostalo se dosud očekávané recenze s české strany, což je poněkud zarážející, an předmět její se týká většinou českého jazyka, zvláště jeho fonetiky a prosodie. Sluší již zásadně vítati, když se těmto našim otázkám dostane pozornosti a objasnění od cizince, nad to pak, je-li jim tak bystrý a odborně kvalifikovaný pozorovatel, jakým je R. Jakobson.

Navazuje tedy třeba hodně a úmyslně opožděně na referát prof. Trubeckého, vyšlý ve Slavii 2, 452—460 a věnovaný ovšem více ruské látce v této srovnávací studii, podjal jsem se toho nevďěčného úkolu jen po sdělení autorově, že připravuje její české vydání, kterého bylo zřejmě potřeba, aby mohlo dojít k důkladnější diskusi o české prosodii po novém vydání díla Králůva. Nemusím tedy úplně probíratí bohatý obsah této studie a omezil jsem se především na kritické poznámky z oboru fonetiky; autor. jemuž umožněno bylo nahlédnouti do rukopisu této úvahy, mohl jich ještě užítí v českém zpracování své studie, o jehož rozdílech od ruského² se zmiňuji zde dodatečně pod čarou a na konci recenze.

Z předmluvy ruského spisku se dovídáme, že jde pouze o kapitolu z budoucí srovnávací rytmičky fonologické a vlastně jen o první část této speciální kapitoly, nazvané »Základy

¹ Tyto málo známé zkratky znamenají: *Opisanija poetičeskogo jazyka. Moskovskij Lingvističeskij Kružok.* (Kniha vyšla však v Berlíně.)

² Při uvádění stránek nebo poznámek vztahuje se jediná nebo prvá číslice na knížku ruskou, druhá (po zkratce resp.) na knížku českou.

prosodie vůbec a zvláště české. Autor se vrhl s žízňivou energií na toto pole, Rusům dosud zcela neznámé, překvapen byv cizotou českého verše pro ruské ucho; a právě tato odlišnost struktury mu umožnila jednak pozoruhodnou kritiku našich již tradičních dogmat a autoritativních omylů o české prosodii, jednak formulování některých hypotéz o jejich neobjasněných stránkách. Na nijaké kompendium ani pomýšleti ovšem nemohl za tak neustáleného stadia poznání věci.

Jak již konstatoval prof. Trubeckoj, vědecky nejcennější jsou různé exkursy Jakobsonovy a digrese od základního tématu. Bohužel nejsou v ruském textu typograficky nijak označeny, takže čtení tohoto plynulého výkladu jest obtížné a orientace ne snadná. Myslím, že tato vnější stránka byla příčinou odbytí, jakého se ruské studii Jakobsonově nezaslouženě dostalo od francouzského, jasnost požadujícího kritika v *Revue des Etudes Slaves* 3, 144. Autor pak skutečně věnoval praktické úpravě svých výkladů náležitou pozornost v českém přepracování své studie, která jest rozdělena ve 3 hlavy¹ o 36 paragrafech.

Probíraje dějiny českého veršování od nejstarších našich písmatek, zabývá se J. (ale jen v ruském spisku) otázkou doby, kdy nastoupil nynější přízvuk místo původního přízvuku volného, a dospívá k názoru, že »zákon o přesunutí přízvuku zejména na předcházející předložku nepřestal působiti dříve, než vymizely slabé jery, ale nebyl již v činnosti v době zkrácení předložek: *kol-em, krom-ě, stran-y, skrz-e*«. (J. uvádí ještě na str. 10 neexistující případ nepřízvučné 1slabičné předložky *mim!*) J. je přesvědčen, že k ustálení našeho přízvuku vedla ztráta musikálních rozdílů (str. 28) a správně odmítá příslušnou chronologickou argumentaci Gebauerovu (*Hist. Mluvn. I* § 496) jako neprůkaznou a také mou domněnku o příčině stažení tvarů *ne-umělý* atp. v *nímělý* ... zbavuje oprávněnosti.² Souhlasí (str. 78) s domněnkou (naposled i Van Ginnekenovou a Hujerovou) o německém vlivu, dále (str. 12) s názorem Rozwadowského (*Encyklop. Polska II* 302), že ustálení přízvuku nastalo v češtině dříve než v polštině, a konečně (str. 13, resp. 19) s míněním Zichovým (*ČasModFil.* 6, 1917, str. 16) o rytmičké anarchii v české poesii a o nutnosti empirického stanovení jejích zákonů místo dosavadních aprioristických pravidel, čerpáných z analogie antických veršů. Prosodii Královu prohlašuje

¹ Hlava 1. nazvána »Základní problémy prosodie«, 2. »Revise učení teoretiků přízvukového básnictví o českém přízvuku a kvantitě« a 3. »V čem tkví příčiny vítězství přízvukového veršování?« — Poznámky zařaděny zde až na konec knihy (a to v počtu menším o 39).

² Přesvědčil jsem se od r. 1916, kdy vyšla má »Fonetická povaha a histor. vývoj souhl. v ve slovanštině«, kde jest o této věci řeč na str. 69–70, že na stahování působí větší plnost a otevřenost následující samohlásky. Kazatel, jehož výslovnost jsem pozoroval, přes normální přízvukování rušil hiáty (na př. neobrácený) pohlcováním samohl. e!

(str. 15, resp. 21) za sestavenou »na vzdory konkrétním faktům... s hlediska estetických požadavků, jím samým sestrojovaných«. Král jest mu (str. 21, resp. 26) »charakteristickým představitelem kinetické prosodie, kterému se právě proto jeví v prosodických sporech rozhodujícím důvodem odkaz na objektivní měření zvuků a slabik. Mimo to jsou v jeho práci i přežitky graficko-logické prosodie«. Ale ani s jednostranně akustickou prosodií školy Sieversovy a Verrierovy se J. neztotožňuje a volá po rytmice fonologické. A »fonologickým elementem« jest v češtině délka, nikoli přízvuk, kdežto v ruštině je tomu naopak. Při tom sluší povážiti, že rozdíly v síle (t. j. dynamického přízvuku) se slyší několikrát slaběji než rozdíly v kvantitě.

Ve spojení s cesurou probírá J. velmi šťastně otázku fonetické samostatnosti slova a jeho hranic (str. 27—31, resp. 32—35). Král pojímal cesuru ve shodě s francouzským učením Boileauovým jako synonymum syntaktické pausy, což J. odmítá. Dále konstatuje výstižně (str. 35, resp. 39), že v jazycích s klesavým (sestupným) rytmickým chodem (jako je čeština) slabiky předpřízvučné se přichylují k předcházející slovní jednotce, kdežto v jazycích se stoupavým chodem (jako je franština) popřízvučné slabiky se přimykají k následující slovní jednotce. Proto je přimykání enklitik v češtině těsnější než přimykání proklitik. (K příkladu »neroztržitelné« slovní jednotky *koupám se* — str. 36, resp. 41 — připojil bych možnost održení zájmena vzratného vsunutím jiných částí větných v případech »*koupal bych se* nebo *já se tam vždycky koupám*«, při čemž ovšem zájmeno *se* jest opět enklitikem).

Metodicky cenné jest doznání autorovo str. 40, resp. 44, že česká řeč, neznající redukce nepřízvučných samohlásek, působí na ruské ucho dojmem, jakoby se úmyslně a kazatelsky zdůrazňovala každá slabika, a že naše délka etymologická se mu zdá emfatickou. Co do změn při skutečné emfasi, opravuje J. sám apodiktické tvrzení své pozn. 51^a, resp. 35 o normální nemožnosti expresivního prodlužování krátkých samohlásek hned na str. 43, resp. 47, kde sub 4) a 5) uvádí takové doklady z řeči Pražanek a z mluvy lidové. Dloužení takové je přece velmi časté v udivených otázkách, v plačlivých zákazech, v něžných prosbách, ve zvoláních a jiných způsobech familiární výslovnosti a není také omezeno (jak tvrdí J.) jen na samohlásky, které se nevyskytují dlouhé v lidové řeči (na př. možno v oněch emocionálních případech slyšeti vedle *ně, sém a proč, důst, pód... také tám, níc, Pepíkú* atp.). Rovněž neplatí k a) absolutně, že čeština nezná etymologicky dlouhých souhlásek (str. 41, resp. 45): vedle dokladů nářečních patří sem spisovná výslovnost *vonný* a j. Jestliže se J. snaží důmyslně vysvětliti rozpor mezi experimentálním »zjištěním« délky všech absolutně koncových samohlásek a jejich pravopisně-mluvnicky-prosodickou hodnotou jednak změnami tempa řeči, jednak »subjektivním oceňováním«, pak si je třeba uvědomiti, že toto oceño-

vání je a zůstane rozhodujícím v praxi (i prosodické), která se musí opírat o vjem sluchový¹ a ne o studium přístrojových záznamů (J. praví to sám na jiném místě, str. 91, resp. 102). Kromě toho není správné, co stojí na str. 42, resp. 47, že tyto »objektivně dlouhé« (ale etymologicky i subjektivně krátké) samohlásky srovnávám analogicky jen s etymologicky dlouhými absolutně koncové slabiky slova a nikoli s krátkými nebo dlouhými v jiném postavení. Dobře slyšitelný rozdíl mezi českým tvarem *dává* a středoslovenským *dáva* nebo mezi *stálá* — *stala* — *stála* atp. jest mi dán také srovnáváním s jinými případy, jako u *pána* — *pana*, *pokapaná* — *pokapána* atp., kde všude platí rovnice: *á* = *á*, *a* = *a*, nikoli však *á* (pravopisné) = *áá*, *a* (pravopisné) = *á*.

Co do přízvuku, dává J. za pravdu polemickým vývodům Palackého a Šafaříka (z »Počátků českého básnictví«), vzhledem k tomu, že »kvantita je pro české jazykové myšlení podstatnější než přízvučnost« (str. 51, resp. 59). Opačné stanovisko Královo mělo býti znovu potvrzeno experimentálním měřením Chlumského, ale v té příčině dává J. plně za pravdu mé kritice jeho »Pokusu« (v. ČasModFil. 4, 1915, zvl. str. 24—25), dodáváje (str. 53, resp. 61) po samostatném přezkoušení číselných výsledků Chlumského, že »závěry, učiněné samým Chlumským z jeho materiálu, jsou velmi neopatrné«² a že autor přičítá experimentálním faktům mnoho takového, čeho z nich nijak nelze vyčísti. Později (str. 92 resp. 104) znovu vytýká, že Chlumský operoval »fiktivními veličinami« jakési střední (průměrné) délky a krátkosti samohlásek. Nejsem tedy již osamocen v úžasu nad tím, jak bylo možno zakončiti studii Chlumského závěrem, který z premis, jím samým daných, vůbec nevyplývá! J. důsledně odmítá nejen tézi o prodlužujícím vlivu přízvuku na kvantitu samohlásek, ale i výklad (z části též můj), že zkracování dlouhých samohlásek a odpadání krátkých nastává (ne vždy, ani nutně!) jejich bezpřízvučnosti, a vysvětluje tento zjev prostě polohou v poslední slabice. Při tom uvádí významné doklady vypouštění též počátečních (tedy přízvučných, ale jen krátkých) slabik v »allegrových skupinách slov«, k nimž bych připojil ještě z řeči »pepické« (*to*) *se ví* a případ jednoduchého slova (*prosím*), vyslovovaného nedbale bez jeho první polovice! Jestliže J. zdůrazňuje (str. 56, resp. 64), že »dlouhé samohlásky nepodléhají redukcí«, je to správné pro češtinu spisovnou, ale nikoliv pro ná-

¹ Správně konstatuje sám J. v pozn. 79, resp. 58, že »sebe menší prodloužení krátkých samohlásek, třebaž i pod přízvukem, je pro Čecha nepřijatelné« (rozumí se mimo případy emfaze, jejichž abnormalnosti jsme si také vědomi, jak o tom svědčí beletrie, kde se taková sekundární délka často označuje).

² Tato věta v českém vydání je vynechána a ve větě další změněno »mnoho« na »leccos« a »nijak« vypuštěno.

řečí (v. na př. podkrkonošské dvouslabičné *poudat z pov(1)dat* nebo obecné v Čechách zakončení 3. os. pl. *dělaj, maj, valej* atp., kde rovněž vypuštěno dlouhé -i, moravské *dom m. domů* a j.).

Cenný jest další (str. 57—60 a 64 násl., resp. 65—68 a 73 násl.) exkurs o rýmování slabik s různou kvantitou téže samohlásky.¹ Snaží se jím oslabiti mé upozornění na tento rovněž symptomatický zjev, ale já jsem tím nepopíral snahu některých novověkých básníků i teoretiků o rýmování jen kvantitativně totožných samohlásek. J. si dal práci se statistikou poměrů v některých básních Erbenových, Čelakovského a Máchových, ale mně šlo jen o zdůraznění samé možnosti takového rýmování a o to, že stejnost kvantity nebyla dosud uzákoněna! J. sám musí přiznat (str. 59, resp. 67 a 64, resp. 73), že pro básníky z konce 19. a poč. 20. stol. nemá tento kvantitativní moment při rýmování téměř žádného významu, jak ukazuje statistická tabulka z pozorování veršů Nerudových, Vrchlického a Sovových. Ve vloženém exkursu (str. 60—63, resp. 69—72) upozorňuje J. na jinou zvláštnost staršího (staročeského a středočeského) básnictví, že se při rýmování nehledí ani na přízvuchnost koncových slabik (na př. *věz — vystřez, staráš — znáš*.) Formuluje-li to však jako »zákon«, musí sám (str. 63, resp. 72) připustit silnou tendenci novověkých našich básníků varovati se této rytmické nedbalosti. Správně však uzavírá z těchto pozorování, že rozdělení na slova není pro české veršování tak bezvýznamné, jak za to měl Král.

Větší pozornost musím věnovati následujícím pak vývodům J-ovým o umístění (a přemístování) českého přízvuku ve spojení s intonací. Jde vlastně o slova tříslabičná, u nichž (t. j. jen u několika a v neznámé souvislosti větně!) přístroje označily druhou slabiku jako nejsilnější. Jakobson uznává mou námitku, že naše výslovnost takových slov se velice liší od výslovnosti polské, po příp. německé, ale vysvětluje to důmyslně, až umělkovaně jiným poměrem síly obou sousedních slabik v každém z těch srovnávaných jazyků, totiž nikoli přenesením přízvuku z první slabiky na druhou, ale »vyprázdněním první poloviny dvojslabičné vlny expirační«. Co do intonace, praví J. (str. 72, resp. 82), že druhá slabika nebývá nikdy vyšší než první »při normální intonaci«, čímž patrně vylučuje typ lázací, který se právě vyznačuje velmi sníženým tónem první slabiky proti ostatním. V následujícím exkursu o »mimogramatických variacích«, daných neuvědomováním si rozdílů v jakosti hlásek, domníval se J. (str. 75) konstatovati existenci změkčeného *r* v afektované či »pepieké« výslovnosti před přízvuchným a dlouhým *á*.² J. si však vlastně

¹ V Máchově rýmu *doručím — zapůjčím* (str. 64) nemusí jíti o neshodu kvantity, neboť obecná výslovnost jest *pučím*. V českém vydání (str. 73) byl proto tento doklad vypuštěn.

² V českém vydání str. 85 se přizpůsobil mému výkladu a mluví již o případu »stylistického *ä*« v češtině. Ale nový poukaz na slovenské

všiml otevřeného, anglického *æ* (*ä*) v takovém výkřiku *Právo lidu!* a poněvadž v ruské výslovnosti se takováto samohláska vyskytá jen po *ř* palatalisovaném (srv. *прямо* atp.), promítl jeho existenci do výslovnosti naší, již je tato artikulace úplně cizí a nesnadná, jak J. sám dále (str. 75) zdůrazňuje. Jde tedy o doklad kombinací apersepcce, mylně analysované (srv. ještě zde dále pozn. 2 na str. 182).

Ve věci samé, o níž je spor, trvám na svém (vlastně již Králově) pozorování, že takovéto posunutí normálního přízvuku jest možné jednak při emfatickém slabikování důrazných slov, zvláště složených (tedy i *bá-jěčné*, *o-hrōmný* atp.), jednak po zdůraznění předchozího slova jednoslabičného.¹ Proto právě je nemožný případ *pan účětní*, že slovo *pan* je vždycky proklitické; ale nechápu, proč pokládá J. na téže str. 76 za nemožný případ *zab mládence* t. j. *záb mládence*. I popíraný případ *'zab že'nu*² je možný po přidání enklitika (*záb ženě svou!*), neboť jde vesměs jen o nové uspořádání obvyklého rytmu větného v češtině — ◡ — ◡ místo ◡ — ◡ — a o vyloučení nezvyklého pořadu — — ◡ —.

Nepřízvучnost předložek *kol, krom, stran, skrz* (přidávám k nim ještě *blíž*) vysvětluje J. (str. 77, resp. 88) tím, že zákon o přesunu přízvuku na jednoslabičné předložky již »zka-meněl« (t. j. přestal působiti) v době, kdy tyto předložky vznikly zkrácením z původních slov dvouslabičných. Ale pak je třeba zase vysvětliti případ *křem té duše* atp. a můj výklad vychází právě ze snahy po zachování rytmického taktu, o které mluví sám J. hned dále (str. 78, resp. 88). Co do nedávné ztráty přízvuku u všech ostatních jednoslabičných předložek, nemělo by smyslu příti se s J. o to, co je ortoepicky správnější nebo dokonce hezčí, ale opakuji, že hlavní příčinu tohoto moderního zjevu vidím ne ve vlivu němčiny, ale v kulturním vlivu písma (tisku) a mluvnického učení; alespoň výslovnost *ze školy, do Prahy* atp. jest možna jen při čtení a neslyší se v živé řeči nikdy ani na ulici pražské.

Cenné je, že J. zavedl do diskuse rozlišování slova a »slovní jednotky« (str. 81) a že se snaží o zjištění podmínek, kdy (podle jeho vlastních pozorování pražské výslovnosti) je sklon k používání »vzestupné dvojslabičné vlny expirační« (str. 82, resp. 92 násl.). Formuluje též rytmický zákon (str. 83, resp. 94), že pomalá čeština se kloní k typu trochejskému, zrychlená a zdůrazněná k daktylsko-trochejskému. Jakési psychologické rozluštění

ä není průkazný, poněvadž původní jeho výslovnost je tam již velmi řídká a nyní jest nejednotná.

¹ Takovým způsobem se už dávno ustálil přízvuk na předložce, kterou psávali dříve často dohromady, a na záporce, kterou také oficiální pravopis již dávno svazuje dohromady. Proto popírám správnost pozn. 107, resp. 83, že prý se vyslovuje *'nechoďte* i *ne'choďte* (t. j. *nechöďte!*)

² Oba tyto případy v českém vydání str. 87 se již neuvádějí.

příčiny mého (i Vondrákova a j.) nesouhlasu podává J. na str. 85, resp. 95 těmito slovy: »Čech nepozoruje rozdíl mezi jednoslabičnou výdechovou vlnou, dvouslabičnou vlnou s vrcholem na první slabice a dvouslabičnou vlnou s vrcholem na druhé slabice. Absolutní počátek českého slova je nerozlučně svázán s počátkem exspirační vlny hlavního přízvuku a s touto jedinou konstantou... se pro mluvčího spojuje představa o místě českého přízvuku vůbec. Mluvící Čech rozumí pod »přízvukem« počátek hlavní exspirační vlny slova... Co se týče fakta, že i pro naslouchajícího Čecha přízvuk nutně padá na první slabiku slova, je to následek sympatického prožívání« (tím myslí J. asi paralelní vnitřní řeč). Jestliže však J. na důkaz, že český posluchač je neschopen akustického oceňování a nesrovnává vůbec sílu první a druhé slabiky trojslabičného slova, uvádí Mathesiovo pozorování, jak slovo *Jakubce* někdo pochopil *kupce*, tož nevykládám si to tak, že posluchač »nedoslechl« první slabiku (podle J. slabší!), nýbrž tak, že nejza připraven na toto vlastní jméno, asocioval si je toliko foneticky a rozložil pak asi *jak kupce* nebo *já kupce*. A praví-li J. (str. 86), že ve výrazu *to je babička*?¹ druhá slabika posledního slova často (tedy ne vždy?) bývá i vyšší i silnější (resp. zvučnější) než slabika *ba-*, kterou Čech nicméně považuje za přízvučnou, tedy bych zase já poukázal na smíšení dvou stránek akustických, t. j. vyššího a jasnějšího timbru úzké samohlásky *i* a jeho domnělé větší intenzity než má samohl. *a*. Konečně se všeobecně dovolávám poznámky 79, resp. 58, kde J. přiznává, jaké potíže působí Rusovi napodobiti krátkost přízvučných samohlásek. Soudím z toho logicky, že Rus proto podvědomě ztotožňuje slyšené slovo *babička* (resp. *tatínek*) se svým (t. j. špatně napodobeným) *babička* (srv. *привычка*), resp. *tatínek*, kde se mu snadno daří jak vysloviti krátké (protože nepřízvučné) *a*, tak neprodloužiti ani jím přízvukované *i* ve slabice kryté (resp. u slova *tatínek* prodloužiti jen právě *i*), kdežto s přízvukem na první slabice by přirozeně vyslovil *babička* (srv. *бабушка* — *бабочка*), resp. *tatínek* (srv. *дяденька*), což by neodpovídalo slyšené kvantitě prvního nekrytého *a*. Z té příčiny mám i Jakobsonovo přitakání Gauthiot-Vendryesovým objevům co do místa přízvuku za druh sebeklamu,² třebaže jde o pozorovatele velmi bystrého. Zato souhlasím s jeho dalším (str. 86, resp. 97) názorem o (poměrně ovšem) »chatrnosti akustického obsahu českého přízvuku, jehož představa v jazykovém myšlení Čechově je spíše

¹ V českém vydání jej nahradil výrazem *to je tatínek*?, kde ovšem dlouhé *i* tím více svou jakostí (ale ne silou!) vyniká nad *a*.

² Stejně si vysvětlují i souhlas J. (str. 94, resp. 106 a násl.) s Gebauerovým prohlášením dvojhlásky *ou* za dlouhou proti krátkým *ai*, *ei*, což mu potvrzují zápisy Chlumského. Zdá se mi, že dojem délky neslabičného *u* způsobuje jeho užší kvalita, připomínající spíše *ú(ů)* než *u*, a pak, že pro ruského posuzovatele, jemuž je *ou* cizí, je významnější součástí *u*, které je střídnicí v týchž slovech!

motorická«; ale právě i tento svalový pocit mě přesvědčuje o počáteční, největší energii při vyslovování i trojslabičných slov typu *babička* — *tatínek*.

Na str. 87, resp. 98 vrací se J. k vlastnímu tématu prosodickému a znovu zásadně odmítá aprioristickou teorii Královu, zastává se pro češtinu vhodného kompromisního principu veršování, založeného i na přízvuku i na kvantitě. Správně vytýká (jen v ruském vyd. str. 91) vadné ztotožňování slabiky objektivní a subjektivní, kterážto se počítá teprve slabičnou hláskou bez předcházejících souhlásek. Stejně právem zdůrazňuje (str. 91, resp. 102), že při verších jde o subjektivní oceňování a ne o měření objektivní, kterým chtěl Král otázky prosodické absolutně rozhodnouti, v čemž mu (a to zcela neoprávněně) chtěl pomáhati Chlumský. Ve příčině délky posicí ukazuje J. (str. 96, resp. 108), že Král zevšeobecnil údaje, týkající se jen slabik absolutně koncových (t. j. před pausou); vyslovuje pak mínění, že »česká délka posicí je těsněji svázána s kategorií etymologických délek než s kategorií krátkostí«. Započítává proto i takovéto délky a pak dvojhlásky (všecky? Vždyť *aí*, *eí* prohlásil na str. 94, resp. 106 za krátké!), dospívá J. k 36% dlouhých slabik v úryvku z *Babičky*, kde jsem já jich napočítal ani ne 13% a Kunstovný přes 18%. A tento svůj poměr považuje J. za dostatečný k časoměrnému veršování; jest si ovšem vědom nutnosti vyřadění mnoha slov a tvarů z básnického slovníka (pěněvadř v nich není buď vůbec dlouhých slabik, nebo nejsou rytmičky uspořádány),¹ ale uznává tuto jedinou námitku proti časoměrné poesii, poukazuje advokátsky na stejně (?) násilný výběr slovních jednotek v českém básnictví přízvucném. Srovnal 500 počátečních slovních jednotek z Macharovy Magdaleny a z prósy téhož spisovatele (Benedek); z příslušné tabulky (str. 98, resp. 110) vyplývá, že básník nemohl užítí celé řady typů vůbec, jiných jen $\frac{1}{8}$ a že musil zase jiných užívatí daleko více, absolutně nejvíce, t. j. v 68·8%, dvojslabičných jednotek s první slabikou přízvucnou. To prý opravňovalo českou modernu k tomu, aby sáhla po volném verši, nespoutaném takovými školáckými ohledy. A skutečně statistický obraz 500 počátečních slovních jednotek z básní St. Neumanna (str. 99, resp. 135) vypadá naprosto jinak (neshodují se ani maxima, ani minima v 1., t. j. hlavní kategorii!). Konečně poukazuje J. (str. 101, resp. 113) na zásadu, že »bez násilí není poesie« a oslabuje značně mé námitky² proti časoměrnému veršování.

¹ Zákon spisovné slovenštiny, vyloučivší dvě dlouhé samohlásky po sobě v téže slově, zvyšuje ovšem její způsobilost k časoměrnému veršování, jak poznamenává J. (str. 100, resp. 112).

² Nedokazoval jsem však jimi její nemožnost (což by bylo přec absurdní vzhledem k Václavu Živsovi a j. zdařilým výtvorům), nýbrž jen její »obtíž« a »nepřirozenost«, jak sám J. doslovně pak cituje z mé »Novočeské výslovnosti«.

měrné prosodii analogickým poukazem na přízvuchý princip ruského básnictví, ač v ruštině je rozložení přízvuchých slabik podobně (ovšem nikoli stejně!) chaotické a výběr slov ztěžující (dodal bych, že zvláště též se zřetelem na rýmy!).

Následující pak (str. 101—112) exkurs o nové ruské poesii tu pomímám (byl také v českém vydání škrtnut) a přecházím k závěrečným tézím Jakobsonovým. Vítězství přízvuché prosodie u nás si vysvětluje (str. 113, resp. 115) ne tak větší její přirozeností, jako spíše vnucující se tradicí (což doloží patrně ve druhé části své rozpravy o verších staročeských) a též vlivem německé školy deklamační a zpěvní. Násilí českému přízvuku pokládá za menší přestupek než násilí kvantitě, poněvadž tato je pravým fonologickým (dodal bych, že i semasiologickým!) elementem (podobně jako jím je v ruštině přízvuk) a protože násilí se v poesii vyhnouti nelze. Ale to vše nic nemění na historickém faktu, že přes teoretickou slabost argumentace přízvuchníků se časoměrné veršování ukázalo »neživočným pokusem«, praví na konec sám Jakobson; rozhodla o tom však nikoli fonetika (a nejméně ovšem experimentální, jak v polemice s Chlumským r. 1913 poněkud drasticky zdůraznil Chalupný,¹) nýbrž estetická tradice a kulturní vliv — v našem případě německý, jak na to romanticky-nacionalističtí autoři »Počátků českého básnictví« v tehdejší boji s odporem poukazovali.

V předmluvě k českému spisku vykládá autor, že jeho účelem bylo studovati poměr mezi českým jazykem a českým veršováním, nikoli stanoviti normy pro básnickou praxi. »Konstatuji pouze, že i v daném »přízvuchém« básnictví kvantita hraje nevyhnutelně o mnoho důležitější rytmickou úlohu, než to chce připustiti Král, který význam české kvantity vůbec důsledně podceňuje. a že jsou doby, kdy váha kvantit v českém verši »zvlášť stoupá«. Tento úsudek potvrzují téměř jednomyslně (přes některé vzájemné rozdíly v hodnocení jednotlivostí) otiskované zde hlasy moderních našich básníků, kritiků a divadelních praktiků (celkem 15), které Jakobson také zvláště interviewoval. Výroky K. Čapka a Ot. Fischera neuvedl, poněvadž ehystají vydání své úvahy o českém verši. Vzniká tak i vědecky zajímavá anketa, jež vyzní, jak se v naší době dá očekávat, rozhodně proti »oficiální prosodii« a »školským požadavkům«.

A. Frinta.

Ernst Schrentner: Die primären Interjektionen in den indogermanischen Sprachen. Mit besonderer Berücksichtigung des Griechischen, Lateinischen und Germanischen. (Indogermanische Bibliothek, dritte Abteilung: Untersuchungen, 5.) Heidelberg 1924, C. Winter. Str. X a 68. Za 2·50 M.

Bylo by zajisté velmi užitečné a zajímavé mít před sebou přehledný výklad toho, jakých výrazů interjekcionálních se užívá

¹ Přehled XI, 303, 347.

v jazycích indoevropských. Jsou to výrazy, v nichž se jednotlivé jazyky do značné míry shodují, ale také značně zase rozcházejí, takže pro výraz jednoho jazyka dost těžko se hledá přesně mu odpovídající výraz jazyka druhého, jak to už dávno bylo konstatováno a jak to je vysloveno na př. také v jedné staročeské homilii na evangelium Matoušovo, kde se (ovšem podle latinské předlohy) praví o slově *racha*, jež jsouc původu hebrejského, nepřeloženo zůstává v řeckém i latinském znění Písma sv.: *racha nic jiného nenie nežli hlas, jenž hněv naše mysli znamenává*,¹ *jako jsú v latinských znamenie, když diemy k nemocnému »nasťojte«, a k tomu, jenž se hněvá »he«!* *A ti hlasové, kterýchžkolivěk jsú vlastností, nesnadně mu ohů v jiné jazyky proměnění býti* (MatH. 70^a n.; ve vydání Holubové str. 49 sl.).

K výkladu takovému bylo by ovšem třeba míti náležitý obraz o interjekcích jednotlivých jazyků; obrazu takového nemohou poskytnouti slovníky, i kdyby pro každý jazyk byly již po ruce slovníky vyhovující vědeckým požadavkům, protože slovníky nemohou uvádět interjekce v celé souvislosti, z níž jediné lze poznat jejich význam, a nemohou podat náležité představy o hojnosti užívání té které interjekce a hojnosti užívání interjekcí vůbec. A pro většinu jazyků indoevropských není ani takovýchto i v nejlepším případě málo dokonalých pomůcek pro studium interjekcí. Speciálních monografií o interjekcích v jednotlivých jazycích, založených na materiálu co možná úplném z veškerého písemnictví i z živé mluvy, takřka vůbec není. Dnes není ještě možno pojednatí s úspěchem na př. o interjekcích jazyků slovanských, protože není toto thema zpracováno pro jednotlivé jazyky slovanské; tím méně lze s vyhlídkou na nějaké pozitivní výsledky jednatí o interjekcích jazyků indoevropských.

A proto nemá jich ani předčasná studie Schwentnerova. O hojnější a zejména spolehlivější materiál mohl se opřítí jen v jazycích klassických, filologicky nejvíce zpracovaných, a pak v germánštině — odtud zvláštní zřetel, jenž věnován interjekcím těchto jazyků. Pro jazyky ostatní musil se spokojiti s tím, co našel ve slovnících (a pro jazyk staroindický byl mu pramenem jen malý slovník Cappellerův!); že to ani z daleka nestačí, je na bledni. Jeho knížka je jakýs takýs soupis primárních interjekcí, jež shledal ve svých pramenech, dokládaná i citáty, pokud se týče jazyků klassických a germánských, výjimkou také tu a tam nějakým citátem staroindickým z Lassenovy sanskrtské anthologie, ale nijak

¹) Srov. i u Štítk. 168b: *Alleluja anij' řečské slovo ani latinské a nevědě, by se co tím slovem řeklo k rozumu, jakož nám jiná slova mienie něco, ale jest tak hlas veselé kakéhoš v chvále boží, jiež mysl slovy nemóž rozumnými vypověděti, jakož bývají hlasové někteři smutku neb bolesti, ež když die »ach«, znamenie jest, že bolí, když die »a anna«, znamenie jest, ež pyče, když die »by yaa, by yaa«, znamenie jest veselé někakého.*

látky nevyčerpávající ani nesáhající do hloubky. Po tomto soupise (str. 6—45) vykládá se na několika stránkách o grammatické stavbě a analýsě interjekcí a o slovech, jež vznikla z interjekcí.

Takovýto soupis bylo by možno podati způsobem dvojím: buď podle významu interjekcí anebo podle hláskové jejich podoby. Schwentner volil způsob druhý: jedná nejprve o čistě samohláskových interjekcích, pak o nečetných ovšem interjekcích čistě souhláskových a konečně o nečetnější kategorii interjekcí obsahujících samohlásky i souhlásky. Samohláskové srovnal do skupin podle jednotlivých samohlásek a označil skupiny ty v záhlaví ie. *a* : *a*, ie. *ē* : *i*, ie. *ū* : *u* atd. To nemá významu: zcela jistě největší část interjekcí tu uvedených není pokračováním určitého vokálu indoevropského; jde tu o útvary opět a opět vznikající (Schwentner sám si toho je také dobře vědom) a nemá naprosto smyslu uvažovati o tom, je-li stind. *ā* »Interj. bei plötzlicher Erinnerung« z ie. *ā*, *ō* nebo *ē* (str. 8, 10, 12), a na druhé straně je otázka, je-li případně interjekce takové jako je pol. *oj*, schrv. *oj* řaditi pod záhlaví »idg. *oi*« nebo pol. *au*, čes. *ou* se schrv. *uh* a esl. *u* pod záhlaví »idg. *au*« (str. 14). Jistě měl indoevropský prajazyk interjekce, patrně dost hojné, ale které interjekce dob historických jsou data prajazykového, to s nějakou pravděpodobností lze stanovit jen v několika málo případech; většinou, i při úplné shodě několika jazyků, na prajazykový původ usuzovati nelze — jsou tu poměry docela jiné než u jiných kategorií slovních. Je tu ještě jedna věc velmi podstatná, která znesnadňuje a vždy bude znesnadňovati úplné poznání slov tohoto druhu: více než kde jinde záleží zde na způsobu pronesení, na tom, co se shrnuje pod slovem akcent v nejširším smyslu slova (intonace, výška tónu, důraz a pod.), to dodává vlastně slovům těmto významu: odtud to, že táž interjekce, t. j. interjekce obsahující tytéž hlásky, má často toliký význam a to ne v různých jazycích, ale i v jazyce témž (na př. lat. *ah* je »Ausruf zur Bezeichnung des Schmerzes, Unwillens, der Verwunderung, der Freude und des Mitleids«, str. 7, nebo portug. *ah* je »Bezeichnung von Vergnügen, Schmerz, Verwunderung, Liebe, Haß,« ib.). Tato stránka, tak podstatná při slovích tohoto druhu, uniká nám při interjekcích, jež známe jen z památek psaných, vůbec a nebývá (a ani snad nemůže být) dost podrobně zaznamenávána při interjekcích mluvy současné. Známe tedy při interjekcích jen hmotu bez elementu ji oživujícího a tedy velmi nedostatečně.

Autor naší rozpravy je si v theoretickém úvodě své studie vědom nesnázi, s nimiž je spojeno zpracování thematic, jímž se obírá, a vytýká v předmluvě své práci cíl zcela skromný: bude spokojen, obrátí-li jí pozornost k tomuto předmětu. Dosažení tohoto cíle není ovšem v jeho moci, ale aby ho dosáhl, bude si jistě přát každý, kdo neuspokojen ve svém očekávání odloží jistě pilnou jeho práci

Oldřich Hujer.

Drobné zprávy.

Dne 16. března 1926 zemřel na Král. Vinohradech **Frant. Ruth**, ředitel gymnasia v Hradci Králové v. v. Narodil se 12. února 1854 v Zbraslavicích na Kutnohorsku; po studiích na gymnasiu v Hradci Králové věnoval se od r. 1872/3—1874/5 studiu klassické filologie na Pražské, tehdyž ještě nerozdělené universitě. Potom působil jako profesor na gymnasiích v Klatovech, v Písku, v Čáslavi a v Praze v Žitné ul., načež byl jmenován r. 1903 ředitelem nejprve na gymnasiu v Roudnici, potom v Hradci Králové. Do výslužby vstoupil 1. března 1911. Pěknou a trvalou památku v naší literatuře filologické získal si svým Bájeslovím řeckým a římským, v Praze 1898, kde způsobem velmi zajímavým vypravuje báje antické, přibližuje při tom k výsledkům moderního zkoumání mythologického. Za to jeho časoměrný překlad Juvenala v programech gymnasia čáslavského za r. 1888/9 a 1892/3 a v Prusíkové Kroku od r. 1894—1898 přes všechnu pili nevystihuje vtipnost římského satirika. Zvěčnělý byl činným též v oborech jiných; zejména sluší připomenouti jeho slovníkovou Kroniku královské Prahy a obcí sousedních (1903). Budíž mu čestná paměť! F. G.

Nový řecko-anglický slovník počal vycházeti r. 1925 v Oxfordu (Clarendon Press). Jest to přepracování slovníku Liddellova a Scottova, sestaveného původně s užitím slovníku Passowova a vydaného po prvé r. 1843. V pozdějších vydáních byl slovník Liddellův a Scottův zdokonalován, r. 1897 vyšlo jeho 8. vydání a r. 1901 novořecké zpracování Konstantinidovo. Nové anglické vydání se začalo připravovati r. 1903 za řízení Arthura Sidgwicka, ale tento podnik byl na čas zatlačen do pozadí jednáním o nový řecký Thesaurus. Když byl úmysl vydati Thesaurus opuštěn — zejména Diels r. 1905 ukázal, jak ohromný a nemožný by to byl podnik —, vrátili se Angličané k práci o novém slovníce řecko-anglickém. Ujal se jí r. 1911 po Sidgwickovi **Henry Stuart Jones**, professor starých dějin v Oxfordu, a za pomocníka zvláště pro filologickou stránku si přibral **Rodericka Mc Kenzie**. Materiálem z medicíny, přírodních věd, matematiky, astronomie a techniky přispěli mu četní odborníci. Nový slovník Jonesův přihlíží k řeckým památkám literárním, nápisům a papyrům až do doby kolem r. 600 po Kr., vyjímaje literaturu patristickou, pro niž připravuje zvláštní slovník Darwell Stone; tato výluka mu není na prospěch. Vyniká obsažností, ale při tom je stručný; důmyslná typografická úprava činí jej přehledným a jasným i při hustém a drobném tisku. Celý slovník vyjde asi ve 14 sešitech; 1. seš. obsahuje předmluvu, seznamy excerpovaných spisovatelů a děl, sbírek a zkratk a hesla od *α* do *ἀποβαίνω* (XLIV a 192 str. kvart.); stojí 10 s. 6 d., subskripční cena celého díla je 4 £ 4 s. Nový slovník nechce dosáhnouti úplností dokladů začatý řecko-německý slovník Crönertův, ale zdá se, že jej předstihne tím, že bude v brzké době dokončen; pak bude jistě na dlouhý čas nejlepším slovníkem staré řečtiny. F. N.

Řecké ministerstvo kultu a vyučování vydává ročenku zvanou *Αρχαιολογικὸν Δελτίον*, již vyšel ročník VII. za l. 1921—1922 (jako datum vydání uveden na obálce r. 1924), a to seš. 1.—3. v jednom svazku. Obsahuje zprávy o výkopech a pracích, které podnikli řečtí archaeologové v Malé Asii za doby řecké okupace r. 1921 a 1922. **K. Kuruniotis** referuje o svých výkopech v Nyse nad Maiandrem (nyní Sultan-Hissar v blízkosti Aidinu); pracováno bylo hlavně na agorě a v radnici, o níž se zmiňuje Strabon XIV, 649. Radnice, ležící na západ od agory a oddělená od ní ulicí, má podobný půdorys jako radnice miletská a pochází v úpravě, jak se nám zachovala, z doby císaře Antonina Pia, kdy byla starší radnice, snad ještě ta, kterou znal

Strabon, úplně přestavěna. Výkopy byly přerušeny katastrofou řeckého vojska v Malé Asii. Dále popisuje Kuruniotis stručně zříceniny starověké Mastaury, městečka blízko Nysy; opírá se hlavně o několik fotografií amfiteatru, nejvýznamnější to stavby nyní viditelné. (Ztrávil jsem s p. kand. arch. J. Nepomuckým za svého pobytu v Malé Asii r. 1925 několik dní studiem zřícenin tohoto města a budeme moci podati důkladnější popis nejen amfiteatru, nýbrž i ostatních zřícenin mastaurských.) Řecký byzantolog G. Sotiriou popisuje výkopy byzantského chrámu sv. Jana Theologa v Efesu, jež rovněž nebyly dokončeny; při těchto vykopávkách nalezen byl také řecký nápis II. stol. po Kr., jenž dal G. P. Oikonomovi příležitost k důkladnému výkladu v článku *Ναοιστοί καὶ Ἑορταί* (str. 258 nn.). V dodatku shrnuje K. Kuruniotis stručně ostatní činnost archaeologickou řecké správy v Malé Asii. **A. S.**

Obnova císařského Říma je heslo v dnešní Itálii velmi populární. Vše to, co bylo již dávno před válkou odbornými kruhy navrhováno a částečně i uzákoněno, chce fašistická vláda, můžeme-li věřit četným prohlášením Mussoliniho a jiných, uskutečnit se zvýšeným úsilím, sledujíc při tom ovšem také cíle politické prestiže. Prvním jejím činem bylo, že ionský chrámek na foru Boarii byl zbaven pozdních přístavků a vkusně restaurován za vedení prof. Muñoze. Odevzdal jej veřejnosti sám Mussolini v listopadu r. 1925 a tento akt byl velkou fašistickou slavností. Pro tuto budovu ujal se název starověkými prameny nezaručený: »tempio della Fortuna Virile« (viz Brtnického Topografií str. 296). Tento zdařilý podnik je však jenom nepatrnou částí obnovovacího programu, jak jej vyložil na př. guvernátore města Říma F. Cremonesi v nádherně illustrovaném měsíčníku »Capitolium«, vydávaném římskou obcí (roč. I., 1925, č. 7). Hlavní body onoho programu jsou: 1. Rekonstrukce krásného oltáře »Pacis Augustae« z r. 13 př. Kr. ze zlomků, rozptýlených po rozličných museích a postavení jeho na náměstí kapitolském. 2. Obnova divadla Marcellova. 3. Odkrytí a úprava císařských for. Na foru Augustově se již pracuje delší dobu. 4. Zboření staveb hyzdících okolí fora Boaria. 5. Vykopání a úprava zbytků Círku Maxima. 6. Obnovení výkopů v paláci »domus aurea Neronis«. Z mnohých jiných projektů zaslouží zvláště pozornosti izolování mausolea Augustova, jež je nyní známou koncertní síní, ale je zcela zastavěno soukromými domy a domky. Celý tento program je těsně spojen s úpravou komunikace a s problémy asanačními. Treba znovu opakovati, že tyto projekty vznikly již před fašistickým převratem. Jest otázka, podaří-li se fašistické diktatuře opatřiti takové peněžní prostředky, aby mohly býti provedeny slibované podniky. Na př. sama úprava císařských for je plán téměř fantastický, u něhož by výsledek sotva nahradil velké finanční oběti. **J. L.**

Na Kapitoliu v Římě bylo v r. 1925 zřízeno a počátkem letošního roku otevřeno nové městské museum antik »Museo Mussolini«. Postavena byla pro ně nová, prostá budova hned za palácem konservátorů, na místě, kde stávalo jedno křídlo paláce Caffarelli. Část tohoto paláce, jenž byl, jak známo, před válkou sídlem německého archaeologického ústavu, byla zbořena, aby se mohlo prozkoumati místo, na němž stál chrám Jova Kapitolského. Našlo se však málo. Pěkně byla odhalena tufová zeď jedné z cel chrámových. Lze ji spatřiti jednak z chodby, spojující nové museum s palácem konservátorů, nebo ze zahrady. V této zahradě bylo vystaveno několik, většinou anonymních mramorů, fontána pak byla ozdobena sousoším pergamského slohu, představujícím koně, přepadeného lvem. Vlastní museum je uspořádáno historicky. V centrální síní, v níž je odhalena jiná část tufového zdiva, jsou velké sochy Jova, Junony a Minervy a několik replik klassických děl V. stol. př. Kr. V dalších pěti místnostech jsou postupně sestaveny památky umění etrusko-latinského, nápisy, oltáře a pod. z doby republikánské, skulp-

tury ze IV. stol. př. Kr., z doby hellenistické, konečně památky stylu novoattického a sbírka ikonografická. Všechny tyto místnosti jsou však neveliké. Museo Mussolini se prozatím nerovná ani kvalitou ani kvantitou sbírek ostatním velkým muzeím římským. Předností jeho je arci vědecké uspořádání. Materiál sám není pro Řím nový. Značná část byla prostě přenesena z městského antiquaria. Že se ze sbírek, jež se návštěvníku jeví jako pokračování a rozšíření musea konservátorského, stalo samostatné museum Mussoliniovo, o tom rozhodovaly důvody politické. Způsob, jímž vůdce fašismu tu oslaven, je ve shodě s tím, že se fašismus vědomě hlásí k tradicím římského imperia a že Mussolini prohlašuje nepokrytě Augusta za svůj vzor. Ve stěně ústřední síně je dedikační nápis obsahující též obrat příznačný pro sebevědomí fašistického Říma, že museum bylo zřízeno »anno III ab Urbe per lictorias cohortes occupata« (k pochodu fašistů na Řím došlo r. 1922.). J. L.

Velmi dobré průvodce po Itálii vydává italská turistická organizace ve sbírce »Guida d'Italia del Touring Club Italiano«. Dosud vyšly tyto části: 1. Piemonte, Lombardia, Canton Ticino (ve 2 svazcích). 2. Liguria, Toscana, Emilia (2 sv.). 3. Sardegna. 4. Sicilia. 5. Le tre Venezie (3 sv.). 6. Italia Centrale ve 4 svaz. Zde třeba zvláště doporučit průvodce po Římě, jenž vyšel r. 1925: L. V. Bertarelli, Italia Centrale, quarto volume: Roma e dintorni. Je to práce mnoha let, na níž se účastnili přední italsí odborníci, takže touto součinností vzniklo dílo opravdu zdařilé. Má přes 850 stran, z čehož je věnováno asi 200 stran částí historické a praktické, na 500 stran vlastnímu topografickému popisu, rozdělenému na 29 kapitol, zbytek nejbližšímu okolí Říma, bibliografii a rejstříkům. Ilustrací tu sice nenajdeme, zato však značný počet krásně provedených map a plánů. Prvního vydání vyšlo 320.000 exemplářů. Členům italského Touring Clubu se posílá zdarma. Pro nečleny stojí 30 lir. J. L.

Znamé italské nakladatelství Fratelli Treves zabývalo novou ilustrovanou sbírkou »Il fiore dei musei e monumenti d'Italia«. Je to jakýsi druh průvodců, jenž se však liší od obvyklého typu tím, že po stručném úvodu následuje 50 celostránkových fotografií, doprovázených na protější straně výkladem. Alfonso Bartoli, inspektor výkopů na Foru a Palatinu, uspořádal tak svazek č. 1.: Il Foro Romano. Il Palatino, Rob. Paribeni, ředitel Národního Musea v Římě, svazek č. 3.: Il Museo alle Terme di Diocleziano. Reprodukce jsou dobré. Jednotlivé svazčky, vydávané též s textem v jiných světových jazycích, jsou po 7 lirách. J. L.

Krásnou knihu o řeckých reliefech uveřejnil G. Rodenwaldt: Das Relief bei den Griechen, v Berlíně 1923 v nakladatelství Schoetz a Parrhysius. Text tvoří kapitoly jen volně mezi sebou spojené, jednající o látce spíše s hledisek věcných; určeny jsou především pro širší obecnost. Hlavní části jsou ilustrace, hojné a zdařilé; mnoho jich představuje památky známé, ale leckteré podávají obrazy méně běžné, na př. č. 94—97 nedávno objevené archaické reliefs athenské. Cena knihy je ovšem dosti vysoká (váz. 132 Kč). A. S.

O nejstarších dějinách peloponueských pojednal I. P. Harland: The Peloponnesos in the bronze age, Harvard Studies 1923, str. 1—61. Soudí, že původní neolithické obyvatelstvo bylo kolem r. 2500 zatlačeno aegejským obyvatelstvem, jež o půl tisíciletí později přišlým. Minyové byli pak vystřídáni Achaji kol r. 1400, a dorský vpád kol r. 1100 znamenal konec bronzové kultury a poslední etnografický převrat. Se stanoviska praehistorického i historického jeví se výklad Harlandův málo spolehlivým; zejména jeho mínění o Minyích je více než povážlivé. V. G.

Rozsáhlého díla *K. J. Belocha* o řeckých dějinách vyšel právě v 2. vyd. svazek IV. část 1. (Griechische Geschichte, IV: Die griechische Weltherrschaft. Erste Abteilung, v Berlíně u W. de Gruytera & Co. 1925). Silný svazek obsahuje dějiny hellenistické od doby Alexandra Velikého až asi do r. 220 př. Kr. Jako vždy, i v tomto díle věnuje Beloch bedlivou pozornost dějinám politickým a hospodářským, z dějin kulturních ještě nejvíce poesii a filosofii; náboženství vychází velmi zkrátka. Lze doufat, že zbývající svazek bude vydán v dohledné době a že se spisovatel dožije dokončení druhého vydání svého díla; starověké dějiny E. Meyera, jemuž Beloch tento svazek připsal, zůstanou už asi torsem vůbec, zejména ovšem ve svém 2. vydání. A. S.

K nejzajímavějším odstavcům kulturních dějin doby hellenistické patří sledování orientálních vlivů na řecké představy náboženské a eschatologické. Nevelkým co do rozsahu, ale obsahově zajímavým příspěvkem je tu nová knížka *Hugona Gressmanna* Die hellenistische Gestirnsreligion (Leipzig 1925, Hinrichs, za 1·80 mk.), jež dobře ukazuje nejenom na představy astrálně mytické, které přešly v této době do myšlení západního, ale i na příčiny, proč se tak stalo. Vykládá, že se chaldejská astrologie rozšířila jednak proto, že budila zdání exaktní vědy a tím vycházela vstříc vkusu doby, jednak spatřovala se v ní za všeobecného politického, společenského a mravního rozkladu možnost zachytiti kus pevného a neměnného řádu světového. Astrologie se šířila ruku v ruce s messiášskou myšlenkou. V. G.

Zajímavé otázky o vlivu orientálním na řeckou filosofii věnoval pěknou knihu pražský badatel *Theod. Hopfner*, Orient und griechische Philosophie (Leipzig 1925, I. C. Hinrichs, str. 90, za 2·40 mk.). Nejprve probírá a posuzuje starověké zprávy a dovozuje obšírně jejich nesprávnost. Správně poukazuje na nízkou úroveň orientálního myšlení se stanoviska exaktně vědeckého i nábožensky filosofického a pak probírá poměry, za kterých se Řekové v pozdní době hellenistické seznámili s orientální kulturou, i důvody, proč byly i pro minulost uznávány vzájemné styky a působení. V 7. a 8. odstavci pěkně vykládá o pronikání theosofických a mystických nauk od východu a jejich náhlém převládání, počínaje I. stoletím před Kr. Závěrečná kapitola shrnuje důvody, jimiž jsou vyvrácena starověká i novodobá tvrzení o východním původu nejstarší a klassické filosofie řecké. V. G.

Ve Winterově *Sammlung slavischer Lehr- und Handbücher*, již nyní po smrti Leskienové řídí E. Berneker sám, jakožto 5. číslo první řady (Grammatiken) vydány nově ve zdaněném manuovém otisku dva dosud hojně vyhledávané díly srovnávací mluvnice Miklosichovy, díl II. (Stammbildungslehre, Manulneudruck der Erstausgabe von 1875. Heidelberg 1926. XXIV a 504 str. Váz. za 17 Mk.) a díl IV. (Syntax, Manulneudruck der Erstausgabe von 1868—1874. Heidelberg 1926. XII a 896 str. Váz. za 280·50 Kč). Tak se pokračuje v této sbírce, jež dosud vybudována ze všech podobných sbírek Winterových nejméně, alespoň přetisky osvědčených a potřebných knih starých. Ve třetí řadě této sbírky (Texte und Untersuchungen) vyšly po Trautmanově vydání stč. Alexandreidy (v I. F. 44. 1917. 122 n.) v posledních letech nové dva svazky: Die Verba reflexiva in den slav. Sprachen von A. Margulies (1924. Str. VIII a 283. Za 7, váz. za 8·50 M.), o němž podána bude ještě zpráva podrobnější, a *Grünenthalovo* vydání staropolského statutu wislického (Das Statut von Wislica in polnischer Fassung. Kritische Ausgabe. 1925. 108 str. Za 5, váz. za 6·50 M.).

Slovanský ústav v Štrasburce. Prof. L. Tesnière, slavista štrasburské university, napsal do Bulletinu duchovnědné fakulty této university (4^e Année, n° 2, 1^{er} décembre 1925) informativní článek o slovanském ústavě v Štrasburce (L'Institut de Langues et Littératures

Slaves de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, 4 str.). Ústav byl založen r. 1919 prof. Mazonem a vybudován byl tak, že poskytuje dnes všech důležitých pomůcek vědeckému pracovníku. Knihovna tohoto ústavu má více než 1300 inv. čísel (mezi nimi celé kolekce časopisů, slovníků, sebraných spisů a pod.). České oddělení bylo zařízeno naším ministerstvem školství a nár. osvěty, které přispělo i k oborům ostatním a které mimo to vysílá každoročně do Strassburku několik stipendistů, majících možnost informovat o našich poměrech. Slavistika se v Štrasburce, k slovanským zemím nejbližším, pojímá, jako ve Francii vůbec, v nejširším smyslu slova; ale přece se běže zvláštní zřetel k jazykovému studiu ruštiny, pro niž je tu ustanoven také lektor, a češtiny, jak je tradicí od prof. Mazona. To, že letošního roku studují dva členové štrasburského semináře, Francouzi, slavistiku v Praze, je dokladem tohoto zájmu. Štrasburský ústav jest významným střediskem slovanských studií na francouzském východě.

Jos. Kurz.

Zajímavou studii o názorech indických grammatiků o vzniku a vývoji jazyka staroindického napsal *Prabhat Chandra Chakrabarti* (Linguistic Speculations of the Hindus, otisk z XII. (1924—1925) ročníku Journalu of the Department of Lettres, vydávaného kalkuttskou universitou). Práce je rozdělena na dva díly: v díle prvním spisovatel, jenž je docentem sanskrtu na kalkuttské universitě, probírá theorie různých grammatiků o vzniku jazyka. Je známo, že se jazyk stal u Indů záhy předmětem důkladného studia, vidíme to jak ze sestavení padového textu hymnů védských, z prātiśakhjī, z Jāskova Nirukta, tak z pozdější Pāniniový Aṣṭādhyāji i Patañgaliova Mahābhāṣja. Víme, že také v Indii byla probírána otázka, zda jazyk byl dán člověku z vůle boží (*īśvarācchā*), či vznikl-li jako produkt lidského ducha (*indrijanitjam vačanam*); P. Ch. Chakrabarti znova ukázal, že sami staří indiští theoretikové jako Jāśka a jiní si byli dobře vědomi rozdílu mezi jazykem spisovným a jazykem skutečně mluveným, dále že t. zv. sanskrt byl kdysi v určité době jazykem živým, ale že později byl mluven jen třídou vzdělanou, jak zřetelně vyplývá z tvrzení Patañgaliových. Spisovatel promlouvá též, celkem správně, o poměru jazyka védského k sanskrtu, o poměru sanskrtu k jazykům prakrťským a o přejímání cizích slov do sanskrtu. Ovšem tvrzení, že jazyky prakrťské se vyvinuly přímo ze sanskrtu (str. 131), správné není, některé prakrťské formy, jako nom. pl. m. pr. -āhō (pā. -āsē), instr. sing. a-kmenů na -ā, instr. pl. pr. -ēhim (pā. -ēhi), pronominální tvar *amhē* atd. ukazují, že sanskrt jest sesterským jazykem jazyků prakrťských. V díle druhém pojednává spisovatel o semantice. Indiští grammatikové počínajíce již Jāskem hleděli si nejen formy slova, nýbrž i jeho významu. Také indiští grammatikové uvažovali o poměru slova a jeho významu, zda význam tkví v slově jako jeho potence (*śaktiḥ*), či byl mu dán z něčí vůle (*saṅkēṭhena*), a již Bhartṛhariovo Vākya-padījam stanoví, že nejistý význam slova vyplývá 1) z věty, 2) ze souvislosti, 3) ze smyslu, 4) z vhodnosti, 5) z místa a 6) času (*vākjāt, prakaraṇād, arthād, āucītjād, deśakālatāt*). Tak rekneme-li v čas jídla *sāindhavaḥ ānaja*, je patrné, že si žádáme soli, třebaž *sāindhavaḥ* znamená i »kůň«. Spisovatel pak pojednává o změně významu, synonymech, o přenesení významu, o rodě stále na podkladě zpráv indických theoretiků. Pojednání je přehledné, téměř bez tiskových chyb a tvoří cenný příspěvek k sanskrťské grammatice.

V. L.

R. 1908 nalezl dr. *Otto Schrader*, nyní professor kielské university a nástupce Deussenův, tehdy ředitel knihovny Theosofické společnosti v Adjāře u Madrásu, čtyři upanišady, které byly sice známy obsahem, neboť byly pojaty do sbírky 50 upanišad Mohammeda Dara Sakoha z r. 1656 a tím i do latinského překladu Anquetila Duperrona z r. 1801—2, ale jejichž sanskrťského textu jsme dosud neměli. Schrader vydal r. 1908

jen jeden z textů a nyní vydává S. B. Belvalkar všechny čtyři texty: »Four unpublished upaniṣadic Texts« v Madráse 1925. Všechny čtyři upanišady jsou krátké. První z nich Bāṣkalamantrōpaniṣad podává v 25 strofách rozhovor mezi Mēdhātithim a Indrem o nejvyšším cíli. Méně jednotný jest druhý text, Čhagalejōpaniṣad, která jedná o povýšenosti duše nad tělem, užívající známého přirovnání, že tělo bez duše jest jako vůz bez vozataje. Aršējōpaniṣad podává rozmluvu védských mudrců: Viśvāmitra, Džamadagniho, Bharadvādže, Gautama a Vasiṣṭha o podstatě brahmana. Konečná je definice Vasiṣṭhova, která ztotožňuje brahma s ātmanem. Nejen duchem, nýbrž i slovným výrazem shoduje se tato upanišada místy s Čhāndōgjōpaniṣadou. I Jadžňavalkjova záporná definice (ovšem bez uvedení jména Jadžňavalkjova) nēti, nēti, nēti, jest zde. Nejméně zajímavý jest čtvrtý text: Śaunakōpaniṣad. Počíná se po způsobu brāhman: dēvāsuraḥ samjattā āsan; tēṣāṃ Indrō na pratjapadjata a jedná o kouzelné síle posvátné slabiky ōm.

Text místy není jistý, neboť vydavatel jej mohl založiti jen na jediném rukopise knihovny adjáské (v dévanagarí kašmířského typu). V. L.

Časopis *Indogermanische Forschungen*, jež po smrti Brugmannově vedl Streitberg sám, budou nyní, svazkem 44. počínajíc, redigovati F. Sommer a A. Debrunner. Vedení známé publikace *Indogermanisches Jahrbuch* přejímají po Streitbergovi XI. svazkem, který bude obsahovati obvyklou bibliografii za r. 1924 a 1925 a má vyjít v první polovici r. 1927, počínaje A. Debrunner a W. Porzig. — Časopis *Archivio glottologico italiano*, jež vydává G. Goidānich, bude nadále vycházeti ve dvou samostatných částech, z nichž jedna bude věnována jazykovědě románské, druhá pracím o ostatních jazykových větvích a studiím o obecných otázkách jazykovědných; tuto část říditi bude dosavadní vydavatel tohoto časopisu G. Goidānich, onu známý romanista M. Bartoli. — *Weigandův* »Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache«, jehož vyšlo 29 ročníků ve 20 svazcích (a jeden, obsahující rejstříky ke všem těmto svazkům, ještě má vyjít), přeměněn byl v »Balkan-Archiv. Fortsetzung des Jahresberichtes des Instituts für rumänische Sprache«. Ke změně té vedlo vydavatele, nyní reditele tři ústavů, rumunského, bulharského a albánského, při universitě lipské, přesvědčení, že k náležitému poznání osobitosti jednotlivých jazyků balkánského poloostrova (míněny jsou především rumunština, bulharština a albánština) je nutné soustavné studium toho, co je těmto jazykům společné a co charakterisuje tyto jazyky jakožto jazyky balkánské. Stýká se tedy nová tato publikace věnovaná balkánským otázkám svým účelem velmi úzce s *Baričovým Archivem* za albanasku starinu, jezik i etnologiju (srv. o něm LF. 51, 1924, 61), jež i otázky albanologické řeší v jejich souvislosti s jazyky sousedními a vůbec neobmezuje se jen na themata albanologická, nýbrž věnuje pozornost otázkám balkanologickým vůbec, jak ukazují takové články posledního dvojsešitu (1.—2. sešit III. svazku, 1926, 305 str.), jako je článek *Trombettiho* »Saggio di antica onomastica mediterranea«, nebo *Ostirův* »Vorindogermanische (alardische) Zahlwörter auf dem Balkan«, nehledě ani k recensím a zprávám, jež si všimají věcí týkajících se balkánského poloostrova vůbec. — V Kodani založen nový mezinárodní časopis pro filologii severskou (*Acta philologica scandinavica*), v němž má se soustřediti vědecká práce o tomto předmětu; proto vedle původních prací, jež mají býti psány anglicky, francouzsky nebo německy, bude přinášeti referáty a každoroční bibliografii prací týkajících se jazyků severských.

Lukianovy aesthetické názory.

Napsal K. Svoboda.

Poznati názory velikého umělce o umění a kráse je vždy zajímavé. Můžeme jimi měřiti a částečně i vysvětlovati jeho díla, a věříme, že umělec, spíše než kdo jiný, nás může poučiti o podstatě uměleckého tvoření. Lukianovy aesthetické výklady zaslouží pozornosti také z té příčiny, že z jeho doby není zachován žádný soustavný spis aesthetický a že jsou tedy pramenem pro poznání tehdejší aesthetické theorie. Souborně vyloženy dosud nebyly. Při jejich rozboru musíme dbáti toho, že Lukian nepsal soustavných, vědeckých spisů, nýbrž dialogy a deklamace, a že tedy nesmíme bráti každý jeho výrok doslovně.

Lukian neuvažoval soustavně o kráse, jako ani o jiných otázkách metafysických. Spis *Χαρίδωμος ἡ περὶ κάλλους*, kde jest oslavován krásný hoch a při tom se mluví o kráse, jest obecně uznáván za nepravý.¹ Je v něm také málo co zajímavého. Ukazuje se, že bozi i lidé touží po kráse (6 n., 16 n.), že milujeme krásu a nemůžeme se jí nasytiti (23 n.), že všechna umění k ní směřují (25), že jí dbáme i ve věcech potřebných, jako při řádění vojska, při výzdobě domu nebo lodi (25), a že krása vyniká nade všechny etnosti (26). I v líčení touhy po kráse (23 n.) i v pojetí krásy jako ideje, v níž mají lidé a věci podíl (26), je zřejmé následování Platona. Ve věcech všedního života hledal krásu Sokrates (Xen. Oikon. 8).

Zmínky o kráse nacházíme ovšem u Lukiana často. Vedle běžných slov *καλός*, *κάλλος* a opaku *αἰσχροῦς* a místo nich užívá rád slov *εὐμορφος* (»krásné podoby«), *εὐμορφία* a opaku *ἄμορφος* (Eik. 11, H. eik. 2 n., 6, Oik. 2, 7, 11, 17, Alektr. 26 a j.), jež se vyskytují již u spisovatelů doby klassické, attických i neattických, ale pořádku. Pojmeme ne totožným, ale blízkým kráse je Lukianovi půvab (*χάρις*, též *ἡφροδίτη*). Hledá ho v umění slovesném (Lexif. 23, Skyth. 11, Zeux. 2, Prom. log. 3) a stavitelském (Hipp. 5, 7²). V době císařské byl půvab důležitou hodnotou aesthetickou. O půvabu řeči mluvil Dionysios Hal. (Lys. 11 a j.) a spisovatel »o vznešenu« (34, 2), o půvabu soch Dion Chrys. (XII 52), o půvabu v slovesném umění, přírodě i životě jedná Ps.-Demetriův spis *περὶ ἐρμηνείας* (130 n.), kladený zpravidla do doby kol r. 100 po Kr.

¹ E. Ziegeler (Studien zu Lucian, progr. Hameln 1879, str. 8) se domnívá, že vznikl koncem II. nebo počátkem III. stol. po Kr.

² Spis *Ἰππίας ἡ βαλανείων* se pokládá nyní většinou za pravý.

O krásných věcech soudil Lukian — ryze sensualisticky — že nám přinášejí libost (*τὸ τεργνόν*), rozkoš (*ἡδονή*) (Oik. 10, 19). Tvrdil, ač v pochvalném popise, rhetorické hříčce, že krása působí i na zvířata, neboť kůň běží s větší chutí po krásném, t. j. měkkém a schůdném svahu, jako by s ním závodil, a páv na jaře rozvírá a ukazuje svá křídla, závodě s krásou přírody (Oik. 10 n.). Působení zrakové krásy líčil tak, že »vtéká očima do duše« (t. 4) a že se stýká s jejími nejvhodnějšími částmi (19). První obraz (tok krásy) jest již u Platona (Faidr. 31, 251 B).

V oboru smyslovém rozeznával Lukian krásu zrakovou a sluchovou. Onu stavěl výše. Vykládal, že slova (a patrně vůbec sluchové dojmy) rychle přechají, kdežto libost z viděného trvá. Právil, že by duše dala přednost kráse mléčícího páva před zpěvem slavičím i labutím. Odvolával se na výrok Herodotův (I 8), že uši jsou méně důvěřivý než oči, a na mythos: Odysseus odolal zpěvu Seiren, avšak krásou Gorgon lidé zkameněli, t. j. — podle rationalistického výkladu Lukianova — byli jí omámeni, zbaveni řeči (Oik. 18 n.). Otázka o poměru zraku a sluchu byla řešena v kruzích sofistů: již před Lukianem bral Dion v pochybnost výrok Herodotův a dokazoval, že oči lze tíže přemluvit než sluch (XII 71). Lukian hájí opačného mínění. Snad znal myšlenku Platonovu, že, přišedše na svět, vnímáme krásu smyslem nejbystřejším, očima (Faidr. 31, 251 D). Ale je možné, že naň vskutku působily silněji dojmy zrakové než sluchové, že tedy náležel typu zrakovému (visuálnímu); nasvědčoval by tomu také jeho nepatrný zájem o hudbu, o němž promluvíme níže.

Lukian mluvil jak o kráse přírody, tak o kráse umění, třeba s jich výslovně proti sobě nestavěl. Popisoval krásu přírody — louky na jaře, pavího peří, klidného moře (Oik. 11 n.¹) — jako to činívali básníci a řečníci doby císařské. Krásu umělou, sítě, srovnával s krásou přírodní, jara a louky (Oik. 9), ale i opačně přirovnával krásu lidského těla k výtvarům sochařů, malířů a básníků (Eik. 3 n.). Prvý způsob je přirozený, druhý je umělejší, strojenější.

U lidského těla žádal ladný vzájemný poměr jednotlivých částí; nazýval to souměrností (*συμμετρία, ἑμμετρία*) — to je pro to vlastní název — nebo eurhythmii (*εὐρυθμία*) nebo harmonií (*ἁρμονία*). Mluvil o souměrnosti a harmonii zubů (Eik. 9), o souměrnosti nosu, o eurhythmii zápěstí (t. 6),² o souměrnosti celého těla, ani tlustého, ani hubeného, ani příliš vysokého, ani nízkého (Anaeh. 25, II. eik. 4, Orehes. 75³). Mezi těmito pojmy nečinil rozdílu; poměr délky, šířky a výšky stavby nazýval jednou souměrností (Hipp. 7), po druhé eurhythmii (Oik. 6). S rozčlenění

¹ V Erotēs 12 je líčen háj Afroditi v Knidu, ale spis se většinou opírá Lukianovi.

² V Erotēs 14 se mluví o eurhythmii zad a rhythmů nohy.

³ O pravosti spisu *περὶ ἀρχήσεως* pochybovali někteří badatelé.

času byl přenesen pojem rytmu na prostor, ba i na duševní život, již u Herodota, Euripida, Platona, Xenofonta (v. slovníky). Pojmu harmonie se užívalo vždy o jakémkoliv souladu.

U člověka stavěl Lukian v duchu platonském krásu duševní nad tělesnou; za nejdokonalejší krásu měl spojení obé (Eik. 11). Je to starý řecký ideál kalokagathie.

Pojmu umění Lukian nikde nevymezuje. V Parasitu¹ dává sice stoickou definici umění, »soustava osvojených poznatků, prospěšných životu« (4), a dokazuje podle ní žertovně, že příživnictví je pravým uměním, ale umění (*τέχνη*) tu má široký význam, v řečtině obvyklý, krásného umění, vědy i řemesla. Krásné umění odlišuje Lukian od ostatních jeho účelem. Jím je potěšení, zábava, okouzlení, kdežto ostatní umění jsou užitečná. Práví o básníku, že okouzluje posluchače a usiluje o jejich potěšení (Zeus trag. 39), o svých řečech, že jsou jen pro potěšení a pro zábavu (Prom. log. 2), o zlatém platanu perského krále, že v něm nebylo ani umění, ani krásy, ani potěšení (Oik. 5). Že umění řečnické a básnické okouzluje a působí rozkoš, učil již Gorgias (Hel. 8 n.). Také Aristoteles soudil, že umění především baví, budí rozkoš (Polit. VIII 5, 1339 b 15, Poet. 14, 1453 b 12 a j.). Zato Platon sice uznával kouzelnou moc umění (básnictví), ale žádal od něho též užitku (Polit. X 8, 607 B).

Platon a Aristoteles pokládali za podstatný znak všech krásných umění, že napodobují. Lukian mluvil o napodobení, jak uvidíme, jen při výtvarném umění a při tanci, ale ne tak důrazně. Za důležitější měl volné vymýšlení, nezpoutané skutečností. Právil, že básníci a malíři jsou »podle starého výroku« neodpovědní (H. eik. 18), že sny, básníci a malíři jsou svobodní a že vytvářejí Kentaury, Chimairy a Gorgony, jež nebyly (Hermet. 72). Měl na mysli obraznost, fantasii, třeba slova toho neužíval. O obraznosti jako prameni slovesného tvoření mluvil před ním již spisovatel »o vznešenu« (15, 1 n.). Klassická theorie napodobení ustupovala v době císařské romantičtější theorii obraznosti; o napodobení se mluvilo dále, ale jen o napodobení starých spisovatelů.

Ač zdůrazňoval Lukian v umění volnou hru obraznosti, přece stavěl v duchu klassického umění krásu, dokonalost provedení nad novost myšlenek. Vypráví, že byl nespokojen, když jeho posluchači chválili pouze novost, nezvyklost jeho výkladu a nevšimli si jeho krásných slov, bystrých myšlenek, attického půvabu, harmonie, umění; to jsou hlavní věci a novost jest jen přídavkem. Proto prý dal Zeuxis jednou zakrýti a odnésti svůj obraz, zpozorovav, že si lidé všímají jen novosti námětu, jen »bláta umění« a ne přesnosti práce (Zeux. 1 n., 7). Jindy říká,

¹ O jeho pravosti byly také vyslovovány pochybnosti, ale většinou se uznává za pravý.

že by mu nestačilo, kdyby se jeho umění zdálo jen novým, neopírajícím se o předlohu, avšak ne půvabným, krásným. Vypravuje, jak pohořel Ptolemaios u Egyptanů, když jim ukázal dvě zcela nové věci, černého velblouda a dvojbarevného člověka. Diváci se děsili nebo smáli; více si vážili rytmu a krásy než novosti (Prom. log. 3 n.). Podobný protiklad volnosti a omezení je již u Horatia: uznává, že se básníci a malíři smějí čehokoliv odvážit, ale nedovoluje jim, spojovati věci k sobě nenáležící (ad Pis. 9 n.).

Jako na lidském těle hledal Lukian také v uměleckém díle soulad jednotlivých částí. Nazýval je harmonií, souměrností nebo eurhythmii, nečině mezi těmito pojmy, jak jsme viděli, přesného rozdílu. Nečinivali ho ani dřívější aesthetikové. Říkal, že ke kráse nestačí smíšení z krásných věcí, nýbrž že směs musí býti harmonická a souměrná. Spojením krásného koně a krásného člověka vzniká ošklivý Kentaur, ale z vína a medu může vzniknouti nej příjemnější směs. Lukian sám prý spojuje vážný dialog s rozpustilou komoedií, třeba si jsou velmi nepodobny. Ale také hudebník spojuje při intervallu dvou oktáv tón nejvyšší a nejnižší (Prom. log. 5 n.). Jindy chce Lukian sestaviti z různých uměleckých děl obraz ženy »co nejrythmičtěji« (Eik. 5). Mluví »o rovnosti (t. j. poměrnosti) a harmonii částí k celku« v obraze (Zeux. 5), o eurhythmii v malířství a sochařství (Enyp. 13, Orches. 35), o eurhythmii a souměrnosti v stavitelství (Hipp. 7, Oik. 6), o harmonii, eurhythmii a souměrnosti v tanci (Orches. 25, 72, 81).

Lukian uznával za nutné pro umělce přirozené nadání (*φύσις*), umění (návod, *τέχνη*), po případě též cvičení (*ἀσκείν*). Umění učí, jak se má užití přirozených schopností, jak lze dojiti rychle a snadně cíle. Lukian o tom jedná se zřetelem k dějepisci: žádá pro něho vrozenou bystrost, vycvičení v řeči a umění. Jako obdobu uvádí zápasníka a výkonného hudebníka. Při nich mluví jen o nadání a umění (Hist. 35 n.); cvičení počítá patrně k umění. Podobným způsobem soudil jistě i o ostatních uměních. Nadání, umění a někdy též evik (zvyk) pokládali za podmínku umělecké činnosti Isokrates (XV 187 nadání, návod a evik), Aristoteles (Poet. 8, 1451 a 24, Rhet. III 1, 1404 a 15 nadání a umění, Poet. 1, 1447 a 19, Rhet. I 1, 1354 a 4 nadání, zvyk a umění) a v době bližší Lukianovi Dionysios (Thuk. 34, 896 nadání a umění), spisovatel »o vznešenu« (2, 1 n.; 8, 1; 36, 4 nadání a umění), Horatius (ad Pis. 295 nadání a umění) a Quintilian (II 19 nadání a učení, III 5, 1 nadání, umění a cvičení).

Posouzení uměleckého díla pokládal Lukian za věc smyslů a někdy i rozumu. Aspoň říkal, že k ocenění krásy domu nepostačuje jen zrak, nýbrž je třeba též uvažování (Oik. 6). Při domě jde totiž také o účelnost. O tom, má-li dbáti umělec soudu jiných lidí, nesmyslel vždy stejně. Jednou vyprávěl, jak Feidias

opravoval své dílo podle soudu diváků, neboť »mnozí vidí více nežli jeden, byť to byl Feidias« (H. eik. 14). Dával také rady řečníku, jak by mohl dojiti chvály množství (Lexif. 22). Ale jindy říkal, že se hudebník nemá starati o úsudek davu, nýbrž jen o nejlepší znalce (Harmon. 2) a že dějepisec nemá tak usilovati o chválu vrstevníků jako spíše budoucnosti (Hist. 61). Také spisovatel »o vznešenu« chtěl, aby umělec pomýšlel na soud budoucích věků (14, 3).

Přistupme k Lukianovým názorům o jednotlivých uměních. Vyjdeme od stavitelství, jež stojí na rozhraní mezi řemeslem a krásným uměním. Lukian o něm mluví ve dvou spisech. V jednom (*περι τοῦ οἴκου*) popisuje síň, ve které mluví, ve druhém (*Ἰππίας ἢ βαλανείου*) lázně, zbudované stavitelem Hippiou. Rhetoři a básníci doby císařské rádi popisovali obrazy, sochy a stavby.

U obou staveb chválí Lukian především užitečnost, účelnost. U síně vytýká, že se v ní dobře šíří hlas (Oik. 3), že je obrácena k východu (6) a že má mnoho světla (1, 6). U lázní chválí pevné základy (Hipp. 4), vhodnou polohu k světovým stranám (7), hojnost světla (4 n.) a vhodné vnitřní zařízení (5 n.). Účelnost byla antickému staviteli vždy prvním příkazem. Sokrates říkal, že krásný dům je ten, ve kterém se dobře bydlí, a žádal proň vhodnou polohu k světovým stranám a hojnost světla (Xen. Apom. III 8, 8 n.). Vitruvius chtěl, aby stavitel hleděl k pevnosti, užitečnosti a půvabu (I 3, 2), a velikou váhu kladl na vhodné světlo (I 2, 7).

Dále chválí Lukian u obou staveb ladný vzájemný poměr rozměrů, délky, šíře a výše (Oik. 6, Hipp. 7); u lázní vytýká též vhodný poměr k okolí (Hipp. 4, 8). Vitruvius měl správný poměr rozměrů za důležitý úkol stavitelův (I 2, 2 n.).

Strop síně, kterou Lukian popisuje, byl ozdoben zlatem. Lukian chválí, že se jím neplývalo. Přirovnává strop ke skromné a krásné ženě: stačí jí málo skvostů, kdežto ošklivá nevěstka se jimi všecka pokryje (Oik. 7). Dále srovnává strop s hvězdnou oblohou; praví, že obloha, všecka ohnivá, by nebyla krásná, ale hrozná. Také připomíná, že zlato na stropě není neúčelné, jen pro potěšení, nýbrž osvětluje, ozařuje síň (8). Vidíme, že žádal jednoduchou a účelnou výzdobu. Chtěl, aby byla síň posuzována ne očima barbarů, podle perské okázalosti, nýbrž zrakem člověka skromného, ale nadaného (6). Kromě stropu popisoval ještě nástěnné malby (22); v lázních se zmiňuje o výzdobě sochami a kamenným obkládáním (Hipp. 5 n.).

V Hippiovi mluví též o staviteli. Vynáší jeho důmysl, vtip (4) a říká, že je důkazem moudrosti, vymyslet něco krásného ve věcech zcela obyčejných, jako jsou lázně (8). Chválí také stavitele, že znal mechaniku, geometrii, musiku, optiku, astronomii (3). Podobně Vitruvius žádal, aby měl stavitel důmysl a znal mimo

jiné geometrii, hudbu, hvězdářství (I 1, 3). Rozumí se, že tyto shody s Vitruviem nedokazují, že by byl Lukian na něm závislý, nýbrž že jeho úsudky o stavitelství neobsahují nic zvláštního, co by nebylo tehdy obecným majetkem vzdělanců.

Často mluví Lukian o sochařství a malířství. Jeho zájem se zdá zcela přirozený: sám vypráví, že jeho strýc byl sochařem a že byl dán k němu do učení, ježto rád hnětl sošky, ale že s učení sběhl (Enyp. 1 n.). Ale jistě také působila na něho záliba tehdejších rhetorů v popisování uměleckých děl.

Za hlavní nebo jednu z hlavních ctností výtvarného umělce měl přesnost (*ἀκρίβεια*). Nazýval Apella, Parrhasia, Aetiona, Eufranora přesnými umělci (Misth. 42) a vychvaloval přesnost různých obrazů (Oik. 9, 21). Stejně soudil jistě též o sochách.¹ Požadavek ten není v rozporu s výrokem, že malíř je volný, neodpovědný (H. eik. 18, Hermot. 72). Volnost se týká jen vymýšlení neskutečných námětů. Přesnosti žádal od výtvarného umělce Aristoteles (Poet. 4, 1448 b 11, Eth. Nik. VI 7, 1141 a 9) a spisovatel «o vznošení» (36, 2). Požadavek ten vyplynul zajisté z přesvědčení, že výtvarné umění má napodobiti věrně přírodu.

Při různých příležitostech vypočítává Lukian jména starých sochařů, Kalamida, Feidia, Alkamena, Polykleta, Myrona, Praxitela a j. (Eik. 4, Hermot. 19, Enyp. 8, Thys. 11, Zeus trag. 7 a j.). Uvádí i některá jejich díla, jako Kalamidovu Sosandru, Alkamenovu a Praxitelovu Afroditu, Feidiovu Afroditu lemnijskou a Amazonku (Eik. 4), Feidiova Dia a Polykletovu Heru (Enyp. 8), Myronova Diskobola, Polykletova Diadumena a j. (Filops. 18). Některé sochy popisuje. Tak znázorňuje nesnadný postoj Diskobolův: «... nakloněn k vyhození disku, obrácen k ruce s diskem, trochu klekaje levou nohou a jako by se měl vztýčiti po vrhu» (Filops. 18). Rád velebí krásu zobrazeného těla. U Praxitelovy Afrodity knidské chválí vlasy, čelo, krásnou kresbu obočí, vlhkost, jas a půvab očí, u Alkamenovy Afrodity «v zahradách» tváře, přední část obličeje, konce paží (u ramenou), rhythmus zápěstí a krásný tvar úžicích se prstů, u Feidiovy Afrodity obrys celého obličeje, jemnost líceí a souměrný nos, u jeho Amazonky pravidelná ústa a šíjí, u Kalamidovy Sosandry cudnost, vznešený, skrytý úsměv a úpravný šat (Eik. 6). Byla to vesměs díla slohu idealisujícího. Jednou popisuje dílo realistické, podobiznu korintského vůdce Pellicha: «... břichatý, holohlavý, poloobnažený, s několika vlnajícími vousy, s patrnými žilami, podobný samému člověku» (Filops. 18). Tyto popisy svědčí o pečlivém pozorování soch a veliké lásce ke krásnému tělu. Neobsahují ryze odborných pozorování, ale nebylo k nim ani příležitostí.²

¹ Přesnost sochy se chválí v Erotēs 14.

² Podobný je popis Afrodity knidské v Erotēs. Připomíná se lehký úsměv bohyně (13), rhythmus zad, široké boky, krásný oblý tvar hýždí,

Odborněji, se zřetele slohu, posuzuje Lukian díla starších sochařů, Hegesie (zpravidla se zve Hegias), Kritia, Nesioty. Říká, že jejich postavy byly spoutané, svalnaté, tvrdé, přesně oddělené čarami (Rhet. did. 9). Není jisto, zda tato charakteristika je jeho majetkem. Je ve srovnání slohu starých řečí a soch, a podobná srovnání činili již Cicero (Brut. 70) a Quintilian (XII 10, 7), opírajíce se o starší literárnědějepisné prameny.

Ve »Snu« mluví Lukian o sochařství jako zaměstnání. Srovnává s ním sofistiku (vl. vzdělání, *παιδεία*) a velmi ji vynáší. Práví, že sochař je vždy řemeslník, nikým nevážený (9), nížce smýšlející a starající se o krásný rhythmus a tvar svých děl, ne sebe sama (13); naproti tomu sofistika prý ozdobí duši etnostmi i touhou po kráse (10) a přinese slávu (11). Rozumí se, že tato slova nesmíme brátí zcela do opravy.

Lukian soudil, že sochař nemůže podati celé krásy lidské, neboť mu chybí barva (Eik. 7). Stavěl tedy malířství nad sochařství, pokud jde o výrazové prostředky. Popisoval podrobně tři staré obrazy: Zeuxidovu Rodinu Kentaurů (Zeux. 4 n.), Apellův obraz Pomlavy (Diabol. 4 n.) a Aetionův obraz svatby Alexandrový (Herod. 5 n.). Přiznává, že je neoborníkem a proto že nechce posuzovati to, co »má celou sílu umění«, totiž dokonalou kresbu, přesné míšení a kladení barev, vhodný stín, poměry velikosti, rovnost (poměrnost) a harmonii částí k celku. To přenechává zákům umělců (Zeux. 5). Čtyři složky malířského umění, o nichž tu mluví — kresba, barva, stín, souměrnost — jsou rozvedením dvou základních, tvar a barva, které vytýkal Platon (Krat. 39, 431 C a j.) a Aristoteles (Poet. 1, 1447 a 18). Lukian chce tedy popisovati jenom obsah, námět obrazů. To činil většinou i u soch. Ale je si vědom nesnadnosti takového popisu. Říká, že z pouhých slov, bez barev, tvarů a místa — tu jmenuje, nehledě k místu, jen dva prostředky malířské jako Platon a Aristoteles — lze těžko sestaviti obrazy, neboť »malba slovy je prázdná« (Oik. 21). Uvědomuje si tu, dávno před Lessingem, hranice výtvarného umění a básnictví. Uvažovalo se o nich již dříve mezi sofisty: Dion dokazoval, že básnictví je bohatší než výtvarné umění, neboť slovy lze všechno vyjádřiti (XII 64).¹

Na obraze Zeuxidově popisuje Lukian dějiště, postoj Kentaurů a chválí hlavně spojení živlu lidského a zvířecího: u muže je spojeno divoké vzezření s úsměvem, u ženy přechází povlovně koňské tělo v lidské, u mláďat je spojena jemnost s divokostí (Zeux. 4 n.). Hlavní váhu klade tedy na povahu osob a ideu celého díla.

ani příliš hubených, ani příliš silných, sladký úsměv kyčlí (!) a přesný rhythmus stehen a lýtek (14).

¹ Na souvislost Dionova výkladu s problemem Lessingova »Laokoonta« upozorňuje Ueberweg-Praechter, Grundr. d. Gesch. d. Phil. d. Altert.¹¹, str. 532.

Také na obraze Aetionově popisuje místo, určuje osoby a vykládá jejich posuny, na př. Roxana se dívá k zemi, ostýchajíc se před Alexandrem, jeden Eros vlezl do brnění, jako by chtěl postrašiti ostatní, Erotové se zbraněmi mají ukázati, že Alexandros, třebaž miluje Roxanu, nezapomněl na válčení (Herod. 5 n.). I tu klade důraz na výraz osob a myšlenku obrazu.

U Apellova obrazu opět určuje postavy a popisuje jejich posunky i výraz, na př. Pomluva je vzrušena, neklidná, jakoby šílená a hněvivá, osočený jinoch vztahuje ruce k nebi a volá bohy za svědky, Závist hledí pronikavě atd. (Diabol. 4 n.). Tento obraz byl asi Lukianovi vzorem pro allegorický obraz, který sám navrhuje ve spise *περὶ τῶν ἐπὶ μισθῶ συνόντων* (42 n.). Dvě z navržených postav, Klam a Pokání, byly též na obraze Apellově. Lukian chce zobraziti dlouhý děj: k Bohatství přichází člověk, toužící po zbohatnutí, vede ho Naděje, pak Klam a Služba, jež ho odevzdají Námaze a ta zase Stáří. Na konci odchází jako zbědovaný stařec. Jak by bylo možno vylíčiti na jednom obraze tak rozsáhlý děj, o tom Lukian neuvažuje.

Z jiných starých obrazů vybírá nejkrásnější části, aby jimi vyzdobil podobiznu krásné Pantheie: z Eufranorovy Hery běže vlasy, z Polygnotovy Kasandry (v lesce Knidských v Delfech) obočí a načervenalé líce a vůbec od Polygnota jemný šat, z části přilehající, z části poletující, od Apellovy Pakaty (jindy zvana Pankaste nebo Pankaspe) tělo ne zcela bílé, narůžovělé krví, od Aetionovy Roxany rty (Eik. 7).

Několik obrazů od soudobých malířů popisuje v řeči *περὶ τοῦ οἴζου*. U všech chválí »přesnost umění a užitek ze zobrazených starých dějin« (21). Jindy o užítku z umění nemluví. U prvního obrazu, zachránění Andromedy, pak zvlášť vytýká, že je na něm vystižen (»napodoben«) i stud a strach panny i láska a odvaha jinochova i děsné vzezření obludy (22). Při druhém obraze, zavraždění Aigisthově, pochvaluje, že je Klytimestra zobrazena již jako zavražděná, položená na lože, čímž se malíř vyhnul vylíčení tohoto hrozného činu (23). Uпоминаá to na radu Aristotelovu (Poet. 14, 1453 b 7 n.) a Horatiovu (ad Pis. 179 n.), nepředváděti na jevišti hrozné výjevy. U ostatních obrazů vykládá jen náměty: Apollonův miláček si hraje se psem (24), Persius utíná hlavu Medusinu (25), Hefaistos pronásleduje Athenu (27), Orion jde k Heliovi (28), Odysseus je prozrazen, že předstírá šílenství (29), Medeia se chystá k vraždě dětí (30). Jen u některých postav upozorňuje na výraz tváře, na př. Apollon se usmívá (24), Palamedes předstírá zuřivost (29), Medeiny děti se bezstarostně smějí (30).

Vymyšlené obrazy popisuje v Toxaridu.¹ Zdobily prý chrám Orestův a Pyladův ve Skythii a líčily jejich osudy. Malíř chtěl

¹ Spis se uznává nyní většinou za pravý.

prý zobrazili oddanost, obětavost přátel (6). Lukiana zajímá vždy u obrazu námět, idea a výraz osob; u soch podání lidského těla, ale zase více po stránce obsahové než slohové.¹

Mnohem menší zájem měl Lukian o hudbu. Mluví o ní zcela povšechně, neosobitě. V »Obrazech« vynáší Pantheinu hru na kitharu, a to přesný rhythmus (vl. »přesné zachovávání harmonie, t. j. postupu tónů, takže nepřekračuje rhythmus«), souzvuk mezi zpěvem a hrou, obratnost prstů a ohebnost údů. Hra Pantheiina prý překoná zpěv lednáčka, cikády, labutě, slavika i hru Orfeovu a Amfionovu. Kdo ji slyší, je mu, jako by spatřil Gorgonu anebo uslyšel Seireny (14). O mocném dojmu z Gorgony a Seiren mluvil Lukian i jindy (Oik. 19).

V »Harmonidu« praví o sobě píštěc, že dovede pískati přesně co do výše tónů, vyluzovati čistý tón, obratně klásti prsty i při rychlé hře, udržovati rhythmus, býti v souzvuku s písní sboru a zachovávatí ráz toniny, a to vzrušený v tonině fryzské, opojený (»bakechický«) v lydské, vážný v dorské a něžný v ionské (1). Složky výkonného umění hudebního se vypočítávají po obakrát téměř stejně. Z různých tonin jmenuje Lukian jen čtyři, nazvané prostě podle hlavních řeckých kmenů. Platon jmenoval kromě nich ještě mixolydskou a syntonolydskou (Polit. III 10, 398 E n.) a hudební theoretikové jich uváděli ještě více.

Malý zájem Lukianův o hudbu je ve shodě s jeho názorem, který jsme již poznali, o mocnějším působení viděného než slyšeného. Řekli jsme také, že snad náležel typu zrakovému. Ale i jiní sofisté se zajímají více o výtvarné umění a o básnictví než o hudbu.

Básnictví bylo přirozeně sofistům blízké: řeč užívá týchž prostředků jako báseň, totiž představ, slov, po případě i rhythmů a sofistická řeč chce nahraditi báseň. Ráda se zdobí citáty ze starých básníků.

Lukian opakuje několikrát »starý výrok« o volnosti básníkův (H. eik. 18, Hermot. 72, Hist. 8) a mluví — v duchu starých básníků a filosofů (Demokrita, Platona) — o básnickém opojení, o inspirování Musami (Rhet. did. 4, Hist. 8, Dem. enk. 4²). Říká, že básníkovi je jediným zákonem jeho vůle, zdání, že smí zapřáhnouti k vozu okřídlené koně, jeti přes moře, přes pole, řetězem zvednouti zemi a moře, přirovnávati lidi k bohům (Hist. 8). Ale byl přílišný skeptik, aby věřil doslovně onomu opojení. Vkládá do úst Diovi slova, že básníci mluví pravdu, pokud jsou opojeni Musami, ale básní-li sami, mýlí se (Zeus elench. 2). A Timon se směje pomateným (vl. hromem zasaženým, *ἐμβρόνιτος*) básníkům, že musí klásti hojná epitheta, jsou-li v nesnázích s metrem (Tim. 1). V *Διάλεξις πρὸς Ἡσιόδον*, o jejíž pravosti

¹ Nepřístupný mi byl spis H. Blümnerův *Archaeologische Studien zu Lucian* (Vratislav 1867).

² Spis *Δημοσθένους ἐγκώμιον* bývá někdy pokládán za nepravý.

se arci někdy pochybuje, praví Hesiod, že zaň básnily Musy a že se nesmí žádati od básníků, aby bylo vše do poslední slabiky dokonalé, a vytýkati jim, »teče-li něco v proudu básně nepozorovaně mimo«, neboť mnoho skládají pro metrum a libozvuk (4 n.). Lykinos namítá, že božské opojení, jež vniklo Hesiodovi verše, nebylo zcela spolehlivé, neboť básník nesplnil všeho, co byl slibil (9). Lukian často paroduje Homerovy verše a báje (Charon 4 n., 14, 22, Thys. 3, 18 n., Zeus trag. 6, 11, Alektr. 2); následuje v tom svého vzoru, Menippa (srv. R. Helm. Lucian und Menipp, str. 19, 171). Není jediný sofista, jenž se dívá s patra na básnění. Jeho vrstevník Ailios Aristides říkal, že básníci nemusí mluvit pravdu (XLV 1 K.), že se mohou všeho odvážiti (2), že pro metrum vkládají zbytečná slova (10) a že prósa je přirozenější a původnější (8).

Za přední úkol básníkův, jako vůbec umělcův, pokládal Lukian působiti zábavu, potěšení; tím omlouval vymyšlení nepravdivých bájí. V *Zeús τραγικός* praví, že Homerovy báje jsou lživé, že básníci nedbají pravdy, ale chtějí okouzlit posluchače, očarují je metrem a omámí mythem; vše to dělají pro zábavu (39 n.). Podobně ve *Φιλοψευδής* vytýká kdosi Homerovi a básníkům, že podávají lži v krásných slovech a metrech (2), ale namítá se mu, že přimísili k vůli posluchačům do svých skladeb zábavný mythos (4). Vymyšlený mythos a verš jsou tedy Lukianovi hlavními prvky básně. O právu básníkův, vymýšleti mythos pro zábavu, mluvili Strabon (I p. 20), Horatius (ad Pis. 151, 338) a Plutarch (de aud. poet. 2, 16 a)¹; byla to patrně theorie, rozšířená od doby hellenistické. Ve verši viděl již Gorgias hlavní znak básně (Hel. 9); Aristoteles s tím nesouhlasil (Poet. 1, 1447 b 13).

Lukianovi, tak jako jiným spisovatelům doby císařské, byl Homer představitelem básnictví. Jmenuje ho velmi často, téměř dvěstěkrát (srv. O. Buchwald. Homer in Lucian's Schritten, progr. Zhořelec 1874, str. 5), arci leckdy, jak jsme viděli, se mu posmívá. Zvláště chválí jeho malířské umění. Chtěje popsati krásnou ženu, volá na pomoc nejprve sochaře, pak malíře a konečně »nejlepšího z malířů« Homera (Eik. 8). Je to arci v rozporu s jiným jeho výrokem, že malba slovy je prázdná (Oik. 21). Kromě Homera uvádí častěji Hesioda (Ikaromen. 27, Menipp. 3, Thys. 8) a Pindara (Ikaromen. 27, Alektr. 7, Hipp. 7, Eik. 8).

Vlastním výrazovým prostředkem Lukianovým byla umělá prósa. Ji chtěli již starí solisté Gorgias a Thrasymachos nahraditi poesii; v jejich stopách šli solisté doby císařské. V *Δημοσθένους ἑγκώμιον* říká, že také prosaik, nejen básník, potřebuje jakéhosi božského opojení, nemá-li se zdát nízkým, všední mysli (5). Někteří jeho názory o próse lze poznati ze spisu *πὺς δεῖ ἱστορίαν*

¹ Místo Strabonovo a Plutarchovo uvádí Kiessling-Heinze k Hor. ad Pis. 151.

συγγραφεῖν, třebaž se týká především dějepisectví. Vede tu přesnou hranici mezi dějepísem a básnictvím. Dovoluje sice, aby myšlení dějepiscovo bylo někdy básnické, na př. při líčení bitev (45), ale jinak ho varuje, aby neužíval, leda s největší opatrností, básnických ozdob, totiž báje a pochvaly (enkómia); ježto dějepisec nemá verše, jsou ozdoby ty tím nápadnější. Dějiny tak vyzdobené se podobají Herakleovi v službách Omfalíných. Každá věc má vlastní krásu, která se nesmí přenášeti jinam (8, 10 n.). K mythu a verši, jež pokládal Lukian jindy za prvky básně, tu připojuje enkómion. Ač je básníci doby císařské rádi skládali, přece je měl spíše klásti na vrub řečníkům. Dále vylučuje z dějepisu básnická, zvláště homerská slova, neboť jsou v rozporu s ostatní prostou mluvou (22). Konečně zavrhuje nádherné, rozsáhlé, »tragické« předmluvy (proímia), jež bývají v rozporu s vlastním skromným obsahem (23). Prvou neshodu srovnává s hercem, majícím na jedné noze vysokou botu, na druhé střevíc (22), druhou s Erotem, jenž by měl Herakleovu nebo Panovu škrabošku (23). Žádá tedy jednotný sloh prosaický. Básnické prvky vylučoval z prósy již Aristoteles (Rhet. III 2, 1404 b 4). Přirovnání k dítěti se škraboškou Herakleovou neb tragickou je též ve spise »o vznešenu« (30, 2) a u Quintiliana (VI 1, 36); po prvé ho snad užil peripatetik Hieronymos (u Filodema Rhet. I 199 S.¹).

Odlučuje-li Lukian dějepis úplně od básnictví, je to v soulase s jeho přesvědčením, že dějepis má přinášeti jen užitek a toho dosáhne pouze podáním pravdy; o příjemnost, krásu dbáti nemusí (9, 42).² Hledá tedy v dějepise pravdu s užtkem, jako hledal v básni vymyšlené báje s přijemnem.

V dile dějepiscově vytýká několik složek. První jsou myšlenky (*γνώμη*, *ροῦς* 43 n.). Proti nim stojí jejich vyjádření, řeč (*φωνή*, *ἔκφυρσις*, *λέξις* 43, 45). Kdežto myšlenky jsou plodem nadání, jest jejich vyjádření spíše dílem cvičení a napodobení starých spisovatelů (34). V řeči rozeznává pak výběr slov (*ὀνόματα* 44, ale též *λέξις* 48), figury (*σχήματα* 44) a rhythmický sklad (*συνθήκη τῶν ὀνομάτων* 46). Vedle toho se ještě zmiňuje o uspořádání látky (*τάξις* 48). Celkem je to pět částí. Podle toho pak stanoví postup práce dějepiscovy takto: dějepisec sestaví ze shromážděné látky náčrt neokrášlený a neučleněný, pak »přidav pořádek, zavádí krásu a zbarvuje mluvou, dává figury a rhythmus« (48). Krásu tu spojuje asi i s pořádkem i s mluvou, figurami a rhythmem. O jednotlivých částech dává tyto předpisy: myšlenky buďtež závažné, upřímné, pravdivé, někdy i básnické, na př. v líčení bitvy (43 n.). Za to řeč se drž při zemi, pozvedej se jen s krásou a velikostí myšlenek, buď jim co možná blízká, ne příliš

¹ Místo Quintilianovo a Filodemovo uvádí Jahn-Vahlen k *π. ὅψ.* 30, 2.

² Rozumí se, že pro tuto a jiné myšlenky Lukianovy by bylo možno uvésti obdoby u starších spisovatelů, zvláště u Polybia, ale netýká se to již aesthetiky.

vzrušená (45), také ne prudká a periodická jako u řečníka (43); jejím předním cílem buď jasnost. Slova nebudtež ani nezvyklá ani zcela všední. Figury mají býti nenápadné (44). Rhythmus buď střední (*εὐκρατος καὶ μέση*); takty nemají býti ani příliš od sebe vzdáleny ani příliš hojně, neboť prvé je drsné, nepříjemné a druhé nesprávné (46).

Tyto myšlenky a rady nejsou původní; jsou vesměs čerpány z běžné rhetorické theorie, založené na Isokratovi a Aristotelovi. Protiklad myšlení a řeči jest u Isokrata (IV 9. IX 10 n. a j.), u Aristotela (Rhet. III 1, 1404 a 19; 10, 1410 b 27 a j.), u Dionysia (Dem. 25, 1032 n.; 51, 1112 n. a j.). Dionysios (Thuk. 34, 896) a spisovatel »o vznešenu« (8, 1) soudili, že myšlenky jsou dílem nadání, kdežto jejich vyjádření je věci umění. Oba spisovatelé doporučovali napodobení starých spisovatelů (Dion. π. μμ.; π. ὕψ. 13, 2 n.). Oba rozlišovali pět složek slovesného díla, myšlenky, uspořádání, výběr slov, složení a figury (Dion. Dem. 51, 1112 n., Thuk. 21, 861 n.; π. ὕψ. 1, 4; 8, 1). Cicero zahrnoval v dějepise periodickou a prudkou mluvu řečníků (orat. 66).¹ Aby řeč byla zcela přizpůsobena myšlence, žádal Aristoteles (Rhet. III. 2, 1404 b 14; 7, 1408 a 10) a spisovatel »o vznešenu« (30, 2). Isokrates doporučoval v řeči obyčejná, nebásnická slova (IX 10). Aristoteles mluvu jasnou, ani nízkou ani příliš vznešenou (Rhet. III 2, 1404 b 3 n.). Střední rhythmus chválil Aristoteles (t. III 8) a Dionysios (π. συνθ. 21, 146 *εὐκρατος*; 24, 186 *μέση*... *εὐκρατος*).

Složky slovesného díla, jež jsme poznali, vytýká Lukian i jindy. V »Herodotu« radí, aby se napodobovala Herodotova krásná slova, jejich harmonie a jeho bohaté myšlenky (1). Harmonií myslí především rhythmickou skladbu; téhož výrazu užíval Dionysios (π. συνθ. 22, 148 n.) a spisovatel »o vznešenu« (39, 1). V »Zeuxidu« počítá mezi spisovatelovy přednosti krásná slova, bystré myšlenky, mimo to půvab, soulad a umění ve všem (21). Půvab v řeči hledal také Dionysios (Lys. 11 a j.) a spisovatel »o vznešenu« (34, 2). V »Lexifanu« jedná podrobně o výběru slov. Posmívá se spisovatelům, který odevšad shání slova starobylá a nezvyklá nebo je sám tvoří (17, 20), kárá ho, že k slovům, jež se mu zdají krásná, chce přizpůsobiti myšlenku, místo aby nejprve připravil myšlenku a pak ji ozdobil slovy (24). Varuje ho před slovy nových spisovatelů a radí, aby napodobil staré, nejprve básníky, pak řečníky, potom Thukydidu a Platona, konečně komoedii a tragoedii (22 n.). Vybízí ho, aby co nejvíce dbal půvabu a jasnosti (23). Lukian bojuje za přirozený, jasný sloh, za podřízení slov myšlenkám. Četbu básníků, dějepisců, filosofů a řečníků doporučoval budoucímu řečníku Dionysios (π. μμ. 31 415 n.) a Quintilian (X 1, 27 n.).

¹ Místo Ciceronovo uvádí Sommerbrodt k Luk. Hist. 43.

— O řečnictví soudíval Lukian nestejně, podle toho, měl-li na mysli staré řečníky či nové sofisty. Prvé vychvaloval, druhé většinou příkře odsuzoval. U Demosthena shledával touž prudkost, trpkost, opojení a podobné myšlenky jako u Homera (Dem. enk. 5). Říkal — arci zřejmě lichotě řečníku, s nímž rozmlouvá — že v řečech je život, duše, oheň (Prom. log. 1). Také Aristoides hledal v řeči božský oheň (XXVIII 110 n.). V *Πητόρων διδασκαλος* praví Lukian, že vedou dvě cesty k řečnictví (6), jedna obtížná, spočívající v napodobení Demosthena a Aischina (10); druhá snadná, k níž netřeba vzdělání, avšak drzosti, nádherného šatu (15), křiklavého a zpěvavého přednesu (17), několika málo attických slov a nezvyklých, nově tvořených výrazů (16 n.). Zpěvavý přednes byl obecně vytýkán »novým« řečníkům doby císařské (srv. Norden, Ant. Kunstpr. I³, str. 375 n.). V *Δις κατηγορούμενος* se hájí, že opustil rhetoriku, poněvadž se vzdala ušlechtilého vzezření, jež měla za Demosthena, a je nalíčena jako nevěstka (31). Demosthenes je mu zástupcem starého řečnictví jako všem spisovatelům doby císařské. Chválí jeho mohutnost (*δευρότης* Msth. 25), ale také ho paroduje (Zeus trag. 15, Dis kateg. 26).

Nejčastějším námětem sofistů — nových i starých — byla pochvala, oslavná řeč. Lukian, jenž sám skládal oslavné řeči na síň, na lázně, na krásnou ženu i na mouchu, říká, že chválící řečník je volný tak jako básník a malíř (H. eik. 18). Smí užívatí přirovnání, a to zpravidla s většími věcmi, ale někdy i s menšími. Tak Homer srovnával Agamemnona s Diem, Areem, Poseidonem, ale oči Heřiny s očima kravíma (24 n.).

O tragoedii a komoedii, jež v císařské době jen živily, mluví Lukian v »Anacharsidu«. Solon tam prohlašuje — arci anachronisticky — divadlo za výchovné zřízení. Na divadle vidíme ctnosti a špatnosti starodávných lidí a jsme k oněm nabádáni, od těchto odvraceni. Herei komoedií se mohou posmívati těm, kdo si vedou špatně, neboť tak napraví je i jiné (22). Líčení neštěstí v tragoedii dojíhá k slzám. Tím, jakož i hrou na píšťalu a zpěvem, se lidé rozruší a polepší (23). Že komičtí herei napravují smíchem, uznával již Platon (Nom. VII 19, 816 D). O lidech ctnostných a nízkých, předváděných na jevišti, a o jejich štěstí a neštěstí mluvil Aristoteles (Poet. 2, 1448 a 16; 5, 1449 a 30; 13, 1452 b 34). Rozrušení slzami a hudbou a polepšení je zjednodušením jeho katharse. Jindy říká Lukian, že život tak jako divadlo jednak dojíhá (*ψυχαγωγία*) a rozesmává, jednak poskytuje příklady pevného muže (Nigr. 18). Dojetí pokládal za účinek tragoedie Aristoteles (Poet. 6, 1450 a 33). Také »pevný muž« se týká tragoedie. Smích byl vždy prohlašován za účinek komoedie.

Proti Solonově chvále divadla namítá Anacharsis, že výstroj herců, zvláště tragických, je nepřirozený, ba směšný (23). Vysoké boty, dlouhé šaty, masku s rozevřenými ústy a vypávkvy tragických herců káral Lukian i jindy (Zeus trag. 41, Orches. 27). Staro-

bylý, slavnostní šat herců se mu zdál strojený. A nejen šat, také zpěv v tragoedii mu připadal často nepřirozený. Říkal, že sneseme, zpívá-li v tragoedii Andromache nebo Hekabe, ale což zpívá-li arii Herakles, oděný lví koží a ozbrojený kyjem (Orches. 27)! Dobře cítil, že se zpěv nehodí každé osobě a každé situaci, jako to my cítíme často v nové opeře. Mnohem bližší mu byla, jako realistovi a satirikovi, komoedie. Z ní a z filosofického dialogu skládal podle vlastních slov (Prom. log. 5, Dis kateg. 33) svá díla.

Představitelem tragoedie byl mu Euripides, nejčtenější řecký tragik. Nazýval ho krásným (Apofr. 32) a moudrým (Paras. 41), ale vytýkal mu — právem — že vkládá do úst svých osob filosofické úvahy s dějem nesouvisící (Zeus trag. 41), a parodoval ho (Menipp. 1). I v citování i v parodování Euripida následoval Menippa (srv. Helm, uv. sp., str. 19, 343). Mnohem řídjěji se zmiňoval o Aischylovi (Dem. enk. 15, Apaid. 15) a Sofokleovi (Oik. 23, Symp. 25), z komiků uvádí Eupolida a Aristofana (Hal. 25, Dis kateg. 33, Filopat. 13), Menandra (Apofr. 4) a j.

Místo dramatu zaujal v době císařské pantomimický tanec. Měl své stoupence i odpůrce. Lukian ho hájil ve spise *περὶ ὀρχήσεως* proti kynickému odpůrci. O pravosti tohoto spisu se dříve pochybovalo; nyní se uznává většinou za pravý. Vskutku poznáme v některých jeho myšlenkách Lukiana. Nesmíme arci brátí všechny nadsázky doslovně. Látka je asi čerpána, jak soudí J. Jüthner (Philostratos über Gymnastik, str. 98 n.), z nějakého soustavného díla o tanci. Tak si vysvětlíme i pravidelnější dispoziční spisu — shody s dispoziční Horatiova listu k Pisonům vytkl G. Feuerherdt a E. Norden (Herm. 40, 1905, str. 514 n.) — i to, že jsou v něm některé myšlenky, jichž Lukian jindy nehlásá, ač k tomu byla příležitost; byly přeneseny z pramene.

Podle Lukiana tanec napodobuje a ukazuje skryté myšlenky, klidné stavy duševní (*ἡσυχία*) i vášnivě (*παθή*), líčí jednu lásku, po druhé hněv, jindy šílenství, zármutek (35 n., 67). Jeho hlavním prostředkem jest pohyb (62), druhým je hudba (6). V tanci je vše spojeno: zrakové dojmy i sluchové, píšťala, úder nohou, cymbál, hlas herců, píseň zpěváků (68, 78). Je v něm sloučena krása duše i těla (6), moudrost, myšlení i tělesná obratnost (69). Je vrcholem vzdělání: předpokládá znalost hudby, rhythmiky, metriky, fysiky, ethiky a rhetoriky (pokud líčí duševní stavy) a je blízký malířství a sochařství, jež stejně usilují o eurhythmii (35). Má mnohem rozmanitější náměty než tragoedie (31) a krásnější masky než komoedie (29). Kdežto jindy bývají odloučeny užitek a příjemnost, spojuje tanec obojí. Vychovává, poučuje, zušlechťuje duši (6). Bavi diváky a je zdravý těm, kdo jej provozují (71). Rozněcuje duši, otužuje tělo, okouzlují zrakem i sluchem (72). Konejší: zamilovaného přivede k rozumu, neboť mu ukáže zhoubné konce

¹ V Eroses 38 je nazván nejmoudřejším.

lásky, a zarmouceného obveselí (79). Zušlechťuje naši povahu, neboť vidíme, jak ostatní diváci nenávidí špatných a slzí při bezpráví (72). Ukazuje nás jako v zrcadle: poznáváme, co máme dělati a čeho zanechatí (81). Aby toho všeho dosáhl, je třeba, aby byl jasný, srozumitelný jako řeč (62), umírněný (67), aby v něm nebylo — stejně jako v řeči — nevksu, přehánění, změkčilosti, zdivočilosti (82).

Základní myšlenky spisu, či spíše jeho předlohy, pocházejí od starších myslitelů. Platon (Nom. II 3, 655 D n.) a Aristoteles (Poet. I, 1447 a 26) učili, že tanec je napodobením. Na Platonův výklad o tanci (Nom. VII 18, 814 D n.) se vskutku Lukian odvolává (34). Aristoteles říkal, že tanec napodobuje klidné a vášnivé stavy duševní (uv. m.). K zrcadlu připodobňoval umělecké dílo — Odyseiu — již Alkidamas (Arist. Rhet. II 3, 1406 b 11), o veselohře užil toho přirovnání Cicero (u Donata, exc. de com. 5, 1) patrně podle řecké předlohy. Jasnosti žádal v mluvě Aristoteles (Rhet. III 2, 1404 b 2, Poet. 22, 1458 a 17), pravé míry ve všem Platon (Fileb. 40, 64 E a j.) a Aristoteles (Polit. IV 11, 1295 b 3 a j.). Nejisto je, náleží-li Lukianově předloze či jemu samému zajímavá myšlenka, že tanec spojuje všechno umění; v nové době se to tvrdívá o hudebním dramatu. Do okruhu Lukianových názorů, jak jsme je poznali z jiných jeho spisů, se hlásí tyto myšlenky: tanec spojuje krásu tělesnou a duševní (6, srv. Eik. 11 o nejdokonalejší kráse těla a duše) a slyšené a viděné (78, srv. Oik. 18 n. o přednosti zraku před sluchem). Masky tanečníků jsou krásnější než herců (29, srv. Anach. 23, Zeus trag. 41 o nevhodných divadelních maskách). Diváci nenávidí lidí špatných, při bezpráví slzí a tím se zušlechťují (72, srv. Anach. 22 n. o podobném účinku tragoedie). Tanec má být jasný (62, srv. Hist. 44, Lexif. 23 o jasnosti v řeči), bez nevksného přehánění (82, srv. Rhet. did. 15 n. o přehánění v řeči). Přináší zábavu i užitek (6, srv. Hist. 9 o užítku z dějepisu, Oik 8, 20 o užítku a příjemnosti výzdoby a obrazů). Ale vlastním majetkem Lukianovým tyto myšlenky také nejsou.

Viděli jsme, že Lukian měl živý zájem téměř o všechna umění. Posuzoval mnoho děl výtvarných, ale spíše po stránce obsahové než tvarové (slohové). S dobrým, klassickým vkusem žádal všude jednoduchosti, souhlasu obsahu a tvaru; zavrhoval výstřelky nové sofistiky, ale cítil také přežilost některých starých druhů slovesných (eposu, tragoedie). Uvažoval o theorii různých umění, ale ne pronikavě ani samostatně. To je rub jeho podivuhodné všestrannosti. S jeho aesthetikou je tomu podobně jako s jeho ostatní filosofií: tvářil se filosofem, ale nebyl jím. Mluvil o různých filosofech, ale nedal si mnoho práce, aby vnikl do jejich učení (srv. R. Helm, N. Jahrb. f. klass. Phil. 9, 1902, str. 188 n.).

Grammatické a exegetické příspěvky k Novému Zákonu.

Podává **Ferd. Stiehlitz.**

(Dokončení.)

3. δύναμις ὑψίστου ἐπισκιάσει σοι.

»Duch svatý sstoupí v tě, a moc Nejvyššího zastíní tobě...«¹

Také tato slova, jež pronáší u Lukáše (I 35) archanděl Gabriel k Marii, jsou stále středem zájmu novozákonní exegese. Nechtějící se zde nijak dotýkati otázky panenského početí Mariina a ponechávající stranou rozmanité výklady starší,² věnujeme pozornost nejnovějším pokusům o výklad záhadného slova ἐπισκιάζειν. Jaký obsah tu má pojem »zastíniti«?

V komentářích se obyčejně uvádí jako doklad z Mojž. II 40 verš 34 n.: »Tedy přikryl oblak stánek úmluvy, a sláva Hospodínova naplnila přibýtek. A nemohl Mojžíš vjiti do stánku úmluvy. ὅτι ἐπεσκίαζεν ἐπ' αὐτὴν ἡ νεφέλη« (srv. i Mojž. IV 19, 15). Touto parallelou, pokud v ní chápeme slovo ἐπισκιάζειν ve vlastním smyslu, se místo Lukášovo nijak neosvětluje. Neboť u Mojžíše je představa docela konkrétní: ἡ νεφέλη ἐπεσκίαζεν, u Lukáše abstraktní metafora: δύναμις ἐπισκιάσει; mimo to jest na obou místech užito jiné vazby.

Přesto užívá této parallelu i Resch,³ ale domnívá se, že u Mojžíše nahrazuje sloveso ἐπισκιάζειν slovo hebrejského originálu, jak si jej on rekonstruuje, jež znamená »usaditi se, utábořiti se«. V tomto významu je také chápe u Lukáše a potvrzení toho shledává ve známých slovech evangelia Janova (I 14) καὶ ὁ λόγος σὰρξ ἐγένετο καὶ ἐσκήνωσεν ἐν ἡμῖν. Jan prý znal vyprávění o narození Kristově v hebrejském originálu, a na tomto místě prý stálo totéž hebrejské slovo »utábořiti se, přebývati«, jež on přeložil věrněji než Lukáš. Je tedy podle Resche Lukášovo δύναμις ὑψίστου ἐπισκιάσει σοι = σκήνωσει (ἐν) σοί.

Výklad Reschův odmítl a vyvrátil H. Leisegang;⁴ vskutku jest Reschovo vyvození významu slovesa ἐπισκιάζειν z hebrejského rekonstruovaného 'pratextu' Mojž. II 40, 35 holá fantasie, a ze slov Janových neplyne pro ἐπισκιάζειν u Lukáše nic.

¹ Překlad biblí Kralické.

² Lze je nalézt i u C. Clemena Religionsgeschichtliche Erklärung des N. T.-s (Giessen 1909) str. 223 a nn., částečně také u T. Hudce v pojednání »Článek víry: Narodil se z Marie Panny...« (Hlídka XLII. 1925), jež je psáno s hlediště čistě katolického a ne vždy dosti kriticky.

³ Das Kindheitsevang. nach Matth. u. Lukas. Texte und Unters. zur Gesch. der altchristl. Lit. X. seš. 4, str. 55 a 90.

⁴ Pneuma hagion (Lipsko 1922) str. 31 a nn.

Jiný výklad podal *J. Hehn*.¹ Vychází od významu *σκιὰ* = odraz (zvl. ve vodě), obraz² a hlavně na základě Filonova místa *σκιὰ Θεοῦ δὲ ὁ λόγος αὐτοῦ ἐστίν* (Leg. aleg. III p. 106 M.) usuzuje, že slova *δύναμις ἐν ψίστου ἐπισκιάσει σοι* znamenají: 'síla Nejvyššího bude se v tobě obraziti (sich abschatten)', t. j. vytvoří z tebe bytost podle obrazu božího. Tím vlastně dává Lukášovým slovům podobný smysl, jako má předmluva evangelia Janova, neboť úvaha tu vede k rovnici *σκιὰ (Θεοῦ) = λόγος (Θεοῦ) = Kristus*. Že to je nevhodné, vytkl Hehnovi správně *A. Allgeyer*,³ jenž trvá na tom, že je výraz *ἐπισκιάσει σοι* hebreismus. Spolehlivý výklad lze podle něho podati teprve tehdy, až bude prozkoumán všechny příslušný materiál jak řeckých, tak zvláště hebrejských představ. Příspěvky k tomu podal Allgeyer sám na jiném místě.⁴ Poukazuje na to, že sloveso *ἐπισκιάζειν* znamená u Filona 'zastiňovati, zatemňovati, zastíratí, zahalovati' a pod. I vrací se k jednomu staršímu výkladu Theofylaktovu, jehož bylo dříve častěji užíváno. V žalmu 91, 4 čteme: (Bůh) *ἐν τοῖς μεταφύροις αὐτοῦ ἐπισκιάσει σοι καὶ ὑπὸ τὰς πτερυγὰς αὐτοῦ ἐλπιεῖς*. Toto místo bylo už dávno uváděno jako paralela k Lukášovi.⁵ Jeho metafora — obraz ptáka kryjícího křídly svá mláďata — je prý i podkladem představy u Lukáše, jak tvrdí Theofylaktos (M. 123, 705 A): jako pták zakrývá svá mláďata, tak i *ἡ τοῦ Θεοῦ δύναμις ὅλην περιέλαβε τὴν Παρθένον καὶ τοῦτο ἐστὶ τὸ ἐπισκιάσαι*. Tedy: 'síla Nejvyššího tě zakryje'. Ale v uvedeném žalmu má metafora jasný a konkrétní smysl: 'Bůh tě schová pod svá křídla, abys mohl býti bezpečen'.⁶ Jaký smysl však má onen obraz v ústech andělových? Tu přece nejde jen o bezpečné ukrytí pod křídla Hospodinova, nýbrž naznačuje se, jak se to stane, že Maria počne. Allgeyer poukazuje na to, že se na jednom místě u Řehoře z Nyssy (II 218 D vyd. pařížské 1638) vyskytuje chápání Ducha svatého jako ptáka oživujícího, život budícího; v tom smyslu jest patrně rozumět slovům Lukášovým. Allgeyer je toho mínění, že je to představa neřecká; Lukáš se snažil řeckými slovy co nej přesněji nahraditi slova a pojmy semitské, představy však zůstaly původní.

Leisegang⁷ proti tomu správně namítá, že představa démona ptačí podoby jest u Řeků docela běžná, ba že i *πνεῦμα* a *λόγος*

¹ Biblische Zeitschrift XIV. (1916) str. 147—152.

² Doklady pro tento význam u Heerwerdena Lex. suppl. s. v.; srv. též *σκιὰ καὶ μύημα* u Filona (De migr. Abr. 438 M.).

³ Bibl. Zeitschr. XIV. (1916) str. 338—343.

⁴ Semasiologische Beiträge atd. v Byz.-Neugr. Jahrb. I (1920) str. 131—141.

⁵ Srv. Thes. linguae Graecae s. v. *ἐπισκιάζω*.

⁶ Doklad z Herodota I 209 o snu Kyrově věčně nijak k porozumění nepřispívá.

⁷ L. c. str. 28.

bývají srovnávány s ptákem, nebo žijí v řecké resp. řecko-židovské představě jako bytosti okřídlené. Jasný ohlas toho shledává i u Lukáše III 22: *καταβῆναι τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον σωματικῶς εἶδει ὡς περιστῆραν ἐπ' αὐτόν*. I Leisegang se domnívá, že v Lukášově *ἐπισκιάζειν* tkví původně představa, jak se nějaká pneumatická bytost blíží letem k člověku a zaclání jej svými křídly; ale odtud, jak ještě uvidíme, postupuje ve výkladu slova dále.

K jakému nepochopení vede příliš hmotné chápání místa Lukášova, je zřejmo z výkladu *F. Burga*,¹ jenž bere slovo *ἐπισκιάζειν* ve smyslu »zastřítí, zahaliti«² a dovozuje, že Bůh slibuje Marii zastřítí 'tmavým závojem, obalem', aby se na ní nejevily následky početí!

Nic nevysvětluje *T. Hudec*,³ jenž prostě praví, že »tu, jak všichni souhlasí, evangelista vyjadřuje v těchto slovech něžným a cudným způsobem, že bude to Bůh sám, který svou všemohoucností zázračně vytvoří v lůně P. Marie lidské tělo Ježíšovo.«

*H. Leisegang*⁴ spojuje vyprávění o početí Panny Marie z Ducha svatého jednak se semitskými představami lidové víry, jednak s řeckou mystikou, zvláště s prorockým 'enthusiasmem'. Pokud se týká Lukášových slov *δύναμις ὑψίστου ἐπισκιάσει σοι*, přibírá na jejich vysvětlení tři místa ze spisů Filonových.⁵ Ličí se v nich podle spekulací filosoficko-náboženských stav nitra lidského, ježž budi v člověku pneuma nebo logos boží, původce mystické ekstase. Vstupuje-li *τὸ θεῖον πνεῦμα* nebo *ὁ θεῖος λόγος* do nitra lidského, zatemňuje se rozum smrtelný. Filon užívá na označení tohoto stavu nejčastěji obrazu o západu slunce nebo o tmě, na př. *ἡ δύσις τοῦ λογισμοῦ καὶ τὸ περὶ αὐτὸν σκότος; δύντος τοῦ θνητοῦ καὶ ἀνθρωπίνου γέγγους; ἐπειδὴν δ' ἑκάτερον* (sc. *ὁ νοῦς καὶ ἡ αἴσθησις*)... *καταδύσει χρησάμενον ἀποκρυφθῆ* a pod.⁶ Ale na jednom z uvedených tří míst (*Quod deus immut.* 273 M.) užívá přímo slovesa *ἐπισκιάζειν*, a to právě tehdy, kdy mluví o tom, jak se zli duchové přibližují ženám smrtelným a plodí z nich.

Filon totiž vykládá slova Starého Zákona Mojž. I 6, 1 a nn.: »Stalo se pak, když se počali množiti lidé na zemi, a dcery se

¹ Byz.-Neugr. Jahrb. I. (1920) str. 374—5.

² Hesychios má heslo: *ἐπισκίασμένον κάλυμμα*.

³ Hlídka I. c. str. 147.

⁴ *Pneuma hagion* str. 14 a nn.

⁵ Jsou to: *Quis rer. div. her.* 511 Mang.; *De somniis* 638 M.; *Quod deus immut.* 273 M. — Pokud se týká pojmu: boží *πνεῦμα, λόγος, δύναμις*, jež se v nich vyskytují, jsou to u Filona korreláty, někdy i skoro synonyma.

⁶ Slunce jako obraz Boha, rozumu božího nebo i lidského vyskytuje se u Filona velmi často; srv. *Leg. alleg.* II 72 M.; III 94; *De somniis* I 631, 632—634; *De migr. Abrah.* 442; *De ebriet.* 364 a j.

jim zrodily, že vidouce synové Boží,¹ any krásné jsou, brali sobě ženy ze všech, kteréž oblibovali . . . Obrové pak byli v zemi v těch duech; ano i potom, když vcházel synové Boží k dcerám lidským, ony rodily jim — *καὶ μετ' ἐκεῖνο ὡς ἂν ἐπορεύοντο οἱ ἄγγελοι τοῦ Θεοῦ πρὸς τὰς θυγατέρας τῶν ἀνθρώπων, καὶ ἐγέννων αὐτοῖς.*» Filon chápe tyto 'anděly boží' jako *τοὺς ψευδαγγελ-λοῦντας*, lživé anděly, a slova 'dcery lidské' vykládá allegoricky jako *πάθη* (affekty) *τὰ κατεαγότα καὶ τεθηλυμμένα*, ale na věci to nic nemění. Právě dále: »Pokud září v duši čisté paprsky myšlení (*φρονήσεως*), jimiž mudrc vidí boha i projev jeho moci (*τὰς δυνάμεις*), nikdo z oněch 'lživých andělů' nevchází do rozumu . . . *ὅταν δ' ἀμυδρωθῇ ἐπισκιασθῇ τὸ διανοίας φῶς, οἱ τοῦ σκότους ἐταῖροι . . . συνέρχονται* (coeunt) *καὶ γεννώσιν ἑαυτοῖς.*»

Leisegang navazuje na vývody Allgeyerovy, o nichž jsme se shora zmínili, uzavírá (str. 98 n.): »Tak je také Lukášovu *ἐπισκιάζειν* podkladem původní představa, jak se letem přibližuje nějaký duch, jenž svými křídly zastínuje člověka. Z této představy se pak vyvíjí užívání slova *ἐπισκιάζειν* k tomu, aby naznačovalo přiblížení nějaké pneumatické bytosti vůbec, a nabývá v mystice ještě vedlejšího významu: zatemnění lidského rozumu, způsobené přicházejícím pneumaticem, na prospěch působení božího.«

Filonových parallel využívá po příkladě Leisegangově i E. Norden.² Početí z Ducha svatého sice uvádí ve vztah s představami egyptskými — a jeho vývody (str. 76—92) jsou podle našeho soudu většinou přesvědčivé — ale v otázce 'zastínění' dochází k týmž důsledkům jako Leisegang: »Vstoupí-li boží pneuma na člověka, je lidský rozum zatemňován, ale právě toto *σκότος τοῦ λογισμοῦ* způsobuje duševní ekstasi. Za tohoto stavu, a jen za něho, může dojít k pohlavnímu spojení bytosti božské s lidskou.« Norden pak dotvrzuje tento výklad autoritami moderní psychopathologie, vysvětlujícími ekstatické stavy 'obnubilací' mentální, zatemněním nebo zastřením rozumu.

Podle výkladů Leisegangových a Nordenových byl by tedy smysl Lukášových slov tento: »Duch boží vstoupí na tebe a moc Nejvyššího zastíní tvé smysly a rozum, uvede tě do ekstase, v níž se s tebou Duch svatý spojí: *διὸ καὶ τὸ γεννώμενον ἄγιον κληθήσεται υἱὸς Θεοῦ.*»

Novozákonní představy o Duchu svatém, jenž vstupuje na Marii, aby zrodila Syna Božího, beze vší pochyby souvisí s egyptskou theologií a s orgiastikou řeckých mysterií, jejíž mluva i pojmy přešly i do filosofie hellenistické, zejména řecko-židovské. Nechceme tím tvrditi, jak se často děje, že jest vyprávění o nadpřirozeném početí Panny Marie pouhou kopií představ odjinud převzatých.

¹ Septuaginta: *οἱ ἄγγελοι τοῦ Θεοῦ* — viz dále.

² Die Geburt des Kindes (v Lipsku 1924) str. 92 a nn.

aniž znehodnocovati toto novozákonní mysterium. Ale jako u mnohých jiných představ novozákonních bylo by i zde marno popíratí myšlenkovou příbuznost s jinými nábožensko-filosofickými představami, které se nahromadily za doby hellenistické v kulturní oblasti Středozemního moře.

Leisegangovým a Nordenovým výkladem — ježž třeba arci chápati v souvislosti s jejich ostatními výklady o »Duchu svatém« a o »narození Syna Božího«, neboť co jsme z nich zde my podali, je pouhý zlomek — byla představa, obsažená ve slovese *ἐπισκιάζειν*, podle našeho soudu správně zasazena do celého komplexu náboženských a filosofických představ, které se pojí k zázračnému vtělení Spasitelovu. Maria jest vyvolená Boží; v ekstasi, při níž jest její smrtelný rozum se smysly zatemněn mocí Nejvyššího, přijímá do sebe Ducha svatého, aby z tohoto mystického spojení s Bohem zrodila Syna Božího.

Ale co se týká představy o 'zastínění' samé, zdá se, že je z Filonových paralel, z nichž Leisegang a Norden vycházejí, právě ta nejslabší, v níž se vyskytuje sloveso *ἐπισκιάζειν* v souvislosti s oploďňováním žen smrtelných zlými duchy. Nikoli snad proto, že úlohu nadpřirozených otců v nich mají *οἱ ψευδαγγελοῦντες*, nýbrž pro neurčitost onoho 'zastínění'. Čtemeť tam (Quod deus immut. 273 M.) doslova: *ἕως μὲν γὰρ ἐλλάμπονσι τῇ ψυχῇ καθαραὶ φρονήσεως ἀνταί, δι' ὧν τὸν θεὸν καὶ τὰς αὐτοῦ δυνάμεις ὁρᾷ ὁ σοφός, οὐδεὶς τῶν ψευδαγγελοῦντων ἐπείσερχεται τῷ λογισμῷ, ἀλλ' ἔξω περιρραντηρίων ἄπαντες εἰργονται, διὰν δὲ ἀμυνδρωθὲν ἐπισκιάσθῃ τὸ διανοίᾳς φῶς, οἱ τοῦ σκότους ἑταῖροι παρενημερήσαντες πάθει¹ τοῖς κατεργόσι καὶ τεθλημμένοις. ἅς θνηταίερας εἰργκεν ἀνθρώπων, συνέρχονται καὶ γεννῶσιν ἐαυτοῖς, οὐ τῷ θεῷ.* Nachází-li tu Leisegang² zřejmou představu o 'zastínění' a zatemnění lidského rozumu démonem vstupujícím na člověka, nutno po pravdě uznati, že z místa Filonova takovou představu určitě vyvozovati nelze. Zdá se tu, že démoni číhají na okamžik, kdy se rozum zatemní, ale nic nenásvědčuje bezpečně tomu, že jsou oni původci onoho zatemnění; kdežto u Lukáše se určitě praví, že moc Nejvyššího má sama způsobiti ono 'zastínění', a význam slov *ἐπισκιάσει σοι* zdá se býti mnohem praegnantnější než Filonovo *διὰν ἐπισκιάσθῃ ἡ διάνοια*.

Případnější je druhá paralela, pokud jde o představu 'zastínění'. Filon vykládá (Quis rer. div. her. 509 a nn. M.) starozákonní verš Mojš. I 15, 12: *περὶ δὲ ἡλίου δυνάμεις ἐξαισας ἔπλεσεν ἐπὶ Ἀβραάμ, καὶ ἰδοὺ φόβος σκοτεινὸς μέγας ἐπιπίπτει αὐτῷ.* Podle výkladu 510 M. je ekstase *ἐκθρονισμὸς καὶ θεοφορίη* τὸ πάθος a 511 M. se pokračuje: »Velmi krásně

¹ O allegorickém tomto výkladu jsme se zmínili výše na str. 211.

² Pneuma hag. str. 26.

tedy označuje *τὸν ἐνθουσιῶντα* řka: 'Při západu slunce padla na něho ekstase'. Sluncem nazývá symbolicky našeho ducha (*τὸν νοῦν*). Čím je totiž v nás rozum (*ὁ λογισμός*), tím ve světě slunce; neboť onen i toto nosí světlo (*φωσφορεῖ*), toto vysílajíc do vesmíru smysly vnímatelný jas, onen pak do nás samých paprsky, jež znamenáme orgány pojmovými. Pokud tedy kolem dokola plně svítí náš rozum, rozlévaje po celé duši jakoby polední jas, jsme při sobě (vl. *ἐν ἑαυτοῖς*) a nepojímá nás od boha posedlost (*οὐ κατεχόμεθα*); jakmile však se přiblíží k západu, přirozeně na nás padá bohem naplněná ekstase a šilenost od posedlosti bohem (*κατοχωτική τις μανία*). Neboť když zazáří světlo boží, zapadá světlo lidské, a když ono zapadá, toto se vynořuje a vychází. Stává se to rád, povahám věsteckým. Neboť rozum, jenž je v nás, vychází z nás (*ἐξοικίζεται*) při příchodu božího pneumatu, a s jeho odchodem se do nás opět vrací (*εἰσοικίζεται*). Není dovoleno bytosti smrtelné obcovati s bytostí nesmrtelnou (*θνητὸν ἀθανάτῳ*). Proto zapadání rozumu a jeho zatmění plodí ekstasi a šilenost bohem nadšenou.*

Podobně vykládá Filon al'egoricky slova Mojž. I 28, 11 *ὑπὴντησε τόπω* — *ἔδω γὰρ ὁ ἥλιος*; pravít (De somniis 638 M.): 'Někteří mysleli, že je tu 'sluncem' obrazně míněno smyslové vnímání a rozum... a 'místem' boží logos, i přijali to takto: Askéta se setkal s božím logem, když zapadlo smrtelné a lidské světlo. *ἄρχι μὲν γὰρ οὗ ὁ νοῦς τὰ νοητὰ καὶ τὰ αἰσθητὰ αἰσθητοῖς οἶεται παγίως καταλαμβάνειν καὶ ἄνω περιπολεῖν, μακρὰν ὁ θεῖος λόγος ἀφέσκηεν* ἐπειδὴν δὲ ἐκότερον ἀσθενείαν ὁμολογήσῃ τὴν ἑαυτοῦ καὶ τρόπον τινὰ καταδύσει χρησάμενον ἀποκρυφθῆναι, προὔπαντι δὲ δεξιούμενος εὐδὺς ὁ ἑφεδρος ἀσκητικῆς ψυχῆς ὁρθὸς λόγος, ἐαυτὴν μὲν ἀπογιγνώσκουσης, τὸν δὲ ἐπιφοιτῶντα ἔξωθεν ἀφανῶς ἀναμενούσης.* Na tomto místě však opět není zřetelně naznačeno, že onen stav *ἀσθενείας* a *καταδύσεως* způsobuje *ὁ θεῖος λόγος*; spíše tu proniká, jako i částečně na místě před tím uvedeném a také jinde u Filona, představa dvou vnitřních stavů, jež se prostě časově vystřídávají.

Co však nejvíce zaráží při všech třech paralelách, jest, že se všude nějak určitě naznačuje, že jde o zatemnění rozumu, smyslového vnímání, myšlení a pod. Tak je tomu i ve dvou případných paralelách, jež Leisegang uvádí z pozdějších křesťanských spisovatelů: Origena (c. Cels. VII 4) *πνεῦμα, τὸ σκότος καταχέαν τοῦ νοῦ καὶ τῶν λογισμῶν* a Chrysostoma (in Psal. 44, 2) *ὁ δαίμων, όταν εἰς τὴν ψυχὴν ἐμπέσῃ, πηροῖ τὴν διάνοιαν καὶ σκοτοῖ τὸν λογισμόν*. Ale evangelista prostě praví *ἐπισκιάσει σοι*, beze všeho jiného určení, z něhož by bylo možno souditi, co bude předmětem 'zastínění'.

Způsob, jakým se užívá metaforý o 'zastínění' u Filona a Vettia Valenta,¹ může snad praegnantní výraz Lukášův osvětliti lépe než dosavadní paralely z Filona.

U Filona čteme tyto metaforý:

ὁ νοῦς... ἐπισκιάζει ταῖς αἰσθησεσι (Leg. alleg. II 72 M.)

ἡ ἀληθὴς περὶ θεοῦ δόξα ἐπεσκιάσται (ib. II 88)

ὅταν... ἐπισκιασθῇ τὸ διανοίας φῶς (Quod deus immut.

[273])

ὥς μὴ τὸ τῆς ψυχῆς ὄμμα ἐπισκιασθῇ (De migr. Abr. 288)

τὰς ἀκριβεστάτας τῶν αἰσθησεων ἐπισκιάσαι (Jos. 49)

Takových dokladů lze uvést z Filona více. Dokazují, že se metaforý o 'zastínění' hojně užívalo, aby se jí vyjádřilo oslabení činnosti smyslové nebo rozumové nebo vůbec dění duševního. Jak Leisegang správně poznamenává, jest metaforické užívání slovesa *ἐπισκιάζειν*² velmi otřelé. A dodejme: tak otřelé, že už pouhé sloveso *ἐπισκιάζεσθαι* samo může znamenati 'zastínění' smyslů nebo rozumu. Tak mluví Filon o lidech (Quod deus immut. 288 M.): *βραχὲν χρόνον ἐπισκιασθέντες διὰ τῶν δεισιδαιμονίας συμβόλων* a Vettius Valens (110, 37 n. Kroll) uvádí, že se ve znamení Střelce rodí mimo jiné *ἐπισκιάζομενοι*. Tak se také užívá bez bližšího určení substantiva *ἐπισκίασμός*. Jeho význam nejlépe vysvitne z tohoto místa (Vett. Val. 109, 28 a nn. Kr.), kde se podává astrologický výklad o tom, *ὁ Κριὸς τί ποιεῖ σίνορ ἢ πάθος*, těmito slovy: *ἔστιν γὰρ τὸν Κριὸν καθολικῶς σημαίνειν τὰ περὶ τὴν κεφαλὴν καὶ τὰ αἰσθητήρια καὶ ὅψιν ποιεῖ οὖν ὁ τόπος... κεφαλαλγίας, ἐπισκίασμός, ἀτοπληξίας, δυσηχοίας, ἀμυρώσεις... ἀναισθησίας... καὶ ὅσα περὶ τὰ αἰσθητήρια εἴωθε συμβαίνειν... περὶ τε τὰς ἀκοὰς καὶ τοὺς ὁδόντας*. V zajímavé souvislosti se vyskytuje slovo *ἐπισκίασμός* 123, 34 a nn. Kr.: *Κρόνος καὶ Σελήνη ἐν τῷ ὑπογίῳ... (ἀποτελοῦσι) ἐπισκίασμούς ἢ καταπρωτικούς ἢ θεῶν ἢ νεκρῶν εἰδωλοποιητάς*³ *καὶ ἀποκρόφων καὶ ἀπορρίτων μύσας*. Také slovo *σκίασμός* má zajímavé sousedství 210, 5 a nn. Kr.: *ἔσθ' ὅτε μὲν οὖν χρονικοῖς πάθεισιν ἀνέρχομαι ἢ ἱεραῖς νόσοις, θεοληψίαις, μαγείαις, σκίασμοῖς, ὀρίγοπυρετοῖς καὶ τοῖς ὁμοίοις*.

Latinsky se *ἐπισκιάζειν* vyjadřuje obyčejně slovesem obumbrare. Že se i tohoto slova užívalo metaforicky o 'zatmění' něčeho — a to i smyslů — není třeba dokládati; slova ob-

¹ Upozornil naň Herwerden v Lex. supplet. a po něm Moulton-Milligan Vocabulary s. v.

² A také podobných slov (srv. na př. *συνσκιάζειν* Leg. alleg. II 78, III 93, III 18, nebo výrazy *σκότος* a *νύξ* De ebriet. 351—353, De confus. ling. 422, Quis rer. div. her. 511), ale *ἐπισκιάζειν* je nejčastější.

³ t. j. ti, kteří vidají v duchu bohy nebo zemřelé osoby.

umbratio (= ἐπισκίασμός) také, dokonce i bez bližšího určení o 'zatemnění' duševním. Významný, byť pozdní doklad pro to jsme našli v Alfonově lat. překladě Nemesiova spisu *περὶ φύσεως ἀνθρώπου*: na str. 105 (vyd. Burkhardova) se jedná o šesti druhích timoris; jsou to ocnos, verecundia, turpitudine, stupor, obumbratio a fatigatio. Dále se o nich vykládá jednotlivě a obumbratio se definuje takto: obumbratio est timor ex insolita apparitione. Tato definice je pro pojem 'obumbratio', což jest doslova ἐπισκίασμός, důležitá: Jednak v nás ihned budí představu oněch 'insolitarum apparitionum', při kterých se v dokladech řeckých shledáváme se slovesem ἐπισκιάζειν — vidíme, že tu jde v podstatě o dojem zrakový a affekt jím vzniklý, jež však jest odlišný od affektu označeného slovem stupor = timor ex magna apparitione (Alfanus); jednak poznáváme ráz onoho duševního affektu, neboť jeho nadřazený pojem je timor, a Alfanus slovem obumbratio překládá ἐκπληξίς řeckého originálu. Pak také chápeme lépe souvislost, v níž Vettius Valens často onen pojem chorobného 'zastínění' uvádí: 111, 1 ἐπισκιάζόμενοι ἢ ὀφθαλμοπόνοι; 3, 9 ἐπισκίασμούς, ἀποπληξίας; 109, 29 ἐπισκίασμούς, ἀποπληξίας... ἀμυνώσεις; 110, 35 ἀμυνώσεις. πηρώσεις, ἐπισκίασμούς a pod. A uvážíme-li, jak silně a prudce může druhdy nějaký neobyčejný zjev na mysl účinkovati, nedivíme se, uvádí-li Vettius Valeus (127, 14) ἐπισκίασμούς i za příčinu smrti.

Jak asi vznikla tato metafora o 'zatemnění' smyslů a rozumu? Leisegang, jak jsme už uvedli, soudí, že vznikla z původní představy o duchu v podobě ptačí, jež se letem blíží k člověku a stíní ho křídly. Je to možné. Mimo Řehoře z Nyssy, na nějž upozornil Allgeyer, představuje si 'moc Nejvyššího' jako okřídlenou bytost i Iuvenecus, když parafrasuje Mariino 'zastínění' (Evang. I 68 a nn.):

Virtus celsa Dei circumvolitabit obumbrans,
Spiritus et veniet purus, lectissima virgo,
ac tibi mox puerum casto sermone inbebit
magnificum gigni populis, quem credere sanctum
supremique Dei natum vocitare necessest.

Leisegang¹ sem vztahuje také doklad řeckého Thesauru *φωγαδεύων τὰ τῶν δαιμόνων ἐπισκιάσματα* a srovnává s tím slova známého pařížského papyru kouzelnického ř. 2698 a nn.: *φύλαξόν με ἀπὸ παντὸς δαίμονος ἀερίου καὶ ἐπιγείου καὶ παντὸς ἀγγέλου καὶ φαντάσματος καὶ σκιασμοῦ*. Tím arci spojuje představu 'episkiasmu' s působením 'stínu' nebo 'ducha', zemřelého, *σκιὰ*; neboť, jak správně poznamenává R. Wünsch ad I.,² je *σκιασμός* 'útok stínu, přepadení duchem'.³

¹ Pneuma hagion str. 27 p. 1.

² Aus einem griech. Zauberpapyrus, Bonn 1911.

³ Srov. i Vettia Valenta 210, 5 a nn., jehož slova uvedena výše.

Je těžko rozhodnouti, pokud smíme do metafory o 'episkiasmu' vměšovati představu *σκιά* = 'duch zemřelého'. Novověcké představy podávají tu dosti zajímavé výhledy. Sloveso *σκιάζω* znamená v nové řečtině (lidové) »děsím«. O člověku očarovaném se říká *ἀγγελοσκιάζεται*, t. j. »jest poděšen andělem = démonem.«¹

U Novověků se také vyskytuje personifikace 'stínu' — *ἴσκιος* — jako démona, jenž má vliv na osudy člověka. Zvláštním způsobem využil této lidové představy *Spyros Melas* ve svém dramatu »Syn Stínu«:² *ἴσκιος* se spojí v lásee s ženou, matkou Vanga, jenž je hrdinou dramatu. V zajímavém líčení osudné noci vyrůstá *ἴσκιος* v démonickou bytost, jež se přibližuje za víchru, burácení vln mořských a štěkotu psů. Žena se probudí po půlnoci. »Ξάφνου ἡ πόρτα ἀνοίγει σὲ κάποιο δυνατὸ φέσημα τοῦ ἀέρα, καὶ τὸ καντῆλι σβύνει!... Ἐπιάστηκε ἡ πνοή μου — Ἡ διπλωμανιαλωμένη ἡ πόρτα ἀνοίξε! Ὁ ἀέρας, ἔνας ἀέρας μανιασμένος, ἐμπῆκε μὲς στὸ σπίτι καὶ οἱ μπεριτέδες τῶν παραθυριῶν φτεροῦντίζαν στὴν κάμαρη, σὰν τὰ φτερά κάποιου ἀητοῦ!... Καὶ 'κεῖ... ἐκεῖ... — ἔνας ἴσκιος, ἴσκιος ψηλός, ἴσκιος ἀνδρώπου, σὰν ἀπὸ φῶς, μὲ πρόσωπο σὰν ἥλιο, ποὺ δλο τὸ σπίτι ἐφεξε!... Τὰ χεῖλια του, τὰ γελαστά, τὰ γελαστά τὰ χεῖλια του — σὰν διφασμένα γιὰ φιλή! Τὰ μάτια του, δύο ἄστρα, πῶς μὲ κῦταζαν! Καὶ ζύγωνε καὶ ζύγωνε... Σὰν φτεροῦντίζαμα πουλιοῦ, ποὺ τὸ ξιφρέχει τὸ γεράκι, ἐχτύπαε ἡ καρδιά μου, καὶ ἡ πνοή μου ἐπιάστηκε... Μ'ἀγκάλιασε. Σὰν κάποιονε γλυκὸν ἀέρα ἔνοιωσα νὰ μοῦ χαϊδεύῃ τὰ μαλλιά, καὶ ἀπάνω στὰ μάγουλά μου κάποιο μῦθο. Λὲς καὶ μὲ γέλησε. Ἐπρόφθασα νὰ βάλω μιὰ φωτιά, μιὰ δυνατὴ φωτιά καὶ λιγοθύμησα. — Κεῖνες τῆς μέρες ἔνοιωσα πῶς εἶχα τιασιτὴ τὸ Βάγγο...«³

Uvádíme toto líčení jako příklad moderního 'skiasmu', při němž v ekstasi dochází k spojení démona s ženou smrtelnou. Je cenné proto, že jest jeho podkladem lidová představa *ἴσκιος*, i pro vyličení světelného dojmu, jenž se vyznačuje představou až paradoxií: *ἴσκιος σὰν ἀπὸ φῶς!*

Ale, jak už řečeno, jest obtížné rozhodnouti i přes tyto paralely otázku, pokud smíme při výkladě 'episkiasmu' pomysleti na to, že na význam tohoto pojmu působila představa *σκιά* = 'duch'. Vyvinul se na př. význam slovesa *σκιάζω* = 'děsím' působením personifikace *σκιά*, nebo z původního významu 'stíním'?

¹ Srv. J. C. Lawson *Modern Greek folklore and ancient Greek religion* (Cambridge 1910) str. 288 a n. Lawson čerpá doklady ze spisu B. Schmidtta *Das Volksleben der Neugriechen*, jenž mi byl nepřístupen.

² Ὁ γυνὸς τοῦ Ἰσκιου. V Athenách 2. vyd. 1910.

³ Str. 22 a n. Dvě pomlčky naznačují, že jsou vynechána místa nezávazná.

Slovo *σκιασμός* se vyskytuje ve smyslu docela původním 'zastínění, zatmění' (na př. o tělesech nebeských, Vett. Val. 241, 27 *ἐκλείψεις τε καὶ σκιασμούς*,¹ srv. i schol. k Aratovi v. 872—6 [*Maas*, Comment. in Arat. rell. p. 501, 15] *βραχὺς τις σκιασμός*); a vedle toho také ve smyslu již uvedeném 'přepadení, poděšení duchem': i tu je dozajista nesnadné určit, pokud na tento význam působila konkrétní představa 'zastínění' a pokud personifikace *σκιᾶ*. Tim obtížnější je to určit o pojmu *ἐπισκιασμός*. Je docela možné, že tu působilo vlivů několik a mezi nimi snad i personifikace *σκιᾶ*, kombinovaná s představou okřídleného 'stínícího' démona.

Nutné však není předpokládati pro vznik této představy o 'zastínění' nějakou bytost, jež stíní člověka křídly, letíc k němu. U Filona se často metafory o zastínění nebo zatemnění užívá na označení toho zjevu, že světlé nebo svítící předměty jsou 'zastínovány', t. j. přezářovány jinými předměty, mnohem mohutněji svítícími. Filon tu téměř vždy vychází ze srovnání slunce s hvězdami, jak je vyslovuje na příklad De opif. mundi 13: *αἱ φαντασθῆναι τῶν τοσούτων ἀστέρων οὐκ ἀμαυροῦνται μόνον, ἀλλὰ καὶ ἀφανίζονται τῇ τοῦ φέγγους ἀναχύσει*. Tohoto obrazu pak nejednou užívá o lidském rozumu a o smyslech, jak n. i. ně účinkuje světlo božského logu a pod.; na př. De ebriet. 364: *ὥσπερ γὰρ ἀναιτίλας ὁ ἥλιος ἀποκρύπτει τοὺς ἀστέρας, τῶν ἡμετέρων ὄψεων ἀθρόον τὸν ἑαυτοῦ καταχέας φέγγος, οὕτως ὅταν τῷ τῆς ψυχῆς ὄμματι (= ὁ νοῦς, srv. Quod deus immut. 279) ἀμιγεῖς καὶ καθαρῶταται καὶ τηλαυγέσταται τοῦ φωσφόρου θεοῦ νοηταὶ ἐναστράψωσαν αὐγαί, κατιδεῖν οὐδὲν ἔτερον δύναται ἐπιλάμψασα γὰρ ἡ τοῦ ὄντος ἐπιστήμη πάντα περιανγάζει, ὥς καὶ τοῖς λαμπροτάτοις ἐξ ἑαυτῶν εἶναι δοκοῦσιν ἐπισκοπεῖν*. Podobně líčí Filon poměr našeho rozumu a smyslů (Log. alleg. II 72, srv. i Quis rer. div. her. 510): *οὐκοῦν ἡ τε τῶν αἰσθήσεων ἐργήγορσις ὕπνος ἐστὶ νοῦ, ἡ τε τοῦ νοῦ ἐργήγορσις ἀπραξία τῶν αἰσθήσεων καθάπερ καὶ ἡλίου ἀνατείλαντος μὲν ἀφανεῖς οἱ τῶν ἄλλων ἀστέρων λάμπεις, καταδύαντος δὲ ἐκδηλοὶ ἡλίου δὴ τρόπον ὁ νοῦς ἐργήγορῶς μὲν ἐπισκιάζει ταῖς αἰσθήσεσι, κοιμηθεὶς δὲ αὐτὸς ἐξέλαμψεν*. Srv. také De mundi opif. 2 *ταῖς μαρμαρυγαῖς τὰς τῶν ἐντυγχονόντων ψυχὰς ἐπισκιάζοντα*.

V těchto a jiných takových případech nabývá sloveso 'zastíniti, zatemniti' významu 'přezářiti, oslniti'. A z tohoto významu lze také dojiti k představě affektu, jenž může v lidské mysli buditi takový stav okamžitého 'zatemnění', jaký předpokládáme pro

¹ Srv. i Vett. Val. 343, 13 *διὰ τὰ τῆς γῆς σκιασματα*. V Achilleově Eisagoge (*Maas*, Comment. in Arat. p. 64, 17) značí *σκλασμα* 'vrhaný stín'.

spojení člověka s bytostí nesmrtelnou. *Πληρομένου δὲ ἰδεῖν, θείου φωτός ἄκρατοι καὶ ἀμιγεῖς αὐγαὶ χειμάρρου τρόπον ἐκχέονται, ὥς ταῖς μαρμαρυγαῖς τὸ τῆς διανοίας ὄμμα σκοτοδινιάν* (Filon De mundi opif. 16): to je asi týž stav, který označuje Platon slovem *ἰληγία* nebo — shodně s výrazem Filonovým — *σκοτοδινία*: duševní desorientace, již působí v člověku náhlá podívaná na jsoucno, na boha.

Uzavíráme tedy: Podkladem Lukášových slov *δύναμις ἐπισκοπῆς σοῖ* jest, jak správně vyvodil Leisegang a Norden, představa o 'zatemnění smyslů a rozumu', způsobeném přiblížením bytosti nesmrtelné k člověku, za něhož jediné může dojít k jejich spojení. Shledali jsme, že sloveso *ἐπισκιάζεσθαι* a odvozené substantivum *ἐπισκιασμός* bez bližšího určení může označovati 'zatemnění smyslů nebo rozumu'; nevádí tedy, jestliže evangelista udává jen předmět *σοῖ*.¹ Pro vývoj představy o 'zastínění' lze předpokládati několik činitelů. Velmi pravdě podobné jest, že vznikla z představy, jak se nějaká bytost duchová v ptačí podobě blíží k člověku a zastiňuje ho svými křídly. Na tuto představu mohla mimo jiné mítí vliv i personifikace *σκιά*.

Ale je také možné, že se představa o 'zastínění' vyvinula jinak. Bůh jest zobrazňován jako mohutný zdroj světelný, jenž zastiňuje, t. j. přezaruje menší světelné zdroje, lidské smysly a rozum. Blíží-li se k člověku, působí zejména na jeho zrak, oslňuje ho a působí v mysli zmatek, podobný závratí.

Nechceme-li uváděti jiné paralely, stačí snad připomenouti, kolikráte se v písmě svatém obojího Zákona Bůh nebo Kristus zjevují anebo ohlašují svou přítomnost za projevů světelných. Tak nějak, zdá se nám, představovali si snad prvotní křesťané, zvláště původu židovského, i Mariino 'zastínění' mocí Nejvyššího. Úkony hmotné, kterými se vyznačuje leckterá báje o spojení ženy smrtelné s bohem, byly v pozdějších představách o Mariině početí spiritualisovány, ale máme krásné, a při tom výmluvné svědectví rázu opravdu mythického o Kristově narození v protevangeliu Jakubově.² Vypravuje se v něm, jak se Josef uchýlil s Marií do jeskyně, když se přiblížil její čas, a vyšel vyhledat porodní bábu. *Καὶ ἔσκησαν ἐν τῷ τόπῳ τοῦ σπηλαίου, καὶ ἰδοὺ νεφέλη φωτεινὴ ἐπισκιάζουσα τὸ σπήλαιον. Καὶ εἶπεν ἡ μαῖα Ἐμεγαλύνθη ἡ ψυχὴ μου σήμερον, ὅτι εἶδον οἱ ὀφθαλμοί μου παράδοξα, ὅτι σωτηρία ἐν Ἰσραὴλ ἐγεννήθη. Καὶ παραχρῆμα ἡ νεφέλη ὑπεσιέλλειτο ἐκ τοῦ σπηλαίου, καὶ ἔφάνη φῶς μέγα ἐν τῷ σπηλαίῳ ὥστε τοὺς ὀφθαλμοὺς*

¹ Pokud se týká vazby slovesa *ἐπισκιάζειν*, je z uvedených dokladů viděti, že se pojí s dativem i s akkusativem.

² Citováno podle vyd. *Tischendorfova* Evangelia apocrypha, v Lipsku 1853.

³ Kap. 19, 2 a nn.

μὴ φέρειν. Καὶ πρὸς ὀλίγον τὸ φῶς ἐκεῖνο ὑπεστέλλετο, ἕως οὗ ἐφάνη τὸ βρόφος...

Takovou asi představu bychom předpokládali pro spojení Mariino s Bohem: »Ecce veniet lux de coelo et habitabit in te!«: a jak se toto nebeské světlo blíží, jsou oslněny její zraky, smrtelný její rozum se zakaluje, a ona v závratné ekstasi přijímá Boha do svého lůna.

Byzantská Achilleis.

Napsal Karel Müller.

(Dokončení.)

V.

Nepřehlížejíce tedy nadále k závěrečné části verse N, která jistě k původní Achilleidě nenáležela, musili bychom souditi, že celý tento román o Achilleovi vyplynul buď z nějakého pramene byzantského nám neznámého nebo z invence básníkovy. Myslím, že, nemajíce zatím žádného svědectví opačného, můžeme předpokládati tuto druhou možnost, neboť uvážíme-li všechny okolnosti a všechny prvky jeho, shledáme, že k sepsání takového románu nebylo potřebí velikého důmyslu a velikých básnických schopností.

Probíráme-li básně byzantské a pátráme, která z nich mohla býti aspoň částečně vzorem a podkladem pro některé části Achilleidy, shledáme zvláště značné podobnosti mezi naší básní a byzantským eposem o Basiliovi Digeniovi Akritovi. Toto epos zachovalo se v několika zpracováních, jež pocházejí z různých století 14., 15., 16. a 17. Ale základ všech těchto zpracování je jistě starší a sahá asi do oné doby, do níž se kladou události v eposu tom vylíčené, t. j. asi do 10. století po Kr. Pověst o hrdinských činech Basilia Digenia Akrity, jehož můžeme pokládati za zosobnění pohraničních hrdinů byzantských, hájících říši byzantskou proti nájezdům barbarů, rozšířila se v četných variantách po celé říši a dala podnět k vytvoření lidových písní, jež dohromady tvoří t. zv. »akritický cyklus«. Konečně některým básníkům připadlo na mysl vytvořiti na podkladě jednotlivých oněch písní celou velkou epickou báseň. Shody jednotlivých zpracování této básně vysvětlí se právě ze společného celkem podkladu různých písní, jež znova vábily ku zpracování soubornému.

Čerpal-li autor původní básně o Achilleovi z těchto jednotlivých písní, z nichž mnohé se dosud zachovaly, či z některého eposu o Digeniovi samého, nemůžeme dnes již rozhodovati. Také nevíme, z kterého zpracování eposu o Digeniovi čerpal, ani zda ty reminiscence nejsou jen všeobecným výtěžkem školního vzde-

¹ Evangelium Pseudo-Matthaei IX. Tisch.

lánf autorova. Ale to vše pro naši otázku nemá velké váhy, poněvadž tu jde jen o jednotlivé prvky pověsti o Digeniovi a o jednotlivé rysy jeho postavy, jichž básník užil k vyličení postavy Achilleovy. Zpracování, jež se nejvíce blíží tónu lidovému, jest zpracování rukopisu Trapezuntského, jež pochází asi ze 16. nebo 17. století. Ztracené části tohoto rukopisu, t. j. knihu 1., část knihy 2. a konec knihy 10., třeba jest doplniti podle rukopisu Oxfordského, jenž pochází ze 17. století a v podstatě se shoduje s rukopisem Trapezuntským. Tím arci nemá býti řečeno, že básník původní Achilleidy, jež vznikla asi v 15. století, čerpal právě z tohoto rukopisu, nýbrž jen tolik, že některé rysy jsou tu s Achilleidou shodné a že tedy můžeme s tímto dvojím zpracováním nejlépe srovnati naši Achilleidu. Srovnáme její versi poměrně nejdokonalější, totiž versi *N.*

Král Myrmidonů po deset let nemá potomků, jak se líčí ve v. 35 nn.; rmoutí se proto, chce dokonce manželku propustiti, ale po deseti letech zármutek jeho obrátí se v radost, neboť královna porodí syna, jemuž dáno jméno Achilleus. Podobně v 1. kn. eposu o Digeniovi Andronikos, král Romanie, a jeho choť mají sice pět krásných a chrabrých synů, ale nemají dcery, což zvláště královnu velice rmoutí; marně dávají almužny, marně prosí Boha. Konečně Bůh se smiluje, královna porodí dceru Irenu a ta stane se později matkou Digeniovou.

Achilleus zabývá se nejdříve po čtyři léta literaturou řeckou, jak vykládá básník ve v. 79 nn.; od devátého roku počínaje věnuje se umění vojenskému a v třináctém roce vyspívá ve slíčeného jinocha. Tato podivuhodná vyspělost tělesná i duševní, s kterou se tu setkáváme, upomíná nás na podobné vlastnosti Digeniovy, vyličené ve 4. kn. Ten po tři léta zabývá se v chlapectví literaturou a pak cvičením tělesným. Jako Achilleus osvědčuje se v mladistvém věku v turnaji a zápase (v. 111 nn.), tak Digenis se vášnivě rád oddává lovu. Jako dvanáctiletý vyjde s dovolením otcovým na lov proti dravým šelmám, srazí se s medvědem, laní a lvíci a všechna ta zvířata usmrtí. A právě tak, jako Achilleus po prvním zdařilém zápase prosí otce, aby dál nosil královský vínek, ale jemu aby přenechal vedení války (v. 157 nn.), emir v eposu o Digeniovi po prvním zdařilém lovu Digeniově, jakmile chabrost Digeniova tak skvěle se projeví, nechce již zastínovati svého syna a uchýlí se v ústraní. Podobně jako svrchu, praví Achilles ke svému oteci také ve v. 309 nn.: »Ty si musíš odpočinouti a na mně jest, abych vedl vojsko k vítězství.«

Achilleus potom s vybraným mužstvem dává se na pochod proti cizímu panovníku, který ohrožuje rodnou jeho zemi, a dosáhne v boji s ním atkvělého úspěchu (v. 177 nn.). Podobně Digenis, jak se líčí v těžce 4. kn., dokončiv své vojenské vzdělání, stává se vůdcem bojovníků a s nimi se odebere proti apelatům, nepravdělným to vojenským tlupám, které na hranicích, zvláště

v průsmycích, páchají všeliké zlořády, vrhne se na ně a odzbrojí je. Jako Achilleus má stále při sobě dvanáct vybraných průvodců (v. 157 nn.), má i Digenis vybranou četú. Rozdíl je jen ten, že Achilleus je poután k svým druhům vroucí láskou přátelskou a zůstává s nimi stále, Digenis později chce se svých průvodců zbaviti, aby mohl sám, jen před tváří své milované choti, konati skutky hrdinské.

Pět bratrů, synů to nepřátelského krále, vychází na žádost svého otce do boje proti Achilleovi (v. 539 nn.). Jeden z nich odloučí se od ostatních a udeří Achillea kopím, ale ani jím nezafrese, ani ho nevyhodí ze sedla. Pak ho Achilleus udeří do hlavy a zabije ho, načež usmrtí též druhé dva syny královny. Se zbylými dvěma syny pak se smíří. Podobně v eposu o Digeniovi v 2. kn. emir turecký zmocní se dcery krále Andronika Ireny a jejího průvodu. Matka Irenina pak prosí svých pět synů, aby pronásledovali únosce a pomstili svou sestru; jeden z nich, Konstantinos, srazí se s emírem, poraní ho kyjem do hlavy a potom ho pronásleduje, načež emir smrtí se s bratry Ireninými.

Zvláště však vypravování o vzniku a vývoji lásky Achilleovy k milované dívce (v. 607 nn.) upomíná nás v mnohém na osudy lásky Digeniovy, jež je líčena v 5. kn. Achilleus na válečné výpravě zamiluje se do dcery nepřátelského krále. Bojovníci přijdou až k hradbám a ženy naklánějí se s oken; mezi nimi krásou vyniká dcera královská. Podobně Digenis slyšel nadšenou chválu o kráse Eudokie, dcery vojevůdce Duky ze sousední provincie. Při návratu z lovu zastaví se před palácem Dukovým a v milostné písni dává průchod svým citům k Eudokii. Oba jsou trápeni trudy lásky, dívky obou mají své komorné. Achilleus snaží se získati lásku a přátelství otce dívčina, což se nám zdá nepochopitelným, a přece čteme ve v. 838 nn., že se často spolu procházeli:

*Καὶ διὰ τὸν πόθον τὸν πολὺν, ὁποῦ εἶχεν εἰς τὴν κόρην,
ἀγάπην ἐπεξήτησεν μετὰ πατρός ἐνεΐνης.
Πολλὰ κίς συνεμίσγοντα καὶ συμπεριπατοῦσαν
ἡμέραν νόκταν ἄπασαν καὶ νόκτας καὶ ἡμέρας,
πλὴν δὲ ποσῶς ἀνάπαισιν ὁ Ἀχιλλεύς οὐκ εἶχεν.*

O tom sice v eposu o Digeniovi nečteme, ale přece jen i tu otec Eudokiin zasahá ve vývoj této lásky, neboť, přestrojen jsa za sluhu, varuje Digenia, aby se neucházel o Eudokii, poněvadž mnozí již svou odvahu odpykali smrtí. Ale Digenis prohlásí, že nic ho neodvrátí od jeho úmyslu a že hodlá Eudokii pojmouti za choť.

Jako Achilleus je hrd na to, že dosud nebyl zotročen láskou (v. 846 nn.), tak i Digenis tvrdí, že neví, co je láska. Jako Achilleus prohlašuje, že se sám zavraždí a že lid odsoudí jeho milovanou dívku pro ukrutnost (876 nn.), tak Digenis chce pro lásku vše vytrpěti a tvrdí, že ani meče ani střely neodvrátí ho od jeho úmyslu.

Ovšem je tu též rozdíl. Achilleovi není přáno, aby se mu milovaná děva ihned v lásce naklonila. Napřed musí oba vyměnit

milostné dopisy, napřed musí Achilleus zapřísahati Erota, aby se nad ním smiloval a ranil šípem lásky též milovanou dívku (v. 859 nn., 901 nn., 931 nn.). Digenis má větší štěstí; vyznav své Eudokii v horoucí písni lásku, zeptá se jí pak, zdali jej miluje, a ona mu odpoví prostřednictvím chůvy, že jej miluje z celého srdce, ale spolu jej varuje před vlastním otcem.

Achilleus jede se svým průvodem v noci k hradu dívčinu a ztráví s ní noc v milostných hrách (v. 1048 nn.). Vrací se domů a odjíždí tam po druhé (v. 1111). Konečně při třetí návštěvě po noci lásky vyzve dívku, aby seskočila s hradeb do jeho náručí (v. 1247 nn.). Také po té stránce jde Digenis rychleji k cíli. Po prvním setkání vrátí se pln neklidu k otci, všechno mizí před jeho zrakem, ani jídla se nedotýká a v noci se vypraví k hradu dívčinu, dav si k sedlu vraníkovu připevniti kyj a meč. Achilleus svou snivou náladou vzbudí starostlivost své matky (v. 1205 nn.); podobně Digeniova zasněnost neunikne zrakům matčiným. Jako Achilleus při třetí své návštěvě zpívá krásnou píseň (v. 1220 nn.), tak i Digenis zapěje něhyplnou píseň před palácem Eudokiiným.

Oba pak zmocní se svých dívek. V eposu o Digeniovi je tu náhodou mezera, v níž byl patrně líčen únos Eudokie, útěk Digeniův a pronásledování jeho se strany synů a sluhů Dukových. Výsledek tohoto únosu je však v obou případech šťastný: Achilleus svěří svou dívku příteli Pantruklovi a pěti ze svých vybraných druhů a poručí mu, aby se odebral k rodičům Achilleovým (v. 1263 nn.). Digenis vída, že sluhové Dukovi jsou mu v patách, uloží Eudokii na místo bezpečné. V jedné kyperské písni, jejíž text jest uveřejněn v díle A. Sakellaria *Τὰ Κυπριακά* III. str. 11 nn., líčí se únos Eudokie a spolu také ucházení se Digeniovo o její ruku. Kdežto však v epopeji hraje Digenis na lyru, v této písni hraje na housle, jež si vytvořil z uříznuté jedle. Jinak i tu je Digenis pronásledován, brání se statečně proti odpůrcům a ukládá Eudokii před bojem v bezpečí.

Pak nastává v obojím případě zápas s příbuznými. Před tímto zápasem Achilleus kladé svým druhům na srdce, aby šetřili bratrů jeho milenky (v. 1301 nn.); podobně nevěsta Digeniova sama prosí, aby Digenis v boji šetřil jejich bratrů. A jako se později milenka Achilleova ptá ve v. 1369: *Μή τι δειρὸν συνέβηκεν ἐκ τῶν ἀπροσδοκίωιν*, tak Digenis váže svůj slib, že bude bratrů Eudokiiných šetřiti, podobnou podmínkou, t. j. nepředvídanou náhodou. Tento obrat vyskytuje se však jen v rukopise Grottaferratském (IV. 660). Achilleus potom vyčká příchodu vojsk synů králových, káže všechny obklíčiti, pobije nejdříve tři sta a pak ještě více nepřátel, a svede konečně chrabré zápas zvláště s jedním z protivníků (v. 1303 nn.). Digenis rozpoltí jednomu z pronásledujících jej sluhů hlavu, ostatní dají se na útěk. V tom Digenis zpozoruje, že synové Dukovi s jiné strany blíží se

k Eudokii. V okamžiku je dohoní, zasadí jim několik lehkých ran kyjem a přinutí je sestoupiti s koní.

I Digenis i Achilleus triumfují tedy nad svými nepřáteli. Oba synové nepřátelského krále, vidouce neslýchané ty hrdinské činy Achilleovy, pokloní se mu a přivolí k sňatku své sestry s ním, ba jsou ochotni s otcem i matkou dostaviti se na svatbu sestřinu. Achilleus je posílá, aby rodiče své pozvali na svatbu do hradu otce Achilleova (v. 1380 nn.). Ti uposlechnou a dostane se jim tam skvělého uvítání (v. 1414 nn.). Podobně Dukas, dověděv se o porážce svých synů a sluhů, vyjde též Digeniovi vstříc, Digenis se mu pokloní a je přijat za zetě. Dukas zve jej do svého paláce, ale Digenis, a tu je rovněž velmi význačný shodný rys, prohlásí, že chce slaviti svatbu u otce svého Musura, a zve zároveň celou rodinu Dukovu na svatbu. Digenis potom s Eudokii dospěje k paláci Musurovu, ten vyjde s chotí svou vstříc snoubencům a pošle své svaky, aby pozvali Duku i jeho syny na svatbu.

Pozoruhodná je konečně i shoda v líčení posledních okamžiků milované ženy Achilleovy (v. 1629 nn.) a smrti Digenia samého, která je líčena v 10. kn. Choť Achilleova zapřísahá při své smrti Achillea, aby ji zachránil před Charontem, a stále mu připomíná, kde je jeho bývalá síla a moc. Podobně lékaři praví k Digeniovi: »Kde je nyní tvoje nevyrovnatelná mužnost a odvaha, kde je tvá moc a sláva tvého bohatství? Všechno se rozpadá v nívěč.« V písničích akritických vidíme, jak zápas s Charontem, zosobněným bohem smrti, představuje se nám docela realisticky; není tu sice vylíčen zápas Eudokie s Charontem, ale zápas Digeniův, tři dni a tři noci trvající, v němž Digenis s počátku vítězí. Písni takové jsou uvedeny u E. Legranda: *Recueil de chansons populaires grecques*, Paris 1873, str. 190 nn. a v díle A. Sakellaria *Τὰ Κυπριακά* III. 46 nn. A jako Achilleus vzpomíná na vznik své lásky a první okamžiky styků milostných, chtěje tím milovanou choť přenést do minulé krásnější doby, tak Digenis sám, vykázav ze síně lékaře, povolá svou choť a vzpomíná mezi jiným, jak uchvátil ji ze vznešeného domu otcova, jak necouvl před žádnou překážkou, i s bratry jejími podstoupil zápas, a konečně dosáhnuv odpuštění, slavil s ní slavný sňatek. Uprostřed řeči Digeniovy rukopis Trapezuntský končí, ale rozsah ztracené části již nebyl veliký. Tam byla líčena i smrt ženy Digeniovy Eudokie. Ostatní tři rukopisy, Grottaferratský, Andrijský a Oxfordský jsou úplné a z nich můžeme doplniti závěrečnou část rukopisu Trapezuntského. Smrt Eudokie je v oněch třech rukopisech vylíčena docela stručně.

Také líčení pomíječnosti všeho lidského, které se v obou básních na konci vyskytuje, svědčí o vzájemných vztazích jejich a upomíná spolu i na tón mnohých lidových písní novořeckých. S těmito pessimistickými myšlenkami setkáváme se totiž u Novořecků často. V eposu o Digeniovi v 10. kn. je myšlenka pomíječnosti vyjádřena zcela stručně:

*Ἐπεὶ δὲ πάντα τὰ τερονὰ τοῦ πλάνου κόσμου τοῦτου
θάνατος παραδέχεται, ἄδης παραλαμβάνει,
ὡς ὕναρ δὲ παρέρχεται πλοῦτος καὶ δόξα πᾶσα,
καὶ ἡ τελευτὴ τοῦ Διγενοῦς κατέλαβεν Ἀκρίτου.*

Podobně praví se v Achilleidě ve versi N v. 1810 nn.:

*Καὶ οἱ ἀναγιγνώσκοντες τὴν ἱστορίαν ταύτην
μάθετε πῶς παρέρχονται τὰ πρᾶ ματα τοῦ κόσμου.
Κάλλος τινὰν οὐκ ὠφελεῖ, οὐ πλοῦτος, οὐδὲ ἀνδρεία,
πάντα μαραίνει ὁ θάνατος, πάντα τὸ τέλος πλέκει,
οὐδὲν τοῦ κόσμου τὸ λοιπόν, ἀλλὰ σκιά τὰ πάντα.*

S tím se shoduje poněkud i závěr verse L. Ve versi B máme pouze v. 707 n., které obsahují všeobecnou úvahu. Myšlenky ve versi N jsou pak ještě dále rozvedeny a obměněny: »Hle, jak rozkoše a půvaby tohoto bludného světa máme, jak znenáhla odcházejí všichni nenávratně! Všechno, i krásu i bohatství i chrabrost, získává smrt a nastává konec všemu, z čeho člověk se raduje v životě. Smrt je koncem všeho, smrt vše uvádí vniče.« Ve shodě těchto myšlenek závěrečných vidí Wartenberg na str. 195 nejpádňější důkaz, že na autora Achilleidy nepůsobila jen pověst o Digeniovi všeobecně, nýbrž některé zpracování této pověsti, jež bylo blízké zněním nám zachovaným.

Wartenberg pokouší se na str. 196 n. stanovit, zda skladatel Achilleidy použil mladší či starší verse pověsti o Digeniovi. Na některých místech jím uvedených souhlasí verse N slovním zněním s versí o Digeniovi v rukopise Grottaferratském aneb aspoň je příbuznější této versi než versi v rukopise Trapezuntském. Jedno z takových míst bylo již uvedeno (IV. 660). Jiné je v N v 1514 nn., kde se vypravuje o zabítí lva; toto místo odpovídá v eposu o Digeniovi veršům rukopisu Grottaferratského IV. 1066 nn. Ale ono ἀπροσδόκητον na obou již dříve uvedených místech nemůže mítí velkého významu a zmínka o zabítí lva má na obou místech přece jen jiný rámec. V N se lidé, jak Achilleus zabije lva, vyprovázaje příbuzné, Digenis však usmrtí lva u přítomnosti císaře Basileia. Ostatně sám Wartenberg uznává, že závěrečné pessimistické úvahy se podobají stejně znění rukopisu Grottaferratského i Trapezuntského a že jiná místa, upomínající na Achilleidu, jsou zase stejná s rukopisem Trapezuntským a Andrijským, takže sám dochází k výsledku na str. 197, že zevrubné srovnání slovního znění nepodává žádného jiného výsledku, než že autoři versí Achilleidy pracují asi s těmiž jazykovými prostředky jako skladatelé versí eposu o Digeniovi, užívající častěji tvarů lidových.

Podobně Hesseling na str. 10 se táže, zda skladatel Achilleidy znal některou redakci epopeje o Digeniovi či čerpal z lidových písní okruhu akritického, a praví, že tu nelze dáti rozhodnou odpověď. Hledě k tomu, že i v Achilleidě (N 710 nn.) i v eposu o Digeniovi (v rukopise Grottaferratském IV. 271 nn. a v rukopise

Trapezuntském 1124 nn.) je podán dosti podrobně popis zahrady i besídky princezny, soudí, že básník Achilleidy snad spíše čerpal z eposu o Digeniovi. Dobře také namítá proti Wartenbergovi, že nelze nikterak dokázati, že by epeje o Digeniovi v rukopise Grottaferratském a Trapezuntském byla starší než Achilleis, jak dosud tichou dohodou bylo uznáváno. A to vede Hesselinga k názoru, že snad přece čerpal autor Achilleidy z písní lidových. Vidíme tedy, jak i Hesseling kolísá, a toto kolísání je nejlepším svědectvím, že tu nemáme žádné určité opory pro rozhodnutí této otázky, která ostatně pro posouzení celkového poměru obou skladeb nemá valného významu. Tolik jen třeba dodat, že musíme přesně rozlišovati dobu napsání jednotlivých rukopisů eposu o Digeniovi a dobu vzniku příslušných versí. Ty verse mohly vzniknouti mnohem dříve a autor původní Achilleidy mohl z nich čerpati právě tak jako z hojných písní akritických.

VI.

Jest otázka, zda snad i jiné skladby byzantské mimo epos o Digeniovi přispěly některými rysy k vytvoření Achilleidy. Hesseling na str. 10 nn. právem uznává v Achilleidě vliv románu sofistického nebo spíše oněch napodobení románů sofistických, která se kladou do doby Komnenů. Četba těchto autorů povzbudila skladatele Achilleidy, aby do své básně vložil četné popisy *ἐκφράσεις*, oslavující krásu rekyně (N 800 nn.), půvaby její zahrady (N 712 nn.) a četné jiné popisy, a pak milostné listy a písně (N 864 nn., 901 nn., 931 nn., 272 nn., 970 nn., 1223 nn. atd.). Velebnost Erotova je tam slavena jako v Achilleidě; za svou krásu děkuje mladá dívka jemu, a jestliže Eros shledává koho hodným z ní se těšiti, je nucena uposlechnouti jeho vůle.

Heisenberg ve studii o Eustathiovi Makrembolitovi (Rhein. Mus. 58, 1903, str. 432 pozn.) snažil se stanoviti vliv epeje o Digeniovi a románu Eustathiova na Achilleidu. Podle něho autor Achilleidy hodlal vytvořiti z byzantské epeje o Digeniovi román o Achilleovi, připojuje k ní začátek a konec. V Achilleidě jsou prý popisy teprve dodatečně vloženy (N 710—835). Heisenbergovi dokonce závěrečná část verse N, kterou jsme musili uznati za samostatný výtvor autora této verse, nepatřící k původní Achilleidě, zdá se podstatnou částí básně. Divný je též jeho názor o popisech. Proč by ty popisy, táže se právem Hesseling na str. 11, byly teprve dodatečně vloženy? Vždyť je nalézáme ve všech románech hellenistických a byzantských. Ostatně zbývala by ještě otázka, jak bychom mohli věděti, že tyto popisy vloženy byly do Achilleidy teprve dodatečně.

Ale ať už byl vliv řeckého románu Eustathiova na Achilleidu jakýkoli, nedotkl se rázu osobností, jako je tomu v románech o Lybistrovi a Belthandrovi, kde rekové nejsou schopni jednati bez pomoci věrného přítele. Ale pokud sofistické romány na skla-

datele Achilleidy působily, vzal si básník z nich jen rámeček, kdežto v uměleckém provedení liší se od nich značně na svůj prospěch. O tom se nejlépe převeďme, srovnáme-li roztomilé písně Achilleovy ve versi N 1223 nn. a 1290 nn. s nezapnými výtvy Theodora Prodroma a Nikety Eugeniana.

Tato povýšenost Achilleidy, jak soudí Hesseling na str. 11. pramení z poesie lidové, která autora nadehla. Některé verše upomínají na lidové písně, které dosud se zpívají v lidu řeckém. To samo o sobě by však nic neznamenal, neboť s takovými verši setkáváme se i v dílech, která spíše můžeme zařadit do poesie učené. V Achilleidě vliv lidové poesie je mnohem hlubší a projevuje se mravní povahou osob, rázem písní, pojetím lásky a přírody. Často je ovšem nemožno rozhodnouti, který ze tří hlavních zdrojů právě vytčených působil na básníka v daném případě, zda vliv románu sofistického, či eposu o Digeniovi, či poesie lidové. Podrobný popis zahrad nalézáme právě tak v eposu o Digeniovi jako v sofistických románech. Podobně Charon, bůh smrti, opěvovaný v poesii lidové, hraje v eposu o Digeniovi asi touž úlohu jako v románu Nikety Eugeniana (II. 170—190. vyd. Hercher). Příroda bere účast na osudech lidských v lidové poesii řecké právě tak jako v době alexandrijské. Všechny tyto zvláštnosti vyplývají již v poesii alexandrijské ze sentimentálního rázu jejího. I není divu, že mnoho z ní přešlo i do poesie byzantské.

Mohla by vzniknouti otázka, zdali je snad možno zjistiti bližší vztahy mezi Achilleidou a jinou básní byzantskou. Tyto bližší vztahy nalézá Wartenberg (na str. 197 nn.) mezi Achilleidou a byzantským románem o Imberiovi a Margaroně (vyd. Lambros, *Collection de romans grecs*, Paris 1880). Naznačil totožnost některých veršů v obou románech a velkou podobnost jiných. Zvláště verše, kde se mluví o mládí obou reků, zdají se mu tak význačné, že nelze připustiti vzájemnou jich nezávislost. Podle něho autor Imberia a Margarony napodobil Achilleidu. Ale Hesseling právem mínění to zavrhuje (na str. 12—14). Všechna místa, kde se mluví o kráse neb výtečnosti osob, kde se líčí jejich city a jejich obvyklá činnost a ona místa, která obsahují vzpomínku z četby školní, jsou místa obecná, z nichž pro vzájemnou závislost nelze usuzovati nic. Ale mimo to ještě nalezneme i v jiných plodech literatury lidové dosti veršů, tak podobných veršům Achilleidy, jako je zdánlivá podobnost jiných veršů Achilleidy s románem o Imberiovi a Margaroně. Z výřetů jejich u Hesselinga vidíme, že bychom, řídíce se pouhou podobností veršů, musili pak ještě jinou závislost uznávati. Ale proti tomu právem můžeme namítati, že takové verše byly jakýmsi obecným majetkem básníků, kteří jich užívali, kde se jim hodilo. Proto Hesseling na str. 14 právem tvrdí, že sloh všech těch básníků, u nichž shledáváme nejenom celé verše, nýbrž i jednotlivá rčení podobná, je málo individuální a že nemáme proto práva mezi básníky těmi uznávati vztahy vzájemné.

Že s Homerovou Iliadou nemá naše Achilleis nic společného vyjma snad jméno Achillea a přítele jeho Pantrukla, bylo již výše podotčeno. Na dvou místech *N* 1188 n. a *N* 1268 se zdá, jakoby chtěl básník napodobiti slavné místo Iliady (6. 429): *Ἔντορ, ἀτὰρ σὺ μοί ἐσσι πατήρ καὶ πότνια μήτηρ*, ale je to jedno z obecných míst, drahých poesii řecké všech dob.

Tím si také vysvětlíme, proč nemá naše Achilleis bližších vztahů k byzantským básním, vzatým z okruhu pověstí a bájí trojských, o nichž svrchu se stala zmínka. Jsou to Ilias Hermoniakova a Trojská válka od neznámého skladatele. Ilias Hermoniakova je psána čtyřstopým trochejem, Trojská válka veršem politickým, tedy týmž veršem, kterým jsou psány i všechny tři verse Achilleidy. Obě tyto skladby kladou se do 14. století.

Ilias Hermoniakova počíná výkladem o původu a životních osudech Homerových a o rozsudku Paridově, líčí potom další známé děje, jež předcházely před hněvem Achilleovým, přechází k událostem, vyličeným v Homerově Iliadě, a na konec líčí ještě ostatní příběhy až do rozboření Troje, rozdělení kořisti trojské a oslepení krále Polymestora. Není tu ani řeči o Achilleovi jako o středověkém rytíři; tu je ještě antický kolorit, i když prameny, z nichž Hermoniakos čerpal, jsou velmi kalné. Jakási shoda je tu jen v závěru verse *N*, která, jak jsme viděli, k původní Achilleidě nenáležela. I v Iliadě Hermoniakově se líčí výprava Achilleova s jinými reky k Troji a žalná jeho smrt. Ale i po té stránce jsou tu značné rozdíly, poněvadž Hermoniakos tu zachovává tradici starověkou a líčí smrt Achilleovu na samém konci války, kdežto v Achilleidě teprve tou zákeřnou vraždou Achillea jsou Achajové podníceni k novému úsilnějšímu hoji a teprve po šesti letech Troje dobudou. Ani úvaha o útrapách a pomíjeječnosti tohoto světa, kterou čteme v Iliadě Hermoniakově na samém konci 24. zpěvu (v. 265—360), nemůže nás přesvědčiti, že by skladatel Achilleidy byl znal Iliadu Hermoniakovu a byl jí na tomto místě užil. Jeho úvaha je poměrně krátká; obsahuje jen verše 1810—1820, tedy závěrečné verše verse *N*, a v nich obměněnou myšlenku, že smrtí všechno se končí. Ohlas těch veršů máme ovšem ve zkrácené formě i ve versi *L* a můžeme tedy předpokládati, že podobné verše byly i v původní Achilleidě, ale myšlenky tu obsažené jsou v byzantských básních obecné.

Válka trojská dosud vydána nebyla, nelze tedy zjistiti podobnosti obsahové. Ale podle *thematu* samého a podle toho, že je to volný překlad ze starofrancouzského originálu, lze souditi, že příbuznost obsahová je i tu vyloučena a některá podobnost by mohla býti pouze se závěrem verse *N*, který k původní Achilleidě nenáležel. Srovnáme-li Trojskou válku s Achilleidou, najdeme ovšem některé verše podobné, ale jednak, jak připouští Hesselting na str. 13 n., může i tato podobnost býti náhodná jako při verších z jiných skladeb byzantských, jednak mohl skladatel Války trojské

míti před sebou již některou versi Achilleidy. Hesseling uvádí některé tyto podobné verše, jiné jsou obsaženy v díle Gidelově: *Études sur la littérature grecque moderne*, Paris 1866, na str. 221 n. Myslím, že citovati zde tyto verše není nutno, poněvadž z nich naprosto nic nelze usuzovati.¹

Přehlédneme-li vše, vidíme, že daleko bližší vztahy poutají Achilleidu k eposu o Digeniovi, písním akritickým a k některým byzantským románům než k byzantským básním, vzatým z okruhu trojského. Je velmi pravděpodobno, že vynikajících rysů byzantského reka Digenia bylo užito k vyzdobení postavy Achilleovy, z něhož ve středověku stal se v literárních plodech středověký rytíř právě tak jako z Alexandra Velikého. Proto Wartenberg i Krumbacher i Hesseling uznávají tu právem vztahy vzájemné. Ostatně leccos mohlo vzniknouti i zcela nezávisle na sobě. Hledíme-li na jedné straně k některým prvkům shodným a podobným, můžeme na druhé straně zdůrazniti, že přece něco mohli básníci vytvořiti také sami ze sebe, poněvadž stěží by se byli odvážili básně takové psáti, kdyby aspoň jakési nadání, spojené s průměrným vzděláním školním, nebylo je k tomu podněcovalo.

VII.

Zbývá nastíniti charakteristiku Achilleidy. Výborné poznámky k tomu podal Hesseling na str. 8 n. a před ním několika slovy objasnil své názory Wartenberg na str. 175 n.

Prostředí, které se nám tu líčí, je prostředí rytířské, jež před válkami křížáckými bylo Řekům byzantským naprosto neznámé. Jde jen o to, zda je to prostředí čistě rytířské, t. j. prostředí franské, v němž původní živel řecký byl úplně udolán, či zda živel řecký se přece i v tomto prostředí hlásí o život, jinými slovy, zda básník byl rodilý Frank, který se třeba naučil řecky, nebo Řek fransky smýšlející, či upřímný Řek, který líčením franského prostředí splatil jen daň duchu tehdejší doby. Wartenberg, jak se zdá, kloní se k prvnímu názoru, Hesseling, dle mého soudu, správněji k druhému.

Achilleus jest ovšem učenán po fransku (N 102 *γραφικὴν κουρσέμενος*) a také princezna má úbor franský (N 803 *ἐγάρων . . . πάντοτε φραγκικὴν φορεσίαν*).² Ale není potřebí příliš zdůrazňovati tento franský úbor, poněvadž Achilleovi se dostává ryze řeckého vychování (84 *γράμμασιν ἐπαιδεύετο ἑλληνικοῖς παντοίοις*). Nebyl tedy Achilleus vychováván jako franský rytíř, jak

¹ Snad by se někdo podivil, jak mohou býti uváděny podobné verše ze spisu *Válka trojská*, když spis ten dosud vydán nebyl. Badatelé nahlédli tu do příslušných rukopisů. Hesseling v pozn. 2. na str. 13 n. vykládá, že mohl srovnati 40 prvních veršů rukopisu Bolognského, jichž fotografie mu byla správou Knihovny bolognské zaslána; verše příslušné v jiných rukopisech srovnal Pernot. Nebylo mu možno srovnati počátek rukopisu Vídeňského.

² Kde u čísla verše není nic udáno, rozumí se verše N.

soudil Dieterich v *Gesch. der byz. u. neugriech. Literatur*, Leipzig 1902, str. 102. Jeho oblíbenou zbraní je byzantský kyj, nenosí přilby, nýbrž čapku (128 *σκούφια*) a úbor jeho milenky (803 nn.), podobně jako Achilleův (N 1106 nn.), přes franský ráz odpovídá více velkoleposti dvora byzantského než módě západní. Ostatně M. K. Nyrop v knize *France*, vyšlé v Paříži 1916, na str. 48 ukázal, jak za středověku rytíř oděný po fransku doznává chvály a jak se i u jiných národů, jako u Litvanů, Bulharů, Sicilianů móda francouzská těší oblibě.

Ostatně osoby románu jsou v podstatě řecké. Achilleus má skoro ráz národního reka; je nazýván *τὸ φρόνος τῶν Ἑλλήνων* (1264) a jeho souboj s rytířem franským má ukázati, že chrabrost hellenská vyniká nad chrabrost západní. Jeho choť je žena řecká, podrobená manželu, který přes svou lásku s ní zachází drsně, zachvátí-li ho hněv. Když ho chce choť jeho zavázati slibem, že nebude bojovati se strašným protivníkem franským, volá: »Mohl bych tě usmrtni ranou pěsti, kdybych tě tak nemiloval.« To je výrok velice vzdálený od středověké dvornosti franské.

Také pojetí lásky v Achilleidě je ryze řecké. Jako v románu o Belthandrovi rek s počátku vzdoruje moci Erotově a musí býti teprve vhodnými příměry poučen o moci lásky, tak i tu Achilleus vzdoruje moci Erotově (276 nn.) a Patroklos ho poučuje (283 nn.); podobně vzdoruje i mladá dívka (888 nn.), a oba jsou za svou odvahu potrestáni. Eros je mocný bůh, který netrpí odporu. Kdo jednou je zasažen jeho šípem, nemá již klidu a zmitán je bouřnými city, dokavad se nesetká s milovanou dívkou a ta se mu neoddá v lásce. Toto vzplanutí lásky nebývá ovšem současně a tak je třeba psáti milostné listy, kterými srdce milence má býti obměkčeno, a odpovědi na ně, jimiž milenka lásku zprvu odmítá. I v Achilleidě jsou takové tři listy Achilleovy (864 nn., 900 nn., 931 nn.) a jim odpovídající tři listy dívčiny (884 nn., 915 nn., 1021 nn.). Zvláště některé z nich jsou pravdivě procítěny a dobře provedeny. Ještě více takových listů milostných je v románu byzantském o Lybistrovi a Rhodamně a tu se znova a znova obměňují myšlenky o moci touhy milostné. I v literatuře západní setkáváme se sice s tímto Erotem mstitelem, ale v Řecku je to převládající rys jeho povahy již od dob poesie alexandrijské, z níž přemnohé ty prvky přešly i do poesie byzantské. Prohlašuje-li Achilleus lásku za věc reka nehodnou (277), tato rouhavá slova, jak dobře podotýká Hesselung (na str. 9) proti Wartenbergovi (na str. 177, 187), vzbudí právě hněv boha Erotu, který se utiší teprve dobrovolným podrobením mladého hrdopýška. A vzdor je dobře na místě tam, kde Achilleus, dospív věku jinošského, chystá se opustiti střechu otcovskou.

Achillea vylíčil nám básník celkem sympathicky. Rychle dospívá, vzdělává se v umění musickém a koná pak pravé divy udatnosti v bojích i na lovu. Provázeje příbuzné, sám se dokonce

pouští v zápas se lvem (1522 nn.). Mile nás dojíká, žádá-li otce (309), aby mu přenechal všechny boje, a zavazuje se, že sám za něho bude bojovati, aby si otec mohl odpočinouti. Synovská láska patrna je i v tom, že chce slaviti svatbu v domě rodičů (1357 nn.). Na ně vedle dívky nejprve myslí, posílá pro ně posly a k nim do bezpečí posílá i dívku, když mu jest podstoupiti boj s vojskem jejího otce (1276 nn.). V lásce k milované děvě nezná ovšem oddechu, dokud nedojde cíle. Jako dříve se vzpíral lásce, tak později se jí trápí, píše první, druhý a třetí milostný list, leží několik dní v bezvědomí a konečně po třetím listě prosí Erola (946 nn.) před jeho obrazem, aby se nad ním smíloval a ranil dívku šípem milostným. K vyvolené dívce chová se něžně a oddaně, nehledíc ovšem ku svrchu zmíněné episodě se strašným rytířem franským. Nazývá ji světlem svých očí a oddechem svého srdce, (1270 nn.) a žádá své druhy, aby v boji nezabýjeli jejích bratrů, aby se nermoutila (1301 nn.). Jeho veliké lásce odpovídá pak i žal při smrti milované děvy, kterou před smrtí znova a znova ujišťuje o své nehynoucí lásce (1662 nn.). Jenom jeden rys se nám na Achilleovi nelíbí. Je to výsměch nad padlým nepřítelem, jež pronáší asi těmito slovy (1337 nn.): »Už jsi poznal, jak se zasazují rány kopím. Zdá se mi, že jsi se zastyděl. Ale zarmoutilo-li tě to, nermuť se a nestyď se! Věz, že zdatný byl ten, jenž ti ránu zasadil, a sděl to i jiným!« Také věrnému příteli Pantruklovi se trochu vysmívá (1502 nn.), že se mu nepodařilo franského rytíře v turnaji sraziti se sedla.

Také milenka Achilleova je vylíčena příznivě. I ona ovšem napřed vzdoruje lásce, odmítá v listech svých Achillea, ba zpívá i milostnou píseň (970 nn.), v níž se vychloubá, že se nikdy nenakloní lásce. Ale jakmile z vůle a moci Erotovy láska vnikne do jejího srdce, je veta i po jejím klidu a Achilleus stává se jí zbožňovaným milencem. Uvedená již slova (1188 n. a 1268 n.), upomínající na Homerovu Iliadu, svědčí o vřoncím citu jejím. Nazývá ho tu otcem svým i matkou, srdcem i duší svou, světlem a životem svým; on jest jejím pánem, sama sebe zve jeho otrokyní. Její láska projevuje se i strachem před bojem Achilleovým se strašným rytířem franským (1479 nn.). Ostatně již před tím se rmoutí (1182 nn.), že Achilleus dosud není přesvědčen o takové síle její lásky, že by dovedla i život zaň v obět dáti. O síle lásky její svědčí i milostná píseň, kterou zpívá o Achilleovi (1540 nn.); v ní praví, že Achilleus by nalezen byl v srdci jejím pevně zakořeněn, kdyby bylo rozštípeno, a srovnává ho se stromem, jehož ratolesti pronikly celou její bytostí. Ostatně ani mdloby její (1070, 1078) nejsou pro vylíčení její lásky bez významu. A jen tato nezměrná láska je příčinou, proč se tak těžce loučí s životem (1602 nn.) a proč si stěžuje, že Achilleus nebojuje s Charontem, když ona cítí bezvládnost ve všech údech svých a Charon unáší duši její v černý hrob.

Vedle těchto dvou ústředních osob kupí se ostatní osoby románu, jako rodiče Achilleovi, rodiče dívčini, Pantruklos a ostatní druhové Achilleovi, bratři dívčini atd., ale tu básník neužil zvláštních individuálních rysů, aby nám je plasticky postavil před oči. Nanejvýš osoba Pantruklova poněkud vyniká. Pantruklos poučuje Achillea o moci lásky (283 nn.) a chová se k němu velmi důvěrně. Dvanáct druhů Achilleových, kteří jsou po Achilleovi zosobněním největší rekovnosti a sdílejí se s ním potom o jeho tajemství, jsou nejlepší vojínové, jež si Achilleus vybírá z vojska svého otce (161 nn.), aby tvořili jeho čestný průvod a přátelskou družinu. Achilleus o nich praví (197 nn.), že jeden každý bude válčiti s tisícem nepřátel. S nimi zasedá Achilleus k hostině spolu s matkou a příbuznými (269), jim svěřuje sladké tajemství svého srdce (1035 nn.), jen oni mají odvahu vejít do jeho ložnice, vzbudit jej a vyzvat, aby šel uvítat tehána (1402 nn.). Achilleus je má opravdu rád; rmoutí se nad ztrátou dvou z těchto druhů (601 nn.) a oni jsou dokonce přítomni u smrtelného lože choti Achilleovy (1640 nn.) a, oděni jsouce v černé roucho, pláčící nad předčasným jejím skolem. Ba ona je prosí, aby ji vysvobodili z moci Charontovy (1646 nn.). Číslo 12 je ve středověku dosti oblíbeno. Také Artušových rytířů u jeho kulatého stolu je dvanáct. Ostatně i milenka Achilleova má mimo služby a komorné 12 kněží v průvodu (830 nn.).

Básníkovi jde především o vylíčení rekovných činů Achilleových a zvláště o vylíčení milostných jeho osudů. K tomu směřuje i ostatní výzdoba románu. Lásky a krásy jsou hlavní prvky, na něž se básník zvláště soustřeďuje. Celá příroda cítí s milenci slast lásky a stromy šumotem projevují tuto slast (1085 nn.). Na zlatý platan v zahradě dívčině usedá slavík a člověk by řekl, že se trápí a pláče pro dívku (1058 n.). S tím souvisí též různá náladová líčení. Básník líčí, jak se slunce sklánělo k západu (1050 nn.) a Erotové poletovali po větvích stromů, když Achilleus jel se svými druhy k milované dívce; vítr ohýbal stromy a bublající voda smáčela kořeny jich, tak že všechno bylo provanuto láskou, všechno bylo plno vděku milostného. Jinde zase líčí básník (1127 nn.), jak za májového jitra svítalo slunce a všechny lidi jímá podiv nad Achilleovou ztepilou postavou a ušlechtilým chováním jakož i nad jeho druhy a žádné srdce nebylo s to, aby Achilleovi odolalo, čímž básník vhodně též naznačuje, že ani milovaná jeho dívka nemohla odolati kouzlu jeho bytosti.

S tím souvisí konečně i četné popisy, v nichž vůbec libují si básníci byzantští. Básník líčí nádherný šat Achilleův (335—345), přepychový postroj koně Achilleova (346—351), krásný stan Achilleův (376—379), znova zlatem a perlami zářící postroj koně Achilleova (1114—1125) a před tím vynikající oděv druhů i Achillea samého (1102—1113). Postupně ve verších 713—799 popisuje zahradu, pramen, platan, ložnici a lázeň v paláci otce

dívčina a k tomu připojuje chválu dívky samé ve v. 800—835. Každý ten oddíl je v rukopise *N* nadepsán druhou rukou *Ἐπαινος*, jako *Ἐπαινος περιβολίου*, *Ἐπαινος βούσης* atd. Zvláštní je, že básník líčí i krásu Achillea samého podobně jako líčí krásu dívky, a to ve v. 80—82, kde praví, že vynikal nad všechny dcery knížat a že zářil jako slunce, měsíc a hvězdy, a ve v. 98—110, kde líčí Achillea štíhlého jako cypřiš s rusými, kučeravými kadeřemi, krásnookého, sličného, ozdobeného čelenkou z drahokamů a perel a vynikajícího hrudí bílou jako křišťál. Básník pak k tomu dodává, že zkrátka v lásce a kráse nemohl s ním nikdo soupeřit a že později jen jeho milovaná dívka ho překonala.

Ryze byzantský je mlhavý popis míst, kde se děj odehrává, kdežto zase líčením turnajů (111—146 a 1455—1488) splatil básník daň mravům rytířským, následuje v tom jiných básníků tehdejších, kteří podobná líčení vkládali do svých skladeb. Ostatně máme v byzantské literatuře i báseň neznámého skladatele *Πρόσβυς ἱππότης*, která líčí pouze turnaj rytířský. Konečně i různé naivní otázky a výroky odpovídají plně duchu byzantskému. Tak básník ve v. 69 n. se táže: *Καὶ ποῖα γλῶσσα δυνηθῇ κατὰ λεπτὸν νὰ γράφῃ τὴν χαρμονὴν τὴν ἀπειρον τὴν τότε γενομένην* (srov. též v. 96 n.). Jinde praví, že jeho rozvaha a rozum nemá tolik síly, aby mohl vylíčit krásy zahrady (v. 716 n.), a přece je líčí. Totéž opakuje ve v. 779 n. před líčením lázně. Ve v. 745 n. trne v úžasu před umělcem, který postavil zlatý platan se zpívajícími ptáky. Ve v. 1549 začíná líčiti trpkou smrt choti Achilleovy a ve v. 1552 sám se táže: *Καὶ τί νὰ λέγω τὰ πολλὰ καὶ οὐδὲν τὰ περικόπιω*; A dokládá: *Συντέμνω τούτους τὸ λοιπόν, τὰ πάντα καταλείπω*. Chee tedy líčiti stručně, ale líčí smrt tu velmi obšírně ve v. 1554—1758. Ve v. 1342 praví básník o padlém bojovníku docela naivně: *Ἐκείνος δὲ ὥς μὲ φαίνεται, πλεον ὅκ' ἐσηχώθη*.

Ráz této básně nelze nazvat ani ryze pohanským ani ryze křesťanským. Základním motivem jejím je láska dvou milenců a tomu odpovídá vláda boha Erosa, mocného a neúprosného zotročovatele lidských srdcí. Na konci básně v líčení smrti choti Achilleovy připomíná se úplně v soulase s lidovou věrou řeckou bůh Charon.¹ Názor pohanský patrný je též ve v. 247: *Ἐδὲ μᾶς ἔδωκαν οἱ θεοὶ στρατιώτην βασιλέα*, ač ovšem není jisto, zda tu máme opravdu členění původní předlohy, neboť v rukopise *L* 168 na tomto místě čteme: *Ἐδὲ ὁποῦ μᾶς ἔδωκεν ὁ θεός*

¹ Wartenberg připomíná na str. 176 jako doklad pohanského názoru i Charitky (*N* 856, *B* 343), ale sám dodává, že zmínka o nich není kriticky dokázána. Vskutku třeba tu čísti *χάριτας*, neboť tak dává spojení s dalšími slovy daleko lepší smysl. Achilleus mluví tu k Erotovi: *Νὰ ἀφροδῆμαι καὶ τὰς χάριτας, τοὺς συγγενεῖς καὶ φίλους*. Spojení: »Chci vzdáti se Charitek, příbuzných i přátel« je zajisté méně vhodné než spojení: »Chci zřící se půvabů, příbuzných a přátel.«

στρατιώτην βασιλέα. Podobně v rukopise *B* 172 čteme: *Χαρά 'ς τὸν θεὸν ποῦ μᾶς 'δωκεν τοιοῦτον βασιλέα*. Za to o uměleckých dílech v paláci královské dcery se praví ve v. 793: *Νὰ εἶπεν τινὰς εἰς τὸ ἐκ παντὸς οὐκ εἶναι ἀνθρώπου ἔργα, ἀλλὰ ἀχειροποίητα πρὸς σιερεᾶς Κυρίου*. Přídavek *ἀχειροποίητα* bývá leckdy u slavných obrazů světců. Ve v. 1450 je zasnoubení nazýváno *εὐλογία*. Básník křesťanský nemohl tedy ze své básně naprosto vyloučiti výzdoby bájesloví pohanského, jehož prvky žily asi v lidové víře, ale zase aspoň nějakým způsobem dal výraz duchu doby, neboť, jak známo, říše byzantská byla říší po vítce křesťanskou, jejíž panovník pokládal sebe jen za zástupce Kristova na zemi a ve svých rukou spojoval nejvyšší moc světskou i duchovní.

Z á v ě r.

Výsledky této práce lze shrnouti asi takto: Předloha Achilleidy, nám neznámá, se ztratila; dobu vzniku jejího lze klásti asi do 14. století, t. j. do doby válek křížáckých, kdy duch rytířský zdomácněna na půdě byzantské polle vzoru západního. Z této předlohy pravděpodobně vyllynuly všechny tři naše verse, nejdelší *N*, kratší *L* a nejkratší *B*, z nichž nejvýše klásti sluší z důvodů esthetických versi *N*, ovšem bez onoho docela nevhodného a nemístného přídavku závěrečného, který nepatřil do předlohy původní, nýbrž je dílem autora verse *N*. Tato verse není, a v tom se tedy mýlil Krumbacher, rozšířením původnější verse *B*, nýbrž naopak verse *B* pro četné nejasnosti a náhlé přechody ukázala se nejprve nedokonalým výtahem verse *N* a tento názor opraven později v ten smysl, že obě ty verse i nově potom vydaná verse *L* jsou zpracováním původní společné předlohy, kterou autoři oněch versí různě zpracovávali, měnice tu a tam slovné znění a podle potřeby je krátíce.

Pramenem této nyní ztracené předlohy nemohla býti kronika Joanna Malaly ani přímo ani nepřímá, poněvadž jeho vypravování se obsahem liší od Achilleidy, a to nejenom od hlavní části, všem třem versím v podstatě společné, nýbrž i od zvláštního závěru verse *N*. Po té stránce musí býti tedy též opraven názor Krumbacherův (na m. uv.) a úplně zamítnut názor Wartenbergův, jež nalézáme nejnověji i v recenzi práce Haagovy a Hesselingovy (na m. uv.). Pramenem Achilleidy nemohla býti ani Hermoniakova Ilias ani Válka trojská od neznámého skladatele. Hledáme-li mezi básněmi byzantskými nám známými, přímého pramene vůbec nenalezneme, ale můžeme předpokládati, že básník původní Achilleidy, který znal slavné činy Basilia Digenia Akrity, ať už z epického zpracování, ať z hojných písní lidových, vzal si Digenia za vzor pro reka antického a vylíčil nám Achillea jako středověkého rytíře a zároveň jako pendant k Digeniovi, ryze byzantskému reku národnímu.

K vyšperkování Achilleidy přispěly snad slovným zněním i jiné básně byzantské, ač to s jistotou tvrditi nelze, poněvadž mnohá taková místa byla obecným majetkem tehdejších vzdělaných kruhů. Také sofistické romány zanechaly v ní svou stopu. Konečně i fantasie básníková a jeho dovednost veršová působily tu do té míry, že v Achilleidě máme přes některé nedokonalosti, vyplynuvší z rázu doby byzantské, jeden z lepších výtvorů, nedostihující sice vzácné a svérázné bezprostřednosti epeje akritické, ale družící se k ní čestně po bok. To platí ovšem po přednosti o naší versi *N*, méně o versi *L*, které dosud nemáme v dokonalém vydání; verse *B* je estheticky docela bezcenná. Jestliže už ve versi *N* lokální kolorit je setřen, platí to daleko větší měrou o versi *B*; kdo by četl jen versi *B*, měl by o celém ději jen velmi neurčité a matné ponětí. Ovšem ani při esthetickém posuzování verse *N* nesmíme užívatí měřítka pro klassickou dobu řeckou, nýbrž stále musíme mítí na paměti, že je to dílo doby byzantské, kdy duch antický již poklesl se své nevyrovnatelné výše.

O potřebě nového vydání rukopisu Assemanova.

Napsal Josef Kurz.

(Dokončení.)

2. Jaký je poměr Črnčícova vydání k Vajsovim snímkům?

I Črnčíc — bylo to právě řečeno — má do přesného přepisu hodně daleko.

Budtež vypočteny na prvním místě opět chyby jeho edice na uvedených místech, potom budtež konstatovány jeho nedůslednosti v přepisu zkratek a jiné úchytky.

Zaměňují se hlásky jerové: 151^a 13 азъ — Č. азъ (R. азъ), сѣлѣж — Č. сълѣж (R. сѣлѣж), 152^a 11 стѣнѣж — Č. стѣнѣ (R. свѣтѣнѣж), 152^b 16 въ темѣниці — Č. въ темѣниці (R. въ темѣниці), 22 на нѣж — Č. на нѣ (R. на нѣ), 153^a 1 дѣни, Č. дѣни, (R. správne), 155^a 22 петръ — Č. petrъ (R. петръ),

158^b 2 въ, Č. въ ono (*vréme*), R. въ оно [вѣкъмъ].

Hláska jerová je přidána neb vynechána v těchto dokladech: 154^a 14 вѣстажа — Č. вѣставѣжа (R. вѣстажѣжа), 19 крѣтитѣж — Č. крѣтитѣж (R. крѣтитѣж сѣ), 154^b 9 знаменнѣж — Č. знаменнѣж (R. знаменнѣж), 155^a 22 к роб — Č. къ гроб(у) — R. къ гробѣж, 156^b 13 симѣж — Č. simonъ (R. симонъ), 158^a 4 вѣспѣте — Č. вѣспѣте, stejně R., 158^a 13 глас — Č. glasъ (R. гласъ), v závorce 151^b 7 вѣтоѣж — v(ъ) svѣtoѣ.

Neuvádím tu příklady, v nichž je patrné nadřádkové znaménko, označující pravděpodobně vysutí jerové hlásky. O těch bude řeč v odd. 3. Jimi se počet nesprávností Črňčicových rozmnoží.

Nejistá je podoba hlásky jerové ve všech případech citovaných výše v srovnání s vydáním Račkého.

Záměna, vynechání, doplnění znaků pro ostatní hlásky ve vydání Črňčicově (někde jde asi jen o omyl tiskový): 151^a 6

СТЪННА — Č. stъije (R. свѣтъна), 151^b 4 РАДИ — Č. radi, 8 Ѣ (též 152^b 2, 153^b 12, 155^a 27, 158^b 6) — Č. wtъ (R. wтъ), 153^b 19 Ѡ — Č. otъ (R. oтъ), totéž 156^b 6, 157^a 9 je wтъ — Č. otъ (R. též oтъ), 158^a 19 ѡ — Č. wtъ (R. wтъ), 151^b 22 ЕДИНЪ — Č. edinъ (R. též единъ), 152^a 8 мръ-

твъннхъ — Č. mръtvъnъhъ; 26 сѡ — Č. sab. (R. сѣботъ; o v rkp se může sice vyložit tím, že druhá část nosovky nedopsána, ale realita musí být vystižena), 152^b 11 ЕДИНЪ — Č. edinъ, 17 женѣ — Č. ženě, 23 оубити ѿ — Č. ubiti ѿ (R. оубити ѿ), 24 можааше — Č. možaase, 153^a 18 ми — Č. mi (R. мѣ), 155^a 15, 156^a 11 ѿ, Č. i, 155^a 16 петръ — Č. peterъ, 155^b 12 ѿ идѣашете — Č. ѿ ideášete, 156^a 3 zavedeno správné čtení къ себѣ м. къ жевѣ, jak je v rkp [R. къ ж(с)евѣ], 22 повѣвѣждѣ — Č. povězdъ, еси — Č. esi (R. esi též), 25 нарицаетъ сѧ — Č. maricaetъ se, 156^b 22 бѣнѣвшю — bѣnъvšju (R. бѣнѣвшю), 157^a 2 оученикъ — Č. učeníkъ (R. оученикъ), 16 нѣнѣ — Č. pѣnѣ (R. нѣнинѣ), 157^b 4 оученикомъ — Č. učeni-

комъ, 158^a 1 ктрѣци — Č. utrъnѣci, 4 гъ — Č. gozpodъ (R. господъ), 10 мо — Č. моему (R. моемоу), 14 принесѣте — Č. prinesête, srv. také 152^a 12 претъна — Č. pr(ě)světъije (R. свѣтъна).

Ještě chyby vážnější: 152^a 25 klade do závorky go v tvaru sta(go), ač v rkp je prosté ста (go u Črňčice není kursivou!), R. má свѣта; 152^b 19 глаше — Č. glagolaase, tak též R., také v 156^b 29 je u Č. možaaha, ač v rkp je можахъ.

Některá slova klade Č. z důvodů ne dost jasných do závorky, jiná přidává, jiná ubírá. Chce patrně tak normovat slovanský text po stránce překladové i jazykové, což je ovšem nepřipustné. Tak za čtení иона 151^b 10 čteme u Č. (ѿ) ioana; ale i ѿже v ř. 154^a 18 je přepsáno (ѿ) iže, opět s ѿ v závorce: nelze si případy ty vysvětlovat jinak — nechceme-li v nich viděti postup docela libovolný — než vydavatelovou snahou vystihnouti určitý řecký text. V 151^a 25 se přepisuje rkpнѣ глаше u Č. jako glagoljašte(ѿ) (R. глаголюще), 158^b 4 на цѣкнѣ — Č. na cvětna(ja)

(R. на цѣкѣтиѣ). Nebo v 156^a 7 je přidáno k čtení plačjašči se, ospravedlněnému rukopisem, v závorce kursivním písmem: *ěko že plakaаше se*. Myslím, že uvedené doplňky vznikly opět ze snahy předvésti nějaké čtení řecké, které vydavatel pokládal za zvlášť vhodné: nehledíce ani k tomu, zda má vydavatel v takových případech právo dané textem řeckým, musíme se a priori vysloviti proti jakémukoliv »napravování« takového druhu. Ostatně není pochybnosti, že by rozsáhlejší aparát řeckých textů leckde potvrdil znění rukopisu slovanského. Tak jsou i slova divěsta se v 156^a 4 v závorce, slovo edinъ v 155^b 17, v 156^b 18 je přidáno ke jménu petrъ ještě simonъ, ač jen slovo petrъ je na místě, o 10 ř. níže (156^b 28) je dodán gen. (*korablě*), za гла нсѣ v 157^a 21 píše Č. glagola (*imъ*) isusъ. Jiný důvod měl vydavatel při vazbě

ψ κ

išči (vъ) če(tvrъtъ)kъ za rukopisné и чѣ (155^a 26): tu se patrně chtěl vyhnouti prostému akkusativu po slovese искати (srv. jeho úvod str. XXVII); je pravda, sloveso toto připouští vazbu předložkovou, ale v našem případě je správnější pouhý genitiv, mající obdobu, pokud se týče přepisu zkratek, na př. v ř. 153^b 14

($\overline{\text{к}}$ = gen. věka) nebo v ř. 152^a 22 (оучени $\overline{\text{к}}$ = gen učenika). Vydavatel se snaží odlišiti to, co sám přidává, od čtení, které má rukopis, odlišným kursivním typem písma, takže by slova, slabiky a pod. v závorkách měly dvojí význam: ale není u něho jednotné praxe. Tak nevyhovují na př. již z uvedených dokladů 151^b 10, 155^a 26 a jinde na př. 156^b 7 eg(o), 158^a 14 vo(dahъ), 158^b 25 vrъhu (eju), 158^a 27 (tu je uvedeno slovo (*stihъ*) kursivou, ač

x

Č. nic nepřidával: v rkpu je c). Na str. 158^a 26 přidána předložka *na* před subst. срътеніе, ale není tu závorky. Čte-li se na str. 152^a 7 u Č. сѣинъ (*člověčъ*) za pouhé снъ oprávněné rukopisem, je to nepochybně vliv Račkého. Do jazykové stránky památky zasahuje vydavatel také při i(š) čerěva 158^a 9, ač v rukopise jest i чрѣва (R. i чрѣва). A j.

Ještě několik drobností. Je otázka, zdali jest čísti na str. 153^b

к

7, 8 v rukopisu мѣа či jen мѣа, Č. má *Měca*, R. ovšem vypisuje.

Nesprávně je rozděleno vědъ i 152^b 25 (stejně R. вѣдъ и, viz výše) za rukopisné кѣдъ и a 156^a 21 възелъ и за orig. кѣзалъ и (téz R. má, jak jsme uvedli již výše, вѣзалъ и). O těchto dokladech bude ještě řeč dále.

p

Přemístěno jest 153^b 12: 1. Ev. za orig. ека d — patrně vlivem Račkého.

Také při Črničívi jest třeba věnovati několik poznámek osvětlení způsobu, jak jsou v jeho vydání prepisovány zkratky. V jeho praxi je velká rozmanitost.

Zkratky jsou u něho především vypisovány — to je způsob a patrně též vliv Račkého. Rački ovšem jiného způsobu neznal, kdežto u Črničie to není modus jediný. Přitom se jazyk opět idealisuje (ne vždy jednotně). Nebudu uváděti dokladů podrobně; to by vedlo daleko. Ale myslím, že je jasné, že ideální tvary jako *prépodobnu*, *čestbnaago* (proti *čestbnumu*), *nedělbnaa*, *všskršbnaa* atd. není lze přibírat jako doklady o reálním stavu jazyka evangeliáře Assemanova. Mohla by lehce vzniknouti představa, že Č. zkratek nerozvádí a ponechává je v stavu původním. Jsou totiž místa, kde jsou zkratky podrženy. Je patrné, že by to byla představa mylná.

Zkratky správně jsou u Č. při těchto slovech (ovšem znaky, které jsou v originálu nad linkou, klade vydavatel do řádky): gen. Měca 151^a 2, 6, 151^b 6 a j. [ale za totéž znění orig. je v 151^a 10 v nadpise *mē(se)ca*], *stago* [ale jindy je vypsáno neb i přidány závorky, na př. *s(ve)týmъ* 157^b 8; *s(ve)tumu* 157^b 10], jména měsíců *ijul.*, *septěb.*, *oktob.* neb *oktěb.*, *dekěb.*, ale *marta* 158^a 7, *nojęb. m. nojębr.* 157^b 15., *erkve* 151^a 6, *hvu* t. j. *krъstu* 151^a 8, *ryha* 151^b 8, *ishvo.* 158^a 11, *ev.* (ale i *evang.*,

evan. za orig. *єв*, ev. i za orig. *єва*), *ned.*, jména evangelistů *math.*, *luk.*, správně je *mar.* 153^b 19, ale o čtyři řádky výše je vypsáno *marka*, ač v rukopise je opět zkratka, *ioanъ* se vypisuje, *crъ*, gen. *єppa* 152^a 10, 21 (jindy vypis.), *arhieppu* 152^a 23 je

za orig. *архпповъ*, *sab.*, *велика* 152^a 22 — Č. *velikag* (R. *великаго*), gen. *apla* 152^a 22, ale jindy se vypisuje, 152^a 29 *den*,

153^b 10 *но лѣ* — nov. *lēt(a)*, 155^a 23 *свѣ* — Č. *svět.* (R. *свѣтъ-лыца*, sc. *недѣла*), 156^a 2 *въскрєнжти* — Č. *vъskrsnati* (R. *въскрєнжти*; ale jinde je vypisováno), *oveцa* — *ovec* 151^a 13(?), 156^b 17 je dokonce *ot*, ač všude jinde jen *otъ*, *wtъ*, 158^a 13

se ponechává *про* — *prok.* (R. *прокименъ*), ač v 8. ř. na téže straně je za tutéž zkratku *prok(imenъ)*.

V jediném případě šel Črničie tak daleko, že ponechal i písmeno nad řádkou. Je to ve jménu měsíce srpna: *avg̃o* na mnohých místech (151^a 10, 151^b 6, 7, 152^a 9, 14, 16, 21,

25, 153^b 7 atd., ale je jen avgo. 152^a 18, 19, 153^b 8, resp. avgs.

152^a 26 za totéž čtení orig. ($\overline{\text{дкго}}$), avg^{so} je i za $\overline{\text{дкг}}$ (152^a 14).

Jindy zkratky sice ponechány, ale ne v znění věrném: jsou buď rozšířeny neb opět něco nedopsáno. Je to

v těchto případech: sř. 151^a 1, 4 za orig. $\overline{\text{сж}}$, za $\overline{\text{сo}}$ 152^a 26 je u Č. sřb.; ev. je v 151^a 11, 151^b 8, 153^b 12, 19, 154^b 10, 155^a 21, 24, 27, 156^a 5, 156^b 6, 8, 158^a 5, 16, 158^b 6 za $\overline{\text{р}}$ $\overline{\text{р}}$

orig. $\overline{\text{екв}}$, $\overline{\text{ев}}$, ale je i evang. 157^b 3, 158^b 1 za totéž čtení orig.,

neb i Evan. 158^a 11, opět za $\overline{\text{екв}}$; jindy je i celé slovo vypsáno (srv. 152^a 20, 158^a 1), za pouhé $\overline{\text{мца}}$ bývá i $\overline{\text{мѣа}}$ (155^a 9 a j.; je i $\overline{\text{мѣа}}$ 152^a 16!). Nesprávně reprodukována i zkratka avgo. atd.

(viz výše). 152^a 18 je $\overline{\text{сг}}$ — stago (jindy jiná praxe při tomto slově).

153^b 7 $\overline{\text{ста}}$ — stago; 152^a 23 $\overline{\text{архппоу}}$ — arhieppu; zkr. $\overline{\text{гла}}$ se píše gl., ale jindy je vypsáno celé slovo — nepochybně vlivem

Račkého; 153^b 7 $\overline{\text{свномка}}$ — Č. svěštenomáč. (jindy celé vypsáno, srv. 152^a 9); septę. je za $\overline{\text{сеп}}$ 153^b 7 (jindy septęb.); 153^b 14

je $\overline{\text{ко}}$ -kone., to i v 153^b 17; 158^b 8 se čte $\overline{\text{въ}}$ $\overline{\text{erslmъ}}$, ač

v rukopisu je jen $\overline{\text{ек}}$ $\overline{\text{ермъ}}$. Do této souvislosti náleží též $\overline{\text{рлсв}}$ 158^a 12 — Č. rod'stva, a $\overline{\text{екк}}$ 157^b 8 — Č. v'sémъ.

Je ještě pátý způsob, jak se Č. chová k zkratkám: dopisuje části v originálu chybějící v závorce: 151^a 3 $\overline{\text{ста}}$ $\overline{\text{к}}$ —

Č. s(větř)lě, 6 $\overline{\text{мца}}$ — b(ogoredi)ec (sic), 9 $\overline{\text{срѣ}}$ — srěd(ě), 10 $\overline{\text{мца}}$ —

mě(se)ca, srv. i 157^b 8, 151^b 9 a j. $\overline{\text{ек}}$ $\overline{\text{оно}}$ — $\overline{\text{въ}}$ $\overline{\text{оно}}$ ($\overline{\text{erémę}}$) —

jindy jinak, 152^a 12 $\overline{\text{прстѣмъ}}$ — pr(ě)světýije (sic: srv. i 153^b 9),

152^a 29 je $\overline{\text{па}}$ — Č. pa(mętъ), 158^a 2 je $\overline{\text{мца}}$ — Č. b(ogorodi)ci

(i jiné doklady), 153^b 10 $\overline{\text{лѣ}}$ — lěl(a), 155^a 23 $\overline{\text{хлѣ}}$ — hlěb(a), $\overline{\text{ек}}$ —

v(ъ) v(ъtor.) — viz již výše, 26 $\overline{\text{блѣ}}$ — bl(agoslove)šte, 158^b 4

je $\overline{\text{блѣ}}$ — bl(agoslove)nъ, 155^a 26 $\overline{\text{чѣ}}$ — če(tvrъtъ)kъ, 157^b 6 je

v orig. по па — Č. po pas(cě), ale jindy se přepisuje: po pastě (tu jde o zvlášť těžké zasahování do jazyka kodexu; vydavatel slabiky cě nepíše kursivou, takže by se mohlo souditi, že jde o čtení kodexu). Nebudu uvádět již dalších dokladů. Litery uzavřené v závorkách někdy tištěny antikvou, jindy kursivou [srv.

na př. ještě 158^b 1 $\overline{\text{пѣ}}$ — pês(nb)]: vydavatel si vede libovolně.

Konstatovali jsme celkem paterý způsob, jak Črnčíc rozváděl zkratky: odtud často v témž slově rozdílly, které by se klamně mohly přičítat na vrub samého originálu. Pro ilustraci poměrů uvedu znovu, že na př. adj. *světъ* se buď vypisuje, neb se zkratka správně ponechává, neb se opět zkratka reprodukuje nevěrně, konečně se kladou doplněné slabiky do závorek. I jiné podobné doklady lze nalézt. Je vidět, že by nás víra v Črnčíce po této stránce zklamala.

Rozumí se samo sebou, že Črnčíc neoznačoval ligatur, že sled interpunkčních znamének není zachováván (tu si vedl Črnčíc »po našu«, cf. úvod XI) a ovšem že porušen rozsah řádek — to jsou však požadavky ideální budoucnosti, prohrěšků proti nimž bychom Črnčícovi ani za vinu nekladli.

Ze srovnání se snímky prof. Vajse (l. 151^a—158^b) jest patrné, že Črnčíc hodně se odchyluje od čtení originálu. Je jasné, že by nebylo lze podle tohoto vydání jemně zkoumati jazyk kodexu Assemanova. Je pravda, že má Črnčíc omylů méně než Rački, ale jsou jiné (zvláště též nedůslednosti, libovolnosti) a jsou i tytéž jako u Račkého — nepochybně vlivem Račkého. Bude naším úkolem zkoumati tento vliv vzájemným srovnáním obou vydání.

3. Nadřádková znaménka. O nich psáno u Račkého v úvodě VII sl., u Črnčíce v úvodě XIV sl. Rački uvedl jisté případy, ve kterých se nadřádkový znak vyskytuje v rukopise, Črnčíc cituje materiál nerozčleněně, prohlédl jen malou část rukopisu po té stránce (12 listů), rozeznává více znaků nadřádkových a chtěl by v nich viděti stopy starého označování přízvuku. Protože i my máme před sebou jen zlomek rukopisu, omezíme se na konstatování dokladů a na srovnání s oběma vydáními, jsouce si vědomi, že pravé posouzení bude možné až po studiu celého rukopisu nebo alespoň větší části. Srv. Šafařík, Pam. 24: »Avšak o pravé moci znaku tohoto ... teprve po přehlédnutí celého rukopisu (t. j. Assemanova) dokonale souditi bude možné.«

Vedle titul lze shledati v našich ukázkách nad určitými hláskami znaménko namnoze jednoho rázu. Nejobyčejněji se klade

na druhé ze dvou za sebou následujících samohlásek, při čemž nezáleží na tom, zdali jsou obě slabiky, v nichž se ony samohlásky vyskytují, součástí jednoho slova či náleží-li dvěma slovům za sebou následujícím, tedy tak, že jedna z obou samohlásek slovo končí a druhá začíná. Takové samohlásky nemusí být na téže řádce a dokonce ani ne na téže stránce. Ve skupení tří, čtyř neb více takových samohlásek má znaménko nadřádkové každá samohláska po druhé samohlásce následující, tedy po druhé i třetí, čtvrtá a další. Není snad ani třeba připomínat, že znaku tohoto druhu ani Rački ani Črnčić ve svých vydáních nereprodukovali.

Několik příkladů na skupení tří, čtyř neb více samohlásek:

А

151^a 1 ѿ при^Акнѣхъ ѡблѣпѣхъ, 152^a 10 и на вѣчернѣ о^Аспѣ-
ниѹ, 153^a 7 дѣщери еѣхъ ѡроднѣхъ, 153^a 23: ѡт^Акрѣсти сѣ-
бѣ. ѿ днѣ.

Tento znak se klade i tehdy, je-li samohláska na začátku

Т

slova po zkratce: сг. агатоника 152^a 18 a mnoho jiných dokladů. Několikrát se klade znak nadřádkový na začátku slova i po konsonantickém zakončení slova předchozího (když odpadla hláska jerová).

Je otázka, jakého významu je tento znak. Šlo patrně o to, aby se označila správná církevní výslovnost textu, aby se zabránilo splynutí dvou neb více samohlásek po sobě následujících a aby se označil začátek slova.¹

Lze někdy leccos odtud vyložit. Tak zejména dva zajímavé případy, kde se Č. i R. (Č. vlivem R.) zmýlili.

Jde především o čtení вѣдѣхъ мѣжа праведѣхъ 152^b 25. za něž má R. вѣдѣхъ и a Č. вѣдѣхъ ѿ. Trebas si Črnčić na str. L svého úvodu uvědomuje správné znění tohoto místa (myslí ovšem, že čtení вѣдѣхъ je „krivo“ a вѣдѣхъ ѿ „pravo“, přece ponechal rozdělení nesprávné — vlivem Račkého. K správnému znění vede nás nejen úvaha mluvnická (вѣдѣхъ nemůže být participiálním tvarem od slovesa вѣдѣти, zde čekáme part. praes., srv. ř. *εἰδὼς αὐτὸν ἄρδρα δίζησιν...*, lat. *sciens eum virum iustum...*; Zogr. má вѣдѣхъ, Mar. вѣдѣхъ ѿ, v Sav. není tohoto místa), ale také výše uvedený důvod grafický: při psaní вѣдѣхъ není nad konečným ѣхъ nadřádkového znaku, ač bychom jej při dvou samohláskách s určitostí očekávali: srv. na př. 152^b 1 ѿ мѣхъ ѿ..., když jde o dvě slabiky. Slovo вѣдѣхъ je bez znaku nad ѣхъ stejně jako každé jiné monofthongické -ѣхъ. Vzhledem k tomu, že lze uvedenou grafickou zvláštnost pokládati v našich úryvech za pravidelnou, vzniká tím pomocný důvod, jak správně čísti. Jde tedy o part. praes. вѣдѣхъ

¹ V pravidle výše uvedeném jsou ovšem případy sem hledící zahrnuty, protože konec slova byl zpravidla (v našem textě však ne vždy) vokalizký.

(t. j. *vědy*) s akk. os. zájm. **и** (t. j. *jě*): obě slova splynula ve výslovnosti i v písmě v jediný celek. Zjev tento je v stsl.rukopisech obyr čejný. Je to »стремление связывать слова сообразно съ течениемъ живой рѣчи, не обращая много вниманія на грамматическую самостоятельность каждаго отдѣльнаго слова« (Jagić, Mar. 425). Viz ještě další poznámky níže. Sluší připomenouti, že uvedené místo z Ass. ev. četl správně již Jagić, Mar. 136. Tvar **ѢДЪ**, zavedený Račkým a podržený Črnčičem, je zcela podoben onomu nemožnému partic. tvaru **ѢДЪ**, které chtěl Miklosich — a po něm ještě Jagić — viděti v Zogr. Marc. I., 6, srv. A. Leskien, AslPh. 2, 1877, 191 — 192.

Druhý případ je **аше тѣ еси ѡзлалѣи** 156^a 21. Rački má **ѡЗЛАЛѣи**, Č. po něm **ѡЗлѣлѣи**. Podle toho však, že nadřádkové znamení není nad **и**, nýbrž jen na **и**, lze souditi, že správné dělení je **ѡЗлѣлѣи** = **ѡЗЛАЛѣи**. Toto čtení (v ř. jest *ἐὶ σὺ ἐβλάσασας αὐτόν*) vzniklo z pův. **ѡЗЛАЛѣи** (srv. Mar. Jan 20. 15: **аше тѣ еси ѡЗЛАЛѣи**, Zogr. nemá tohoto místa) t. zv. napnutím jeru. Tvar **и** je nemožný, nelze přece sonditi, že by byla písmenem **и** označena hláska *j*.

Můžeme ještě jiné věci odtud zjistiti: čte-li se na př. **прѣтрѣлѣи же** 151^b 4 bez znaménka nad **и**, je patrně vidět, že se v složeném tvaru adj. **ѣи** na konci slova vyslovovalo monofthongicky. Starší je **ѡЗЛЮБЛЕНѣи** 151^b 26. Stejně bylo v gen. plur. starší stadium **мрътеѣнихъ** 152^a 8, 152^b 7, 14, vedle **мрътеѣнихъ** s monofthongickým *y*.

Jako grafický detail bylo by lze vytknouti, že uvedený znak bývá nad druhým komponentem grafické dvojhlásky (na př. *и*, *ѡ*), jestliže následovala po samohlásce.

Odchytky od uvedeného pravidla se dají v našich ukázkách uvést (na př. neklade se znak uvnitř zkracovaných slov), ale v míře poměrně nevelké. Systém je patrný. Snad by se daly odchytky vysvětliti tak, že poslední opisovatel systém porušil, že tedy původnější stav byl v starší předloze. Při tom ovšem musíme znovu zdůrazniti rezervu, kterou nám ukládá zkoumání omezené na nevelkou část rukopisu.

S touž rezervou jest třeba konstatovati doklady celkem ojedinělé, kdy bývá nadřádkový znak — v podobě někdy polokruhové, jindy v podobě zahnuté čárky — nad souhláskou slovo začínající neb i nad souhláskou uprostřed slova, na samohlásce po souhlásce, na začátku slova a j.

Podrobně si všimneme ještě dokladů pro znak nadřádkový v platnosti t. zv. apostrofu, t. j. tehdy, když jest jím, jak se zdá, označeno vynechání jerové hlásky. Musíme rozeznáhati dvojí druh dokladů.

V prvním případě jde o slova, nichž jest předpokládati vynechání jerové hlásky. Nad takovým místem bývá nadřádkový znak, o němž lze souditi, že označuje právě vypadlý jer.

Rački neklade nikdy znamení, které by bylo obdobou rukopisného stavu. Jest u něho v takových případech dvojí praxe: a) buď hlásku jerovou v přepise vynechává nebo b) ji o své vůli doplňuje.

a) Ponechán stav rukopisu, ovšem bez značky: 151^a 17 сѣмѣи — R. сѣмѣи, 25 что — R. что, 151^b 3 всѣми — R. всѣми, 5 до конца — R. до конца, 14 сѣнѣ — R. сѣнѣ, 154^a 27 сѣмрѣтно — R. сѣмрѣтно, ib. что — R. что, patrně též блѣщахъ сѣ — R. блѣщахъ сѣ, аč výše napsal крѣтитъ сѣ за orig. крѣтитъ сѣ (154^a 19), 155^a 11 иоанна — R. иоанна, 156^b 13 вѣкупѣ — R. вѣкупѣ, 25 снѣдно — R. снѣдно, 157^a 11 мнѣжѣтѣ — R. мнѣжѣтѣ, patrně jde o nadřádkový znak téhož významu i v 157^b 8 мнѣжѣтѣ i ib. 16 мнѣжѣ — R. мнѣжѣ, 158^a 27 је правѣж — R. правѣж, 158^b 2 вѣставши — R. вѣставши, 10 двѣ — двѣ, 27 мнѣжанши — R. мнѣжанши.

b) Jerová hláska je u Račkého přidána: 155^a 22 вѣставъ — R. вѣставъ, 156^a 27 мнѣ — мнѣ, 158^a 6 вѣставши — вѣставши, snad i 158^b 14 отрѣши — отрѣши. Podobně je označeno též slovo мнѣ 157^a 16 — R. мнѣ (Č. мнѣ).

Črničie zná způsob trojí: a) piše apostrof, b) znaku nepíše a jeru nedoplňuje, c) doplňuje jerovou hlásku.

a) 151^a 17 сѣмѣи — Č. сѣмѣи, podobně správně 151^b 5 do končea, ib. 14 сѣнѣ, 155^a 11 иоанна, 156^b 13 вѣкупѣ, 158^a 27 правѣж, 158^b 2 вѣставши, ib. 10 двѣ. Ale u Črničie najdeme podobný znak i tehdy, když ho rukopis neospravedlňuje: 152^a 28 вѣ тѣжѣ — Č. вѣтѣжѣ, 153^b 16 вѣжѣши — Č. вѣжѣши.

157^b 7 всѣ — Č. v sѣmѣ, 158^a 12 рѣсѣ — Č. rod sѣtva.

b) 151^a 25 что — Č. čto, podobně je 151^b 3 всѣмѣ, 154^a 27 сѣмрѣтно, ib. 28 čto, patrně i 154^b 22 блѣстѣтахъ se (jde o konec slova), ale 154^a 19 v podobném případě vydavatel čte крѣтитъ se, 155^a 9 je vsѣмѣ, 156^a 27 мнѣ, 156^b 25 снѣдно, 157^a 1 množ sѣtva, 157^b 16 мнѣжѣ, 158^b 9 eleonstѣ (R. totѣž), ib. 27 množašѣ.

c) 155^a 22 вѣставъ — Č. v(ѣ)stavъ (ne kursivou!), patrně i 157^b 8 мѣсѣчѣнѣжѣ, dále 158^a 6 вѣставѣши, 158^b 14 отрѣшѣ.

Nedůslednost vydavatelů je patrná. V grafické podobě znaku v uvedených případech nelze znamenati rozdíl. Byl by to ostatně

Č. ubitiť i, ib. 25 **вѣдѣи** — R. **вѣдѣи** — Č. $\overline{v\acute{e}d\acute{e}ť$ i, 153^a 18 **ми** — R. **ми** — Č. **mi**, 153^b 12 změněn pořádek pŕív. $\overline{e} \overline{v} \overline{a}$ **евангѣлие** u R. a u Č. 1. ev., ib. za orig. \overline{d} je **втѣ** u R. a **wtѣ** u Č., ib. 19 \overline{w} — R. **отѣ** — Č. **отѣ**, 154^a 14 **вѣстакша** — R. **вѣстакѣша** — Č. **vъstavъša**, ib. 19 **крѣтитъ сѧ** — R. **крѣтитѣ сѧ** — Č. **krѣstitъ se** (ale 154^b 22 **блѣстѣштахъ сѧ** podle R., který má **блѣщащахъ сѧ**). 154^b 9 **знаменнемъ** — R. **знаменнемъ** — Č. **znamenĕmъ**. 155^a 22 **петръ** — R. **петръ** — Č. **petrъ**, 155^a 22 je viditelné jen **к робъ** — R. má **къ гробову** — Č. **къ grob(u)**, ib. 27 \overline{d} — R. **втѣ** — Č. **wtѣ**, 156^a 21 **вѣзальнъ** — R. **вѣзальнъ** — Č. **vъzельnъ** (!), ib. 22 **еси** — R. **еси** — Č. **esi**, 156^b 13 **симонъ** — R. **симонъ** — Č. **simonъ** (ale 157^a 16 ponecháno v obojím správně **симонъ**), ib. 22 **бѣнѣвшю** — R. **бѣнѣвшю** — Č. **bĕivъšju**, 157^a 9 **втѣ** — R. **отѣ** — Č. **отѣ**, 158^a 4 **вспонте** — R. **вспонте** — Č. **vъspoĭte**, ib. 13 **гласъ** — R. **гласъ** — Č. **glasъ**, ib. 27 \overline{c} — R. **[стихъ]** — Č. též v závorce (**stihъ**), 158^b 2 **въ оно** — R. **въ оно** [**врѣмѧ**] — Č. **vъ оно** (**vrĕme**), ib. 6 \overline{d} — R. **втѣ** — Č. **wtѣ**, ib. 14 **и отрѣшиша** — R. **и отрѣшиша** — Č. **i otrĕšъša**. V tomto seznamu lze naléztí většinu vážných Črnčičovýchъ chyb vůbec.

Velmi poučné jsou také ty případy, v nichž jde o reprodukci dokladů s nadřádkovým znakem v platnosti t. zv. apostrofu. Srv. materiál výše.

Vlivem Račkého pochopujeme leccos z Črnčičovy rozmanitosti při rozvádění zkratk. Stačí na př. místo citování dokladu — jsou

hojně — upozorniti na to, že zkratka **въ оно** 151^b 9 je přepsána u Črnčiče **vъ оно** (**vrĕme**), se závorkou, jako je u Račkého **въ оно** [**врѣмѧ**], ačkoliv nikde jinde (je mnoho dokladu) v tomtěž případě tak neučinil. Proč ponechal Č. jednou sloveso **vъskrsnati** nevypsané (156^a 2), ač jinde vypisuje? Zajisté jen proto, že i Rački má na uvedeném místě pouhé **вѣскрснѣти** a ne **вѣскрснѣти**, jak je všude jinde. Proč má Č. za touž zkratku, objevující se na téže straně ve vzdálenosti čtyř řádků dvakrát, jednou **родѣство** a po druhé **родѣства** (cf. 158^a 8, 12)? Nelze viděti jiného důvodu než ten, že sledoval Račkého, který čte na týchž místech **родѣство** a **родѣства**.

Uvedená místa, na kterých se Č. podobně mylí jako Rački, (některé omyly jsou přímo evidentními dukazy) ukazují způsob, kterým si Črnčič počínal při práci. Črnčič si především opsal vydání starší, t. j. přepsal si je latinkou

a potom teprve asi srovnával tento opis se samotným rukopisem, podle něhož vydání Račkého opravoval. Ale leckdes přehlédl, neopravil a zanechal tak stopy geneze své edice.

Toto je závěr, ke kterému vede náš materiál. Je ve shodě s míněním prof. A. Beliče, s kterým jsem o těchto věcech mluvil v Paříži. Prof. Belič totiž měl před časem možnost sám srovnávat ukázky obou vydání s originálem a zjistil závislost vydání Črncičova na Račkém,¹ a to tím způsobem, jak výše uvedeno. Je vidět, že srovnání jiné části rukopisu s dosavadními vydáními vede k týmž výsledkům.

5. Několik poznámek k našim ukázkám.

Na str. 157^b dole je známý cyrilský nápis, jehož rekonstrukci — místo je porušeno — se zabývali oba vydavatelé. Rački četl těžce, (cf. str. IX jeho vydání) a dal do závorky to, co jen předpokládal a co mu bylo pochybné neb nečitelné. Přepisuje takto: азъ попъ станъ пишжъ монаст(ируу въ де)волѣ рѣкжмоу. да есж прост(асова...) апостола ѿ декол(кет...) ѿ мене грѣшника. Črněič čte takto (viz jeho úvod LXIV): азъ попъ станъ пишжъ: кир... (čtírih ili pet slov nije veče poznati) и волѣ рѣкжмоу (zadnjoj řeči drugo slovo nije očito; no više je prilike da je **к**, nego **к**) да есж прости ѿ ба и. в. і (= 12) апостола ѿ д (a za ovim slovom još ili і ili е) есѣхъ стѣхъ ѿ мене грѣшника. Jde asi o téhož »papa Stana«, který připsal na l. 76: азъ попъ станъ писахъ. Čtení není snadné. Je možné říci, že Črněičovo je pravdě podobnější, ale spíše lze přecísti ještě méně, než jest u Črněiče. Do dohadů o jednotlivostech se nechci pouštět (četl bych na př. spíše **к** m. **к** v slově **рѣкжмоу** a j.). Škoda, že se nápis — důležitý osobou písarovou a snad i místem, kde byl psán —, nezachoval v lepším stavu. O původu hlaholského kodexu ovšem svědčení nemůže, neboť je z doby pozdější.

Na str. 151^a 21 je cyrilský přepis, který bych četl takto

						cy	τ
(není o něm zmínky ani u Račkého ani u Črňáče):						ΔΕΓΘ	: ΗΜΔ :
н	а	н	т	с		и	н
Δε	Δα	Δε	ΗΜΔ	νΔ	(= časъ):	Γα	: α
						но	ατ
						Δε	: βολτ
						τ	: τ
иητ	: κ	: η					

Na str. 151^a 21 jsou čtyři body nad slovem **ѣкоже** ve čtení **ѣкоже** **вѣдоми** **бѣдете**. Pocházejí podle Č. (úv. LI) od onoho písaře, který si nařiká na l. 38: **зѣло** **кривы** **книгы** **из** **ниже**...

Zbývá ještě několik drobností.

¹ Prof. Belić uveřejní výsledky svého srovnání.

dání, která také v těchto případech chybují, shledáváme s touto mylnou praxí znovu a znovu.

* * *

Je vidět, že jest vskutku potřebí nového vydání rukopisu Assemanova. Obě dosavadní nedostačují. Nové vydání, vyhovující všem požadavkům, které se v nové době kladou na práci ediční, umožní vlastně teprve vědecké zkoumání našeho rukopisu po všech stránkách. Kodex Assemanův čeká zvláště na jazykový rozbor. Při něm půjde o důležité otázky, na př. o řešení problému, dá-li se zjistiti účast dvou písarů kodexu, a i j. Jest nasnadě, že na materiálu malého rozsahu, jako jsou naše ukázky, nelze se do mluvnického rozboru pouštět.

Někdy se vyslovuje oprávněné, jak myslím, přání, aby se studium slovanského církevního jazyka neomezovalo na několik nejstarších textů, aby se věnovala větší pozornost také rukopisům pozdějším. Jest však nutno zdůraznit, že právě badání o textech nejstarších není dosud ani zdaleka ukončeno a že na ně čekají ještě velké úkoly. Nelze tedy raditi k omezení zájmu, ale k jeho prohloubení.¹

Juljusz Słowacki a K. H. Mácha.

K polským vlivům na tvorbu Máchovu.

Podává J. Menšík.

(Dokončení.)

Z barvitých sloves Máchových uvádíme několik příkladů: Aj, tu veš se před očima *bělá* Pout. II. 19; Chladnou nocí svítí luna, *Bělají* se malé dvory II. 83; V rozlehlých rovinách *mdle* se *bělaly* dřímající vsi Kl. Sáz. I. 274; na nejvyšším temenu se ji *bělal* málo rozeznáný kostel na obzoru rudého nebe co bílá skalka strmicí na krvavém moři Vald. I. 268; po hladině se *bělaly* lilie vodní Cik. I. 231; (růže) se kolem v krásném teď květu *červenají*, Na hrobě sestr. II. 25; vrcholky jejich (stromů) sem tam se *červenaly* v zásvitu hasnoucích požárů Cik. I. 108; V dálece *modrají* se Krkonoši II. 44; *modraly* se husté mladé lesy Vald. I. 267; Za Prahou *modraly* se pahrbky Křiv. I. 51; A hle, *promodrává* kvítko se pod májí II. 63; za jitra slunce *plálo* Mních II. 152; Dennice z jitra nade hvozdem *plála* II. 142; Vesele můj zřídka *planul* zrak II. 12 (z konce r. 1832); Jednou *plane*, pak již nikdy, květ t. 12; O jak zraky v krásném ohni *plály* Prec. II. 101; Patřím-li v tvář její jasnou Nevinností *planoucí*

¹ Oprava. V 1. části tohoto pojednání čti na str. 109 v pozn.: Srv. také pozn. 2. na str. 107.

Nárek, II. 89; rudé roucho *plálo* Červeněji v slunce žhavé záři Na přích. kr. II. 94; Širá Praha *plála* v zlatě t.; Tam, kde se v jitra kostel *rdí* II. 146; Vzejde slunce; aj, *zardí se* Sněžka II. 12 (1834); i tvář má se v jeho lesku *rděla* Ouv. Már. I. 67; Tam za tmavými horami *Rudí se* v jitra obloha II. 10; Obloha též *se rudí* II. 59; Ducha mhy mu *stíní* husté Mnich II. 150; Nejzáze *stíní* šero hor Máj, II. 106; A *stměla* širou zem oblaků hustých moc Mnich. II. 157; Hlouběji *šeřily se* vrcholy jedlí Kriv. I. 7; (měsíc) jen časem *šeřil* na řeku černou, zastřený jsa časem roztrhanými oblaky K. Týn I. 240; a časem zachmouřený nad noční krajinou *zašeřil* plný měsíc Cik. I. 180; vzdálené se v *soumrak* *tratí* dvory Zn. 4, II. 70; Z jitra kdy se východ *zapaluje* Pout. II. 19; hlubina její (řeky) *zelenala se* co lučiny z jara Krk. I. 98; Jasná zář kol hvozdy *zlatí* Sv. Ivan, 1831, II. 9 (viz »stříbřití«); *Zlatí* jenom záře luny bleď Hrdosmělý někdy Vyšehrad II. 98; k různobarevným červánkům, *ozlacujícím* stezku předešlou Krk. I. 99. I v těchto případech některé shody (šeřiti, zelená se hlubina vody) ukazují na podněty ze Słowackého a polských romantiků. Při tom jest upozorniti i na shodu vidu slovesného (twarz jego straszna... *pobłękitniała* od blasków księżycy, krew... *poplamila* jej szat aksamity), který u Máchy má své vynikající zvláštnosti (srov. Šalda, na uv. m. str. 83 pozn. 1).

Mácha obohacoval svůj slovník, čerpaje z polštiny i jednotlivé výrazy.¹ Nacházel je také u Słowackého: I tysiąc barwy w każdym *promyku* Žm. 27; Naprzód je niebios odbiło *sklepienie* Szanf. 233; na niebios *sklepienia* Mnich 158; wielkie zwierciadło egidy Gmach cały kryło jasności *sklepieniem* L. II. 207; A *stad* rzecz uważając Mind. I. 205; Śmierć we mnie *uśmiech* budzi M. Stuart, II. 5; na wybladłej twarzy *Gorzki uśmiech* i wzgarda t.; *Nicość* nauki-gorzki owoc doświadczenia t. II. sc. 1; jak *przeszłości* mara Biel. 419. Na polský vliv by ukazoval i instr. pl. fem. »Za šedými *hory* vzdálené jest Lampa naší Zemi zlaté slunce« (Jarosławna, Bás. Krč. 112); v druhém zpracování (t. 113) je správně: »Za *horami* vzdáleno jest Zlaté slunce, lampa světla«.

Jako u jiných romantiků, Mácha nacházel i u Słowackého hromadění kontrastů, zvláště světelných a barevných, ale i jiných, hudbu antithet a oxymor: Nim wasze *ciemne* twarze *jasne* rozmgli zorze Mind. IV. 261; rozjaśń blade lice, *Śmiej się* — a my pieśń będziemy śpiewali *grobową* t. 28; *Wzburzam* to morze mni-chów i *uśmierzam* gniewy t. 80; Mnie uczeili — uczeili *szatana* w człowieku t. 99; Tam *drzewa* czują — tu *ludzie* jak *glazy* Mnich 325; Miałem tu znaleźć *ludzi* — widzę *trupy* L. I. 117; *Blady* na czole i na ustach *siny* L. II. 159; Bo na niej (twarzy) *uśmiech* i *bladłość* korsarzy L. II. 688; *Śmiech* miał na licach,

¹ Doklady uvádím v ČNM, roč. 99, 1925, str. 213—215.

wesołość na czole. Ten *śmiech*, ustami wydany blademi, To byly trucidn wracające *bole* L. II. 834-6; Chcąc ich *rozłączyć*, jam ich silniej *złączył* Szant. 219; *Żyją*, a przecież *nie żyją* na świecie t. 40; *śmiech* obłąkania *Półkneťa* w ziemi *cisza* grobowa Żm. 593; *Wołali* na nią *silnie niemym* duszy *głosem* Godz. m. 172. Máchovy světelné a barevné kontrasty, jeho zvláštní, pausou rozfatá antitheta (Na tváři lehký smích — hluboký v srdci žal) a jeho oxymora (Zbortěné harfy tón, ztrhané strůny zvuk) jsou proslulé.¹ Objevují se často i v próze Máchově (Kdo *smutným* okem třeba ve svět *veselý* hledí Křiv. I. 42), nejednou s odstínem shakespearovských hříček slovních: *nemilovaný* a *nic nemilující* dlel na skalisku osamělém Krk. I. 90; ve své *ohromné* — nyní... *ochromené* síle Křiv. I. 29; co zatím utikající *nepokojní* *pokoju* ku Praze spěchali stezkou, blížil se Honza *pokoju* *nepokoju* cestou po jiné straně taktéž k stověžité Praze t. 32; »*Králi kate!*« »*Kate králi!*« t. 21.

U Słowackého má jistě převahu živel světelný a barevný ale vedle toho silně u něho proniká zvukovost, hudebnost básnické řeči, snaha o nové rytmické prvky, o zvýšení účinku básnického uvedenými prostředky. Z nich časté bývá úmyslné opakování týchž zvuků, slov, rozvitých částí větných jako malých hudebních fází. K těmto prvkům patří *epizeuxis*, zdvojování, které si oblíbil i Mácha. Słowacki užívá ho velmi často: On žyje i ja žyje — ale moje życie *Bliskie, bliskie* już grobu Mind. I. 98; Ha! *rozdarłam ci serce! rozdarłam ci serce!* t. 164; *Wszystko mi, wszystko* bliski zgon już zapowiada t. II. 101; *Patrzaj, Min-dowe, patrzaj!* jak twarz moja blada t. 103; *Wierzaj mi! wierzaj!* ja go nie znam, panie! t. 129; A na dworze noc ciemna, słyhać szum jesionu, *Szum* sosen cichy... *Wszystko! wszystko* mnie przeraża, Ten *szum* drzew i ta *cisza* — to *cisza* cementarza t. 140—2; *Jeszcze głośniej — i głośniej* — jam znowu słyszała t. 154—5; Ach *straszna! straszna* miałem chwilę do przebycia t. 220; *Chroń się! chroń się*, Dowmuncie! mój drogi! mój miły! t. 226; Dowmuncie! *wychodź! wychodź!* jeszcze drzwi otwarte!; *Wychodź!* t. 242; Boże! tam *trup — trup* jego bez głowy t. III. 228 Powróć mi *wolność! wolność* nad życie mi droga t. IV. 7; Ja *nie mam! nie mam* woli t. 54; A *on śpi w grobie! a on śpi w grobie!* t. IV. 133; Rycerze mnie odbiegli — *umrę! umrę!* w lesie t. 213; *Idźmy! idźmy!* Mindowę już w rękę trzymamy, *Idźmy* otoczyć zamek t. 316; Ach, matko! *ciężkie, ciężkie* było moje życie t. V. 33; *Będziemy* jeszcze razem, *będziemy* szczęśliwi t. 145; Matko moja! chodź, *zamknij! zamknij* oczy syna t. 152; A jakby mu się jeszcze coś straszneho śniło, *Jeszcze*

¹ O kontrastu jako komposičním prvku Máchově srov. výklad Šaldův, Duše a dílo, str. 64 sl; Albert Vyskočil, O krystalisaci Máchovy metafory. ČČM, roč. 90, 1916, str. 50 sl.

zaplakał — *jęknął* — znów cicho w komnacie, I *jeszcze — jeszcze jęknął* t. 182—4; Trojności! Trojności! *Skończ! skończ!* przekleństwo tobie! t. 185; *Precz! Precz!* czuję, duch z jękiem ostatnim uleci t. 192; Rizzio! słyszałeś? *Sama — sama* więc na tronie M. Stuart I. sc. 1; Spytaj się ciebie starcze, *naco, naco* sława? t. II., 4; a twój połysk zgubny *Wielu, wielu* przerażał i odstręczał *wielu* t. II. 7; O! teraz *przybądź* do mnie! *przybądź* tu, Botwelu t. II. 7; *Zostań! zostań!* dziś możesz pozostać bez grzechu t. II. 8; To mię od niej *na wieki, na wieki* oddzieli t. III. 5; *wiecznie, wiecznie* w tłumie Podejrzliwych, nieczułych t. III. 6; Ale to *jutro, jutro*, to kres zbyt daleki t.; *Słyszę! słyszę* śpiew Tassa powtarzany echem t. III. 7; O Rizzio! *patrzaj! patrzaj* na ten dwór ponury t.; Czytałem *wszystkie, wszystkie* uczucia z kolei t.; *Oddal — oddal* odemnie te krwawe obrazy t. III. 8; Królowo, *przebacz! przebacz!* idę w kraj daleki t.; *Dosyć! dosyć* zniósłam na kobiecie t. IV. 1; Śpij, Rizzio, *wszyscy, wszyscy* ciebie zapomnieli! t.; Tak jest, *wierzę, wierzę!* t. IV. 4; O Boże! *widzę — widzę* — tam mój ojciec stary t.; *Wróci! wróci* przed ołtarz, choć ją we krwi zmażem t. V. 2; *Nieś* mu odemnie, *nieś* ten pierścień złoty t. V. 3; *Powrócę* kiedyś, *wrócę!* czemużbym nie *wrócił?* t. III. 7; I dzwonki mu przypomnia, *dzwony* na pogrzebie t. IV. 4; *Owocem* cierpień, *owocem* tej męki Szanf. 71; Ale *są* jeszcze, *są* pereł rodzaje t. 77; *Zasnąć* nie może lub *zasnąć* sie boi t. 86; *Czytaj* je wszystkie, *czytaj* na mem czole t. 162; *Obudź się! obudź*, Zaro nieszczęśliwa t. 222; Niech tylko *żaden, żaden* człowiek żywy t. 261; A jednak *każde, każde* z tych serc biło t. 279; O *łatwiej! łatwiej* było skonać wezora Hugo 192; Lecz *próżno! próżno!* ja marnie nie zginę t. 198; On *długo, długo* błyszczał mi na łonie t. 205; Księżyc mię *żegna, żegnają* mi fale t. 196; Spłyniemy w stepy — coraz *dalej! dalej!* Mnich 279; Ach! *pomyśl! pomyśl* nad szczęścia obrazem t. 281; Ach *szybkim!* *szybkim* odbyłem dziś łowy t. 305; Król go *pochwalił, pochwalił*, nagroził Biel. 96; Ich postać *wiecznie, wiecznie* jednakowa. *Wiecznie* bez uczucia t. 336; *Nie są* to, pazio! *nie są* przyjaciele! t. 365; *Tyż to* mój luby? *tyż to* jesteś ze mną? t. 422; *Było to* święto, *był to* dzień niedzielny t. 476; *Jesteśmy* sami — już *jesteśmy* sami! t. 550; Lecz *coraz* słabsza, *coraz* mdleją siły t. 560; *Dałem* truciznę, *dałem* mu nadzieję Arab 52; *Dalej* wielbłądzie! *dalej* na pustynię! t. 60; Już *piją, piją!* jedna twarz pobiadła t. 80; Ty *nie wiesz! nie wiesz!* jakem ja szczęśliwa t. 145; Jego głos, *długie i długie* godziny t. 157; Niech tylko *żaden, żaden* człowiek żywy t. 249; *Idźmy na łowy! idźmy na łowy!* Żm. 84; *Ty spisz, sumaku! ty spisz, sumaku!* t. 86; *Sumak* nie *słysz!* *sumak* nie *słysz!* t. 90; *To nadto* wcześnie! *to nadto* skoro! t. 124; *Szybko, szybko*, czarnym okiem Brylantowe blaski kradła t. 375; *Wieść* straszna, *wieść* śmierci przebiega przez harem t. 790; *Dalej* za światłem! *dalej i dalej!* t. 813; A pop *zbladł* drzazcy — *zbladła*

družyna t. 1246; W zwierciadłach oko *bieży i bieży* t. 1428; Często przez *długie, długie* godziny t. 1472; *Wiec bądź przeklęty! więc bądź przeklęty* t. 1490; I była *cisza — cisza* stepowa t. 1655; Lecz mgła *spływa, spływa* w chmurze t. 430; Wiatr przybliża... *zmniejsza — zmniejsza* t. 433; Żegnam ciebie, *ginę, ginę* t. 437; *Lecz chodź ze mną! lecz chodź ze mną!* t. 442; *O chodź ze mną! o chodź ze mną!* t. 454; *Zawsze samotny — zawsze* nie znami t. 476; Lecz czajki *ciche — ciche* — jak duchy t. 1118; Płyną wstecz Dniepru, *dalej! i dalej* t. 1120; *Widziałem* walkę — *widziałem* to błonie L. I. 150; Patrzył na *groby, na groby* bez końca t. 168; Gdy *długo, długo* patrzyłem w jej lica t. 216; I *potém, potém* — cała przyszłość twoja t. 272; *Napół* przeklęty — *napół* zapomniany t. 290; *I coraz dalsze — i coraz* świetniejsze t. II. 212, *Léj* mi trucizny — *pić będę, pić będę* t. 261; *Wiecznie i wiecznie* — czemuż ludzi twarze t. 285; Wzywają mię *wieć i wieć* niż Boga t. 335.

Słowacki v mladistvých svých útvorech rád a mnoho užívá rozmanitých výkřiků a otázek, aby zdůraznil afekt; k stupňování jich, ke crescendu užívá zdvojení (epizeuxis), přívlastků, prostředků interjekcionálních.¹ Při tom jeho epizeuxis při otázce mívá někdy ráz echa, zdržuje, brzdí, zvolňuje děj: Dowmunt: Wiesz, kto ja jestem? *czyli twe serce przeczuwa?*... Aldona (jak echo, tym samym głosem): *Czy twe serce przeczuwa?* (chce získati čas a zachrániti Dowmunta); I mógłby jeszcze *bliżej, bliżej* być królowej. [Marja, zamysłona, *jak echo:*] Botwel — tak — *mógł by bliżej, bliżej być królowej.* M. Stuart II. 6; Astrolog: Patrz, co pisały gwiazdy — *będiesz królem*... Botwel: *Królem?* Co mówisz? *będę królem!* M. St. II. sc. 5; Uśmiech mojej twarzy *Jeśli kiedy rozkwitnie?* *Prędko, prędko* skona! t. III. 7; *Zemścić się! zemścić!* coż mi teraz pozostaje? IV. 1; *Nie! nie jestem! nie jestem!* jestem nieszczęśliwa! Mind. III. 231; Lecz *poco ta dziewica? poco ta dziewica?* *Zastanów się nad sobą, zastanów się,* mnichu; Mind. IV., 107—8. Ty mnie kochasz? Mindowe *gdzie jest? gdzie* się kryje? t. II. 219; O luby! *tak* straszny! *tak* blady! Biel. 429. Kdežto u mladého Słowackého převažuje v těchto případech ráz retorický, který se při zdvojováních u něho teprve později (na př. v „Žmiji“) mění v hudební spád, nalézáme u Máchy stále při epizeuxis živé citění hudební a zejména snahu po náladovém echu.² I Słowacki měl pro tuto zvláštnost vyvinutý básnický cit, rád a často užívaje echa ve své tvorbě; jeho účinek opisuje na př. ve verších:

¹ Mar. Szykowski, Wykryk i pytanie retoryczne w poezjach młodzieńczych Juliusza Słowackiego (1826—33). (Przyczynek do poznania techniki polskiego romantyzmu). Rozprawy Akademii Umiejętności, wydział filol. Ser. III. tom II. Krak. 1910, str. 193—215. — Otázky a výkřiky u Máchy objasňuje Šalda, na uv. m. str. 73.

² Srov. ČNM, 1925, str. 217.

Lecz *echo* coraz słabsze niosło razy;
I coraz słabsze — nikły — jako w Bogu
Tonące modły — jako śpiew daleki...

Biel. 578—80.

Záliba v echu a jeho opakovaném, zmírajícím tónu při epizeuxis jeví se i v próze Máchově: až mezi skálami zbudila *stojazykou echo* K. Týn I. 255; Oh, on ještě miloval tebe, než *pozdě* — *pozdě*, ty již ztracena jsi byla pro něho Krk. I. 90; »*Hasne! hasne!*« *ohlas* odpovídá Finale Már. I. 87; a jakoby potěšená z toho krajina kolikráte po sobě si opětuje zpěv jeho *temným* — *temnějším ohlasem* Cik. I. 103; Dlouhá silnice táhne se rovinou, *daleko* — *daleko*, až v *dálce* — co zavřená řeka — v temné padá hory. Po ní *daleko* — *daleko* odchází Cik. I. 233.

K zesílení a stupňování výkřiků u Słowackého přispívá zájmeno *ten* a jeho opakování: Luby! słyszysz dźwięk stali! czy słyszysz? *to* oni! Mind. II. 239; O, *te* oczy, *ta* twarz, blada śina!... t. 278; *to* Rizzia, Rizzia słowa M. Stuart II., o *ten* wzrok! t. IV.; *Ten* głos... *Ten* głos... Szanf. 329. Toto náladové stupňování a zesilování výkřiků opakováním zájmena *ten* je u Máchy jedním z účinných prostředků uměleckých: dolem ležící rozkošná krajina v lehkých mlhách a párách vzdálená se mihá co májový sen, *ty* města odlehlá, *ty* dvory daleké co očarované zámky se zdají (Rozbroj světů, II. 232); Já ne — *to* on! — *to* on! — Aj, měsíc! — měsíc! Cik. I. 139, 140, 162, 171; *to* on! *to* on! já ne — já ne! t. 182; *To* syn můj! syn můj! t. 206; *To* on, *to* on! *Ty* péra, kvítí, klobouk, oko, jenž pod ním svítí. *Ten* jeho plášť, *to* on, *to* on! *To* strašný lesů pán! Máj, zpěv III. (II. 126, srov. zpěv I., II. 108).

Silný smysl pro zvukovost proniká u Słowackého při zvukomalebném opakování týchž samohlásek nebo souhlásek ve verších a skupinách veršových, které se opakují dále jako písňový refrén: sokoły Szybko w powietrza lecą błękity. Krązą i kraczą, dzwonią dzwonią, I psy spuszczone jęczą i gonią Żm. 160—3; Leżą sokoły, krązą i kraczą, dzwonią dzwonią, Ogary znova jęczą i gonią. Żm. 185—8. Tento hudební prvek komposiční, opakování celých skupin veršových v téže básni, který nalézáme u Słowackého,¹ proniká u Máchy již v jeho prvotinách: v básni »Sv. Vojtěch«, 1831, opakuje se verš 8—11 znovu na konci první části; v básni »Srdce mému«, 1831, opakuje se refrénovitě verš »Usni ty též, srdce, tiše jen« ve všech strofách; první sloha »Mlynářova syna« (1831) končí se verši: »Smutně zní té řeky hluk, Jako lesních rohů zvuk«, které se hudebně opakují na konci páté strofy. S tímto prvkem rozvíjí se u Máchy i opakování určitých prvků zvukových, hlavně vokálů, z důvodů čistě hudebních a vyvolává kouzelnou náladovost »Máje«.²

¹ Kleiner, I. 19.

² Srov. výklady Otakara Zicha, O typech básnických, ČMFL VI., 1918, str. 8, 10, 204 a passim; o převaze otevřených vokálů u Máchy Albert Vyskočil v uv. čl. str. 56.

U Słowackého Mácha nalézal hromaděni epithet, substantiv, sloves, nejednou z důvodů rytmických a hudebních: Jak wąż się kryje (duma), *podła, nikczemna, zradziecka* Mind. I. 48; Tu wszyscy nas zdraďzają, *bogi, ludzie, ściany* t. II. 244; Lud *podły, ciemny, dziki* III. 100; Lecz (róža w jesieni) jakże będzie *smutna, blada, wysilona* M. Stuart III. 7; Pan Brzeźan *smutny, milczący, ponury* Biel. 342; Miotany *szczęściem, trwogą i nadzieją* Szanf. 151; Tam cię czekają *wstyd, hańba i kary* Hugo 186; Śpiew ten brzmiał w *niebie, na ziemi, dokoła* Mnich. 51; *Miodem i winem i ucztą* zagrzany Biel. 121; Znajdziesz tam *łaki, gmachy, wonne gaje* t. 459; Dom *zrzucę, spalę*, grunt domu *zaorzę* t. 120; W tym świecie *żyją, kochają i marzą* Szanf. 44; Świetnie *jaśnieje, pali się i błyska* t. 110; Morze gniewliwe *bije* falami, *Pieni się, huczy, pryska i burzy* Żm. 917. Toto zvláštní hromaděni synonym (*Touha, hrůza, láska* srdcem hrá, Vzor krásy II. 23; Krajina kol *pustá, holá, tichá*, Na poprawišti II. 65; *Séro, pusto, mrtwo* kolem, Mnich II. 150) nalézáme často u Máchy; jeví se místy u něho (v »Mnichu«) i ohlas Mickiewicze.

Z jiných prostředků opakovacích, kterými se zvyšuje hudebnost verše, Słowacki často užívá anafory, zvukového a rytmického parallelismu:

Pewnie z nowej wyprawy wieziesz łupy nowe?

Pewnie teraz twa sława zabrzmi wiekopomnie?

Mind. I. 111—2;

Niech serce twoje zawre sprzeczną uczuć wojną,

Niech je niszczy rdza cierpień, zgryzota rozrywa

t. II. 95—6;

Znajdzie mię tu, w pałacu, gdzie śmiał szerzyć zdrady,

Znajdzie mię u podwoi — w ogrodach — w kościele,

Znajdzie na dworze Francyi — przed tronem Papieża.

M. Stuart, I. sc. 2;

Usiadł na łaki najpiękniejszym kwiecie,

Usiadł — i nigdy nie uleciał z kwiatu.

Szanf. 47—8;

Potem te ognie zgasyły po iskierce,

Potem zwodnicze zmieniło się serce

Szanf. 133—4.

W Litwie podstępem zradnym nie otoczy,

W Litwie nie dojrzy, choć ma bystre oczy.

Hugo 63—4.

Już za Ponary chowało promienie,

Już cień na ziemię spuszczał się ponury.

H. 94—5.

Ani je srebrne rozjaśniają blachy,

Ani kobierców złocą jasne szaty.

H. 107—8.

*I dobrze znany krzyż na piersiach miga,
I dobrze znany miecz u jego boku.*

Hugo, 241—2.

*Wiecznie (róża) zachowa swój liść rubinowy,
Jak gdyby wczoraj rośła wśród oazy,
Jak gdyby wczoraj zerwana na błoni*

Mnich 86—8;

*Znowu spostrzegłem rysy ojca twarzy;
I znów się głębiej oko moje wkrada,
I znowu patrzy, znowu dziko marzy,
Z łona księżycy wykwiła twarz blada,
I znów poznałem*

Mnich 206—10.

*A dalej, swaty za młodym rycerzem,
A dalej, bracia husary, pancerni,
A dalej, służba w wielkiem stoi kole*

Biel. 161—3;

*I słyszeć zdaleka trzask głuchy płomieni,
I słyszeć jęk ludu, gwar dziki i wrzaski,
I straszny szczepek broni*

Żm. 775—7.

*Z takim uśmiechem liście róż obrywa,
Z takim uśmiechem te ziemskie anioły
Widzą zgon róży*

Lambro I. 557—9;

*Gdy lud będzie milczał do zemsty nieśmiały,
Gdy grobów gęściejsze porosną cyprysy,
Gdy głośne łez będą rozpaczę*

L. II. 352—4;

*Myśla, że chrztu szatami jak dziecię spowity
Zapomniałem o zbroi; że w blasku korony
Zapomniałem o sławie; że w lasach ukryty
Czieszę się barwą królów purpurowej szaty.*

Mind. III. 177—80.

*To dla bogini wiosny — ten kwiat, co rozkwita,
A to dla boga zimy — ten kwiat, co usycha,
A to dla boga piekiel — brylant z krzyża mnicha.*

Mind. IV. 269—71.

*Ten głos — to smutne wyrzuty sumienia,
Ten głos — to echo przeszłości pamiątek.*

Szanf. 329—30.

*Spojrzyj zdaleka, a cały step dziki
Tak, jako niebo, cały w iskry błyszczy*

Szanf. 175—8;

*Te oczy były świadkami jej zdrady,
Świadkami gwiazdy — świadkiem księżyc błądy.*

Szanf. 202—3;

*I wyście żyli — tu — w Ukrainie,
I wyście żyli — to było wczora!*

Žm. 61—2.

*I wszystkie barwy topią się w błękitną,
I wonie — w zapach tajemniczy wody,
I wszystkie dźwięki toną w wielką ciszę.*

L. II. 111—3.

Poměrně zřídka se objevuje u Słowackého epifora, častěji však nacházíme palilogii nebo obdobné kombinace zvukové:

*Ale trafiając na serca kamienne,
Same się wkrótce stały kamiennemi.*

Szanf. 285—6.

*Papież? kto tu wspominał Papieża? — to echo,
Echo mojej pamięci, rani mię boleśnie.*

Mind. I. 105—6.

*Te włosy, twardą stałą przetarte przyłbicy,
Przyłbicy, która była postrachem dla wroga*

Mind. IV. 43—4;

*Zbiegli się Turcy. Rozpacz straszliwa!
Rozpacz bezsilna!*

Žm. 1302—3;

Daj mi tę różę, z hełmu twego różę

Mind. II. 265;

*W burzanie miga kołpak czerwony,
Stalowa zbroja miga w burzanie.*

Žm. 248—9.

Tyto hudební prvky nacházíme u Máchy nejednou již v prvotinách, zejména anaforu vlivem RK a ruských bylin (Čelakovského »Ohlas písní ruských« vyšel r. 1829) na př. v »Bojarinu« (Čeká do jasného jitra, Čeká přes den zamračený, Čeká přes noc opět celou), zvláštním náladovým způsobem pronikají v »Mnichu« (I vzešel jasný den, i zašel zlatý den, I znovu s půlnocí trudný se vrátil sen, I dutý řeky hluk i víchr opět lkál), ale jejich mistrné vyvrcholení je v »Máji«, ať již podávají filosofické reflexe nebo popisy přírodní:

Zní — hyne — zní a hyne —

Zní — hyne — zní a hyne zas.

Máj, zpěv II. (II. 116).

Bez konce ticho — žádný hlas —

Bez konce místo — noc — i čas —

(tamže II. 117).

A větru ranního — co zpěvu — líbé vání

Tam v dolu zeleném roznáší bílý květ,

Tam řídí nad lesy divokých husí let,

Tam zase po horách mladistvé stromky sklání.

Máj, zp. III. (II. 125).

Jako u romantiků vůbec a u Byrona zvláště, objevují se i u Šłowackého četné pausy, často na označení vzrušeného a stupňovaného děje. Tyto pausy Mácha nalézal ve své hojně četbě a významně jich užíval,¹ nejednou na vystižení hlubokého náladového tónu. Uvedeme několik příkladů z děl mladého Šłowackého, aby bylo možno seznati ovzduší, v němž se vytrářel Máchův sloh: Zapal tam świecę — zapal — i strzeż, by nie zgasała Mind. I. 36; Trony papieskie — Papież? — Papież starzec — dziecię — t. 60; Przyjdzie — on zginąć musi — z nim Niemcy wyginą t. 76; Wnuka? ja nie mam wnuka — nie mam syna — z rana Miałam syna i wnuka — już syna grób kryje t. 86—7; Twój ojciec — drugi — marzę — ja marzę jak we śnie t. 108; Nie mogę wrócić — trzeba umrzeć — umrzeć mogę t. II. 207; Przerywając sen — przerwę jej sen — senne życie t. 210; Żadna jej nie wyrówna... oto już spłonęła, Jak kwiat, gdy się rozwija, — budzi się — westchnęła t. III. 222—3; O mój luby... on umarł — śmierć moja snem była t. 224; Jest to część mej postaci — a jednak osobna, Przy niej zostały czucia — ona myśli — czuje, Ja sama jak głaz jestem... Wołam cień znikomy, Cień się coraz oddala — coraz dalej — dalej — Rozpływa się — już błądy — już ledwo widomy t. 238—42; Ja bez czucia zostanę!!! Serce się nie pali — Ostygło — zapominam — pamięć słabo kryśli. *Mówię — a słowa moje nie są wątkiem myśli, Myślę — a myśli moje nie są wątkiem serca* t. 243—6; Bezbożny, — zbójca, — tyran, — obłudnik, — morderca t. V. 28; Przybył — ocalił Pazia — kaplicę otoczył M. Stuart I. sc. 1; Powróci pokój w domu — Tak — ja się namyślę — Poco myśleć — myślałem — wszystko mam w umyśle t. sc. 6; Niccoś nauki — gorzki owoc doświadczenia — Myśleć — zgłębiać — i potem wszystkiemu nie wierzyć t. II. sc. 1; Nie, jeszcze niema — dzisiaj weześnie — jutro może t. sc. 4; I czegoż tu przyszedłem? — tak — wróć się — wróć t. sc. 5; Teraz jestem znużony — zimny — umrzeć muszę t; Tak — to ona — królowa! poznałem koronę — Bliżej! bliżej — o nieba! już mi sił nie stanie t. III. sc. 1; *Dalej — dalej* idź trzeba — idę *dalej — dalej* t. VI. sc. 1; Milezący — krwawy — błądy — woła mię ku sobie t. sc. 2; Ja go tu czuję — widzę — on ponury Ar. 154; I coraz słabsze — nikły — jako w Bogu Tonące modły — jako śpiew daleki Biel. 579—80; Znow cicho — głucho — a rybak stary Żegnał się drżący — to ezary — ezary! Żm. 45—6; Już go dościgał — już blisko — blisko — t. 179; Nie można wiedzieć — stanął — zakrywa Oczy t. 228; Tak byłem tęskny — rozmarzony — smutny L. I. 218; Powstańcie Grecy! — brzmiało — ale ciszej — Do broni! — cicho — pieśń znikła — zagasła L. I. 498—9; A choć twarz bladła — żrennica świetlejsza W ciemność wlepiona, krwawa — potem biała W krainę

¹ O významu paus u Máchy Šalda na u. m. str. 73.

duchów biegła — i wracała W krainę myśli L. II. 72—5; I patrzył długo — dumał... potem nagle Zachwiał się — chylił i upadł — omdlały t. 120—1; bo wszystko tak mgleje, Czerni się — pier-szcha — rozbija — pobladło t. 544; Widzę ją — widzę — tam — z błękitném okiem t. 599.

Zvláštností slovosledu Słowackého je, že s oblíbenou — patrně pod vlivem pseudoklassického slohu — roztíná přívlastek a substantivum od sebe, vkládaje mezi ně sloveso nebo jiný výraz, jak nacházíme již v antických verších. Tento slovosled nese na sobě často ráz výkřiku; inverse při tom přenáší pathetický důraz na slovo nejsilněji přízvukované.¹ Místy má tento slovosled podkladem rytmus a hudebnost řeči. Četné a téměř pravidelně se vyskytující zvláštnosti slovosledu Słowackého nemohly neupozorniti na sebe Mácha, jehož slovosled, zejména v próze od r. 1834 bývá velmi umělý.² Ze Słowackého uvádíme tyto doklady: *chrześcijańskiemu* przemawiają *słowy* Mind. I. 19; Ostatni, wśród *posepnej* wychowy *celi* t. 51; na *granitowej* zasypia *pościeli* t. 52; Już marzy o *czerwonym* na głowie *birecie* t. 58; Z *drzącą* starości *dłonią* t. 63; Przyjdzie szukać *wydartej* przez Mindowę *żony* t. 82; Tak z niejedną *dzierżawą* rozstałem się *ludną* t. 133; Zaprzestańmy już *przykrej* o przekleństwach *wzmianki* t. 168; oba *innemi* przemawiajmy *słowy* t. 237; *Świeconej* nie przyjmie *ofiary* t. 246; *słodkim* szumiąca *nektarem* t. II. 42; Widzę, jak wkoło *srebrne* toczą się *przedziwa* t. 86; Może w sercu *nadzieje* karmisz *brylantowe* t. 114; *słodkie* to będzie *poznanie* t. 130; i przez okien kraty *Miecz* 'mu podałem *ostrzy* t. III. 47; Pójdziemyż scigać *błędne* po stepach *księżycy* t. 55; Modlitwą *prędko* *ziemskie* rozproszysz *zgryzoty* t. 69; Ostrzem sztyletu *święte* przebiegałem *ziarna* t. 71; A tam niebo *ogniste* przywdziewa *kolory* t. 124; A tu lasami *taki* zarastają *żywne* t. 190; *Ubogą* tylko wzięłem po ojcu *spuściznę* t. 192; Jedna szata w *rozliczne* lśniąca *malowidła* t. 194; gdy w *zmudzkim* uderzymy *rogi* t. 217; Jaka wokoło *cichość* panuje *grobową* t. IV. 84; *mgłą* czasu osłoniiony *ciemną* t. 96; *dobrego* nabył do świętości *prawa* t. 153; *Złotą* ukrywa *zbroję* *plaszcz* z wełny *ubogi* t. 160; *Miecz* krzyżacki *głęboką* zadał w piersi *ranę* t. 215; Zostaw tam *lasy* ogniem *zapalone* gromu t. 258; Bogi! syn mój do *dawnej* znów powrócił *wiary* t. 273; *rozpacz* porywa mnie *wściekła* Szanf. 21; I tak *silnemi* związany *ogniwy* t. 83; W łonie *piekielne* skrywały się *jędzy* t. 121; Nad fale *groźne* wysuwają *czoła* t. 264; *Prędkim* tętniły kopyta odgłosem Hugo 80; Ale Bóg *ciężką* zesłał na mnie *karę*; Dni moje *gorzkie* zatruty *zgryzoty* Mnich 73—4; Noc nadchodziła, *mrok* zapadał *szary* Biel. 237; Gęsto *strażnicze* płoną *ogniska* Żm. 55; Tam na *mogiłę* wstąpił *wysoką* t. 56; Jutro

¹ Srov. Szyjkowski, Wykrzyk i pytanie, RAU, Kr., 1910, str. 200.

² Srov. Šalda, na uv. m. str. 86.

na *naszym* powiedzą *grobie* t. 66; Niech *nastrzepionem* nie szumi *piórem* t. 114; Łatwo z *wybladłej* odgadnąć *twarzy*, Że to *posepna* mógł *dzienica*, Że to *siczonych* płaczka *wyspiarzy* Żm. 495—7; A wiatr jej *czarne* unosił *włosy* t. 499; Skąd wkrótce *ognistém* wyleci zgon *skrzydłem* t. 1039; kiedy Turków ogrody *Bogatym* w kwiaty błysną *granatem* t. 1292; *Dziwnym* połamał myśli moje *kształtem* L. II. 135. Máchův umělý slovosled, často zatemňující srozumitelnost věty (Tvoji proč bledost ještě kryje tvář, Ouv. Már., 1834, I. 67; pahorkem panny jsou slzičky zkvétající, Máj, II. 135), mívá důvody čistě hudební.¹

K zvláštnostem slovosledu Słowackého a stejně i jiných romantiků polských patří poměr závislého genitivu k svému podstatnému jménu, hromadění závislých genitivů a zakončování verše substantivem jednoslabičným, před kterým stojí závislý genitiv, a to z důvodů hudebních a rytmičných. Słowacki v užívání těchto zvláštních postavení genitivů a řídících substantiv překročuje jako jiní romantikové polští, na př. Malczewski,² míru v polštině obvyklou, oblibuje si a zavádí z důvodů hudebních a rytmičných umělé postavení genitivů. Toto hudebně-rytmické tajemství genitivů oblíbil si u nás neobyčejně Mácha a stal se jeho uznaným mistrem, zejména typu »lesů pán«, který se u něho jako uměle vybočený z usu sice objevuje již v prvotinách (o *skály lom*, co *ptáka let*, Straba), ale má převahu ve vyhraněných podobách teprve na sklonku jeho činnosti.³ Znalost polských romantiků, tedy i Słowackého, nebyla jistě Máchovi neprospěšná; zvučelo mu z jejich veršů stále a stále opakované zvláštní postavení genitivů, ba zazněl mu místy ze Słowackého plným hlasem i typ »lesů pán«, že nemohl si toho ve své citlivé vnímavosti nevšimnouti. Obyčejné postavení závislého genitivu je u Słowackého celkem v menšině, vyskytá se hlavně po řídícím jednoslabičném substantivu: nad *śmiercią* człowieka Mind. I. 315; ta *lza* matki t. II. 9; *śpiew* słowika t. 14; *szum* jesionu, *Szum* sosen *ciechy* t. 141; *odgłos* kroków t. 152; z *wrót* gmachu t. 172; *dźwięk* stali t. 225, V. 70; *chrzęst* broni t. 240; *pośród* drzew ogrodu t. 256; *las* włóczni t. 258; *czarne* kłęby *dymu* t. III. 15; *poselstwo* Papieża t. 24; *ślawny* miecz *komtura*, *serce* rycerza t. 25; *śługa* Mindowy t. 30; *Krew* Litwy t. 38; *postać* podłosci, *pokory* t. 58; *przeciw* troskom *świata* t. 66; *wielka* moc *kościola* t. 93; *cały* ciężar *zbrodni* t. 127; *wróg* Krzyżaków t. 135; *los* szyderca t. 208; w *oczach* *dziewie* *strumieni* *łez* *osycha* t. 274; *jęk* *dzwonu* t. IV. 185; *los* Litwy i *straż* *twej* *korony* t. 199; *blask* *księżycy* t. 240, V. 58; *głos* słowika t. V. 57; *maż* Aldony t. V. 139, 140;

¹ Zich na uv. m. str. 205.

² Srov. Józ. Ujejski, Antoni Malczewski (poeta i poemat), Warszawa, 1922, str. 324, 327.

³ Srov. F. V. Krejčí, K. H. Mácha, 1916, str. 57; V. Flajšhans, Lesů pán. Naše řeč, IX., 1925, str. 65—70.

stróż więzienia t. 210; głos harfy, dźwięk harfy M. Stuart, I. sc. 5; głos duszy twojej t. II. sc. 8; rysy ojca twarzy Mnich 206; głos pieśni stłumiony Biel. 583; blask brylantów Żm. 369, Huk ognia, trzask domów t. 673; Jęk rdzawych zawiasów t. 720; trzask głuchy płomieni t. 775 atd. Naproti tomu zvláštní postavení genitivu proniká u Słowackého od počátku: Niech považá *Krzyżaków* święcone klasztory Mind. I. 5; *sarny* tropy t. 7; i *kościola* synem t. 13; *losu* koleją t. 16; ustały *drzew* szumy t. 20; Przy *dzwo-nów* odgłosie t. 24; *chartów* zaskowycze sfora t. 28; Ani mię ciasna *ziemi* uwięzi zaporą t. 29; z jaką *Niemca* duszą t. 31; *Chrześcijan* mnogie na twarz pada przed nim plemię t. 70; do *Baltyku* brzegą t. 72; zdradną *Krzyżaków* drużyną t. 78; *Niem-ców* zakon świętokradzki t. 115; taka *losu* wola t. 143; *twoj wielkości* miarę Biorąc t. 180; *przywiązania* niemylné dowody t. 183; *Polski i Niemiec* narody t. 184; w *Piotra świętego* kaplicy t. 187; w *Litwy* ponure krajiny t. 196; wśród *słów* płataniny t. 198; Nikomu nie ustąpię *mojej pracy* płonu t. 201; w tym *ofiar* natłoku t. 219; *zamku twego* wieża t. 244; prze-cudna jej *liści* robota t. 252; *Litwy* złocista korona t. 263; pod *wiary* promieniem t. 265; *Papieża* ofiarę t. 270; *giermka* szaty t. 277; abyś *podejrzeń* ciemny tłok rozegnał t. 290; nigdy *Dow-munta* nie widziałem twarzy t. 310; *trucizny* ostatki t. II. 11; odkrył *Trojnata* zamiary t. 31; ale *trucizn* jady t. 36; najdroż-szym *przodków* moich darem t. 40; *Krzyżaków* przyjaciel po-zorny t. 64; *trucizn* czary t. 74; przy *lampy* płomieniu t. 85; *uczuć* wojną t. 95; na *bogów* imiona t. 99; Na twarzy rozma-rzone *gorączki* kolory t. 104; co wśród *mnichów* zgrai t. 127; gdy teraz *nocy* panuje milczenie t. 134; krótkie *szczęścia* zachwy-cenie t. 136; Rozdarte chmury — *duchów* napełnione tłumem t. 148; W tej chwili groźnych *króla* niepomna wyroków t. 150; Czy dręczona *sumnienia* wyrzutami t. 159; *Litwy* królowa t. 169; kończę *życia* drogę t. 192; w dziką *świata* drogę t. 205; te *okien* pozłacane kraty t. 249; tłumy zbrojnych *Mindowy* rycerzy t. 257; *smolnych* sosn pochodnie t. III. 10; *mnicha* obyczajem t. 27; nosił *róży* znaki t. 32; aż do *Niemna* brzegów t. 41; nie zgasi wzajemnej *ludów* nienawiści t. 51; *zakonu* granice t. 53; *Litwy* książę t. 57; Cały zakon w *legata* przedstawiam osobie t. 61; ta *występku* skaza t. 97; *węża* pierścienie t. 105; tych *pokory* znaków t. 137; *przewidzianych* wypadków kolejną t. 175; *chrztu* szatami t. 177; barwą *królów* purpurowej szaty t. 180; o *brzegów* bursztyny łamią się *Baltyckiego morza* szklanne fale t. 184; *Franków* winą t. 187; *Krzyżaków* miasta t. 199; z *niebios* przejrzystym błękitem t. 205; *nocy* powietrze t. 214; świadkiem początku *zmysłów* obłąkania t. 247; ten *ludzi* mor-derca Godzien jest *niebios* kary t. 249; czarne *zmysłów* mary t. 250; świeże *róży* kwiaty t. 255; *dzieniec wiejskich* otoczona tłumem t. 258; *ludzić wrażeń* blaskiem t. 260; ponad *Niemna*

piaskiem t. 261; tam *świętych* obaczysz królowę, Jej obraz jest do *wiosny* podobny obrazu t. 262—3; w *Wojsielka* staniemy klasztorze t. 270; przed świętą *legata* osobą t. 272; nowy *klasztoru* mieszkaniec t. IV. 2; w samym *wieku* kwiecie t. 9; na kamiennej *klasztoru* pościeli t. 13; *łaskawości* względem t. 49; Byliśmy *wyświęcania* zajęci obrzędem t. 51; aż do *Boga* tronu t. 62; słyszę *mnichów* śpiewy t. 78; Ubiegła *dni* połowa t. 88; *Klasztornych* zdala *dzwonów* słyszę jęki t. 90; Ciemna *mar* drużyno t. 102; w *prawdy* zatrutym kielichu t. 106; rzucają już *obrazów* płótna t. 128; *mogił* glazy t. 131; Może *klasztoru* posłaniec t. 140; *mnichów* zgrajo wściekła t. 169; Bogacąc *nowej* dzisiaj *patronki* obrazy t. 201; *słońca* zabłysną promienie t. 206; że *Malbarga* okrasisz pokoje t. 210; Oto *Litwy* gromy t. 231; złote *Krzyżaków* ołtarze t. 232; gdy na *mnichów* głowy t. 234; *starca* zbroja t. 239; I zamiast *starca* rysów t. 249; nieście za mną *Lutunvera* zwłoki t. 252; *boga* *wichru* ramię t. 263; W mrocznym *kadziół* dymie t. 272; Rzucam w *kadzielnic* żary t. 268; w każdej *zamku* bramie t. V. 1; błyszczą zdaleka *buntowników* zbroje t. 2; te *mnichów* tłumy t. 11; *dzieńców* radość t. 18; długie *wieków* burze t. 20; przy jasnych *wiosek* *krzyżackich* pochodniach t. 32; *ostatnich* jeszcze *kroków* szelest słyszę t. 83; wszędy *grobu* cisze t. 84; czy *młodości* wróciła godzina t. 85; od *Trojnata* dłoni t. 115; Niech już *słońca* zabłysną promienie t. 126; za *ogrodu* murem M. Stuart I. sc. 1; jednym *stosu* ogarnął płomieniem t.; z *Henryka* rozkazem t.; na *obłoków* tronie t.; Duglas nie zna *zdrady* cienia t. sc. 2; *Twego* *małżonka* święta dla ludu osoba t.; *tronu* ciężar i zgryzoty t.; po *świata* bezdrożu t. II. sc. 1; *nauk i badań* potęgi t. 2; Zdziwi się *gwiazd* mową t. 4; w dno *prawdy* kielicha t. 5; *nadziei* zasłony t. 5; w *dworzan* kole t. 6; Takiej myśli w *człowieka* nie widziałem twarzy t. 6; w *posepnych* *myśli* obłąkany kole t. 7; ten zamek w *mgły* się roztopi błękicie t. 8; Napiwszy się do woli *płochych* *kadziół* dymu t. III. sc. 3; już *zemsty* ostatnia zniknęła nadzieja t. 3; dzisiaj *mężtra* dam dowody t. 5; To *gór* *Szkockich* powietrze t. 7; z *fali* biegiem t.; Teraz chyba *szatana* wyrwie mi ją władza t. 9; *czystych* *modlitw* władza t. IV. sc. 1; To może *dawnych* *cierpień* pozostały ślady t.; w *rodziców* mieszkanie t. 4; nigdy nie byłem *łez* twoich przyczyną t.; zgładzić *naszej* *zbrodni* ślady t. V. sc. 2; Ostre *Medyny* *minaretów* szczyły Szanf. 14; W lekkiej *powietrza* unosząc się *fali* t. 31; w samym *życia* kwiecie t. 38; pije z *kwiaków* łona t. 50; *czarnych* *oczach* jasne błyskawice t. 100; wtrącić w *grobu* cienia t. 223; Naprzód je *niebios* odbiło sklepienie t. 233; *zefiru* powiewy t. 237; w *niebios* kraju t. 245; dla *rajskiego* *duszy* zachwycenia t. 255; *mej* *młodości* siły t. 257; *młodości* cierpienia t. 258; te twarde *dzikich* *skał* ogromy t. 263; na tej *nieszczęść* ziemi t. 284; wśród *cyprysów* cieni t. 287; *nowych*

marzeń snuciem t. 300; Skończone *Boskich tajemnic* ofiary Hugo 18; nie znoszę *spiegów* tajnej sprawy 50; *Wrogów*, choć *licznych*, nie lękam się zdrady t. 60; *mych czynności* wodze t. 61; i pianę mieszał z *wód* pianami t. 68; kiedy *szczęścia* zerwane ogniwa t. 271; *wspomnień* napelniona łumem Ar. 110; *młodości* siły . . . *młodości* cierpienia t. 245—6; Patrzac na śnieżne *gór Iranu* szczyty Mnich 92; znajduję *wody* źródło t. 125; *śmierci* posłaniec ponury t. 146; na *niebios* sklepienia t. 158; ostatni z *królów* pokolenia t. 197; Jako *pszczoł* matka t. 198; nad *córek* grobami t. 199; W *Brzeżan* miasteczku Biel. 141; Bo takie było *męża herbu* pole t. 172; *nocnych kurów* pianie t. 271; jak *śmierci* mara t. 391; jak *przeszłości* mara t. 419; Znow po niej *życia* rozlały się ślady t. 427; Oświeci *nieszczęść* lampa t. 448; spał wśród *moгіł* łoża t. 539; *Dniepru* strumienie Żm. 2; nad wodą widać *drzew* czoła t. 7; w *fali* zwierciadła t. 17; Cegła *korarów* świeci kolorem t. 21; W *Czertomeliku* płynąc ostrowy t. 37; *Kozaków* obóz t. 52; *wrogów* statki t. 77; *sumaka* tropy t. 128; w *powietrza* lecą błękity t. 161; W *łowców* szeregu t. 220; *Strzał lekkich* chmura t. 222; pod *moich ust* płomieniem t. 416; pod *sosn* cieniem t. 418; z'amane *wód* błękity t. 425; w *Dniepru* piany t. 458; *burz* odmęty t. 460; na ustach *modlitw* wyrazy t. 544; w *błękitnych fal* łożu t. 1052; *Turków* ogrody t. 1291; ciche *brzoż* czoła t. 1295; *stu miast* był panem t. 1355; *goryczy* słowo t. 1365; szum *Dniepru* fali t. 1420; Płoną *lamp* gwiazdy, *kobierców* niwy kwiatem zabłysły t. 1424; *tych szyb* kolory t. 1502; *Archipelagu wysp* wieniec różowy L. I. 34; Tak się *zwycięstwa* przeważyły szale t. 165; w *gwiazd* koronie L. II. 105; *róż* woniami t. 109; i *sił* gwałtem t. 135; *morza* zwierciadło t. 141; póki *ziomków* jęki Będą pacierzem i *grobu* hymnami t. 152—3; po *nieba* błękitcie t. 180; *Dzikiej rozkoszy* urok niewymowny t. 181; W lekkiej *powietrza* pławiło go fali t. 186; w *duchów* kole t. 236; w *zmysłów* narodzić się świecie t. 311; był *Boga* aniołem t. 314; nad *świata* padłem t. 317; Skonały *dzikie dwóch aniołów* pienia t. 425; *zmarłego świata* pilnujące trumny t. 501; Białe *posagów* narody t. 503; w ciche *fal* błękity t. 787; Na bezechowe *otchłani* błękity t. 877 a j.

Ale u Słowackého proniká i typ »lesů pán« v slavný rytmus, který tolik uchvacuje čtenáře poesie Máchovy, a to v *Hymnu do Bogarodzicy* (Poezie ulotne w czasie rewolucji polskiej i po jej upadku pisane), který se brzo po svém vzniku rozletěl ve zvláštních otiscích po celém Polsku.¹

¹ Prvý otisk přinesl Kur. Polski 7. prosince 1830, zvláštní otisk vyšel v Krakově r. 1831, ve Varšavě r. 1831, potom v III. svazku Słow. Poezií v Paříži r. 1833 (srov. G. Korbut, Literatura polska, III. 1921. str. 165).

Bogarodzico! Dziewico!
 Słuchaj nas matko Boża,
 To ojców naszych *śpiew*.
 Wolności błyszczy zorza,
 Wolności bije *dzwon*,
 Wolności rośnie *krzew*!
 Bogarodzico!
 Wolnego ludu *śpiew*
 Zanieś przed Boga *tron*.

Tento rytmus $\cup \cup \cup | \cup \cup | \cup$, který v české výslovnosti »volného lidu zpěv« se mění v typ $\cup \cup \cup | \cup \cup | \cup$, je vzácným prvkem Máchova proslulého verše typu: $\cup \cup \cup | \cup \cup | \cup ||$ $\cup \cup \cup | \cup \cup | \cup$ (Zborcené harfy tón, ztrhané strůny zvuk). Rytmus $\cup \cup \cup | \cup \cup | \cup$ měl ovšem již před Máchou domácí tradici. Nalézáme jej na př. v parodiích jarmarečních písní u Hněvkovského, kterého si Mácha oblíbil.¹ Tak »Vyšehradský sloup« (v Puchmajerově almanachu Sebrání básní a zpěvů, 1795) má verše: To není žádný žert — Jest podnes ještě čert — O něm předešlý čas — Nestaneť se to zas — U nás jest řídký host — Jich pere dere dost — Jak slyším, ještě má — Jednou chtě ten zlý host — Našel si často dost — Hned přišlo hejno dám — Neboť též líčí tam — Sváteční na se vzal — Panláto, dobrý den — Což jste tak zamyšlen — Vám je se lehce ptát — Nic nechce žádný dát — Po čase, dál a dál — Na chlapi každý znal atd. Není však nemožné, že Mácha znal Slowackého revoluční zpěv polský a že se mu jeho rytmus ve spojení s domácí tradicí vryl do mysli, zněl mu stále, až jeho zdvojením utvořil svůj proslulý verš vlastní.²

Slowackého verš³ vyniká vzácnou hudebností, jejíž podstata jest dosud tajemstvím ne zcela vyjasněným. K prvkům jejím patří i efektní opakování, zdvojování výrazů nebo zvuků si podobných. Hudebnost ta bývá srovnávána s útvary hudebními vyššího stylu, s hudbou Chopinovou. Není však důsledkem nějakého nezvyklého bohatství veršových druhů; Slowacki neměl velké náklonnosti k tvoření rytmů neobvyklých. Působí však u něho zejména časté užívání veršového spádu mužského, střídajícího se s ženským. V Slowackém a zároveň v Mickiewiczovi polský verš dosahuje po prvé vrcholu dokonalosti; působí melodičností a barvitostí, uchvacuje nezvyklým, do své doby neznámým půvabem, který harmonisuje s básníkovým poetickým názorem na svět. Slowacki je uznaným mistrem rýmů; v umělé komposici svých útvořů nejednou užívá formálních zvláštností hudebních skladeb (fugy a j.). Mácha, jehož

¹ J. Voborník, K. H. Mácha, 1906, str. 11.

² Srov. ČNM 1925, str. 229.

³ Srov. Jan Łoś, Wiersze polskie w ich dziejowym rozwoju, str. 221—239.

řeč básnická vyniká kouzelnou hudebností a jehož »Máj« bývá vyhlášován přímo za hudební skladbu orchestrálně laděnou,¹ měl tudíž v sourodém Słowackém i dokonalý vzor po stránce rytmické a hudební.

Z útvorů Słowackého je »Mnich«, »Arab«, »Jan Bielecki« a částečně »Lambro« psán veršem 11slabičným, při čemž »Arab« v prvních třech strofách užívá formy sekstiny. Metrický jeho typ je: $\cup _ \cup | _ \cup || \cup _ \cup | \cup _ \cup$ nebo $_ \cup | \cup _ \cup || _ \cup | _ \cup$. Verš 13slabičný typu 7+6 ($_ \cup | _ \cup | \cup _ \cup || _ \cup | _ \cup | _ \cup$) má poslání »Do Michała Rola Skibickiego« a »Godzina myśli«. Velmi bohatou rytmiku má »Żmija«; objasnil ji Słowacki sám: Więrsz dziesięciozłóskowy, w niniejszej powieści użyty, a może nadto wyraźną miarą nieprzyjemnie mordujący ucho czytelnika, w mojem jednak przekonaniu najwłaściwiej do takiego rodzaju utworu zastosować się daje. Z użycia takowego więrsza wynikała potrzeba nie inne jak dwunastu — lub ośmiozłóskowe łącząc s nim rytmy, tak, ażeby średniówka zawsze w półowie więrsza przypadać mogła. Základní jeho formou je typ $_ \cup | \cup _ \cup || _ \cup | \cup _ \cup$ s obměnou $\cup _ \cup | _ \cup || \cup _ \cup | _ \cup$. Vedle něho se objevuje písňový rytmus $_ \cup | _ \cup | _ \cup | _ \cup$, kterým je od epického proudu odlišena v II. zpěvu vložka »Powieść kozacka Rusalka«, stejně i v prvním zpěvu píseň lovců (»I coraz ciszej«) metrického typu $\cup _ \cup | _ \cup$ ($_ \cup | \cup _ \cup$) od rozkazu (»Wysłać strzelców na rozdroże«) a v IV. zpěvu »Pieśń powrotu«. Kromě toho se tu objevuje ještě verš typu $\cup _ \cup | \cup _ \cup || \cup _ \cup | \cup _ \cup$ ($\cup _ \cup | \cup _ \cup || _ \cup | _ \cup$). Zajímavou strofickou formu má ve zpěvu III. »Pieśń odpływających«, která svým nepravidelným střídáním veršů a svými refrény částečně připomíná Máchův »Zpěv lovecký« (Básně, vyd. Krěma, str. 127). Strofickou formu oktávy má »Hugo« a »Bogarodzica«, terciny užívá Słowacki v třetí části »Araba«.

»Ballada« (Synu, mój synu! Czemu od rana...) v dramate »M. Stuart« (V. sc. 1) má šestiveršovou slohu této podoby:

$_ \cup \cup _ \cup _ \cup \cup _ \cup$	a
$_ \cup \cup _ \cup \cup _ \cup \cup _ \cup$	a
$\cup _ \cup \cup _ \cup _ \cup$	b
$\cup _ \cup _ \cup _ \cup \cup _ \cup$	c
$\cup _ \cup _ \cup \cup _ \cup \cup _ \cup$	c
$\cup _ \cup _ \cup \cup _ \cup$	b

Verš 10slabičný (5+5) typu $_ \cup | \cup _ \cup || _ \cup | \cup _ \cup$ proniká v »Kuliku«, kde se mění jako v »Żmiji« v písňovou strofu 10 (5+5) a, 5 a, 5 b, 10 (5+5) c, 10 (5+5) d, 10 (5+5) e, 10 (5+5) d, 5 e, 5 f, 5 f, 5 g, 5 e, 8 g.

Podobně umělá je strofa »Pieśni legionu litewskiego«:

¹ Srov. F. V. Krejčí v uv. monografii, str. 50.

Litwa żyje! Litwa żyje!	— u — u — u — u	a
Słońce dla niej błyszczy chwałą.	— u — u — u — u	b
Tyle serc dla Litwy bije,	— u — u — u — u	a
Tyle serc już bić przestało!	— u — u — u — u	b
Trzeba być głazem!		
trzeba być głazem,	— u u — u — u u — u	c
Cierpieć te więzy,		
rdzawione pleśnią!	— u u — u u — u — u	d
Myśmy się za nie mścili		
żelazem,	— u u — u — u u — u	c
I wolną myślą, i wolną pieśnią.	u — u — u u — u — u	d
Zadrżały wrogil	u — u — u	e
Pieśń to ponura,	— u u — u	f
Te żmudskie rogi!	u — u — u	e
Jezus Marya! Naprzód!		
Hop, hop! Urra!	— u u — u — u — u — u	f

Jako do »Žmije« Słowacki vsunul několik vložek a písni odchýlného rytmu a do »Lambra« dva »Hymny anioła« velmi umělé strofické a veršové skladby, podobně i do dramát vkládá rytmičky odlišné vložky. »Mindowe« je psán veršem 13slabičným typu — u — u | — u | — u || u — u | u — u (— u | — u | u — u | — u | — u | — u), má však (IV. v. 255—8, 265—9) vložky (náboženské, liturgické zpěvy Rognedy při obětování bohům typu 13 a, 7 b, 8 a, 8 b, 13 c, 8 d ... 8 a, 7 b, 7 c, 7 c, mimo to písně Aldony IV, 130—6 »Roža grobowa, smutna« typu 7 a, 7 b, 8 c, 10(5+5) d, 7 d, 13 d a V. 51—8 »Czemu tak wcześnie?« typu 10(5+5) a b a b c d c d, psané v hudebních strofách) s hojným zvukovým opakováním. Stejně i »M. Stuart« (akt. V. sc. 1) má písňovou vložkou »Balladu« pážete. Měl tedy Mácha nejen u Byrona a jiných básníků, ale i u Słowackého příležitost poznati komposici a techniku romantické básně: jejím dokonalým odrazem, stupňovaným vlastní originalitou, je Máchův »Máj«.

Z veršů, kterých užívá Słowacki, je u Máchy velmi hojný čtyřstopý trochej typu 8(4+4) — u | — u || — u | — u. Nacházíme jej však hned v počátcích Máchových (»Kralovič«, 2. část, »Vorlik«, nejednou sdružený s veršem jiného typu (»Sv. Ivan«, »Hrobka králů a knížat českých«), vyskytá se i jinak často u Máchy jako pokračování domácí tradice veršové (»Dítě«, »Ballada« z listopadu r. 1832, »Z temna lesa žežulička«, »Zalká jinoch«, »Jako Trosky v světle bledém« z r. 1833, »Na lučině husy pasou« — otištěna po prvé r. 1834 — v třetí části básně »Na příchod krále« z r. 1835 a v II. intermezzu »Máje«). U Máchy se vyskytají často verše kombinované 8 a 6 b, hlavně v písních (v písňové vložce 3. části »Mnich«, »Letěly koroptve plaché« — otištěna r. 1834 —, »Věje vítr, chladný vítr«, »Ani labuť ani luna« — obě otištěny r. 1835). Strofická kombinace

veršů 8(4+4) a 7¹(4+3¹) b je u Máchy svérázně hojná (»Večer«, »Bojarin« nerým., »Dva zákeřníci«, »Pomněnky zasázavské« I., »V širém poli«, »Kleslá«, »Umlkni, potoku hlučný«, »Pod okénkem mé milenky«, »Nářek«, píseň »Klesla hvězda« na počátku 2. zpěvu »Máje«). Tuto kombinaci veršovou 8(4+4) a a 7¹b b nalézáme i v první části »Mnicha«.

Naproti tomu u Máchy je osamocen typ verše 10(5+5) metrické podoby — ◡ ◡ | — ◡ || — ◡ ◡ | — ◡. Vyskytá se jen v písni »Pod starým hradem, v večerní době«, která vznikla v r. 1832 a po první byla vytištěna r. 1834.¹ V ní nemůžeme viděti vliv Słowackého (»Žmija«). Vedle toho se u Máchy ojediněle v třetím zpěvu »Máje« vyskytá svérázný verš typu 5+5¹ (»To vše zločinec ještě jednou zřel«, »Teď s výše hory s vězněm kráčí pluk«), který se objevuje rovněž v ojedinělé kombinaci 11(5+6) a, 10¹(5+5¹) b (»Jest pěvcův osud světem putovati«). Verše typu 11(5+6) a 13(6¹+7), vyskytající se u Máchy v posledním období jeho tvůrčí činnosti,² mohou býti i částečným ohlasem četby Słowackého, stejně jako osobitý Máchův verš typu 12¹(6¹+6¹), jak už bylo výše vzpomenuo. Bedlivé zkoumání však ukazuje, že Mácha svým vzácným nadáním básnickým dovedl všechny tyto hojné podněty svérázně přetvářeti a rozvíjeti v bohatý sloh vlastní.

T. zv. Jenský Passional.

Napsal Josef Volf.

První zprávy o t. zv. Jenském Passionalu ozývají se u nás v zachované korespondenci Jiřího Ribaye s Jos. Dobrovským. Ribay, jenž přišel na podzim r. 1780 do Jeny a pobyl tu do r. 1782,³ všiml si tu i jinde, zvláště na svých cestách po Německu, starých knižních památek, dostáváje je často od zbytků našich exulantů zdarma nebo získáváje je od nich za laciný peníz. V Jeně vypátral záhy Passional, který si dosti podrobně popsal. Dozvěděl se o něm buď od krajanů, buď z knihy Struviovy o památkostech universitní knihovny v Jeně. Když pak si po svém návratu z Jeny do Uher počal dopisovati s Dobrovským, upozornil ho 6. srpna 1788 (Korr. II, 103), tedy po šesti letech, na český rukopis v Jeně, jenž prý pochází od Bohuslava z Čechtic a při němž jest 16 tištěných listů. Kdyby prý byl s to, určiti rok vydání těchto tištěných listů, byl by to podle jeho soudu velice důležitý

¹ Básně K. H. Máchy, vydal Fr. Krčma (Hyperion), 1924, str. 35, 186.

² ČNM, 1925, str. 229—230.

³ Srv. Když přátelé naši Petrus, Ribbay, Mumhart, Šmidaj, Hossu, Gaži z Jeny do Uher se navracovali, toto jim dávali požehnání krajané. Joh. Christ. Straus, Jena, 1782.

příspěvek k dějinám českého knihtisku. Nezapsal si roku, když si rukopis prohlížel, ale zdá prý se mu, že tam rok vůbec uveden není. Pokud se pamatuje, připomíná mu tisk těchto listů velice tisk pražské bible z r. 1488. Svou zprávu zakončuje obsahem těchto 16 listů: jsou to epistoly Mistra Jana ze žaláře v Kostnici všem věrným Čechům, protest českých pánů do Kostnice, list Poggiův a Petra z Mladenovic Život Jeronymův.

Dotaz Ribayův Dobrovského jistě zajímal, ba můžeme říci, že jej přímo dráždil, uvědomíme-li si sběratelskou jeho vášeň, s kterou pátral po vzácných tiscích. Píše (Korr. II, 106) totiž 9. září t. r. Ribayovi, jenž se byl na něj jako na největšího odborníka in bohemieis obrátil, že tištěné dopisy Husovy v Jeně jsou podle Indexu z r. 1459. Je-li toto vrocení správné, píše Dobrovský, jest to nejstarší český tisk vůbec. Byl by vytištěn za krále Jiřího a Jana Rokycany v Mohuči, což by nebylo zcela nepravděpodobné a pak by mohla pocházeti i kronika Trojanská z r. 1468! Z r. 1475 měli bychom pak 3. český tisk, Nový Zákon, zakončuje Dobrovský svou odpověď.

Tím byla diskusse o tištěných listech Husových prozatím odbyta. Jak z odpovědi vysvítá, věděl Dobrovský o listech pouze z Indexu, a neznal ještě zprávu Štelcarovu (Kniha nová o původu kněžství Krista Pána 1592, str. 11), »že leta 1459 vyšel traktát pod titulem: »list Jana Husi z Konstancí . . . , že by M. Jan Hus leta 1415 z Konstancí knězi Havlíkovi, Jakoubkovi a Kobertovi, hospodáři svému, psáti měl, že se má večeri Páně posluhovati dítkám nerozumným.« Dobrovský však na tuto věc nezapomněl, neboť mu byla v únoru r. 1789 opět obšírně připomenuta Durichem (Korr. I, 98/99). Durich obíral se totiž podrobně Passionalem z r. 1495 a zmiňuje se v svém vídeňském dopisu z 15. ún. 1789 o některých jazykových přednostech a tiskových zvláštěnostech tohoto Passionalu, oznámeného Dobrovským již v jeho Böhmische Literatur auf das J. 1779, str. 141.

Když se Dobrovský chystal na cestu do Ruska, požádal 15. IV. 1792 (Korr. II. 213) Ribaye, aby ho doporučil některému ze slovenských protestantských duchovních, kteří v Jeně studují, aby mu ukázali stará jenská bohemica. Nepraví přímo, že mu jde o listy Husovy, ač na ně patrně také myslel. Ostatně mu je Ribay 24. IV. (Korr. II. 216) sám připomenul, když jej odkazoval na Slováka Tablice. Vyzývá jej, aby si všiml podrobně těchto listů, jež jsou v jenské univ. knihovně, aby mu pak mohl sdělit, kde a kdy byly tištěny. Pokud se rozpomíná, jde tu pouze o zlomek. Moje poznámky mi praví, píše dále, že listy Husovy počínají teprve listem N 14; jinak jsou tam též nějaké malé přípisky.

Dobrovský se v Jeně, kamž přijel 19. V. 1792, po oně »staré knize« poohlížel a shledal, že jest skutečně velice důležitá, jak 8. II. 1793 Ribayovi sděluje (Korr. II, 223), když se ze své cesty z Ruska opět do Prahy navrátil. Je to trochu nápadno, jak krátce

Dobrovský tuto věc odbývá, když přec věděl, jak Ribayovi na tomto tisku záleželo. A přes rok není v dopisech obou mužů o tištěných dopisech Husových ani zmínky, ač se Ribay v létě 1792 při své návštěvě Prahy ústně také Krameriusa, a patrně i Dlabáče a Bartsche na tuto věc ptal. Dotaz u Krameriusa vznikl asi proto, že tento nabízel ve svých Vlast. Novinách (Lit. zprávy za č. 49 z r. 1790 v mus. výt., patrně v r. 1792) »Passional aneb životové svatých, výtisk v Praze 1495 za 4 zl.«, podotýkáje, že zřídka lze dostati tak pěkně zachovalý výtisk.¹

Teprve 10. srpna 1794 (Korr. II, 243) oznamuje Dobrovský Ribayovi, že mu musí povědět ještě o svém zvláštním objevu v Jeně, totiž o těch 16 tištěných listech, jež obsahují dopisy Husovy. Objev svůj vylicuje pak takto: Na hoře stojí *cztrnaczte* a na druhé straně N a tak dále až *Odeváte*. Signatura dole je A — AIII a B — BIII. Tak mi napadlo, nepatří-li tyto listy k nějakému starému vydání spisů Husových nebo k nějaké staré knize jiné, jež místo sloupcového titulu číslovala listy na hoře, jak uvedeno. A skutečně jsem nalezl v Passionalu z r. 1495 vše tímž způsobem uspořádáno a listy až do N — *trzinaczte* počítané. V mém a v jiných mi známých výtiscích následuje sice bezprostředně rejstřík a také Ungar se nepamatuje, že by byl někde viděl výtisk s těmito 16 listy, ale typy, formát, dřevorezby a hlavně číslování listů tímž způsobem jsou důkazem, že patří těchto 16 listů jenských k tomuto Passionalu. Nakladatel zařídil to patrně úmyslně tímto způsobem, aby neodstrašil katolické kupce, kteříž zajisté rádi knihu kupovali. Čtitelům Husa se přidalo těchto 16 listů k celému výtisku. Zvláštní je, zakončuje Dobrovský svůj výklad, že jsme nemohli dosud najíti výtisk s těmito 16 listy, ale často mohli majitelé z různých důvodů nebo missonáři tyto tisky vytrhnouti.

Ribay odpověděl na tento obšírný výklad Dobrovského, jehož základ se podnes přijímá, listem z 16. září (Korr. II. 247). Děkuje za sdělení a připojuje své zvláštní poznámky k slovům mistrovým. Prý mu bylo vždy záhadou, proč stojí v rejstříku jeho Passionalu z r. 1495 »Jana Husi svaté paměti — N = XIII a Jeronyma, rodiče pražského — O = III«, když výtisk končí přec listem N 11 a nikde není stopy po nějaké porušitelnosti. Ptal se na to r. 1793 v Praze Krameriusa, u něhož viděl týž exemplář, ale nedostalo se mu odpovědi. Jen jedno působí mu dosud obtíž. Passional z r. 1495 nejde do N 13, jak Dobrovský píše, nýbrž pouze do N 11, a to

¹ V katalogu duplikátů univ. knih. v Praze (Catalogus librorum, quorum publica auctio fiet... 14. Febr. 1791) se pod č. 21 na str. 143 uvádí Passional jako opus rarissimum. Byl to výtisk bez tituln. listu. V katalogu pražských aukcí z r. 1809 se cení Passional (str. 101, č. 60) na 1 zl. — 1 zl. 33. Výtisku scházely 34 listy vpředu a 10 l. vzadu. Bohužel, že se neděje nikde zmínka, o který Passional (bez přídávku, s přídávkem) jde. R. 1826 byl ještě neprodán.

si nedovede vysvětliti. Také signatura A — AIII a B — BIII nepřiléhá k signaturám *Passionalu*, neboť jeho poslední list má značku gg 4. Náhled, že by bylo oněch 16 listů z *Passionalu* násilně vytrženo, se mu nezamlouvá. Není tu jednak nijaké známky po poškození a za textem *Passionalu* následuje v souvislosti rejstřík na l. N 11, takže by pro 16 listů v Jeně nezbylo nikde místa. Sám vyslovuje pak mínění, že snad patří tyto listy do některého dřívějšího vydání *Passionalu*, kamž by se muselo nahlédnouti. Velice žádoucí by bylo, aby se někde našel celý výtisk i s těmi 16 listy. Ke konci prosí Dobrovského, aby to vše sdělil Jos. Bartschovi, jenž chystal dějiny českého knihtisku.

Ribay poukazuje tu na zdánlivé nejasnosti ve vývodech Dobrovského a je podivno, že mu Dobrovský na jeho pochybnosti neodpověděl. Snad to pokládal za zbytečné, poněvadž psal a hned na to i tiskl své pojednání o cestě na sever, kde se o *Passionalu* v Jeně podrobně rozepsal. Podal tu vlastně také odpověď na otázky Ribayovy a vysvětlení toho, čemu Ribay nerozuměl, totiž číslování listů (N 11).

Dobrovský vypravuje v své literární zprávě (*Literarische Nachrichten von einer Reise nach Schweden. Neuere Abhandlungen* II, 2 1795, str. 128/30), že přijel 19. května do Jeny, kde mu byl ukázán v akademické knihovně český rukopis, který uvádí již J. Chr. Mylius (*Memorabilia bibliothecae acad. Jenensis* 1746, 324, č. 54,¹ z něhož čerpal Riegger, *Archiv der Gesch. u. Stat.* 1792, 69), t. j. *Antithesis Christi*. Na konci tohoto rukopisu je 16 listů in fol., o nichž Mylius napsal: *Adhaeret etiam huic codici manuscripto chartaceo liber impressus de Joh. Hussi supplicio et combustione agens Constantiae 1486*. Těchto 16 listů, 8 se signaturou A a 8 se signaturou B, obsahují dopisy M. J. Husi, Mladenovicův Mučednický život a smrt Husovu, Jeronymův život a mučednickou smrt, s dřevorezbami, představujícími upálení obou mučedníků a známý list Poggiův o smrti těchto dvou mužů.

Soudě podle typů, praví Dobrovský dále, patří tento zajímavý tisk k některému starému *Passionalu* z 15. stol. A poněvadž nápis nad sloupci (= na bořejším okraji stran) »eztrnaczte« na jedné a »N« na druhé straně tak běží jak v *Passionalu* z r. 1495, jest to beze vší pochyby příloha k němu, jež byla současně s ním vydána. Jen to musím připomenouti, pokračuje Dobrovský, že byla tato příloha úmyslně tak otiskována, aby mohla býti odstraněna. Tímto způsobem měl býti katolický, neutrakvistický kupec šetřen, pročež byla jména Jana Husa a Jeronýma praž-

¹ První se o tomto rukopisu, resp. tisku zmiňuje Struvius, *Observationes Halenses*, Halae IV 1701, str. 171—88; dále W. Seyfrid, *Commentatio de J. Hussi vita, fatis et scriptis*, vyd. poznámkově Jana Christ. Myliusa, Jena, 1743, str. 43/48. Dnes je jeho zn. M S Elect. f 50 b. Původně byl chován ve Vitenberce. Srv. též W. L. Schreiber, *Manuel* č. 4326 n. O právě vydaném Tobolkově Pass. srv. ref. v příštím čísle.

ského v rejstříku některých výtisků, — zná 3 takové — vypuštěna. V jiných výtiscích stojí obě jména v rejstříku a to při jménu Jana Husi N. 14, při Jeronymovi O 3, kterážto písmena a čísla patří právě k této příloze.¹ Takové výtisky znám 2 a třetí měli sestavovatelé indexu před sebou (viz str. 315: Životové mučedníků českých). Protože Passional končí listem N 11 a první list přílohy počíná listem N 14, nutno počítati i 2 poslední listy složky gg, jež zůstaly neoznačeny a z nichž obsahuje 5. list část rejstříku, 6. list pak je prázdný. Takovým způsobem vysvětlíme si první list přílohy s označením N 14. Zvláštní je, že ve všech posaváde známých výtiscích těchto 16 listů schází.¹

Tento základní popis jenského zlomku byl téhož roku doplněn Ungarem v jeho »Neue Beiträge zur alten Geschichte der Buchdruckerkunst in Böhmen« Neuere Abh. II, 2 1795, str. 197) či vlastně opět Dobrovským, který se v dopisu Bern. Verschauserovi 24. I. 1808 o tom takto vyjádřil: »Was Sie mir aus Ihrer Auflage (= Passionalu 1495) mittheilen, war mir bekannt, da ich es für des sel. Ungars Abhandlung über die älteren Data zur böhm. Buchdruckergeschichte beschrieben habe.

Ungar se zmiňuje o Passionalu z 1495 při tak zv. listu Husově z r. 1459, který uvádí Štelcar jakožto nejstarší český tisk. Má za to, že tu jde o tiskovou chybu (1459 = 1495) a odkazuje k Passionalu z r. 1495, který popisuje obšírně na str. 224—7. Vychází od krásného výtisku v univ. knihovně a vykládá, že se toto vydání liší od dřívějších tisků svými četnými dřevorezbami, menšími i velkými (poslední soud), jež předčí dřevorezby v Ezopových báchkách nebo v Kutnohorské bibli. Potom popisuje zevrubně prvotisk, uváděje skoro vše, co moderní popis prvotisků vyžaduje, a chlubí se, že bude mít univ. knižnice v brzkú jeden výtisk s rejstříkem, v němž jsou uvedena jména M. Jana Husa a M. Jeronyma. Vysvětlení tohoto rejstříku podává úplně podle výkladu Dobrovského: »Der auf stärkeren Absatz seines Passionals spekulierende Verleger hat sie (= přílohu, jenský passional) in der Absicht besonders gedruckt, um sich bei dem Verkaufe des Passionals nach dem Verhältniß seiner Käufer richten zu können. Den Katholiken, denen die Legenden von Huß und Hieronymus anstößig waren, zeigte er diese 2 Lagen nicht; den Hussiten verkaufte er das Passional mit 2 Lagen und einem Register mit Hus und Hieronymus.«

Potom vykládá Ungar o domnělém tisku Husova listu z r. 1459, spojuje jej s Jenským Passionalem a vyslovuje mínění, že nutno

¹ Tyto různici se rejstříky ani Knihopis I, 1925, č. 10 nezaznamenává. Podobně jest popis při dodatku k Passionalu 1495 (v sloupci 2.) nejasný, když se tu praví: »ale počítá pouze N 14—20«. Passional končí sice tištěným N 11, ale za ním následují ještě dva listy neoznačené (N 12, N 13), takže správně počíná dodatek jenský I. N. 14, jak Dobrovský ukázal.

čísti Štelcarova slova »jest na archu bez Littery« jako »jest na archu B Littery«. Sazeč prý se tu dopustil chyby, vysázev místo B slovo bez.

Konečně dotýká se Ungar poměru Passionalu z r. 1495 k dřívějším tiskům¹ a rukopisům a opravuje Denise (Suppl. Ann. typ. 432) a Panzera (Annal. typ. II, 390), kteří mluví také o Passionalu z r. 1497, což jest zřejmou chybou. Popis Passionalu z r. 1495 jest u Denise 706 a u Panzra II, 390.

Dobrovský zmiňuje se i jinde o tomto Passionalu (Böhm. Lit. I, 141 a j.), který upoutal i později pozornost bibliografů. Mezi nimi jest to pak jmenovitě Bernard Antonín Verschauer, kaplan v Bezděkově u Klatov, který získal výtisk Passionalu asi na svých potulkách jako polní kaplan dragounského pluku Koborského.²

18. srpna 1807 píše totiž Dobrovskému, že přečetl s velikou pozorností české martyrologium nebo vlastně Životy svatých, tištěné r. 1495 v Praze a že si z nich učinil mnoho poznámek. Jak se pak z dalšího jeho dopisu ze 16. listop. t. r. dozvídáme, byl upozorněn na tento Passional Durichem, který tuto zajímavou knihu při jeho návštěvě ve Vídni právě studoval. Píše tu doslova: Jestliže by byli tito Životové svatých prací husitského učitele, nevím, nebylo-li by dovoleno, souditi na podkladě této nábožné knihy jistou měrou na duchovní kulturu tehdejšího husitského lidu a na jeho dogmata. Zesnulý Durich, kterého jsem ve Vídni v Pavlanském klášteře navštívil, zabýval se právě touto zvláštní knihou a četl legendu o Petrovi a Pavlovi. Upozornil mě na to, co se tu vypravuje o císaři Neronovi, a já jsem si přál, abych již pro tuto zvláštnost dostal tento Passional do svého majetku, což se mi konečně také podařilo.³

Dále uvádí Verschauer ukázkou z Passionalu, jak žádal císař Nero své lékaře, aby ho učinili těhotným, aby poznal bolesti, jež jeho matka trpěla při porodu jeho (I. F 14). Potom se dotýká legendy o sv. Osvaldovi, jež se mu zdá nejpodivnější pohádkou (I. II 14), zmiňuje se o legendě o sv. Ludmile a o sv. Václavovi a soudí, že spisovatelem jejím byl husitský kněz, který uplatnil své utrakvistické kredo právě v legendě o svatém Václavu, kdež praví: A potom nábožně vstav na jitřní, pravé světlouci slunce, ješto duši osvěcuje, tělo krále nebeského přijal a krev

¹ Že obsahuje více legend, označuje dny měsíců a má jiný pořad než Passional z r. 1487.

² Viz o něm Volf, Šafhauský kalendář z r. 1798. Česká revue 1925, str. 55—61.

³ Výtisk Passionalu z r. 1495 měl i Zlobický v své knihovně, jak je patrné z katalogu jeho knihovny (Ad historiam Bohemiae spectantia sensu latissimo alphabetice disposita a J. (osepho) D. (obrovský). rukopis Národní knihovny ve Vídni č. 13788), kde je na str. 81 zaznamenán. V ruk. katalogu Zlobického knih. v Nár. Museu, zn. III A 2, připsáno je cizí rukou s. v. Passional z r. 1495: opus rarissimum.

boží s náboženstvím pil... Tuto zmínku o přijímání pod obojím byl by o sv. Václavu v této vzrušené ještě době sotva katolík udělal. Ostatně ji Passional před r. 1487 také nemá.¹

Dobrovský odpověděl Verschauserovi 24. ledna 1808, aniž uznal za dobré, na jeho mínění o nekatolickém původu Passionalu nějak reagovati. Píše, že český Passional byl určen jak pro katolíky, tak pro utrakvisty. Vyskytují se výtisky, kde jsou jména Husa a Jeronyma v rejstříku,² kdežto v jiných jsou vynechána. Má prý latinský rukopis z 15. stol., který prý Češi přeložili. Existuje prý však ještě starší vydání bez roku a se zvláštními typy, asi o 10 až 15 let starší. Co mu Verschauser sděluje, bylo prý mu známo, poněvadž popsal Passional v Ungarové rozpravě o starším českém knihtisku, ale je prý mu vždy milé, čísti takové poznámky, které jiný mu sděluje, poněvadž poskytují často jiný názor.

Verschauser byl patrně s odpovědí Dobrovského nespokojen, jak z jeho dopisu z 11. III. 1808 vysvítá, ale nechtěl z úcty k jeho osobě odporovati. S nedůvěrou a s překvapením se táže, jak že byl český Passional určen pro katolíky a utrakvisty, neznaje patrně ani rozpravy Dobrovského z r. 1795, ani studie Ungarovy a připojuje své mínění, že se dopustili ctíhodní redaktoři v Indexu u tohoto Passionalu nedopatření, jakých je v Indexu více. Soudil totiž, že věta v Indexu (str. 315): »Životové mučedníkův božích 1495 v Praze ve fol, in registro dele abolenda haereticorum nomina Jana Buriana, Jana Husa a Jeronyma Pražského« je chybná, poněvadž jest v rejstříku pouze svátek Jana Buriana, kdežto svátků Husa a Jeronyma tu není. A ani ten Burian není kacír, nýbrž jest to bouřlivý Jan, čili Jan a Pavel, od něhož měl snad Burian z Kornic — a toho měli snad sestavovatelé Indexu na mysli — jméno. Ostatně ať prý jest tomu tak či onak, děkuje veteránu české literatury, který měl obě vydání, pro katolíky i pro utrakvisty, v ruce, za jeho sdělení.³

¹ Srv. ostatně list Dobrovského Durichovi z 26. září 1793, kde píše, že první zpráva o Passionalu (rukopisném) je v Disputaci Hilariově s Rokycanou, kde Rokycana dokazuje za odporu Křižanovského, že je v sanctorale o sv. Ondřeji zmínka o přijímání pod obojí. Viz Hilarii Lit. Disputatio, 1775, str. 65: Postquam Rokyczanus allegabat Sanctorale de sancto Andrea Apostolo, quod communicasset populum corpore et sanguine Domini sub utraque specie, dixit Krizianowsky in faciem coram Rege et regno et restitit, quod non esset ibi scriptum sub utraque specie. Contra Rokyczanus, quod esset; ille vice versa, quod non.

² V rejstříku, I. N 12* za řádkem 14: Jana Husi svatě paměti N — XIII, Jeronyma, rodiče pražského O — III. V rejstříku vyt. pro katolíky je ponechána větší mezerá za řádkem 14.

³ Hochwürdiger, Gnädiger Herr.

Dero gütige Zuschrift von 24ten Jänner habe ich in meiner Einsamkeit richtig erhalten und kann offenherzig und aufrichtig sagen, daß ich nichts so mit Sehnsucht erwarte, als die litterarische Noten, die Euer Hochwürden über meine Briefe zu erwiedern sich gefallen lassen.

Potom neslyšíme o jenském Passionalu skoro až r. 1827.¹ Příležitost ke zmínce o něm poskytla Dobrovskému Jungmannova Historie lit. české. V Jahrbuchu der Literatur (1827, Januar-März 31) podává posudek o Jungmannově práci a připomíná tu k č. 84, že nenalezl přílohy s listy Husovými dosud u žádného výtisku Passionalu z r. 1495, nýbrž že našel pouze jednu v Jeně, již popsal v své cestě do Ruska, a druhá, tatáž, že je v městské knihovně (Ratsbibliothek) v Žitavě.² Výtisky Passionalu z r. 1495, v němž jsou v rejstříku jména Husa a Jeronyma, jsou prý právě tak vzácné. V pražských knihovnách jsou prý jen takové výtisky, v nichž jmen těchto světců není.

Tabolka tohoto Jenského Passionalu v svém Českém Slovníku Bibliografickém I (1910, 46—50) neuvedl, nerozlišiv ani vydání Passionalů z r. 1495 podle rejstříků (s Husem a Jeronymem či bez nich). Vytvořil však nové vydání Passionalu, jež nazval *parallelní*. Jest to prý výtisk knihovny Národního Musea, zn. 25 C 3, patřivší kdysi Ant. Joštovi. Na str. 252^a četl totiž *Cž || wencze* místo *Cžr || wencze*; ale jde tu pouze o setřené *r*, jehož zbytky jsou viditelné, a nikoli o vypuštění *r* vůbec,³ čili

So ist dann wirklich das böhmische Passionale für Katholiken und Utraquisten bestimmt gewesen? Ich glaubte: da es in dem Indice prohib. pag. 315. heißt: Žiwotowe Muczednjkův Božjch 1495 w Praze in folio, daß dieses Buch das nembliche sey, welches ich besitze, und die Beilage: In registro dele abolenda haereticorum nomina Jana Buryana, Jana Hussa, Jaronyma Pražskyho wäre ein Schnitzer — deren gar viele in diesem Index sind — den die ehrwürdigen Redaktoren desselben Index gemacht haben. Jana Buryana ist zwar das Fest im Registro des passionals angezeigt, aber dieser Buryan ist kein Haereticus, sondern der Bautzliw Jann-Joannes et Paulus, von dem wahrscheinlich Buryan z Kornicz — den vielleicht der Redaktor in Sinne hatte — den Namen führte. Dem sey es, wie ihm (!) wolle, ich danke hiemit für die gefällige Berichtigung und bin ganz geneigt zuglauben (!), daß Euer Hochwürden als ein Veteran der böhmischen Litteratur beide diese Auflagen, die für die Katholicken so wohl als für die Utraquisten werden in Händen gehabt haben. Dopis v lit. Archivu Nár. Musea.

¹ Dobrovský, Gesch. der böhm. Spr. 1818, 311 zaznamenává pouze Passional z r. 1495 s dřevorezbami. O jenské příloze zmiňuje se již na str. 266 všeobecně: Husův život a několik dopisů v sedmi kapitolách z r. 1472 jest u křižovníků, práce asi Petra z Mladenovic. Podle Lupáče (k 7./II.) četl se tento život Husův v českých kostelích. Proto byl k Passionalu z r. 1495 jako příloha přitisknuta a také zvlášť 1533 tištěn. V katalogu Roudnické knih. jest též rukopis nebo jemu podobný pod názvem: Zpráva očitého svědka. Tisk z 1525 Dobrovskému znám nebyl. Srv. Souček, Čas. Mor. zemsk. mus. 1911, str. 186.

² Dobrovský dozvěděl se o tomto výtisku od kazatele české církve žitavské Slovák J. Borotta, s nímž si dopisoval a kteréhož vybízel, aby napsal dějiny českých exulantů v Německu. O tomto výtisku píše do Prahy svým známým i Kristian Adolf Peschek, pastor a historik žitavský, s nímž si jej Dobrovský 21. VII. 1825 prohlížel.

³ Výtisk takový znal Durich z vídeňské dvorní knih., viz jeho dopis Dobrovskému z 15. ún. 1789 v jeho Bibliotheca Slavica I, 1795, str. 17. V dopisu (Kor. I, 99) píše: Cž [in fine lineae exempl. Bibl. Caes.

nejde tu o nějaký paralelní tisk, nýbrž o výtisk Passionalu z r. 1495, v němž jména Husa a Jeronyma uvedena nejsou. A tohoto paralelního tisku se chytil Dolenský, když v Katalogu výstavy Husovy (1915, č. 118) popisuje jenský Passional. Právě, že »tento zlomek« jest datován různě¹ a že jest »pravděpodobně vytržen« z nějakého Passionalu, tištěného u Kampa, neboť typologicky jest shodný i počtem řádek a technikou dřevoryteckou s vydáním z r. 1495. »Ježto známe i jiný paralelní tisk Passionalu s odchylkou textovou (Tobolka 48), můžeme souditi, že i tento zlomek byl asi částí Passionalu z r. 1495; zachovaly se pouze stránky vlepené v rukopise jenském.« Na Dobrovského správný a jasný výklad tu ovšem nevzpomenuto. To vytkl důrazně opět teprve Flajšhans² (O mučenicích českých knihy patery 1917, str. 100) a Novotný (M. Jana Husi korrespondence 1920, str. V/VI). Místo »zlomků« má státi buď přídavek anebo dodatek.

Všimněme si ještě vrocení tohoto Passionalu, s kterým si nikdo až do mého rozluštění v Nár. Listech³ nevěděl rady. Passional končí totiž na l. 252 a takto: »Skonávají se životové mučedníkův a mučednic božích. Léta Páně tisícího čtyřstého devadesátého pátého v Starém městě Pražském ten úterý před svatou Máří Magdalenou měsíce července dne posledního.« Úterý před sv. Máří Magdalenou bylo totiž 21. července a posledního července bylo v pátek 31. července, čili mezi oběma daty je mezera celých 10 dní! Mimo to jest tu ještě jiná záhada, ovšem jen domnělá. Tobolka datoval v svém Soupisu z r. 1910 ukončení Passionalu 30. červnem (str. 47), poněvadž prý se v starší době nazývá červen někdy červencem. To je ovšem pravda. A Tobolka mohl dokonce dokazovati, což však neučinil, že právě v tomto Passionalu z r. 1495 následuje za květnem měsíc „*czrvenecz*“ a po něm teprve „*czrven*“, což bylo ostatně již Durichovi r. 1789 nápadné.⁴ V Passionalu začíná k. př. červenec větou: »Měsíce,

non excusis typis er v. r.] wencze... Ostatně by toto pouhé vypuštění r při celkové shodnosti textové nepostačovalo na rozlišování »paralelního« textu.

¹ Myslí patrně na Clemen a (D. Martin Luthers Werke, 50, Weimar, 1914, str. 20), jenž datuje tento dodatek r. 1486, přidržuje se v tom údaje Myliusova z r. 1743. Po Dobrovském datují však všichni čeští badatelé tento dodatek správně buď přímo do r. 1495 nebo aspoň kolem t. r. Viz i Jungmann 1849, III, č. 145.

² Podal nejlepší popis. V Bibl. Č. Hist. II, č. 14846, je popis nepřesný.

³ Nár. Listy, Vzdělávací příloha z 22. IV. 1925.

⁴ Vix mihi persuadere possum, id tibi otii fuisse, ut vel ejusdem mecum momenti causa, vel ob seriem mensium, qua hi positi sunt in Passionali, exemplar illud legeris: nam heic constanter per omnes Junii dies Czerwenec ponitur et sequentis mensis Julii dies, miesyécze Czerwna [subinde non scripta e... ut etiam alibi Czrw vermis] appellatur. Ita die 22. Julii: Miesyecz Czerwna dne Dwaczatego druheho Hod swate Marzie Magdaleny. Itaque subscriptio chronologica editionis: Ten vtery

jenž slove červen, dne prvního, v Českém království kněze i opata svatého Prokopa, o němž to se takto píše a svátek sv. Máří Magdaleny dne 22. července se uvádí takto: »Měsíce června dne dvacátého druhého hod svaté Máří Magdaleny«. Mělo by tedy v explicitu Passionalu státi: »...ten úterý před svatou Máří Magdalenou měsíce června dne posledního.« Tuto nesrovnalost lze však lehce vysvětliti: v textu Passionalu, jenž jest starého původu, bylo užito staršího pořadu jmen měsíců: květen, červenec, červen, kdežto tiskař užil v zakončení pořadu měsíců své doby, to jest: květen, červen, červenec, kterého užívají kolem r. 1495 všechny naše kalendáře. Tak se nám hlásí v tomto Passionalu dvě doby: starší v textu, nová v explicitu. Než tak i onak bylo sv. Máří Magdaleny vždy 22. července podle našeho datování a v úterý před tímto svátkem bylo 21. července, kdy tisk Passionalu byl ukončen.¹

Ale je tu ještě jiná záhada, již se pokoušel již Ungar marně luštit. Privil-li tiskař, že byl zakončen Passional v úterý před sv. Máří Magdalenou, t. j. 21. července, nemá zdánlivě žádného smyslu, přidává-li ještě k tomu »dne posledního«, t. j. 31. července. Ungar (Neue Beiträge 1795, 224) se domníval, že zakončení toto připojil sazeč, aniž by uvážil, že se s předcházejícím textem neshoduje. Jiná domněnka pak byla, že snad za slovem »posledního« mělo ještě něco přijíti, což vypadlo nebo nač bylo zapomenuto. Ale domněnky nebo výklady tyto -- jiných od dob Ungarových nebylo podáno -- jsou podle mého mínění pochybené. Domnívám se, a zdá se mi právem, že má toto vřešení vztah k Passionalu Jenskému čili k příloze, přidávané k některým výtiskům. Po ukončení Passionalu 21. července bylo započato s tiskem přílohy o 16 listech, což trvalo 10 dní. Ukončena byla »července dne posledního« t. j. 31. července. Tiskař tu uvedl v zakončení prostě obě data, dohotovení Passionalu pro katolíky i přílohy, lenského Passionalu, pro utrakvisty. Můžeme poukázati i na to, že to tiskař Kamp i jindy dělal. Dokladem jest Nový Zákon z r. 1497, jehož tisk je ukončen 31. října 1497, rejstřík však teprve 13. ledna 1498.²

przed Swatu Marzy magdalenu. Mieszyce Cz [in fine lineae exempl. Bibl. Caes. non excusis typis er v. r.] wencze dne poslednieho — diem ultimam mensis Junii more in Passionali observato indicat. Habesne seriem mensium ex kalendario Plsnae 1489 edito, excerptam? sed nomenclatura bohémica. Dopis Durichův z 15. ún. 1789, Korresp. I. 99. — V Knihopise 1925, č. 10, datuje Tobolka Passional již správně.

¹ Srv. ostatač Zřízení zemské, datované »v sobotu před sv. Máří Magdalenou«, vytištěné tedy 18. července, kde se pochybnost o datu nikdy neprojevila.

² Srv. Knihopis I, 1925, č. 26. Ke konci opravuji dvě textové chyby při popisu Passionalu z r. 1495 v Knihopisu I, 1925, č. 10: »lati nie« místo latinie; »o boziem priiftie« místo w boziem priiftie. Flajshans

Jest Kristian Loeper zakladatelem Prager Gelehrte Nachrichten?

Arn. Kraus praví v své studii: Pražské časopisy v l. 1770—74, 1909, str. 36, že není pochybnosti, že Kristian Loeper založil i tento druhý pražský časopis, jehož první číslo vyšlo 1. října 1771, a dovolává se zprávy v Hallische Gelehrte Nachrichten, kdež se to tvrdí. Zamítá při tom údaj Przedakův v jeho německých dějinách novinářství v Čechách, že Dobrovský označil jakožto duši tohoto časopisu Gelasia Dobnera, a píše, že hledal v Dobrovského »Böhm. Litteratur auf das Jahr 1779«, na niž Przedak odkazuje, marně potvrzení doslovného nebo podobného citátu Przedakova. »A nejlepší znalci Dobrovského ani jinde ten citát nedovedli mi ukázati«, píše dále. A pokračuje: »Dobrovský o Loeprovi nezmiňuje se nikdy« a teprve v Neuere Abh. Ges. Wiss. II, 1795 uvádí jako zakladatele P. G. N. Bornu (die P. G. N. verdanken ihm ihr Entstehen).

Nuže chci poukázati k tomu, že se Dobrovský o Loeprovi zmiňuje a že výslovně popírá, že by byl zakladatelem P. G. N. Praví to v své Böhm. Litt. aut d. J. 1779, I, 4, str. 345. Podnětem k tomu bylo mu tvrzení de Luca, das Gelehrte Österreich I, 1, 1776, str. 300, kde Luca o Loeprovi píše, že jest korektorem v tiskárně Kurzböckově ve Vídni a kde na prvním místě uvádí jako jeho práci: »Prager Gelehrte Nachrichten, Prag, 1772, 4^o«. Dobrovský k tomu na uvedeném místě připomíná: »dem H. Loeper kann man die P. G. N. so wenig, als einem Korrektor in der Buchdruckerei, zuschreiben.

Zdá se mi, že můžeme slovům Dobrovského více věriti než tvrzení časopisu Hallische Gelehrte Nachrichten nebo spisovatele de Luca v jeho Gel. Österreich.

Jos. Volf.

Studie o stč. Evangeliiu sv. Matouše s homiliemi.

Napsal **Josef Straka.**

(Pokračování.)

Překladem z homilie 43. Jana Zlatoústého jsou výklady na další verše sv. Mat. 12, 38—45 (205^b—209^b), ale šest řádků textu (H. 138, 3 zd. — 139, 3) jest z Jeronyma, z úryvku vypsaného též Tomášem Akvinským do jeho »Retězce zlatého« (Catena aurea). Sr. řečené místo a tento text latinský:

(57) uvádí výtisk také v Strengnäs. Popis výtisku v Lipsku podává W. Schramm. Die Inkunabeln. Katalog des Deutschen Buchmuseums in Leipzig, 1925, str. 69, č. 34. Datuje správně k 31. červenci podle Copingra 4627.

Sic signa postulant, quasi quae viderant, signa non fuerint. Sed in alio Evangelista, quid petant, plenius explicatur (Luc. 21).¹ Vel in morem Eliae, ignem de sublimi venire cupiebant (4. Reg. 1) vel in similitudinem Samuëlis tempore *aestivo* (contra naturam *loci*) mugire tonitrua [coruscare fulgura, imbres ruere] (1. Reg. 7. et 12). Quasi non possint et illa calumniari et dicere ex occultis et variis aëris passionibus accidisse. Nam qui calumniaris ea, quae oculis vides, manu tenes, utilitate sentis: quid facturus es de his, quae de coelo venerint? Utique respondebis et Magos in Aegypto multa signa fecisse de coelo (Exod. 7. et 8.) Potom již se uvádějí samé myšlenky Jana Zlatoústého, ovšem nikoli vždy správně; sr. na př.: adulteram vero (generationem) vocavit, et priorem et praesentem incredulitatem significans [unde iterum ostendit se Patri aequalem esse, siquidem id illam adulteram facit, *quod sibi non credat*] — H. 139, 15: Cizoložným nazývá (jě národem) proto, že *ostavivše svého boha pravého k cizím bohóm.* tovéz k modlám diábelským, *sě obracováchu.* — H. 139, 19 (po slovech »k svému z mrtvých vstání obracuje« — Jam sermonem de resurrectione praemittit) chybějí v překladě tři věty: H. 139, 13 (po »beze všie proměny«) překlad slov »quod innumeris conantibus, nemo possit mederi malis, quae in ultionem ipsas immissa sunt«. — Po citátu z Mat. 27, 63 (H. 139, 4 zd.) vypuštěna poslední věta kapitoly první a skoro polovice kap. druhé. Teprve od H. 139, 4 zd. (»Protož i ukazuje syn boží«) pokračuje shoda (sr.: Interim vero de iis, quae passuri erant, sese purgat, ostendens eos juste passuros esse), než ani tu bez omylů (v H. 140, 1 nn. — Nam Sodoma destructurus, apud Abrahamum prius sese purgavit, ostendens, quam pauci ibi virtuti studerent; cum enim in tot urbibus *ne decem quidem* reperirentur, qui temperanter viverent) a bez výpustek (tak po Noe H. 140, 7 chybí příklad z Ezechiele 5, podobně dvě věty H. 140, 16 před slovem »Jonáš«; H. 140, 24—26 přidána věta, ale neobsahuje nic nového, jen dedukuje z příkladů výše uvedených). — Od H. 140, 16 zd. jde shoda myšlenek s kapitolou třetí až do slov: nunc autem, ait, providentia illa prorsus vacui erunt, ita ut major sit nunc virtutis raritas, calamitatis vis a daemonum tyrannica calamitas. V českém textu končí se tu řeč náhle formulkou: »Jiežto (moči diábelské) rač nás zbaviti otec, syn, duch svatý. Amen«, kdežto se v latině pokračuje: Nostis certe in generatione hac, cum Julianus esset, quomodo Judaei sese cum gentilibus jungerent et illorum mores

¹ K tomu je ve vydání »Řetězce« tato poznámka: Ubi tamen dicitur tantum vers. 16: *Et alii tentantes signum de coelo quaerebant ab eo.* Sed hoc ipso dixisse supponuntur: *Volumus a te signum videre de coelo, ut hic.* Údaj Luk. 21, 16 je chybný; podle odkazů bible Kralické jde nejspíše o místo ze sv. Marka 8, 11: *Et exierunt Pharisei et coeperunt conquirere cum eo, quaerentes ab illo signum de coelo tentantes eum.*

sectarentur . . . Tato věta a tři další do konce 3. kapitoly i celá čtvrtá zůstaly již bez povšimnutí. — Zbývající verše Mat. 12, 46—50 vyloženy byly řečí papeže Řehoře, kterou jsme poznali. Zato celá třináctá kapitola sv. Matouše, vyjímajíc verše 44—52, na něž jest řeč císaře Karla, vyložena podle homilií 44.—48. Jana Zlatoústého, ovšem s některým vypouštěním, řidčeji s nahrazováním odjinud. Tak hned na počátku těch výkladů H. 145, 9—16 vzdělána jsou slova nikoli Chrysostomova, nýbrž Jeronymova, jež se čtou vypsána na to místo též v »Řetězci zlatém« Tomáše Akvinského: Considerandum etiam, quod populus domum Jesu non poterat intrare, nec esse ibi, ubi Apostoli audiebant mysteria. Idcirco miserator Dominus egreditur de domo sua et sedet juxta hujus saeculi mare, ut congregentur ad eum multae turbae et audiant in littore, quae intus non merebantur audire. Unde sequitur: *Et congregatae sunt ad eum turbae multae.* Potom teprve, od H. 145, 16 vykládáno podle homilie 44. Chrysostomovy a to hned podle její kapitoly třetí, neboť v prvních dvou kapitolách jednal Jan Zlatoústý ještě o čtení Mat. 12, 46—50. Na poznání, jak bylo pracováno, otiskují text latinský a naznačují obvyklým způsobem odchylky českého: [Quae est ergo parabola?] Ecce exiit, qui seminat, seminare semen suum.¹ — Unde exiit, qui ubique praesens est, qui omnia implet? quomodo exiit? Non loco, sed [habitu et dispensatione qua nostra curavit] propior nobis factus ob amictum carnis.² Quia enim nos ingredi non poteramus, quod peccata nostra nobis aditum intercluderent, ipse p[er] nos egreditur. Et cur egressus est? ut perderet terram spinis clenam? ad puniendos agricolas? Nequaquam, sed ad excolendam aurandamque terram et ad seminandum pietatis sermonem. Semen quippe hic doctrinam dicit, arvum vero hominum animas, seminatore seipsum. — Potom (H. 145, 24) je mezera přes půl sloupce latinského textu, mezera to z konce kapitoly třetí a ještě více z počátku kapitoly čtvrté, až je zase navázáno na tato slova Chrysostomova:³ Cum autem audis (audieris Cat. aur.): Exiit (quoniam exiit Cat.), qui seminat, seminare (ut seminet Cat.), non idem iterari putes (non aestimes esse identitatem sermonis

¹ Tuto (H. 145, 17 n.) vložena je věta: »Tento, jenž sěje, jest syn boží a slovo otce svého sěje mezi lidmi«, kteráž má oporu v Jeronymových slovech, vypsáných do »Řetězce zlatého«: Significatur autem sator iste, qui seminat, esse filius Dei et Patris in populis seminare sermonem.

² Blíží českému textu zdá se znění tohoto místa v díle Tomášově »Catena aurea«: Non loco, sed *incarnatione* propinquior factus nobis *per habitum carnis*. Quia enim nos intrare non poteramus ad eum peccatis nostris prohibentibus nobis ingressum, ipse ad nos egreditur.

³ Je jistě nápadné, že je tu v českém textu táž mezera z homilie Jana Zlatoústého, jako v díle Tomášově, ale český překlad v poslední větě je blíží textu v P. G. 57 col. 468 a proto jej беру za základ, ačkoliv doznávám, že jinak ani text »Řetězce zlatého« není příliš odlišný; odchylky jeho podstatnější uvádím v závorkách.

Cat.) Saepe enim, qui seminat, egreditur ad aliam rem (Egr. enim multoties, qui sem., et ad al. r. Cat.), vel ut novales sulcet (vel ut scindat terram Cat.), vel ut malas plantas resecat (... incidat herbas Cat.), vel ut spinas evellat, vel aliud quid simile efficiat (vel ut aliam quandam diligentiam exhibeat Cat.): ipse vero ad seminandum egressus est (hic autem ad seminandum exivit Cat.). *Undenam, quaeso, factum est*, ut maxima pars seminis periret?¹ (Quid igitur fit de semine isto? Cat.) Text latinský homilie Chrysostomovy nebo těch částí z ní, podle nichž jest české vzdělání, nemůžeme ovšem určití bezpečně. Hned následující věty H. 145, 13 zd. nn. jsou jakoby složeny z obého. Sr. bezprostřední znění latinské v P. G.: *Non ex seminante id ortum est, sed ex terra semen excipiente, id est ex anima non audiente. Et qua de causa non dicit* [inertes alia semina suscepisse eaque perdidisse, alia divites et ea suffocasse, alia molles eaque prodidisse?] *Non vult eos vehementius insectari, ne in desperationem conjiciat* [sed ...] *Hanc porro parabolam dixit, ut discipulos exerceret doceretque. ut si inter eos, qui semen reciperent, plures essent, qui illud perderent. ne animo conciderent. Nam et Domino id accidit*, et qui plane noverat haec esse futura, *seminare non destitit*, — kdežto v »Cat. aur.« pokračuje se takto: *Tres depereunt partes et una salvatur* [et hoc non aequaliter, sed cum differentia quadam. Unde sequitur: *Et dum seminat, quaedam ceciderunt secus viam etc.*] ... *Ideo autem non dicit manifeste, quoniam haec susceperunt desides et perdiderunt*² [haec autem divites et suffocaverunt, haec autem molles et perdiderunt]; *quia noluit eos vehementer tangere, ut non in diffidentiam*³ *mittat*. Per hanc etiam parabolam discipulos erudit, etsi plures audientium eos fuerint, qui pereant, ut non propter hoc desides sint, quia nec propter hoc Dominus, qui omnia praevidit, destitit a seminando. —

Další text našeho sborníku jest zase vzdělán z téže homilie 44., v níž také následuje hned po místě nahoře otiskném, kdežto se v »Řetězci« Tomášově čte před slovy: »Ideo autem non dicit manifeste ...« I pokud jde tuto o postup myšlenek, je více shody s textem Patrologie řecké, než s textem Čteny Tomášovy, jakož bude našim čtenářům nejpatrněji, položíme-li jim na srovnání s místem českým obě latinská vedle sebe.

Podle P. G. 57 col. 468: *Et qua de causa, inquires, in spinis semi-* Podle »Řetězce« Tomášova: Sed secundum hoc qualiter haberet

¹ Sr. s tím H. 145, 14 zd.: Proč je to, pověz mi, že jest větší část semen zhnula?

² Sr. H. 145, 10 zd. n.: »Zajisté proto, nebo jsů mnozí jeho slova netbalivě a lenivě přijímali a proto veškeren užitek ztratili«.

³ K tomuto slovu je v mém vydání Tomášova »Řetězce zlatého« poznámka: Vel in desperationem, ut modernus interpres reddit ex graeco ἀπογνωσιν.

nare, supra petram, in via?¹ In seminibus et in terra nulla esset *ratio*,² in animabus autem et in doctrina id *summopere laudandum*. *Agricola enim jure culparetur, si id faceret*.³ non potest enim petra fieri terra, neque via non esse via, neque possunt spinae non esse spinae. *In rationalibus autem non sic*.³ potest enim petra *mutari* in *fertilem* terram, viaque non ultra conculcari [ab omnibus praetereuntibus] *essequae pinguis ager*, spinaeque possunt fructificent. *Nisi enim id posset fieri, non seminasset ille*. Quod si haec *mutatio in omnibus* facta non sit, id *non ex seminante* provenit, sed ex iis, qui *mutari* noluerunt. Nam ille quidem, quae ipsius erant, effecit; si vero illi, quae acceperant ab eo, prodiderunt, sine culpa ille est, qui tantam benignitatem exhibuit. [Tu vero illud mihi perpende non unam esse perniciem viam, sed diversas esse ab aliis dissitas etc.]

rationem inter spinas seminare, et super terram, et in via?¹ In seminibus quidem et terra (materialibus) non haberet utique *rationem*.² Non enim est in potestate petrae fieri terram; neque viae, non esse viam; neque spinae, non esse spinam. In animabus autem et doctrinis *multam* habet hoc *laudem*: Possibile enim est petram fieri terram *pinguem*, et viam non ultra conculcari, et spinas destrui. [Quod igitur plus seminis perit, non est ab eo, qui seminat, sed a suscipiente terra, id est ab anima. Ipse enim, qui seminat, non divitem, non pauperem discernit; non sapientem, neque insipientem; sed omnibus loquebatur, quae a seipso erant, complens; praevidens tamen, quae futura erant, ut liceat ei dicere: *Quid me oportuit facere et non feci?* (Esai. 5.)] Ideo autem non dicit manifeste etc.

(viz nahore).

Po těchto slovech (H. 146, 12 nn.) přestává shoda výkladů českých s 44. homilií Jana Zlatoústého, ježž konec kapitoly třetí a celá kapitola 4. a 5. zůstaly vůbec bez povšimnutí, než celé místo až do H. 146, 20 je přeloženo z úryvků Jeronymova a Rabanova, jak se čtou v díle Tomášově. Pro větší závislost našeho čtení na celé homilii Chrysostomově, jakož jsme právě poznali, nepochybuji přece, že vzdělavatel český měl ji tuto přímo před rukama, byť i užíval mimo ni též kompilačního díla Tomášova, jež mu ovšem jinde bývalo zdrojem nejdůležitějším. Ale při výkladech na Mat. 13, 1—23, o něž nám jde, nebylo mu zdrojem jediným, ani ne hlavním.

Druhá část čtení Mat. 13, 10—23 (od H. 146, 21) vyložena byla podle následující 45. homilie Jana Zlatoústého (P. G. 58, 471), avšak po vypuštění prvních čtyř vět

¹ Chybu opisovačskou napravit lze buďto: »Ale nevidí se této pověsti smysl«, nebo: »Ale nevidíme smyslu této pověsti«, nebo pod.

² Sr. H. 145, 1 zd.: nebylo by *smyslné*.

³ Sr. H. 146, 1 n.: Nebo rozsěvač, který by tak nemůdře rozsieval, byl by duostojen láně; v úryvku, ježž obsahuje »Catena aurea«, místa toho není. Stejně tak tomu je i s místem H. 146, 4: »Ale v rozumných věcech není tak«. Ostatně větší shoda českého překladu s Patrologií než s »Řetězcem« je patrna i dále ve volbě jednotlivých výrazů, naznačených tuto tiskem *proloženým*.

⁴ Přeloženo bylo H. 146, 8, jako by bylo stálo v přímé předloze: *in hominibus*.

(Jure admiremur discipulos, quod discendi cupidi sciant, quando interrogandum sit . . .) Shoda počíná se až slovy: Perpende autem caritatem ipsorum, quantam scilicet aliorum curam gerant ac prius, quae ad illos pertinent, quaerant, deinde sua; pokračuje přes celou kapitolu první a větší polovinu kapitoly druhé, až končí H. 148, 16 zd. (sr.: Vide, quomodo veterem legem iterum cum nova copulet, ostendens illos non modo futura vidisse, sed etiam valde concupivisse? Neque si alieni dei et huic contrarii cultores fuissent, id desiderassent). Nehledíc k menším, jsou větší odchylky textové H. 147, 4—7 a 4 zd. n., větší pak výpustky na dva tři řádky tisku H. 146, 17 zd.; 147, 21 (po »odejmu«); 147, 2 zd. (před slovy »Nebo buoh«). Výklad slov: »Ktož má, tomu dáno bude« (H. 147, 8—11), poznáme, že je podle Tomášova »Řetězce zlatého«; z něho je též všechen konec řeči (H. 148, 15 zd. — 149, 21) mimo závěrečnou formulku, přidanou našim knězem. Poněvadž však přece větší část českého textu je vyložena podle prvních dvou kapitol homilie 45. Chrysostomovy a to nikoli jen podle úryvků, které z ní vypsál Tomáš Akv. do svého díla, nýbrž i na místech, kterýchž v »Řetězci« není (t. j. H. 147, 3 zd. — 148, 16 zd.), mluvím o celé řeči již tulo, mezi přeloženými z Jana Zlatoúst. Přeloženými ovšem nikoli přímo z řeckého originálu, nýbrž z nějakého starého překladu latinského, jehož vlastní znění sotva kdy ještě poznáme. Našemu knězi nešlo ani o věrné tlumočení slovo od slova, poněvadž jeho text nebyl tak svatý, jako Písmo, než přece projevil, pokud můžeme souditi z našeho rukopisu dost nedbale opsaného a plného písařských chyb, pěkné umění stilistické. Sr. na př.:

H. 146. 16 zd. nn.: Ale co syn boží k tomu odpověděl? Vám, praví, dáno jest věděti . . . Ale to je řekl *ne proto, by to tak musilo býti, ani proto, by to nikake jinak nemohlo se státi*;¹ ale ukazuje, že jsou oni sami vinni svým zlým, [ješto¹ poslouchati nechtějí] a také znamenati dávajě, že to jest dar boží. *Ale však, že to jest dar boží, ne proto zhyne naše dobrovolství.*

P. G. 53 col. 471: Quid ergo Christus? *Quia vobis datum est nosse mysteria regni coelorum. illis autem non est datum.* Illud autem dixit *non necessitatem* inducens, neque sortem (quandam temere et simpliciter missam (Cat. non necessitatem inducens *neque fatum*¹); sed ostendens ipsos sibi causam esse malorum (Cat. sed monstrans, quoniam illi, quibus non est datum, causa sibi sunt universorum malorum), ut declaret donum illud esse [et gratiam su-

¹ Abstrakta přeložena tu celými větami, ale níže H. 148, 1: ni kterým připuzením — ex necessitate; H. 148, 8: (to slovo) nečiní žádného připuzenie ani bezděčství — non necessitatem inditam significare.

² Ješto položeno tuto buď ještě v původní platnosti absolutního zájmena (= qui, kteříž), nebo v pozdějším již významu spojky příčinné (= quia, protože). Nemajíce ovšem opory v latinské předloze nemůžeme nic tvrditi, než není pochyby, že se vývoj touto cestou vskutku dál, i že jej bude možná bezpečně datovati, jen když se k staročeským textům přeloženým shledají latinské jejich předlohy.

perne datam] (Cat. *et ostendere volens*, quoniam cognoscere divina mysteria donum Dei est). *Neque tamen quia* donum est, ideo *liberum arbitrium* est sublatum (Cat. destruitur).

H. 147, 11 nn.: Proto, praví, v pověstech jim mluvím, že vidiece (!) nevidie a slyšiece neslyšie ani rozumějí. S právem by bylo otevřieti jich oči, když nevidie. By to slepota byla od přirození, s právem by bylo otevřieti jich oči; ale, že jich vůlí a zlosti jest to oslepenie, protož nekef sprostně: nevidie, ale vidúce nevidie, a *protož* jich zlosti stala se slepota.

P. G. 58 col. 472: *Ideo*, inquit, *in parabolis loquor ipsis, quia videntes non vident* etc. Atqui aperiendi, *inquies*, ipsorum oculi erant, si non videant. Verum si *ex natura caecitas* erat (Cat. Et si quidem naturae haec *excaecatio* esset), aperiere oportebat (Cat. ap. eorum oculos oport.); quia vero voluntaria caecitas (Cat. *excaecatio*), ideo non simpliciter dixit: *Non vident*, sed *Videntes non vident ita ut* ex eorum nequitia, caecitas sit.

Nebylo tudíž malé překladatelské umění českého kněze, než měl i smysl pro souměrnost své práce. Poněvadž homilie Chrysostomova sešla na konci své kapitoly druhé a v celé třetí (přes dva sloupce tisku ve vydání Migneově) k soustavnému pojednání o almužně (obsah kapitoly 3. je přímo naznačen: *eleemosyna commendatur*), opustil ji a přidržel se raději (od H. 148, 15 zd.) »Řetězce zlatého« Tomášova, jen aby měl výklady, pokud možná, na každý verš sv. čtení a to výklady nepřekročující určitou míru.

Další řeč našeho sborníku (221^b—223^b) na Mat. 13, 24—30 je vyložena homilií 46. Jana Zlatoustého (P. G. 58 col. 475), ovšem častěji, ale nikdy ne mnoho přikracovanou. Tak chybí hned první věta kapitoly první: *Quid interest discriminis inter hanc et superiorem parabolam? Illic loquitur de iis, qui...* (sr. H. 149, 5 zd.); dvě věty chybějí H. 149, 3 (po »řěči«), po jedné H. 150, 13 (před »Neb«) a t. 17 (po »nebyli«); větší mezera je po H. 150, 8 zd. a t. 4 zd. (po »vytrhati«). Výklady Chrysostomovy podány většinou jen podle smyslu; sr. hned na počátku text český s tímto příslušným latinským: *Illic loquitur de iis, qui non attenderunt*, [sed *resilientes semina proiecerunt*] (ješto slova božieho *nepřijímají*), hic de haeticorum *coetibus* loquitur (ješto *přijímají* bludné a křivé *řěči*); pod. k H. 150, 8: *Nisi enim diabolus viderit, quid imitari possit, aut quibus insidiari, nihil insidiarum ponit, nihil novit* (když nevidí *kličestvie a způsobenstvie*) a j. Nicméně není nezajímavé pozorovati, jak místy je překlad proti předloze konkrétnějším: *Nec noxiam solum, sed superfluum rem ostendit* — (H. 150, 16 zd.) Ukazuje také, že *setie stoklasy* netoliko jest bylo škodné, ale také nepotřebné; Nam postquam *ager cultus fuit* [cum nulla re opus est], *tunc* (diabolus) *seminat* — (H. 150, 15 zd.) Nebo kdyžto již bylo *vzoráno i posěto, teprv on pak* jal se sieti. — Volně vzdělání kapitoly druhé čte se od H. 150, 1 zd. (sr.: *His autem duobus*

ratiociniis movetur ad illos cohibendos etc.) Kterak je volné, toho aspoň jediný příklad k H. 151, 4 nn.: *Quid autem aliud sibi vult, cum dicit: Ne eradicetis simul et triticum, quam hoc, quod dicimus: Si arma moveatis* (Bude-li to, že byste ...), ut haereticos occidatis, multos etiam sanctorum *una occidi* necesse est (mnohé byste svaté lidi k nebezpečení¹ života připravili), vel etiam multi ex istis zizaniis, ut verisimile est, convertentur in frumentum? Si ergo prius illos eradicetis, frumento etiam venturo nocebitis, si illos, qui mutari et boni effici possunt, eradicetis. — Větší mezera je H. 151, 11 (po »zabíti«) a řádek potom výklady náhle přervány.

Podobenství o zrně hořčičném, které následuje v Mat. 13, 31—43, vyloženo je podle druhé polovice téže homilie 46. Chrysostomovy (od kap. 2., odd. 31), jako bylo předeslé podobenství; údaj Holubův jest oprávněn na P. G. 58 col 478, nikoli 481, kde se již počíná homilie 47., pramen to výkladů od H. 152, 10 zd. až do konce řeči. Ovšem český vzdělavatel nejen s latinským textem obou homilií Chrysostomových nakládal dosti volně, nýbrž použil místy i výpisků díla Tomášova. Pokusil jsem se sestavit z obou těch latinských pramenů text, jaký byl asi předlohou českého: ...Quia enim dixit ex semine tres partes perire unamque servari, et in hac quoque servata parte tot tantaque imminere detrimenta (Cat. multa efficitur jactura).² ne dicerent: *Et quinam quantoque numero fideles erunt?* hunc quoque metum aufert, illos per parabolam sinapis ad fidem inducens.³ — K H. 152, 4 nn. sr. Hieronymus (Catena aurea): Philosophorum enim dogmata cum creverint, [nihil mordax, nihil vitale demonstrant, sed] totum flaccidum *marcidumque* ebullit in olera et in herbas, quae cito arescunt et corruunt (v zelinu smrdutú, ješto jest ruče posvadla a zahynula). Praedicatio autem evangelica, quae parva videbatur in principio, cum [vel] in anima credentis, [vel in toto mundo] sata fuerit, non exurgit in olera (v zelinie), sed *crescit in arborem*, ita ut volucres coeli, quas [vel animas credentium, vel] fortitudines Dei servitio mancipatas sentire debemus, veniant et habitent in ramis ejus. [Unde sequitur: *Et fil arbor, ita ut volucres coeli veniant et habitent in ramis ejus.*] *Ramos* puto *evangelicae arboris*, qui de grano sinapis creverint, *dogmatum* esse *diversitates* (rozličný rozum a rozličné svatého písma vykládanie), in quibus *supra dictarum volucrum*

¹ Tak opravuji text zjevně porušený.

² Věta H. 151, 5 zd. n. (»jakž se dobře ukázalo...«) nemá ani v homilii Chrysostomově, ani v kterém úryvku »Řetězce zlatého« opory.

³ Po tomto úryvku z 46. řeči Jana Zlatoústého, z kap. 2. odd. 31 (v P. G. 58 col. 478), jenž se čte, ve znění ovšem poněkud jiném, též v díle Tomášově, rozcházejí se text český a latinský; k textu H. 152, 1—4 není předlohy, jen maličká podobnost s počátkem této věty: Nam omnium *infirmissimi* erant discipuli *omniumque minimi*, attamen [quia magna in ipsis virtus erat, per totum orbem effusa est].

unaquaeque requiescit (na němžto větvi již *králi i kniežata* rádi odpočívají, tovéz rádi slyšie a rádi poslúchají). Assumamus et nos pennas columbae, ut ad altiora volitantes possimus habitare in ramis hujus arboris [et nidos nobis facere doctrinarum] terrenaue fugientes ad coelestia festinare. — K H. 152, 17 nn. v. *Chrysostomus* in hom. (podle textu v »Řetězci« Tomášově)¹: Ad idem ostendendum Dominus apponit parabolam de fermento. Unde dicitur: *Aliam parabolam locutus est eis; Simile est regnum coelorum fermento*. Quasi diceret: Sicut fermentum multam farinam transmutat in suam virtutem, ita et vos totum mundum transmutabitis. *Et vide (Viz)*² Christi prudentiam: Ea enim, quae sunt naturae, inducit demonstrans, quoniam sicut illa impossibile est non fieri, ita et hoc. — K H. 152, 21 (»*Svatí apoštolové . . .*«) v. text homilie v P. G. 58 col. 478³: *Ne mihi dixeris: Quid poterimus duodecim homines in tantam multitudinem incidentes?* Nam idipsum maxime virtutem vestram *splendidam* reddit, quod multitudini *admixti* non fugiatis. Quemadmodum et fermentum tunc massam fermentat, cum farinae admoveatur; nec modo admoveatur, sed ita ut misceatur [non enim simpliciter dixit *Posuit*, sed *Abcondit*]: sic et vos agglutinati et juncti cum impugnantibus vos, ipsos superabitis.⁴ . . . Ne itaque quia multas aerumnas praedixi, ideo timeatis: nam sic splendidi eritis et omnia superabitis.

Od H. 152, 10 zd. shodují se české výklady s Chrysostomovými v homilii 47. (P. G. 58 col. 481), ale na místech, jež označím, výslovně zkratkou *Cat.*, více se zněním jejich v »Řetězci« než v Patrologii. Sr.: *Post praemissas parabolam ne aliquis opinaretur*, quod Christus nova induceret, induxit [Evangelista] Prophetam etiam *hunc* praedicentem *doctrinae modum* (*Cat.*); [utque significaret nobis Christum, non ut in ignorantia permaneret, sed] ut ad interrogandum cogerentur, sic illis loquutum fuisse, subjunxit: *Et sine parabola nihil loquebatur eis* [etsi multa sine parabola dixerit, sed tunc temporis nihil]. Et tamen nemo ipsum interrogavit [quamquam prophetas olim saepe interrogarent, ut Ezechielem aliosque multos: hi vero secus, licet ea, quae dicta fuerant, possent illos in dubium conjicere et ad interrogandum excitare: etenim supplicium maximum parabolae minabantur: neque tamen inde commoti sunt]. Quapropter dimissis illis abiit. *Tunc enim*, ait, *dimissis turbis Jesus venit in domum suam*; nullusque scribarum ipsum sequitur; unde liquidum est eos, nonnisi ut carpendi ansam arriperent, sequutos fuisse.⁵ Quia vero

¹ Znění toho úryvku v P. G. 58 col. 478 nepřiléhá tak slovně k místu českému.

² Tak opravuji rukopisné w (H. 152, 20).

³ První věta chybí v úryvku »Řetězce zlatého«.

⁴ Tuto představá v »Řetězci« úryvek z Chrysostomovy homilie; jmenovitě chybí u Tomáše Akv. následující věta.

⁵ Nejvíce se blíží naše místo tomuto znění v »Řetězci«, přičtenému však tu sv. Řehoři papeži: *Greg.* in hom. 4. *Locutus fuerat Do-*

ea, quae dicta fuerant, non intelligebant, reliquit eos. *Et accesserunt discipuli ejus* etc. [Atqui interdum discendi cupidi interrogare non audent: undenam illis nunc fiducia?] Audierant illud: *Vobis datum est* etc. (Matth. 13, 11), et hinc fiduciam assumpserant. . . . *Et respondens, inquit, dixit eis: Qui seminat bonum semen* etc. Cum enim, qui seminat, ipse sit [et agrum suum seminet] atque *ex regno suo* (H. 153, 5 nesprávně: až do svého království) colligat, palam est hunc mundum ipsius esse. Perpende autem ejus inenarrabilem misericordiam et pronum ad beneficia praestanda animum, et quam a supplicio inferendo sit alienus. Cum enim seminat, per seipsum seminat; supplicia vero per alios infert, id est per angelos.¹ *Tunc iusti fulgebunt* etc. — V latinském textu se ve výkladech pokračuje, ale v českém rukopise je řeč ukončena klausulí závěrečnou (H. 153, 13).

Po čtení Mat. 13, 44—52, jež mohl vzdělavatel našeho sborníku vyložití homilií samého císaře Karla (sr. L. F. 51, 1924, 28 nn.), použil při čtení Mat. 13, 53—56 zase homilie Jana Zlatoústého 48. a to celé její kapitoly 1. a počátku kap. 2. Myšlenky tlumočil správně, byť i ne slovně. Sr. na př. hned počátek řeči (H. 160, 2 nn.) a příslušný latinský text: [Cur dixit, *Istas* (parabolas)? Quia alias dicturus erat.] Quare inde recessit? Ut verbum ubique disseminaret.² *Et cum venisset in patriam suam, docebat eos in synagoga eorum* (v jich školách). Quam vocat patriam suam? Nazaret, ut mihi quidem videtur. *Non enim ibi fecit virtutes multas* (Matth. 13, 58), ait: in Capernaum autem multa fecit signa: quapropter dicebat: *Et tu Capernaum* etc. (Matth. 11, 23). Cum porro venisset istuc, signa quidem multa non fecit, ne in maiorem illos invidiam inflammaret, neve ob maiorem incredulitatem in graviorem damnationem inciderent. Doctrinam autem proponit non minoris quam signa admirationis (ješto jim *nebylo méně* užitečno³ nežli divové). — Větší mezera textová je H. 160, 16 zd. (před »Illedajž«), menší po t. 12 zd. a 10 zd. (po »užitek«) a na samém konci kapitoly první H. 161, 5 (před slovy: »Ale ve čtení sv. Lukáše« atd.)

(Příště dále).

minus turbis in parabolis, ut eos ad interrogandum induceret; et quamvis multa in parabolis dixisset, nullus tamen eum interrogavit; et ideo eos dimisit. Unde sequitur: *Tunc dimissis turbis venit in domum*. Nullus autem Scribarum eum sequitur: Unde manifestum est, quod propter nihil aliud prius sequebantur, quam ut eum caperent in sermone.

¹ V »Retězci« zní místo stručněji: Vide autem ineffabilem Dei amorem ad homines. Et enim ad beneficia promptus et ad poenam tardus. Cum enim seminat, per seipsum seminat; cum autem punit, per alios; mittit enim ad hoc Angelos suos.

² V českém překladě tuto, jako jsme viděli i jinde častěji, byla otázka vypuštěna: Šel odtud syn boží chtě také jinde sěti slovo božie.

³ Po opravě porušeného textu H. 160, 10.

Úvahy.

Alfred Schmitt: Untersuchungen zur allgemeinen Akzentlehre mit einer Anwendung auf den Akzent des Griechischen und Lateinischen. Heidelberg 1924, Carl Winter. XV a 209 str. (Za 49·50 Kč.)

Donedávna se skoro obecně soudilo, že jedny jazyky mají přízvuk převážně důrazový, expiratorní, druhé přízvuk melodický, musikální; za příklad těchto byla uváděna stará řečtina, kdežto latině byl přisuzován přízvuk expiratorní. Melodickým přízvukem bylo, jak známo, vysvětlováno také časoměrné veršování.

Tuto nauku se snažil vyvrátiti *Karl H. Meyer* v poslední části svého spisu »*Slavische und indogermanische Intonation*« (1920). Meyer dokazoval, že některé řeči mají silnější expiratorní přízvuk, jiné slabší; větší rozdíly v důraze bývají pak sdruženy s většími rozdíly tonickými, kdežto v řečech se slabším důrazovým přízvukem, jako byla na př. stará řečtina i latina, jsou také tonické rozdíly malé. Jen důrazový přízvuk jest podle Meyera stálý a výrazný.

O. Hujer v posudku spisu Meyerova (L. fil. 48, 1921, 148—155) uznal, že je v těchto výkladech tu a tam dobré jádro, ale že by musily býti hlouběji propracovány a podepřeny o přesnější fakta, při čemž by dosavadní názory musily býti vyvráceny náležitými důvody. O to se pokusil Schmitt ve spise, o kterém podáváme zprávu; je to jeho rostocká disertace, dokončená r. 1922.

Schmittova práce se skládá ze tří částí; v první nalézá nové rozdělení řečí podle přízvuku, v druhé ukazuje, jak se ten rozdíl jeví na jednotlivých stránkách řeči, v třetí užívá teorie takto vypracované ke zkoumání přízvuku a verše řeckého a latinského.

Pojem přízvuku rozlišuje Schmitt od pojmu přízvukování a intonace; protože je přízvukování u slova totéž co intonace u slabiky, zakládá úvahy o přízvuce v přesném smyslu na úvahách o intonaci. Přízvukování je vzájemný poměr slabik, přízvuk je vrchol přízvukování; protože bývá i u jednoho slova vrcholů několik, označuje se slovem přízvuk nejvyšší z těch vrcholů a ostatní vrcholy jsou vedlejší přízvuky. Pojem větného přízvuku vzniká, když pozorujeme, jak přízvukování probíhá v celé skupině slov a srovnáváme výšku vrcholů. Přízvuk souvisí s kolmým členěním přízvukovací linie; proto jsou teoreticky možné jen dva druhy přízvuku, expiratorní nebo správně dynamický (energiecký, »tlak«) a musikální, třebaže se v mluvené řeči nestřídají tony různých výšek jako v řeči zpívané. Kvantita slabik souvisí s členěním podélným, ale je příbuzná s intenzitou, protože nezávisí na objektivních časových měrách, nýbrž na energii psychického a tím i fyzického pohybu, kterou jedinou vnímáme.

Rozdíl tonického vrcholu od vrcholu dynamického lze určitě pozorovati jen za zvláštních příležitostí, na př. v otázce; jinak

bývá stoupání »tlaku« provázeno zvýšením tonu a musikální přízvuk nezávislý na dynamickém důrazu je ve skutečnosti nemožný. Řeči se od sebe neliší tím, jaký mají přízvuk, nýbrž úlohou přízvuku, tím, jak silně jsou slabiky nepřízvučně podřaděny přízvučným neboli podle Schmittova nového terminu, zdali je jejich přízvuk silně centralisující, jako na př. v angličtině, či slabě centralisující jako na př. ve franštině; mezi oběma krajními typy jsou nepřetržité přechodní stupně.

V řečech s přízvukem silně centralisujícím je patrný rozdíl ve vývoji slabik hlavních a vedlejších; projevuje se to zejména jednak redukcí a mizením vokálů, jednak spontánním difthongováním. Centralizační síla přízvuku se časem mění, na př. ve franštině, kde byla dříve větší; změny bývají druhdy způsobovány i jinými řeči a také podle větší nebo menší pečlivosti mluvy i podle nářečí bývá ona síla různá. Na centralisující síle přízvuku závisí také stálost jeho místa; z příležitostných změn po této stránce vznikají změny stálé. Objektivně tlak měřiti nelze a na subjektivní určování místa přízvuku působí i jiné okolnosti, zejména plnost samohlásek a jejich kvantita, mimo to snaha po přehledném a pohodlném rytmickém rozdělení přízvuků hlavních a vedlejších a konečně i analogie.

V řečech se silně centralisujícím přízvukem se uplatňuje v členění řeči vedle slabik, slov a skupin slov také takt řeči, t. j. ten úsek přízvukovací křivky, který se začíná jedním vrcholem a sahá až před druhý nebo naopak začíná se po prvním a končí se druhým (takty sestupné a vzestupné); v řečech s přízvukem slabě centralisujícím se uplatňuje členění podle kvantity slabik, pokud se v nich udrželo.

V řečtině byl přízvuk slabě centralisující, jak jest souditi z osudů jejích hlásek, ale v mluvě lidové byla tendence k zesilování a ta později převládla. Jednotkou řeči v klasické řečtině byla slabika, ne takt řeči; kvantita slabik a přízvuk byly samostatně vedle sebe, jako na př. v češtině, a řecký verš se zakládal jen na počtu a kvantitě slabik; dynamického iktu antický verš neměl; obvyklé skandování řeckých veršů nemá důvodu a při složitějších metrických útvarech selhává.

Latinský přízvuk v době předlitterární a v době pozdní byl silně centralisující, v době klasické slabý, ač ne tolik jako v řečtině. V době předlitterární byl ten silný přízvuk na první slabice, ale vedle něho se vyvinul vedlejší přízvuk řízený rytmickým tlakem a také poměry kvantity; hlavní přízvuk slábl, snad i vlivem řečtiny, až vedlejší rytmický přízvuk převládl. Silnější byl přízvuk v řeči lidové, jak je patrné mimo jiné úkazy z tak řečeného iambického kráčení. Ale ani v latině kvantita nepřízvučně slabiky nebyla rušena.

V knize Schmittově, obsahem velmi zajímavé, je dosti málo nových myšlenek. Spisovatel jen zřídka přináší do badání o pří-

zvuče své vlastní pozorování; namnoze snáší jen to, co bylo pozorováno od jiných, a skládá z toho svou novou soustavu. Dělá to však celkem bystře a poctivě, i když je jeho materiál vybrán a sestaven někdy zcela náhodně.

Nebylo potřebí zaváděti umělé názvy silně a slabě centralisující přízvuk místo termínů Meyerových přízvuk silný a slabý, jež úplně stačí. Že by přízvuk musikální nebyl možný, není dokázáno tím, že pro posuzování tonové výšky chybí nulový bod (str. 72); tím je už u řeckých teoretiků — jichž si měl spisovatel více všimati než jejich latinských tlumočnicků — μέση, střední poloha hlasu. Jistě by byl Schmitt nenapsal, že byl musikální přízvuk vynalezen, aby vysvětlil kvantitativní veršování (str. 75), kdyby byl uvážil, co vykládá o tonových rozdílech mluvené řečtiny Dionysios Hal. v 11. kap. *Περὶ συνθέσεως*.

Byl-li či nebyl-li v antickém veršovém rytmu objektivní dynamický iktus, zůstává i po knize Schmittově sporné, neboť jeho důkaz hledící k próse nepřesvědčuje. Ale kdo soudí, že toho iktu nebylo, nepotřebuje v latinských verších vyrovnávati přízvuk s veršovým schematem a nemá mluvit o estetickém účinku shody a neshody těchto dvou činitelů. Jisto je, že pro pochopení antického verše kvantita stačí.

Ale bylo by zbytečno uváděti na tomto místě všechny pochybnosti, které vzbuzuje Schmittův spis. Připomínám ještě, že v mnoha věcech přihlíží také k českému přízvukování, o němž ví zejména z Brocha. Češtinu řadí k řečem, které mají přízvuk slabě centralisující; to je správné, ale pak neobstojí některá z pravidel, při jejichž tvoření spisovatel na češtinu zapomněl, na př. že jen řeči s přízvukem silně centralisujícím, jako je němčina, mohou beze změny slovosledu měniti přízvukové vrcholy podle závažnosti slov. Také překvapuje českého čtenáře tvrzení, že ještě dnes se ku podivu v češtině živě cítí posiční délka (str. 134).

Schmittova kniha je spíše soustavná a jasně psaná příručka než disertace; poučuje a nabádá i tím, co v ní je pochybného; nauka Meyerova je v ní spíše vyložena než dokázána. *F. Novotný.*

V. Seyk: *Das wahre und richtige Troja-Ilion*, entdeckt vom Architekt V. S. Zuverlässiger Führer und Berater im Troas-Gefilde. Mit 3 Plantafeln. Prag 1926, nákladem spis., v kommissi knihkupectví Rívnáčova. Stran 55. Za 12 Kč.

V brožurce této pokouší se spisovatel, povoláním architekt, o skutečnou revoluci v názorech na dějiště bojů vylíčených v Iliadě. Jádrem jeho výkladu obsaženo je ve dvou větách: 1. Zříceniny na Hissarliku, objevené Schliemannem a prozkoumané také Dörpfeldem, nejsou homerskou Trojou (str. 50). 2. Pravá Troja ležela asi 7 km na východ od Hissarliku, na pahorku zvaném Kara Your (str. 51—54); v doslovu na str. 55 vyslovuje spisovatel naději, že ještě letos objeví skajskou bránu.

Spisovatel je muž praktického života; před lety býval ve službách německého archaeologického ústavu v Athenách a měl příležitost poznati Troadu z vlastního názoru dosti podrobně. Konal dokonce i vykopávky na pahorku Kara Your; kdy a za jakých okolností se tak stalo, se nedovídáme. Spis. zmiňuje se o svých objevech velmi stručně a naznačuje, že byl nucen předčasně vykopávky ukončiti, ač nebyly bezvysledné. Podarilo se mu objeviti, aspoň z části, nahoře na vrchu základy dvou budov, na svahu vrchu pak zdi, které nazývá pelagickými. Spis. podává na tab. III. jednak mapku celého vrchu Kara Your se svými objevy, jednak ve větším měřítku (1:100) pláněk základů, které na vrchu objevil. Je asi jen nedopatření, že pláněk nesouhlasí s půdorysem na mapce přesně; na mapce zaneseny jsou dvě zdi ve východní části budovy, kterých na plánu nevidím. Základy zdi budovy leží na skále, při stavbě užíváno bylo malty (str. 53: Die sämtlichen Tempelmauern wurden auf den geebneten Felsen fundiert und mit Quadern oder Hackelsteinen auf Lehmörtel aufgemauert). O nálezech při vykopávkách mluví spis. velmi málo; na str. 53 zmiňuje se o mykenských střepích a figurkách z hlíny, nepodává bohužel ani bližšího popisu ani nákresu; pokud se týče předmětů popsaných na str. 54, není mi jasno, pocházejí-li z hrobů, o nichž spis. mluví těsně před tím, nebo patří-li také k objevům na vrchu pahorku.

V celku však je patrné, že materiálu pro pouhé datování objevených základů je málo; spis. nazývá na tab. III. jednu budovu chrámem Atheniným, druhou, z níž objevil jedinou zeď, chrámem Apollonovým, na plánu pak označen je »chrám Athenin« jako »předhomerský chrám«. Pro názvy »chrám Athenin« a »chrám Apollonův« nemá spis. důkazů vůbec, není ani jisto, že jde vůbec o chrámy; ale i pokud se týče pouhého datování, obsaženého v názvu »předhomerský chrám«, nemohu s ním souhlasiti a pochybuji, zdali vůbec u někoho souhlasu najde. Podle vlastního půdorysu spis. byla budova opatřena peristylem, v jedné místnosti byla prý base sochy, jejíž úhlopříčna ležela v ose budovy, dále vidíme hlavní budovu o třech lodích, dispozice, která, jak se podobá, se ještě jednou opakovala. Opakuji, že ani tato budova nebyla vykopána úplně, ale pokud lze souditi z toho, co je uveřejněno, nemůže jíti o stavbu předhomerskou, nýbrž o budovu z doby značně pozdější, pravděpodobně z doby římské. Stejně nemá spis. důkazu pro tvrzení, že zdi na svahu pahorku jsou zbytky paláců; důkazem jsou mu pouze veliké komnaty a tlusté zdi, jež nazývá pelagickými (str. 53). Mluví-li spis. na str. 52 o antické dlážděné silnici, jejíž zbytky objevil poněkud na západ od Kara Your, pak jde asi o komunikaci z doby římské.

Spisovateli patří zásluha, že podnikl vykopávky v Troadě: je jisto, že archaeologická práce může v této končině přinést ještě množství zajímavých a důležitých výsledků. Spis. však usoudil,

že místo, na němž začal kopati, je Homerovo Ilion; uvádí (str. 20) místo Strabonovo (XIII 593, 597),¹ že staré Ilion leželo ve vzdálenosti 30 stadií na východ od nového Ilia (... ἡ τῶν Ἰλίων κώμη..., ἐν ᾗ νομίζεται τὸ παλαιὸν Ἰλίον ἰδοῦσθαι πρότερον, τριάκοντα σταδίους διέχον ἀπὸ τῆς νῦν πόλεως). Je záhodno všimnouti si výrazu *νομίζεται*. Strabon naznačuje, že reprodukuje mínění cizí, to jest názor Demetria z města Skepsis, ale je si vědom, že byly proneseny také názory jiné (XIII 593: καὶ ἄλλοι δὲ ἱστοροῦσι πλείους μεταβεβλημένας τόπους τὴν πόλιν, ὅσατα δ' ἐνταῦθα συμμεῖναι κατὰ Κροῖσον μάλιστα), zná i mínění Hellanikovo, že staré Ilion leželo tam, kde Ilion nové (XIII 602), sám pak praví (XIII 599): οὐδὲν δ' ἴχνος σῴζεται τῆς ἀρχαίας πόλεως. Je patrné, že ve starověku byl spor o polohu Ilia, argumenty pak čerpány byly především z Homera. Je velmi pravděpodobné, že budovy, které spis. objevil, patřily k Ἰλίων κώμη, o níž mluví Strabon na uv. místě; názor Demetriův a Strabonův, že Ἰλίων κώμη = Homerovo Ilion, který spis. přijímá za svůj, jest teprve dokázati.²

Lituji, že zprávy spis. o jeho vykopávkách jsou tak málo-mluvné; v nich je hlavní cena celého spisku. Naproti tomu věnoval spis. velmi mnoho místa důkazu, že na Hissarliku neleželo Homerovo Ilion; užívá k tomu téže metody, jaké užívali badatelé starověcí, to jest interpretace textu Homerova. Spis. není tu bez předchůdců; W. Dörpfeld z Odysseie chtěl stanoviti geografii i topografii Homerovy Ithaky a jsou snad i fantasté, kteří věří, že bude objeven jednou báječný palác Alkinoův. Spis. vychází od věty, že Homer líčí Troju a okolí její z autopsie zcela přesně, to však je tvrzení, které je třeba dokázati. Důkladné archaeologické prozkoumání Troady je cesta nejspolehlivější, ale toto zkoumání musí býti nepředpojaté, nesmí býti v poutech právě textu Homerova. Starověcí učenci archaeologického řešení takovýchto problémů neznali, pro ně byla cestou schůdnou jen interpretace textu Homerova; při tom byl jim, na př. právě Demetriovi ze Skepse, pramenem zvláště důležitým lodní katalog v II. zp. Iliady. Ten je hlavní oporou také spisovateli; bohužel, spis. nevypořádal se napřed s moderní kritikou básní Homerových, která právě tuto část prohlašuje za pozdější vložku. Starověcí učenci užívali při svých pracích originálu básní Homerových, spis. užívá překladu Vossova, a na jediném místě, kde cituje tři slova řecky (str. 9), vloudily se bohužel chyby, které stěží lze uznati vesměs za pouhé chyby tiskové.

Jádrem názorů spis. v tomto díle jest mínění, že na Hissarliku bylo žároviště Achaiů, nad ním že byla nasypána mohyla

¹ Spis. cituje XIII 892.

² Jak dospěl spis. k názoru (str. 48), že Strabon (XIII 597 ke konci) klade Kallikolone tam, kde nyní leží Kara-Your, jsem se marně snažil pochopiti; Strabon praví sám, že Kallikolone je 5 stadií vzdálena od Simoentu, Kara-Your podle mapy spis. 12 stadií.

(Ehrenhügel, str. 26 nn.), tento hromadný čestný hrob byl opevněn a pevnůstky bylo užito k hájení lodního tábora Achaiů; tento lodní tábor měl prý po způsobu zcela moderním ještě dvě podobné pevnosti, u předhoří Sigeia a Rhoiteia. Že na Hissarliku bylo pohřebiště, je stará myšlenka Bötticherova, jak spis. sám uvádí (str. 27); spis. ji rozšířil tím, že soudí, že Achaiové zřídili tu také pevnost k obraně tábora (str. 38), neboť musí vysvětliti existenci hradeb na Hissarliku. Zajímavě vykládá spis. zbytky, které Dörpfeld uznává za VII. a VIII. vrstvu; jsou prý to zbytky dílen a chat, které si zřídili dělníci při práci na chrámu Athenině v IX. vrstvě zaměstnaní (str. 40).

Třeba v hlavních věcech nemohu souhlasiti s p. spisovatelem, věnoval jsem drobné knížce dosti místa; ctím spis. zájem o dějiště Iliady, který jej přiměl chopiti se ve vysokém věku pera, a vedle toho jde mi o otázku metody pracovní, která zaslouží vždy největší pozornosti.

A. Salač.

Theodor Birt: Alexander der Grosse und das Weltgriechentum bis zum Erscheinen Jesu. 2. vydání. Leipzig. Quelle & Meyer, 1925. Stran 505, XII tabulek. Vázané za 12 marek.

Příslušník nejstarší generace německých klassických filologů, jenž už dávno osvědčil své schopnosti pro výrazné synthetické črty, napsal knihu o Alexandrovi makedonském. I tato kniha jest určena širšímu obecnstvu, nejen odbornému, a o jejím úspěchu svědčí výmluvně, že se dočkala v době kratší jednoho roku už druhého vydání. Možno potvrditi, že je to úspěch zasloužený. Birtovi se podařilo svládnouti velmi dobře všechen rozsáhlý materiál související s dobou Alexandrovou, a podati jej formou zajímavou a přístupnou. Nepřestává však jen na vyličení osobnosti Alexandrový a jeho věku, nýbrž připojuje pěkné odstavce o nazírání pozdějších dob na Alexandra, o motivu alexandrovském ve světové literatuře středověké a velmi obsažnou a svěže psanou kapitolu o kultuře doby hellenistické. Nezbytné poznámky jsou připojeny vzadu za textem. V knize tohoto rázu, jako je právě Birtův Alexander, nesmíme se ovšem pozastavovati nad některými jednotlivostmi, jež vybízejí k polemice; bylo by to hlavně jeho podceňování Aristotela, a to jak v úřadu Alexandrova vychovatele, tak i v působení vědeckém a filosofickém. Ohled na širší obecnstvo působil též na výběr starověkých pramenů. Birt uvádí mnoho podrobností, jimiž charakterisuje osoby a situace, a pro ně ovšem nenašel potřebného množství dokladů v historických pramenech prvotřídních; odtud časté dovolávání Athenaia, Plutarcha, Plinia atd. Sloh knihy je poutavý, místy však trochu zarážejí chtěné duchaplnosti a v závěru nevhodná německonacionální tiráda. Vnější úprava knihy je dokonalá, reprodukce co nejlepší.

Vladimír Groh.

Wilhelm Schubart: Ägypten von Alexander dem Grossen bis auf Mohammed. Str. 379, 1 světlotisk a mapa. Berlín 1922. Weidmann. Za 8 zl. mk.

Autor známé knihy »Einführung in die Papyruskunde«, o jejímž prvním vydání bylo zde již referováno,¹ zpracoval totéž thema znova, ovšem jinou methodou a s hlediska poněkud jiného. Kdežto jeho prvá kniha je určena především odborníkům, kteří si chtějí získati přehled o úkolech a výsledcích v oboru papyrologie, obrací se Schubart v této knize k širšímu čtenářstvu, kterému chce předvésti souvislou řadu zajímavých kulturních obrázků.

Zpracovati veliký materiál, který nám již poskytl papyry a který zahrnuje dobu jednoho tisíciletí, možno buď tak, jako učinil Schubart ve své dřívější knize a jako učinili před ním už Mitteis a Wilcken ve svých »Grundzüge« nebo Preisigke v populární knížce »Antikes Leben nach den ägyptischen Papyri« (»Aus Natur u. Geisteswelt«, 1916), anebo je možno voliti methodu topografickou, jako učinil v této knize Schubart. Ovšem jen celkový rámeček může býti topografický. Prvý i druhý způsob mají své vady i přednosti. Při prvním způsobu máme zachyceny celkové obrazy bez valného zřetele na místo i čas, kdežto při druhém způsobu vyniknou zase dobře geografické rozdíly jednotlivých krajin, které příroda takřka již předurčila, aby žily vlastním rázovitým životem. Řeckou kulturou prosycená Alexandria, úrodný Faijûm se svou podivnou smíšeninou řeckoegyptského obyvatelstva a živilů jiných národností a Memfis se svými nestvůrnými zvířecími božstvy a konečně skalnatá Thebais, zahrňvaná slunečním žářem, kde se uchránil domácí živel před hellenismem, aby odtud vzešel znova v dobách kopticko-arabských — to jsou hlavní lokální střediska kulturní v Egyptě.

Takové je též rozdělení látky u Schubarta. Slabou stránkou tohoto postupu je ovšem, že se autor musí několikrát opakovati a v každém ze tří oddílů své knihy začínati takřka znova. Aby si aspoň někdy ušetřil opakování, vykládá v prvním oddílu, jenž jedná o Alexandriji (str. 1—180), mnohem více než pokud se týká Alexandrije samotné, hledě si tak připraviti půdu k dalším výkladům. Tím se stalo, že první oddíl nepoměrně vzrostl, takže zabírá skoro polovici celé knihy, ačkoliv papyrů, jež se vztahují k Alexandriji, zachovalo se celkem málo. Schubart konstruuje život hlavního města egyptského jednak podle života jiných měst egyptských, jednak sahá ke zprávám křesťanského spisovatele Klementa Alexandrijského. Tak vyrůstá z pera jeho obraz starověkého velkoměsta s jeho pěti hlavními čtvrtěmi a ulicemi, krámy, bazary a činžáky, parky a vůbec rušným životem. Nekropoli alex-

¹ V. recenzi A. Koláře v Listech fil. XLVI. 1919, str. 48—51; po druhé vyšla tato kniha r. 1922.

andrijskou zase nám odhalují výkopy v Kôm-eš-Šuqâfa. K tomu je třeba si přimyslet ještě vědecké ústavy a dvůr Ptolemaiovců a obyvatelstvo, jednak egyptské, jednak řecké se živly semitsko-perskými a indicko-africkými, čilý ruch obchodní a průmyslový. Poměrně dosti místa popravá spis. líčení života duševního a života velkoměstského vůbec (str. 100—136, 136—180). I ženě alexandrijské věnována je pozornost (str. 160—168).

Rozsah druhého oddílu »Memphis und das Faijûm« (str. 181 až 279) je širší než bychom soudili z titulu; město Oxyrhynchos a dokonce Hermupolis, o jejichž kulturním životě nás Schubart letmo poučuje, nenáležely už ke kotlině faijûmské. Avšak velikost slávy starého Egypta podle slov autorových pochopí plně jen ten, kdo stanul v Horním Egyptě před ohromnými stavbami v Luxoru a Karnaku nebo před nekropolí starých Theb a skalními hroby královskými na kraji velké pouště, která se tu tlačí místy až k samému Nilu. Thebais, pamětlivá slavných dob faraonů, opovrhující řeckou kulturou a uchovávající tak svůj starobylý ráz, při tom věčně nespokojená se svými vládci, byla stále střediskem odbojů i po r. 88 př. Kr., kdy její hlavní město Theby bylo z trestu vyvráceno z kořene. Když odumírala řecká kultura v dobách byzantských, Thebais čerpala zase jako z tajných zdrojů nové síly a stala se ponenáhlu střediskem vzdělanosti koptické, jejímž hlavním repraesentantem byl okolo r. 400 př. Kr. Dér apa Šenute, mocný opat kláštera v Akhmîmu. V Thebaidě také dospěl vreholu své moci klerus křesťanský, hlavně mniši, tak jako před tím kněžstvo egyptské.

Schubart dovede také poutavě líčiti kraje egyptské, někdy jednotvárné, ale pro seveřana zajímavé. Účinnost líčení Schubartova tkví v tom, že procestoval Egypt se svou chotí Fridou, které uložila své dojmy v knize »Von Wüste, Nil und Sonne« (Berlin, Weidmann 1922), jejíž název vhodně naznačuje tři charakteristické znaky Egypta, především Thebaidy. S radostnými vzpomínkami kreslí Schubart pohled na kotlinu faijûmskou od trosk chrámu na Soknopain Nesos směrem jv., zvláště hru barev z rána, v poledne a večer (str. 266 n.), nebo obraz pouště thebské se žulovými skalami v pozadí (str. 280 n.). Tim nabývá kniha jisté živosti. Schubart patrně se zřetelem k širšímu čtenářstvu nechává stranou všechny problémy papyrologie, detaily uvádí jen občas pro zajímavost, jinak vše kreslí hlavními rysy. Jen jedna věc vadí, aspoň odborníku, že totiž Schubart, jak podotýká výslovně v úvodu, nechává stranou úplně všechny odkazy k literatuře a sbírkám papyrů, neuváděje jich ani v poznámkách, jak učinil aspoň v knize »Einführung in die Papyruskunde« a jak mohl učiniti také zde, třebas na konci knihy.

Schubart nevyčerpává ovšem úplně života kulturního v Egyptě za oněch dob v celé jeho plnosti a bohatosti: není to ani možno. Faijûm, Oxyrhynchos, Theby a jiná města vyžádala by si sama

takových knih jako je tato. Snad celkové pojetí látky ve velkých obrysech je také příčinou, že nebylo dáno častěji přímé slovo textům papyrů samých, ovšem v překladu; byl by tím ještě více vynikl mnohý charakteristický znak. Z podrobností možno uvést, že zvolání *Μεγαλέ* (na str. 211 n.) v protokolech schůzí městské rady v Oxyrhynchu (P. Oxy. XII 1413, 3, 21, 24 a j.) značí asi tolik jako naše »bravo«. Není také správné tvrzení, že v Egyptě za císařství zastávali otroci úřady, »které my bychom označili jako místa ministerská« (str. 38 dole). Jde tu o propuštěnce, nikoli otroky.

Ke knize je připojena tabulka chronologická (str. 375—377) od Alexandra Velikého až po r. 640/1 po Kr., poněkud stručný rejstřík (str. 378 n.) a přehledná mapka Egypta v době řecko-římské. Kniha však zasloužila lepšího papíru. *Jos. R. Lukeš.*

Theofrastos: Povahopisy. Přeložil Antonín Kolář. Nákl. J. Voleského v Praze 1925. Cena 6 Kč.

Ve světové literatuře zjednal drobné knížce žáka Aristotelova pověst La Bruyère. Do našeho písemnictví uvedl »Povahopisy« o půl druhého století později Jan Vlček Vlčkovský »vyloživ« je r. 1839 (nekrivdím-li mu, podle německého překladu Hottingerova) svou nepřirozenou češtinou a doprovodiv jednotlivé kapitoly moralistickými poznámkami, jež prozrazují, že překladatel, vlastně kněz, se pokoušel mít k Theofrastovi podobný poměr — si licet parva comparare magnis — jako La Bruyère. Po Vlčkovském už nikdo u nás o Theofrastovy Charaktery, pokud vím, ani nezavádil, nehledíme-li k nedávným referátům LF o francouzském a italském vydání. Bylo to nezasloužené zapomenutí a je přičísti prof. Kolářovi k dobru, že nám svým překladem zase Theofrasta připomněl. Kulturně historická cena díla Theofrasta je nepochybná. Autor se tu osvědčuje v duchu peripatetické vědy jako přírodopisec lidských vad. Ale je-li jeho práci chápati především jako vědecko-psychologický dokument, nelze přece, myslím, přisvědčiti p. překladateli, když praví v úvodě, že »sbírka nemá literární ceny, jak co do stránky umělecké, tak co do dikce«. Tvoření typických postav z empirických prvků i slovní výraz, sice příliš zhuštěný a jednotvárný, ale přece jen podivuhodně duchaplný a plastický, to jsou také hodnoty literární. Právě pro toto Theofrastovo umění lze očekávat, že i dnešní čtenář přečte »Povahopisy« se zájmem a s užitekem, jenž bude tím větší, že je Kolářův překlad věcně správný a výrazově velice zdařilý. Překladatel se snažil se značným úspěchem najíti vždy přiléhavý výraz, nevyhýbaje se, jak toho věc žádá, jadrným obrátům lidové mluvy. V povahopise č. XX, 7 mělo by snad býti podle souvislosti místo »který den« »jaký den«. V č. XXIV, 13 »Posílám ti tento dopis, abych přijal:« bylo snad lépe doplniti druhé sloveso předmětem. V č. XXVII, 11 vypadla poznámka vykládající výraz »dekadisté«.

Nejtěžším problémem je asi překlad názvů jednotlivých povahových typů. Je nemožno najít v moderních jazycích přesné ekvivalenty. Proto Lipská filolog. společnost a částečně i O. Navarre ve francouzském vydání ponechávají řecké termíny. Kolář se pokusil z pochopitelných důvodů vyjádřit všechny vlastnosti českým výrazem. Shodují se s ním téměř ve všech případech. *Ἀρεστος* (č. V.) bych přeložil spíše lichotník než úlisník, neboť z Theofrastova vylíčení této povahy nevyplývá přetvářka, jež je podle mé představy podstatným znakem »úlisnosti«. Řecké *δολιχαρχικός* bych nepřekládal »panovačný«, znamená mi spíše našeho »reakcionáře«, omezeného a sobeckého zpátečníka ve smyslu politickém. — Myšlenka tisknouti každý paragraf jako samostatný odstavec byla dobrá. Korrektura provedena bezvadně. J. Ludvíkovský.

Apollonia Rhodského Argonautika. Přeložil Josef Jaroš. V Praze 1924. (Bibliotéky klasiků řeckých a římských, vydávané III. třídou České Akademie věd a umění, č. 31.) Str. 121. Za 23 Kč.

Apollonios Rhodský by si zasloužil překladu již pro svůj historický význam básníka, který uvedl do epiky erotický motiv a měl tím rozhodující vliv na utváření celého dalšího vývoje tohoto odvětví evropského básnictví. Avšak Argonautika doporučuje k překladu i vnitřní hodnota díla, na kterou se v novější době právem poukazuje proti upřílišeným odsudkům starším. Proto bychom měli býti vděční, vyskytl-li se český Mirmont de la Ville a ztlumočil významnou báseň období alexandrijského ve sbírce, jejíž ozdobou jsou překlady Josefa Krále a Augustina Krejčího. Nebylo by bez významu, aby i širší kruh čtenářů mohl provést srovnání Apollonia s Homerem, nevděčné a ne zcela spravedlivé pro ocenění původnosti, zato pronikavě osvětlující rozdílný ráz dvou produktů téhož literárního druhu, vzdálených od sebe více než půl tisíciletí, zejména odlišnou míru stilisovanosti a změnu psychologisace i vkusu.

Nevím, zda p. Jaroš patří k těm překladatelům, kteří sami žádají, aby jejich překlad byl posuzován po výtece jako dílo *umělecké*. Proto podrobím raději rozboru jen *filologickou* stránku překladu. A tu konstatuji rád, že se p. Jaroš snažil podati překlad pokud možno věrný a že ho při tomto úsilí v celku provázal zdar. Dovolím si však upozorniti na některé jednotlivosti, kde s p. překladatelem nemohu souhlasiti. Některá místa byla přeložena nesprávně: I 1049 nn. *οἱ δ' ἄλλοι... ἐπείρσαν... ἡὕτε λίχονες ὠκυπέτας ἀγέλη δὲ νῦν ἐποιρέσσωσι πέλειαι* (ad instar columbarum turmatim fugientium Shaw) *ἔς δὲ πύλας* (podmět *οἱ ἄλλοι* zůstává) *ὁ μὰ δὲ πέσον ἄθροοι* (ostatní v ústupu přehli, tak jako se... rozpráhne holubíc dav, byl veliký počtem. Za nimi do městských bran se rekově hrnuli valem. V překladě je rozpor mezi v. I 1273 n. „Brzo pak... se... zjevila hvězda jitřní“ a v. 1280 „Teprve když vlídná s nebe jim zasvítla jitřenka, v cestu

vycházejíc z východních končin, již v době, kdy... zrosené lučiny jasně se zaskví v sluneční záři. Není ho v originále, neboť v prvním verši jde vskutku o *ἀστήρ ἡῶος*, avšak v druhém o *ἡώς*, jítro, vycházející slunce (srv. II 164 n.). II 109 ,víčko pak celé mu sedřel, že nekryté vyhrězlo oko'; *γυμνή ὑπελείπει* 'δπωπή značí *zůstalo*. Mylně II 254 n. ,*důlky* oční otevřel prázdné' v překladu slov *κενεᾶς*... *γλήννας* (nevidomé oči) *ἀμπειάσας* (srv. i II 443 nn.). II 198 n. Fineus *βάκτωρ σκηπτόμενος ὀϊκνοῖς ποσὶν ἦε θύραζε, τοίχους ἀμφοφῶν* (scil. *χειρὶ*), nikoliv ,ze dveří na krivých nohou se ubíral, tápaje holí, *kterou* se dotýkal stěn'. III 657 *ἀδελφοὶ ἡδὲ τοκῆες* ,bratři *neb sami* rodiče'; stejně chybně přeloženo *ἡδὲ* IV 814 ,pomáhej snaše... *anebo samému* choti', ač smysl je: pomáhej Medeí a zároveň Peleovi (oba se plaví na lodi Argo). III 735 *ὥς αἰὲν ἐγὼ ποτε μητρὸς ἄκουον* ,což od matky *slýchávám* často'. III 1121 *Εἰ δέ κεν... ἱκῆαι* nikoli 'Kdybys... přišla', nýbrž *jestliže* přijdeš; podobně IV 98 *εἴτ' ἂν... ἰκώμεθα* ,až bych se... vrátil a... přišel' m. až přijdu; IV 382 *μὴ... τελέσειεν*, 383 *μνήσαιο* jsou věty práce, nikoli podmínečné ,by nemohla... splnit. Vzpomněl bys'; takovýmito úpravami nabude řeč docela jiného tónu! III 1136 *ἦδη*, kterým se básník vrací po odbočce, chybně ,Služek pak vyhlížel zástup'. IV 448 n. *δυσμενέων ἐπὶ παισὶ κορύσσειο, δαῖμον, ἀερθεῖς, οἷος Μηδείη σινυγερὴν φρεσὶν ἔμβαλες αἶτην* ,Naproti nepřátel synům ty ozbroj se, vzchopě se, bože, jaké (!) to v dívčím srdce jsi vložil teď (!) zmámení žalné! IV 1635 *Κρήτην, ἣτ' ἄλλων ὑπερέπλετο* (vyčínávala) *εἰν ἀλλὶ νήσων* ,na Krétu..., z níž *bělostný jas plál* (!) nad jiné ostrovy v moři'.

Nevhodně přeloženo I 807 *σχέτλιοι* slovem ,nešťastní', ač tu jde o výraz rozhořčení žen nad muži. I 426 n. Ankaïos a Herakles se chystali na býky, aby je zabili: *τῷ δ' ἐπὶ βουσὶν ζωσάσθην* (zde *ζώσασθαι* = *ἐτοιμασθῆναι*), u p. Jaroše ,roucha si svoje kasali'. II 1284 Argonauté *ἠέλιζοντο*, zakotvivše v hlubokých vodách; u p. Jaroše ,rozbili tábor' m. přenocovali. Nevhodným se mi zdá překlad homerského ohlasu III 209 *θηλυτέρας* ,něžného pohlaví rod' a IV 367 n. *κατὰ δ' οὐλοὸν αἰσχος ἔχενα θηλυτέρας* ,v potupnou hanbu jsem vrhla něžnější pohlaví své'. Ve verši III 291 *ὥς δὲ γυνὴ μαλερῶ περι κάρφρα χεύατο δαλῶ*, který přeložen ,Jako nad *loucí mocnou* když žena nasype rosti', značí *δαλός* zřejmě oharek (již doutnající); vedle toho homerské adjektivum *μαλερός* v překladě ,mocnou' jest v jistém rozporu s dalším nepřeloženým *ἐξ ὀλίγοιο δαλοῦ* (v. 294). III 267 ,*nebeská prsa*' (Medeina) málo vhodně za řecké *ἀμβροσίοισι περὶ στήδεσιν*. IV 703 n. *σὺς... ἦς ἐτι μαῖοι πλήμυρον λοχίης ἐκ νηόυος* ,svini, kteráž slehla a *brých*, pln dosud, jí přetéká mlékem'.

Nepřesný je překlad veršů I 1022 nn. *οὐ δ' ὑπὸ νυκτὶ Δολιόνης ἄψ ἀνίοντας ἡρώας νημερτεῖς ἐπήϊσαν ἀλλά*

που ἀνδρῶν Μακρίων εἶσαν το Πελασγικὸν ἄρεα κέλσαι
,Dolionský pak lid zas proti nim vytrhl v noci, netuše, že jsou
tu rekové zpět...'; zdá se, že si p. překladatel (snad vlivem
scholiastova οὐκ ἐπήρχοντο) vykládal tvar ἐπήρισαν od ἐπειμι
místo od ἐπαῖω. Podobně i volný překlad verše II 1062 δούρασί
τε ξυστοῖσι καὶ ἀσπίσιν ἄρσετε νῆα, 'oštěpy hlazené vztyčí,
a nad lodí zdvihnouce štíty', vznikl, jak se zdá, změtením slovesa
ἀραρίσκω s αἶρω. V překladu v. I 836 n. 'Takto, ó Hypsipýlo,
my milého splnění tužby dojdeme, když ty mi sama nabízíš,
čeho nám třeba' nahrazuje neprávem p. Jaroš část textu μάλα
κεν θυμηδέος ἀντιόασαιμεν χρημοσύνης, ἦν ἄμμι σέθεν
χατέουσιν ὁπάξεις překladem volného výkladu scholiastova.

Logickým požadavkům odporuje překlad těchto míst:
I 169 n. ἔντεα γὰρ οἱ προπάτωρ Ἀλεὸς... ἐνέκρουσε, 'Ostatní
zbraně mu skryl děd Aleos', poněvadž sekera, s kterou Ankaios
přišel, se nemůže počítati za τὰ ἔντεα. Slova o novomanželi Ky-
zikovi I 974 n. přeložena nelogicky, nehledíc ani k neobratnosti
,ač již ženu měl v domě, než neznala mateřských dosud bolestí,
Meropa dceru' m. nýbrž ženu měl v domě, jež neznala... I 1190
u roztržitého překladatele vytrhl Herakles 'kmen borový' (ἐλάτη),
ale odhodil potom ve v. 1263 'jedli'. Varietas delectat, proto
III 967 ἐλάτησιν přeloženo 'smrkům'. Na 'kmen borový' (I 1190)
se mají vztahovati zájmena 'ji' (1194), 'jí' (1196), 'ni' (1199):
omyl vznikl asi tím, že se mezitím ve srovnání (1192 n.) mluví
o osice. Podobně II 1187 n. πόλιν... τὴν γὰρ ομylem, města...
jí'. V prosbě trosečníků (II 1125—1135), dovolávajících se na
začátku Ζηνὸς Ἐποψίου, ke konci Διὸς Ξειρίου Ἰκεσίου se na
obsahuje poslední verš návrat k začátku: ὁ δέ που καὶ ἐπό-
ψιος (nejen Ξείνιος a Ἰκέσιος) ἄμμι τέτυκται. P. Jaroš však:
,Snad pohlízí proto (?) i na nás'. III 76 nn. Kypris nemohla
z ostychu promluvit ani slovo... καὶ μιν (= Ἥγηρ) ἔπειτα...
προσέννεπεν, 'proto již (!)... mluvití jala se'.

Na ujmu zřetelnosti přehodil p. Jaroš v překladě verše
IV 127 a 128; nezřetelnost zvyšuje chybné 'jeť' m. je (πεισσο-
μένους) a metrické umístění významného monosyllaba ('drak').
I 197 n. Nikdo by nebyl statečnější nad Meleagra, εἴ κ' ἔτι
(ještě) μοῦνον αὖθι μένων λυκάφαιτα μετειράσῃ Αἰτωλοῖσιν.
P. Jaroš nejasně, kdyby jen jediný rok byl v domově v Aitolsku
pobyl' (snad spolu i záměnou μετατρέσθαι s μετατρέπομαι).

Vlivem tápavého grammatického výkladu scholiasty, ač i ten
poznal dobře smysl (σεσῶσθαι ἡμᾶς σὺν αὐτῇ τῇ νηϊ), přeložil
p. Jaroš verš II 611 ἔλπομαι αὐτῇ νηϊ τόγ' ἐμπεδον ἐξαλέασ-
θαι ἡμέας, 'Myslím, že pro samu loď zlu tomu jsme unikli jistě'.

Stránce metrické věnoval p. Jaroš velkou péči a dbal
bedlivě zásad, které stanovil J. Král pro český hexametr přízvucný.
Přesto se setkáváme v jeho překladě s verši chybnými, ať již jde
o znásilňovaná monosyllaba přízvučná, na př.

- I 9 pěšky když brodil se proudem vln vzdutých bystřiny horské
 II 626 roztrhán na kusy jsa že krutou smrt podstoupit musím
 III 550 přispěje k návratu nám, jak líbezný její pták nyní
 III 614 když by buď napadl dívku strach před zhoubným otcovým
 hněvem

I 812 v opuštěnosti bludně se po městě toulaly sem tam,
 nebo o nesprávné přízvukování

II 1128 Nyní pak prosíme vás, když byste se přemluvit dali.

Jelikož se p. Jaroš *vyhýbá častějšímu užívání spondeů*, potřebuje mnohem více slabik, než jich poskytuje doslovný překlad řeckého textu. Proto se uchyluje někdy k volnému překladu, častěji k výplňkům a rozváděním, která činí leckdy překlad ještě epictějším než je text. Nejraději rozvádí p. Jaroš výrazy větami vztažnými nebo užívá dublet slovesných i myšlenkových. Při tom se dopouští i doplňků nelogických, na př. I 1155 *κατὰ δ' εὐνασε πόντον* „pláň uspalo *vzdutého* moře“, II 363 o skále Karambis „Kraluje *ve* vzduchu tak, jsouc stočena k *hladině* moře“ *ἀμ πέλαγος τετραμμένη*, nebo zabíhá v domnělou poetičnost, jako I 1284 n. *ἐν δὲ κολῶδες ἄσπετος* „roj vzájemných výčitek ostrých v nesmírné hádce tu sršel“. Mnohem méně snesitelné jsou vycpávky jednoslabičnými slůvky, zejména spojkami *a, i*. Vzniká tak častěji nepřirozený slovosled, na př.

III 96 zlámat mu zlověstný luk, též šípy *i* před jeho zraky,
 nebo hysteron proteron, na př.

I 40 Přícházel Polyfemos *a* opustil Larissu město

I 218 když ji (= Oreithyil) byl násilím zdolal *a* zahalil temnými mraky.

Horší ještě jsou záměny výrazů rozvitých rozšířenými:

I 324 nn. Argos měl přes plece hozenou kůži
 býčí *a* jdoucí až k zemi *a* tmavé barvy, a krásný,
 dvojitý Akastos plášť.

IV 156 n. Větev tu jalovecovou *a* čerstvě utatou ona
 do kouzla namáčeje.

(Rozdílu toho vůbec p. Jaroš, zdá se, dobře necítí, neboť interpunguje III 1400 „do krásných, viničných zahrad“). Smyslu postrádá souvětí

I 891 n. Žezlo ti otcovské svěřím i ostrov, *a* když bys, jednou
 v budoucnu vrátě se zas, chtěl navždy tu bydleti s námi.

Podobně I 975 n. „Meropa dceru... Kleitu, *a* kterou si nedávno... přivedl“.

Na starší techniku překladatelskou upomínají p. Jarošova epitheta *ἐὺζυγος* I 4 „dobroveselný“, *πρωθήβης* I 132 „buřaromladý“, *εὐστειγος*... *νηός* I 401 „pevnospodcho... korábu“, *νυχτιπόλος* IV 827, 1018 „nocibludná“, *μελίττων* IV 1130 „srdceblažný“, *θηροτοόπος* IV 1559 „zvěřezivná“, *ἀλοσούδνη* IV 1597 „hlubinorozená“; kumulace adverbíí, na př. *ποτομ* pak = *δὲ* (I 383), *δ' αὖτ'* (I 640), *ὥς τότε* (II 811), *αὐτὰρ*

ἔπειτα (IV 759), „opravdu ovšem“ = ἐτεὸν δὴ (II 209); podivnosti tvarové, na př. III 621 „proňž“, III 763 „kdežto“ (= kde), III 1250 „nezlomně“, IV 1535 „duť“, IV 1332 „dělos“; archaismy, jako I 380 n. „nade vše ostrovy předčí ostatní“. P. Jaroš píše „triglyfou“, „triglyfách“ (str. 93, 217), ač ἡ τριγλῦφος musí, jako na př. ἡ Κόρινθος, dáti v češtině maskulinum triglyf (srov. i le triglyphe, il triglifo, der Triglyph). Nesprávně užil participií

I 609 n. Na tomto ostrově lid žen zpupností veškeren hynul
žalostně po celý minulý rok, béd neštěstí zkusiv

a II 268 n. Harpyje s křikem přilétly, potravu rvouce“ ve smyslu *μαιώωσαι δαιτός*! Velmi často užívá p. Jaroš nelogické vět vztažných o ději následném: IV 410 „Lichotně mluvil tak k ní, jež“ (ve smyslu ona na to) zhoubná pronesla slova“, III 630 n. „završši svoje rodiče, které bol nesmírný žal“, IV 881 n. „na zemi schystali lože, na kterých dřímali v noci... jako kdy jindy“ a j. Divné jsou obraty I 340 *νείκεα... μεταβαλέσθαι*, „časem i pozvedal válku“, III 75 *οὐ κε τίσειεν*, „nezal by... trest“. III 1216 „štěkali vyjícím hlasem“, nejasná je vazba II 281 „okrajem čelistí svých... zachřestí zuby“, nesmyslné souvětí I 1210 nn. „skála, o níž se vypráví pověst, že... Tyfon... teplou z hlavy své nakapal krev“ (*ἔνθα Τυφάονα φασὶ...*). Z pravopisných chyb: I 554 „Filyřin“ m. Fillyřin, I 919 „dám ostrovu S bohem“, II 239 „Kleopatru“ m. Kleiopatru, III 1040 „tak že“ m. takže, IV 330 „Brigejským“ m. Brygejským. Tisková korektura je pečlivá; nedopatřením zůstalo I 903 „ve vlasti své“ m. mé, II 324 „chtěje“ m. chtějte, II 606 „ladi“ m. lodí, III 427 „Aieto“ m. Aiete, IV 65 „postoupit“ m. podstoupit, str. 208 „Palias“ m. Pelias, str. 219 „Diska“ m. Disky.

V stručných poznámkách (str. 215—220) se dočteme některých překvapujících výkladů. Mylný „bělostný jas“ ostrova Krety vysvětluje p. Jaroš poznámkou (str. 220): „Plála svými bílými skalami, odtud slula (!) i Candia, Běloskvoucí (!)“. A přece název, kterého užívají nyní Italové pro Krétu, je původu arabského (znám je od 9. stol. po Kr.) a nesouvisí s latinským *candere*. Naivní je poznámka 12. na str. 219 o báječné řece Eridanu: „Eridanos se pokládá u většiny spisovatelů za Pád, toto místo však tomu úplně odporuje, neboť podle něho byl Eridanos) někde u zálivu Quarnerského! — I jinde nemožno s p. Jarošem souhlasiti. Starým neplatili Egypťané skoro souhlasně za nejstarší národ světa, jak tvrdí p. Jaroš str. 218, nýbrž šlo jen o nároky Egypťanů samých a ještě ne souhlasně (viz zač. II. kn. Herodotovy). Při slovech IV 363 *λυγρόσιν... αἰμ' ἀλκυόρεσσι φορεῖμαι* není nutno souditi, že měl básník asi na mysli báji o Alkyoně, manželce Keykově, kterou p. Jaroš podává (ve versi Hyginově) str. 219. vzpomeneme-li, že tu jde v podstatě o homerský ohlas II. IX 562 nn. *ἀλκυόνης πολυπένης*. Není dobře všeobecně tvrditi,

že „řecký ženich musil dáti otcí nevěstinu za ni výkup“ (str. 216). Spisy, jichž užil p. Jaroš (str. 220), jsou z části ve vydáních zastaralých.

I v ukazateli jmen (str. 177—214) shledávám namátkou omyly. Homerský Títarešios v Thessalii není totožný (str. 213) s lakonským Eurotou (*Εὐρώτας*), ale s Europem (*Εὐρωπαϊός*). Zeus, dárce dešťů, nesluje Hikmaios (str. 214), nýbrž Ikmaios. Nelze hájiti vědecky, píše-li p. Jaroš str. 189 (podle scholií) „Kabeirům, pod jichž jmény se tají asi bohové Demeter, Persefone, Hades a Hermes“. Nefilologicky je řečeno str. 211 „Obyčejná báje vypravuje, že...“.

Úvod (str. 5—11), nadepsaný „Apollonios Rhodský a jeho doba“ jest jako *synthesa* nevýstižný. Některá tvrzení jsou nesprávná ve své všeobecnosti, na př. „V dícei je básníkům alexandrijským (sic!) základem Homéros“ (str. 7), „plody jejich opouštějí půdu romantismu a blíží se značně realismu“ (ibid.), alexandrijské „elegie, lyricko-epické básně, celkem dosti blízké elegii moderní“ (?). Kallimachos prý vystupoval „proti »kyklickému« přemílání mytů dávno zpracovaných“ (str. 9, vskutku *ἐχθαίρω τὸ ποίημα τὸ κυκλικόν*). Stať p. Jarošova se opírá hlavně o první kapitolu (str. 1—12) úvodu (p. Jaroš říká *spis*: Life of Apollonius) k vydání Argonautik od „střízlivého Angličana“ (str. 9) Mooneyho. P. Jarošovy informace jsou při tom jednostranné. Mooney nebyl zdaleka první, kdo byl pro rovnici Ibis = Apollonios, jak by se zdálo ze str. 10. „Co to značí, jest jasno“, pokračuje p. Jaroš str. 11, „Ibis byl v úzkém spojení s bohem Hermem, mimo jiné bohem — zlodějů“. Vskutku jde jen o jeden z možných výkladů nesnadného problému (Coutatův). Mooney sám jej podává mnohem opatrněji. P. Jaroš i jinde v úvodě setřel rozdíly mezi faktem a domněnkou (srv. str. 10 „obvinil později svého žáka z plagiátu“ ∞ may have charged his pupil with plagiarism, „slova jeho zase parodoval“ ∞ we may have a parody).

Poznámky k úpravě textu (str. 11—12) nejsou prosty nedopatření. K v. IV 1701 poznamenává p. Jaroš, že čte „ῥόσασθαι καλέων m. ἄλλων“, jež má též Wellauer. Merkel ve větším vydání čte *καλέων*, aniž se zmiňuje o čtení rukopisném, podobně Mooney. A přece netřeba se vůbec pozastavovati! Merkel má ve větším vydání v textu čtení *rukopisné* a neuchýliv se od rukopisu, nepotřeboval to v apparátě poznamenávati. V menším vydání, které nemá kritického apparátu, má v textu *konjekturnu ἄλλων*. — Neodborně jest řečeno, že text byl srovnán s vydáními (následuje výčet), *jakož i* se všemi rukopisnými čteními. Veršů II 382/3 nevylučují *všichni* vydavatelé (Seaton, Oxford 1907, nikoliv). Poznámka o verši *οἰσομένη ξείνῳ καὶ* jest nelogicky stilisována a měla vůbec odpadnouti, poněvadž ani Merkel verše toho do vydání nepřijímá. U čtení IV 655 a 1499 mělo býti uvedeno, že jde v prvním případě o čtení rkpné, v druhém o konjekturnu Hoelz-

linovu, a nikoli, jak by se zdálo, o vlastní opravy p. Jarošovy. Na čtyřech místech jsou tu nedůslednosti v číslování veršů. Neopoznamenány význačnější úchytky od textu menšího vydání Merkelova ve verších I 987 a II 77.

Překlad řeckého epika nebyl lehkou zkouškou překladatelových sil uměleckých i filologických. A obávám se, že nebude jen vinou Apolloniovou, nebudou-li doceněna česká Argonautika ve srovnání s českým Homerem.

Nieméně p. Jaroš může být hrd, že uvedl Apollonia do české literatury, a zároveň jist, že nikdo nepodceňuje odvahu, úctyhodné práce a vytrvalosti překladatele, který se přesto, že mu sotva bylo přáno těžit z výhod básnického nadání, odhodlal metricky ztlumočiti skoro 6000 hexametřů nesnadného textu. *Bohumil Ryba.*

Heliodorovy Příběhy aithiopské. Přeložil *Josef Hruša*. V Praze 1924, nákladem České Akademie věd a umění. Bibliotéka klassiků řeckých a římských. Číslo 32. Stran 253. Za 24 Kč.

Heliodorův milostný a dobrodružný román o osudech dvou mladých srdcí — hrdina se jmenuje Theagenes a jeho družka Charikleia —, která Osud svede, opětně rozloučí a na konec šťastně zase spojí, dostává se v krásném a plyném překladě Hrušově do rukou české veřejnosti a české překladové literatury z klassických jazyků, která se zvláště poslední dobou utěšeně vzmahá, dostává se tím cenného obohacení.

K překladu svému připojil Hruša krátký úvod, v němž pojednal o vývoji řeckého románu a vypočetl jména i podal stručný obsah známých řeckých románů, ať již nám jsou zachovány úplně, či došly nás jenom v krátkém výtahu. Jest litovati, že p. překladatel nemohl ještě užiti knihy Jarosl. Ludvíkovského,¹ jednající o podstatě a vzniku řeckého románu dobrodružného, kde by našel nejen přesně posouzenou novější literaturu o tomto tematě, nýbrž i přesvědčivý výklad o povaze tohoto pozdního literárního útvaru řeckého.

Tím více však zaslouží chvály velmi zdařilý a přesný Hrušův překlad Heliodorova románu. Pan překladatel již sám v úvodě (str. 10) dobře řekl, jak obtížný, uměle šroubovaný a často i nejasný je sloh Heliodorův. Ovšem onu velikou práci a tím i nepopíratelnou zásluhu Hrušova překladu může oceniti plně jen ten, kdo s ním podrobně srovnává řecký originál. Český čtenář nenarazí téměř nikde na výraz, jenž by mu nebyl běžný a známý. Vzpomeneme-li si tu na některé starší překlady z řečtiny, ze spisovatelů píšících často slohem daleko lehčím než Heliodoros, oceníme Hrušovu práci dvojnásobně.

Jak jest přirozeno při díle tak rozsáhlém, vloudila se i do Hrušova překladu některá nedopatření.

¹ Řecký román dobrodružný. Práce z vědeckých ústavů filosofické fakulty, č. XI, v Praze 1925.

Vážnější námitky bych měl tyto: V knize I 15 stěžuje si Demainete, že Knemona, svého nevlastního syna, k němuž zahorela vášní, vyšťvala svým špatným jednáním z otcovského domu; praví též toto: *δεινὸν διὰ μὴ ἐξ ἐπιτάγματος ὑπῆκουσεν ἐποίησάμην, καὶ εἰ τῆς Δημαινέτης ὑπερεῖδε πολλὴ τὴν ὥραν αὐτῆς ὑπερβάλλων*, což Hrůša překládá (str. 26): »zle jsem vyváděla, že se nepodrobil mému příkazu a že i Demainetou pohrdal jsa věkem mnohem mladší«. Správně by měl zníti překlad, po mém soudě, takto: »hrozný čin jsem provedla (t. j. pošvala otce na syna), protože ... a že Demainetou pohrdl, ač byl věkem mnohem starší.« V knize II 1 nařiká Theagenes domnívaje se, že Charikleia zahynula a praví: *καὶ δεδαπάνηται τὸ ἐξ ἀνθρώπων κάλλος ὡς μηδὲ λείψανον τῆς ἀψεύδους ὡραιότητος διὰ νεκροῦ γοῦν ὑπολειφθαι τοῦ σώματος*. Hrůša pak překládá (str. 41): »a ta tam jest všecka lidská krása, že ani zbytek tvého opravdového půvabu nezůstal v těle jistě mrtvém«. Proč by však nemohly zůstat i na mrtvém těle zbytky půvabu? Theagenes má na mysli, že při velikém požáru, jenž na ostrově vypukl, Charikleia uhořela. Místo jest proto přeložiti takto: »ta tam je všecka lidská krása, takže ani zbyteček opravdového půvabu nezůstal alespoň na mrtvém těle«. Charikleia podle Theagena byla nejkrásnější dívka, shořela-li v plamenech, vymizela s ní zároveň ze světa i všecka krása. V téže knize v kap. 30: *χροιάν ἀκτῆς θαλαττίας ... τὸ ὑποκείμενον ἰαζούσης* přeložil bych spíše »barvu hladiny mořské při břehu, v níž se fialkově zrcadlí dno«, než: »ježodráží fialkovou barvu dna« (str. 65). V knize III 10 se praví, že myšlenky zamilovaného a opilého jsou si podobny *αἵτε τῆς ψυχῆς ἀμφοτέροις ἐφ' ὕγρῳ τοῦ πάθους σαλευούσης*, což Hrůša překládá na str. 79 takto: »protože duše toho i onoho nešťastníka je zmitána velkou bolestí«. Sotva asi mnil Heliodoros, že duše opilcova jest zmitána »velkou bolestí« — ostatně slovo »velkou« v originále vůbec není — a slovo *πάθος* znamená prostě: cit. Překlad by byl tedy: »poněvadž duše obou zmitá se ve vlnách citů.« V páté knize v kap. 4 podává se o mravní pevnosti Theagenově toto pochvalné svědectví: *ἔρωτος μὲν ἐλάττων ἡδονῆς δὲ κρείττων γινόμεος*. Smyslu věty pan překladatel dobře nepochopil (str. 111): »ježto žár lásky ochaboval, ale rozkoš rostla«. Bylo by podivné pro tak věrné milence, aby už žár lásky ochaboval, když jím Heliodoros vyplnil ještě pět dlouhých knih. Správný překlad zněl by takto: »podléhaje sice lásce, ale ovládaje se v rozkoši«.

V knize VI 14 stanou se Charikleia a Kalasiris nic netušící svědky příšerných a bezbožných kouzel jakési Egyptanky. Charikleia by ráda, kdyby při té příležitosti zvěděli něco o Theagenovi, a prosila Kalasira, aby přistoupili blíže: *ὃ δὲ παρηγῆτο, φάσιων καὶ τὴν θεῶν οὐκ εὐαγῇ μὲν, κατ' ἀνάγκην δ' οὖν δμῶς*

γινομένην ἀνέχουσθαι. Tu Hrůšův překlad není dost jasný (str. 149): »on však odmítal, říká, že to, co se zde děje (= ona kouzla), není zbožné, že však jen z nutnosti dovoluje, aby se tak dále«. Proč dovoluje a co dovoluje? Ale myšlenka originálu jest zcela jednoduchá: »on však odmítal, říká, že sice i podívaná na to není zbožná, z nutnosti však přece že ji snáší«. V knize VIII 9 vypravuje Heliodoros, jak Charikleia očekává své odsouzení a brzkou smrt. Ve vězení loučí se s Theagenem, jak se domnívá, naposledy: *τὰ τελευταῖα δέ, ὥς ἐδόκει, κατασπασμένη...* Hrůšův překlad zní (str. 190): »a když jej na konec, jak přirozeno, objala a zlíbala«. Ale souvislost žádá zde něco zcela jiného: »když jej naposledy, jak se zdálo (jak se domnívala), objala«. Neúplně přeložen závěr řeči zajatého Orodata ke králi aithiopskému Hydaspovi, v níž hájí svého jednání (IX 21): *ἡ διασωθείς, εἰ τοῦτο συμβαίνοι, χώραν ἀπολογίας ὑπολείπεσθαι ὥς πάντων τῶν ἐπ' ἐμοὶ πεπραγμένων*. V překladě Hrůšově čteme jen toto (str. 218): »anebo, kdyby se stalo, že bych zůstal na živu, ponechati si místo, abych se obhájil ze všech svých činů«. Nevím, proč pan překladatel větu tak zjednodušil, ale jistě jest text řecký daleko jasnější: »abych si zajistil místo pro obhájení, že jsem totiž vykonal vše, co na mně bylo (t. j. co jsem vykonal mohl)«. V téže knize v kap. 11 nepřeložena slova *ἀλλ' ἀπρονοήτως καθεύδοντας*. V knize X 11 slova *ἀνδρείῳ τῷ λήματι* neznamenaají »žárlivostí mužskou«; neboť není jasno, proč by Hydaspes žárlil při pohledu na svou ženu, jež poznává své dítě (Charikleiu). Ženy své podezřívati nemohl, když již před tím bylo podáno tolik důkazů o tom, že Charikleia jest vskutku jeho deera. Slovo *λήμα* značí zde prostě »mysl«, *ἀνδρείον λήμα* »mužnou mysl«, potom i »mužskou neoblomnost«. Tímto rysem Heliodoros velmi dobře dolňuje charakteristiku na venek drsnou a pevnou, uvnitř však jemnou a ušlechtilou povahy Hydaspovy, který je nejkrásnější a nejživotnější osobou jeho románu. V téže knize (X 31) chystá se Theagenes k zápasu s obrem a v domněnku, že Charikleia naň zapoměla, praví mezi jiným s trpkostí k Hydaspovi, že by si přál zápasiti v plné zbroji *ἴνα τι ὀξείας ἢ παθῶν ἐμπλήσω Χαρίκλειαν*. To neznamená: »abych nějakým znamenitým činem nebo smrtí oslavil Charikleiu«, nýbrž »abych nasýtil Charikleiu«, což se vztahuje hlavně k předchozímu *παθῶν* (= svou smrtí), zeugmaticky však se pojí též k vzdálenějšímu *τι ὀξείας* (= velkým činem).

Patrně přehlédnutím zůstala některá místa řeckého textu nepřeložena. V knize VI 9 jest to věta: *οὐκ ἐννοήσεις ἄνθρωπος οὐσα, πρᾶγμα ἀσιτάθυτον καὶ ὀξείας ῥοπλὸς ἐφ' ἐκείτερα λαμβάνον*; V knize VII 9 zase slova: *τίς πάλιν ὀφθεῖς τὴν ἐμὴν διαταράττει τροφίμην*;

Zvláštností díkce Heliodorovy jest, že se rád chlubí svou znalostí Homera tím, že do prosaického textu svého vkládá najednou

homerský verš v těsné souvislosti se svým vypravováním. To by se mělo v českém překladě též napodobiti a nepřekládati verš prosou, jak to učinil pan překladatel v knize III 4 (na str. 73: »Ale když se objevila růžoprstá jitrorodá zora«).

Všechny tyto věci jsou počtem nepatrné nejen hledě k značnému rozsahu celého překladu — obsahuje 240 stran velkého formátu — nýbrž ustupují do pozadí před řadou nepochybných předností, jimiž překlad Heliodorova románu vyniká. Místo nám nedovoluje šířiti se o těchto světlých stránkách překladu, chci však přece alespoň na některé upozorniti.

Je to především neobyčejná pečlivost, s jakou Hrůša vystihuje mistrně jemné výrazové odstíny bohaté řeči Heliodorovy, dále to, že nikde původního významu slov nestírá, nýbrž s opravdovou láskou k svému spisovateli často i několika výrazů užívá, jen aby vystoupila do popředí celá plastičnost některých obrátů Heliodorovy mluvy. Uvedu několik příkladů: I 1: *ἡμέρας ἀρτι διαγελώσης* — právě se rozesmál den (str. 13); I 26: *ἐπὶ τῶν ἐλπίδων σαλεύοντες* — kolibajíce se na vlnách naděje (str. 35); II 3: *ὥς εἶχον τάχους* — co jim nohy stačily (str. 41); II 19: *ἐμειδίασαν ὀλίγον... καὶ μόνοις τοῖς χεῖλεσιν ἐπιτρέχον* — zasmáli se tomu trochu..., že jim úsměv sotva rty přeběhl (str. 53); *ἄνω τε καὶ κάτω* — od hlavy k patě (str. 57); II 33: *σαλεύω γὰρ ἐπ' αὐτῇ τὸν βίον* — vždyť na ní visím celým svým životem (str. 67); III 3: (o thessalských koních) *ἡ ἵππος... τῶν ἐκείθεν πεδίων τὸ ἐλεύθερον βλέπουσα* — z očí jí msvítila svoboda tamních rovin; IV 7: *τὸ ἐπελθὼν ἀναφθέγγεται* — mluví, co jí slina na jazyk přinese (str. 92); VII 8: *ἀγὼν... εἰς κωμικὸν ἐκ τραγικοῦ τὸ τέλος κατέστρεφε* — boj... z tragického vyzněl na konec komicky (str. 157); VII 20: *πολλὰ καὶ μυρία ἀγαθὰ* — hory doly mu slibující (str. 170); VII 28: *πικρογάμους θήσω σύμπαντας* — já jim všem ten sňatek osladím (str. 179) (v řečtině jest užito obratu »ztrpčím«, my říkáme raději »osladím« v témž významu); X 16: *μυκηθμῷ τιμὴ προσοικὸς ἀνωρύετο* — řičela jako zvíře (str. 235). Takových příkladů a snad ještě vhodnějších by se mohlo uvésti z překladu Hrůšova mnoho a mnoho.

Se zvláštní oblibou užívá p. překladatel slov: Thetталští, Thetталové, Thetтал (str. 72, 74, 82, 89 a j.) a libuje si ve výrazu: Hellenští (str. 163, 182), jímž překládá zcela obyčejné *Ἑλληνες*. Pro Řeka ovšem střídání souhláskové skupiny -tt- a -ss- již v obou větších dialektu ionsko-attického nebylo nic divného, ale napodobit věc tu v překladě, jsme-li již zvyklí na označení Thessalie, Thessalové a pod., se nedoporučuje. Proč *Ἑλληνες* vyjadřuje Hrůša »Hellenští« místo obvyklého Řekové nebo Hellenové, nevím.

Korrektura byla provedena velmi pečlivě. Pokud vím, zůstaly v textu jen tři tiskové chyby: na str. 139, v řádce 12: »kdybyste chtěla« místo »kdybyste chtěli«; na str. 189, v řádce 30 »i tak, jak patrnó, jest spoluvinnicí« omylem místo: i ta, jak patrnó, jest

spoluvinnici« (v originále: *καὶ αὐτή*); na str. 193, v řádce 17 n.: »sen... které« místo »který« vlivem slova »vidění«, jež je vloženo do závorek.

V úvodě ke svému překladu vyslovil Hruša naději, že Heliodorův román »může býti ještě dnes čten ze zájmem«, a že český překlad jeho »není prací neuzitečnou« (str. 10). Přejí panu překladateli, aby se mu jeho naděje vyplnila. Jeho krásný překlad by si toho plně zasloužil.

Zdeněk K. Vysoký.

Ke sporu o českou kvantitu a přízvuk.

Jsem povděčen Frintovi, že svými poznámkami v posledním sešitě Listů Filol. na str. 179 a n. mě nutí k odpovědi na svou kritiku starou více než deset let, kterou věnoval mé práci »Pokus o měření českých zvuků a slabik v řeči souvislé« (v Praze 1911) v Časopise pro moderní filologii a literatury IV, 1914, str. 13—27. Tenkrát jsem odpověděl jen Chalupnému a o jeho tajemného, anonymního a špatně informovaného fonetika ani o další řeči jsem se už nestaral. Jako správce fonetické laboratoře Roussetovy v Paříži neměl jsem konečně ani kdy. Pak přišla válka a s ní nové starosti. Když však se nyní kritik znovu k své kritice vrací, užívám té příležitosti, abych osvětlil náležitě výtky, které znova opakuje.

Především obecně Frinta se raduje, že v Jakobsonovi našel pomocníka. Jakobson totiž užil kritiky Frintovy, její výtky jednak opakuje, jednak také ze svého doplňuje. Tak opakuje po Frintovi (a Frinta zase po něm), že »závěry, učiněné samým Chlumským z jeho materiálu, jsou velmi neopatrné« a že autor (t. j. já) přičítá experimentálním faktům mnoho takového, čeho z nich nijak nelze vyčísti; konečně je v referátě Frintově, podle něhož cituju, ještě výtká, že Ch. operoval »fiktivními veličinami« jakési střední (průměrné) délky a krátkosti samohlásek.¹ K tomuto výtku, podanému na str. 179, Frinta uspokojeně dodává: »Nejsem tedy již osamocen v úžasu nad tím, jak bylo možno zakončiti studii Chlumského závěrem, který z premis, jím samým daných, vůbec nevyplývá!«

K sozálénju pro oba kritiky musím říci, že všechny tyto výtky jsou neoprávněné a nesprávné.

Předně není pravda, že operuju »fiktivními veličinami« jakési střední (průměrné) délky a krátkosti samohlásek. Já prostě podávám pro každou samohlásku ze svých číslic vždy dvě krajní délky (nejdelší a nejkratší), tedy po každé dvě číslice skutečné a žádné

¹ Zde si Frinta věc trochu popletl. Tato poslední výtká, která, podle jeho referátu, týká se prý mne, je aspoň při samohláskách Jakobsonem (Základy českého verše, 1926, str. 104) adresována ve skutečnosti Frintovi a jeho aritmetickým průměrům sestaveným z mých číslic. Frinta má už to neštěstí, že nedovede pořádně citovat, jak hned ještě na jiném místě ukázu.

fiktivní průměry pro žádnou samohlásku (viz Pokus o měření str. 70 a 71).

Průměry k samohláskám provedli teprve Frinta a Jakobson.¹

Za druhé, rovněž docela mylné je tvrzení, že »přičítám experimentálním faktům mnoho takového, čeho z nich nijak nelze vyčísti«.

Především, co se týče samohlásek, já netvrdím nic víc, než co podávají skutečná čísla (str. 70 a 71 mého Pokusu). Tam pravím: »Z tohoto stručného přehledu vysvítá, že samohlásky krátké jsou mnohdy trváním dost blízké dlouhým«. Podtrhuju zde velice opatrné a oprávněné slovo **mnohdy**, které oběma kritikům při čtení asi uniklo, což mělo za následek nesprávný jejich závěr.

A že mám pravdu, že totiž skutečně samohlásky krátké jsou mnohdy trváním dost blízké dlouhým, to potvrzují jak skutečné délky absolutní, podané na str. 70 a 71, tak i relativní délky mého měření. Vybírám aspoň nápadnější:

hrad mé (fantazije)

18 $\frac{1}{4}$ 21 $\frac{3}{4}$ ve výslovnosti *S.* (příkladu pro svou výslovnost užít nemohu, protože po slově *hrad* v mé výslovnosti byla přestávka).

notrdamských

vje - ži

13 $\frac{3}{4}$ 15 $\frac{1}{2}$ (jen *Ch.*)

14 $\frac{3}{4}$ 20 (*Ch.*)

12 10 $\frac{1}{2}$ (*S.*)

o - píráám se

ce - lou

13 $\frac{1}{4}$ 18 $\frac{3}{4}$ (*Ch.*)

17 $\frac{1}{2}$ 25 $\frac{1}{2}$ (jen *Ch.*)

15 $\frac{1}{4}$ 16 $\frac{1}{2}$ (*S.*)

ži - vou

há - danku

19 24 (jen *Ch.*)

12 $\frac{3}{4}$ 15 $\frac{1}{2}$ (*Ch.*)²

18 15 (*S.*)

¹ Za to průměry (střední délky) jsem podal při souhláskách a to odůvodněné, viz str. 56 mého Pokusu, kde stojí: »přehled ten obsahuje krajní délky každé (souhlásky), vedle toho délku střední, při níž zůstávají stranou čísla příliš vysoká, zřejmě způsobená silnějším přízvukem, jakož i čísla výjimečně nízká, způsobená zkracovacím vlivem při seskupování zvuků. Na konci stojí čísla udávající trvání explosiv intervokálních v slovech jednotlivých. Obraz, který tu dostaneme, bude ovšem jenom přibližný, ježto pro přesnější stanovené délky bylo by potřeba více příkladů...« Jsou tedy pro souhlásky v mé práci průměry dvojce: *a)* pro řeč souvislou, kde byla větší rozmanitost podmínek (a té, jak vidět z toho, co předchází, jsem také dbal), *b)* pro souhlásky intervokální v dvouslabičných slovech izolovaných, které pěkně doplňují a kontrolují skupinu první (*a*), poněvadž podmínky pro všechny souhlásky byly v těchto slovech stejné a proto průměr bezvadný. Jestliže však Frinta v Čas. Mod. Fil. IV, str. 19, nazývá tyto moje průměry »docela libovolnými« skládám čísla trvání pro souhlásky, je to jenom důkaz, že si pořádně citované místo v mé práci, kterou kritisují, ani nepřečetli.

² Pro tento doklad v mé výslovnosti Frinta může mít pravdu. Je možno, že v deklamaci první *á* jsem zkrátil a proto příslušná čísla pro svou výslovnost do závěru nepočítám.

roz - pro - stí - rá

ml - ha - věm

14 21 $\frac{1}{4}$ 13 $\frac{1}{2}$ 16 $\frac{1}{2}$

12 14

12 $\frac{1}{4}$ 19 $\frac{1}{2}$

Tedy také tyto skutečné číslice ukazují, že samohlásky krátké jsou skutečně mnohdy trváním dost blízké dlouhým.¹ A při této příležitosti všim právem na str. 71 uvádím, že tento zajímavý poměr zjistili přede mnou prof. Král a Mareš. Že také jiný poměr je možný, to nikterak nevylučuju, jak dokazuje zřetelně vložené slovo »mnohdy«. Tedy o nějaké neopatrnosti s mé strany, nebo o nějakém přičítání experimentálním faktům toho, čeho z nich nelze vyčísti, nemůže být u mne ani řeči, a veškerý ten poplach s měřením samohlásek, začatý Frintou a zveličený Jakobsonem, byl úplně planý. Bylo by stačilo jen pozorněji si můj text přečíst.

Také v další části kritisovaného závěru, jednající o vlivu důrazu na délku slabiky, strážlivě se držím číslic a nepřičítám jim nic, než co skutečně v nich je. Tak je prostým jenom zjištěním skutečnosti, když říkám na str. 71: »Viditelnější než při samohláskách je tato moc důrazu na slabikách«. A to uznává konečně i Frinta sám Čas. Mod. Fil. IV, str. 23 dole: jen vytýká při té příležitosti, že »se nesmí zaměňovati délka slabiky s délkou její samohlásky«... a že »probranými pokusy nelze vyvraceti faktum, že čeština... přesně rozeznává dlouhé samohlásky od krátkých bez ohledu na přízvuk« (v. 24). Výtku docela zbytečnou, poněvadž ve své práci nikde nic podobného netvrdím, ale jasně rozlišuju délku samohlásky a délku slabiky — ovšem počítám s délkou fysiologickou — a ve francouzském krátkém obsahu své práce otištěném v Revue de Phonétique 1912, str. 253 nahoře, výslovně na to upozorňuju: »Or, si l'on mesure la syllabe entière en tenant compte de la voyelle et de la consonne, on constate que l'accent d'intensité tend, ou bien à égaliser les durées, de sorte que la brève ne diffère pas beaucoup de sa longue, ou bien qu'il va encore plus loin et qu'il intervertit le rapport: la prétendue brève tonique dure parfois plus longtemps que sa prétendue longue non accentuée.«

¹ A to nejen když srovnáváme podanou délku fysiologickou, nýbrž i v tom případě, když dbáme upozornění fonetika E. A. Meyera, že totiž *a* bývá nejdelší, *e*, *o* o něco kratší, *i*, *u* nejkratší. Moje nová měření dávají Meyerovi za pravdu a zároveň zjišťují ten rozdíl v ten smysl, že *e*, *o* bývají kratší přibližně o $2\frac{1}{2}$ setiny vteřiny než *a*; *i*, *u* pak zase přibližně o $2\frac{1}{2}$ s. vt. než *e*, *o*. Když podle tohoto zjištění upravíme předcházející číslice, ani tu nedostaneme v hořejších příkladech výsledek, že dlouhá je dvakrát delší než krátká. Krom toho je tu aspoň jeden příklad, kde tu korekci provádět nemusíme, t. j. slovo hádanka *S*; tu jsou vedle sebe samohlásky stejného druhu a přece poměr *a* : *a* = 18:15, tedy skutečně krátká trváním dost blízká dlouhé. Také moje nejnovější měření tento zjev potvrzují a zároveň přesně vymezují oblast, kde se tento poměr vyskytuje.

A zrovna tato věta, souhlasící přece dokonale s podanými příklady na str. 71 a 72 mé práce, narazila ve svém českém znění na odpor našeho kritika, který »při těchto závěrech pohřešuje objektivní, kritické opatrnosti«. Jenže náhodou, ironií osudu, tento nedostatek objektivní kritické opatrnosti není v mém závěru, nýbrž ve způsobu, jak Frinta jej cituje. Tak na konci své práce (str. 72) píšu: »První slabika krátká (v mých příkladech) se tu vyrovnává trváním následující dlouhé anebo tuto dlouhou docela o něco převyšuje«. Frinta z mého vyrovnává udělal vyrovná (Čas. Mod. Filol. IV, str. 24), což ovšem nejenom není přesné, ale také není lhostejné pro smysl: vyrovná značí úplnou rovnost, o které já přece nemluví, kdežto vyrovnává jen snahu po této rovnosti (viz také výše podané francouzské znění téže věty, otištěné už před kritikou Frintovou, kde slovo vyrovnává jsem přeložil tak, jak žádá jasná francina, zřetelným *tend à égaliser*).

Ovšem, když Fr. takto nepřesně cituje, pak se pře vlastně sám se sebou, zápasí se svým nepřesným citátem, ale z mého závěru nic nevyvrací. Všechny skupiny příkladů na str. 72 mé práce dokazují správnost mého zde znova podaného závěru, a to i ta skupina, kterou Frinta chce vyloučit, t. j. *věží*, kde vytýká že »nelze dobře srovnávat celkové délky dvou sousedních slabik o různém počtu hlásek«. Neboť když mu vyhovím a odečtu délku začátečního *v* ($=5\frac{3}{4}$ Ch, $5\frac{1}{2}$ S), dostanu tento výsledek:

$$\begin{array}{rcl} (v)je & - & ži \\ 21\frac{3}{4} & 26 & (Ch) \\ 18\frac{1}{4} & 16\frac{3}{4} & (S) \end{array}$$

A to je výsledek shodný s mým závěrem: neboť v prvním případě (Ch) se přízvučná vyrovnává dlouhé nepřízvučné (rozdíl v trvání mezi oběma slabikami je jen $5\frac{1}{4}$ setin vteřiny), v druhém případě (S) i po tomto zmenšení slabika přízvučná zůstává delší než nepřízvučná. A právě poněvadž na celkovém výsledku se tím nic nemění, ponechal jsem ten příklad tak jak je, se dvěma souhláskami na začátku.

Ale Frinta nejenom nepřesně cituje, ale on také nepřesně a špatně počítá. Tak Čas. Mod. Fil. IV, 24 tvrdí, že »dvojhhláska *ou* [ve slově *celou* Ch] jeví se dvakrát delší než předcházející *e*«. Ve skutečnosti poměr je poněkud jiný a to $e : ou = 17\frac{1}{2} : 25\frac{1}{2}$ čili dvojhhláska *ou* není tu dvakrát delší než *e*; omyl je o 10 setin vteřiny, tedy omyl důkladný.

Tedy, je-li kde možno pohřešovat »objektivní kritické opatrnosti«, je to u kritika samotného.

Po tomto výkladu, myslím, je jasno, že jsem měl právo skončit srovnávání délky slabik závěrem (str. 73): »Všecky [probrané příklady] ukazují, že délka [slabik] nevede tu život neodvislý, že má spíše postavení podřízené; nad délkou [slabik] vládne přízvuk«. Ovšem, opakuju, měl jsem zde na zřeteli jen délku

fysiologickou, poněvadž při psaní své tehdejší práce byl jsem přesvědčen, že ona je základem rytmu.¹ A zrovna ve změnách délky slabiky vlivem přízvuku viděl jsem potvrzení konečného výsledku práce Královny, že pro rytmus přízvuk je rozhodující a že délka přichází teprve až na druhém místě. Do nějakého podrobnějšího řešení této otázky pouštět jsem se nemohl a ani nechtěl, poněvadž počet mých dokladů (jak výslovně a opatrně uvádím na str. 73) a složitost zjevů v řeči souvislé (viz také str. 32) to nedopouštěly. Hlavní účel mé práce byl jiný, t. j. zjištění vlivu důrazu na kvantitu, výslovně to říkám na str. 32 svého Pokusu,² a na tuto důležitou otázku podal jsem bezpečnou a platnou odpověď.

Co se týče poznámky, že o vítězství přízvuku v českém veršování rozhodla nikoli fonetika, nýbrž estetická tradice a kulturní vliv (LF. 1926 str. 184), to je sice pravda, ale také je pravda, že pro osvětlení otázek týkajících se přízvuku a kvantity musí býti vzata na pomoc zase fonetika a to jmenovitě fonetika experimentální, poněvadž pouhý sluch v tomto případě, jako v mnohých jiných, prostě nestačí. A na této skutečnosti osobní nechť Frintova k experimentální fonetice nic nezmění. Věda přese všechny takové nechuti půjde dál. Neboť kde jsou pochybnosti při pojímání subjektivním (a že při pozorování přízvuku a kvantity jsou, to přece Frinta nepopře), musí se sáhnouti k prostředkům a pomůckám objektivním, tak jako se to děje také v jiných vědách a jak už jsem vyložil v stručném životopise Rousselotově Čas. Mod. Fil. a Lit. XI, 1925, str. 98. Možnost užití prostředků experimentálních je pokrok. Jestliže na všechny otázky fonetika experimentální nepodala ještě odpověď anebo nedala ji dokonale, tomu se u nové vědy nelze diviti. Jos. Chlumský.

Drobné zprávy.

Belgický učenec *P. Graindor* pracuje již od let na poli jinak značně zanedbaném; zabývá se totiž attickými nápisy doby cisarské. Také jeho poslední dílo týká se této látky; je to *Album d'inscriptions attiques d'époque imperiale*, jež vyšlo r. 1924 jako sv. 53. a 54. publikací filosofické fakulty university gentské (Université de Gand. Recueil de travaux publiés par la faculté de philosophie et lettres. Str. 81 a 90 tab. Za 25 fr.). Dílo skládá se ze dvou svazečků:

¹ Teprve Rousselot, který také v *Principes* přesně rozlišuje mezi délkou fysiologickou a akustickou, svými přednáškami o rytmu na základě svých měření a kritikou výsledků prací svých žáků Landryho, Verriera a Lota, vzbudil ve mně pochybnosti a ukázal mi cestu. Více o tom v mé nové práci o České kvantitě.

² Na výtku neúplnosti a jednostrannosti, kterou pro toto ohraničení úkolu činí mé práci Frinta v Čas. Mod. Fil. IV. str. 18 a později znovu, odpověděl už Hála v témže Čas. XI, str. 184/5.

z textu, který obsahuje stručný popis každého nápisu s literaturou a poznámkami, jež přináší mnoho nového, a z tabulek, podávajících většinou zdárné reprodukce podle fotografií. Při tom musíme mít na paměti, že některé kameny vystaveny jsou v epigrafickém museu athénském na místech málo vhodných a přemístění jejich není na ten čas možné. Poněvadž jsou nápisy seřazeny chronologicky, dostává se nám zároveň přehledu o vývoji řeckého písma epigrafického v Attice za doby císařské až do začátku V. stol. po Kr. A. S.

Spojování makedonských zvyků s domácími egyptskými, jak se jevílo v počítání času a dvojitosti kalendáře, zavdává mnoho příčin k nejasnostem chronologickým. R. 1924 otiskl *K. J. Beloch* v VII. ročníku Archivu für Papyrusforschung, str. 161 nn., pojednání zur Chronologie der ersten Ptolemaeer. Pokusil se tu o nové probrání celé soustavy relativní i absolutní chronologie prvních Ptolemaů, o určení souvislosti makedonských měsíců s egyptskými a o převod na juliánský kalendář. V otázkách chronologických nemá však Beloch šťastné ruky a jako leckde jinde pracoval i tu na základě příliš smělých předpokladů. Mnohem lepší jest práce *E. Meyera* Untersuchungen zur Chronologie der ersten Ptolemaeer auf Grund der Papyri (Zweites Beiheft zum Archiv für Papyrusforschung, VIII a 90 str., 1925). Opíraje se o bohatý materiál z papyrů probral Meyer s neobyčejnou opatrností všechny chronologické otázky týkající se prvních čtyř Ptolemaů, zjistil přechodná léta podle makedonského kalendáře a shodu egyptských a makedonských měsíců v jednotlivých letech. Důmyslnými a při tom vědecky dobře zdůvodněnými kombinacemi určil mnoho absolutních dat z tohoto období egyptských dějin a sestavil velice praktické srovnávací tabulky. V závěrečném odstavci polemizuje s úspěchem s vývody Belochovými. V. G.

Zlatý poklad nalezen byl nedávno v Bulharsku v okolí Plevna u vesnice Vlči Trn (na rakouské mapě Vlčitrön); je to 12 kusů nádobí v celkové váze 12·130 kg. Mezi nimi jest velká nádoba dvojúčá, tři kořlíky, zdobené publikie a podivný kus složený ze tří spojených lžicovitých misek. Dosud jest o něm podána jen stručná zpráva P. Reinecka v Germanii (IX, 1925 str. 50 nn., s 1 fotografií); důkladná publikace bulharská nedá asi na sebe dlouho čekat. Zatím je zajímavé, že v datování nálezů vyskytují se divergence o plných 14 století; byl totiž datován do doby VII.—VIII. stol. po Kr., ale také do těchž století před Kr. A. S.

Bilderatlas zur Religionsgeschichte, vydávaný *Hansem Haasem* v Deichertově nakladatelství v Lipsku a Erlangách, přinesl v svazku 7. obrázky týkající se náboženství aegejského okruhu (1925, str. XII a 91 obrázků na 21 tabulkách; za pět a půl zlaté marky). Zobrazeny jsou nejenom idoly božstev, ale i bohoslužební nářadí a stavby mající nějaký vztah ke kultu. Reprodukce jsou většinou velmi dobré, byť i brány byly z druhé ruky; knížka vhodně poslouží i při školských výkladech. V. G.

Skvělá kniha Nordenova: Die Geburt des Kindes, o níž bylo referováno v LF. LII, str. 296 nn., jest nyní doplněna výbornou studií, kterou napsal *W. Weber*: Der Prophet und sein Gott. Eine Studie zur vierten Ekloge Vergils (Beihefte zum Alten Orient 3, I. C. Hinrichs, Lipsko 1925, stran 158). Weber uznává všechny přednosti práce Nordenovy, ale vadí mu, že Norden studuje sub specie messianismu jenom tuto jednu báseň z celého díla Vergiliova. Pokusil se tudíž sám, a to s úspěchem, vystihnouti messiášskou myšlenku v celé tvorbě Vergiliově a zařadit ji do soudobého myšlenkového ovzduší. V. G.

O vysvětlení problému glossolalie, filologického zázraku, o němž vypravují Skutky apošt. (kap. II.), pokusil se *Ernst Kalinka* v pojednání Das Pfingstwunder (Commentationes Aenipontanae X,

Innsbruck, Universitätsverlag Wagner 1924 Str. 29). Podle uv. místa učedníci Kristovi, očekávající v Jerusalemě seslání Ducha sv., zpozorovali náhle šum, jakoby se snesl mocný proud vzduchový, který naplnil celý dům. K tomuto úkazu přidružil se i zjev zrakový. Spatřili totiž jazyky jako ohnivé, které se rozdělovaly (*διαμεριζόμεναι γλώσσαι ὡσεὶ πυρὸς* II. 3). I naplnění jsouce Duchem sv. počali *λαλεῖν ἑτέραις γλώσσαις* (II. 4), takže jim rozuměli i cizojazyční proselyté. Kalinka sleduje nejprve podstatu odborných výrazů *γλώσσαι, γένη, γλωσσῶν, ἐν γλώσσῃ (-αίς) λαλεῖν*, jichž užívá Pavel v I. listě ke Korint. 14, aby jimi vyznačil většinou neartikulované zvuky, které vydávaly osoby jsoucí v ekstasi a jimž nikdo nerozuměl. Ráz glossolalie ve Skut. apošt. je však jiný. Všichni posluchači rozuměli slovům apoštolů (II. 6). Přihlížeje pak k rozhodujícímu adjektivu *ἑτέραις*, soudí Kalinka, že učedníci mluvili skutečně cizími jazyky, byť i nedokonale. Nejde tedy na uv. m. o pouhý sluchový zážrak, nýbrž o skutečný zážrak filologický. Práce Kalinkova, byť i nepřihlížela k nejnovějším metodám psychologické kritiky (jako to učinil H. Rust, *Das Zungenreden. Eine Studie zur kritischen Religionspsychologie*. Mnichov, J. F. Bergmann, 1924, obsahuje hojně cenných stilistických v obsahových výkladech k prvním dvěma kapitolám Skutků apošt. Je novým důkazem zájmu klasické filologie o exegesi knih novozákonních. *K. Šimeček*

Čs. myslivecká jednota v Brně počala letos vydávati za redakce Fr. Housky, vrch. fin. rady v Pisku, a Jar. Svobody, prof. v Třebíči, sbírku odborné myslivecké literatury. Jako první číslo této »Knihovny Stráže myslivosti« vyšel svazček »O lovu v době antické«, obsahující překlad Xenofontova a Arrianova *Kynegetika*, jež potídl profesor píseckého gymnasia *Alois Bělský*. Je to skutečně ojedinělý případ u nás, a myslím i v cizině, že odborná korporace projevila takový zájem o staroklassické literární památky, od klassických filologů samých právě pro odborný obsah až příliš zanedbávané. Obě pojednání, Xenofontovo i Arrianovo, překvapují obsažností a jakousi důraznou vážností, s níž látku probírají, a nemusíme býti ani myslivci, abychom si přechtili mnohou kapitolu s opravdovým zájmem a přisvědčili redakční předmluvě, upozorňující i na praktický význam těchto nejstarších pomníků myslivecké literatury. Autoru předmluvy a zastánci hesla nám jistě sympathického »Kdo chce chápati přítomnost, musí znáti minulost«, panu F. Houskovi podotilo se získati v prof. Bělském překladatele, jenž se již odbornou řeckou prosou se zdarem zabýval, když přeložil pro výr. zprávu rokycanského gymnasia r. 1910 zajímavé Filostratovo pojednání »O gymnastice«. Bělský je nejen dobrým řečtinářem, ale, jak patrně, i myslivcem-amatérem a obou těchto vlastností vedle obětavého nadšení bylo třeba, aby podal (bez moderních překladů a bez poznámkových vydání) překlad spolehlivý a odbornou mysliveckou řečí vkusně zabarvený. Pořebné poučení najde čtenář v poznámkách a v úvodech; v prvním z nich se překladatel rozumně ujímá autorství Xenofontova, o němž byly v novější době pronášeny pochybnosti. Knížka čítající 62 stran (za 8 Kč) je slušně vypravena a ozdobena několika loveckými motivy z assyrských, egyptských a řeckých uměleckých památek. V překladě z řečtiny bychom si přáli více reprodukcí z řeckého umění — o pěkné věci by nebyla nouze —, ale vydavatelé chtěli svým výběrem patrně dokumentovati, že lovecká kultura existovala dávno před tím, než se řecký vědecký duch a řecká výmluvnost chopily této látky, aby vytvořily díla odborná, nepostrádající však ani významu literárního. *J. L.*

Po »Umění milovatí«, o němž bylo zde referováno r. 1923, vydal *Ivan Bureš* další dva plody erotické Musy Ovidiovy v českém překladě: »Jak léčiti lásku« (*Remedia amoris*) u V. Petra v edici Atom r. 1924 a »Lásky« (*Amorum libri tres*) tamtéž r. 1925. Bureš se osvědčil opět jako veršovec velmi obratný a pro básnické přetlumočení genia Ovi-

diova zvláště schopný. Snad mohu i v této opožděné poznámce, jež není filologickou recensí, vysloviti své mínění, že překladatel věnoval více času revisi těchto dvou překladů než při překladu prvním a že vůbec jeho umění veršové získalo jak praxí tak větší ukázněností. Překladatel doprovodil tentokrát obě díla stručnými, svižně psanými úvody, v nichž vyložil, z jakého společenského ovzduší vyrůstalo rafinované umění Ovidiovo. Obě knížky jsou vkusně vypraveny C. Boudou a mají tedy všechny vlastnosti, aby si získaly čtenáře, obdařeného smyslem pro dekadentní svět překultivované smyslnosti a pro onu laxní duchaplnost, jejichž je Ovidius klassickým a při tom svrchovaně moderním představitelem. Nechtěl bych J. Burešovi vytýkati, že začal svou činnost překladem básní, jež jsou a budou vyhledávány spíše pro lacinou výrazu a té neb oné situace, než pro své nesporné umělecké kvality a neobyčejnou psychologickou znalost člověka v jeho nejintimnějších okamžicích. Přesto však jsem jaksi rád, že se tato přílišná specialisace překladatelova vyčerpáním předmětu bez násilí ukončí a že se obrátí k látkám kladnějšího obsahu. Přeložil-li nám na př. *Metamorfózy*, ne pochybuji, že si tím zajistí vděk i těch, kteří se pro jeho dosavadní jednostrannost nedovedli rozehráti.

J. L.

Eos, známý orgán Polské spol. filologické, začal r. 1925 opět pravidelně vycházeti. Toho roku vyšly dva svazky, roč. XXVII (1924) a XXVIII (1925). Z bohatého jejich obsahu upozorňujeme zde na některé články. A roč. XXVII dokazuje R. Ganszyniec (*Aristoteles quid de tragoediae comoediaeque primordiis docuerit* 1—11), že Aristoteles došel pouhou abstrakcí k závěru, že tragoedie vznikla z bakchických dithyrambů; o skutečných počátcích tragoedie i komedie nevěděl nic bezpečného. R. Schächterová (13—18) zkoumá názory Filodemovy o hranicích prosy a poesie; místa Filodemova, jež probírá, jsou důležitá pro Sofrona. Arth. Rapaport (19—25) podává hlavní příspěvek pro datování Xenofontových *Hellenik* na konec jeho života a soudí, že xenofontovská *Apologie* byla koncipována současně se IV. kn. *Apomnemoneumat*. Guł. Barbasz tu má textově kritické příspěvky k básni *Aegritudo Perdiccae* (29—39). Vinc. Śmiatek zkoumá obsah, díky a dobu Ignatiova dopisu k Římanům (41—57). Th. Zieliński (*De Sophoclis fabula ignota* 59—73) se snaží vindikovati pro Sofokleova drama *Neoptolemos* a uvésti je v trilogické spojení se *Skýtany* a *Polyxenou*. Fr. Smolka zkoumá popisy osob na egyptských papyrech (74—88). Velmi důležitý je článek St. Przeworského *Les problèmes mycéniens et les textes hittites* (89—97), obsahující pěkný výklad o Forrerových identifikacích řeckých panovníků doby mykenské s osobami v textech hittitských; v roč. XXVIII (1—13) autor pokračuje a podává historické závěry. Dále St. Seliga líčí Cicerona na soudě, jak napadal svědky (101—109), Ign. Wieniewski zkoumá, jakým způsobem Homer ohlašuje budoucí události (113—133) a M. Auerbach v obsáhném článku (135—163) probírá užívání média u Dionysia Halikarnaského. — Roč. XXVIII jest obsažnější. Ch. Rosenthal uveřejňuje tu několik kapitol z chystaného pojednání *«Aristophanes und das Volksmärchen»*; ukazuje v nich, jak jsou ptáci u Aristofana líčení podle představ lidových (13—24). M. St. Popławski objasňuje, jak je věštění spíato s magií (25—36). Th. Zieliński (*De Aiakis Locrensis fabula* Sophoclea 37—49) v článku methodicky velmi zajímavém, ale věcně nepřesvědčujícím pátrá po obsahu Sofokleovy tragoedie o Aiantovi, synu Oileovu, již ztotožňuje s Aichmalotidami téhož autora. Sev. Hammer (51—77) ukazuje, jak umně vkládal Apuleius novellistické vložky do svého románu *Metamorfózy* a pokud byl v nich původní. St. Srebrny se zabývá osobou Theogenovou, jemuž se častěji vysmívá Aristofanes (79—86). Br. Czajkowski pátrá po formách rozmanitých trojic osob nebo věcí u Herodota (87—103). Nic. Strlicin pojednává o řeckých zvířech

ve stylu Apuleiových *Metamorfos* (105—124). *Wit. Klinger* zkoumá, co to byl t. zv. chléb zdraví u Řeků a jeho obměny u národů novověkých (124—134). *St. Pilch* sbledává stopy vlivu Tacitova u Poláků ve stol. XV—XVII. Recensím jest věnováno v tomto ročníku přes 60 stran; jsou tu podrobeny kritice zvl. tyto knihy: Jensen, *Philodemos über die Gedichte V. Buch*; Dielsovo vydání *Lucretia*; Glotz, *La civilisation égéenne*; Maas, *Griechische Metrik*; Wackernagel, *Vorlesungen über Syntax*; Dörpfeld-Rüter, *Die Heimkehr des Odysseus*. Jsou to recense většinou velmi obsáhlé a pro posuzovaná díla závažné. Obsáhlý jest i polský posudek české práce: K. Titze *Zlomků Kasselských*; pro zajímavost uvádíme jeho závěr: »Praca p. Titza jest jedną z najciekawszych i najważniejszych, jakie się w ostatniej dobie pojawiły na polu romanistyki. Od czasu artykułów Foerстера i jego polemiki z Stalzerem w sprawie romańskiego charakteru Gloss z Reichenau, nie zdarzyło nam się czytać nic równie gruntownego i przekonującego w zakresie badań nad najstarszemi pomnikami romańskimi. Jest owa praca, nie w zamierzeniu autora, lecz w swoich wynikach, świetną obroną samych podstaw filologii romańskiej, takiej, jak ją pojmował jej wielki założyciel Diez.« — Svazek jest zakončen články o Kaz. Morawském a Petrovi Bieńkowském, jejichž smrt před rokem těžce postihla polskou vědu. *F. S.*

K hojným spisům a pojednáním o Feidiovi z posledních let přibyla kniha loni zesnulého profesora lyonské university H. Lechata: *Phidias et la sculpture grecque au Ve siècle* (Paříž 1924, E. Boccard, za 40 fr.). V studii této, jež je novým vydáním známého jeho díla, právem zasazuje Feidiu jako ústřední článek do vývoje umění sochařského V. století. Jen tak vynikne originalita a velikost jeho genia. Velkoryse charakterisuje kolektivní úsilí umělců do polovice V. století o dosažení athletického ideálu, v němž proud ionský a dorský se spojují na privilegované půdě attické. náležitě postihuje individualitu Polykleitovu, Pythagorovu, Myronovu, mluví o štítech aiginských a olympijských, jež přepisuje neznámému umělci, neboť nevěří zprávě Pausanově — vhodný by zde byl aspoň náčrt těchto soch; vřelě se zmiňuje o činnosti Periklově a plné chvály je ocenění díla Feidia, »stratega athenského umění«. Podává jeho životní dílo, jak je známo z literatury a vybledlých kopií; při tom zdůrazňuje, že sochařská i dekorativní plastika Parthenonu jako celek je plodem ducha Feidiova a soudí, že štít východní byl hotov před r. 438, západní pak že dokončili žáci podle jeho modelů. Dále probírá činnost jeho epigonů, krácejících v šlépějích velkého mistra. I na Polykleitově *Diadumenu* nalézá vliv Feidiův. Výklad, podaný na 192 str., svědčí o jemném porozumění; není ani minuciosní ani povrchní, nezabíhá do podrobností, nechce býti vyčerpávající, avšak bystře a výstižně líčí to, co je charakteristické pro vývoj a individualitu umělcovu. Při tom chápeme i celou atmosféru s pozadím historickým a politickým. K názornosti přispívá vhodný výběr 54 zdatilých ilustrací. *G. H.*

Pro ty, kdož se zabývají papyrologií, napsal berlínský papyrolog *W. Schubart* stručnou knížku »Die Papyri als Zeugen der antiken Kultur« (nákł. Walter de Gruyter & Co. v Berlíně 1925, str. 88, 5 obr.), která — jak naznačuje podtitul — má býti zároveň průvodcem výstavou papyrů nového musea berlínského, již uspořádal neúnavný konservátor H. Ibscher. Knížka má 21 krátkých kapitol, z nichž prvních 9 pojednává všeobecně o papyru jako psacím materiálu a o životě v Egyptě od dob faraonských až po epochu byzantsko-arabskou. Další kapitoly podávají obsahy a částečně i překlady některých vybraných papyrů orientálních a řeckých vedle několika latinských, jež jsou vesměs v museu berlínském. Z orientálních textů jsou zastoupeny hlavně papyry hieroglyfické, hieratické, demotické a koptické, jakož i aramejské z kolonie židovské v Elefantině ze zač. V. stol. př. Kr.

kteří se týkají zboření židovského chrámu elefantinského. Jen letmo se zmiňuje autor o papyrech arabských, syrských a aithiopských. Čtyři kapitoly (16.—19.) věnovány jsou řeckým textům na papyrech, a to textům literárním a potom z jednotlivých dob, ptolemajské, římské a byzantské. Ani ostraka nescházejí. Část knížečky, která je věnována textům na papyrech, psána je ve formě výstavního katalogu. Vzorem mohl být Schubartovi »Führer durch die Ausstellung Papyrus Erzherzog Rainer« (sestavili Karabacek, Krall a Wessely r. 1902 a 1904). Spojením textů orientálních a řeckých chtěl Schubart ukázati souvislost kulturního života v Egyptě za všech dob. Na konci připojen také seznam hlavních příruček pro dějiny Egypta a pro studium papyrů (str. 85 n.). Knížka tato má snad nahraditi rozebranou příručku Ermanovu a Krehsovu »Aus den Papyrus der kgl. Museen« (Berlín 1899), s níž se z velké části kryje, zvláště v oddílu o textech hieroglyfických a hieratických.

J. R. L.

Pro poznání poesie doby alexandrijské přinesly objevy posledních let hojnost nového materiálu, který však byl rozptýlen po publikacích papyrologických, epigrafických a j. Byla to tedy šťastná myšlenka, podati soubor zlomků dávno známých se zlomky novými aspoň pro starší dobu hellenistickou (323—146 př. Kr.). Uskutečnil ji anglický filolog J. U. Powell v díle *Collectanea Alexandrina*, vypočteném na 2 svazky. První z nich již vyšel (v Oxfordě 1925, Clarendon Press. XX a 264 str. za 36 sh.). Dílo je prakticky uspořádáno; jsou tu zlomky epiků, elegiků, lyriků a etiků, k tomu v dodatcích ještě některé příspěvky hlavně k staré Kinkelově sbírce řeckých epiků. Každý zlomek opatřen je hojnými poznámkami latinskými, na konec přidány pečlivé rejstříky. Druhý svazek bude obsahovati řecké epigrammatiky. Bohužel značná cena bude na závadu většímu rozšíření knihy.

A. S.

O řecké poesii doby hellenistické vydal nedávno drobnou knížku lyonský professor Ph. E. Legrand pod názvem *La poésie alexandrine*, v Paříži u Payota 1924, 168 str. za 5 fr. Je to 46. číslo sbírky »Collection Payot«, která si všímá bedlivě antické kultury, zejména řecké. Spis. zpracoval již dříve v četných článcích různá témata z tohoto oboru; v této knížce jde mu především o vylíčení literárních proudů a ideí doby hellenistické, jež zachycuje s porozuměním a podrobnou znalostí. Marné by tu však čtenář hledal životopisů jednotlivých básníků, obsáhlého výkladu o literární činnosti každého z nich a zejména o vědeckých sporech, které se k nim pojí. Dosti četné ukázky z básní podány jsou většinou ve francouzském překladě, jen několik jich je v originále. V celku možno knížku doporučiti.

A. S.

Článek N. Deratania »De minorum declamationum auctore« v Rev. de phil. XLIX. 1925, str. 101—117 hájí proti běžnému mínění (Schanzovu, Becherovu, Trabandtovu) autorství Quintilianova v menších deklamacích. Ukazuje, že některé zvláštní vazby, nová slova a rčení, jež se v deklamacích těch vyskytují, jsou jednak běžná v době Quintilianově, jednak jich užívá jenom Quintilian ve své *Institutio*. Rozdíly mezi řečí v *Inst. or.* a řečí deklamací vysvětluje rozdílným obsahem obou děl i rozdílným stupněm péče při jejich vydávání. Námitku, že deklamace obsahují mnoho temat vzdálených skutečnosti, odbývá Derataní poukazem, že i v *Inst. or.* se podobná témata vyskytují. Naproti tomu uznává, že Quintilian se nezmínil o deklamacích v *Inst. or.*, že jich tedy ani sám nenapsal, ani sám nevydal. Proto se domnívá, že žáci Quintilianovi bez jeho vědomí vydali pro svou potřebu sbírku deklamací, jež konal. Tím lze vysvětliti, že sloh deklamací kolísá, že spisovatel se často opakuje. Celkem není v článku mnoho nového. Jsou tu z velké části názory, jež tlumočili již před Derataním obháje autorství Quintilianova C. Ritter (*Die Quintil. Deklam.* 1881)

a Fr. Leo (*Quintilians kleine Deklamationen* 1912). Deratani se snaží oba dosavadní protichůdné názory překlenouti kompromisem. *B. K.*

Senekovu *Apocolocyntosi* vydal nejnověji *Otto Rossbach* ve sbírce *Kleine Texte* (Bonn 1926). Je to vydání cenné, neboť se zákládá na novém srovnání rukopisném, zvláště podává všechna čtení rukopisu S (*Sangallenis*), jež *Rossbach* r. 1923 sám srovnal. Jest zajímavé, jaká pozornost se tomuto dílku v poslední době věnuje: nehledíc k dílu *Weinreichovu*, o němž jsme referovali v *L. F.* 52, 165 a nn., je to v několika letech — po *Marxovi* (*Karlsruhe* 1922) a *Sidgwickovi* (*Oxford* 1925) — již třetí samostatné vydání této satiry. Bylo by dobré číst aspoň ukázky z *Apocolocyntose* i u nás ve škole při četbě *Tacita*. Učinil jsem s ní dobrou zkušenost jako s domácí četbou. *F. S.*

Polští linguisté založili si loni *Polskie Towarzystwo językoznawcze*, jehož účelem je usilovati o rozvoj jazykovědy obecné v Polsku. První valné roční shromáždění bylo v květnu minulého roku; usneseno na něm vydávati jazykovědecký časopis, jenž by především informoval o rušné nyní činnosti v tomto oboru; dosud, pokud známo, plán tento uskutečněn nebyl. Vedle schůze administrativní konala se schůze vědecká, v níž přednášeli *W. Porzeziński* a *J. Rozwadowski*; tento referoval o poradách týkajících se jednotné tonetické transkripce rozmanitých jazyků, jež se konaly za účasti dvanacti linguistů (pěti Skandinávců, tří Němců, jednoho Angličana, Francouze, Hollandana a Poláka) v Kodani.

Po delší přestávce (*I.* svazek vyšel ve dvou číslech r. 1915 — v. *LF.* 43, 1916, 304 — a 1918) začal opět vycházeti *Rocznik orientalistyczny* (tom II, 1919—1924, *Lwów* 1925, str. VIII a 340). Vydává jej nyní jakožto svůj orgán založené r. 1922 *Polskie Towarzystwo orientalistyczne*, o němž je tu také zpráva na str. 336—338. Sídlem této společnosti je *Lvov*, kde má se při universitě soustřediti a všestranně vybudovati studium orientalistické. Vedle *Rocznika* začalo *Towarzystwo* vydávat sbírku populárně-naučných knížek o orientě (*Biblioteka Wschodnia*); první její svazek obsahuje spisek polského turkologa *T. Kowalského* o poválečném *Turecku* (*Tureja powojenna*, *Lwów* 1925), v druhém má býti překlad vybraných epických básní *Ašvaghošových* od *lvovského* sanskritisty *A. Gawronského*. Nový svazek *Rocznika* obsahuje vedle 21 článků, obírajících se rozmanitými otázkami orientalistickými v nejširším smyslu toho slova a psaných dílem polsky, dílem francouzsky, anglicky nebo německy (z článků psaných polsky podána jsou na konci knihy francouzská résumé), také několik posudků a »kroniku«, mající informovati o aktualitách do rámce tohoto časopisu náležejících; v příštích svazcích má býti také bibliografie polských prací o Orientě. Z článků upozornili bychom na čl. *Rozwadowského* »*Don-Tanais et les Cimmériens*« (str. 142—144), jehož trest známa je již ze *Sprawozdań Akademii* 1923 (v. *LF.* 52, 1925, 376), na tři články *Śmieszkovy*, týkající se *Hettitů* (*Protohettitů*). — v prvním z nich je pokus o vyjasnění poměru mezi ř. *ḫaṣṣā* a lat. *lōrica*, o výklad ř. *ḫaṣṣā* = chald. *patura* »město« a j. — a na čl. *Kuryłowiczův* o některých slovech románských východního původu (str. 251—259).

Delší dobu již připravovaný a očekávaný (zvláštní otisky některých článků mají datum 1923!, v. *LF.* 52, 1925, 376 n.) desátý svazek časopisu »*Prace filologiczne*« konečně letos vyšel (*Warszawa*, 1926, str. IV a 446) redakcí *J. Baudouina de Courtenay*, *A. A. Kryńskiego*, *Z. Łempického*, *W. Porzezińskiego* a *St. Szobera*. Proti dřívějším svazkům má býti nadále program tohoto časopisu rozšířen — bude přinášeti vedle prací z filologie polské a slovanské, jež přirozeným během věcí budou patrně vždy v převaze, také práce týkající se jazyků ostatních a ovšem také jazykovědy obecné. V tomto svazku jsou ta-

kové články dva, Beunni pojednává o polské transkripci angličtiny a G. Kuryłowicz francouzsky podává několik etymologií románských; kromě toho Otrębského »Przyczynki etymologiczne« vedle výkladu pol. *dziś, tydzień* obírají se latinským *peior, pessimus* a *necerim* (= *nec eam*). Ostatní články, kromě Gaertnerovy rozpravy o stylisice (Stylislyka jako metoda individualizující v badáních jazykových), týkají se jazykovědy slovanské. Nejdelší z nich je W. Doroszewského studie »O znaczeniu dokonanym osnów czasownikowych (słownych) w języku polskim« (str. 192—309). W. Porzeziński, přehlížeje, jaké stanovisko zaujaly v té či oné věci Łoś a Lehr-Spławiński ve svých mluvnicích jaz c. slovanského, pojednává o některých sporných otázkách slovanské mluvnice (str. 141—182). Jinak budí ještě zaznamenaný Vydrův článek o české dialektologii (str. 357—374). V rubrice »Rozbory i sprawozdania« podávají Kryński a Szober vítaný přehled polských prací jazykozpytných z let 1915—1925 (str. 383—430). Jest si jen přát, aby nyní v nových poměrech starý tento časopis (začal vycházet r. 1884) vycházel ve lhůtách pravidelných a zejména kratších než to bývalo dříve.

Indogermanisches Jahrbuch v 10. svém svazku (Jahrgang 1924/1925. Berlin-Leipzig 1926. Str. 502) má úvodní článek o zvukové analýsě od F. Karga (Die Schallanalyse. Eine historische Betrachtung. Str. 1—16), jenž velmi pěkně informuje o vývoji, dosavadních výsledcích a vyhlídkách tohoto způsobu zkoumání, representovaného především Sieversem, ale nacházejícího již i jiné pěstitele. Bibliografie, týkající se let 1921 a 1923, obsahuje tentokrát již také Ginnekenovu bibliografii všeobecné jazykovědy, jež ve dvou posledních svazcích chyběla (posledně byla ve sv. 6., podávajícím bibliografii za r. 1917)—vynechaná léta bohužel nejsou doplněna. V oddílu zpráv osobních a vědeckých jsou posmrtné vzpomínky na W. Streitberga, F. Bechtela A. Walda (s jeho vlastní autobiografií), A. Kaegiho a K. Bügu (zvláště zajímavá), dále zpráva o jednáních indogermánské sekce na 57. sjezdu, německých filologů v Erlangen v září a říjnu 1925 se stručným obsahem výkladů tam přednesených, a o založení linguistické společnosti americké (The Linguistic Society of America), jež začala vydávat sbírku jazykozpytných monografií (Language Monographs) redakcí G. M. Bollinga. Je tu také zpráva o Thesauru linguae latinae za r. 1924—1925; je mnohem nadějnější než zpráva za rok minulý (v. LF. 52, 1925, 191), podnik je pro nejbližší dobu hmotně zabezpečen.

Časopis Indogermanische Forschungen svazkem 44. přijal podtitul »Zeitschrift für Indogermanistik und allgemeine Sprachwissenschaft«, čímž noví redaktoři (v. LF. 53, 192) ukazují, že hodlají vésti časopis tak, aby obecná jazykověda ve shodě s novějšími tendencemi v badání jazykozpytném větší měrou byla v něm pěstována než dosud, jak to podrobněji redaktoři vykládají také v úvodním slově připojeném k prvnímu sešitu za jejich redakce vydanému. I jinak provedeny v rázu časopisu některé změny: Anzeiger für indogermanische Sprach- und Altertumskunde nebude dále vydáván a proto bude časopis sám přinášeti v každém sešitě vedle článků také posudky, čehož dříve nebylo. Kromě těchto dvou rubrik zavádějí se ještě další dvě nové, mající sloužiti bližšímu styku jednotlivých spolupracovníků a členůů mezi sebou; v jedné z nich je redakce ochotna uveřejňovati dotazy vědeckých pracovníků ve věcech právě je zaměstnávajících (Sprachwissenschaftlicher Fragekasten) a druhá (Mitteilungen) má sloužiti zprostředkování výměny publikací těžko dostupných tím, že budou se v ní moci přihlašovati ti, kteří o zaslání těch nebo oněch publikací stojí.

Také Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung zahajuje nový svazek (54.) u příležitosti změny v redakci — za odstupujícího R. Trautmanna nastupuje mnichovský sanskritista H. Oertel — programatickým ohlášením. Osobou nového redaktora chce časopis

znovu sblížití srovnávací jazykovědu s indologií k společné práci; chce i nadále popřávat místa vedle prací obecnějších i pracím speciálním, týkajícím se jednotlivých jazyků, ježto z poznávání jednotlivých členů jazykové skupiny získává i poznávání celé skupiny, vedle studií o jazycích indoevropských, jejichž historie ovšem je především v programu časopisu, bude také věnovat pozornost obecným otázkám jazykového dění. Bude také přinášeti recenze o nových pracích jazykovědeckých, což u toho časopisu dosud nebývalo.

Vycházeti začal nový srovnávací slovník jazyků indoevropských, jež chystal zesnulý A. Walde; vydává jej z jeho pozůstalosti berlínský keltista J. Pokorný, jenž také přehlédl a zdokonalil keltskou část slovníka. Podle sdělení vydavatelova zanechal Walde větší část tohoto díla, uspořádaného podle kořenů a v abecedním pořádku abecedy staroindické, úplně vypracovánu a k tisku připravenou. Nejvíce doplňků a úprav vyžadoval díl první, a proto zahájeno vydání svazkem druhým, jehož první sešit, obsahující kořeny počínající se retnicemi, právě vyšel (Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen. II. Band, 1. Lieferung. Berlin-Leipzig 1926, Walter de Gruyter u. Co. Str. 218 lex. formátu. Za 12 M.). Svazek první má začít vycházet koncem tohoto roku. Je jistě všeho uznání hodna péče, jež se tu věnuje uveřejnění literárního odkazu zesnulého etymologa.

Druhé vydání *Schraderova* díla *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde* (v LF. 52, 1925, 383) bylo ve své textové části právě vyšlým čtvrtým sešitem druhého svazku (str. 427—712) dokončeno. Vyjde ještě jeden sešit, jenž obsahovati bude rejstřík k celému dílu; tímto rejstříkem, jehož vydání první nemělo, značně dílo i při svém abecedním uspořádání získá, jeho bohatý a různorodý materiál stane se tak mnohem přístupnějším.

Jakožto třetí svazek sbírky »Baltische Bibliothek«, jež tvoří páté oddělení Hirtovy a Streithergovy sbírky »Indogermanische Bibliothek« (v. LF. 50, 1923, 286), začal vycházeti nový slovník litevsko-německý, jež ve spojení s dvěma docenty litevské university v Kovně, A. Sennem a Fr. Brenderem, sestavil známý linguista Mar. Niedermann (Wörterbuch der litauischen Schriftsprache. Litauisch-Deutsch). Slovník tento, připsaný »otci litevské spisovné mluvy«, jak jej vydavatelé nazývají, J. Jablonskému, má vyjít asi ve 12 čtyřřadových sešitech (sešit v subskripci za 1.50 Mk); první právě vyšlý sešit sáhá až k heslu *atvėsti*, a na třech stránkách jeho obálky poučují autoři o cílech, jež si vytkli, o uspořádání a zařízení slovníka, jakož i o tom, jak si rozdělili mezi sebou práci: sbírání materiálu účastnili se všichni tři stejně, redakci definitivního zpracování převzal Niedermann, akcentuaci obstaral Senn, Brender pak zpracoval zejména odbornou terminologii; ale všichni tři zveřidovali rukopis a stejnou měrou odpovídají za celek.

Pěkně vykládá o starém jazyce církevně-slovanském St. Kulbakín v čl. O jazyku Црпиза и Методија (zvl. otisk z čas. »Браство« XX. Беград 1925. Str. 13). Poučuje populárně o vlasti eklez. jazyka (tu by si bylo přáti určitější formulace výkladu o poměru stsl. jazyka k jazykovému celku bulharskému), o jeho významu pro poznání minulosti slovanských jazyků a o jeho dějinném úkolu, zvláště ovšem o jeho vlivu v dějinách srbské církve a vzdělanosti. J. K.

Nový příspěvek k výkladu Kijevských listů podal N. van Wijk v článku »Kilka uwag o pochodzeniu mszału Kijowskiego« (zvl. otisk z »Księgi pamiątkowej ku czci Oswalda Balzera«, Lwów 1925, str. 7, text 3 strany). Na rozdíl od svého staršího názoru, jímž se shodoval s Kulbakínovou hypotézou, že Kijevské listy náleží přechodnému nářečí záp.-slov.-bulharskému (srv. RS. 8, 1918, 190), vidí autor nyní v jazyce Kijevských listů dobu poměrů, které se naskytují na př. v sloven-

ských textech 15.—17. stol. a v spisovném jazyce Rusů podkarpatských, kdež použito jako jazyka literárního sice dialektu jiného (českého, velkoruského), ale v němž jsou důsledně provedeny i některé znaky nářečí domácích. Podobně jsou Kijevské listy psány Čechem, ale jazykem ecksl.; opisovatel podlehl v několika případech ($c < t$), kt , $z < dz < dj$, $šč < stj$, sk , $-em$ v instr. sg. kmenů na $-o$; tyto znaky jsou v památce konsekventně) vlivu svého vlastního nářečí. Literatura o Kijevských listech rozmohla se v posledních letech měrou nemalou; bylo by dobře, aby byla kriticky zhodnocena a srovnána. J. K.

Polští slavisté oslavují letos čtyřicetiletí vědecké práce krakovského profesora Jana Łoše, jenž zahájil r. 1886 literární svou činnost dvěma příspěvky z polské dialektologie a dovršiti ji hodlá historickou mluvnici polskou, z níž vyšly již dva díly (v. LF. 49, 1822, 160 a 52, 1925, 319), a staropolským slovníkem. Prvním toho projevem je brožura W. Taszyckiego (Jan Łoś w czterdziestolecie pracy naukowej. Kraków 1926. Str. 35), vydaná Kolem polonistów U. U. J. w Krakowie, v níž vyličen je pěkně vývoj naukové činnosti Łošovy a nastíněn v hlavních, ale určitých rysích vědecký jeho profil; ke konci podán podrobný soupis Łošových prací.

O poměru staropolského překladu biblického k biblími staročeským pojednává v nevelkém (11 str.) článku Jan Janów (Česka biblíja Zábłackiego i polska biblíja Królowej Zofji) v 6. sešitě letošního ročníku polské revue *Przewodnik bibliograficzny*. Vychází od článku prof. Polívky v Sborn. filolog. 6, 1917, 1—39 a ukazuje, že i v těch částech, jež srovnával prof. Polívka, se staropolská bible do značné míry shoduje se zněním staročeské bible Zábłackého, jež podle autora náleží také k první redakci staročeských překladů biblických a zejména je blízká biblí Olomúcké; aby blízký poměr těchto dvou staročes. biblí ukázal, otiskuje autor delší výňatek z bible Zábłackého, k němuž připojuje i zmenšený snímek jedné stránky z tohoto kodexu. Autor chystá podrobný výklad o poměru bible staropolské k staročeské biblí Zábłackého.

Vydávání velkého dolnoluzického slovníka Mukova, jehož prvních 62 archů (992 str.) jakožto první (ovšem neúplný, končil uprosřed hesla *narski*) svazek vydala petrohradská Akademie věd r. 1921, převzala nyní Česká akademie věd a umění. Dokončena byla hesla počínající se literou *n* (str. 993—1064), čímž doplněna scházející část prvního svazku, připojena autorova předmluva (str. V—IX), v níž vykládá o postupu a rázu svého slovníka, a úvod (str. XI—XVI) s několika poznámkami pravopisnými a gramatickými — vše lužický a německy — a se seznamem zkratk (str. XVII—XXIII), takže nyní první svazek záslužného tohoto díla je odevzdán veřejnosti ve formě definitivní (Słownik dolnoserbsteje řeči a jeje narěcow [také česky, německy a rusky]. I. A—N. Nákladem Ruské akademie věd a České akademie věd a umění. Petrohrad 1911—1915, Praha 1926. Str. XXIV + [2] + 1064).

Ve 2. svazku ročenky, již vydává filosofická fakulta německé university pražské (Jahrbuch der philosophischen Fakultät der Deutschen Universität in Prag. Dekanatsjahr 1921—1925. II. Jahrgang. Prag. 1926. Str. 92), uveřejněny jsou krátké obsahy doktorských disertací předložených a approbovaných ve škol. roce 1924—1925. Pět z nich se týká slovanské filologie; tematy českými se obíraly dvě: jedna z nich pojednává o sociálním učení Chelčického (Schubert Fr., Die sozialen Lehren Peter Chelčickýs, str. 85—87), druhá o osobních jménech u Kosmy (Zasche R., Die Personennamen bei Kosmas, str. 87—89); jména tato, česká i cizí, jsou na konci uveřejněného resumé všecka otiskována. Dissertace H. Hackela *Prager Hausnamen* vyjde tiskem celá, proto je v ročence jen prostě bez obsahu registrována.

(Odpověď k recenzi disertace V. Pražáka Májový sen.)

Poznámka, podepsaná značkou O. H., dotýká se rigorosní komise bratislavské filosofické fakulty university Komenského (prof. J. Hanuš a M. Weingarta) výtkou, jak mohla připustiti za doktorskou disertaci práci psanou tak »triviálně«; praví, že je v ní »čeština, nic se nepovznášející nad průměrnou češtinu denního listu«, a vyslovuje podivení, že mohla býti otištěna ve Sborníku téže fakulty v této formě, ač »dříve, než byla tištěna, prošla několikeryma rukama«. Autor poznámky nazývá to »špatným znamením doby«.

Z úsudku tohoto v časopise nad jiné povoláném by vyplývalo, že disertace V. Pražáka jenom nedopatřením »proklouzla« rukama příliš shovívavých komisarů a že jest to práce příkladně špatná. Pak ovšem v divném světle se oclíjají vedle zmíněné komise dále též autoři, kteří posuzovali tutéž práci před panem O. H. (práce vyšla r. 1924), t. j. univerzitní profesori pp. A. Kraus, J. Máchal, A. Novák, J. Polívka, kteří k ní zaujali velmi příznivé stanovisko; na př. A. Novák v ČČH. 1924 ji pokládá za »metodicky nejlepší práci poslední doby« z oboru starší české literatury a J. Polívka v dopise autorovi před otištěním jejím zasláném doporučuje, aby ji předložil České Akademii k otištění »pro hojně důležité výsledky«. Je to zajisté pro jmenované odborníky případ nemilý, jsou-li jejich posudky v takovém odporu s názorem autora poznámky tu citované. Jeho příkrý odsudek této disertace zůstává ojedinelý, jsa ostře vyhrazen právě proti členům rigorosní komise a proti redaktoru Sborníku prof. Weingartovi, který práci tu přijal k otištění. Vzniká tu dojem, že autor poznámky O. H. (zajisté bezděky!) spíše volal tyto pány k odpovědnosti, nežli měl na mysli vystihnouti vědeckou kvalitu disertace samé. Je to tím nápadnější, že Listy filologické slavistickým pracím uveřejněným ve Sborníku bratislavském nevěnovaly — vyjímajíc odsouzenou disertaci Pražákovu — dosud vůbec pozornosti, ač v něm vyšlo již od roku 1922 na čtyřicet prací většinou do oboru toho spadajících.

Jest dále připomenouti, že práce, o kterou tu jde, není doktorská disertace v původní formě, nýbrž že je to studie, na základě disertace nově zpracovaná: To je na titulním listě výslovně poznamenáno, to však pan O. H. přehlíží.

K meritu recenze samé třeba uvést ještě toto: zmíněný posudek je školským dokladem nesprávného způsobu recensování vědeckých prací v odborném časopise; připomíná metodu oprav středoškolských úloh z češtiny, kde se celá recensní činnost některých profesorů vyčerpává výčtem nalezených pravopisných chyb, a jenom pravopisné a mluvnické chyby rozhodují při oceňování práce, kdežto na její eventuelní kvality jiné se vůbec nehledí. V případě našem je to tím pozoruhodnější, že p. Petřira, asistent slovanckého semináře filosofické fakulty university Karlovy v Praze, neobeznámený předtím blíže s tématem předmětu jím recensovaného, stěží dovedl vystihnouti obsah práce, tím méně oddělití věci důležité od podřadných a již známých, anebo alespoň z francouzského resumé vyčísti, co tu bylo podáno nového a důležitého. Z celé tedy recenze p. Petřirovy, v níž věcná stránka práce je z posudku vyňata,¹ vyniká nad míru jen její posouzení jazykové, čemuž zase je věnována péče mimořádná; ale tento jazykový posudek nikterak se nezabývá tím, co je v disertaci podáno o jazykovém rázu samého

¹ Jediný soud p. Petřirův v jeho recenzi, že »lze odstranit nesrovnalost mezi datováním úzení *ie* = *i*, jak je uvádí Gebauer v Historické mluvnici, a mezi stavem jevícím se po této stránce v našem rukopise«, pouze posunutím datace »napsání sborníku až do prvých let po r. 1500«, je nepromyšlen a ukazuje jen povrchní přehlédnutí anebo nepochopení všeho toho, co k dataci této k roku tomu je v práci uvedeno.

rukopisného Sborníku, ačkoli v časopise filologickém by to bylo jistě na místě. A právě toto jednostranné mluvnické a pravopisné posouzení je zdůrazněno ještě poznámkou p. O. H., vybrocenou proti komisi a redakci. V této souvislosti a se zřetelem k příkrostiti a cili poznámky O. H. vzniká dojem, že je pro ni byla recenze p. Petírova psána. *Vilém Pražák.*

Odpověď p. dra V. Pražáka obrací se předně a především proti mé poznámce, již jsem připojil k referátu o jeho studii »Neuberkův sborník a Májový sen« v těchto Listech na str. 59 a n. Odpověď tato nezabývá se vůbec tím, co jsem napsal, nýbrž zkoumá, proč, zač, nač jsem to psal. Připisuje mi tvrzení, jichž v mé poznámce vůbec není (přímo ani nepřímě) a podkládá jí cíle, jichž nemá. Nenapsal jsem, že je práce p. dra V. Pražáka psána triviálně, ale napsal o jednom obratu, že je triviální; nikde jsem nevyslovil výtku, jak mohla být práce tato připuštěna za doktorskou dissertaci; nikde jsem nevyslovil podivení, že mohla být práce tato otištěna ve Sborníku filosofické fakulty bratislavské (ačkoliv bych se nerozpákoval podivení to vyslovit, neboť kde máme požadovat správnou češtinu; o níž stále tolik usilujeme, ne-li v publikacích universitních?), a nevím, z kterých vět mé poznámky by mohlo vyplývat, že »dissertace V. Pražáka jenom nedopatřením »proklouzla« rukama příliš shovívavých komisařů a že jest to práce příkladně špatná« — to nemůže z mé poznámky už proto vyplývat, že mluvím jen o špatné češtině práce (a ta je příkladně špatná), ale nijak se nedotýká práce po stránce jejího obsahu: p. dr. V. Pražák vůbec mluví v své odpovědi o mém posuzování jeho práce, ačkoliv já jsem posuzoval jen její jazykovou stránku. A proto také jen jím je zkonstruován fatální rozpor mezi mým »názorem« o práci p. dra V. Pražáka a posudky jiných posuzovatelů, »kteří k ní zaujali velmi příznivé stanovisko: není ani nemůže být rozporu mezi mým odmítavým posudkem jazykové stránky práce páně Pražákovy a uznalými posudky jejího obsahu; neocítají se tedy na štěstí oni posuzovatelé (a ovšem ani já) v nemilé situaci, v níž je vidí p. dr. V. Pražák, a není to pro jmenované odborníky nijak případ nemilý, poněvadž oni chválí něco jiného a něco jiného já haním. A právě proto, že kritika dosud shovívavě mlčela k této slabé stránce práce p. dra Pražáka, napsal jsem, že by se tak chatrná čeština neměla promíjeti doktorským dissertacím — vzděl vytyká se druhdy (a právem) i dennímu tisku.

P. dr. V. Pražák ovšem si patrně nemůže srovnat v hlavě, že by se někdo mohl tak rozhořčovati nad takovou nešetnrostí k spisovnému jazyku, jaká se jeví v jeho práci, a dohaduje se proto, že má poznámka míří vlastně jinam. To je naprosto nepodařená kombinace. Můj »příkrý odsudek« (nikoliv ovšem dissertace, jak praví p. dr. Pražák, nýbrž jen její češtiny) není zahrocen proti nikomu; nikdo, kdo nemá zkalen úsudek nijakou inspirací, nemůže vidět v té poznámce nic jiného, než co v ní je, — výtku autorovi, že tak nešetně nakládá se svou mateřštinou. Nikoho nevolám k zodpovědnosti (ani úmyslně ani bezděky), k tomu si neosobuji práva, ale mám ovšem právo pozastavit se nad tím, že nezakročil tu redaktor (redaktor je práce také podroben kritice; při tom ovšem je mi zcela lhostejno, je-li redaktorem osoba X nebo Y, což při osobním tonu, jenž dominuje v odpovědi p. dra V. Pražáka, není zbytečně připomenouti), a že tak — mírně řečeno — nepečlivá je forma práce, jež vznikla přepracováním dissertace a je tedy jejím zdokonalením, zlepšením¹ Je-li mou poznámkou dotčena rigorosní komise

¹ Nepřehlédli jsem nikterak, jak myslí p. dr. Pražák, že jeho práce není dissertace v původní formě, nýbrž že je to nové její zpracování, ač na věci se tím nic nemění, je to přece jen přepracovaná dissertace. Ostatně — a je to příznačné — p. dr. Pražák sám mluví ve své odpovědi několikrát (už v jejím nadpise) o své studii jako o dissertaci!

(zase musím z důvodu již naznačeného připomenouti, že se dovídám teprve z odpovědi páně Pražákovy, kdo byli jejími členy, dříve jsem neměl o tom ani tušení), je mi toho líto, ale není to mou vinou, nýbrž vinou doktoranda, jenž přepracovanou dissertací uveřejnil s tolikými jazykovými chybami. Je škoda, že p. dr. Pražák neposlechl daného mu pokynu a nepředložil svou práci k uveřejnění Akademii: pak by byla vyšla ve formě docela jiné a byli bychom ušetřeni neplodných a nechutných těchto rozkladů.

Své dohady vyvrcholuje p. dr. V. Pražák ke konci domněnkou, že referát o jeho práci vůbec byl psán jen pro onu mou poznámku. Nevím opravdu, proč bych k odsouzení češtiny jeho práce potřeboval cizího referátu. Když byl referent o referát, o nějž jde, žádán, neznal jsem vůbec studie páně Pražákovy, nikdy jsem o ní s referentem nemluvil, ani potom ne, když jsem ji přečetl a nedbalou její formou byl trapně překvapen. Uznal jsem za dobré zdůrazniti tento nedostatek práce páně Pražákovy, protože nejde tu snad jen o ojedinělé jednotlivé poklésky proti jazykové správnosti, nýbrž buď o hrubou neznalost spisovného jazyka anebo o velkou nedbalost — jedno i druhé je zjev bolestný; snad pochopí p. dr. V. Pražák mé stanovisko, přečte-li si nyní výstižnou poznámku o tom, jak se u nás zachází se spisovným jazykem, v Prager Presse z 5. října t. r.

S vlastním referátem o své studii není ovšem p. dr. V. Pražák také spokojen: nevystihl prý její význam a mimořádnou péči věnoval její stránce jazykové. O věci té nechci rozhodovat, ale tolik mohu trvám říci, že páně Pražákovo oklassifikování tohoto referátu není spravedlivé: referát zaujímá dvě a půl stránky, na dvou stránkách mluví referent o obsahu studie, kde referuje, myslím, poctivě o tom, co v práci je, a na půl stránce vytýká některé jazykové poklésky. I to je poměrně dost, ale příčinou této mimořádné péče o jazykový výraz, jejíž mimořádnost se stupňuje mou poznámkou, je mimořádná jeho chatrnost. Kdyby to bylo prostě konstatováno, mohlo by se to považovat za paušální odsudek; mělo-li to být odůvodněno, nešlo to jinak než výčtem chyb. Je bohužel u nás stále ještě nutná takováto »metoda oprav středoškolských úloh«, když nositelé vysokoškolských gradů píší tak jako p. dr. V. Pražák.

Referátem, na nějž p. dr. V. Pražák odpovídá, i v tom případě, že nebylo v něm náležité vystiženo, »co tu podáno nového a důležitého«, nebylo p. dr. Pražákovi ukrivděno; proti tomu, co mu bylo vytčeno, neříká ani nemůže říci nic a odpovídá na to podezíráním a dohady o postranních nějakých úmyslech, k nimž ve věci samé nemá nijakého podkladu. I v tom, že ze slavistických prací uveřejněných v bratislavském Sborníku bylo v Listech filol. referováno dosud jen o práci jeho, vidí p. dr. Pražák zvláštní úmysl, kterého ovšem nebylo: nebylo o nich referováno z příčin různých, o některých zejména také proto, že vyžádané a slíbené referáty nebyly redakci dodány; jen tak se stalo, že o práci páně Pražákové bylo referováno nejdříve. Na kritiku své češtiny odpovídá p. dr. Pražák způsobem, o němž jsme se domnívali, že z vědecké polemiky dávno už zmizel; p. dr. Pražák opět se ho ujímá a zdvihá zbraň dávno již odloženou a proto zrezavělou, která sice otravuje, ale nezabíjí. Nalézá-li p. dr. Pražák v svých kombinacích uspokojení, habeat sibi, ale na věci, o níž v mé poznámce šlo — a mně šlo jen o věc —, se tím vším nemění nic.

O. H.

O historickém pozadí Homerovy Illady.

Referuje Ferd. Stiebitz.

I.

Při řešení homerské otázky¹ stále vítězněji proniká názor, že je třeba zpěvy homerské posuzovati především jako výtvary básnické. Vysmívá-li se *Wilamovitz*² rationalistickým vykladačům Illady, že je »prostě dětinské zacházeti s Homerem jako s opravdovým válečným zpravodajem«, má docela pravdu, pokud mluví na výstředky výkladů rationalistických. Nieméně sám uznává,³ že se také musíme tázati po historické události, která dala podnět k vyprávěním o boji u Iliu. Látka a obsah Iliady — to lze míti za jisté — není naveskrz výtvozem básnickým,⁴ jak se domníval na př. *Niese*, *Jebb* a jiní. Bohatýrské národní eposy jiných národů nás poučují, že ve většině pověstí, jež básnicky zpracovávají, lze přes všechny kontaminace, přesuny i skutečné výplody fantasie dokázati historické jádro. Pokud ovšem nemáme jiných bezpečných dokladů, jimiž bychom mohli kontrolovati údaje pověstí, jest ponecháno volné pole nejrozmanitějším dohadům, o nichž druhdy není možno říci ani že jsou správné, ani že správné nejsou. Tak je tomu i s událostmi, jež líčí nebo předpokládá Homérova Ilias.

Jejími pozadím je trojská válka a celý komplex rozmanitých skutečností dějinných, zeměpisných a kulturních, do něhož je trojská válka zasazena. Pro starý věk byla historickou skutečností, novověká kritika však tuto víru podkopala. »V očích moderního badání je to legenda a nic více«, nerozpakoval se napsati *G. Grote*;⁵ byla-li trojská válka, či nebylo li jí, nemůžeme říci. Přišly pak arci výkopy Schliemannovy a Evansovy, ale pochybovačná kritika se nezastavila ani před nimi. Tu byly Mykeny, Troja a Kreta, v jejichž ssutinách nalezeno hojně svědectví pro svět líčený Homerem, a i takoví lidé, kteří nepropadali se Schliemannem na-

¹ O homerské otázce v celém rozsahu nejlépe informuje kniha *E. Drerupa*, *Das Homerproblem in der Gegenwart* (Würzburg 1921). O našem tematě obšírně vykládají zvl. kap. IV.—VII. Srv. mimo to i Drerupův čl. *Trojanischer Krieg* v Roscherově mythol. lexiku. U prací, jimiž se důkladně obírá Drerup, neuvádíme zde zpravidla podrobností, odkazující k němu.

² *Die Ilias und Homer* (Berlín 1920) str. 338.

³ *Die griechische Heldensage* (S. B. der preuss. Ak. d. Wiss. 1925 seš. XVII.) str. 242.

⁴ Srv. i *E. Peroutku* v čl. *Nejstarší dějiny řecké* (L. fil. 41, 1914) str. 312.

⁵ *History of Greece I.* (Londýn 1869) str. 312.

dšení příliš lehkověrnému, přijímali archaeologické objevy za důkaz, že v pověstech o trojské válce jest historické jádro. A přece musíme strážlivě uznati, že ani nepochybné shody archaeologických nálezů s místopisem a kulturou básni homerských nejsou s to dokázati, že trojská válka skutečně byla a že aspoň hlavní postavy Iliady jsou osobnosti historické.

Tento problem se nepodařilo rozřešiti ani badání historicko-mythologickému, a není to nic divného. V epose jednají bozi, heroové a lidé. Hranice mezi tím, co je v nějaké pověsti mythického, co pohádkového, co básníky vymyšleného a co historického, nelze namnoze přesně stanoviti, i když máme zprávy historicky zaručené; tím méně, nemáme-li jich. Proto se názory badatelů tak diametrálně různí. Jedni na př. pokládají Agamemnona za depotencovaného boha, jiní za deifikovaného smrtelníka. Jedněm se zdá, že hrdinové Iliady postrádají vůbec všech známek reality, jiní shledávají, že to jsou postavy tak životné, jak jen mohou osoby skutečné býti. Téměř současně s Grottem, jenž řecký starověk líčil jako »Řecko legendární«, hlásal *E. Curtius*:¹ »Postavy heroů nejsou výtvorem fantasmie, nýbrž jsou v nich ztělesněny události předvěké. Herojské dějiny mají dokumentární obsah; jen co je přiděleno pro systém a chronologii, je libovolné«. Je známo, že zejména historicko-mythologická škola *K. O. Müllera* vynakládala velmi mnoho úsilí na to, aby »vydestillovala« z řeckých mythů historii. *Wilamowitz*, jeden z posledních a důsledných zastánců onoho směru, jest si vědom, že historický podklad pověstí lze získati jen pečlivou a velmi opatrnou kritikou, ale nepochybuje, že je výtěžek větší, než se obyčejně za to má.² Podobně se snaží *Ed. Meyer*³ a jeho škola využití starých řeckých pověstí pro historii. Naproti tomu *J. Beloch*⁴ uznává sice, že řecké epos obsahuje »srdlinu« událostí historických, ale všechny pokusy vylučiti historické jádro Iliady pokládá za holé do-

¹ Griechische Geschichte I (Berlín 1857) str. 46 a n.

² Griechische Heldensage (S. B. der preuss. Akad. d. Wiss. 1925 seš. VII.) str. 59. — O obsahu Iliady soudí, že se v ní obrazí nezdařený pokus Řeků proniknouti z Lesbu do údolí Skamandru, událost dějinně málo významná, na niž se připojily jiné starší pověsti, týkající se rozboření Troje patrně nějakým kmenem thráckým (Dardaný?). V dobytí Troje Řeky W. s jinými badateli nevěří. Srv. *Homerische Untersuchungen* (1884) str. 407 a *Griech. Heldensage* str. 242.

³ Geschichte des Altertums II² 203 a nn. odvozuje pověst o trojské válce z Peloponnesu; ta se dostala jako zkazka ze starých dob k Aiolům do M. Asie, kde nastala kontaminace se zkazkami o bojích aiolských osadníků, kteří však dobyli jen Tenedu a Lesbu a do Troady nepronikli.

⁴ Griechische Geschichte I 1³, str. 18 a nn., 182 a j. O dobytí Troje sám B. připouští (184), že může býti podkladem fakt historický a že snad opravdu Řekové sami Troji vyvrátili; ale ta věc dala podnět k tomu, že byly k Troji lokalisovány i jiné pověsti, týkající se dob mnohem starších.

nady. *L. Paretti*¹ vůbec odmítá řecké »legendy« jako pouhé konstrukce.

Pozoruhodné jest, že nejkonservativnějšími vykladači Homera jsou v nové době Angličané. U nich nalézáme stále rostoucí víru, že trojská válka skutečně byla a měla v podstatě takový průběh, jak jej líčí Homer a řecké pověsti. Víra ta se opírá především o nálezy archaeologické,² o homerskou geografii a národopis. Kdežto německá filologie neúmorně rozpitvávala básně Homerovy, Angličané zanechali této metody a obrátili se k studiu jejich »životních realit«, jak se jeví ve světle nových nálezů.³ Předním vůdcem tohoto směru jest, jak známo, *W. Leaf*, jenž se pokusil o rekonstrukci celého světa homerského a válku mezi Řeky a Trojany vylíčil jako důsledek tehdejší světové politiky obchodní. Za Leafem šli mnozí, zejména pak *J. L. Myres* a *K. T. Frost*, kteří se snaží obhájit celou tradici o trojské válce. Také studie *T. W. Allena*,⁴ *A. Langa*, *Idy C. Thallonové*⁵ a jiných zpracovávají hojný materiál geografický, národopisný a archaeologický, aby jím osvětlily Homerův svět a pozadí jeho básní. Jsou studovány zejména vztahy Řeků k balkánskému severu, politický zeměpis současného Řecka a styky Balkánu s Podunajím a M. Asií,⁶ při čemž hlavním vodítkem — ačasté bývá snaha dokázati, jak důležitou polohu měla Troja, a vysvětliti, co asi přivedilo v tak rané době střetnutí jejich obyvatelů s mocí řeckou — neboť to jest v celé pověsti hlavní závadou, poněvadž stanovíme-li aiolskou kolonizaci na dobu poměrně pozdní — jak se obvykle děje —, nechápeme, jak se pojednou mohou Řekové ocitnouti před branami VI. Troje z doby mykenské.

Je skutečně až zarážející důvěra některých anglických badatelů k řecké tradici. Nejen se věří v trojskou válku, ale i její podnět — únós Heleny — se bere za historický. A jako je VI. vrstva Troje pokládána určitě za město, jež rozborili Řekové po desetiletém obléhání (ať už nepřetržitě, nebo po několika poku-

¹ Atene e Roma 1924, str. 69 a nn., 165 a nn.

² Srv. *A. Shewana* v *Class. Quart.* IX (197) str. 147: »Archeology come to accept the war, its origin and its results, as historical facts«. Podobně *H. N. Fowler* v *Class. Journ.* XVI (1920) str. 93 a nn. Srv. i *Wilamowitze* *Die Ilias und Homer*, str. 337; *Ett. Ciccottio* *Griechische Geschichte* (Gotha 1920) str. 25 a jiné.

³ Srv. *A. Shewana* v čl. *Homer and Recent Discoveries* (*Class. Weekly* XV 1921) str. 65 a nn.

⁴ Větší počet článků v *Class. Quart.*, *Class. Rev.* a jinde, věnovaných hlavně homerskému místopisu a národopisu, stejně jako kniha *The Homeric Catalogue of Ships* (Oxford 1921).

⁵ *Some Balkan and Danubian Connexions of Troy* (*Journ. of Hell. St.* 49, 1919, str. 185 a nn.). V *Class. Weekly* XIV (1920) str. 10 a nn. podává *Thallonová* přehled novějších anglických prací zvl. o řeckém starověku.

⁶ Jedná o nich, jak se zdá, i *Grace Macurdyová* v knize *Troy and Paonia* (N. York 1925).

sech v kratších obdobích), tak se v Troji II. vrstvy spatřují zbytky oné Troje starší, jež byla zničena za první výpravy řecké, připínající se k jménu Herakleovu: i ta prý jest ve svém jádru historická.

Stejně konservativní jest i badání historicko-mythologické, pokud se týče herojských pověstí. Zvláště srovnávání pověstí staro-germánských s pověstmi řeckými utvrdilo některé anglické badatele v náhledu, že i v řeckých hrdinských pověstech jest mnoho událostí i osob dojista historických. Kdežto v Německu dlouhou dobu převládalo mínění, že epičti heroové jsou vesměs zesvětštění boží — dokonce i pád Troje se vykládal jako náboženský mythos — v Anglii se stále utvrzoval názor opačný: že jest pověst nedokonalá historie. V tom smyslu líčí věk herojský *H. M. Chadwick*, k tomu heslu se hlásí nejnověji i *L. R. Farnell*.¹ Jako celá jeho kniha, věnovaná kultům řeckých heroů, tak jest i oddíl jednájící o kultech heroů epických (str. 280—342) proniknut přesvědčením, že většina postav z řeckých pověstí bohatýrských jsou lidé z tohoto světa. Achilleus, Helena, Menelaos, Agamemnon, to jsou postavy, jež saekularisační theorie mythologická pokládá za nejbezpečnější snad příklady původních božstev, v pověstech depotencovaných; o Heleně měl sám Farnell ještě nedávno týž náhled. Nyní však i všechny tyto epické postavy pokládá za idealisované lidi (str. 289, 322 a n., 325). »Žádná pověst (story)«, praví Farnell (325), »nesmí býti odkazována do říše kosmické nebo nebeské mythologie, může-li býti rozumně vyložena v obrysech lidského života«. Dodejme k tomu, že dobytí Troje pokládá za skutečnou a významnou událost historickou (str. 283). Miní ovšem, že v achajské pověsti o trojské válce jsou vpleteny herojské osobnosti, jež tam původně nenáležely (srv. na př. o Achilleovi str. 289).

Také *J. B. Bury*² uznává řecké pověsti v jádru za historické a snaží se podle nich — využívaje obdob zvláště z pověstí germánských — rekonstruovati nejstarší dějiny řecké a osvětliti vznik básní homerských. V podstatě jinak si počínají *H. T. Wade-Gery* a *D. G. Hogarth*,³ posuzující řecké zprávy o dorském stěhování a o kolonizaci ionské a uvádějící je v soulas s památkami jazykovými i archaologickými. Jaký to rozdíl mezi stanoviskem těchto badatelů a na př. stanoviskem *U. Kahrstedta*,⁴ jenž sdílí Belochův skepticismus k řeckým pověstem i historické tradici a za hlavní zásadu historického badání o nejstarších řeckých dějinách stanoví: »Methoda každého zkoumání

¹ Greek Hero Cults and Ideas of Immortality (Oxford 1921).

² The Cambridge Ancient History. Vol. II. (Cambridge 1924), kap. XVII. a XVIII.; znám jen ze stručných zpráv v Ph. Woch. 45 (1925) str. 266 n.

³ Ibid kap. XIX. a XX.

⁴ Neue Jhb. XXII (1919) str. 71 a nn.

v tomto oboru musí ponechat stranou řecké pověsti. Kdo věří, že se Dorové přistěhovali na Peloponnes, protože to Hekataios a Herodot historickými methodami své doby vysoudili, musí také věřit, že byla Země po celé V. století terčem, jež oblékal Oceán, a že teprve později nabyla své kulovité podoby, protože to vysoudil též Hekataios právě tak dokonalými zeměpisnými methodami své doby.¹

II.

Za toho stavu, kdy na jedné straně nalézáme takovou důvěru v Homera a v řeckou tradici, na druhé pak skepticismus, jenž téměř šmahem vše zavrhuje, lze očekávat, že by rozluštění mohly podati jen takové zaručené zprávy, jež nezávisí na Homerovi ani na řecké historiografii, připínající se konec-konců zase k Homerovi. Budou to tedy především zprávy v neřeckých dokumentech z II. tisíciletí před Kristem.

V úvahu přicházely do nedávna jenom zprávy egyptské; ale naděje do nich kladené zklamaly.

Za doby alexandrijské se užívalo v nápisech trojjazyčných pro Řeky označení *Hanebu*. Toto slovo se vyskytuje častěji už v dobách starších, od založení »nové říše« (od XVIII. dynastie, asi 1580 př. Kr.), i vznikla domněnka, že to jsou nejstarší zprávy o Řecích, a soudilo se z nich, že se už v té době íonské kmeny usazovaly v Egyptě nebo na jeho hranicích.² Ale to slovo znamená všeobecně »severní národy«. *Ed. Meyer*³ je vykládá pro starší dobu jako Krefany, *Wiedemann*⁴ tvrdí, že to jméno v různých dobách značí různé národy, teprve od perských válek se ho užívá o obyvatelstvu řeckých ostrovů a Malé Asie; za doby alexandrijské je to konečně společné jméno i pro Řeky, poněvadž egyptština ani pro Řeky jako pro celek ani pro žádný jejich kmen jména neměla.⁵

Jiná stopa po starých Řecích byla shledávána ve známých zprávách o vpádech »mořských národů« do Egypta za Ramsa II., Merneptaha a Ramsa III.⁶ Mezi národy, jež porazil Merneptah r. 1221, uvádějí se *Ikjwš*, což bývá obyčejně vokalisováno

¹ Obdoba ta jest ovšem docela nesprávná. — O věci samé srv. rozvrážné vývody *E. Peroutky* v Dějinách řeckých I, str. 246 a nn. a v L. fil. 41 (1914) zvl. str. 168—192 (proti Belochovi); také *U. Wilckena* Griechische Geschichte im Rahmen der Altertumsgeschichte (Mnichov a Berlín 1924) str. 150 a nn.

² *A. Wiedemann*, Die ältesten Beziehungen zwischen Aegypten und Griechenland (Lipsko 1883) str. 6 a nn.

³ Geschichte des Altertums I (Stuttgart 1921) str. 165 a 778.

⁴ Na uv. m., str. 7 a n.

⁵ V textech demotických jest ovšem označení pro Řeky *Uinen* = kopt. *ouenw* = »Iové«; srv. *Wiedemanna* l. c. Texty demotické nedbaly přesného znění cizích jmen.

⁶ Srv. *E. Peroutku*, Dějiny řecké I, str. 247 a n.

Akaiuaša, a mezi těmi, jež porazil kolem r. 1200 Ramses III., i národ Dnjn,¹ jenž bývá ztotožňován s jedním národem uváděným v dokumentech tell-el-amarnských ze XIV. stol. př. Kristem a ve vokalisované transkripci rozmanitě vyslovován: Danuna, Danauna a jinak. O výkladě těchto jmen bylo dosti debatováno. Někteří je ztotožňují s homerskými Achaji a Danay. *Wiedemann*² dokazuje, že Akaiuaša nemohou býti Achajové; jednak prý jsou oni národové, mezi nimiž se Akaiuaša vyskytují, vesměs kmenové libyjsí a mají za velitele libyjská knížata, jednak dovozuje, že by muselo jméno *Akhaiui podle přesné egyptské transkripce zníti jinak než Akaiuaša. *J. J. Hess*³ naopak dokazuje, že Akaiu — docela přesně odpovídá podle egyptského hláskosloví řeckému *Αχαιϝ —, a *W. Streitberg*⁴ ověřuje i koncovku — aša jako element řecký, soudě, že v plurálu muselo slovo Αχαιοί původně podle nominální flexe zníti *Αχαιϝῶς, ba nalézá dokonce ve slově Akaiuaša doklad pro tento předpokládaný plurální tvar u e/o-kmenů, jež později přejaly koncovku pronominální. To ovšem znamená dokazovati jeden předpoklad předpokladem druhým. Jiní, byť připouštěli homonymii, přece ten výklad odmítají nebo se o něm vyslovují s pochybnostmi. Bylo prý také vyčteno z egyptského textu že oni Akaiuaša byli obřezáni.⁵ Je tedy velmi nejisté ztotožňovati je s Achaji.

Ještě nejistější jest rovnice Danuna = Danaoi. Jestliže měli Egypťané ve zvyku cizí jména co nejpřesněji transkribovati, zaráží nás v egyptském jméně dvojí *n*. Nápis tell-el-amarnské jsou ze XIV. stol. př. Kr., čekali bychom tedy podle Akaiuaša i u Danaů koncovku -aša, neboť tímž právem i zde můžeme předpokládati původní plurál *Δαναῶς. A konečně: jsou-li oni domnělí »Danaové« ze zprávy o vítězství Ramsa III. totožní s »Danay« z dokumentů tell-el-amarnských, nevíme si s nimi dobře rady, poněvadž tell-el-amarnští Danuna sídlili na pobřeží kanaanském; a že by už v XIV. stol. byli sídlili Řekové v Syrii, sotva lze předpokládati. Jest podivné, že na př. *Ed. Meyer* přijímá bez rozpaků rovnici Danuna = Danaové, ač jest jazykově povážlivá, kdežto ztotožnění Akaiuaša s Achaji, jazykově mnohem pravdě podobnější, pokládá za pochybné.⁶

Celkem jsou výklady egyptských zpráv tak nejisté, že z nich nemůžeme pro řecké dějiny za doby mykenské uzavíratí nic

¹ Tak transkribuje *Wilcken*, Griech. Gesch., str. 149.

² Na uv. m., str. 9 a nn.

³ Idg. Forsch. VI (1896), str. 129.

⁴ Tamtéž, str. 134 a nn.

⁵ Viz u *Meyera* Gesch. des Alt. II § 135 a *Wilckena* l. c. str. 139.

⁶ *Beloch* odmítá vůbec všechny identifikace oněch »mořských národů« na základě homonymie (Griech. Gesch. I 1, str. 132 a n.); *Wilcken* (Griech. Gesch., str. 139 a 149) se o Achajích vyslovuje skepticky, o Danaích odmítavě.

bezpečného. Očekávání Peroutkovo,¹ že identifikace Ακαίνασα = Ἀχαιοί a Danuna = Δαναοί budou obecně uznány, se nesplnilo.

Poněvadž kretská písma dosud nejsou rozluštěna — a stane-li se tak, kdož ví, budou-li mítí nějaký pronikavý význam pro poznání politických dějin současných v egejské oblasti — bylo lze upínati naději už jen k dokumentům hethitským. Mnoho se však celkem neočekávalo, poněvadž se podle dosavadního stavu vědomostí soudilo, že Řekové mohli v II. tisíciletí př. Kr. sotva vejíti v přímý styk s říši hethitskou, jež zanikla kolem r. 1200. Těm, kdož posunovali aiolskou kolonisaci na skloněk doby mykenské, se nevěřilo. A právě z hethitských textů přišly zprávy nejsensacnější.

Z oněch hethitských dokumentů, jež byly psány diplomatickou řečí a písmem babylonským, uveřejnil *H. Winckler*² hned po odhalení nálezů boghazköjských r. 1907 mimo jiné malý zloemek, v němž se uvádí král Alakšandu z Viluše jako jeden z králů zemí arzavských. Toho jména si povšiml *D. D. Luckenbill*³ a po něm *S. E. Basselt*,⁴ jenž je tuším po prve uvedl ve spojení se jménem Alexandra-Parida. Basselt se totiž pokouší vysvětliti, proč má Helenin únosce dvě jména, a vysvětluje to přejmenováním. Buďto prý jest Paris jméno, jež bylo dáno při narození, a Alexandros je příjmení (>obránce<), jehož se později Paridovi dostalo — Basselt se domnívá, že předním hrdinou trojským byl původně Paris, nikoliv Hektor, jenž prý je výtvozem básníkovým — anebo bylo rodné jméno Alexandros a Paris příjmení. Obě tyto domněnky jsou dosti pochybné, zajímavé však jest, jak Basselt dokládá druhou domněnku: rodné jméno Alexandros prý mohlo býti Paridovi dáno podle >mitanského krále Alakšandu<.

Mezi tím přibýlo určitějších zpráv⁵ o onom králi, ač dodnes není celý text přístup. Bylo zjištěno, že někdy kolem r. 1300 př. Kr. hethitský král Muvattališ, jinak Muttališ, uzavřel spojeneckou úmluvu se čtyřmi panovníky zemí arzavských; jeden z oněch panovníků jest pak Alakšanduš z města zvaného Viluša (Ü-i-lu-ša).

Podle toho, co jsme tu řekli, nebyl *P. Kretschmer*⁶ — jak se domnívá — první, jenž poukázal na shodu jména Alakšanduš s řeckým Alexandros a uvedl je ve spojení s Paridem-Alexandrem; ale jeho zásluhou jest, že objevil patrně skutečnou souvislost jeho s původcem trojské války a vyvodil z toho důsledky jak pro řeckou historii, tak pro historii pověstí samé.

¹ Dějiny řecké I. c. a L. filol. 41, str. 173.

² Mitteil. der deutsch. Orientgesellschaft č. 35 (1907), str. 40 a n. (publikace této neznám).

³ Class. Philol. VI (1911), str. 85 a n.

⁴ Class. Weekly XIV (1921—2), str. 19 a nn.

⁵ Publikacemi *E. Forrera* a *B. Hrozného* — viz v čl. Kretschmerově, dále uváděném.

⁶ Alakšanduš, König von Viluša v Glotté XIII (1924), str. 205 a nn.

Alakšanduš — dovozuje Kretschmer — jest řecké *Alexandros*; skupina *ndr* byla zjednodušena nebo přizpůsobena hethitské koncovce *-anda*. Že by to bylo slovo hethitské, není podobno pravdě: kořen *āleš-* »brániti« se svým náslovným *a* je čistě řecký a koncové *-anduš* neodpovídá hethitským zákonům hláskoslovným. Hethitská jména královská vůbec nepůsobí dojmem jmen indoevropských, kdežto jména králů nehethitských, na př. mitanských (mesopotamských), jsou indoevropská. Není nic divného, shledáváme-li v Arzavě — řekněme prozatím v jižní M. Asii — nehethitského panovníka s řeckým jménem, ať už snad byl řeckého původu, nebo ať bylo jméno to převzato od řeckých sousedů, na př. z Kypru — tam totiž řecká pověst vskutku lokalizuje asi do 12. stol. před Kr. jednoho Alexandra, jenž byl otcem Chytra, eponyma starého kyprského města *Χύτροι*. Z toho vyplývá pro historii důsledek: kolem r. 1300 př. Kr. sídlili již Řekové v sousedství říše hethitské, na Kypru nebo vůbec na jižním obvodu M. Asie.

Důležitá otázka jest, kam umístiti Alakšandovo panství Viluša. Kretschmer uvádí pokusy *J. Garstanga* a *L. A. Mayera*, kteří pomýšlejí na rhodský Ialysos nebo na někdejší ostrov a město Elaiussu při pobřeží kilickém. Proti oběma těmto místům jsou námitky rázu hláskoslovného, mimo to jest Ialysos příliš na západ. Forrer totiž myslí, že země *Arzava* obsahovala především Kilikii, a Kretschmerovi je tato lokalizace vítána. Naproti tomu *A. Götz*¹ snaží se dokázati, že Arzava v širším smyslu znamená pro Hethity povšečně západní Malou Asii, v užším smyslu asi území na horním toku řeky Kalykadnu. Ve smlouvě Mutallišově se čtyřmi panovníky maloasijskými se praví nejprve: »Vy čtyři králové zemí arzavských« = zemí ležících v západní M. Asii. Potom jsou jmenováni: na prvním místě Alakšanduš z Viluše, dále panovník z Arzavy, pak Miry a Hapally. Zde má jméno Arzava užší význam, než ve větě úvodní slova »země arzavské«. Území zvané Mirā lokalizuje Goetze severně od jez. Koralského, území Hapalla podle něho zabíralo Kabalii, Pisidii a Pamfylíi. Forrer všechny ony kraje lokalizuje do Kilikie a v její sousedství. *A. H. Sayce*² má opět jiné představy o tehdejších místopise Malé Asie; mimo jiné se domnívá, že Arzava bylo město Tarsos. Ale třebas jsou mezi uvedenými badateli značné rozpory, u všech shledáváme, že Arzava (v užším smyslu) jest aspoň částečně lokalisována na území kilické. A poněvadž státy Mira, Hapalla, Arzava i Viluša patrně ležely vedle sebe, lze míti za jisté, že i Viluša, ať už to bylo jen město, nebo město a území (což jest pravdě podobnější), ležela někde v jižní M. Asii. Pobřeží ležící proti Kypru poskytuje snad největší pravděpodobnost.

¹ Kleinasien zur Hethiterzeit (Heidelberg 1924) str. 14 a nn.

² Journ. of Hell. Stud. 43 (1923), str. 44 a nn.

Svým jménem Alakšanduš z Viluše na prvý ráz připomíná Parida — Alexandra z (V)ilia.¹ A k tomu Kretschmer dodává ještě jeden údaj, jenž se vyskytuje ve spojení s Paridem-Alexandrem a má svou obdobu v historii hethitské: Podle



Jižní M. Asie (hlavně podle A. Götze).

Stefana Byzantského bylo v Karii město Samylia,² založené od jakéhosi Motyla, jenž prý přijal pohostinsky Parida a Helenu. Tento údaj se zřejmě týká oné verse, podle níž byli Paris s He-

¹ Götze, nevěda, kam Viluši lokalizovati, poznamenává (str. 26, p. 6): "Ιλιον? 'Ιλευς?"

² Je to snad přístavní město Samos, lokalisované na již. pobřeží Karie k Fysku; zde nedaleko je také ostrůvek zvaný Elaiussa.

lenou na cestě z Řecka do Ilia zahrnutí bouří až do Egypta (Herod. II 116) a vraceli se přes Sidon (Il. VI 290 a nn.) do Troady. Nuže, na této cestě byl Alexandros z Vilia přijat pohostinsky od muže jménem Motylos; a historie M. Asie ví o králi, jenž se jmenoval Alakšanduš, vládl ve Viluši a uzavřel smlouvu s králem jménem Muttališ.¹

Tato trojí homonymie nemůže být náhodná. Proto soudí Kretschmer, že tu máme historický podklad pro postavu Alexandra-Parida v Iliadě. Podle Iliady byli Lyčané² a Kiličané usedlí v Troadě (II 824 a nn., VI 397, 415). Byli to patrně vystěhovalci z jižního pobřeží M. Asie. Kdesi na tomto pobřeží ve Viluši vládl kolem roku 1300 král Alexandros = Alakšanduš; upomínka na něho byla vystěhovalci přinesena do Troady — nepřišel-li tam on sám, poznamenává dokonce Kretschmer — a vpletena do trojských pověstí. Podobnost jmen Viluša a Vilios snad přispěla k tomu, že se z něho stal v pověsti syn ilijského krále a že splynul s Paridem. Odtud se také přirozeně vysvětluje dvojí jméno Helenina únosce: byly to původně dvě postavy.

Nelze upřít, že při všem hypotetickém rázu uvedených identifikací, jehož Kretschmer nezapomíná, jest tento výklad velmi přesvědčivý. Bylo by tu konečně potvrzeno, co se s jistotou už dříve tušilo: že se pověst o trojské válce připíná ke skutečným událostem a osobám, ale časově i místně navzájem sobě odlehlym. Nejinak je tomu na př. i v Nibelungách.

Na Kretschmerův článek navazuje H. Draheim³ několika stručnými poznámkami o dvojitosti některých vlastních jmen v Iliadě. Jak se zdá, pokládá jméno Alakšanduš za řecké, neboť praví, že Řekové z arzavského Alakšanda »udělali« Alexandra, jeho město Viluši přezvali Elaiussa. Uznává vystěhování Lyčanů a Kiličanů z již. M. Asie do Troady a vysvětluje tím i dvojice jmen Skamandros-Xanthos a Troja-Ilion: řece Skamandru prý dali jméno Xanthos Lyčané podle řeky ve své vlasti a Troji prý pojmenovali Kiličané podle hl. města své vlasti Viluši, z čehož prý vzniklo (V)ilios. Lze snad připustiti, že Řekové přezvali Alakšandovu Viluši na Elaiussu; ale o druhých dvou »přejmenováních« nutno míti pochybnosti, zvláště když není docela jasné, jak si tu věc Draheim představuje; jako dogmatické tvrzení to zní příliš přímočaře.

Z památek hethitských mělo však přijiti ještě větší překvapení. Již A. Götze⁴ si povšiml v nich země Ahhiyaiva, o níž

¹ Kretschmer dovozuje z různocnění králova jména a ze jmen maloasijských, že je řecký tvar Motylos za Mu(va)ttališ docela možný.

² Beloch je pokládá s Usenerem v okruhu trojských pověstí za národ mythický (»duchové světla« proti Danaům = »duchům mračen«); Griech. Gesch. I 12, str. 184 a I 23, str. 61.

³ Philol. Wochenschr. 45 (1925), str. 205.

⁴ Kleinasien zur Hethiterzeit, str. 26 p. 5.

nevěděl, kam ji v M. Asii lokalisovati, a srovnával ji se jménem Achajů. A jak upozorňuje A. H. Sayce,¹ vyskytovalo se jméno Ahhijava již v nápisech dříve vydaných; mluvilo se v nich také o králi se jménem Antaravaš, vládci Ahhijavy a Lazpy. Ale teprve Em. Forrer, veden jsa touhou dozvědět se z hethitských textů něco o Troji a o Priamovi, prohlédl důkladně tyto nápisy i jiné dosud nevydané a překvapil svět množstvím smělých identifikací, podle nichž by se muselo obvyklé pochybovačné nazírání na nejstarší dějiny řecké ze základu změnit.² Obsah jeho překvapujících zpráv jest asi tento:

1. Když vládl Hethitům král Muršiliš (asi 1337—1312 př. Kr. — srv. řec. *Μύρσιλος*), náleželo území pozdější Pamfylie. Jsoucí pod hethitskou svrchovaností, králi jménem Tavagalavaš,³ jenž jest uváděn i jako král země Ahhijava (-a^uva, -a^ova). Jinde jest jmenován s přídomkem Ajalavaš. Hethitský král mu dává čestný titul »můj syn« a »můj bratr« a dopřává mu v Pamfylii vnitřní nezávislosti. Otec(?) Tavagalavův Antaravaš byl asi v letech 1350—1325 vládcem Ahhijavy a Lazpy.

Forrer identifikuje takto: Ahhijava = **Aχαιφα*, Ajalavaš = **Αἰφολος*, Lazpa = Lesbos. A dovozuje, že v 2. pol. XIV. stol. př. Kr. existovala řecká říše, jejímž jádrem byla Achaia = část Řecka, a k níž náležel i ostrov Lesbos. Musil to být stát rozsáhlý a již tehdy významný. Jeho vladař byl současně v M. Asii na území pamfylském vasalem krále hethitského. Byl vladařem Aiolů, čímž se patrně naznačuje hlavní kmen achajský.

Mezi jmény králů argivských a mykenských hledal Forrer marně homonyma pro jména králů Tavagalavaš a Antaravaš, zato

¹ The Achaeans in the Boghaz-Keui Tablets, Class. Rev. 88 (1924) 164 a n.

² Forrerovy přednášky Vorhomerische Griechen in der Keilschrifttexten von Boghazköi (Mitt. d. deutsch. Orientgesell. č. 63, 1924, str. 1 a nn.) jsem mohl — a to jen laskavostí p. prof. B. H r o z n é h o — užítí teprve při korektuře, poněvadž jsem ji dříve nemohl dostati ani půjčkou ani koupí; spoléhál jsem se před tím na četné referáty a články o jeho objevech; jsou to: H. Philipp, Philol. Wochenschrift 45 (1925), str. 192 a nn.; Em. Vetter, Achäische Grosskönige (Wiener Blätter f. die Freunde der Antike II 1924, str. 185 a nn.); Joh. Friedrich, Die Hethiter u. das klass. Altertum (Das hum. Gym. 36, 1925, str. 57 a nn.); E. Drerup, Neues über Mykenä und Homer (Phil. Woch. 46, 1926, str. 89 a nn.); St. Przeworski, Les problèmes mycéniens et les textes hittites (Eos 27, 1924, str. 89 a nn.; 28, 1925, str. 1 a nn.); P. Giles v The Year's Work in Class. Stud. 1924/5, str. 122 a nn. — Neprístupna mi byla polemika W. Dörpfelda a C. Schuchardta v Athen. Mitt. 47 (1924), 110 a nn. a L. Parmentier, Documents hittites du XIV. siècle v Rev. Belge de philol. 4 (1925), str. 183 a nn.

³ Skupiny souhlásek v násloví slabiky nemůže hethitské klínové písmo bez vokálů vyjádřiti; souhlásky znělé (g, d, b) a neznělé (k, t, p) se někdy zaměňují. Podle toho by bylo lze některá uvedená jména heth. textů vyslovovati také ve znění bližším domnělým řeckým homonymům: Tavaklavaš, Ajvalaš, Lazba, Antravaš.

však je našel v minyjském Orchomenu. Jeho zakladatelem a prvním králem byl podle pověsti Andreus, synem pak jeho Eteokles (**Ἐτεφοκλέης*). A poněvadž výkopy dokázaly, že byl Orchomenos v 2. pol. II. tisíciletí př. Kr. sídlem mocného panovnického rodu (Minyové), domnívá se Forrer, že zde, mezi Achají thessalskou a poloponesskou, byl střed oné říše Ahhijava, a krále Antaravu a Tavagalavu identifikuje s Andreem a Eteokleem.

2. Kolem r. 1250 př. Kr. se objevuje v heth. dokumentech ahhijský¹ král Attariššijaš, jenž vyhnal knížete Madduvattu, potomního vasala heth. krále, ze země Zippaslā (již. Karie); později však byl Madduvattaš znovu uveden do své země, Attariššijaš patrně zahnán. Podnikl sice nový útok, ale s nezdarem a na čas ustává ve výbojích. Avšak kolem r. 1225 opět útočí na obvodu říše hethitské; ve spojení s nejmenovaným vladařem z Biggaje(?) zpustošil ostrov Alašii = Kypros, jenž náležel k panství hethitskému; on i jeho společník jsou v textech označováni titulem *kuirvanaš*.

Jestliže se Achaja ve XIV. stol. jeví svým dominiem pamfylským dosud závislou na moci hethitské, představuje se ve stol. XIII. jako výbojný stát, jenž začíná ohrožovati samu říši hethitskou. Jeho král se opírá o značnou moc námofní. V té době se Ahhijava vyskytuje ve smlouvě Hethitů s Amurru (Amority) a její vladař se označuje titulem za rovna králi hethitskému, egyptskému, babylonskému a assyrskému.

Forrer identifikuje slovo *kuirvanaš* s řeckým *κοίρανος* (prý z **κοίρᾶνος*) a dává mu význam »neodvislý vládce« (vasal Madduvattaš jest nazýván jen »služebníkem Slunce« = krále hethitského). A pro jméno krále Attariššijaš nalezá homonymon *Atreus*, jenž je podle pověsti znám jako otec Menelaův a Agamemnonův.

Podle toho bychom museli předpokládati, že jest nyní centrum Ahhijavy v Mykenách. Nálezy archaeologické by tomu neodporovaly. V letech 1400—1100 př. Kr. byla vlastní doba rozkvětu pro Mykeny, jak dokázaly nové výkopy.² Tehdy patrně také peloponnesští Achajové po dřívějších lupičských výpravách nadobro zničili moc kretskou a s úspěchem se tlačili na východ a do M. Asie. Kolonisace Kypru — jako i Pamfyliie — byla již Ed. Meyerem kladena do doby před dorským stěhováním; zde by byla ta domněnka potvrzena.

3. V heth. textech se vyskytuje země jménem Aššuva; zabírala podle Forrera pozdější Lydii, Mysii a M. Frygii. Jako

¹ Země Attariššijova se v textech nazývá Ahhijā, což Forrer bez rozpaků pokládá za druhotvar pro Ahhijava.

² Srv. J. Waldise *Die Arbeiten der Brit. School of Archaeol. zu Athen in Mykene* v N. Jhb. 25 (1922) str. 404 a nn. a téže školy ročenku *Mycenae, Report of the Excav. 1921, 23*, vydáno 1925 (mně nepřístupno).

poslední její území se jmenuje Taruiša, což lze čísti i Truiša nebo Troiša. Prvé jméno ztotožňuje Forrer se jménem *Τροία*,¹ Truiši pak s Trojí (**Τροία* > *Τροίθα* > *Τροία*)², již pokládá takto za dosvědčenu dokumentárně.

Shrneme-li v hrubých rysech historické důsledky objevů Forrerových, dostáváme asi tento obraz řeckých dějin ve XIV. a XIII. stol. př. Kr. Řecko bylo v té době osídleno, aspoň z velké části Achaji, t. j. Praaioly. Ti zřídili v Řecku mocný stát, jenž se od 2. pol. XIV. stol. stává významným činitelem v oblasti moře Středozemního. Centrum jeho tehdy bylo v Boiotii. Již za prvního panovníka, o němž se dovídáme, sahá moc achajská za moře až na Lesbos, na jih pak až na pobřeží jižní M. Asie, do Pamfylie.

Asi o sto let později posunulo se (pod tlakem Dorů ze severu?) centrum achajské říše na Peloponnes. Moc achajská se počíná šířiti (patrně přes Kretu) ještě důrazněji do jižní M. Asie na úkor moci hethitské. Asi r. 1225 pronikla až na Kypros. Panovník státu achajského jest uznán za rovnocenného s vladaři čtyř nej-mocnějších současných říší.

Odhalení Forrerova byla by nečekaným zadostučiněním pro všechny, kdo důvěřovali řeckým pověstem o době herojské, a potvrzovala by až do nejvyššího stupně pravděpodobnosti historické pozadí trojské války, jak je asi směr konservativní předpokládá. Nutí nás v předhomerské Achaji viděti velmoc, jejíž přední stráž stály již ve XIV. stol. na Lesbu přímo proti Troadě. Za tohoto předpokladu muselo dojít k bojům o tak důležité místo, jako byla Troja, ovládající vstup do Hellespontu a přechod z Evropy do M. Asie. Mohutně opevněné město VI. vrstvy podle archaeologických nálezů kvetlo asi ve XIV.—XIII. století. Marmor Parium datuje válku trojskou na r. 1218—1209, Eratosthenes 1193—1184, kronika Eusebiova 1189—1180. Domnělý Atreus textů hethitských vládl asi v letech 1250—1225, takže by vláda Atreovce Agamemnona spadala právě v dobu, do níž se klade trojská válka. Výbojný Atreus řeckých pověstí by byl historicky dosvědčen: co by bránilo domněnce, že i Agamemnon, podle týchž pověstí jeho syn, jest opravdu osoba historická? Velkorysá výprava panachajská proti Troji pod jeho vedením je naprosto pravděpodobná, byl-li dědicem říše Atreovy, sahající až na Kypros a zabírající jistě i mnohé ostrovy v moři Egejském. Nečteme-li o něm nic v dokumentech hethitských, lze to vysvětliti tím, že byla říše hethitská kolem r. 1200 př. Kr. nájezdem Frygů a Mysů zničena.

Ale i kdyby byly všechny Forrerovy dohady a identifikace správné, nemohli bychom z toho ze všeho boje Řeků o Troji vy-

¹ Kretschmer pomýšlí spíše na Assos, ačkoli (Glotta XIII, str. 213) připouští, že místo koncovky -uva mohla nastoupiti -já.

² Kretschmer ibid. namítá, že je odvození *Troisa > Troia nemožné; jméno Troje by muselo znít *Τρωισός*. Spíše má za to, že i zde mohla nastoupiti m. koncovky -uša obvyklá řec. koncovka -iā.

suzovati s úplnou jistotou. Nejlepším dokladem pro to jest polemika, jež vznikla mezi Dörpfeldem a Schuchardtem o otázku, která je to Troja, jejíž dobytí opěvuje Ilias. Oba věří zprávám Forrerovým, a přece dokazuje Dörpfeld, že Homer líčí Troji VI. vrstvy, Schuchardt pak, že Troji II. vrstvy.

A v konstrukcích Forrerových jest nadto ještě mnoho věcí, jež budí nedůvěru k jeho závěrům, příliš jistě pronášeným. Všechno se vlastně zakládá na identifikaci jména Ahhijava s jménem Achaja. Identifikace ta je snad docela správná — jazykově je vlastně nejbezpečnější ze všech Forrerových identifikací. Ale tím není ještě řečeno, že to jméno znamená Achaji ve smyslu »Řecko«. Forrer tak vysuzuje zejména proto, že není možno lokalisovali do M. Asie nějakou Achaji, jež by jako stát mohla býti stavěna na roveň říši hethitské, babylonské, assyrské a egyptské. Nehledíc však na to, že ono srovnání naprosto nemusí znamenat, že by Ahhijava nutně byla oněm říším docela rovna, nesmíme přehlížeti té skutečnosti, že nemožnost lokalisovati Ahhijavu do M. Asie vyvozuje Forrer hlavně ze své maloasijské topografie, jak ji sám pro dobu hethitskou předpokládá. A ta je velmi nejistá, jako jsou nejisté i dohady jiných badatelů v tomto oboru. Srovnáme-li na mapě domněnky Garstangovy, Sayceovy, Götzovy a Forrerovy, vidíme, jak se často diametrálně rozcházejí. Je tedy naše nedůvěra na místě.

Pokud pak lze z některých publikovaných ukázek příslušných textů hethitských v překladech souditi, máme úplně ten dojem, že oni králové Tavagalavaš, Antaravaš a Attariššijaš trvale sídlí v M. Asii, stále se tam pohybují nebo jsou v osobním styku s králem hethitským. Jako neodborníci můžeme jen s největší opatrností pronášeti proti jeho konstrukcím námitky. Ale soudíme, že by snad přece bylo možno hethitskou Ahhijavu hledati v M. Asii. Nedůvěrou také naplňují některé Forrerovy identifikace po stránce jazykové, tak zvláště Antaravaš-Andreus, Attariššijaš-Atreus, kuirvanaš-koiranos,¹ Taruiša-Troja. A konečně, i když připustíme tu onu identifikaci ve jménech za správnou, vyplývá z toho totožnost jejich nositelů s postavami řeckých pověstí? Uvážiti třeba i to, že jsou právě tyto texty hethitské značně porouchány.

Ostatně, Forrerovy zprávy byly jenom předběžné, třeba tedy vyčkati, až budou všechny dokumenty, z nichž činil Forrer své závěry, publikovány a podrobeny velmi bedlivému i střídlivému rozboru. Kdyby na př. bylo otřeseno jeho výkladem Ahhijava = Řecko, jest vše ostatní neudržitelné, ačkoli to již nyní nalezlo více víry, než jest radno v zájmu věci samé.²

¹ Rec. *κοίραρος* by spíše poukazovalo na pův. **κόραρος* než na **κοίραρος*; srv. H. Osthoffa Idg. Forsch. V, str. 275 a nn.

²) Při korekt. poznamenáváme, že — soudíc podle výkladů W. Webra, Die Staatenwelt des Mittelmeeres in der Frühzeit des Griechentums

Takový jest tedy nynější stav otázky po historickém pozadí Homerovy Iliady: nestranně posuzováno, naprosto bezpečného nevíme dosud stále nic. Konservativní kritika pověstí patrně nabývá převahy a zdá se, jako by ji nové nálezy potvrzovaly; ale v tom směru konečné slovo ještě nebylo řečeno.

Domnělý geografický omyl Apollonia Rhodského.

Napsal Bohumil Ryba.

1. Učené podrobnosti zeměpisné jsou vedle bájeslovného bohatství z těch rysů Argonautik Apollonia Rhodského, které básníkovi získaly uznání v kruzích jeho učených současníků, ale které ho spolu vzdálily pochopení a oblibě u čtenářů moderních. Ale ani učenost Apolloniowa nebývá uznávána bez výhrad. U. von Wilamowitz-Moellendorff nemohl pronésti ostřejšího odsudku básníkova díla, než učinil charakteristikou, kterou pojal do svého velkorysého přehledu řecké literatury starověké (*Die Kultur der Gegenwart, Teil I., Abteilung VIII., Berlin-Leipzig* 1907, str. 137): „Die ganze Verkehrtheit dieser zwitterhaften Poesie kann man daraus abnehmen, daß in seiner Fabeldichtung die Donau ruhig mit einem Arme in das Adriatische Meer geleitet wird, aber daneben die erste Hindeutung auf den Rhein und den Bodensee vorkommt, weil er auch die modernste Geographie benutzt hat.“ Obecněji vyjádřil postřeh podobný před více než sto lety Karl Otfried Müller (*Geschichten Hellenischer Stämme und Städte, I., Breslau, 1820, str. 295*): „dieser verwirrt alte Vorstellungen mit der erweiterten Erdkunde seines Zeitalters in ein widerliches und abgeschmacktes Bild, ohne mythischen und poetischen Sinn, aber mit aller Gelehrsamkeitsprahlerei eines Alexandriners“.

Ale zdá se mi, že konkrétní případ, o který opírá Wilamowitz svůj odmítavý soud, není tak nesporný.

2. Proberme obě zeměpisné narážky Wilamowitzovy!

Začneme druhou, předpokládající tušení o existenci Rýnu a Bodamského jezera. Týká se Apolloniowa místa o řece Rhônu IV 627 a n.¹ (K výkladu zeměpisnému srv. R. Walther, *De Apollonii*

(Stuttgart 1925) — byly již některé vývody Forrerovy značně uvedeny v pochybnost. Slovo *ajavalaš* sotva je určení národopisné a krále jménem Tavagalavaš se snad vůbec ani netýká. Genealogický vztah tohoto krále ke králi jménem Antaravaš je dosud nejistý, tedy tím nejistější jeho identifikace s Eteokleem, synem Andreovým. Pochybné je také, že vladaři abhijavští měli ve XIV. stol. obsazenu Pamfylíi. To oznamuje Weber na základě rozmluv s Forrerem, Götzem a Ehelolfem; o jeho publikaci přinesou L. filol. referát.

¹ Číslo veršů Apolloniových uvádím podle oxfordského vydání Seatonova, scholia k Apolloniovi podle vydání Keilova.

Rhodie Argonauticorum rebus geographicis [Dissertationes philologicae Halenses, vol. XII., 1894, str. 1—104] str. 93 a n.)

Vyprýstiv γαίης ἐκ μυχάτης, ἵνα τ' εἰσὶ πύλαι καὶ ἐδέθλια Νυκτός (630), rozděljuje se Rhône ('Ρόδανος) u Apollonia ve tři toky: 1. v ἀπορρώξ, zpětné rameno k Okeanu (ἐπερεύεται ἀπὸ τῆς Ὠκεανοῦ 631 a n., φέρε γάρ τις ἀπορρώξ κόλπον ἐς Ὠκεανοῖο 637 a n.), 2. tok k moři Jaderskému (μετ' Ἰονίην ἄλλα 632), čímž jest myšleno spojovací rameno, které pokračuje v představě básníkův jakožto Pád (Ἡριδανός) a touto řekou ústí do moře (ὅς τ' εἰς Ἡριδανὸν μεταπίσσειται 628), 3. tok k moři Sardinskému, přesně vzato do zátoky Lví (ἐπὶ Σαρδόνιον πέλαγος 633¹), kde ústí sedmiramennou deltou (ἐπὶ διὰ στοιμάτων 634). Apolloniioví Argonauté přejedou při plavbě po Rhônu po jezerech, rozložených v území keltském (ἐκ δ' ἄρα τοῦ λίμνας¹ εἰσέλασαν δυσχείμονας, αἳ τ' ἀνὰ Κελτῶν ἥπειρον πέπιανται ἀθρόοι 634 a n.) a řítí se oním zpětným ramenem k Okeanu, ale jsou zachráněni před zkázou od Hery, která se zjeví σκοπέλοιο καθ' Ἐρκυνίου (640). Nebylo nesnadno přijíti na správnou myšlenku,² že se pod oním zpětným rhónským ramenem, tekoucím podle herkynské skály k Okeanu, tají nejasná zpráva o řece Rýnu a pod zmínkou o λίμναι neurčitá zvěst o velkých jezerech alpských.³ Pro Rýn bylo by to prvé svědectví v literatuře; vědomost o herkynském pohoří je však dosvědčena nejen pro století III. př. Kr. (Caes. BG VI 24 circum Hercyniam silvam, quam Eratostheni et quibusdam Graecis fama notam esse video), ale již pro století předcházející u Aristotela (meteor. I 13, 20 ὅρη Ἀρκύνια).

Spojovací rameno mezi Rhônem a Pádem má u Apollonia analogii (srv. Walther uv. m., str. 80) v řece Lyku (Λύκος), která u něho tvoří přechod mezi řekami Araxem a Fasidou (IV 132 a n.).⁴

3. Prvá narážka Wilamowitzova se vztahuje na verše IV 289 a n., kde se řece Dunaji (Ἰστρος) přičítají dvě ramena: jedno do moře Černého (μετ' ἠψήν ἄλλα), druhé do moře Jaderského

¹ J. Jaroš v překladu Argonautik (Praha, 1924) tlumočí nesprávně »do zátok bouřemi bitých«; stejně II 1053 Σιμφαλίδα... λίμνης, IV 1391 Τριωνίδος... λίμνης.

² Srv. doklady u Walthera uv. m., str. 94 a n.; na Bodamské jezero vztahuje Apolloniův výraz λίμναι (IV 634) také Brandis PWRE IV, 1901, sl. 2120.

³ J. Jaroš překládá verš φέρε γάρ τις ἀπορρώξ κόλπον ἐς Ὠκεανοῖο nepřesně »k mořskému chobotu prudký jakýs je unášel vír« (srv. Hom. B 755 ο Τίταρες ἰσχυρὸς ὄδατος ἐστὶν ἀπορρώξ) a vykládá mylně na str. 219, pozn. 15 »Chobotem tím, je míněno buď jezero Bodamské nebo Ženevské, toto spíš«. Nikoliv, nýbrž slovy κόλπον ἐς Ὠκεανοῖο je míněn vskutku okeán, kdežto jezera slovem λίμνας!

⁴ Verše tyto παρὰ προχοῇσι Λύκοιο, ὅς τ' ἀποκιδνάμενος (odloučiv se) ποταμοῦ κελάδοιο Ἀράξω Φάσιδι... συμμέρεται ἱερὸν ὄσον přeložil J. Jaroš nesprávně »až v pomezi řečiště Lyku, v Araxu, šumící řece, jenž rozptýliv hojné své vody, spolu s ním posvátný tok dál odnáší k Fasidě řece atd.«

(βαθὺν διὰ κόλπον . . . πόντον Τρινακρίου εἰσανέχοντα); o tomto rozdělení srv. Walther uv. m., str. 81 a n. Apollonios, u něhož přijedou Argonauté po Dunaji do Jaderského moře, se tu řídil vzorem Timagetovým (schol. Ap. Rh. IV 284 οὐδείς δὲ ἱστορεῖ διὰ τοῦτον [sc. τοῦ Ἰστροῦ] τοὺς Ἀργοναύτας εἰσπεπλευκέναι εἰς τὴν ἡμετέραν θάλασσαν ἔξω Τιμαγήτου, ᾧ ἠκολούθησεν Ἀπολλώνιος).¹ O věku Timagetově nevíme jinak nic (srv. FHG IV., str. 519). Ale důležité jest, že se setkáváme s míněním o dvou ramenech dunajských u autorů IV. století² Theopompa (fg 140 = Strab. VII 317), Aristotela (de anim. hist. VIII 13), jenž praví o rybách εἰθ' ἢ σχίζεται [sc. ὁ Ἰστρος] καταπλέουσι εἰς τὸν Ἀδρίαν, a v námořnické příručce Skylakově (§ 20, GGM I., str. 26) μετὰ δὲ Ἐνέτους εἰσὶν Ἰστροὶ ἔθνος καὶ ποταμὸς Ἰστρος· οὗτος ὁ ποταμὸς καὶ εἰς τὸν Πόντον ἐκβάλλει κτλ. Ba i po době Apolloniově věřil ve dvojí tok dunajský zeměpisec II stol. př. Kr. Hipparchos, kdežto o Eratosthenovi, mladším vrstevniku Apolloniově, toho nelze tvrditi jen pro stručnost zmínky o Istru, z něho zachované.³ První vyvrácení tohoto omylu, vzniklého — jak vidíme ještě zřejmě z uvedeně zprávy Skylakovy — jen shodou jména (τὴν ὁμωνυμίαν Diod. IV 56) s říčkou v Istrii, známe teprve z doby Augustovy (Strabon VII 317 a Diodor IV 56).⁴

Proto nemáme, myslím, práva souditi, že tvrzení o dvou ramenech Dunaje nebylo pro Apollonia tvrzením zeměpisným, nýbrž jen mytickým.

4. Srovnáme-li tyto zprávy, týkající se dvou míst Apolloniových, na která naráží Wilamowitz, shledáme, že spatřuje-li v Apolloniových tuchách o Rýnu a Bodamském jezeře ohlas nejnovější zeměpisné vědy (t. j. vědy III. st. př. Kr.), vyslovuje jen domněnku, třebaš podobnou pravdě; pokládati však zprávu o dvojím Dunaji za starý majetek pověsti a nikoliv — stejně jako tušení o Rýnu — za ohlas současných vědomostí geografických, to je domněnka neoprávněná. A tím nám zmizel onen rozdíl, který Wilamowitz uměle vytvořil pro zeměpisné údaje Apolloniovy,

¹ V plavbě Argonautů z Černého moře po Dunaji do Adrie, Pádem a Rhônem do Sardinského moře spatřuje Hugo Berger, Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen¹, I., Leipzig, 1887, str. 22 pokus obměny původní plavby po okeánu a obeplutí Řecka, čehož v této době znalost uzavřenosti Středozemního moře již nepřipouštěla.

² Srv. Hugo Berger uv. m. II., Leipzig, 1889, str. 61, Brandis uv. m., sl. 2120

³ Srv. Strabon I 57, Hugo Berger, Die geographischen Fragmente des Eratosthenes, Leipzig, 1880, str. 347 a n., Brandis uv. m., sl. 2121, Knaack PWRE VI, 1909, sl. 373.

⁴ Brandis se domnívá (uv. m., sl. 2121), že Diodor správně uvádí objev v souvislost s vojenským tažením římským. Diodor totiž (uv. m.) praví, že ty, kteří měli takovou představu o Dunaji, usvědčil čas. Ῥωμαίων γὰρ καταπολεμησάντων τὸ τῶν Ἰστρον ἔθνος ἐρέθη τὰς πηγὰς ἔχων ὁ ποταμὸς ἀπὸ τετραράκοντα σταδίων τῆς θαλάττης.

rozdíl mezi zastaralou vrstvou mytickou, neslučitelnou se současnou vědou, a moderní vrstvou zeměpisnou.

Apollonios má ve své geografii ovšem mnoho toho, co musíme se svého stanoviště považovati za mytické, na př. popis skal plegadských (II 595 a n.) nebo líčení cesty od ostrova Aiaie k Fajakům (IV 659—994), v němž doplňuje rámec geografie homerské. Ale hranice zpráv mytických a vědeckých nebyla tak přesná a zdá se, že Apollonios chtěl všechny své zprávy uvést ve shodu se současným věděním zeměpisným.

Walther shledal právem, že Apollonios měl značné vědomosti zeměpisné (uv. m., str. 104). Skutečných omylů v popisu známých krajín není u něho mnoho. Týkají se jen nesprávného umístění města *Ἀφείαι* I 591 a snad i *Πειρεσιαί* I 584 (Walther uv. m., str. 31 a n.) a zprávy o řídce *Ἄμυρος* v Magnesii I 596 (Conr. Bursian, *Geographie von Griechenland*, I., Leipzig, 1862, str. 104, pozn. 2).

5. A přece narazíme při četbě českého překladu p. Jarošova na řádný zeměpisný omyl při popisu míst, jejichž poloha byla v době Apolloniově nepochybně velmi dobře známa.

Argonauté plují z Lemnu (I 608) na Samothraku (I 915 a n.). Další plavbu líčí verše (I 922 a n.):

Odtud pak užili vesel, a hlubiny Černého moře
brázdíce, Thráckou viděli zem, jí naproti zrovna
na straně severní Imbros.

Cestujeme-li však s Argonauty v duchu po mapě, čekali bychom stranu právě opačnou. Poznamenávám hned, že zde p. Jaroš nenese plné odpovědnosti za tento výklad, poněvadž jej čteme i v jediném moderním komentáři k Apolloniovi, který vydal Mooney v Dublině, 1912 (‘to the north’ ad l.).

Přihlédneme k originálu! Argonauté, kteří večer přistali k Samothrace (*ἑσπέριοι . . . ἔκελσαν νῆσον ἐς Ἡλέκτορος Αἰλαντίδος* I 915 a n.), pokračují druhého dne v plavbě, plují mezi Thrakií a Imbrem a opět večer dospějí k Chersonesu (I 922 a n.):

*Κεῖθεν δ' εἰρεσίῃ Μέλανος διὰ βένθεα πόντου
ἱέμενοι τῇ μὲν Θρηκῶν χθόνα, τῇ δὲ περαιῶν
Ἴμβρον ἔχον κατ' ὀπερθε' νέον γε μὲν ἡελίοιο
δυομένου Χερώνησον ἐπὶ προύχουσιν Ἰκονίῳ.*

Slovy *Μέλανος διὰ βένθεα πόντου* míní Apollonios záliv Kardijský, jak plyne z kombinování schol. Ap. Rh. I 922 *οὕτω λέγεται καὶ Ὅμηρος „ἔνθορε Μείλανι πόντῳ“* [Ω 79] se schol. Hom. Ω 79 *τὴν δὲ Καρδιάρδς ὁ κόλπος ὀνομάζεται*. Slova *τῇ μὲν* vykládá sice scholiasta k Ap. Rh. I 923 *ταύτῃ μὲν, τῇ χειρὶ τῇ δεξιᾷ*, ale na mylnost jeho výkladu upozornil již Hoelzlin (citován ve vydání Shawově, Oxford, 1779): ‘Thracia quippe e Samothracia in Hellespontum navigantibus ad sinistram.’ Jest zcela jisto, že *τῇ μὲν* musí značiti ‘po levé straně’, *τῇ δὲ* ‘po pravé straně’.

6. A co slovo καθύπερθε?

Kdyby mělo značiti světovou stranu, musila by to býti nikoli severní, ale jižní nebo jihozápadní — aneb by tu byl geografický omyl. Ve skutečnosti však slovo καθύπερθε není spojeno s představou žádné strany světové, nýbrž s představou výšky. Slovo καθύπερθε ve významu místním může míti, jak se dočteme ve všech slovnících, význam 1. shora, na př. *δεινὸν δὲ λόφος καθύπερθεν ἔνευε* Hom. Γ 337—Λ 42—Ο 481—Π 138—χ 124; 2. nahore, na př. *εἴ πως οἱ καθύπερθεν ἀλάλοικεν βελέεσαι* Hom. Χ 196, *τῆς χώρης τῆς κατῦπερθε* Herod. IV 8; 3. ve smyslu přeneseném καθύπερθέ τινος γενέσθαι nabýti vrchu nad někým, na př. *κατῦπερθε τῷ πολέμῳ Τεγεγιδέων γενοίατο* Herod. I 67 (srv. před tím tamže *κατῦπερτεροὶ τῷ πολέμῳ ἐγεγόνευσαν*).

U Apollonia jest toto slovo vzato, jako velmi četná jiná, ze slovního pokladu homerského, kde se vyskytuje na 23 místech.¹ Jaký jest jeho smysl, ukáže nám správný výklad místa Hom. γ 169 a n., kde Nestor mluví o Menelaovi a Achajích, vracejících se z Tenedu:

*ἐν Δέσβῳ δ' ἔκειχε δόλιχον πλὸν ὀρμαίνοντας,
ἢ καθύπερθε Χίοιο νεοίμεθα παιπαλοέσσης,
νήσου ἐπὶ Ψυρίης, αὐτὴν ἐπ' ἀριστερόν ἔχοντες,
ἢ ὑπένερθε Χίοιο, παρ' ἡμερόντα Μίμαντα.*

Slo tu zřejmě o volbu mezi plavbou z Lesbu vpravo, aby Chios zůstal po levé straně, k ostrůvku Psyrii a přímo na Euboju, a mezi plavbou mezi ostrovem Chiem a maloasijskou pevninou a pak od jedné Kyklady k druhé.

7. Scholiastům nebylo slovo καθύπερθε běžné. Odtud výklad synonymem *ὑπεράνωθεν* ve schol. Barnesiana.² Eustathios podává místo výkladu pouhý opis: *Ἀῆλον ὡς ὑπερθε μὲν Χίου πλέει ὁ ἐπ' ἀριστερὰ ἐκείνην ἀφείς, ὑπένερθε δὲ ὁ παρὰ τὸν Μίμαντα*. Jediný skutečný pokus o výklad mají scholia rkpů Ambrosijských: *Τὸ καθύπερθε Χίοιο ἀντὶ τοῦ ὑπεράνω, ἢ τοι εἰς τὰ δεξιὰ ὑπερέχειν γὰρ λέγομεν τὴν δεξιὰν τῆς ἀριστερᾶς*.³ Ale výklad ten je nezdařený. Prvá jeho část *ἢ τοι εἰς τὰ δεξιὰ* vyplynula jen jako logický důsledek vlastních slov Homerových *αὐτὴν ἐπ' ἀριστερόν ἔχοντες*. Druhá část jest dodatečně zdůvodnění jazykovou spekulací, operující přeneseným významem slovesa *ὑπερέχειν* (míti přednost) a vztahující se asi na význam slova *δεξιός* při věštění, spíše než na převahu pravé ruky nad levou.

Výklad po mém soudě jedině správný jest zde καθύπερθε = směrem k širému moři. Čteme jej k tomuto místu na př.

¹ Srv. index Gehringův (1891), s. v. καθύπερθε(ν).

² Údaje scholií cituji z Baumgartenova-Crusiova vydání Hom. Od. I. 1., Lipsiae, 1822.

³ G. Dindorf (Scholia Graeca in Homeri Odysseam, I., Oxonii, 1855) uvádí tento výklad v této podobě: *ὑπεράνω, ἀντὶ τοῦ εἰς τὰ δεξιὰ ὑπερέχειν κτλ.*

ve 12. vydání *Odyseje*, které uspořádali K. F. Ameis - C. Hentze, Leipzig-Berlin, 1908, *καθύπερθε*, d. i. westlich, wie 172 *ὑπένερθε* östlich von Chios, Bezeichnungen, die auf der Anschauung vom Verhältniß der hohen See zur Küste des Festlandes beruhen'. V 13. vydání (K. F. Ameis - C. Hentze - P. Cauer, tamže, 1920) jest výklad nový, kterým se však dřívější jen doplňuje: ,oberhalb von Chios, wobei der Standpunkt der Betrachtung auf dem Festlande genommen ist'.

Řekové si byli vědomi dojmu výšky při pohledu na širé moře. ,Vyplujeme-li na moře, je hladina rovná směrem k břehu, pokud jej vidíme, kdežto směrem k širému moři hladina se zvedá' (O. Vaňorný, *Naše řeč* I, 1917, str. 190 a n.).¹ Užívání slov *ἀνάγειν*, *ἀνάγεσθαι*, *κατάγειν*, *κατάγεσθαι*, *μετέωρος*, *μετεωρίζειν* nelze vysvětliti bez této představy. Několik dokladů za mnohé: Hom. ξ 292 *τὴν ὁδόν, ἣν Ἑλένην περ ἀνήγαγεν*; Hom. κ 140 *ἐπ' ἀκτῆς νηὶ κατηγαγόμεσθα ἐς λιμένα*; Thuk. I 48 (*οἱ Κορίνθιοι*) *λαβόντες τριῶν ἡμερῶν σιτία ἀνήγοντο ὥς ἐπὶ ναυμαχίᾳ ἀπὸ τοῦ Χειμερίου νυκτός, καὶ ἄμα ἔω πλέοντες καθορῶσι τὰς τῶν Κορκυραίων ναῦς μετεώρους τε καὶ ἐπὶ σφᾶς πλεούσας*. Sem patří také Hom. β 159 *ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης* (über den breiten Rücken des Meeres, wenn die Wellen ruhen und die ungeheuere Masse dem Blick wie gewölbt erscheint' K. F. Ameis - C. Hentze - P. Cauer, Leipzig-Berlin,⁷ 1913, ad. l.).

8. Stejný význam jako na uvedeném místě Homerově má slovo *καθύπερθε* také u Apollonia I 924. Jde zde jen o zvláštní případ měřené výšky. K širému moři zvedáme svůj zrak stejně jako k nějaké hoře nebo vysočině. Příkladem pro tento druhý případ budiž místo Herod. II 32, kde se proti sobě staví ta část země libyjské, která je při pobřeží, a vyšší část, která jest od moře vzdálena: *τῆς γὰρ Λιβύης τὰ μὲν κατὰ τὴν βορρῆν θαλάσσαν . . . τὰ ὑπὲρ θαλάσσης τε καὶ τῶν ἐπὶ θαλάσσαν κατηκόντων ἀνθρώπων τὰ καθύπερθε θηριώδης ἐστὶ ἡ Λιβύη*. Budme rádi, že slovo *καθύπερθε* není spojeno s představou severu. Marně bychom se snažili vysvětliti, proč by slova, schopného tohoto významu, byl mohl Herodot bez rozpaků užíti o Libyi — jižní!

9. Jak však vznikl výklad *καθύπερθε* = ,severně od', kterého ještě nezná slovník Stephanův?

Plutarchos, Quaest. Rom. LXXVIII, uvažuje o tom „*Διὰ τὶ τῶν οἰωνῶν ὁ καλούμενος ἀριστερός. αἰσιος*“, jinak řečeno

¹ Terminu ,vysoké moře', jehož oprávněnosti v češtině hájil O. Vaňorný (*Naše řeč* I, 1917, str. 190—191, II, 1918, str. 57—59), zato ji popíral V. Ertl (tamže I, 1917, str. 240—243, II, 1918, str. 59—60), vůbec nepotřebujeme. Řekové ho přes svůj názor neměli a latinské ,mare altum' znamená jen moře ,hluboké' a odtud ,širé' (srv. Thesaurus linguae Latinae I., s. v. altus).

proč se užívá latinského *sinister* o znamení blahověstném. V řečtině znamenalo *σκαίος* vždy ‚zlověstný‘ proti *δεξιός*, ‚blahověstný‘. U Římanů však *sinister* právě naopak znamenalo ‚blahověstný‘ a jen přenášením řeckých vzorů u básníků také někdy ‚zlověstný‘. Nám celá věc dávno není problémem. Blahověstná byla strana vycházejícího slunce a tu měl řecký věstec, obrácený k severu, po pravici, římský augur, obrácený k jihu, po levici. Plutarchos však určitého výkladu neznal, a ač uvádí celou řadu různých interpretací, žádná z nich není správná. Pravdě nejbližší je z nich — i při své překroucenosti — výklad podle Juby, starožitníka doby Augustovy: *ἡ μᾶλλον, ὥς Ἰόβας φησί, τοῖς πρὸς τὰς ἀνατολὰς ἀποβλέπουσιν ἐν ἀρισιεργῇ γίγνεται τὸ βόρειον δὲ δὴ τοῦ κόσμου δεξιὸν ἔνιοι τίθενται καὶ καθυπέριτερον*. Poslední větu nutno přeložiti takto: ‚Tuto stranu světovou považují někteří za příznivou a vlivnější.‘ Slova *καθυπέριτερος* (etymol. ‚vyšší‘, přenes. ‚vrch mající nad n., mocnější‘) je tu užito ve významu přeneseném, v jakém ho téměř výhradně řečtí autoři užívali.

Zmínka slovníku Stephanova s. v. *καθυπέριτος* (Plut. Probl. Rom. de boreali s. septentrionali mundi parte: *Ὁ δὲ τοῦ κόσμου δεξιὸν ἔνιοι τίθενται καὶ καθυπέριτερον*) způsobila asi, že slovo *καθύπερθε* u Homera γ 170, kde z textu vyplývá, že jde o plavbu do prava, bylo vyloženo ‚na sever‘. Spolu mohli působiti i to, že se v moderních jazycích užívá vlivem mapového představování nepřesně slov ‚nahoru‘ ve smyslu ‚na sever‘, ‚dolů‘ ve smyslu ‚na jih‘. Překlad *καθύπερθε* = ‚severně od‘ vznikl nejprve jako pomocný výklad [ve slovníku Passowově s. v. *καθύπερθεν*, *κ. Χίου, Ὁρτυγίης* κ., oberhalb Chios, oberhalb Ortygie (d. i. nördlich davon), Od. 3, 170. 15, 404. *τὰ κ. τῆς λίμνης*, Hdt. 2, 6 (místo 5), *τοῖς κ. Ἀσσυρίων οἰκημένοισι*, id. 1, 194, pro doklady homerské také ve slovníku Papově], potom však položena rovnice *καθύπερθε* s gen. = ‚au-dessus de, au nord de: *Χίου*, Od. 3, 170, de Chio; *τὰ κ. τῆς λίμνης*, Hdt. 2, 5, le pays au nord du lac‘ (ve slovníku Baillyho).

Nehledíc k místu Hom. γ 170, kde nejde o směr severní, nýbrž západní (tak správně vykládal J. U. Faesi, Hom. Od. 1⁷, Berlin, 1878, ad. l. ‚oberhalb, d. h. von Lesbos aus rechts und westlich von Chios‘), jest nejlepším dokladem neoprávněnosti tohoto zevšeobecnění to, že doklad z Herodota II 5 je vyložen zřejmě nesprávně: jde zde o krajinu ležící jižně od jezera. Herodot totiž tvrdí, že v Egyptě také země nad jezerem Moiriovým (t. j. proti toku Nilu výše, tedy jižně) až do vzdálenosti třidenní plavby (*τὰ καθυπέρθε ἐν τῆς λίμνης ταύτης μέχρι τριῶν ἡμερῶν πλόου* II 5) jest původem naplavenina, nejen země pod tímto jezerem, t. j. severně tohoto jezera, ležícího ve vzdálenosti sedmidenní plavby od moře (*τῶν νῦν*

ἐνερχε¹ λίμνης τῆς Μοίριος ἐόντων, ἐς τὴν ἀνάπλους ἀπὸ θαλάσσης ἐπὶ τὰ ἡμερῶν ἐστὶ ἀνὰ τὸν ποταμόν II 4); celou tu část Egypta, jejíž jižní hranice lze dospěti 10 (7 + 3) denní plavbou proti Nilu, prohlašuje Herodot za oblast vzniklou nánosem.

Konečně v místě u Herod. I 194 (ἐν τοῖσι Ἀρμενίοισι τοῖσι κατῴπερθε Ἀσσυρίων οἰκημένοισι) není sice překlad ‚v Armenii, severně od Assyrie ležící‘ (Kvíčala) v rozporu se skutečností, ale ani zde není κατῴπερθε označením světové strany, nýbrž jest ho užito ve významu výškovém (protiklad hornaté Armenie k nížinné Assyrii).

10. Nesprávné rovnice κατῴπερθε = ‚severně od‘, ať ji převzal odkudkoli, užil také Mooney pro výklad místa Apolloniova.²

Uznáme-li, že κατῴπερθε na uv. m. Apolloniově může znamenati jenom ‚směrem k širému moři‘, odpadá i Mooneyův výklad zdánlivého geografického omylu Apolloniova. Právě totiž Mooney (ad l.): ‚Přesně vzato, Imbros by ležel k severu od nich jen tehdy, až dosáhli bodu, kde se obrátili do Hellespontu.‘ To je výklad z nouze, kterým se měl zeměpisný omyl zmírniti. Ale nepřipouští ho jasná korelace τῇ μὲν — τῇ δέ. Rovněž je v textu naznačeno (slovy νέον γε μὲν ἡέλιον δυομένου), že pozdní příjezd ke špičce Chersonesu byl časově vzdálen od té doby plavby, kdy viděli s jedné strany Thrakii a současně s druhé strany — na straně k širému moři — ostrov Imbros.

Důsledek popření výkladu κατῴπερθε = ‚severně‘ platí i pro verš I 928 πέλαγος δὲ τὸ μὲν κατῴπερθε ἐλέλειπτο, týkající se okamžiku, kdy Argonauté opustí širé moře a vnoří se do vod Hellespontu. Ani zde nebudeme překládati ‚severní moře‘, jak činí p. Jaroš, ani vykládati, jak činí Mooney: ‚Když se obrátili do Hellespontu, širé moře, kterým projeli, leželo od nich na sever.‘

Slov. gumno.

Napsal Václav Machek.

Od starodávných dob se obilí mlátilo na místě, jehož všeslovanský název je *gumno*. Vedle něho se vyskytuje také jméno *tokz*¹ a pak několik málo jmen omezených na jednotlivé jazyky slovanské (č. *mlat*, pol. *bojisko* a pod., *klepisko*).

¹ J. Kvíčala tlumočil v překladě Herodota (Praha, 1863) chybně ‚z částí nyní jižně ležících od jezera Moirisova‘, ač II 14 ἡ χώρα ἣ ἐνερχε Μέμφιος přeložil správně ‚krajina severně od Memfi ležící‘.

² Je zvláštní, že ani Mooneyovi neušel správný výklad [‚to the north‘ (cf. 928) or, perhaps, ‚to seaward‘ (cf. Od. 3. 170)], ale v dalším ho nedbal ani ve výkladu v. 924 ani při v. 928.

³ Čsl. a rus. *tokz*, sloven. *tok* (Kálal 717). Pochází od kořene *tek-* ‚fluere, currere‘; je to místo, kde běhají zvířata vyštěpávající obilí (tak Miklosich EW. 347 n. s. v. *tek-* I. a Potěbná podle Gofajeva Srvnit. etim. sl. rus. jaz. 370); to je výklad docela pravděpodobný.

Slovo *gumno* se dosud pokládá za nejasné, ačkoli byly podány už asi čtyři různé výklady. Na př. právě vycházející Brücknerův polský etymol. slovník str. 163 praví zkrátka, že je slovo to nevyloženo.¹

V jiných jazycích ide. není nic podobného, co by se dalo přirovnati, ani v baltštině. V slovanštině pak jest výraz ten úplně isolován. Nicméně se chceme pokusiti o jeho výklad, ale napřed se musíme poněkud obeznámiti se stránkou věcnou,² kde potom jedna dosud nepovšimnutá okolnost nám snad podá klíč k záhadě.

Všeobecného indoevropského jména pro mlat (*humno*) není. Jednotlivá jména jsou vytvořena na základě různých koncepcí (na př. že mlat je volné místo, pod širým nebem, nebo že se na něm obilí bije, tepe a pod.) a nejsou vždy jasná (viz Schrader RL.³ 1, 206). Staré slovanské obilní hospodářství musíme si představit asi tak, že nebylo stodol v našem smyslu. Obilí se mlátilo hned po žních, buďto hned na poli nebo spíše při domě. Mlátilo se různým způsobem (cepy a jinak), ale jistě byl hojně rozšířen ten způsob, že dobytek (obyčejně koně) poháněný do kola vyšlapával zrna z klasů na humně, to jest na kruhovém mlatě upraveném blízko domu. Tak se to dělá ještě dnes v Rusku, na Balkáně, v Uhrách, v Itálii, ve Španělsku a v Portugalsku.³

¹ Dosavadní výklady jsou tyto: Miklosich VGr. 2,238 to srovnával se stind. *gō*, terra', ale v EW, tento výklad už opustil. Potebnia Et. 3,29 s koř. *gsm-* v *gsmzati* (č. *hemzati* atd.), což prý je = **gum-*, jiti' v lat. *ventō* atd. — Gořajev Sr. sl. 84 se přidával k Potebniovi; v dodatcích na str. 439 pomýšlí však na kořen *gzb-* (*gznpti*, č. *hnouti* atd.) ve významu 'skládati' a pod., ale to není nic než pouhý, chatrný nápad. Všecky tyto tři výklady jsou zřejmě pochybené. — Více víry došel Pogodinův výklad, že je to kompositum *gu-mno*; první část prý patří k ide. *g'ou-*, dobytek', druhá k *mno* *meti* (= lit. *minù* *minti*) s původním významem 'šlapati', tedy celek znamená místo, kde dobytek vyšlapává obilí. Je to výklad jistě duchaplný (přijímá jej také Berneker SIEW. 1,382 a Schrader-Nehring Reallex.³ 1, 206), nicméně by bylo těžko najítí nějaký jiný příklad složeniny takového typu. Kromě toho třeba uvážiti ještě toto: *gumno* není nikde kromě slovanštiny, vzniklo tedy asi v době praslovanské. Ale *mno* *meti* má v slovanštině jenom význam 'drobiti, drtití', ale nikoli 'šlapati'. Ačkoli příbuznost s lit. *minti*, 'šlapati' je nade vší pochybnost, přece musíme zdůrazniti, že u z v době praslovanské je význam poněkud změněn. To dosvědčuje praslov. subst., utvořené z toho kořene, *medlica* (*mę-dlica*, srv. *trdlica*, *teslica* a pod. z **mę-dlo* rus. *mjalo*; č. *mědlice*, p. *międlica*, bulh. *mělica*, nástroj na lámání lnu). Pak by zbývalo jediné východiště: že *gumno* vzniklo v době, kdy *meti* mělo ještě v ps. předpokládaný význam 'šlapati', tedy před vznikem slov *medlo*, *medlica*, a že potom by význam 'šlapati' u slovesa byl zanikl. Ale to by bylo jenom východiště z nouze. — Na druhé straně slovníky Preobraženského 1,169 a Brücknerův I. c. je prostě pokládají za nejasné. Rovněž tak Niederle ŽSS. 1, 805, pozn. 5.

² Viz Niederlův Život starých Slovanů 1, 805 n. a 3, 1, 106 n.

³ Meyer-Lübke, Wörter u. Sachen 1, 1909, 212. — V Rumunsku se mlátí tak, že uprostřed humna je kůl, u něho na dlouhý provaz se uváže kůň, jenž stále běhá do kruhu. Ten kruh se zmenšuje podle toho

Vymláčené obilí se ukládalo do sýpek, sláma se pak vyrovnala opodál někde v poli kolem vysokého stožáru na stoh,¹ kde zůstala třeba do druhých žní. Kde byly stodoly, byly velmi primitivní, ne obšírné stavby s mlatem, přístodolky a patry, nýbrž spíše jen něco takového, jako jsou slovenské »šopy« na seno nebo slámu (psl. se jmenovaly **borgz*). Jsou to vlastně střechy vznášející se na čtyřech vysokých stožárech, stěny žádné nemají. Takové »šopy« byly patrně v starší době i v Čechách, jak nám ukazuje obrázek z Velislavovy bible u Niederla na obou uvedených místech ŽSS. Byly to úkryty velmi chatrné, ale stačily, úrody bývaly asi také chatrné za dob primitivního hospodářství, kdy se úhořilo a páslo, hnojilo málo a oralo mělce. Staří Slované byli tedy s mlácením hotoví, když čas dovoloval, dosti brzo. *Gumno* byl mlat jak pro mlácení cepy, tak pro vyšlapávání dobyt看. Bývalo asi blízko stavení, jak bylo řečeno výše, a když pak vedle něho se ujalo slovo *mlat* a *stodola*, skleslo humno někde na pojem dosti neurčitý. Na Moravě ještě znamená mlat, také zahradu,² ale v Čechách na venkově už ví málokdo, co to je humno. Někde se drží jenom výrazy *za humny*, *za humnama*, *za humna* (kam), znamenají asi 'za stodolou, na zahradě'; některá pole hned za stodolou se jmenují *záhumení*.

Nyní je důležité, jak se takový mlat upravoval. Mlat mívá kamenný podklad (o antičských mlatech je to přímo dosvědčeno), který se pokryje hlinou. Není však nutný. Hlína se nesmí při mlácení drobiti, musí být pevná, tvrdá, soudržná, a proto se taková hlína míchá s kravským lejmem nebo aspoň s loužnicí (hnojůvkou) anebo s dobytčí krví. Hotový mlat se pak potírá stejnými látkami. V mém rodném kraji (ve vých. Čechách) se nyní k tomu užívá loužnice nebo krve, v Rusku se podobným způsobem (z kravského hnoje) připravuje těž hlína na nepálené cibly³ a na mlat jistě také. Ze starých dob nemáme o tom svědectví,⁴ ale můžeme to beze všeho předpokládati. Víme však, že staří Římané si počínali podobně. Plinius starší praví 15, 8, 33, že potírají mlat *amurca*, ssedlinou z oleje, za účelem poněkud jiným, »ut formicae rimaeque absint«. Ze severní Italie a z Francie

jak se provaz natáhne na kůl, až se kůň přiblíží samému kolu. Pak se kůň obrátí a jde to obráceně. Jiné pěkné vylíčení sardinského mlácení je W. u. S., Beiheft 4, str. 29 n. Humno je venku za vesnicí, jedno pro celou obec, mlátí se hovězím dobyt看m nebo koni; dobytek buď jen vyšlapává nebo i táhne za sebou těžký plochý kámen nebo kamenný válec.

¹ O tom jedná Hujer, Sborník Pastrnkův (1923) 48 n.

² Bartoš, Dial. slov. mor. 111.

³ Tak mi vypravovali vojáci, kteří v Rusku pobýli za války a viděli to na vlastní oči. Ostatně jsem našel shodné líčení i v novinách (Lid 25. VII. 1925, str. 2.) od kolonistů z velmi zaostalého kraje ruského. Jiných literárních dokladů nebylo mi možno sehnati.

⁴ V Niederlově ŽSS. není o tom zmínky.

se dosvědčuje, že ještě nedávno (a někde to prý ani v nynější době nevymizelo) se do hlíny přidával kravský hnůj, aby mlat byl hladký a nepropustný.¹ To je velmi důležité svědectví, které můžeme klidně transponovati do starověku. Dále můžeme směle říci, že tento jednoduchý způsob znali i starí Slované.

Jazykový výklad slova *guměno* nabývá tu pevného bodu, ač úplně evidentní nebude ani tak. Meillet² rozdělil slovo to *gum-ěno*, kde *-ěno* je druhotná odvozovací přípona, jinak dosti řídká. Základ *gum-* (»neznámého původu«, jak praví Meillet), **gumъ* nebo **guma* v slovanštině neexistuje, ani jinde nemá ekvivalentu. A to je slabá stránka i dalšího výkladu zde podávaného, je nutno se k tomu přiznati. Nicméně musíme s tímto základem počítati. Předpokládané **gum-* znamenalo asi právě smíšeninu hlíny a kravského hnoje a může býti odvozeno od koř. *gu-* příponou *-mo-* (*-mā-*).³ Toto *gu-* je předsohlásková (= téže-slabičná) forma kořene *gʰou-*, jež známe ze subst. *gověno*. Někde **gumъ* nebo **gumā* mohlo aspoň jistý čas existovati vedle jiného útvaru s *gov-* asi tak, jako máme slovo *šumъ* z **k'eumos* (k ř. *κωκύω*, lit. *šaitkti*)⁴ vedle *sova*⁵ z téhož základu, nebo *struma* (srv. *strumica*, *strumę*) vedle *o-strovъ*. Tyto dva příklady⁶ jsou ovšem jenom jakési slabé »důkazy pravděpodobnosti« o tom, že takovéto **gumъ* (**gumo*) nebo *guma* mohlo existovati. Rodem a příponou druzí se *guměno* k slovu *vapěno* a k takovým útvarům, jako jsou místní jména na *-ěno* *Vrběno*, *Sitěno*, *Duběno*, *Bezeňno*, *Borověno*, jež byla kdysi též appellativy.

Drobnosti grammatické.¹

Napsal Oldřich Hujer.

29. K české deklinaci zájmenné.

Nářečí okolí českodubského dost výrazně charakterisují dva zájmenné tvary, jež příslušníku nářečí jiného na první poslech musí býti nápadné. Jest to především lok. sing. masc. a neut. u zájmen rodových, jež v nářečí tomto má místo spisovného *-om* (u zájmenných kmenů tvrdých) nebo *-em* (u zájmenných kmenů měkkých) veskrze stejné zakončení *-im*. Zaznamenal jsem si v Le-

¹ Jud a Jaberger v Idg. Jahrbuch 9, 1924, 10.

² Études 427.

³ Tak nutno dělití, neboť »kořen« **geum-* nebo **goum-* není podle známých výkladů de Saussurea možný.

⁴ Meillet, Études 428.

⁵ Tamtéž str. 248. Ale celá dvojice není příliš jistá.

⁶ Přípona *-mo-* (*-mā-*) je také v sekundárním slovese *kumajo kumatí* (Berněker 1, 643). Ani tu není zachováno základní jméno, od něhož je to sloveso odvozeno.

¹ Srv. LF. 53. 1926. 123.

tařovicích u Čes. Dubu tyto příklady: *nebyl na tim spokojenej; co ty vo tim mluviš!; sou po tim sytý až do večera; neni na tim prach vidět; eště se při tim dobře maj; v tim domně druhym, co deme vod zhůrů* (na zhůrách se jmenuje část města Čes. Dubu); *na jedním domně; ale mluvíme vo jedním kamarádů; v našim lese; vo čím to mluviš?; vo něčim*. Srv. *Jen kolikrát musel bejt v Praze na tim poutě vo svatym Janě!* z Ještěda (v časop. »Od Ještěda k Troskám« 2, 1923 — 1924, str. 223). Shoduje se tak tvar tento s tvarem instrumentálním, jenž zde má pravidlem krátkou samohlásku v slabice koncové (*tim, jedním* atd.).

Z jiných nářečí českých zjev tento, pokud vím, nezaznamenan; na Moravě v nářečí lašském zní lok. a instrum. sing. masc. a neut. u zájmen rodových (a ve složené deklinaci adjektivní) stejně, srv. Bartoš, *Dialektologie mor.* 1, 97. V nářečí Čechů kladských se vyskytuje týž zjev při zájmeně *co*, jež má lok. sing. *čím* (*čím*): *na ničim iným to nepoznávám; pokud bude s čím* (Kubín, Lidomluva Čechů kladských 101); lokal *nim* je v nářečí české kolonie zelovské v Polsku (srv. Vydra, *Sborník Pastrnkův* 156).

V nářečí lašském toto splynutí tvaru lokativního s instrumentálním vykládá Gebauer *Hist. Mluv.* 3. 1. 444, 463, 467, 477, 488 hláskovou změnou *e* v *i* (*y*) před *m*. Lze-li tak veskrze tento zjev v nářečí lašském vyložit, může být pochybné: Bartoš *Dialektologie mor.* 1, 102 vykládá, že změna *e* v *i* před *m* je »toliko na Frýdecku«, kdežto stejný tvar pro lok. a instrum. sing. masc. a neut. u rodových zájmen má Bartoš l. c. 1, 97 za jeden ze znaků charakterisujících lašské nářečí vůbec. V českém nářečí, o něž nám zde jde, zcela zřetelně vyvinul se stav tuto popsany podle tvarů složených adjektiv, kde zní lok. sing. *dobrym* (< *dobrém*), *božim* (< *božím, božiem*) právě tak jako instrumental. a tvarů possessivních zájmen singulárových *můj, tvůj, svůj*, kde lok. *mém, tvém, svém* splynul po zúžení samohlásky *e* s tvarem instrumentálním. Podle těchto zájmen possessivních řídila se patrně především possessivní zájmena plurálová a tvar lokativní se u nich připodobnil tvaru instrumentálnímu (lok. *našem* vedle instr. *našim* < *naším* změněn v *naším* atd.).

Druhý zájmenný tvar charakterisující nářečí českodubského okolí je tvar dat.-lok. osobního zájmena II. osoby sing. a zájmena zvrátého. Tvar ten zní v tomto nářečí tak jako tvar genitivní a přízvučný akkusativní: *tebe, sebe*. Srv. *co pak tebe na tim záleží?; co pak tebe je po tim?; (komu to neseš?) to víš, že tebe né; měly sme je (šaty) jednou na sebe; děláš to sebe; dyš vo sebe říci neumí se šetřit*. Mají tedy tato zájmena v pádech nepřímých vedle enklitických tvarů *ti, si* v dat. a *tě, se* v akk. jen dva tvary plnopřízvučné: jeden pro genit., dat., akk., lok. (*tebe, sebe*), druhý pro instrum. (*tebou, sebou*). Vzniklo to podle tvarů osobního zájmene pro I. osobu sing.; zde pův. dat.-

lok. *mně* splynul s akk. *mě*, jenž tu vyslovován *mňe*, takže pak *mně* = dat., lok., akk. V akk. tento tvar *mně* úplně zatlačil tvar *mne*, takže toto *mně* je tvar enklitický i plnopřízvučný (asi tak jako řec. *σοί, οί*, tvar původně jen enklitický, je i tvarem plnopřízvučným); a když v akkusativě toto *mně* nastoupilo místo *mne*, nastoupilo místo něho i v genitivě,¹⁾ takže na konec je *mně* gen., dat.-lok., akk., a zájmeno *já* má v pádech nepřímých jen dva tvary: *mně* a *mnou*. U zájmena osoby druhé sing. a u reflexiva genitiv-akkusativ *tebe, sebe* přejal také funkci dativní, když u zájmene I. osoby byly si tyto tři pády rovny.

Z jiných nářečí českých mi podobné tvary známy nejsou.²⁾ Ale pravděpodobně sem patří lok. *sebe* (*nedají nic vědět o sebe*), jež z nářečí českých emigrantů u Střelína v Prosku uvádí Frinta Sborn. filol. 4, 1913, 223. Jeli tomu tak, pak by to znamenalo, že tvary takové byly kdysi známy i jinde na území nářečí východočeského.

Smrt historika V. Březana.

Napsal Jos. Salaba.

Jak známo, byl Václav Březan téměř objeven. Byl to vlastně čin Palackého. Od té doby osobnost Březanova stále rostla. Březan byl archivář, bibliotekář a historik rožmberský. Jakožto intelektuální rádce Petra Voka z Rožmberka († 1611) ve věcech kulturních byl s ním spoluzakladatelem této slavné knihovny, jejíž význam pro staročeskou literaturu je znám. K tomu se pak pojí, že uspořádal archiv rožmberský a švamberský v Třeboni, jehož se tím stal spoluvůdcem; význam treboňského archivu pro dějiny ocenil Palacký.¹

¹ Srv. již stě. *nyne, pane, pamětliv bud m n ů je* Tob. 138^a.

² Dial. mor. (hroz.) *ch tebe, k sebe*, jež podle Bartoše uvádí Gebauer Hist. Mluvn. 3. 1. 528, je rázu jiného: v tomto nářečí mění se *e* po retnicích v *e*.

³ Jako bibliotekář složil 4dílný seznam rožmberské knihovny (rozdělené ve 4 třídy, který i s tou knihovnou je nyní (od r. 1648) ve Štokholmě. Jako archivář sepsal seznam švamberských archiválií (teď v universit. knihovně v Praze) a rožmberských archiválií i privileji (z r. 1598, nyní ve Vyšším Brodě). Tyto archivy Březan netoliko jakožto první srovnal, rozdělil (ve 12 tříd), popsal a zpracoval, ale tím, že, pokud lze, vše možné shromáždil a sebral, zachoval nám mnoho starých i vzácných a jinak řídkých památek, na př. staré registratury inventářů a účtů ze st. 16. (až do r. 1618), ač i starší. Jakožto spisovatel byl Březan historik-biograf rožmberský a genealog vůbec. Napsal r. 1602—1609 Monumenta Ros. (až do r. 1545), jejichž poslední redakci a čistopis r. 1753 ztratil benediktin Bonav. Pitter. (První redakce je zachována překladem Norberta Herrmana). Z ní pořídil Březan r. 1609 sumární výtah. Ztracený její čistopis (z r. 1618?) zůstal v nějakém klášteře snad. Ale konfiskací Josefa II. mohl přijíti též do nějaké soukromé knihovny; i do ciziny. V letech 1610—1612 napsal Život Viléma z Rožmberka

Účelem těchto řádků není život a záslužné dílo Březanovo, o nichž bylo ostatně už nejednou psáno, ale jeho konec.

Je v tom kus ironie osudu, že o Březanově narození a smrti, ač byl archivář a historik, nic pevného není známo. Víme jen, že se narodil ve vsi Březno (mezi Louny a Postoloprty) v tamním dosud zachovalém mlýně u Ohře. Jeho otec, zámožný mlynář a Český bratr, poslal jej do vyšších škol (latinských)¹ teprve, když se ukázalo jeho nadání. Ježto se tehdy přicházelo do škol později (a zejména byli-li to poddaní), lze předpokládati, že když se r. 1593 objevuje u Rožmberků, bylo mu značně přes dvacet let a byl hodně blízek třicítce. Mladíčkovi by sotva byl svěřil už r. 1596 Petr Vok z Rožmberka úkol tak důležitý i čestný, jako byla genealogie a historie jeho domu, která mimo to měla být i kusem dokumentu v jeho sporu se Švamberky (od r. 1599). Byl by jeho starší už pán tolik důvěřoval síle mladé? Doložené o něm první datum r. 1580 můžeme tedy právem položit do jeho poněkud pokročilejšího mládí.

Po smrti svého pána Petra Voka z Rožmberka (1611) zůstal Březan i ve službách jeho dědiců, Jana Jiřího († 1617) a Petra ze Švamberka († 1620), pořádal archiv švamberský do Třeboně přivezený, dokončoval i opravoval své práce o Rožmbercích a napsal historii i genealogii Švamberků a mnohých jiných rodů. Tu vystoupili pojednou Vilém Slavata a kancléř Zdeněk Popel z Lobkovic se svými nároky na rožmberské dědictví, tvrdíce, že testament Petra Voka byl falšován od jeho německého sekretáře Theobalda Hocka z Zweibrucku. A soud opravdu též uznal, že

»Padesátní lítopis« a po té (do r. 1615) Život Petra Voka z Rožmberka. Mimo to napsal rozličné genealogie téměř všech větších rodů českých v letech 1612–1618 (na př. Valdštejnů, Vartemberků, Žerotinů, Vřesovců atd. atd.). Nejdelší z nich jsou ovšem Švamberků a Šternberků, jejichžto byl až posud poddaným; za tuto genealogii byl Březan od Šternberků zproštěn poddanství. Pokud čerpá z kronik, bývá nekritickým (někdy i z povinnosti); jinak jeho metoda i sloh jsou čistě archivní. Jsou to vlastně regesta. Podává svědomitě tedy jen, co našel doloženo v svém archivním materiálu, což je téměř moderní. Ježto pak jeho díla přinášejí mnoho dat i z dějin hospodářských a sociálních, nabývají tím zvláště dnes ceny. Potud jsou zajímavé i jeho inventáře v Praze a ve Vokovicích atd., jakož i jeho referáty o stipendistech v jezuitské koleji v Krumlově, ač on sám byl Český bratr. Díla jeho, jak známo, byla všechna téměř rozpůžena a tím rozprášena. Něco je v J. Hradci, něco v Roudnici, v univ. knihovně v Praze atd., ač i v Třeboni (velmi četné makulární prvopisy atd.).

¹ K jeho vzdělání ukázal jsem v Naší Době 1902. Bylo na svou dobu obsáhlé, ač patrně získával i četbou a mimo školu i později. Ale latinu atd. poznal už před r. 1593. Byl jistě v Mladé Boleslavi na tamní bratrské škole kol roku 1580, neboť r. 1580 byl u Kosmonos (Živ. Vil. z Rožmb., p. 246). Zdá se pak, že poznal i historickou školu bratrskou, zvelebenou Blahoslavem. Do rožmberských služeb vstoupil snad s doporučením kněze M. Cyra, s nímž byl od r. 1602 v korespondenci.

byl onen testament podvržen a tudíž prohlášen neplatným.¹ Přesto zůstali Švamberkové v držení rožmberského majetku; rozhodly důvody politické. Podivné věci dály se tehdy v Čechách. A také je to vše podobno onomu Hockovi, který byl podplatným exponentem známého Anhalter, zloducha českých dějin. Doklady jsou v Březanově životopise Petra Voka, který od r. 1607 je vlastně memoirovým deníkem. Hock dostal i od svého pána pěknou odměnu, statek Žumberk u Nových Hradů, zapsaný v zemských deskách.

Sledujme nyní události pro Březana důležité. Petr ze Švamberka, sudí dvorský, stal se 25. května 1618 i členem revolučního direktoria, ale zemřel již v lednu 1620, raněn byv mrtvicí, na Malé straně v Praze, kde uváděl v úřad městskou radu; pohřben byl slavnostně v kostele u sv. Víta v Praze. Zvolený již král Bedřich Falcký svěřil správu švamberského majetku poručníkům a regentovi od něho k ruce vdovy ustanoveným. Když po bělohorské porážce Bedřich Falcký uprchl i s rodinou z Čech, utekla do ciziny hned po té i ovdovělá Anna Maximiliana ze Švamberka, rozená z Oprštorfu. Bedřich Falcký listem z Vratislavě d. d. 3. prosince 1620 svěřil správu panství městské radě v Třeboni. Další osudy této dámy jsou v celku málo známy. Víme jen, že po r. 1850 nalezen byl její náhrobek² v Elbląku v Prusku, kde tedy zemřela a jistou dobu asi žila. Třeboň sama pak, kde byla stavovská posádka pod velením anglického důstojníka, byla obležena vojskem císařským, ale vzdala se (a to dobrovolně) teprve r. 1622 (2. března). Panství bylo konfiskováno.

Toť vnější rámec života Březanova té doby. Jak žil on sám a kde zemřel? Poslední zprávu o něm máme 11. října r. 1618, pak vůbec mizejí; kdy zemřel, nevíme.

Jista jsou nyní tato fakta:

1. Březan *není nikde uveden mezi exulanty*, ač byl mezi Českými bratry osobností dost důležitou; byl znám, jak dobře víme, s předními pracovníky kulturními i politickými. Neodešel tedy do ciziny se Švamberkovnou po Bílé Hoře a *zůstal v Čechách*. A lze to též vysvětliti. Tato posud mladší dáma potřebovala posluhy, ochrany muže silného, zvyklého zbrani a zámožného. Březan byl však už přece stár, zvyklý jen péru a tolik peněz neměl.³ Byl nehybný, nehodil se do jejího průvodu a byl by jí spíše přítěží, neboť k cestě s těžkým stříbrem, ohrožované tehdy mnoha lupiči i vojáky, bylo třeba jen mužů silných; cesty bývaly tehdy obtížné i namáhavé. Tento výklad ovšem byl kombinací, nepodpřenou písemně ani fakty. (Mareš, ČČM. 1878.)

¹ Doklady v starším archivu mistodržitelském (nyní ministerstva vnitra). S. 117—88.

² Snad vzala s sebou tehdy přece větší jmění, peníze a skvosty?

³ Petr Vok mu odkázal 700 kop, on sám měl r. 1611 nejméně 600 kop a ročně od r. 1612 dostával od Švamberků 90 kop míšeň. grošů (mimo stravu, šaty, byt atd.).

Máme však skutečnou zprávu o konci Březanově, a to v Balbinově »Bohemia docta« (Ungar. vyd. pars II, p. 258). Zpráva tato je nesporně změtena, jak uvidíme, zasluhuje však mnohem více víry; než jak se až posud dělo, a více víry, než pouhé nepodepřené kombinace. Balbín prodléval v letech 1655—1657 v jezuitské koleji v Jindř. Hradci, odkud navštěvoval blízkou Třeboň a tamní archiv častěji. V Třeboni kolem r. 1630 byl hejtmanem J. z Ekrštorfu, kdysi Český bratr, který znal Březana i jeho díla. Tento muž byl dosti dlouho v Třeboni a přejal vlastně předchozí tradice rožmbersko-švamberské, jichž nutně potřeboval ku správě panství; něco z nich pak oznámno i Balbínovi, který praví, že v Třeboni slyšel od starých lidí (kteří Březana ještě znali), že pro jakousi vinu spáchanou (prý udělal falešné listy pro Švambergky, jako by jim právo na dědictví rožmberské náleželo ze smlouvy dědické) propadl hrdlem; byla mu však potom učiněna milost pod tou podmínkou, že, ježto dokonale znal všecky příběhy i tajnosti Rožmberků, musí srovnati archiv třeboňský a sepsati dějiny toho rodu. Velká vada této zprávy, která ani není tak vzdálena, spočívá v tom, že, co bylo časově napřed (před Bílou horou), — srovnání toho archivu a sepsání historie rožmberské —, klade dozadu, za r. 1620 (resp. 1622). Víme, že onen archiv pořádal a dějiny Rožmberků psal již od r. 1596. Tedy zmatení pořadu dat a fakt. Fakta sama lze však přijmouti, uvědomíme-li si celý vývoj rožmberského dědictví, na které měli své doby aspoň stejné právo (ne-li větší) pánové z Vartenberka, z Ústí a zejména z Hradce, jako Švambergové. A dědicem hradeckých byl Vilém Slavata. Petr Vok neuznával nároky Švamberků a vedl s nimi už před r. 1599 spor; smířil se s nimi teprve koncem r. 1608 vlivem V. Budorče a českobratrského kněze M. Cyra; dědictví to dostali i drželi z důvodů politicko-náboženských. Slavata si na ně činil naději až do smrti Rožmberkovy a Petr Vok nároky ty též uznával, uděluje *po celý svůj život velmi srdečné styky* s Hradcem a po té se Slavatou až do svého skonu. Bylo-li pak i soudně uznáno falšování jeho testamentu Hockem, je zřejmo, že Slavata, jsa zkrácen, hledal své škůdce. A k nim čítal i našeho Březana. Proč? Březan se neúčastnil ovšem falšování toho testamentu, ale *zeela jistě přál a pomáhal Švambergům*; byli rovněž protestanti a působil tu i vliv Budovcův a Cyrův, jeho příznivců. Švambergové se arci dovolávali starých »erbanůků« (to jsou ty »falešné listy« Švamberků), které byly jinak pravé, ale pocházejíce už z doby Voka z Rožmberka a Bohuslava ze Švamberka (kol r. 1480), byly velmi staré a Petru Vokovi neznámy; proto jich neuznával. Březan, napsav dějiny Rožmberků, velmi vřele mluvil zvláště o zásluhách tohoto Bohuslava ze Švamberku, jak prý velice pečoval i chránil

¹ Zvláště na př. r. 1571, 1594 atd.; byl tu i vychován.

sirotky rožmberské, zejména proti Matěji Korvínovi. Je zachován o tom celý jeden dlouhý čistopisný list,¹ nadšeně psaný od Březana o zásluhách i chválách onoho Švamberka, který (zdá se) Březan Petru Vokovi též přednášel. Že i Březan působil tím na změnu smýšlení svého pána, je nesporné.

O tomto jeho vlivu věděl i Slavata (který v letech 1623 až 1625 administroval konfiskovanou Třeboní) a uznával jej. Je to vidno i z toho, že si vypůjčil odtud onen Březanův spis »Krátký a sumovní výtah«, který od té doby zůstal a je v archivě v Jindř. Hradci, a to čistopis a celý konvolut i s rejstříkem osobním a věcným vzadu. Vypůjčil si tento jinak krátký spis opravdu jen z vědecktivosti? Slavata chtěl se jistě hned dozvědět, co as říkal Březan svému pánovi o Švambercích, a k tomu měl v době své administrace plnou příležitost. O Slavatově mínění o rožmberské závěti není v jindřichohradeckém archivě *nic jasného* a dalšího; pouhé jen *narážky*. (Zpráva tamního archiváře p. Teplého, za niž mu tuto děkuji.) Ale i tu nelze pochybovati o nárocích Slavatových na rožmberské dědictví.

A tak ona Balbínova zpráva, spojená s jinými doklady, podává tento výsledek: Březan po Bílé Hoře z Třeboně neodešel. *Nebyl politik, neměl se tudíž čeho báti*. Málomyslná Praha byla vzdálená. Bedřich Falcký byl ve Vratislavi a patrně i tam s ním byla Švamberkovna, neboť jen tak lze si vyložit jeho péči odtud o její majetek. Jediná Praha byla poražena. Četné pevnosti zůstaly a ty se vzdávaly teprve r. 1621 i 1622 — nejvíc dobrovolně, jsouce bez pomoci. V Třeboni, z které udělal Petr Vok tvrdou pevnost (píše i Stránský v »Respublica Bojema«), byla hojná posádka. Březan *mohl doufat*. A kam měl také jít starý, opuštěný muž, který byl v Třeboni téměř 20 let a tak dlouho spokojen? Měl opustit své miláčky, knihy, své životní dílo? Zůstal i v obleženém městě, jež mohl jen těžko opustit. Březan nebyl politik ani kněz; i neměl se čeho báti. Ale měl nepřátele, kteří zvítězili: Slavatu a jesuity. Slavata, dostav administraci Třeboně r. 1623 a tím i Březana do své moci, byl naň upozorněn i dal jej patrně po té zatknouti i uvězniti pro podezření z falšování rožmberského testamentu a erbanuňku. Ale Březan mohl se snadno očistiti: erbanuňk švamberský byl listinou pravou a na testamentu Březan neměl účasti. Dostal tedy snadno milost. A ježto hejtman panství byl cele nový muž, neznající poměrů a starých práv i závazků, potřeboval stále informace z archivu, jež mu odtud dával Březan, znající archiv, který doplňoval dějiny rožmberské. To bylo to »srovnání tamního archivu a sepsání té historie«. A ostatně možno, že opravdu přišel do nepořádku v době obležení od nových úředníků, kteří se v něm přehrabávali a nevyznali, ač ho potřebovali.

¹ V Třeboni Familie Rožmb., Registr. (24). A mimo to ovšem i vlastní Březanův životopis téhož pána, jehož zásluhy o Rožmberky sotva byly větší než celého rodu pánů z Hradce.

V Třeboni však jistě Březan nezemřel; není tam po něm žádné stopy. Zůstal tam, nevědomo však, jak dlouho. Ale po posledním dekretu proti nekatolíkům Třeboň opustiti musil a snad se na čas odebral na svůj dvorec a mlýn v Březně u Postoloprta, který mu od r. 1617 s plným dědiectvím připadl po rodičích. Ale i odtud měl odejít pro viru a tak majetek svůj ztratil. Zemřel tedy, neznámo, kde. Než jistě nikoli mezi emigranty v cizině, ale v Čechách a snad blízko u Postoloprta.

Onu Balbinovu zprávu o Březanově smrti, třeba poněkud zkomolenou, ale blízkou místem i časem a kombinovanou a vylouženou novými doklady i fakty, musíme tedy respektovati z důvodů věcných i formálních. Právě to ostatní jsou jen nedoložené kombinace.

A ještě jedna věc je zajímavá. V Třeboni schází téměř všechna politická korespondence Petra Voka z Rožmberka. Bylo to vykládáno tím, že snad ji odvezl jeho politický sekretář Hock s sebou r. 1612 do Žumberka. Nehledě k obtížím převozu toho, musíme připojiti, že *schází též politická korespondence obou Švamberků*, kterou Hock odvézt nemohl. I tak docházíme nutně k tomu vysvětlení, že všechna ta korespondence byla zúmyslně buď skartována nebo ukryta. Nápadno je, že r. 1619 a 1620 o Březanovi už neslyšíme, ač v Třeboni jistě byl a působil. Nechtíce, musíme dojíti k mínění, že po převratu, resp. po vzdání se Třeboně vše jen i trochu závadné skartoval nebo ukryl; jinak si nelze anivysvětliti že *všecky politické stopy jsou tak pečlivě zahlazeny*.

* * *

Znovu lze se dotknouti ironie osudu. Petr Vok z Rožmberka, výborný národohospodář a finančník, podporovatel měst, literatury i umění a především tvůrce slavného archivu a knihovny v Třeboni — a přece mnoho z toho, ač tu byl archiv, zůstalo téměř ukryto, na př. jeho politické zásluhy (zejména z let 1608—1611): spíš byl pošpiněn. Rovněž tak Březan. Archivář a historik — a zatím on sám, jeho osoba i díla, dlouho zůstala jakoby neznáma a ztracena. Zmizela a často vydrancována. Tannerova historie Šternberků je vlastně z Březanovy práce z r. 1617. Ale od doby, kdy jej Palacký téměř objevil, význam jeho stoupá stále. Historik (co do dějin hospodářských a registrové metody) sklonů téměř moderních, spolutvůrce slavného archivu a knihovny v Třeboni, s nimiž je jeho jméno navždy spjato, muž takých zásluh o literaturu a historii českou, je hoden, aby byl probádán jeho život dokonale. A je to též příspěvek ke kapitole o naší minulosti v době před Bílou horou a zejména po Bílé hoře. Muž prostý, nikoli politik, a přece významný, kulturní pracovník.

Na konci podotýkám, že vyšel jsem tu hlavně z Marešova článku o Březanovi v ČČM. 1878 a v ONS.

Studie o stč. Evangeliu sv. Matouše s homiliemi.

Napsal Josef Straka.

(Pokračování.)

Nejbližší řeč, kterouž podle samého vzdělavatele našeho sborníku *»píše svatý Jan Chrysostom, tověz Zlatoušlý«*, jest na Mat. 14, 13—21 (243^a—247^a). Je to volný a nadto silně přikracovaný překlad celé homilie jeho 49., počínající se takto: Vide illum saepe secedentem, et cum traditus est Joannes, et cum occisus est, et cum Judaei audierunt ipsum plurimos facere discipulos. Multa enim volebat humano more peragere, cum nondum tempus advenisset, quo deitatem suam clarius revelaret. Ideo discipulis dicebat, nemini ut dicerent se esse Christum; nam post resurrectionem suam id notum fieri volebat; quapropter non severus fuit in Judaeos, qui ante illud tempus non crederent, sed in illis facile condonabat. Secedens porro non in civitatem se confert, sed in desertum, atque in navicula trajicit, ut nemo sequeretur. — Následující text latinský (Tu vero mihi considera, quomodo Joannis discipuli deinceps Jesu magis haeserint), v stejném asi rozsahu, jak bylo otištěno, zůstal nepřeložen až do slov: Ideo igitur ille secessit. Turbae autem neque sic abscedunt, sed sequuntur haerentes ipsi, neque terruit eos *Joannis interitus* (ani ten skutek, ješto sě bieše o *svatém Janu* stal). Odtud zase vykládáno (ale volněji a stručněji) podle textu latinského, bližšího místy znění úryvků v Tomášově *»Řetězci zlatém«*, než v P. G. 58, 497. — Druhá větší mezera je před slovy *»Mámy také znamenati...«* H. 165, 5 zd., kde chybí výklad Jana Zlatoušlého, že Kristus *»panes non fecit ex non exstantibus, ut Marcionis et Manichaei ora obstrueret, qui...«*; třetí mezera H. 166, 2 již ke konci kapitoly druhé; další z kap. 3. H. 166, 11 (před slovy *»Mohl jest zajisté«*), H. 166, 23 (před *»Učmež sě my také«*) a H. 166, 4 zd. Kapitoly čtvrté a páté celé, šesté pak většiny nebylo použito; text od slov *»Takéž i my«* je volné, ale velmi pěkné tlumočení samého závěru řeči: Nam adolescentia neglecta similis est incultae terrae, quae multas undique spinas gignit. Immittamus ergo sancti Spiritus ignem, et malas hasce cupidines uramus; inculta arva excolamus, ut semen possint suscipere; et juniores nostros alienis senibus sapientiores exhibeamus. Nam mirabile plane illud est, cum in juventute splendet temperantia, cum contra is, qui in senectute temperans est, non ita magnam referat mercedem, qui aetatis subsidium habeat. Illud autem mirum est, in fluctibus tranquillitate frui, et in fornace non comburi, atque in juventute non lascivire. Haec itaque animo recolentes imitemur beatum illum Josephum, qui in his omnibus conspicuus fuit, ut easdem, quas ille coronas, assequamur; quibus utinam omnes potiamur, gratia et benignitate Domini nostri Jesu Christi, quicum

Patri gloria et simul Spiritui sancto, nunc et semper et in saecula saeculorum. Amen.

»Svatý Crifostom, Jan Zlatoústý, biskup« označen je v rukopise i za původce řeči o ženě Kananejské (Mat. 15, 21—31 (257^b—261^a), ale ani ta homilie, kterouž uvádí p. vydavatel, ani jiná, kteráž »ex beato Joanne Chrysostomo« otištěna v homiliári Pavla Winfrida Diakona (P. L. 95, 1233 nn.) a i Štitným podle jeho živé paměti na kázání Milíčovo byla zachována v »Řečech nedělních a svátečních« (sr. L. F. 35, 351 n.), nebyla přímo předlohou naší řeči.

Výklady na Mat. 15, 32—38 (261^b nn.) jsou až do H. 178, 8 vsutku Chrysostomovy, ale poněvadž se čtou v našem rkpse jen v té zkrácené míře, v jaké byly pojaty též do díla Tomášova, a poněvadž hned potom (od slov »Ale podle smysla duchovního«) následují výklady, jež známe z »Řetězce zlatého«, ponechávám si zmínku o nich na dobu pozdější. Stejně jako o výkladech na Mat. 15, 39—16, 12 (264^a—267^a). — Ani řeč na Mat. 16, 13—23 (268^a—272^a), jak poznáme, není čistě Chrysostomova, nýbrž kontaminována. — Zato se již tuto hodí promluvit o výkladech na Mat. 17, 22—27, poněvadž byly sice na dvou místech doplňovány z Tomášova »Řetězce«, než přece většinou čerpány přímo z Chrysostomovy homilie 58 (P. G. 58, 565). Sr. hned počátek české řeči s počátkem první kapitoly Jana Zlatoústého, z níž do díla Tomášova nebylo vypsáno skoro nic: Ne dicerent, Cur tanto tempore hic versamur?, rursus de passione ipsis loquitur, quibus auditis ne videre quidem Jerosolyma volebant. Vide ergo quomodo, postquam Petrus increpatus fuerat, postquam Moyses et Elias, de illa re collocuti, gloriam illam appellaverant, postquam Pater superne vocem emiserat..., neque sic illud ferre potuerunt, sed contristati sunt: non quidem mediocriter, imo Valde contristati: idque quia doctorum vim ignorabant. Id vero Marcus et Lucas subindicant... Takovým volným způsobem použito bylo homilie Chrysostomovy až do H. 193, 7 zd., kdežto výklad hned potom následující o dani jest Jeronymův, jak se čte v »Řetězci zlatém« Tomášově: *Post Augustum Caesarem Judaea facta est tributaria. Omnes censi capite ferebantur. Unde et Joseph cum Maria cognata sua profectus est in Bethleem. Rursus quoniam Dominus nutritus erat in Nazareth (quod est oppidum Galilaeae subjacens Capharnaum urbi), ibi deposcitur tributum; et pro signorum magnitudine hi, qui exigebant, non audebant ipsum repetere, sed discipulum conveniunt.*¹ — Od H. 194, 1 vy-

¹ V homilii Jana Zlatoústého je původ požadované daně vyložen jinak, potom však se praví ve shodě s Jeronymem: quapropter in patria adierunt eum, quae patria Capharnaum putabatur esse. Ipsum porro adire non ausi, Petrum conveniunt, *nec cum vehementia, sed moderatius*; neque enim ut criminantes, sed ut interrogantes dixerunt: Magister vester non solvit *didrachma*?

kládáno zase podle homilie Chrysostomovy, ale s velkým ukrácením hned na počátku: [Non enim adhuc de illo, ut par erat, sentiebant, sed hominem esse putabant ... Quid igitur Petrus? ... Ideo mansuetus ille, qui omnia clare noverat] praeveniens illum ait [: ... Ne putaret enim Petrus Christum id ab illis audivisse, praevenit eum] ... Hoc autem vult significare: Immunis a censu sum. Nam si reges terrae a filiis suis nihil accipiunt, sed ab alienis, multo magis me immunem esse oportuit, qui non terreni, sed caelestis Regis Filius sum et Rex ... Viden' quomodo neque recuset, neque omnino jubeat tributum pendere? Sed ubi prius ostendit se non esse huic obnoxium, tunc dat illud ... — Od H. 194, 12 jdou výklady z kapitoly druhé Jana Zlatoústého: Cur enim non ex repositis jubet dari? Ut, quod jam dixi, in hoc se *Deum universorum esse et mari imperare* ostenderet. Id jam *demonstraverat, quando mare increpavit, et cum Petrum jussit supra fluctus ambulare*. Id nunc quoque ostendit, etsi alio modo, sed qui multum pariat stuporem. *Neque enim parum illud erat praedixisse piscem illum, qui primus capiendus esset, vectigal soluturum esse ...*, sed illud divinae et ineffabilis potestatis, quod mare dona sic afferret, et obsequentiam suam ostenderet ... *Ut autem Christi potentiam cum stupore miratus es, mirare et discipuli fidem, qui in re tam inexpectata paruit. Res enim erat natura incolita atque stupenda. Ideo in mercedem fidei in solvendo tributo illum sibi Christus conjunxit.* — Do těchto výkladů ze sv. Jana Zlatoústého vsunut jest H. 194, 13—15 výklad Jeronymův, jak se čte v Tomášově »Řetězci«: Respondebimus, rem pauperum in usus suos convertere nefas putavit nobisque idem tribuit exemplum.

Potom až řeč na Mat. 20, 29—34 (316^a—318^a) přičtena jest v rukopise sv. Janu Zlatoústému. Vskutku je vzdělána podle homilie 68. (P. G. 58, 625 n.) Na pochopení českého textu, p. vydavatelem na počátku chybně interpungovaného, uvádím příslušné místo předlohy: *Vide*, unde Jerosolymam se conferat et quo loco antea versaretur: quod *certe* mihi maxime inquirendum videtur. Cur autem non antea in Galilaeam ivit [, sed per Samariam]? Verum haec *studiosis* relinquemus. Nam si quis accuratius haec scrutari voluerit, Joannem inveniet hoc probe subindicare causamque ponere (Joan. 4, 1—3). Nos autem proposito nostro haereamus et hos caecos audiamus, qui multis videntium meliores erant. Nam neque ducem habentes, neque illum [adventantem] videntes, cum contentione ad illum accedere tentabant, magna voce clamare coeperunt; et jussi tacere magis clamabant. Talis quippe *est* perseverans anima; per eos, qui impedire satagunt, *provehitur*.¹ Christus vero permittit, ut silentium ipsis

¹ Překlad této věty H. 216, 11 zd. je odchylnější, než jinde: Takéž má býti každá nábožná duše, že čím se jí která věc více protiví,

imperetur, quo fervor eorum appareat, et discas illos certe dignos fuisse, qui curarentur. Ideo neque interrogat, *an credant, ut solebat*; nam et clamor et *accedendi conatus* illorum fidem satis testificabantur. — Podobně bylo použito celé první kapitoly homilie Chrysostomovy a bez ukracování.

Nemnoho, aspoň na počátku, bylo vypouštěno i z výkladů Jana Zlat. na Mat. 21, 10—32 (322^a—326^a), obsažených v homilii 67. (P. G. 58, 631 nn.) Počínají se takto: Hoc et Joannes (cap. 2, 14—16) dicit; sed ille quidem in principio Evangelii, hic autem in fine. Unde verisimile est hoc bis factum fuisse et diversis temporibus; quod palam esse videtur cum a tempore, tum etiam a responsione. Illic enim ipso Paschatis tempore advenit, hic vero diu ante Pascha. Ibi dicunt Judaei, Quod signum ostendis nobis (ibid. 18)? hic vero tacent, etiamsi increpentur, eo quod scilicet apud omnes in *admiratione* esset. Haec autem accusatio gravior *contra Judaeos* erat,¹ quod etsi semel et bis id fecisset, [in hujusmodi *commercio* perseverarent:] ipsumque Deo adversarium dicebant, cum oportuisset ediscere ipsum honorem Patri debitum curare [et magnam pecuniam habere].

Tak dosti věrně, že nelze pochybovati o přímém překládání z latiny, tlumočeny byly Chrysostomovy výklady další. Mezera jest až H. 221, 17; sr. text latinský: Non enim secundum mentem ipsorum illa verba erant, sed virtute ipsius immatura ipsorum lingua dirigebatur. Hoc [vero figura erat gentium balbutientium quae confestim magna insonuerunt et animo et fide, et] apostolis, hinc non parva consolatio. — Hned potom H. 221, 23—26 je druhá odchylka textová, ale rovněž nepodstatná, jakož vysvítá ze srovnání toho překladu s příslušným místem předlohy: Pueri igitur, etsi immaturae aetatis, fausta et supernis consona loquebantur, *viri autem insania et furore plena. Talis res est nequitia*... — Významnější jest ukrácení výkladu Chrysostomova ke konci jeho kapitoly první (v H. 221, 9 zd. po slově »dobrovolně«): Noluit porro id in hominibus factum exhibere, sed in arbore ultricis suae potestatis exemplum dedit. Cum autem in loca, vel in arbores, vel in bruta animantia tale quidpiam immittitur, *ne curiose inquiras, nec dicas: Quomodo juste exsiccata ficus est, si tempus fructuum non erat?*...

Odtud vykládáno podle 2. kapitoly, ale stručněji. V H. 222, 1 je mezera dvou vět, načež text porušen, srovnáme-li jej s latinským: Quid ergo ille? *Non ad quaesitum directe* respondet, *nec* ostendit posse illos, si vellent, suam potestatem videre, sed aliam opponit interrogationem. — H. 222, 18 a hned potom t. 21 (po

tiem *má* věce *zajžena býti*. — Sr. ostatně též jiná místa textu latinského, otištěná písmem proloženým.

¹ Český překlad, i jinde dochovaný s hojnými chybami, obsahuje tuto smysl právě opačný: a z toho jsou největší *žalobu naň činili Židové* (H. 220, 4 zd.)

»ukazuje«) chybí po větě. — Věta H. 222, 16—12 zd. (»Protož otazuje... v nebeském království«) spojuje myšlenky ze samého konce 2. kapitoly Chrysostomovy a s počátku třetí, tlumočíc je nedosti přesně¹; bezprostředně potom je mezera dvou vět a výklady proti předloze značně uvolněné až po H. 223, 1. Tu teprve příklad polepšené smilnice vyprávěn je zase věrněji, ovšem jen v první části. Latinský text, jímž lze opravití silně porušený český, zní takto: *Annon audistis, quomodo meretrix illa [quae] lascivia omnes superabat [omnes postea pietate vicit]? Non de illa loquor, quae in evangeliiis fertur, sed de illa, quae nostro aevo ex Phoeniciae civitate omnium nequissima fuit. Haec quippe meretrix apud nos erat [primasque in scena tenebat, cujus nomen ubique celebrabatur] nec in nostra urbe tantum, sed usque ad Cilicias et Cappadocas. Multorumque opes exhausit, pupillos multos cepit(1); plurimi vero eam maleficis uti artibus dicebant, nec corporis forma tantum, sed ex veneficiis retia expandisse. Haec imperatricis quoque fratrem irretivit. [Nam multa vi tyrannidis pollebat.] Sed repente nescio quo modo, imo probe scio, quomodo sponte mutata [gratiam Dei sibi concilians] omnia illa sprevit, ac projectis diabolicis illecebris ad caelum accurrit. [Quamquam nihil illa turpius erat, cum in scena compareret, attamen multas postea castitate superavit] cilicioque induta omne transigebat tempus. [Hujus revocandae causa praefectus a quibusdam concitatus est, milites armati ad scenam illam transferre non potuerunt, neque ex coetu virginum, quae illam receperant, educere. Haec sacris dignata sacrificiis, cum accepta gratia dignum virtutis studium adhibuisset] vitam clausit [cum peccata omnia per gratiam eluisset, et post baptismum magnam exhibuisset philosophiam. Nec umquam amatores olim suos accedentes accipere voluit] seque ipsam inclusit, multosque annos quasi in carcere transegit.*

Od H. 223, 13 (»Protož nikte« atd.) jdou výklady kapitoly čtvrté; ovšem s kratšími výpustkami (H. 223, 14 po slově »dobroty«; t. 22 po »vpadl«; t. 24 po »apoštolem«, kde vypadl příklad sv. Matouše a Šimona kouzelníka). — Konec kapitoly čtvrté — po slovech: ... illis vero (dicit): Surge, qui dormis, et resurge a mortuis (Ephes. 5, 14) — a celá pátá (moralis exhortatio ad labores vitae patienter tolerandos) zůstaly nepřeloženy. Místo toho přidána byla českým vzdělavatelem sborníku na jakés takés ukončení řeči věta: »Nemáš člověka, ale boha, jenž tě pustí v svůj rybník, i budeš věčně uzdraven. Jehožto mně i vám dopomáhěj otec, syn, svatý duch. Amen.«

¹ ... Idcirco ut suo ipsi iudicio damnarentur, rem sic dirigit, ut ipsi sententiam ferant [quod etiam in sequenti parabola vineae facit]. — Cap. III. [Utique res ita succederet, aliam personam inducit, quae accusationem ferret. Quia enim volebant directe faleri, per parabolam eos, quo volebat, adducit.] Quando autem dictorum suorum non intelligentes sententiam tulerunt, tunc ipse aperit [id, quod occulte agebatur] et dicit: Publicani...

Následující výklady na Mat. 21, 33—46 (327^a—329^b) jsou sice z Chrysostomovy homilie 68. (P. G. 58, col. 639), než na některých místech tak volně a u výtahu podány, jinde zase podle tradice vykladatelské rozvedeny, že lze porušený text český jen zřídka kde latinským opravit. Zato odmění srovnání jich obou, že dá maličko nahlédnouti do povahy českého kněze — vzdělavatele dila. Počátek výkladů do H. 224, 24 n. jest ohlasem první kapitoly Chrysostomovy: *Multa per hanc parabolam subindicat: Dei providentiam, qua semper illis adfuit, sanguinarium eorum a principio animum nihilque praetermissum fuisse, quod ad curam eorum gerendam pertineret, quod prophetis occisis non aversus ab illis fuerit Deus, sed et Filium suum miserit . . .* Nam quae *agricolarum* erant, ipse fecit (sr. H. 224, 16 n.: Nebo to vše, což jest jměl dobrý *vinař* s právem učiniti, to jest hospodin učini): *maceriam circumposuit, vineam plantavit, reliqua omnia praestitit* (a jako všim despěl), *et parvum quid ipsis reliquit, ut res illas curarent et [quae data fuerant] conservarent.* [Nihil enim omissum fuerat, sed omnia perfecta erant:] *nihil tamen illis inde lucri, licet ipsis tanta contulisset bona.* Nam *post egressum ex Aegypto* legem dedit, urbem condidit, templum construxit, aram erexit. Et peregre profectus est, id est longa usus est patientia, cum non semper peccantibus statim supplicia inferat [peregrinationem quippe longam tolerantiam vocat]. Tuto (H. 224, 24 n.) se český vzdělavatel po prvé nezdržel, aby své myšlenky poněkud nerozvedl: *jakožto člověk, jenž jest na dalekéj púti, dlúhú chvíli tam mešká, dříve než se do své země vrátí.* — Text latinský potom opět ve shodě s českým pokračuje: *Et misit servos suos, hoc est prophetas, ut fructum acciperent* (aby *vzeli* ovoce), id est obedientiam per opera demonstratam.¹ *Illi vero hic etiam nequitiam suam exhibuerunt, non modo quod [post tantam curam] fructum non darent [quod negligentiam prae se ferebant], sed etiam quod illos venientes indigne ferrent . . . Illi vero non indignabantur modo, sed manus sanguine replebant, et qui poenas dare debebant, poenas expetebant. Ideoque et secundos et tertios misit, ut ostenderetur et illorum nequitia et mittentis benignitas. [Et cur non filium statim misit? Ut ex malis, quae in illos intulerant, sese damnantes iramque remittentes illum venientem vererentur. Possemus alias explicationes addere, sed ad sequentia pergamus . . .]* — Místo sedmi vět výkladu latinského čte se tu (H. 224, 7 zd. nn.) překlad verše Mat. 21, 37 s kratičkou poznámkou: potom slovy »*Ale co jsú oni učinili?*« navazuje se zase na text Chrysostomův: *Quid ergo isti? Cum accurrere oportuisset veniamque de peccatis petere, [priora superare concertant et scelera sceleribus vincere,] priora semper posterioribus obruentes; quod et ipse declarans ait:*

¹ H. 224, 15 zd. má opět přídavek: *a to se naplnilo, když hospodin své proroky poslal napominajě je, aby byli poslušni, jakž jsú byli slúbili.*

Et vos implete mensuram patrum vestrorum (Matth. 23, 32). Jam olim enim prophetae de his illos accusabant dicentes: *Manus vestrae plenae sunt sanguine* (Isai. 1, 15) [et *Sanguinem sanguini miscent* (Osee 4, 2); et *Aedificante Sion in sanguinibus* (Mich. 3, 10)]. Sed non resipiscebant, etsi hoc mandatum accepissent: *Non occides* [et a sexcentis aliis jubentur abstinere, ac per hoc perque alia multa ad observationem hujus praecepti inducerentur]. Attamen hanc pravam consuetudinem non deposuerunt. Sed quid dicunt videntes eum? Venite, occidamus eum. *Qua de causa?* *Quid* aut parvum aut magnum *criminari potestis?* *an quod* vos honoraverit, ac Deus cum esset, homo propter vos factus sit, innumeraque illa ediderit miracula? *an quod* peccata dimiserit, vel ad regnum vocarit? [Vide cum impietate conjunctam dementia multam et necis causam insania plenam.] Occidamus eum, inquit, et nostra erit hereditas (Luc. 20, 14). Et ubi occidere deliberant? Extra vineam.

Těmito slovy končí se první kapitola homilie Chrysostomovy, druhá pak počíná se takto: Vidistin', quomodo etiam locum prophetet, ubi mactandus erat. *Et ejicientes occiderunt* (ibid. v. 16—18). Lucas quidem ait . . . — Srovnáme-li s tím příslušný text český (od H. 225, 9 do konce odstavce), vidíme přídavek: »Báchu sě Židové, by Římané nepřijeli viery křesťanské . . .« a druhý, ještě delší H. 225, 16—29: »Ale všelici Židové, pro něž jsů mněli, by vinici obdrželi, pro též jsů pak vinici ztratili, nebo po smrti syna božieho přišedše Římené . . .« Oba ty výklady z historie národa israelského nemají přímo opory ani v homilii 68. Chrysostomově, ani v »Řetězci zlatém« Tomáše Akv. na žádném ze tří míst Nového zákona, na nichž se čte ta Kristova parabola (t. j. Mat. 21, 33—44; Marek 12, 1—11; Luk. 20, 9—18). »Catena aurea« obsahuje tu většinou výpisky z Augustinova »De consensu Evangeliorum« (lib. 2. cap. 70) i odjinud, kde jsou ona tři místa sv. čtení kriticky srovnávána.

K druhému odstavci české řeči hodí se další text druhé kapitoly Chysostomovy od slov: Illos enim intuitus dixit: *Lapidem, quem reprobaverunt aedificantes, hic factus est in caput anguli* (Psal. 117, 22). Et *Quicumque ceciderit super eum, confringetur . . . A Domino factum est istud . . .* — Jsou to výklady celkem stejné (sr. na př. H. 225, 3 zd. n. a text latinský: *Lapidem vero seipsum vocat et aedificantes Judaeorum doctores; nebo t. 1 zd. nn. a příslušné místo předlohy: Quomodo autem reprobaverunt? Cum dicerent, Illic non est ex Deo; hic seducit turbam; et rursus, Samaritanus es tu et daemonium habes* Joan. 7, 12 et 8, 48), ale český vzdělavatel zase s oblibou, jakou jsme pozorovali již nahoře, prodlévá při zmínkách o Židech, sr. H. 225, 9 zd. nn. a zvláště H. 226, 5—11.¹

¹ K prvnímu exkursu měl ovšem podnět ze slov Chrysostomových: . . . praesignificans (Christus) credituras gentes et Judaeos, qui credi-

Konec české řeči (od H. 226, 11) je volným ohlasem dalšího textu Chrysostomova: Propheta certe Isaias vineam ab ipso accusatam dicit, principesque populi criminatur; et ibi quidem ait: *Quid debui facere vineae meae et non feci?* Alibi vero: [Quid feci tibi, et] *quod invenerunt patres tui in me delictum* (Jer. 2, 5)? Ac rursum: *Popule meus, quid feci tibi? aut in quo contristavi te* (Mich. 6, 3)? — Potom po výpustce šesti vět: Si autem ex nullo eorum meliores facti sunt, *annon (azda)* metu supplicii sapientiores fieri oportebat? Sed non meliores facti sunt, Quid porro sequitur? *Et cum audissent principes sacerdotum et Pharisei* etc. (Matth. 21, 45—46). . . . ita semel illos *dominandi cupiditas* (milovanie sbožie, nikoli božie) et vanae gloriae amor occaecarat, quod temporanea quaererent. — Kapitól třetí, čtvrté a páté (obsahujících výklady: futura praesentibus anteponenda, contra theatri spectacula, monachorum vita, exercitia monastica) nebylo již použito, a česká řeč ukončena: *A protož kráľovstvie nebeské odjato od nich (od Židů) i dáno křesťanstvu. Jehožto mně i vám dopomáhaj otec, syn, svatý duch. Amen.*

Řeč na Mat. 22, 1—14 (330^b—334^b) jest přeložená Chrysostomova homilie 69. (P. G. 58, 647 nn.), jež se počíná takto: *Vidistin' (Znamenaj)* et in praecedenti et in hac parabola [quantum interest filium inter et servos? Vidistin'] magnam inter utramque parabolam affinitatem magnamque differentiam? Nam haec ipsa ostendit Dei tolerantiam *providentiamque* magnam (veliké milosrdenstvie), *ingratamque* Judaicam *improbiteriam* (velikú nemúdrost a bláznovstvie). Verum haec quid amplius quam illa habet. Praenuntiat enim et Judaeorum ejectionem et gentium vocationem; post haec vero ostendit [et vivendi disciplinam et] quanta negligentibus poena sit parata. Jure haec post illam posita est. Quia enim dixit: Dabitur genti facienti fructum ipsius (Matth. 21, 43), hic declarat, cui genti; neque hoc tantum, sed et se rursus ineffabili erga Judaeos *providentia* uti (velikú přiezeň boží k židovstvu). Ibi enim *ante crucem* vocat, hic etiam *post necem* instat et pergit illos vocare. Et cum gravissima illos poena plectere par fuisset, tunc ad nuptias eos trahit supremoque afficit honore. [Et animadvertet, quomodo et illic non prius gentes vocet,

derint, unum esse futuros, quamvis tanto prius intervallo distarent, a ještě více z tradice výkladové, zachované na př. v díle Tomášově; sr. výpisek z *Hilaria* (k Mat. 21, 42): Est enim (Christus) *caput anguli factus*, quia est inter legem et Gentes lateris utriusque conjunctio, nebo tento (k Luk. 20, 17): *Cyril.* (in cat. graecorum patrum). Angulo vero comparat sacra Scriptura (1. Petri et ad Eph. 2) concursus utriusque populi, Israëlitiici scilicet et Gentilis, in unam fidem. Compegit enim Salvator utrumque populum in unum novum hominem, concilians eos in uno corpore Patri. — Druhým výkladem o spravedlivé pokutě Židů nahradil zase latinské distinkce dvoji pokuty, připomínané v tomto sv. písmě (*Chrys.* Aliud est enim *confringi*, aliud *comminui*).

sed Judaeos et hic similiter;] sed quemadmodum ibi, cum illum suscipere noluerunt, imo et venientem occiderunt, tunc vineam aliis dedit: ita et hic, cum noluerunt ad nuptias venire, alios vocavit. Quid ergo illis *ingratius* fuerit, quando ad nuptias vocati resiliunt? Quis enim ad nuptias venire non optaret, et ad nuptias regis, qui filio nuptiale convivium parat? [Et cur, inquires, nuptiae vocantur? Ut Dei providentiam agnoscas... Ideo sponsum illum vocat Joannes (3, 29);] ideo Paulus dicit, *Despondi vos uni viro* (2 Cor. 11, 2) [et rursum, ... (Ephes. 5, 32). Cur ergo non Patri sponsa desponderi dicitur, sed Filio? ...]¹ Verum hi ne ita quidem meliores sunt effecti, nec mitiores [quo quid deterius sit?] Etenim haec tertia est accusatio. Prima, quod prophetas occiderint; deinde, quod etiam Filium; demum, quod cum occidissent et ad nuptias ab occiso invitarentur, non veniant [sed causas comminiscantur... Sed inde discimus, etsi necessaria videantur esse illa, quae nos retinent, spiritualia semper esse anteponenda...]. Neque id solum grave est, quod non venerint; sed etiam [quod gravissimum atrocissimumque est, quod missos ad se male affecerint,] contumeliis onerarint, occiderint; id quod superioribus gravius est. Illi namque venerunt *repentes* proventum et fructum, atque occisi sunt; hi vero cum ad nuptias occisi interfectores ejus vocant, similiter interficiuntur. Cui furori quid par fuerit? Sic Paulus criminatur illos: ... (1 Thess. 2, 15). *Deinde ne dicerent, Deo adversarius est, ideoque non accedimus, audi, quid dicunt ii, qui invitant.* Pater est is, qui nuptias facit et invitat. Quid ergo postea? Quia noluerunt venire, sed et nuntios occiderunt, urbes eorum incendit, et missis exercitibus occidit eos. His porro praenuntiat ea, quae sub Vespasiano et Tito facta sunt. [Et quia Patrem exacerbaverunt, quod ipsi non crediderint, ipse illos ulciscitur.] Ideo non statim post mortem Christi excidium evenit, sed post annos quadraginta, ut patientiam suam exhiberet, cum Stephanum occiderunt, Jacobum interfecerunt, apostolos affecere contumeliis. [Viden' rerum veritatem et celeritatem?] Adhuc enim Joanne evangelista vivente aliisque compluribus, qui cum Christo vixerant, haec contigerunt: etenim gestorum testes erant, qui haec audierunt. Viden' ergo *providentiam* (*šlechtnost*) ineffabilem. Plantavit vineam, omnia fecit et complevit; servis occisis alios servos misit; his interemptis Filium misit, quo interfecto vocat eos ad nuptias, et venire noluerunt. Postea mittit alios servos; illi vero hos etiam occiderunt. Tuncque demum illos interficit [utpote qui incurabili morbo laborarent]. Quod enim incurabiles essent, non priora solum gesta probabant, sed quod etiam meretricibus publicanisque credentibus, illi talia perpetrarint. [Itaque... Si quispiam

¹ H. 227, 21 n. je textová úchylka, ale jen ze snahy, všude i jinde patrné, aby věc byla českému čtenáři jasnější: *Na této svatbě ženich byl Jezu Krist, syn krále nebeského, a mladá nevěsta byla jest svatá církev.*

dixerit non tunc vocatos ex gentibus fuisse, cum apostoli flagellati et innumera perpassi sunt, sed statim post resurrectionem (tunc enim discipulis dixit, *Euntes docete omnes gentes* (Matth. 28, 19), respondebimus discipulos et ante crucem et post crucem Judaeis primum loquutos fuisse]. Nam ante crucem ait illis Jesus: *Ite ad oves, quae perierunt domus Israel*, et post crucem non vetuit, imo etiam praecepit, ut illos docerent. Quamvis enim dixisset, *Docete omnes gentes*, tamen ascensurus in coelum declaravit primo praedicandum Judaeis esse; ait enim, *Accipietis*... (Act. 1, 8) [et Paulus rursum:... (Gal. 2, 8)]. Propterea et apostoli Judaeis primo praedicaverunt, et postquam multo tempore Ierosolymae mansissent, deinde ab illis pulsati, sic dispersi sunt apud gentes.

Celá ta první kapitola homilie Jana Zlatoústého, jak jsem ji právě otiskl, byla přeložena dosti věrně; podstatnější změny jsou (mimo již připomenutou H. 227, 21 n.) ještě H. 227, 1 zd. — 228, 2 a 228, 14—17 (»svú pomstu ... i jiným činem«). Mnohem volnější je překlad kapitoly druhé, počínající se od H. 228, 11 zd. (od slov »Znamenajetež, *bratříce milá*« — *Tu vero hic considera*). Tak chybí výklad verše 8. (H. 228, 4 zd. po slově »důstojní«), a i celý text H. 229, 1—18 (od slov »Nebo když jsú...« až po »do horúcieho pekla«) je náhradou za docela jiný Chrysostomův.¹ Teprve řečnické pathos druhé polovice té kapitoly podmanilo si našeho vzdělavatele, takže se snažil věrněji je vystihnouti. Ovšem nezdařilo se mu (jmenovitě v slovosledu) vždy tak, jako v podobném případě Tomáši ze Štítného (v L. F. 35, 1908, 350 nn.). Sr.: *Revereamini vocantis benignitatem, [nemoque sit sordidis indutus vestibus, sed] quisque nostrum animae amictum componat. Audite mulieres, audite viri! Non his vestibus opus habetis auro intextis [quae exteriora nostra], sed illis, quae interiora ornant. [Donec illas retinemus, has induere difficile est.] Non possumus animam simul et corpus ornare. Non possumus certe, non possumus mamonae servire et Christo obedire [ut par esset]. Depo-namus ergo hanc gravem tyrannidem. Neque enim si quis domum tapetibus aureis ornaret, teque nudum cum pannis laceris sedere juberet, id aequo animo ferres. At nunc ipse tibi hanc injuriam facis, cum domum animae tuae, corpus scilicet, innumeris ornas aulaeis, illam vero pannosam sedere sinis. An ignoras regem*

¹ Tím ovšem netvrdím, že jest původní; ze tří výkladů »roucha svatebního«, jak se čtou k tomuto místu v »Řetězci zlatém« Tomáše Akv., nejbližší jest *Řehořův* z jeho homilie 38. in Evang. Sr.: *Greg. Quid autem debemus intelligere per nuptialem vestem nisi charitatem? quia hanc in se Dominus habuit, dum ad sociandae sibi Ecclesiae nuptias veniret. Intrat ergo ad nuptias, sed sine veste nuptiali, qui in Ecclesia fidem habet, sed charitatem non habet. Aug. contra Faust. Vel sine veste nuptiali nuptias adit, qui quaerit ibi gloriam non sponsi, sed suam. Hilar. Vel vestis nuptialis est gratia Spiritus sancti... Hier. Vel vestis nuptialis praecepta sunt Domini...*

magis quam civitatem ornari oportere? [Ideoque civitati vela ex lino parantur,] regi autem purpura et diadema dantur. Sic et tu corpus longe vilior indue amictu, animae vero purpura indutae coronam impone et in sublimi solio constitue. Tu vero *contrarium* facis, dum urbem varie ornas, regem vero, *sive mentem*, sinis victum trahi a pravis affectibus. *Non cogitas* te ad nuptias et Dei nuptias vocatum esse? *non cogitas*, quo pacto in hos thalamos vocatam animam intrare oporteat, vestitu deaurato circumdatam, varietate ornatam? — *Cap. III.* Vis, ostendam tibi, qui [sint vere ita amicti? qui] veste nuptiali induantur? Recordare sanctorum [illorum, de quibus nuper dixi], qui cilicio induuntur et deserta incolunt. Hi maxime vestem nuptialem habent, [et hinc liquidum est, quod] si illis purpuram offeras, accipere nolint, sed quemadmodum rex indumenta pauperis oblata, sic illi regiam purpuram respuerent. Nec alia de causa illo sunt affectu, quam quod pulchritudinem *vestis* suae noverint. Ideo purpuream illam vestem *ut araneae telam* respuunt. Haec enim illos cilicium docuit; nam sunt ipso rege sublimiores et splendidiore. Ac si posses januas mentis eorum aperire ipsorumque animam videre interioremque ornatum omnem, in terram decideres, cum non ferres tantae pulchritudinis splendorem et vestium fulgorem... Poslední zmínka o svatých hodila se českému vzdělavateli, aby řeč již dosti dlouhou ukončil svým oblíbeným závěrem: *Nebo zpívá svatá církev o všech takých a řkúci: Budú sě stkvieti spravedlní jakožto slunce před hospodinem. Jehožto mně i vám dopomáhaj otec, syn, svatý duch. Amen.*

Také následující výklady na Mat. 22, 15—33 (335^b—337^b) jsou vybrány z díla Jana Zlatoústého a to z homilie 70 (P. G. 58, col. 655). Sr. počátek kapitoly první: Tunc, quando maxime illos compungi oportuit, [quando] benignitatem ejus admirari, [quando] futura formidare par erat [quando ex praeteritis de futuris credendum erat]. Nam [cum factis dicta clamabant,] publicani et meretrices crediderant, prophetae [et just]i interfecti fuerant: [ab his vero institui non debebant futuram suam perniciem negare, sed et credere et respiscere.]¹ Attamen neque sic desinit illorum nequitia, sed crescit et ulterius progreditur. Verum quia turbas timentes illum apprehendere non audebant, aliam iniere viam, ut [in periculum conjicerent et] publicarum iniquitatum reum constituerent. — Potom přeloženy verše Mat. 22, 16—17, ale výklad jejich H. 231, 1—8 málo se shoduje s Chrysostomovým i s Tomášovými výpisky v »Řetězci zlatém«. Sr. je položeny vedle sebe:

<i>H. 231, 1—8:</i>	<i>P. G. 58, col. 655:</i>	<i>Catena aurea:</i>
Domněnie to bězieše	Tributum enim jam	<i>Hier.</i> Nuper quidem
obecně mezi všemi židy,	solvebant, cum res ipso-	sub Caesare Augusto

¹ H. 230, 8 zd. n. tato úchylnka textová: *a protož snáze již jměli sě polepsiti a stříezvěti od té zlosti.*

by židovský národ nejmělsprávně daní platiti, protože jsú posláni od Abrahama z Sáry, jeho dobrovolné ženy. Protož poslachu své mladšíe s sluhami Herodesovými, jenž sbíráše daň císařovu. Odpověděl-li by Ježíš, že nenie lzě císařovi daní dáti, inbhd by sluhy Herodesovy před císařem jej obžalovali; pakli by řekl, že slušie císařovi daň dávati, inbhd by mladší těch duchovníkův obec židovskou proti němu vzbudili. A znamenaj jich pochlebování atd.

rum in Romanorum imperium transissent. Quia igitur videbant Theudam et Judam hac de causa paulo ante perisse, ut qui rebellionem meditarentur, cupiebant ipsum quoque circa res easdem suscipioni obnoxium reddere. Ideoque discipulos suos cum Herodis militibus miserunt, duplex praecipitum parantes, ut putabant, et undique laqueum tendentes, ut quidquid diceret, caperetur ab eis, ac si pro Herodianis responderet, ipsi accusarent, sin pro ipsis, alii criminarentur. Atqui didrachma jam solverat, sed hoc illi ignorabant, et utrumvis diceret, se capturoseum sperabant. Maluissent tamen eum contra Herodianos aliquid dicere. Ideoque discipulos mittunt, qui illum praesentia sua ad id inducerent, ut illum praesidi traderent ut tyrannum. *Hoc enim et Lucas subindicat* dicens... Ac vide adulationem eorum occultumque dolum etc.

Judaea subjecta Romanis, quando in toto orbe celebrata est descriptio, stipendiaria facta fuerat. Et erat in populo magna seditio, dicentibus aliis pro securitate et quiete, quia Romani pro omnibus militarent, debere tributa persolvi; Phariseis vero, qui sibi applaudebant in justitia, e contrario nilentibus non debere populum Dei (qui decimas solveret, et primitias daret, et caetera, quae in lege scripta sunt) humanis legibus subjacere. Caesar autem Augustus Herodem filium Antipatri alienigenam et proselytum, Regem Judaeis constituerat, qui tributis praeesset et Romano pareret imperio. Mittunt igitur Pharisei etc.

Po krátké shodě s předlohou Jana Zlatoústého (H. 231, 9—15 od slov »A znamenaj« až po »Istivě obtěci«) je zase delší výpustka; podán (H. 231, 16—19) jen obsah latinského výkladu, proče Kristovi tak Istivě pochlebovali. Bez poznámky prošly i verše následující Mat. 22, 18—22; H. 231, 23 n. přeložena jen poslední slova výkladu Chrysostomova, obsaženého již na počátku kapitoly druhé: Quid igitur? num crediderunt? Minime, sed ait, *Et audientes mirati sunt et relicto eo abierunt. In illa die accesserunt ad eum Sadducei, qui* etc. (Mat. 22, 22—23). — Poučení, které se hned nato podává o sektě Saduceů, mohlo býti čerpáno z Jana Zlatoúst.; zato nevíme, odkud je ta druhá pochybnost, že by se byl kdy stal případ jimi uvedený (H. 231, 5 zd. nn. »ale nemohli li by byli jinak učiniti, byli by ji podle zlosti židovské některými čáry k smrti připravili, nebo mezi nimi zlořečený slyšše, ktož by byl plodu po sobě neostavil«), není-li to osobní projev jakési nevraživosti protižidovské, patrný též z delšího vždy pro-

dlení, kdykoli jde o nějakou »zlost židovskou«, v homiliích Chrysostomových jen naznačenou.¹

Několik těch slov na objasnění odpovědi Kristovy (v Mat. 22, 29—32) shoduje se celkem s textem homilie Chrysostomovy; sr. konec té kapitoly druhé: Quia enim, ut qui Moysen nossent, legem allegant, ostendit ignorantium Scripturas esse talem interrogationem... a z počátku kapitoly třetí: Rursum autem ex Moyse illos confutat, quia ipsi Moysen obtendebant, et ait... (Matth. 22, 31 n.). Slova H. 232, 7 n. »jako by řekl: Ač jsú oni umřeli, však proto z mrtvých vstanú« a t. 8 n.: »nebo o budoucím životě, jenž bude v nebeském království, tak uměle mluvíe« nejsou přímo přeložena, ale neodporují smyslu té 70. homilie Jana Zlatoústého, které tudíž bylo použito celkem jen povrchně.

Ani výklady na Mat. 17, 1—9 (276^b—279^a), přičtené v rukopise sv. Tomáši z Aquina, nevidíme, odkud by odjinud mohly býti, než z homilie 56. Jana Zlatoústého (P. G. 58, col. 519 n.). Byly tlumočeny jen u výtahu a volně, zato něco málo jinde rozšířeny, ale nikoli z Tomášova »Řetězce zlatého«. Otiskují text latinský, pokud se s českým kryje, a upozorňují v závorkách na přídavky, k nimž předlohy není. — Cap. I... Cur hos accipit solos? Quia hi aliis [520] praestantiores erant: Petrus, quod admodum diligebat Christum [ideo praeceminebat] (ale H. 187, 23: *a protož jemu svú chválu chtěl ukázati*); Joannes, quod valde diligerebatur; Jacobus... Judaeis quippe ita acer et vehemens esse videbatur, ut Herodes munus maximum se praebiturum Judaeis putaret, si illum occideret (Act. 12, 1). Cur

¹ Sr. příslušné místo z druhé kapitoly Jana Zlatoústého: Quinam sunt Sadducaei? Haeresis est Judaeorum, quae differt a Pharisaeis, illisque longe inferior, cujus opinio erat non esse resurrectionem, neque angelum, neque spiritum. Rudiores enim erant et corporalia tantum agnoscebant. Nam multae apud Judaeos sectae erant. Ideo ait Paulus: Phariseus sum (Act. 23, 6), quae accuratissima apud nos secta est. Hi autem Sadducaei directe quidem nihil de resurrectione dicunt, sed narrationem quandam confingunt et rem nunquam, ut puto, gestam comminiscuntur sperantes se illum in angustias conjecturos esse, volebantque haec ambo confutare, et resurrectionem esse, et resurrectionem talem, qualis dicebatur. Hi rursum modeste recedunt dicentes:... (Matth. 22, 24—28)... etiamsi, ut jam dixi, id secundum meam opinionem merum commentum esset. Neque enim tertius accepisset, duos jam sponso defunctos videns; si tamen tertius, certe non quartus, nec quintus, multoque minus sextus et septimus, sed uorem suspectam habuissent. Tales quippe sunt Judaei. Nam si multi nunc ita sunt affecti, multo magis tunc temporis quandoquidem hoc etiam amoto obice haec connubia tunc fugiebant, etiamsi id lex praeciperet. Sic Ruth... et Thamar... — Catena aurea Tomášova má výklad o dvoji sektě židovské, t. j. o Farisejích a Saducejích, ze sv. Jeronyma, jenž sám vychází ze Skutků apošt. 23, 8; cituje též I. Origena (Tract. 22. in Matth.), 2. sv. Řehoře (Moral. lib. XIV., cap. 28), 3. Augustina (in Enchir. cap. 38), 4. Chrysostoma (sup. Matth. in opere imperfecto a in hom. 72). V druhém úryvku Jeronymově nepopírá se možnost případu: Potest autem fieri, ut vere in gente eorum hoc aliquando acciderit.

autem non statim illos secum adducit? Ne reliqui discipuli [aliquid humanum paterentur...] Nam admodum desiderassent caeteri Christum sequi, tantam gloriam visuri... (H. 187, 11 zd. nn. je přidavek cizí od slova »o niejžto« až po »ukázal«). Cur autem Moysen et Eliam in medium adducit?... Quia turbae dicebant [alii] Eliam [alii Jeremiam, alii unum veterum prophetarum] Christum esse, ideo [illos, qui praecipui erant] adducit, ut hinc videretur [quantum discrimen esset servos inter et Dominum...] Quia frequenter ipsum arguebant, quod legem transgrederetur, et blasphemum ipsum putabant esse, quia gloriam Patris nihil ad se pertinentem sibi vindicaret, dicebantque: Hic non est a Deo, quia sabbatum non servat (Joan. 9, 16)... — Cap. II. (H. 187, 1 zd. nn.): ...[551]... Quia enim dixerat: Si quis vult post me venire, tollat crucem suam et sequatur me, eos [qui pro Dei beneplacito et pro sibi commisso populo mille mortes obierant] in medium adducit. Uterque enim animam perdidit, et invenit eam. Uterque contra tyrannum constanter ac libere stetit, ille contra Aegyptium, hic contra Achabum... [Etiam si enim Moyses mare diviserit, at Petrus super aquas ambulavit, et montes transferre poterat, morbos omnis generis curabat... Si autem Elias mortuum suscitavit, at illi sexcentos suscitarunt, etiam si nondum Spiritum sanctum acceperissent. Illos itaque hac de causa in medium adducit: volebat enim discipulos eorum ad populum ducendum studium imitari, illorum constantiam, firmitatem] esseque mites, ut Moyses erat, zelo plenos, ut Elias, similiterque sollicitos. Alter enim triennem famem tulit propter populum Judaicum, alter vero dicebat: Si quidem dimittis ipsis peccatum, dimitte; sin minus, dele me de libro, quem scripsisti (Exod. 32, 32). ...[552]... Quid igitur Petrus fervens ille? *Domine, bonum est nos hic esse.* [Quia] enim audierat ipsum Jerosolymam venturum et passurum esse...¹ Bonum est nos hic esse, ubi et Moyses et Elias adsunt: Elias, qui de caelo ignem in montem descendere jussit, Moysesque, qui in caliginem ingressus cum Deo locutus est; et nemo sciet, ubinam sumus. — Cap. III. (H. 188, 22 nn.): Vidistin' ferventem Christi amatorem?... Quod enim cum illud diceret, non pro seipso tantum tremere haec dicendo, audi, quid dicat, cum Christus mortem suam et insidias sibi parari praenuntiavit: Animam meam pro te ponam; si oportuerit me mori tecum, non te negabo (Marc. 14, 31). Vide etiam, quomodo in mediis periculis vitae suae parum consuleret. Tanto enim circumstante populo, non modo non aufugit, sed stricto gladio amputavit auriculam servi sacerdotis. Sic ille non quod suum erat respiciebat, sed pro magistro suo tremebat... [553]... *Adhuc eo loquente*... (Matth. 17, 5). Quando enim minatur, tenebrosam nubem ostendit, quemadmodum in Sina: *Intravit enim ait, in*

¹ Vypuštěno tuto na 15 řádků latinského textu, avšak málo významného (o tom, proč sv. Petr, boje se o Krista, nezdržoval jej přímo od cesty do Jerusalema).

nubem ... (Exod. 24, 18) ...; hic vero, quia non terrere, sed docere volebat, nubes lucida est ... Deinde ut ostendatur non de uno trium simpliciter dici, sed de Christo tantum, cum vox allata est, illi recesserant. [Nam si de uno ex illis dictum fuisset, non ille mansisset solus, duobus aliis remotis ...] Et quid ait vox illa? *Hic est Filius meus dilectus*. Si dilectus, ne timeas, Petre. Oportebat enim te et virtutem potentiamque ejus jam nosse, et de resurrectione esse certiore; quia vero illud ignoras, saltem ex voce Patris fidentior esto ... — Cap. IV. (H. 188, 1 zd. nn.): Quomodo haec audientes perculsi sunt? ... Undique terror oriebatur, et ceciderunt *territi simul et adorantes*. [Ne porro timor ille si diu mansisset, rerum memoriam deleret, statim illos a terrore liberavit, solus ipse conspicitur] mandatque ipsis, ut nemini dicant, donec a mortuis resurgeret ...¹ Sed si velimus, nos quoque Christum videbimus, non ut illi tunc in monte, sed multo splendidiorem. Nam tunc *discipulis se attemperans* tantum splendorem effudit, quantum poterant illi ferre, in extremo autem tempore in propria Patris gloria veniet, non cum Moyse et Elia tantum, sed cum immenso angelorum exercitu, cum archangelis, cum Cherubinis, cum hujusmodi multitudine infinita ... [555] ... ita et tunc omnes illum sedentem videbunt, et tota humana natura sistetur, ipseque per se illis respondebit; atque aliis dicet: ... (Matth. 25, 34), aliis vero dicet: ... (ibid. 21). Contra vero aliis: ... (ib. 41) ... ligatis manibus et pedibus jubebit projici in tenebras exteriores. ... Tunc justi fulgebunt sicut sol (Matth. 13, 43) ... — K tomu připojena oblíbená formule závěrečná H. 189, 20 n.: »nebo budú přebývati [v] věčnej světlosti. *Jiežto mně i vám dopomáhaj otec, syn, svatý duch*. Amen.«

Kdo založil Prager Gelehrte Nachrichten?

Napsal Arnošt Kraus.

V Listech filologických¹⁾ opravil Josef Volf mé tvrzení²⁾ »Dobrovský se o Loeperovi nezmiňuje nikdy«, ukázav, že v *Böhmische Literatur auf das Jahr 1779* stojí na str. 345.: »dem Herrn Loeper kann man die Prager Gelehrten Nachrichten so wenig als einem Korrektor in der Buchdruckerei zuschreiben«.

To místo jsem přehlédl, snad protože jsem hledal věty obsírnější, než jsou ty čtyři řádky. Šlo mi o to, ověřit citát Prze-

¹ Místo textu latinského čte se H. 189, 4—6 (»A to učiní proto... potvrdzovalo«) jiný, ale smyslu dosti příbuzného.

Oprava. Na str. 25 řádek 6 chybně: *quippe* místo *quippe*; na str. 26 řádek 10: *Ad* non ad XI. horam místo: *An* non ...

² Jest Kristian Loeper zakladatelem P. G. N.? LIH (1926), str. 275.

³ Pražské časopisy 1770—1774 a české probuzení, str. 36 dole.

dakův v besedě Wiener Zeitung 1903, č. 8, nadepsané Die ersten Prager Wochenschriften: »Wie Dobrovský in seiner Böhm. Lit. mitteilt, misslang Loepers Versuch spiritus rector zu bleiben auch hier. Richtung gab vielmehr der gelehrte Piarist Dobner«, nebo aspoň jeho obměnu v Geschichte des deutschen Zeitungswesens in Böhmen (Heidelberg 1904, str. 44) »Wie Dobrovský mitteilt, misslang auch hier der Versuch Loepers den spiritus rector zu spielen«. Kde stojí ta slova, nedovedl udati ani pisatel, ani se to nepodařilo mně, ač jsem místo bedlivě hledal. Opravu Volfovu vděčně kvituji.

Ale Volfův článek obsahuje více než tuto opravu, napsal jsem n. u. m., že Loeper založil tento časopis. ba přitížím si dokonce dalšími citáty: na str. 19. pravím, že Loeper Praze nadělil tři důležité časopisy, a na str. 63. opakuji, že i »třetí pražský časopis kritický, jako oba předešlé, byl založen Loeprem«.

To popírá Volf na základě citovaných slov Dobrovského, který n. u. m. článkem, nadepsaným *Revision*, vytýká chyby. spáchané de Lucou v Gelehrtes Österreich, do kterého, k nespokojenosti státoprávníka Dobrovského, pojal též učence české a moravské a kde stálo (I, 300): Loeper Christian, Korrektor in der Kurzböckischen Druckerei in Wien. Prager Gelehrte Nachrichten. Prag 1772, 8. Die Staatsgründe, eine Erzählung, Wien 1773. Der Zeigefinger, eine Wochenschrift, Wien a t. d.

Výtka Dobrovského zní poněkud nejasně; co znamená »so wenig als einem Korrektor? Vypadlo asi slovíčko a Dobrovský napsal so wenig als einem andern Korrektor in der Buchdruckerei«. Ale co vlastně opravuje?

Stilisaci de Lucovu, podle níž P. G. N. by byly dílem Loeprovým, jako spisy po nich uvedené? Obrací se pouze proti tomu urážlivému zdání a nechce, aby se mu cele připisovaly? De Luca to ovšem tak nemínil, uvádí v sv. II. str. 457: 1772. Erste gelehrte Nationalzeitung in Prag unter dem Titel Prager Gelehrte Nachrichten. Herausgeber Lörper. Loeper byl mu tedy pouze vydavatelem, kdežto ve zprávě, poslané do halských novin (VI, 751) snad schválně se budilo zdání, že Loeper píše časopis sám, »setzt seine Kritik fort«.

Popírá-li Dobrovský toliko toto přeceňování Loeprova významu pro časopis, pak nám nově nalezené místo neříká nic nového. O pravdivosti slov Dobrovského z r. 1795 »Die P. G. N. verdanken ihm, t. j. Bornovi, ihr Entstehen«, nepochyboval nikdo, ani já, který je cituji na téže str. 36. a pravím, že Borna si vždy musíme myslet vedle Loepra a jeho nakladatele, a že Loeper tu hrál, jinak než v Neue Literatur, jen úlohu odpovědného redaktora, kryjícího spolupracovníky. Pouhé srovnání těch dvou míst stačilo, aby byla jasná moje chyba, že jsem ani Borna, ani nakladatele Gerle, nýbrž Loepra nazval zakladatelem listu.

Miní-li však J. Volf, že Dobrovského slova upírají Loeprovi vůbec větší význam pro list, než mohl mítí kterýkoli jiný korektor, pak ho viní z hrubého omylu, neboť o důležitém spolupracovníctví a redaktorství nelze pochybovat, tak se shodují a doplňují svědectví zevní a vnitřní. A soudí-li a priori, »že můžeme slovům Dobrovského více věřit než tvrzení časopisu Hallische Gelehrte Nachrichten (má býti Zeitungen)«, pak hledí na poměr svědectví s nepravého stanoviska. Nejde o stupeň autority časopisu, vycházejícího ve vzdáleném Halle a výroku učiněného v samé Praze, nýbrž o konfrontaci svědka současného a svědka, píšícího po osmi letech, o konfrontaci svědectví uznaného účastněnými a svědectví z druhé ruky.

Dne 21. listopadu 1771, když se mladičský magistr Dobrovský asi hlavně staral o přijímací zkoušku k jesuitům, vyšla v halských novinách ona zpráva, zasláná z Prahy, kde neměly ostatně korespondenta, takže pocházela nejspíše z družiny, seskupené okolo reformované Neue Literatur. O tomto časopise referují P. G. N. dne 9. června 1772 (sv. II., str. 161) a končí posudek slovy, údaje Klotzových novin ověřujícími: Die Mitarbeiter dieser gelehrten periodischen Schrift sind in den Hallischen gelehrten Zeitungen . . . genannt worden.

V těchto halských novinách, které byly tak dobře informovány o dvou pražských časopisech, čte se však hned po slovech o Neue Literatur: »Herr Leppert setzt seine angefangene Kritik unter dem Titel P. G. N. fort«. Proč nepokračuje referent asi takto: »Co ovšem tvrdí halské noviny o vzniku vlastního našeho časopisu, je hrubý omyl« nebo podobně? Nečiní-li tak, pak mlčky přisvědčuje a potvrzuje slova, tištěná sice v Halle, ale psaná v Praze.

Ne dosti na tom; dne 14. dubna 1772 (II, str. 42) reagují P. G. N. na hrozbu téhož listu (VII, 151): »Wir hoffen nicht, dass der Rezensent von Prag durch eine Verteidigung uns nötigen werde, seinen Namen bekannt zu machen und über die schönen Urtheile uns weitläufig zu erklären«. Odpovídají na to nezastrašeny: »Vergessen Sie nicht bei nächster Gelegenheit Ihre Drohung zu Erfüllung zu bringen, und den Prager Rezensenten bekannt zu machen, wenn Sie sich anders nicht erinnern sollten, dass Sie uns voriges Jahr in dem 94. Stück Ihrer Blätter denselben genannt haben«. Tam byl právě jmenován »Leppert«. Vidíme, že obě strany v Praze r. 1771 a 1772 uznávaly aspoň na venek Loepra za nejdůležitější osobu při P. G. N., a ne, jak bychom podle slov Dobrovského soudili, za pouhého snad korektora tiskárny. Ve skutečnosti byl něčím mezi oběma, vždyť svými články vtiskl jí ráz sonnenfelsiánský.

Ale založil proto P. G. N.? O to nám zde jde. Dvě svědectví se rozcházejí; my však víme, že žádné z nich neobsahuje plnou pravdu, kterou známe. Je to ovšem otázka významu men-

šího. Loeper byl redaktorem a Born vůdčím duchem, záleží na tom, kdo vyhledal nakladatele a ujednail s ním podmínky vydání, kterouž smlouvou byl list založen? Přijal-li jsem svědectví starší, uvažoval jsem asi takto o obou možnostech:

První: Born se odhodlal vydávat s Pelelem časopis a smluvil to s Gerlem, založil jej. Proč s tím tolik spěchali? Proč nečekali na obvyklý tehdy termín novoroční? Neue Literatur se ještě neprojevila časopisem čechistickým, naopak Voigt hned do druhého čísla, vyšlého za nové redakce, vpašoval chválu Schleiniz, prvního antičechisty... A chtěl-li Born mermomocí vydávat nový časopis, jak si jen mohl za redaktora vybrat nejubožejšího literáta, Loepra, jehož slabost přece musil poznat z jeho minulosti v Neue Literatur?

Druhá možnost: Loeper, vystrčený z Neue Literatur a krajně rozhořčený, nedočkavě hledá jiné postavení, aby se uživil a mohl se pomstít na Höchenbergovi a na všech, kdo pro něj psali. Gerle je ochoten a několik málo neděl po oné katastrofě koná Loeper již přípravy, smlouva s Gerlem je udělána, časopis je založen. Ale Gerle nemlčí, v jeho Cabinet de lecture se o věci jedná, a Born, dovědév se o tom, chopí se příležitosti. Gerla přesvědčit není těžko, ale Loeper už má slovo. Nezbyvá, nežli jej převzít a než ještě vyšel prospekt, je poměr změněn, zakladatel listu je stlačen na podřízené místo.

Bude asi mnoho těch, kterým se, jako mně, první možnost zdá absurdní, a druhá nejvýš pravdě podobná. Lze tedy věřit i na dále, že Loeper »založil« nejen Neue Literatur a Theatralisches Wochenblatt, nýbrž i Prager Gelehrte Nachrichten. Je humoristické, že Pomořan, který sotva dovede německy psát, dá vznik časopisu, který se, ovšem ne jeho zásluhou, stal pro mladou kulturu Čech epochálním. Bylo to téměř, jako když žízlivému hrdinovi starozákonnímu vytryskl pramen vody z čelisti osličí.

Úvahy.

W. Weber: Die Staatenwelt des Mittelmeers in der Frühzeit des Griechetums. Stuttgart, Kohlhammer 1925. Stran 52 za 1.80 ř. m.

Webrova pojednání, rozšířené to přednášky konané ve Výmaře, nemohli jsme již použití pro svůj přehled nejnovějšího bádání o historickém pozadí Homerovy Iliady. Upozorňujeme na ně tedy dodatečně na tomto místě, jednak proto, že je to systematické zpracování nových historických problémů II. tisíciletí před Kr. v celém okruhu moře Středozevního, jednak i proto, že přináší nové zprávy o Forrerových objevech týkajících se předhomerského Řecka. Tedy především o nich.

Ukazuje se, že pochyby o zprávách Forrerových, jak jsme je vyjádřili na konci svého přehledu, nebyly bezpodstatné. W. měl příležitost diskutovati o nich přímo s Forrerem a s A. Götzem a činí tato sdělení:

1. K identifikaci slova *ajavalaš* = *Aiolos*. Forrer již sám připouští, že jest pochybná, poněvadž to slovo není v heth. textu označeno jako jméno země nebo národa. Götze pak tvrdí, že slovo *ajavalaš* nesmí býti v textu spojováno s předcházejícím znakem pro pojem »král«, že v něm tedy vůbec není řeči o »aiolském králi«; *ajavalaš* jest neznámé, patrně hethitské slovo.

2. Götze zdůrazňuje, že dosud nelze dokázati genealogický vztah mezi králi jménem *Antaravaš* a *Tavagalavaš*; tím povážlivější jest identifikace *Tavagalavaš* = *Eteokles*, jež spočívá hlavně na předkladu, že jest *Tavagalavaš* synem *Antaravašovým*, jako *Eteokles Andreovým*.

3. Pochybné je také, zda *Řekové* již ve XIV. stol. př. Kr. — jak vysoudil Forrer — měli obsazenu *Pamfylíi* a byli v ní vasaly krále hethitského; Götze slíbil o tom v brzkú pojednati.

4. Identifikace *Attariššijaš* = *Atreus* jest — nehledíc na stránku jazykovou — tím pochybnější, že *Attariššijašova* země sluje *Ahhija*, a to slovo sotva lze jen tak prostě přijímati za variantu jména *Ahhijava*.

Zbývají tedy z Forrerových objevů prozatím jen dva bezpečné údaje: že jest uváděna *Ahhijava* v hethitských dokladech ze XIV. století a opět ve století XIII., kdy jest její vladař kladen na roven králi hethitskému, egyptskému, babylonskému a assyrskému. I to by byl značný zisk pro dějiny řeckého starověku, jenže identifikaci *Ahhijava* = *Achaja*, t. j. Řecko evropské nelze dosud pokládati za zaručenu.

W. ji ovšem za jistou pokládá a podle toho kreslí předpokládaný průběh řeckých dějin, jak zapadají do obrazu dějin ostatních zemí ležících při moři Středozeemním. Poukazuje na to, že všechny říše, jež se tu vytvořily, měly nápadně shodné dějiny: docela schematicky je lze rozdělití na tři hlavní fáse, jež se vyvíjejí ve všech téměř současně; současně dosahují, počínajíc asi r. 1600 př. Kr. rozkvětu a upadají nebo dočista zanikají kolem r. 1200. Století XII. je pro staré dějiny stoletím bezpříkladné světové revoluce, nastává přestávka ve vývoji středomořské oblasti, z trosek starého světa vystupuje svět nový. Ve smyslu tohoto základního pojetí probírá W. přehledně tehdejší dějiny jednotlivých států, stále s postranními výhledy na vývoj států sousedních a s hlavním zřetelem k Řecku. Pro řecké dějiny uznává W., že existovala ve XIV. stol. říše achajská, jejíž jádro bylo ve středním a sev. Řecku a jež ovládala sev. moře Egejské, odkud začala pronikati do M. Asie. Bohatí vládcové Myken byli patrně současně pány řeckého jihu; oni to snad byli, kteří se kolem r. 1400 pokusili podrobiti Kretu. Ve stol. XIII. nabyla Argolis vrchu, mykenští

králové jsou teď patrně vrchními pány Achaje. Třeba mítí za to, že Homerovo líčení je skutečnosti bližší, než jsme byli ochotni přiznávatí. Řekové se stávali výbojnými, podnikali všelijaké výpravy kořistné anebo proto, »aby mstili uraženou čest vrchních pánů« (W. jako by věřil, že byl podmětem trojské výpravy únos Helenin!) a měli jistě velikou účast na bourání starého světa ve XII. století. Tehdy nastaly velké přesuny národů, jak o tom svědčí i útoky na říši egyptskou (národ Akaivaša pokládá W. určitě za Achaje, co soudí o Danuna, není jasno) a mimo jiné i pověst o Aeneovi, v jehož postavě se nerozpakuje W. viděti »prvého z oněch vůdců band, již po pádu Troje a po invasi národů balkan-ských do severozáp. M. Asie vytáhli odtud do širých dálek« a dostihli Italie. Tenkráté také podnikli Achajové výpravu proti Troji; odvahu k tomu jim prý dodalo zhroucení říše hethitské pod nájezdy nových národů. Pád Troje jest jistý, ale co bylo potom, nevíme. Zdá se však, že konec Agamemnonův byl koncem velké doby Achaje: říše se rozpadá a začíná se řecký partikularismus.

Výklady W-ovy jsou velmi poutavé, ruší je jenom tu a tam přílišný pathos a mnohomluvnost, zvláště v partii úvodní. Jest ovšem jisté, že mnohé z toho, co W. podává, má ráz značně hypotetický, ale v celku jest obraz předhomerského světa středomořského vylíčen tak, že působí docela přesvědčivě. Co však až zaráží, jest úžasná víra W-ova v historičnost starých pověstí. Uznávati na př. Aenea za osobu historickou, to se nám zdá přece jen povážlivé.

Ferd. Stiebitz.

Arth. Rapaport: Novi Testamenti Graeci verba recipiantne praepositione praefixa vim perfectivae actionis necne. (Studia Leopolitana ed. St. Witkowski II.) Sumptibus Soc. philol. et minist. instr. publ., Leopoli (Gubrynowicz et fil.) 1924. Stran 79, cena neudána (24 Kč.)

Podle mínění některých gramatiků měly některé řecké předpony schopnost nedokonavé sloveso činiti dokonavým. Je to úkaz dobře známý z jazyků slovanských, t. zv. *perfektivace*, ale mnohé jeho stránky nejsou dosud úplně vysvětleny. Dosud je také sporné, pokud lze v tom nebo v onom jazyce ten úkaz uznávati a pokud jej smíme všeobecně pokládati za zjev prajazykový. V jazyce řeckém byla mu věnována pozornost teprve v době nejnovější. Pokud dosavadní kusé badání ukazuje, výsledky, kterých bylo dosaženo rozbořením textů z doby klassické, nenásvědčovaly by příliš tomu, abychom *perfektivaci* v klassické řečtině uznávali. Více bylo očekáváno od řečtiny poklassické a lidové, zvláště pak od jazyka evangelií. Ani v tom směru badání dosud valně nepokročilo. Dospělo se jen k několika tvrzením, jež byla od jedněch přijímána, od druhých zamítána. Mnoho nepochopení při tom zavinila mylná i kolísavá terminologie a neujasněnost pojmů.

Je tedy třeba uvítati práci polského filologa A. Rapaporta, jenž první pojednal soustavně o perfektivaci sloves v řečtině novozákonní. Má vše, čeho je si třeba přát pro rozvážné řešení tohoto problému: slovanské jazykové citění, kritickou objektivnost k výsledkům cizím a dobré znalosti věcné.

V předmluvě vykládá R. základní otázky problému a snaží se ve spleti rozmanitých názorů stanoviti, pokud lze, pevně a jednoznačně pojmy jednotlivých vidů slovesných, přejímaje tu vědomě pojmy gramatiky slovanských jazyků. K metodě statistické se staví celkem odmítavě: »non numerandi sunt loci, sed ponderandi« (str. 3). Sám se řídí zásadou, že zvláště slovesa je třeba vykládati vždy z myšlenkové souvislosti, nikoli sama o sobě. Úlohu si omezil několikerým způsobem. Aby vyšetřil, zda lze předponě přikládati význam perfektivující, spokojuje se jen zkoumáním kmene praesentního, a to ještě vylučuje imperativ, konjunktiv vybízející a prohibitivní.

Pátrá tedy, zda lze zjistiti bezpečné případy, kdy má ind. impf., part., inf. a konj. praes. sloves složených význam příslušných tvarů aoristových sloves nesložených a ind. praes. obdobně význam futurální. Nezkoumá vliv všech předpon, nýbrž jen *σύν, διά, κατά, ἀπό, ἐξ, ἀνά, μετά, εἰς* a neprobírá všech sloves, nýbrž některá, zvláště t. zv. slovesa pohybu a dekomposita, vylučuje.

Ve vlastním pojednání provádí pak autor úkol, jež si vytkl. Podle jednotlivých předložek probírá příslušná složená slovesa s uvedeným omezením a vycházejí od konkrétního významu předpony, snaží se postihnouti, zda kde působí ve smyslu perfektivujícím. V mnohých snadných případech se spokojuje jen citováním, polským nebo německým překladem anebo stručnou poznámkou, místy obtížnějšími se však zabývá zevrubněji. Hlavní zření má vždy na to, lze-li všude při výkladu vystačiti s konkrétním významem předpony a nedokonavým videm slovesa. Z té příčiny na několika místech sahá i po konjektuře nebo rukopisné variantě. Úsilí, s nímž proniká v slova i v jejich souvislost, aby odhalil pravý smysl i do nejjemnějších odstínů (srv. 51 *ἀπομένειν*: actio durativa — cursiva — frequentativa; 69 *εἰσφέρειν*: actio durativa — iterativa — descriptiva), jest — nehledíme-li k některým násilnostem a výkladům vumělkovaným — celkem provázeno zdarem. Tak dochází R. u všech předpon k výsledku, že perfektivujícího významu nemají. V stručném závěru pak rozšiřuje platnost tohoto výsledku na řečtinu poklassickou vůbec.

Na jiném místě budeme míti příležitost, abychom se blíže zabývali jednotlivostmi a podrobnostmi výkladů, jež jsou jádrem práce; zde přestáváme na úsudku povšechném. Výsledek R-ova zkoumání jest přesvědčující. Třebas tu a tam výklad některého místa budí trochu nedůvěry, celkem lze míti s R-em za jisté, že předpona v řečtině praesentní kmen neperfektivovala. Pravděpodobné aspoň je to co nejméně, což dodáváme proto, poněvadž

nezapomínáme, že tu interpretační metoda nese s sebou mnohé nebezpečnosti.

Tim spíše bychom tedy nevylučovali ze zkoumání tolik sloves, jako to činí R., a zvláště slovesa, jimiž se naznačuje pohyb s místa na místo. R. jich nezkoumá proto, že v nich předpona projevuje »pristinam suam propriamque notionem atque vim minime attenuatam« (str. 8). Ale právě slovanské jazyky nás poučují, že předpona nemusí pozbýti významu konkrétního, a při tom perfektivuje. *Jíti, nésti* jsou durativa; ve složeninách *přijíti, přinést* trvá hmotný význam předpony, a přece to jsou perfektiva! Odpůrce může R-ovi namítnouti: nemohlo tomu tak býti i na př. u *προσέρχεται, προσφέρειν*?

Také nesmíme tak docela pouštět se zřetele aorist sloves složených jen proto, že už ve slovesech jednoduchých má vid jednodobý. V konkordancích evangelií stojí na př. proti sobě nezřídka aoristy nesložené a složené. Srv.:

Mk 12, 16 *οὐ δὲ ἤρεγκαν* ~ Mt 22, 20 *προσῆρεγκαν*

Mt 19, 21 *καὶ ὁδὸς τοῖς πτωχοῖς* ~ Lk 12, 22 *διὰ δὸς*

Mt 7, 27 *καὶ ἔπεσε* ~ Lk 6, 49 *συνέπεσε*

Mt 8, 25 *ἤγειραν αὐτόν* ~ Lk 8, 24 *διήγειραν*

Mk 5, 7 *κράξας* ~ Lk 8, 28 *ἀνακράξας*

Mt 9, 22 *στραφεὶς* ~ Mk 5, 30 *ἐπιστραφεὶς*

Lk 13, 21 *ἐκρυψεν* ~ Mt 13, 33 *ἐνέκρυπεν*

Mt 15, 35 *ἐκλάσε* ~ Mt 6, 41 a Lk 9, 16 *κατέκλασε* atd.

Leckdo by se mohl dát svést, aby v tom shledával potvrzení domněnky, že aorist časem nabýval stále více významu komplexivního a že jednodobost zdůrazňovala předpona. Totéž by bylo lze souditi z případů kdy v konkordancích proti imperfektivnímu slovesu jednoduchému stojí složený aorist; srv.:

Mk 6, 56 *ἐσώζοντο* ~ Mt 14, 36 *διεσώθησαν*

Mk 8, 22 *φέρουσι* ~ 1, 32 *ἔφερον* ~ Mt 8, 16 *προσῆρεγκαν*

Mt 15, 35 *ἐδίδον* (~ 14, 19 *ἔδωκε*) ~ Jan 6, 11 *διέδωκε*

Mk 5, 13 *ἐπνίγοντο* ~ Lk 8, 33 *ἀπεπνίγη* atd.

Ani u futura se nesmíme spokojiti prostým konstatacím, že může být v řečtině dokonavé i nedokonavé (*γράφω*: uteku, budu utíkat). Případů jako Mt 15, 14 *εἰς βόθρινον πεσοῦνται* ~ Lk 6, 39 *ἐμπεσοῦνται*; Mt 7, 1 *ἐν ᾧ μέτρω μετρεῖτε, μετρηθήσεται ὑμῖν* ~ Lk 6, 38 *ἀντιμετρηθήσεται*; Mt 12, 23 *ἐκ γὰρ τοῦ καρποῦ τὸ δένδρον γινώσκειται* ~ Mt 7, 16 *ἐπιγνώσεσθε* by mohl také leckdo využíti v tom smyslu, že předpona ve složeninách zdůrazňuje vid dokonavý. Jak dokazuje stručná zpráva v Eos 27 (1924) 134, věnoval R. také pozornost kmeni aoristovému ve složeninách. A třeba tam praví: »raro tantum nos sentire in actione aoristica percipienda praepositioni praefixae deberi quicquam«, přece již počet případů, v nichž se mu zdálo, že postihuje v aoristu perfektivující vliv předpony (u složenin s *κατά*

je to plných 20%!), nasvědčuje tomu, že je třeba funkci předpon u sloves v kmeni aoristovém věnovali pozornost důkladnější.

Latina R-ova pojednání je velmi korektní a plyná. Tiskových chyb je zato dosti; tak na str. 10 ř. 5 prr, ř. 19 n. *βήματα*; 19, 21 *συνακολυθοῦσαι*, ř. 9 zdola scripsi (spr. scripti); 64, 2 *κατωτάτω ἐξποίησαν* (-τω ἐξποίησαν) a j. *Ferd. Stiebitz.*

Jaroslav Ludvíkovský: Řecký román dobrodružný. Studie o jeho podstatě a vzniku. (Facultas philosophica universitatis Carolinae Pragensis. Práce z vědeckých ústavů XL.) V Praze 1925, nákl. Filosofické fakulty university Karlovy. Str. 159. Cena 18 Kč.

Řeckým románem dobrodružným označuje Ludvíkovský to, co bývá jindy nazýváno románem erotickým nebo idealistickým (na rozdíl od románu realistickosatirického). Svým pojmenováním naznačuje, v čem vidí nejdůležitější znak onoho slovesného druhu: vskutku dobrodružný, fantastický děj je vlastní všem těm románům. Arci všechny mají také silný prvek erotický, u Longa dokonce převládá nad žilem dobrodružným, ale jeho dílo, v tom má L. pravdu, ukazuje nám řecký román již na pozdějším stupni vývoje. Ze svých úvah vylučuje L. starší řeckou novellu, dále román náboženský, filosofický a realistický. Lze s tím zcela souhlasiti; jen román realistický (román Petroniův, román o oslu) je i časově i látkově — láska, dobrodružné cesty; ztroskotání, loupežníci atd. — blízký románu idealistickému. Jejich duch a částečně i forma jsou sice různé, ale přes to může jeden sloužiti k vysvětlení druhého.

L. nevykládá o celém vývoji řeckého románu dobrodružného, nýbrž jen o jeho vzniku a původním rázu; jedno souvisí s druhým. Je to otázka z celého badání o řeckém románu nejzajímavější a nejspornější. L. na ni odpovídá určitě a jasně. Jeho řešení lze shrnouti ve tři body: řecký román dobrodružný se vyvinul z dějepiscectví, je vlastním dítkem doby hellenistické a byl původně lidovou četbou. Myšlenky ty nejsou zcela nové: souvislost románu s dějepiscectvím ukazoval v nové době zvláště E. Schwartz (*Fünf Vorträge über den griechischen Roman*) a R. Reitzenstein (*Hellenistische Wundererzählungen*); poznání, že počátky románu padají již do doby hellenistické a ne teprve do doby císařské, jak se dříve myslelo, vyplynulo ze zlomků románu o Ninovi, nalezených na papyru z ranní doby císařské, a že román byl původně lidovou četbou, tvrdí B. Lavagnini (ve spise mi nepřístupném, *Le origini del romanzo greco*, v. Ludvíkovský, str. 31, 74). Ale myšlenky svých předchůdců L. podepřel novými důvody a spojil v jednotný celek, v pravděpodobný obraz počátků řeckého románu dobrodružného.

Že román ten se vyvinul z historiografie, dokazuje kladně i záporně. Ukazuje mimo jiné na jeho příbuznost s Pseudokallistheovým románem o Alexandrovi, jehož vznik, aspoň původního

textu, klade s A. Ausfeldem (*Der griechische Alexanderroman*) již do doby hellenistické, vytýká příbuznost románů o Alexandrovi a o Ninovi s Xenofontovou *Kyrupaideií* a upozorňuje jednak na fantastický ráz hellenistického dějepisectví a na převládání individua v něm, jednak na ryze epický ráz staršího románu dobrodružného (román o Ninovi a román Charitonův), na jeho historické osoby a líčení válek. Negativním důkazem je jasné vyvrácení názoru Rohdova (*Der griechische Roman*), často opakovaného, že idealistický román je dílem rhetorů, sofistů; L. tvrdí správně, že v starších románech není více rhetoriky než v jiných druzích antického písemnictví.

Názor, že románová forma má svůj původ v dějepisectví, je beze vší pochyby správný. Arci živel erotický v románu tím vysvětlen není. Nevíme, kdo u Řeků z historie učinil historii lásky. L. ukazuje na milostnou epizodu v *Kyrupaideií* (o Abradatovi a Pantheii), avšak od milostné epizody je daleko k milostnému románu. Vhodně upozorňuje L. na to, že v románu o Ninovi válečné dobrodružství, historie, neustupuje tolik do pozadí před dobrodružstvím lásky, erotikou, jako je tomu v pozdějších románech. Živel erotický tedy nabýval asi pozvolna místa v románu.

Druhou myšlenku, že dobrodružný román je plodem doby hellenistické, dokazuje L. jednak myšlenkovými shodami s ostatní literaturou tehdejší, jednak a hlavně obecnými úvahami kulturně-psychologickými. Vidí v románu přirozenou reakci fantasie proti intelektualismu doby hellenistické. Doba Perikleova byla sice také intelektualistická, ale vrozená člověku touha po činu, po ději, se vybíjela účastí ve válkách a politických bojích. K tomu neměl příležitosti člověk doby hellenistické, neboť tehdy nebylo ani politických bojů ani velikých válek; proto svou touhu po činech ukájel četbou dobrodružných románů. Myšlenka L-ého je zajímavá, třeba sama nemůže, a jistě také nemá, plně vysvětliti, proč právě za hellenismu vznikl román. Vedle tehdejšího intelektualismu a nedostatku vzrušujících dějů — ten se týká jen některých období a některých oblastí hellenismu — působilo nepochybně i vnikání knihy do širokých vrstev hellenistického obyvatelstva, o čemž se L. také zmiňuje (str. 73), dále úpadek všech starších básnických druhů — L. mluví o učenosti tehdejší poesie, o rozkladu eposu a o neživotnosti tragoedie, poutané mythem (str. 56 n., 68), ale též komoedie koncem doby hellenistické poklesla — a snad vůbec úpadek veršovaných skladeb: na místo vyžilých, opotřebovaných druhů veršovaných nastoupila belletrie prosaická. Také k rozšíření erotických sentimentálních motivů v celém tehdejším básnictví třeba přihlídnouti — činil tak již Rohde — i k pathetickému, baroknímu rázu tehdejšího umění výtvarného.

Třetí myšlenku, že dobrodružný román byl původně četbou lidovou, četbou širokých vrstev měšťanských, dokazuje L. jednak z toho, že spisovateli románu bývaly osoby zcela neznámé, patrně

nízkého původu, jednak z mluvy a obsahu nejstarších románů. Mluva je prostá, promíšená přímou řečí a někdy i verši, hlavně homerskými; v tomto míšení prosy a verše sledává L. s O. Immischem (N. Jahrb. klass. Alt. 24, 1921, 409 n.) také znak lidovosti románu. Obsah románů, pravděpodobná dobrodružství, realistické detaily, exotické dějiště, vznešení hrdinové, lidé naprosto dobří a naprosto špatní, sentimentálnost, šťastný konec, vše to ukazuje na čtenáře ze širokých vrstev. Opíraje se o studii K. Čapka (Přítomnost 1, 1924, 102 n.), v níž rozbíral kolportážní román, ukazuje L. zajímavě, jak vkus širokých kruhů čtenářských je za všech dob týž a jak nevykořenitelná je v člověku potřeba dobrodružného děje. S hlediska lidové četby chce také, aby řecký román byl posuzován. Tímto hlediskem, spíše psychologickým než estetickým, ospravedlňuje zvláště schematickou kresbu postav románu, již odsuzoval Rohde a j.; prohlašuje ji dokonce za »nutnost a takřka zákonitost v tomto literárním druhu« (str. 103). K tomu poznamenáváme, že schematická kresba povah je vskutku vlastností lidové, primitivní literatury, ale že není nutná v dobrodružném románě, jak viděti z Bret Harta nebo Londona, a že individuální kresba povah se dobře snáší s napínavostí, pravou epičností děje, jak viděti ze Stendhala, Balzaca, Dostojevského a j.

Naznačili jsme základní myšlenky spisu L-ého; všimneme si ještě jeho metody. Projevil-li v dřívějších pojednáních z oboru řecké literatury a filosofie vynikající schopnost analytickou, uplatňuje se v jeho nové práci více synthesisa, k níž tíhla i jeho studie z římských dějin (Sborník fil. 7, 1922, 363 n.). Otázku o původu řeckého románu řeší v souvislosti s kulturním vývojem řeckým, užívá poučných obdob z novověkého románu, zvláště francouzského, a jevy literární hledí vysvětlovati psychologicky a sociologicky. S tohoto hlediska vykládá a zároveň hájí řecký román, jenž před hodnocením estetickým většinou neobstojí. Má živý zájem o přítomnost; z nejnovějšího usilování o obrození eposu a z dnešního filmu čerpá poučení pro výklad řeckého románu. Arci synthesisa má své nebezpečí: svádívá k přílišnému zjednodušování jevů, ke konstrukci minulosti podle idejí místo, aby se rekonstruovala z faktů. Za takové nemírné zjednodušování pokládám, praví-li L., že »vývoj od Aristofana k Menandrovi je vývoj od ducha k smyslovosti, od ideje k ději« (str. 58) — u Aristofana není, tuším, méně smyslovosti než u Menandra —, nebo vykládá-li, že »dílo Thukydida bylo spíato s attickým prostředím a rozklad tohoto prostředí přivodil nutně i úpadek historické vědy« (str. 59) — Polybios byl velikým dějepiscem bez takového prostředí. Tu i leckde jinde by bylo třeba přesnějšího dokazování, místo synthesisy by bylo třeba analyzy. Tak, uvádí-li L. v těsný vztah román s hellenistickým dějepiscetvím, mohl věnovati více místa samostatnému rozboru tehdejší historiografie. K pěknému rozboru obsahu románu Charitonova a románu o Ninovi měl při-

pojiti podrobnější rozbor jejich slohu; ukázalo by se pak, do jaké míry jest oprávněno rozdělení románu, spisovatelem spíše naznačené než odůvodněné, na fasi starší, lidovou a fasi pozdější, rhetorickou. Nebo, sotva lze souhlasiti s tím, pravi-li L. o dvou starých zprávách, nazývajících Longa sofistou a Achillea Tatia rhetorem, že to jsou »výjimky potvrzující pravidlo« (str. 28). Ještě na některé drobnosti bych tu upozornil: na str. 6 čteme, že »filologická metoda vyžaduje, abychom napřed podali historický přehled problému«, a na str. 138, že »řešení filologické otázky jest ještě více než kterákoli jiná vědecká práce především reakcí na názory, jež pronesli jiní«; domnívám se, že ani v prvé ani v druhé věci se neliší metoda filologická od metody jiných věd; také přírodovědec, historik atd. může vyjít a leckdy vychází od přehledu dřívějších řešení, a také jeho řešení je více méně reakcí na řešení dřívější. Na str. 12 se mluví o zlomku Herpyllidově, ač jde o ženu. Na str. 38 se pozastavuje spis. nad tím, že v Pseudodemetriově spise *περὶ ἑρμηνείας* se nazývá Ilias dramatem, ale již Platon zval Homera prvním z tragiků (Úst. X 7, 605 C, 607 A) a Aristoteles říkal, že Homer tvořil dramatická napodobení a zdramatisoval směšné (Poet. 4, 1448 b 35 n.). Na str. 97 se mluví o »metafysické očistě« Aristotelově, ač v katharsi, ať ji vykládáme tak či onak, není nic metafysického.

Novou odbornou literaturu, nejen o řeckém románě, nýbrž o všech příbuzných otázkách, zná L. dokonale: hojně ji cituje a bystře posuzuje; jeho kniha vsutku navazuje na badání dosavadní. Osnova knihy je volnější než bývá ve filologických monografiích. Je to způsobeno odbočkami od vlastního thematicu (o Herodotovi, str. 47, o Thukydidovi, str. 50, o elejské filosofii, str. 52, o Euripidovi, str. 57 a j.), odbočkami, jež arci obsahují mnoho zajímavých postřehů. O volné stavbě knihy svědčí i četné odkazy do předu, k pozdějším výkladům. S pestrým, zajímavým obsahem knihy se shoduje její živý, poutavý sloh. L. dovede vždy své myšlenky vyložití jasně, názorně, vtipně. Nezůstává v pozadí za svým dílem; všude je patrný jeho vřelý poměr k látce. Ohlasem jeho živého zájmu o přítomnost jest i jeho mluva: užívá bez okolků slov dnešní mluvy literární, neboje se, že snad mnohá z nich záhy zevšednějí (»velkorysý«, »velkolepá koncepce«, »nostalgická touha«, »příliš laciné gesto«). Pro živý sloh a množství zajímavých úvah synthetických budou čísti jeho knihu jistě i nefilologové; filolog nebude snad souhlasiti s některými věcmi, ale jistě najde v knize mnoho poučení a mnoho podnětů. K. Svoboda.

Ettore Pais: Storia dell' Italia antica. Roma, Casa editrice OPTIMA, 1925. Stran XVI + 414, IV + 560, tabulek 200 + 124. Za 120 lir.

Dvojsvazkové »Dějiny starověké Italie« je kniha, kterou její autor určuje nejen odborným vědeckým pracovníkům, nýbrž vzdě-

lanému čtenářstvu vůbec. Od dosavadních historických knih Paisových liší se nové dílo naprosto. Nejen citáty, poznámky, polemické vložky a vůbec celý t. zv. vědecký aparát je posunut až do závěru každého svazku, ale i vlastní text úplně opustil formu analytického a kritického zkoumání dosud u Paise obvyklého. Způsobem synthetickým, živě a výmluvně rozprává před čtenářem souvislý obraz starověké Italie až do vrcholného bodu jejích dějin staršího období, kdy totiž nejenergičtější z italských národů, — Římané — vstoupili s Karthaginou v rozhodný boj o Itálii a vůbec o celý západní svět.

První svazek začíná výkladem o Itálii po stránce zeměpisné a hospodářské, potom se promlouvá o pohybech obyvatelstva na pevnině italské a sousedních ostrovech. Od všeobecných úvah o rázu a směru nejstaršího stěhování přechází se k jednotlivým význačným kmenovým skupinám: k Ligurům, Umbrům, kmenům při pobřeží jaderském, Etruskům, kmenům sabellským, jihoitalským, sicilským, korsickým a sardinským; Pais si všímá jejich usazení, rozlohy, míšení a případně i zanikání. Mnoho pozornosti věnuje i směru a dosahu cizích vpádů do Italie. Naznačiv takto vnější rysy dějin staroitalských kmenů, všímá si jejich vnitřních dějin, to jest jejich civilisace, počínaje dobou starokamennou.

Od existenčních podmínek jednotlivých částí Italie a pohybu obyvatelstva dostává se autor ke studiu regionalismu a potomního sjednocení; ukazuje, že toto sjednocení nenastalo etnickým, nýbrž politickým převládnutím. Sleduje stopy starého rozrůznění, dostává se až obdobným událostem v středověku a v novověku.

Tyto úvahy tvoří jakýsi úvod celého díla. Různorodost a problematičnost látky tu probírané činí ovšem nemožným, aby se každé jednotlivé zásadní otázce dostalo uspokojivého výkladu. Pais se proto spokojuje vyznačením nejdůležitějších věcí a vytčením jejich vzájemné spojitosti, pokud ji ovšem lze poznati, ale nepouští se do labyrintu domněnek. Za to značný důraz klade na vystižení genetické tímy, že ukazuje, kam až dospěl vývoj a co působilo na jeho utváření.

Ostatek prvního svazku a celý druhý jsou věnovány souvislému vyličení dějin italských. Kostrou výkladu jsou dějiny politické a hospodářské; dějinám kulturním dostává se místa potud, že se upozorňuje na jejich souvislost s ostatními historickými činiteli.

Podle slov předmluvy mají býtí »Dějiny starověké Italie« dovedeny až do počátků císařství; zatím vydané dva svazky končí těsně před vypuknutím první války punské. Tato zastávka není náhodná, poněvadž se první válkou punskou začíná nové období nejen pro Řím, nýbrž pro celou Itálii vůbec. První válka punská načala přeměnu, která byla druhou válkou dovršena, totiž definitivní římské ovládnutí Italie, do té doby roztržštěné na mnoho částí.

Vzrůst Říma je podporován i úpadkem politické způsobilosti významných sousedů, Etrusků a Řeků. Pro Řím se na ně často

zapomíná. Proto Pais úmyslně obrací pozornost čtenářovu k mimořádkým dějinám staroitalským, ba dokonce zašel tak daleko, že římským dějinám nevěnoval ani jednoho zvláštního odstavce, připomínaje ovšem všude, kde to potřeba kázala, jejich vztahy k národům a obcím popisovaným. Lví podíl výkladů si odnesla Sicílie a zejména Syrakusy. Tam Pais sahá až i k detailní kresbě, hovoří o poměru Sicílie k Persii, Foinikii, Athenám i živlu dorskému, podává skvělé podobizny syrakuských vládců.

Mohlo by se ovšem namítnouti, že výklady nejsou uspořádány dosti rovnoměrně a že vypouštění soustavného vylíčení Říma není odůvodněno. Ale taková námitka by nebyla dosti spravedlivá. »Storia dell' Italia antica« zapadá zcela přesně do Paisova pracovního programu tak, jak jest. Jen nutno vzpomenouti si na jeho první rozsáhlé dílo, jímž nabyt světové proslulosti a jímž určil přesně dráhu své práce do budoucna. Byla to Storia d'Italia dai tempi più antichi alla fine delle guerre puniche. I. Storia della Sicilia e della Magna Grecia (1894), II. Storia di Roma (1898—9). Už tenkrát byl tu stejný plán všeobecných dějin staroitalských, ale také správné poznání, že římské dějiny zaujímají zcela zvláštní místo, jak co do svého významu, tak i co do způsobu, jímž se musí ubíratí jejich vědecké zkoumání. V oné »Storia d'Italia« byl Pais zaujat jen a jen otázkou spolehlivosti pramenů, jejich kritikou nižšího i vyššího stupně, krátce řečeno, věnoval se výhradně analýse. Tato analýsa neměla však býti jeho posledním slovem, nýbrž jen přípravou k novému a lepšímu ocenění pramenů, a pak i k nové stavbě synthetické. Radikálnost, s jakou Pais probral dochované podání, byla důsledná v zásadní nedůvěře. Pais nenechal platiti nic, o čem se napřed mnohými kritérii nepřesvědčil, že to ob stojí. Choulostivost a novota tohoto pracovního postupu vyžádaly si ovšem, aby se časem přistoupilo jak k revisi analytické stránky, tak i k pokusu o synthesisu. Rozhodně svízelnější byl tento úkol při římských dějinách; důvody toho není snad nutno vykládati. Proto Pais od r. 1913 vydal nové zpracování dějin římských, obsahující již vedle kritiky a rozboru podání i rekonstrukci dějinných událostí. Toto nové zpracování (Storia critica di Roma) sahá až k propuknutí první punské války.

Dějiny Sicílie a Velkého Řecka nepotřebovaly celkem takové revise svého podání, ale důtklivě si žádaly synthetického doplnku. Toho se jim dostalo nyní, v Dějinách starověké Italie, doplněných o části dříve chybějící. Ale souvislost se sesterskou Storia critica di Roma je patrna i v stejném ukončení časovém. Zdá se, že Paisem slibované vylíčení římských dějin počínající punskými válkami vyjde vůbec jen v rámu »Dějin starověké Italie«, poněvadž příslušné analytické studie byly už porůznu vydány. Při neumdlévající energii autorově není však vyloučeno, že se dočkáme i pro tuto dobu dvojího zpracování.

Při rázu *«Dějiny starověké Italie»* nemělo by smyslu zastavovati se u některých podrobností, o nichž může býti názor nesouhlasný; bylo by to málokde, poněvadž se autor, jak už svrchu uvedeno, vyhýbá co možná nejvíc domněnkám a pochybným podrobnostem. Někdy se zdá tato úmyslná neurčitost až přílišnou. Není také potřeba podotýkati, že znalost fakt historických i výsledků věd pomocných jest u Paise bezpečná. Zvláštního vytčení zasluhuje životnost výkladů, jemuž velmi vhod přišla autorova zkušenost v praktické politice a znalost otázek hospodářských, spojená s velkým rozhledem po všeobecných dějinách, z nichž uvádí mnoho parallel.

Vladimír Groh.

Kurt Regling: Die antike Münze als Kunstwerk. V Berlíně 1924, Schoetz & Parrhysius. Stran 148, tabulek 45; za 12 zl. marek.

Studium antické mince je vděčné, neboť poskytuje látku k badání mnohostrannému. Její obraz a nápis je historickým pramenem prvního řádu, neboť podává pevné body chronologické, svědectví ikonografická, obrazy ze života soukromého i veřejného atd. Dějiny náboženství, mythologie, epigrafika, filologie, metrologie mohou čerpati mnoho ze studia mince, nemalý význam pak má peníz antický i pro dějiny výtvarného umění starověkého tím, že zachoval často obraz zaniklých pro nás skulptur a architektur. Jako je mince výrazem rozmanitých zjevů kulturních, tak jest i odleskem současného umění; lze proto mluvit o ní i po stránce umělecké. Má mnoho předností proti jiným památkám: jsou to dokumenty hojné, originální, nepotřebují doplňování, lze je většinou bezpečně datovati i lokalisovati. Pozoruhodné jsou uměleckou krásou, nesouce pečeť řeckého ducha vkusným provedením a půvabnými náměty.

Kniha Reglingova zabývá se mincí jako dílem uměleckým. Autor její, ředitel kabinetu mincí musea berlínského, stanoví si za cíl ukázati, že mince sleduje puls velkého umění a že pomalejší někdy tep je způsoben tím, že má mince úkol hospodářský. Důkaz provádí pro dobu archaickou a klassickou se stručným přehledem o době hellenistické a římské. V rámci období uměleckého vývoje řeckého se zvláštním zřením k typům a námětům, méně k stylovým známkám, rozvádí podrobněji to, co nastínil stručně ve svém přehledu o minci antické se stanoviska numismatického v díle Gereke-Norden: *Einleitung in die Altertumswissenschaft II*³ 1922, str. 83—113 a ukazuje na paralely z jiných výtvorů umění výtvarných. — Poněvadž současné umělecké proudy zanechaly stopy na drobných výtvorech mincovní glyptiky, uvádí je v souvislost s celkovým vývojem a pozoruje v časovém pořadí sedmi období na třech místních obvodech: východ, vlastní Řecko s ostrovy, západ.

Původně byla zdobena reliefem jen jedna strana, během IV. stol. př. Kr. i druhá strana v prohloubeném poli, v době římské

pak výška reliefu na rubu i lici mince je stejná. V popředí zájmu je problém umístiti obraz do oválu mince. Tento úkol vede k volbě určitých námětů, jež jsou podobny sujetům na gemmách a vásách: jsou to přerozmanité druhy zvířat domácích i divokých, fauny lesní, mořské, hmyzu a pod. V Malé Asii, kulturním to mostě mezi Evropou a Orientem, vyskytují se fantastická zvířata, jako chimairy, sfingy, Kentaur, noh atd. Zobrazovány jsou i různé předměty, části lodí; prvky rostlinné jsou celkem řídké. Umělec si vybírá určité postavení těla zvířecího, aby je vtělnal do malého pole kruhovitého, často na újmu přirozenosti pohybu a anatomické správnosti. Jako plastika VI. stol. řeší problém lidského těla, volí i glyptika mincovní postavu lidskou za ozdobu přední strany peníze. Při tom možno pozorovati tytéž nedostatky: není perspektivy, »aegyptský« profil podle abstrahující představy, mnoho geometrického v podání vlasu, roucha a jiných detailů, anatomické vady, archaický úsměv, horror vacui. Znenáhla ovšem jeví se pokrok; na př. z nečleněné původně draperie stává se prostředek k výrazu forem těla, jmenovitě ženského, jako v současné plastice. Užívá se koncentrického principu tektonického i schematu pyramidálního. Místní rozdíly jsou spíše rázu technického než stylového. Vidí-li Regling celkovou jednotnost stylu jako výslednici užívání stejného materiálu, lze snad spíše mysliti na vzájemný vliv mincí jako oběživa, který stíral rozdíly.

V době rozkvětu osvobozuje se glyptik mincí od pout archaismu, stává se pánem oválného prostoru, dbá perspektivy, volí nové motivy pohybové a přirozené postoje, psychologicky prohlubuje postavy — zvláště na mincích sicilských je moment psychický stupňován, objevují se skupiny ve vzájemném vztahu dašerním: oživené oko je v správném podání, ukazuje se charakteristický profil řecký, zdůrazněna je krása ženy, není tu však nahé ženské postavy — vidíme tu typy Polykleitovy, Myronovy, Praxitelovy. Byli však i mistři této umělecké práce, neboť se objevují jejich signatury. Bylo možno se dotknouti této otázky širě a vyvoditi z toho po případě soud o samostatnosti těchto umělců, jichž je známo značné množství. Proniká v tomto období do obrazů mincí i prvek malířský, tvoří se určitá atmosféra kol postav. Zajímavé je, že Atheny i Korinth zachovávají archaický ráz svých peněz i v této době. Stačí na vysvětlení toho důvod obchodně-politický?

Pouhých osm stran je věnováno umění mince doby alexandrijské, kterou spis. označuje jako úpadkovou. Toto označení může míti však jen platnost relativní. Nutno přece uznati vynikající krásu portrátů vládců hellenistických s rysy idealisujícími i osobitými, bezvadně provedených v nepřehlédnutelném prostoru. Scházející zde řada portrátů na př. králů makedonských, pontských i jiných vládců maloasijských by ukázala, že jsou to díla bez známek úpadku; jejich kresba i provedení jsou bezvadné.

Zcela stručně je zachycen umělecký vývoj mince středoitalské a římské, jež výtvořily doby císařské se stala vzorem pro dvě tisíciletí další. V obrazech jejích, v nichž je patrna záliba v historických reminiscencích rodu i národa, sujety ze současné historie, personifikace měst, cností římských a mnohých abstraktních pojmů, shledává spisovatel vliv současného malířství a státního reliéfu, uváděje zřejmé předlohy. Koncem III. stol. po Kr. nastává úplný úpadek, šablonovitost, zhrubnutí kontur. Ukázal-li se tento jednostranný postup, při němž se dbá obsahové stránky uměleckého díla, plodný — při nepatrných rozměrech reliéfu mincovního nelze takřka zkoumati stylistické stránky — bylo lze všimati si v době hellenistické a římské výrazové formy při portraitech, jež připouštějí zkoumání tohoto druhu. V obrazové části schází ukázka typické mince římské, sestertia a provinciální victoriatus.

Těžiště práce spočívá v sestavení a sebrání typů konvencio-nálních i individuálně pojatých z různých druhů výtvarnictví antického, jež mají své paralely v námětech zdobících mince. Je-li volba určitého sujetu projevem určité umělecké vůle, stačí takto sestavené doklady k přesvědčení, že jsou vzájemné příčinné vztahy mezi velkou plastikou a mincí antickou. Totéž by se dalo říci i o gemnách, které mají vývoj mnohem bohatší, neboť při nich není umělec omezen tak silně vůlí jednotlivcovou jako glyptik mincovní přáním státu, úředním rázem a obchodním účelem peníze. Spis. s jemnou znalostí umění ukázal, čeho lze pozorným zkoumáním dosáti a vytěžiti z malých dokumentů, jako jsou mince, které právem byly nazvány »mluvníci řeckého umění«. Myšlenka není nová, neboť již Stieglitz před více než sto lety mluvil o sbírce mincí k osvětlení dějin umění. Omezený počet probraných mincí (907) působí, že spisovatel je leckdy nucen opustiti hranice chronologické a sahati pro doklady kupředu neb dozadu, aby získal potřebnou analogii. Znamenitě by posloužily k srovnávání reprodukce aspoň některých námětů a žádoucí by bylo aspoň bibliografické jich označení. Úprava obrazové části ve fototypii je zdařilá, uspořádání spíše aesthetické v časovém pořadí než typologické není k studiu pohodlné — je to pěkný ilustrovaný katalog k řeckému umění v zrcadle mincí. Bibliografické údaje jsou redukovány, podrobné seznamy mincí, míst, panovníků usnadňují užívání knihy.

G. Hejzlar.

Соломон Лурье: *Антисемитизм в древнем мире*. Издательство З. И. Гржебина (Берлин-Петербург-Москва 1923). Str. 216. Cena 1-70 zl. mk.

Antisemitismus není hnutí nové ani náhodné, nýbrž sahá svými kořeny až do starověku a snad je mnoho pravdy ve slovech historika Ed. Meyera (Gesch. d. Alt. III. str. 216), že antisemitismus »je tak starý jako židovstvo samo.« Bojovati proti anti-

semitismu je ovšem v první řadě věcí Židů samých. Pokusem o řešení příčin antisemitismu ve starověku chce být tato kniha, kterou napsal ruský Žid Salomon Lurje. Vznikla skoro náhodou. První myšlenku napsati pojednání o antisemitismu pojal autor už v l. 1914—15, t. j. na začátku světové války, když hněv ruského obyvatelstva se obracel často proti Židům a vybíjel se v pogromech. Autor předem podotýká (str. 7), že tehdy v r. 1914—15 bylo pro něho nepochybné, že »příčina antisemitismu leží v Židech samých.« Tím ovšem nechtěl ještě říci, že by všechny výtky, činěné Židům od antisemitů, byly oprávněné.

Antisemitismus jako massové hnutí vzniká vlastně teprve v době alexandrijské a dostupuje vrcholu Řekem Apionem, vrstevníkem známého historika Josefa Flavia. Obvinění, týkající se jednak židovského náboženství, jednak způsobu života židovského, je ovšem nutno přesně zjistiti a od případu k případu kriticky posouditi, pokud přispěly ke vzniku nebo rozvoji antisemitismu. To učinil autor v první polovině svého spisu (str. 19—128), kterou nazval: »Antisemitismus ve starém světě a pokusy o jeho vědecké vysvětlení.« Lurje v jednotlivých kapitolách této části zkoumá, pokud přispěly k starověkému antisemitismu židovské náboženství (str. 21—33), hospodářské vztahy (str. 34—72), politické styky (str. 72—111) a židovský partikularismus (str. 111—128). O některých obviněních a domnělých zločinech, jež bývaly Židům vytýkány, dokazuje Lurje dosti přesvědčivě, že to byly jen výmysly nebo nedorozumění, která sama o sobě nebyla by mohla vésti k antisemitismu. Podle Lurje nehrály zvláštní úlohy ve starověkém antisemitismu ani hospodářské vztahy ani židovské náboženství; ukazuje dále (str. 37 n.) podle Wilckena (Zur alex. Antisemitismus, str. 790), že lichvářství bylo Židům poměrně málo vytýkáno. Papyrus (P. Grenf. I. 43), kde se mluví o podvodném Židu, který ošidil kupujícího při prodeji koně, poskytuje Lurjemu několik možností výkladu (str. 71); buď prý kůň nebyl zaplacen a Žid ho zadržel nebo adresát nemluví pravdu a něco zamlčuje anebo adresát dopisu asi nezaplatil ještě prodávajícímu plné ceny a proto byl kůň zatím odevzdán v ochranu osobě třetí, náhodou Židu (t. zv. sequester, *μεσέγγυος*); pro tento výklad se autor rozhoduje a myslí, že tím byla zachráněna čest Židů. Je ovšem pravda, jak také Lurje ukazuje, že podobných podvodníků bylo dosti také mezi Egypťany a Řeky, jak nás poučují papyry; nelze tedy usuzovati, že by jen Židé byli veskrze podvodníky (str. 64). Lurje též načrtává přehled pogromů protizidovských od zboření chrámu v Elefantině r. 410 př. Kr. až po velké povstání Židů v Kyreně a na Kypru ke konci vlády Traianovy. Ani o židovském partikularismu nevěří Lurje, že by byl mohl být příčinou antisemitismu, zdůrazňuje, že se Židé na př. neuzavírali nijak hellenské kultuře a že v Egyptě vůbec mluvili jen řecky, znali řeckou literaturu a někdy pro-

hlašovali řečtinu za svůj mateřský jazyk (filosof Filon). Lurje soudí, že právě čím více se Židé snažili assimilovat se Řekům, tím více rostl odpor Řeků k nim. Nesmíme však zapomínati, že Žid i hellenisovaný zůstával ve svém jádru Židem; odtud také ono odmítavé stanovisko Řeků, kteří o takový »přirůstek« nestáli.

Kdežto prvá část Lurjovy práce je více rázu negativního, zabývajíce se hlavně a především vyvracením nejrůznějších výtek a námitek proti Židům, chce autor v druhé části ukázati pozitivně, které byly asi příčiny antisemitismu ve starověku (str. 129—210). Antisemité vytýkali Židům z jejich račových vlastností hlavně tři: židovskou drzost (str. 167—189), nízký, otrocký původ Židů a jejich nečistotu (str. 189—200) a konečně báli se sjednoceného Židovstva (str. 201—210). Vlastnosti tyto vykládá — nebo lépe řečeno omlouvá — Lurje tím, že Židé byli v neblahé situaci jako národ bez vlasti, bez samostatného teritoria, kde by se mohli svobodně vyžítí kulturně i politicky, byli národ pronásledovaný pro své tendence assimilační, tak jako pro svůj partikularismus. Z jejich vztahu a poměru k zákonům cizího státu, ve kterém žili jako menšina, vznikaly pro ně rozpory mezi zákonem Božím a světským. Židé v těch případech raději prý sahali k podvodu a přetvářce a pomáhali si třebaš úplatky, než aby se veřejně odřekli Božího zákona. Jako »židovská drzost« bylo především označováno jejich umění přeorientovati se rychle v nových poměrech hospodářských i politických a přizpůsobovati se jim, jakož i jejich mimorádná tvrdošijnost ve snaze dosáhnouti lepších podmínek životních a mítí vůbec vliv na utváření poměrů v každé situaci. To, že antisemité vytýkali Židům nízký původ, bylo jen odpovědí k tomu, že Židé sami se cítili národem »vyvoleným« a povýšeným nad ostatní národy světa. Stál-li židovský národ sám ve světě bez vlastního území, jsa v opovrzení a nenávisti u ostatních národů, byli jeho příslušníci odkázáni sami na sebe a viděli, že jen ve sjednocenosti a solidaritě je moc a síla. A to právě vzbuzovalo už ve starověku nedůvěru k Židům a strach z moci světového Židovstva. Mimo to židovské ideje messianistické byly vykládány jako touha Židů ovládnouti politicky i hospodářsky celý svět. Antisemité, kteří dobře studovali Starý zákon, rádi při tom ukazovali na některá místa, kde se slibuje vyvolenému národu vláda nad jeho nepřáteli (Deuteronom. 15, 6). A světové Židovstvo představovalo potom antisemitům jakoby všemohoucí »židovské shromáždění« (hebr. qahal), které tajně usiluje o podrobení celého světa a už fakticky »uchvátilo svět svými chytavými chapadly«, můžeme-li užiti slov Lurjových (str. 208). Tomuto výkladu věnováno je posledních 10 stran knihy (str. 201—210). Kniha končí se verši Rutilia Namatiana z jeho básně »De reditu suo«, v nichž je shrnuto vše, co starověk Židům vytýkal.

Po stránce methodické je třeba poznamenati, že Lurje vyšel od knihy Th. Reinacha »Textes d'auteurs grecs et romains relatifs

au judaïsme« (Paříž 1895). Kniha ta upozornila Lurjeho na příslušné texty řecké a latinské a podle ní také většinou cituje. Také je částečně závislý na pojednání Wilckenově »Zum alex. Antisemitismus« (Abh. d. sächs. Ak., 1909). Jinou příslušnou literaturu ovládá dosti dobře, jak svědčí hojně citování a časté polemiky, vedené někdy vášnivě až do detailů. Zvláště rozhořčeně polemizuje s názory Sombartovými (»Die Juden und das Wirtschaftsleben«, Lipsko 1910) na str. 39—44. Jako vzdělaný Žid zná Lurje také náboženské texty hebrejské, jichž se občas dovolává. V knize samé jeví se někdy snaha přeceňovati zprávy Josefa Flavia, zvláště, pokud jsou příznivy Židům. S jistou dávkou národní hrdosti židovské dokazuje autor (str. 200), že výtká bázlivosti, kterou rádi předhazovali Židům jejich nepřátelé, nebyla správná, neboť židovský národ dovedl se brániti, bylo-li třeba. Podobným tónem se nese i Lurjova polemika s filosoficko-náboženským názorem Freudenthalovým, že hellenisování Židé byli odpadlíky a zrádci Židovstva; Lurje tvrdí naopak (str. 183—185), že hellenisování Židé náleželi vlastně k lepším představitelům Židovstva.

Systematických dějin antisemitismu ve starověku spis sám nepodává, je spíše kritikou různých mínění o příčinách starověkého antisemitismu. Skoro se čtenář diví, jak snadno autor vyvrací jednu výtku antisemitů po druhé, takže na konec může míti dojem, jakoby hlavní vina byla skoro jen v zavilých antisemitech a Židé starověcí byli jen ubohými trpiteli. A tak jeví se mu kniha jako apologie Židovstva a to tím lepší, čím méně vystupuje někdy tato tendence do popředí. Že příčiny antisemitismu byly v Židech samých, jak už bylo řečeno, Lurje sice přiznává, ale nijak se tím netrápí, spíše je skoro ještě hrdý na nenáviděné račové vlastnosti svého národa. A to budí v nás jakousi nedůvěru. Sotva je také možno souhlasiti s autorovým tvrzením (str. 191 n.), že příčiny antisemitismu ve starověku byly tytéž jako v novověku. Právě naopak, dnešní postavení Židů v internacionálním kapitálu je docela jiné než bylo v poměrně jednoduché sociální struktuře starověkého života; i je rozdíl v moderním a starověkém antisemitismu.

Jako Rus má autor také jistou potíž s orthografií cizích jmen vlastních, která někdy přepisuje latinkou, někdy foneticky azbukou. Slova řecká a citáty, pokud jich užívá, píše latinkou a sice někdy podle německého pravopisu. Drobných tiskových chyb našli bychom dosti. Prvý díl známé chrestomathie Wilcken-Mitteisovy necitoval bych MW 62, nýbrž raději: Wilcken Chr. č. 62 nebo Chr. I. č. 92, jak je zvykem; rovněž neví každý hned na první pohled, že zkratka: Preis. Sammelb. (na str. 211) značí Preisigkův »Sammelbuch griech. Urkunden aus Ägypten« (I., Strassburg 1915). Též přesný titul Wilkenova vydání ostrak je »Griech. Ostraka aus Ägypten und Nubien« (str. 35) a chybí rok a místo vydání (Lipsko 1899). Jen Němec mohl by citovati P. Oxyr. IV. 705, 31 ff. (= folgende) Chybí také index a přehled obsahu knihy.

Príspevek Lurjáv k literatuře o starověkém antisemitismu nelze označiti jako zvláště vynikající. Jest potřebí velké opatrnosti a kritiky tomu, kdo bude používatí jeho knihy. Problém antisemitismu a jeho příčin je velmi choulostivý, poněvadž je těžko vybrati nezkalenou pravdu z pramenů obou extrémů; především nesmíme se dívatí v té věci na starověk očima moderního člověka. Kniha psaná rusky nepronikne asi příliš, ale snad to nebude ani veliká škoda. Autor chce se otázkou touto zabývatí dále, neboť chystá chrestomathii »Памятники античного антисемитизма и еврейской литературной самозащиты« (str. 95 pozn. 2.) a článek »Das Purimfest im römischen Ägypten« (str. 216).

Bylo by však dobře, kdyby také doplnil, třebaš dodatečně, svá pojednání výsledky prací italského papyrologa Modony, pokud se vztahují na Židy v Egyptě, článku Olgy Accordi v »Studi della scuola papirologica« (III., Milán 1920, str. 23 n.) a zvláště knihou I. Bella: »Jews and Christian in Egypt« (Londýn 1924).

Jos. R. Lukeš.

Paul Kretschmer: Die indogermanische Sprachwissenschaft. Göttingen. Vandenhoeck u. Ruprecht, 1925. Str. 61.

Týž: Die Wortschöpfer. Sonderabdruck aus »Germanistische Forschungen«, Festschrift anlässlich des 60semestrigen Stiftungsfestes des Wiener Akademischen Germanistenvereins. Wien, Österreichischer Bundesverlag, 1925. Str. 23.

Kretschmerova knížka o indoevropské jazykovědě je zajímavá již svým vznikem: byla objednána albánským ministerstvem vyučování pro sbírku »populárně vědeckých spisů pro školu i dům«, v níž také jakožto druhý její sešit r. 1923 v albánském překladě vyšla. Nyní vydává autor originál a jistě ne bez užitku — nemá ani literatura německá nazbyt knížek tohoto druhu.

Po krátkém úvodě, v němž se stručně objasňuje pojem ie. jazykovědy, podává Kretschmer v kapitole první přehled indoevropských jazyků, v kapitole druhé nastiňuje dějiny indoevropské jazykovědy a vykládá o její metodě, v kapitole poslední pak mluví o nejstarších dějinách Indoevropanů, ukazuje tak, jaký význam má jazykověda pro poznání kulturních dějin lidstva. Všechny výklady tuto podávané vynikají jasností a přístupností a mohou velmi přispěti k rozšíření správných názorů v širších kruzích intelligence o věcech, o něž tu jde a o nichž stále ještě se vyskytní představy všelijaké. Přehled indoevropských jazyků je poněkud nesouměrný; prvotní určení knížky způsobilo, že poměrně obsírně mluveno o illyrské skupině jazykové, ale, mluví-li se (třeba jen v hlavních rysích) o členění dialektů novověckých, kdežto při jazycech slovanských není ani zmínky na př. o běloruštině, jež se v poslední době dokonce hledí osamostatniti. lze to vysvětliti jen speciálními sklony autorovými. Nesprávné představy musí vzbuditi to, co se tu praví na str. 14 o češtině (das Tschechische in Böhmen,

jetzt Tschechoslovakei) a slovenštině (das dem Tschechischen nahestehende Slovakische im ehemaligen Nordungarn und Mähren, jetzt der südlichen Tschechoslovakei): podle toho se musí každý čtenář domnívat, že celá Morava je slovenská.¹

Dějiny indoevropské jazykovědy dělí Kretschmer ve čtyři období: komparativní (od Boppa až do školy mladogrammatické, ale toto jméno nikde není tu vysloveno, což není zcela správně), psychologické (od sedmdesátých let minulého století), filologické (od devadesátých let minulého století) a poslední kulturně historické, na jehož počátku stojíme, kdy dějiny jazyka se pojímají jakožto část kulturní historie lidstva. Jednotlivá tato období dobře jsou charakterisována a cesty i cíle jazykozpytného zkoumání v nich se projevující případně jsou vyloženy.

Kapitola poslední informuje především o otázce indoevropské pravlasti (tu nevhodně se uvádí íránský výraz pro „100“ *satem*), kterou Kretschmer klade do střední Evropy: od této otázky lehce přechází k plastickému vyličení toho, jak přišli Indoevropané do sídel svých historických, kde zejména výtěžků nejnovějších výzkumů je použito; snad jen by bývalo dobře, více dávat najevo, pokud podávaný výklad je míněním obecným a pokud míněním sporným anebo jen míněním autorovým.

Spisek druhý obírá se otázkou o vzniku slov. Jde o to, pokud je pojmenování nějakého předmětu vtvorem jednotlivce či celku. Stanoviv momenty, jež vedou k tvoření nových jmen (Kretschmer počítá sem tak označení nové věci starým výrazem, kde ovšem nejde o tvoření nového slova — Wortschöpfer! —, jako spíše o tvoření nového pojmenování; že i tu jde o akt tvůrčí, je zajisté správné, ale není to zcela stejné s tvořením nových výrazů, sleduje autor tuto věc na četných zřetelných případech z historických dob jazykového vývoje a ukazuje, jak v jistých kategoriích slov převládají slova vytvořená jednotlivcem. Ale ukazuje také na příkladech velmi názorných, jež mají takřka význam experimentu, jak stejné pojmenování může vzniknouti na různých místech (ukázalo se to zejména při návrzích na pojmenování nového druhu umělého tuku, kde 392 účastníků ankety navrhovalo jméno totéž). A tak patrně i pro nejdávnější minulost nutno počítati s možností, že za stejných daných podmínek mohlo stejné označení nové nějaké představy vzniknouti u různých jedinců, jsouc tak výrazem stejného nazírání na předmět, o jehož pojmenování šlo, jež našlo si také stejný výraz vnější prostředky jazykovými. Výklady Kretschmerovy jsou velmi poučné a důležité pro řešení zásadních otázek o vzniku slov.

Oldřich Hujer.

¹ Také Güntert, Grundfragen der Sprachwissenschaft (Wissenschaft und Bildung 210. Leipzig 1925) 103 má podivné představy o našem jazyce; k západoslovanským jazykům podle něho náleží „das Tschechische, des Mährische, das Slowakische, weiter das Polnische, das Sorbische oder Wendische...“!

Ст. Младеновъ: **Български къмъ словашкия рѣчникъ** (съ особенъ огледъ на хипотезата за словашко-българско езиково единство). Списание на Българ. академия на наукитѣ, книга XXX, стр. 29—112. София 1925.

Studie tato je v podstatě rozbor oněch výrazů, v nichž Conev v prvním svazku svých dějin jazyka bulharského (История на българския езикъ I, 1919, str. 52—57) a již dříve viděl svědectví zvláštního blízkého příbuzenství mezi bulharštinou a slovenštinou, ježto se v nich shoduje slovenština s bulharštinou a odlišuje od češtiny (srv. LF. 49, 1922, 155). Mladenov již v obširném svém posudku Conevových dějin ve Slavii 2, 1923, 419 rozhodně odmítl toto stanovisko, jehož naprostá nesprávnost je patrná na první pohled každému, kdo zná jazyk český, a zejména tedy rodilým Čechům, jimž musí vývody Conevovy opravdu připadat nepochopitelnými, ježto slušný počet z těch výrazů, jež Conev uvádí jako výrazy slovensko-bulharské, je jim zcela běžný v každodenním jejich hovoru. Mladenov podrobil nyní výrazy tyto podrobné analýse, analýse, která nám z důvodu právě uvedeného bude se zdát mnohdy zbytečnou; nač dlouho mluvit o tom, že výrazy takové jako *babka* (za babku něco koupiti), *bachor*, *dobyťča*, *mešec*, *mzda* (!), *osika*, *rataj*, *ručno*, *schůlil sa* atd. atd. jsou výrazy také české. Ale ovšem, mělo-li se vyvrátit pronesené mínění, musilo se to stát dokazováním, že ony výrazy nejsou jen slovenské, nýbrž také české.

A tak Mladenov v druhé, nejobsáhlejší kapitole svého pojednání uvádí plnou stovku slov Conevem prohlášených za slova slovenská, o nichž pomocí diferenciálního slovenského slovníka Kubínova a česko-německého slovníka Rankova ukazuje, že jsou běžná také v češtině. Kdyby se hledělo také k češtině staré a k nářečím a vzal se na pomoc také staročeský slovník Gebauerův, slovník Kottův a dialektické slovníky Bartošův a Hruškův (nemluvě už ani o monografiích dialektologických), byla by věc ještě zřejmější, ukázalo by se, že i výrazy, jež nelze zcela doložit ze spisovné češtiny nynější, bývaly v jazyce starém anebo jsou dosud v nářečích. Ukázalo by se na př., že *sloboda* (jež také v bulharštině je jen dialektické!) je hojně rozšířeno i v nářečích českých i moravských a že není to nijaká zvláštnost slovenská; vidělo by se, že slovo *rataj* (dosud žijící v místním jm. *Rataje* a v odvozeném *ratejna*) v staré češtině bylo zcela obvyklé (klade se za lat. *agricola*: *otec můj rataj jest* ČtBen. „pater meus agricola est“ Io. 15. 1. *poručil ji* (vinici) *ratagiom* ibid. „locavit eam agricolis“ Mt. 21. 33; odtud ve slovnících: *colonus dicitur ratay* BohFl. 736 (= LF. 19, 1892, 487), *agricola*, *ackerman*, *ratay* SlovHol. 6^b; srv. *ratajství* ChelčKr. 136 atd.) a odkazem na heslo *deveř* ve slovníku Gebauerově učinějí by se ukázala existence tohoto slova v staré

¹ Petr Chelčický: O boji duchovním a trojím lidu. Vydal Kamil Krofta. Světová knihovna. V Praze s. a.

češtině než odkazem na Miklosichův etym. slovník, atd. Mladenov v případech takových poukazuje zejména na to, že jde o slova obecně slovanská, a že nic neznamená, nemá-li toho či onoho výrazu čeština dnešní.

V kapitole třetí obírá se Mladenov slovy, jež se v češtině nevyskytují, jež jsou však v slovenštině a bulharštině, a mohla by tedy spíše býti svědectvím nějakých bližších vztahů mezi slovenštinou a bulharštinou. Ale i o těch ukazuje, že nemají toho významu, jaký jim Conev připisuje: buď jde o slova praslovanská anebo se pozorovaná shoda mezi slovenštinou a bulharštinou na rozdíl od češtiny zakládá na stejném odchýlném vývoji významovém, což ovšem neznamená ještě, že jde o vývoj společný. A Mladenov sám ze slovníka Kubínova, jehož studium jej vlastně přivedlo k této práci, dodává ještě řadu slov, jichž by Conev mohl užít ve prospěch své theorie, jež však právě tak, jako ta, jež Conev uvádí, nemají toho významu, který jim Conev přičítá.

Při jednotlivých případech a povšechně již v kapitole úvodní a pak v úvahách závěrečných ukazuje Mladenov na nesprávnost Conevova usuzování, jehož základní chybou bylo to, že se spokojoval s konstatováním skutečné (anebo i jen zdánlivé) shody mezi slovenštinou a bulharštinou a nestaral se o to, zdali slovo, o něž jde, je skutečně jen slovenské a ne také české, neohlížel se na to, že namnoze jde o staré, někdy prastaré výrazy, jež pro bližší vztahy dvou členů vícečlenné skupiny nic nemohou znamenat. Mladenov v každém jednotlivém případě ukazuje, buď že není tu vlastně žádné zvláštní shody mezi slovenštinou a bulharštinou, anebo že konstatovaná shoda nemůže se vykládat tak, jak je si ji ochoten vykládat Conev. Úplnější propracování věci zabránila Mladenovu omezenost prostředků, s nimiž pracoval, jak se už o tom stala zmínka výše, a propracování úplné není ještě možné, pokud nejsou lexikálně úplně prostudována nářečí slovenská ani nářečí česká, a pokud také lexikální bohatství jazyka staročeského je prozkoumáno jen neúplně. A tak tyto Mladenovy poznámky k slovenskému slovníku neprohloubily naše vědomosti o slovenském slovníku, ale ukázaly, že lexikální svou stránkou se slovenština nijak zvlášť nehlásí k přibuzenství z různých stran jí vnucovanému. *Oldřich Hujer.*

Slovanský sborník věnovaný J. M. prof. Františku Pastrnkovi, rektoru university Karlovy, k sedmdesátým narozeninám (1853—1923). Redigoval *Miloš Weingart*. Vydal Klub moderních filologů v Praze 1923. Str. XXXII a 378.

Sborník prací věnovaných profesoru dru Janu Máchalovi k sedmdesátým narozeninám (1855—1925). Pořádali *Jiří Hordák* a *Miloslav Hájsek*. Vydal Klub moderních filologů v Praze 1925. Str. XI. a 368.

Sedmdesáté narozeniny dvou významných představitelů naší slavistiky v první čtvrtině tohoto století, jejichž pracovní obory

se navzájem doplňovaly a zaujímaly takřka rozsah slovanské filologie v užším slova smyslu, daly české obci filologické podnět k společnému projevu, jakým obyčejně takováto data bývají provázena: vydány byly sborníky s pracemi přátel a žáků obou jubilarů. Oba sborníky myšleny jako pocta čistě domácí, interní, zúčastnili se jí v podstatě jen filologové čeští; z badatelů jiné národnosti jsou tu zastoupeni jen slavisté působící na našich vysokých školách, nehledíme-li k účasti švédského linguisty S. Skölda a rumunského slavisty D. Mototolescu ve sborníku Pastrnkově, způsobené náhodným jejich pobytem v Praze v době, kdy se sborník chystal, a k účasti V. Jagiće, již si lehko vysvětlíme poměrem, jenž mezi oběma těmito slavisty byl. Jsou sborníky ty v této formě, jakožto projevy nejbližšího okolí oslavenců spjatého s nimi četnými svazky, zajisté mnohem výraznější, podávající do značné míry obraz okolí, v němž a na něž oslavenec působil. I když víme, že nelze z příležitostného takového projevu usuzovati o směrech a intenzitě vlivu oslavované osobnosti ani o zájmech a snahách vědeckého snažení generace nebo generací ve sborníku zúčastněných, přece jen je takový sborník poučná přehlídka sil, jež sama vybízí ke srovnání, jak bývalo, když jubilar začínal, a jak je teď.

Sborník Pastrnkův je pestřejší, protože ráz vědecké činnosti Pastrnkovy shromáždil tu filology rozmanitých odstínů, linguisty i literární historiky; ve sborníku Máchalově ovšem vládne literární historie, ač neschází, a právem, ani linguistika docela, zabýval se Máchal na počátku své dráhy vědecké také otázkami linguistickými a Trávníčkův článek »K vývoji české kvantity« dobře se sem hodí, ježto také Máchal kdysi psal o české kvantitě; i Jankův článek »Husovo a Šimona Lomnického« pik mezi všecky a jeho hlubší vztah a význam, odkrývající v přerozmanitých slovech jazyků evropských sledy prastaré předindoevropské interjekce a vysvětlující její užívání ze starých zvyklostí a her provozovaných na jaře, není tímto svým rysem příliš vzdálen Máchalových studií mythologických a zvykoslovných, až na to, že do značné míry hypotetická povaha výkladů Jankových kontrastuje s Máchalovou střídlostí, počítající pravidlem jen s bezpečnou realitou. Poslední (i místem poslední) příspěvek linguistický, Nohův etymologický výklad slov *šepz*, *šepati*, pohybuje se na půdě Máchalovi cizí.

Ve sborníku Pastrnkově činí ovšem články linguistické dobrou polovici článků všech. Obírají se dílem různými otázkami jazykovědy slovanské vůbec, dílem některými zjevy jazyka českého a zejména také jeho nářečí. Československými dialekty v celém jejich rozsahu obírá se nejobsáhlejší článek celého sborníku, Oberpfalcerova studie »K souhláskovým změnám v českých nářečích«. Oberpfalcer tu sleduje změny konsonantů způsobené vzájemným působením konsonantů od sebe vzdálených, dav se zřejmě inspi-

rovati Schopfovou knihou »Die konsonantischen Fernwirkungen« (Göttingen 1919), a probírá tak vedle častěji již projednávané dissimilace také assimilaci a metathesu, jež soustavně v češtině dosud nestudovány. S důkladností sobě vlastní sebral z dialektologických popisů snad všechny případy hláskových změn, jež by bylo možno tímto principem vykládat, ale je-li skutečně konstatovaná změna ve všech uváděných případech tohoto původu, o tom by se dalo diskutovati. Mezi citovanými výklady o podstatě dissimilace postrádám výklad Kretschmerův Glotta 3.325 n. Českého hláskosloví a také souhlásek se týká obsáhlá studie Havránkova o souhláskových skupinách obsahujících souhlásku znělou a neznelou: snaží se najít, pokud byly takové skupiny v staré češtině vyslovovány ještě neassimilovaně. Poznání skutečného stavu věci je tu dost nesnadné, protože záleží na tom, jak dalece můžeme věřit písmu. Havránek snesl pečlivě doklady psaní neassimilovaného a shledal v jednotlivých případech první nyní známé doklady psaní assimilovaného, a po opatrné úvaze o takovýchto skupinách a jejich vývoji soudí, že nějaký čas byla obojí výslovnost takových skupin vedle sebe. Zajímavou otázku o vlivu písma na výslovnost v češtině uvádí na přetřes Frinta, bohužel jen »přehledně«, jak sám praví, a zřejmě; věc vyžadovala by důkladného a přesného propracování. Také Mathesiův nevelký článek o pronominálním podmětě v hovorové češtině je více námětem než řešením, ale zasluhuje námět ten pozornosti. Velmi zajímavý je článek Smetánkův, v němž psané *tkyczie* v EvZim. vyloženo přesvědčivě za chybné napsání slova *chýcie*, iterativa ke slovu *chytiti*. Rovněž slovesné tvary *uzmu* a *vemu* uspokojivě vyloženy Zubatým. Z prací dialektologických budiž připomenut ještě článek Vydrův o nářečí zelovských Čechů v Polsku. Vydra jedná jen o hláskové stránce tohoto nářečí a podává tu zajímavý obraz o tomto nářečí vyvíjejícím se něco přes sto let v cizím prostředí, ale výklady pozorovaných zjevů nejsou v článku Vydrově vždy správné. Také v článku Hůskově, jednajícím o hrtanových souhláskách v moravsko-slovenském nářečí Nové Vsi u Uher. Ostroha, jsou některé nesprávné výklady theoretické. Gregor ve svém článku o stupňování adjektiv v hanáckém nářečí Bučovic a Slavkova mluví mezi jiným také o zajímavém přitvořování základního substantiva k substantivům tvořeným příponou obvykle deminutivní (k slovu *desítka* vytvořeno *desíta* a podob.); o podobném zjevu v polštině jedná Birkenmajer Język polski 9, 1924, 143—146 (nazval jej »oddrabnianie«) a Nitsch tamt. 146 n. vyložil tímto způsobem dial. *laga* z *taska* (podle *noska* < *nožka*: *noga* také *laska*: *laga*).

Linguistika slovanská v širším smyslu je tu zastoupena slušným počtem článků, vesměs zajímavých a pozoruhodných; jejich themata jsou dost rozmanitá. Zvláštní shodou okolností obě studie akcentologické ve sborníku obsažené, Vondrákova a Sköldova, obírají se namnoze akcentuací týchž slov a útvárů, ale vykládají

ji každý jinak — patrné svědectví, jak nesnadné jsou otázky, jež zbývá slovanské akcentologii řešiti. Rovněž dvě práce týkají se vlivu slovanštiny na rumunštinu, thematu, jež v poslední době dost hojně zejména od rumunských filologů je vyhledáváno: Mototolescu jedná o vlivu církevní slovanštiny na vývoj rumunštiny — rekapituluje v podstatě mínění různých badatelů o tom, který z jazyků slovanských se tak značně uplatňoval při vývoji jazyka rumunského, a naznačuje převládající názor nynější; hlouběji jde studie Křepinského, jež sleduje rumunské vazby předložkové shodné s obdobnými vazbami slovanskými, vykládá shodu tuto slovanským vlivem na rumunštinu a čerpá odtud i svědectví pro dobu tohoto vlivu. Beer podává zajímavé germánské paralely pro vyjadřování pojmu „rodiče“ výrazy „otec i matka“ a výrazem „přátelé“ (srv. LF. 42. 1915. 427 a 429) a podrobně vykládá poměr gotských výrazů *fadrein* a *bêrusjôs*. Svitavského úvaha o genitivu při supinu (a také genitivu záporovém), — oba tyto druhy genitivu pokládá autor za výraz vzájemné odlehlosti mezi subjektem a objektem děje slovesného — je pozoruhodná, ale měla by býti koncisnější, aby byl obraz o podávaném výkladě určitý a jasný.

Ku podivu chudě je zastoupena stará církevní slovanština. Jsou to vlastně jen dva články, jež lze označiti jakožto studie staroslověnské, neboť Jagićův článek o nekrologu Sopoćanském neobírá se vlastně textem církevněslovanským, a dokonce už není možno počítati mezi staroslověnské studie zajímavý článek Flajshansův, v němž se ukazuje, jak staročeský slovníkář tlumočil některé zvláštní výrazy latinské slovy církevně slovanskými. A zvláštní náhodou oba ty články jsou od slavistů theologů: jeden od profesora pražské bohoslovecké fakulty J. Vajse, druhý od profesora fakulty olomoucké J. Vašice. »Vede« tedy skupina církevně slovanská, jak se praví v doslovu redaktora sborníku, zbytečně vykládajícím o uspořádání sborníku, jež je přece tak jasné, i o jiných zcela zřejmých věcech, ale jen místně, svou obsáhlostí ustupuje tento obor silně do pozadí proti oborům jiným tak čestně ve sborníku zastoupeným.

I literárně historické články jsou obsahu rozmanitého a bohatého; nejvíce se jich, jak je zcela přirozené, týká literatury české, staré i nové, ba i nejnovější, a najdou se i tu thematu blízká pracovnímu oboru Pastrňkovu, tak Jakubečův článek o Dobrovském, Pražákův o pramenech Kollárovy slovanské vzájemnosti a j.

Také ve sborníku Máchalově je ovšem literární historie česká zastoupena nejhojněji; jsou tu tři, čtyři studie o zjevech starší literatury české, ale převládají práce o literatuře doby nové. Jsou tu ovšem také články o různých zjevech literatur slovanských a zejména také články sledující vzájemné styky jednotlivých literatur slovanských. Vedle článků čistě linguistických, o nichž výše už byla řeč a z nichž zejména Jankův upoutá pozornost dalekými svými výhledy, třeba že ne zcela zaručenými, linguistu

zajímali bude ještě také Mukařovského pokus o slohový rozbor „Babičky“ Boženy Němcové.

Oba sborníky mají úvodní stati pojednávající o vědecké činnosti oslavenců. O tom, je-li vhodné umisťovati takovéto stati do slavnostních sborníků, mohou býti mínění různá; ale vždy vítán je a neměl by v takovém sborníku scházet úplný soupis literární činnosti oslavencovy. Ve sborníku Máchalově sestavil pečlivě takový soupis jeden z vydavatelů, M. Hýsek, a odhalil jistě soupis ten mnohým leckterou dosud málo známou stránku bohaté činnosti Máchalovy; ve sborníku Pastrnkově soupisu takového není, jsou tu jen vypočteny práce z posledního desetiletí, jakožto doplněk k soupisu, podanému před desíti léty v slavnostním čísle Časopisu pro moderní filologii. Myslím, že přece úplný soupis literární činnosti i ve sborníku Pastrnkově býti měl, třebaš na účet poněkud mnohomluvné studie úvodní.

Sborníky tyto jsou zajisté úkazem potěšujícím, podávají pěkné svědectví o tom, jak se studium filologické v obou svých odvětvích u nás rozvílo, a jest si jen přát, aby tento rozvoj stejným tempem pokračoval i dále.

Oldřich Hujer.

Mélanges linguistiques offerts à *M. J. Vendryes* par ses amis et ses élèves [Collection linguistique publiée par Société de linguistique de Paris XVII]. Paris, 1925, Édouard Champion. VII a 592 str.

Tento sborník, vydaný k padesátým narozeninám francouzského jazykozpytce, obsahuje 31 příspěvků, jež jsou seřaděny abecedně podle jmen spisovatelů. Jen nadpisy uvádím články, které se týkají jazyků árských: J. Bloch, *L'intonation en penjabi (une variante asiatique de la loi de Verner)*; L. Renou, *Le type védique *tudāti**; H. de Willman-Grabowska, *Les noms de personnes dans le Čatapatha Brāhmaṇa*.

O řeckých slovesech na $-\theta\omega$ jedná P. Chantraine a dokazuje, že tímto suffixem nabývají slovesa dokonavého vidu, na př. $\varphiθινό\theta\omega$ = périr, l'achèvement du procès, $\varphiθίρω$ = dépérir, un procès qui dure (str. 95). Také praeteritální formy na $-\alpha\theta\omicron\nu$, na př. $\eta\mu\upsilon\nu\alpha\theta\omicron\nu$, označují děj dokonavý a jsou to aoristy; je nasnadě domněnka, že sem náleží i aor. pass. na $-\theta\eta\nu$. Výsledky Chantrainovy nejsou zcela nové. E. Bourguet vysvětluje v čl. »Sur le dialecte laconien« pravopisné zvláštnosti lakonských nápisů doby císařské umělým návratem k starému dialektu, jehož jistá pravidla již nebyla známa. R. Foehalle v čl. »A propos de $\kappa\upsilon\beta\epsilon\rho\gamma\alpha\nu$ gubernāre« pozoruje případy, v nichž má latinské slovo přejaté z řečtiny místo neznělé explosivy znělou nebo naopak, a vysvětluje některé z nich z řečtiny samé tím, že řecké explosivy byly čím dále tím slaběji vyslovovány, jak je patrné ze záměn znělých a neznělých explosiv na papyrech; ale mnohá ze slov, o která tu jde, nejsou ie. původu a je pochybné, zdali byla do

latiny vzata z řečtiny, na př. *κάρπασος* — *carbasus* spíše je Řekové i Římané přejali z řeči mluvené kolem Středozemního moře před příchodem Indoevropanů, při čemž nanejvýš reprodukovali jejich explosivy. F. Lacôte v čl. »*Τελείω* — *τελέω, τοῖο* — **τόο*, remarques sur la phonétique de *-sy-*«, řeší otázky, jak skupina samohl. + *si* (podle naší transkripce) přešla v samohl. + *i* (t. j. v dvojhlásku), za kterých podmínek se ta dvojhláska udržela a kdy se redukovala v krátkou samohlásku, a jak je vysvětliti, že u Hom. vedle *τελείω* — *τελέω* je jenom *αἰδέομαι*, v att. jenom *τελέω*, ale *τέλειος, εἶην* atd. Vysvětlení nachází autor v dvojslabičnosti suffixů: *εἶην* < **ēhi̯h̥n*, *ἀλήθεια* < **āl̥h̥dehi̯a*. Hom. gen. jako *τοῖο* a *ἐμείο* mají konc. **-sio*, kdežto gen. na *-eo*, *-oo* (*-ov*) jsou z **-esso* a **-osso*. A. Meillet jedná o řec. praesentíích na *-vā/-vā-*; pozoruje, že se tento typ vyskytuje zpravidla jen u dvojslab. basí, jejichž druhý vokál je *ā*, nikdy u basí na *η/ω*, a srovnává doklady podobných útvarů z arm., kelt. a jazyků árských. V. Magnien ukazuje na rozmanitost homerského hexametru způsobenou střídáním daktylů a spondejů i různými rozměry slov. »Každé slovo má podle svého rytmu své místo buď nutné nebo oblibené« (str. 248).

D. Barbelenet, známý svou knihou »*De l'aspect verbal en latin ancien*« (1913), přispěl do sborníku článkem »*Sur le sens moyen des composés formés avec ad en latin*«, v němž dokazuje, že latina užívala komposice, aby vyjádřila protiklad mezi odstředivým významem aktiva a dostředivým media; *ad-* bylo vhodným výrazem této dostředivosti; na př. *adamare* není prosté intensivum k *amare*, nýbrž znamená lásku interessovanou. Nahodilý výběr příkladů a druhdy násilný jejich výklad neslouží přesvědčivosti Barbelenetova článku. E. Benveniste usnadňuje obdobami z francouzštiny pochopiti, že *lupa* 'vlčice' mohlo nabýti významu 'meretrix'; slovo *tempus* 'spánek' odvozuje od koř. **stemb(h)-* (srv. řec. *σιέμβω* 'tepati'), jako *κρόταφος* souvisí s *κρότος*. A. Ernout pojednává o lat. kompositích *-cen*, *-cinium*, a *-cino(r)*; nespokojuje se jen výkladem formy těchto slov podle hláskoslovných zákonů, nýbrž třídí je podle oborů a stáří a tak stanoví, že nejstarší jsou *cornicen*, *tubicen*, *oscen*; druhá složka pozbývá svého původního významu a stává se odvozovacím suffixem, srv. *latrocinium*, *latrocinor*. A. Juret jedná o případech, kdy nepřímá řeč v latině není uvedena slovesem dicendi. J. Marouzeau v čl. »*Le latin langue de paysans*« dokazuje morfologií a sémantikou vybraných příkladů poznatek ne nových, že latina byla v podstatě řeč vypěstovaná na venkově.

Některé příspěvky se týkají jazyků románských. Ch. Bally v čl. »*Valeur aspective de en en français moderne*« pokládá za předsudek názor, že vid děje musí býti vyjádřen vždycky jen na slovese, a jako dříve zkoumal vidovou platnost slova *tout*, ukazuje nyní, že se slovem *en* leckdy vyznačuje »*acheminement vers un*

résultat«. Je patrné, že B. pojem vidu nebezpečně rozšiřuje. M. Niedermann vysvětluje v článku »Note de toponymie française« původ jména *Les Bries* z *Latus Bri(v)a*, odmítáje jeho přímé odvozování z *Arebriga*. J. Kurylowicz přispěl článkem »Sur quelques mots pré-romans« (à propos de l'ā celtique). Zajímavá pozorování o vývoji mluvy francouzských dětí uveřejňuje tu M. Cohen, Sur les langages successifs de l'enfant.

O problémech z keltského jazykozpytu a života jednají M. L. Sjoestedtová, Les verbes causatifs et itératifs dans les langues celtiques, H. Hubert, Le mythe d'Epona, A. Sommerfelt, Sur le système consonantique du celtique, M. Grammont v čl. »Dissimilation en breton« ukazuje, jak se projevuje v bretonštině zeslabení koncové souhlásky pauzové v processech dissimilačních.

Ze slavistiky přináší sborník články A. Mazonův »D'une formation verbale slave d'origine gréco-turque«, obsahující velmi zajímavá pozorování o čsl. slovesích typu *skandalisati*. L. Tesnière jedná o pádové soustavě ve slovinštině a A. Vaillant o srb.-chorv. femininech na -ka typu *Kōtorka* (mask. *Kōtoranin*).

Pracemi z oboru germanistiky přispěli do sborníku M. Caben (Remarques sur le style des adjectifs gotiques en -kunds), A. Sauvageot (Sur quelques faits de nasalisation expressive en germanique) a F. Mossé (Le renouvellement de l'aspect en germanique); Mossé sleduje, jak byl slovesný vid vyznačován od Wulfily až do nové angličtiny, a snaží se dokázati, částečně proti českým badatelům Mourkovi a Beerovi, že slovanské vyznačování vidu je krajnost a ne normální stav. Gotského, ale také i latinského a slovanského překladu NZákona se týká článek J. Cuendetův »Remarques sur la syntaxe du prédicat«, jednající o různých překladech vět typu *ἔσομαι αὐτοῖς εἰς Θεόν*.

Obor ie. jazykozpytu přesahují příspěvky, které podali A. Bass et, Le nom du »coq« en berbère, a A. Cuny, Le nom du »doigt« en sanskrit et dans les langues sémitiques.

F. Novotný.

Drobné zprávy.

Berlínské státní muzeum získalo před časem koupí řeckou archaickou sochu za velmi značnou peněžní částku; koupě ta byla v denním tisku na mnohých místech komentována. Nyní byla uveřejněna (Gnomon II. 1926 seš. 1. na str. 58 i jinde) fotografie této sochy se stručnými poznámkami. Socha je 2 m vysoká a zhotovena z jednoho kusu attického mramoru. Představuje mladistvou ženu stojící en face, oděnou chitonem a pláštěm přehozeným na záda tak, že konce spadají přes obě ramena vpřed; na nohou má postava opánky, pravá ruka drží granátové jablko, levá, zdobená náramky, drží kraj pláště na pravé straně prsou, hrdlo je ovínuto náhrdelníkem, na komplikovaném účesu sedí okrouhlá čelenka. Na mnohých místech zachovány jsou stopy polychromie. Socha pokládá se za nejstarší dílo

attické tohoto typu, nám zachované, datuje se asi kol r. 600 př. Kr. a vykládá se jako obraz bohyně — bylo pomýšleno na Demeter, Kore a Afroditu — nebo za sochu náhrobní; pak by ovšem představovala socha ženu smrtelnou.

A. S.

Nedávno objevena byla v egyptské Alexandrii krásná soška představující filosofa Sokrata; byla získána pro Britské museum a publikována je známým archaeologem H. B. Waltersem v čas. *Journal of Hellenic Studies*, XLV. 1925, část II. str. 255 nn. s tab. X.—XIII. Soška je zhotovena z perského mramoru a je vysoká 27.5 cm; je dobře zachována, kromě toho, že chybí obě nohy. Představuje filosofa obráceného tváří k divákovi, s vysokým čelem a lysinou na hlavě, širokým nosem s vyhrnutou špičkou, knírem, jenž zakrývá úplně horní ret a mohutným, neupraveným voussem na bradě, s očima široce otevřenými. Šat je upraven tak, že prsa a pravá ruka zůstávají obnaženy, pravá ruka visí volně dolů a drží kraj šatu, levá je pokrčena a zdvižena do výše břicha. Vydavatel kladě vznik sochy kol r. 300 př. Kr. a publikuje zároveň zvětšený obraz gemmy v majetku A. Evanse, představující rovněž Sokrata a pocházející asi z doby hellenistické.

A. S.

Pro římské mince doby císařské chyběla dosud moderní, na vědecky poznání založená, ale především praktickým účelům určená příručka, která by měla na mysli hlavně sběratele; díla existující byla buď již těžko přístupná, nebo nedostačovala ani v části textové, tím méně v obrázcích. Podnikavý obchodník mincemi A. Riechmann a spol. v Halle n. S. vydal t. r. rozsáhlé dílo M. Bernharta: *Handbuch zur Münzkunde der römischen Kaiserzeit*, o dvou dílech, textovém (VIII + 420 str.) a obrázkovém (VI + 38 stran + 102 tabulky světlotiskové). Dílo je důkladné, je dobře založeno a poskytl sběrateli hojnost užitečných informací, tabulky podávají výborně, ostré obrazy mincí, ale většímu rozšíření u nás vadit bude cena díla (80 f. mk = 640 Kč).

A. S.

Je obecně známo, že dějiny města Londýna sahají až do římských dob. Ze zprávy, uveřejněné v *Neue Jahrbücher* II. 1926, str. 249 (bohužel, bez udání pramene) dovidáme se, že nedávno při stavbě banky byla přesně zjištěna poloha fora římského Londínia. Již od let bylo známo, že pod Leadenhall Market byly základy basiliky, nyní na severozápadním rohu ulic Lombard Street a Gracochurch Street byly objeveny zbytky veliké sloupové síně spolu se zdí, která ji uzavírala na jihu, jakož i sloupovádi, které obklopovalo pravoúhlé náměstí. Velikost náměstí odhaduje se na 110 × 140 m; zdá se, že od starověku až do dob moderních bylo toto místo východiskem při počítání míle na silnicích z města vybíhajících, jako tomu je v Římě s t. zv. *milliarium aureum*.

A. S.

Loňského roku vyšly další dva svazky díla *Corpus vasorum antiquorum*. Jeden z nich je prvním příspěvkem Velké Británie s ukázkami z Britského musea, vydáný A. H. Smithem za součinnosti F. N. Pryce 12 tabulek přináší řadu kyperské keramiky bronzového věku bez ozdoby, s rytými vzory připomínajícími pletení košíkové, rozmanité tvary s dekorací geometrickou. Jiné představují vázy z mykenských továren z doby asi 1400—1300, zdobené vzory šupinovitými, mřížovanými, spirálami atd., prvky rostlinnými i figurálními. Šest tabulek vyplňují amfory panathenajské stylu archaického i mladší, podoby štíhlejší a přesně datovatelné; z těchto publikována nejstarší z r. 367, nejmladší z r. 328. Zvláště význačná je amfora, na níž stál bohyně Atheny je zdoben obrazem skupiny Aristogeitona a Harmodia, jak ji vytvořili Kritias a Nesiotes. Osm tabulek představuje homogenní druh vás elegantní formy, zvaných podle prvního naleziště gnathijské (Gnathia v Apulii, nyn. Torre d'Egnazia); našly se však i jinde. Malířskou výzdobou působí

illusionisticky, čehož se dosahuje pomocí prvků rostlinných a mrtvého inventáře. Jedna z nich má nápis *Aequitiae pocolom* (CILXI 6708), jiná *Διὸς σωτήριος* (CIC 8470c). V tomto svazku jsou provedeny některé menší modifikace v třídění vās; úprava je velmi pečlivá. Tabulky v počtu 44 provází 33 stran anglického textu. — Čtvrtý svazek, vyšlý již ve Francii, přináší novou řadu keramiky slohu protoelamitského a elamitského nalezené v Tepe Mussiana a Bender Bušir. Jsou to většinou pouhé fragmenty, zajímavé však prvky dekorativními: objevují se tu stilisovaná zvířata, hlavy lidské, svastika, dvojsekera a j. Tvarem i technikou se liší od nádob ze Sus a proto jsou pokládány za výtvary místní, nikoliv importované. Jinak obsahuje tento svazek pokračování vās s černými figurami; mezi nimi je známá vása Exekiova s obrazem Herakla zápasícího s obrem Geryonem a další nádoby s červenými figurami. Pěkné jsou tu kratery se scénou odjezdu Triptolemova za přítomnosti božstev eleusinských. V barevném podání je kráter signovaný jménem Hermonax se scénou komu.

G. H.

Nakladatelství C. H. Becka v Mnichově rozhodlo se vydati známý *Handbuch der Altertumswissenschaft*, založený I. v. Müllerem, v zcela novém a dnešnímu stavu badání odpovídajícím zpracování, jež řídí W. Otto. Dosud vyšlé svazky, z nichž zvláště jest upozorniti na prvou část nového zpracování latinské grammatiky (Stolz-Schmalz, *Lateinische Grammatik*. V. Aufl. von M. Leumann und Joh. Bapt. Hofman. I. Lieferung: Einführung, Laut- und Formenlehre; 1926. za 16 Mk), opravňují k naději, že novou úpravou dostane se staré osvědčené příruče rovnocenné náhrady. Přihlásili se větší počet odběratelů. Jest vydavatelstvo ochotno poskytnouti značnou slevu a výhodné podmínky při splácení, i bylo by si přáti, aby i u nás došel tento podnik co největšího rozšíření; zejména se počítá na ústavní knihovny. Přihlášky k subskripci přijímá a slevu i podmínky platební zprostředkuje redakce Listů.

O jednáních konference, jež v dubnu r. 1925 v Kodani uvažovala o jednotné fonetické transkripci a transliteraci různých jazyků, (stala se o ní zmínka již v posledním sešitě Listů filolog. na str. 314), podává zprávu brožura *Phonetic Transcription and Transliteration. Proposals of the Copenhagen Conference April 1925* (Oxford, 1926. Str. 32). Porad těchto se zúčastnili: O. Broch, C. Brockelmann, O. Jespersen, D. Jones, B. Karlgren, C. Meinhof, H. Pedersen, J. Rozwadowski, F. Sommer, W. Thalbitzer, N. v. Wijk a J. Vendryes; Sommer a Vendryes nastoupili na místo W. Streitberga a A. Meilleta, kteří se nemohli na tuto konferenci dostavit. Brožura vykládá o tom, jak došlo k svolání této porady, o jejím úkolu, potom o jednotlivých otázkách zásadních (co v písmě vyznačovat, jakých znamének užívat atd.), o nichž bylo jednáno, a o tom, jaké označování jednotlivých druhů hlásek shledala konference doporučení hodným. Kvantitu doporučili se označovat bodem umístěným za příslušnou samohlásku (nahote [a˙] při samohláске dlouhé, dole [a.] při samohláске polodlouhé), přízvuk kolmou čárkou před příslušnou slabikou (a to nahote při přízvuku plném, dole při přízvuku vedlejší, dvěma čárkami nahote zvláště důrazný přízvuk). Pro označení nosových samohlásek se doporučili způsob takový, jaký je v pravopise polském (na př. *ę* atd.). Labialisace souhlásek má se označovat malým *w* pod literou, palatalisace obloučkem nahote po pravé straně písmene (*nʷ*, *kʷ* atd.); pro hlásky palatální, jež nutno rozlišovati od palatalisovaných, navrhuji se znaky nové, jakési ligatury skládající se ze znaků pro příslušnou souhlásku nepalatální a znaku [j]. Pro spiranty bilabiální, interdentalní a postpalatální se doporučuje označení řeckými literami *φ*, *β*, *θ*, *δ*, *ζ*, *γ*, pro spiranty labiodentalní zůstává se při starém *f*, *v*. V některých případech ponechává se volnost; tak při označování hlásek kakuminálních (za nejlepší pojmenování těchto hlásek pokládá

konference výraz „retroflex“) připouští se označování diakritické (bodem pod písmenou) i označování zvláštní ligaturou (jak to zavedl Lundell); rovněž pro označování zvoků š, ž, otevřených a zavřených samohlásek, a také pro označování affrikát (při těchto jakožto označení normální se doporučí označení dvěma literami, na př. [ts]), připouští se označování dvojí.

Dodatkem k tomu, co bylo v posledním sešitě LF. str. 317 sděleno o ročence zdejší německé fakulty filosofické, budiž poznamenáno, že v prvním jejím svazku (Dekanatsjahr 1923—24. Praha 1925. Str. 42) mají tři z disertací, jejichž obsahy jsou tu podány, za předmět themata z české filologie: *F. Liewehr* jedná o místních jménech Kravarska (Toponomatologische Streifzüge im mährischen Kuhländchen, str. 31—36); i ve výtahu je vypočítává a nastiňuje své výklady (celá rozprava tato vyšla nyní pod názvem »Die Ortsnamen des Kuhländchens« jakožto první sešit sbírky »Veröffentlichungen der Slavistischen Arbeitsgemeinschaft an der Deutschen Universität in Prag«, jež začala vycházeti vedením Fr. Spiny a G. Gesemannna). Druhá disertace z oboru české filologie je studie o pramenech a vzniku staročeských kronik o Štířfrídovi a Bruncvíkovi (*Th. Reif*, Zur Quellen- und Entstehungsgeschichte der altschechischen Chroniken von Stilfrid und Bruncvik, str. 36—39); třetí týká se novější české literatury (*Anna Tietze*, K. H. Mácha und die deutsche Romantik, str. 39—42). Z temat ostatních budiž připomenuto pojednání o hláskosloví německých nářečí severovýchodních Čech (Fr. Festa, Die deutschen Mundarten Nordostböhmens, str. 15—17; v plném rozsahu vyšla tato práce v »Beiträge zur Kenntnis der deutschböhm. Mundarten«) a příspěvek ke studiu tří slovosa anglického (A. Anger, Aktionsarten des Verbums in Aelfrics Homilien, str. 26—27).

Pařížský Institut d'Etudes slaves připojil k dosavadním svým sbírkám sbírku novou, sbírku textů, nazvanou »Textes publiés par l'Institut d'Etudes slaves«. Jakožto první její svazek vyšel otisk práce, uveřejněné v posledním sešitě Revue des Etudes slaves 7, 1926, 1—38: Les feuillets du Zograph par P. Lavrov et M. Dolobko (Paris 1926, str. 38), kde P. Lavrov podává zprávu o tomto nevelkém, ale starobylém zlomku, sestávajícím ze dvou pergamenových listů, jež objevil r. 1906 v klášteře zografském, popisuje jeho písmo, otiskuje jeho znění se třemi fotografickými snímky a s podrobným indexem slov v textu tom se vyskytujících. M. Dolobko pak podává grammatický rozbor jazyka. z něhož vyplývá, že jazyk tohoto zlomku má všechny rysy nejtarobylejší fáse jazyka církevněslovanského.

K dosavadním svazkům sbírky »Sammlung Götschen« o jazycích slovanských (Russische Grammatik a Russisches Lesebuch od E. Bernerker, Russ. Vokabelbuch od E. Boehme, Ruthenische Grammatik a Ruthenisch-deutsches Gesprächsbuch od St. Smal-Stockého, Tschechische Grammatik, Tschechisch-deutsches Gesprächsbuch, Tschechisches Lesebuch od E. Smetánky, Serbokroat. Grammatik, Serbokroatisch-deutsches Gesprächsbuch a Serbokroat. Lesebuch od Vl. Čoroviće) přibyla nyní mluvnice polská od docenta berlinského semináře pro vých. jazyky R. Mecheleina (Polnische Grammatik. Sammlung Götschen 942, Berlin-Leipzig 1926, 136 str.).

Časopis Wörter und Sachen nedávno vydaným 2. sešitem devátého svazku počínaje rozšířil kruh svých vydavatelů: k Meringerovi, Meyer-Lübckemu, Mikolovi, Muchovi a Murkovi přibyl nyní H. Güntert, jenž se představil také čtenářům vyčleněním dosavadní své vědecké činnosti (str. IV—VI), aby ukázal, jak blízko stojí programu tohoto časopisu. K vlastnímu obsahu tohoto sešitu přispěl výkladem jmen Ἀχαιοί a Ἑλλήνες; ono spojuje, jako už dříve, se stind. *sakkā*, druh, přítel, toto

je odvozeno od *ἑλλοῖ*, což patří ke got. *saljan* „obětovati“. Z ostatního obsahu připomenut budiž soupis osobních jmen latinských, jež zachovala se ve francouzských jmenech místních (W. Kaspers, *lateinische Personennamen aus französischen Ortsnamen erschlossen*, str. 89—106). Dost málo se s duchem, jenž podle základního určení má ovládati tento časopis, shodují etymologické kombinace J. Loewenthala (*Wirtschaftsgeschichtliche Parerga*, str. 173—191, *Etymologien*, str. 191—193). E. Schwentner podává tu doplňky k svému dřívějšímu (*Wörter und Sachen* 8. 1923. 179 n.) bibliografickému přehledu literatury o slovosledu v indoevrop. jazycích; úplný není přehled ten ani teď, slušnou řadou prací o slovosledu v jaz. germánských doplňuje jej také v tomto sešitě F. Maurer (str. 195 n.).

*

Dne 5. října 1926 zemřel v Sofii professor tamní university, známý bulharský filolog **B. Conev**, nedokonav plně 64. rok svého věku. Vědecký svůj zájem věnoval Conev prozkoumání bulharského jazyka v jeho přítomném stavu i v jeho minulosti. Dialektologickou práci *»Die Lautlehre des Ostbulgarischen«* v Lipsku promoval a bulharskými nářečnými obíral se intensivně i dále, napsal několik dialektologických studií, z největší části uveřejněných ve *»Zborniku za narodni umotvore-nija, nauka i knižnina«*, podal i přehled bulharských dialektů podle jejich akcentuace (k slovanské akcentologii přispěl také pojednáním o přízvuku v jaz. jihoslovanských). Obrátiv zřetel svůj k minulosti bulharského jazyka shledával především prameny k jejímu poznání, probádal různé knihovny a rukopisné jejich poklady a podal zprávu o rukopisných sbírkách v Bulharsku (r. 1907), o rukopisné sbírce kláštera rílského (1900), popsal cyrilské rukopisy a staré tisky knihoven zářebských (1912, srv. LF. 41. 1914. 140 n.), Národní knihovny sofijské (1910, 1923) a knihovny plovdivské (1920). Prostudoval a rozebral některé texty středobulharské, vydal Dobřejšovo evangelium (1906) a evangelistář Vračanský (1915, srv. o něm LF. 42. 1916. 240 n.) s důkladným příslušným aparátem. Svých vědomostí o nářečích bulharských užil také k řešení otázky, ke které dialektické oblasti bulharské náleží jazyk církevněslovanský: řešil otázku tuto nikoliv na podkladě hláskoslovném, jak se dotud pravidelně dalo, nýbrž na podkladě lexikálním (srv. LF. 43. 1916. 363 n.). Měl také vynikající účastensví při přípravných pracích k sestavení slovníka jazyka bulharského, vypracoval s Teodorovem-Balanem pro Akademii program tohoto podniku a vydal ještě s několika spolupracovníky ukázkou tohoto zámýšleného akademického slovníku (1921). Studium historického vývoje jazyka bulharského vedlo jej i k pozorování vlivu jiných jazyků na bulharštinu — pojednal zejména o vzájemných stycích mezi bulharštinou a rumunštinou (1921) a mezi bulharštinou a maďarštinou (1920). Vyvraholením těchto studií měly byt velké dějiny jazyka bulharského, jejichž svazek I. vyšel r. 1919 (srv. o něm LF. 49. 1922. 152 n.) a svazek II. vyjde asi v době nedaleké; podle plánu uveřejněného v I. svazku mělo to být dílo široce (ale ne právě šťastně) založené, mělo obsáhnouti »vše, co se vztahuje k rodnému našemu jazyku, psanému i nepsanému, v jeho minulosti i přítomnosti,« jak praví autor v předmluvě k prvnímu svazku. Z jeho studií dialektologických vyplynul také některý příspěvek lidovědný, jsou také od něho některé práce literárně historické, ale význam životního díla Conevova je v jeho pracích o dějinách bulharského jazyka, pro jejichž probádání, i když leckterá z jeho studií vyvolává vážné námitky, jistě vykonal velmi mnoho. O. H.

1. Rejstřík slov.

a) řecký čh:

ἀπειλήφα 75.
ἀπέχειν τὸν μισθόν 71 nn.
ἀποδίδωμι 73 n.
ἀπολαμβάνω 74 n.
ἀφίημι 77.
Ἀχαιοί 399.
γέγραφα 75.
δέδωκα 75.
ἐδελοῦσιος 77.
εἶην 395.
εἶλω, εἶλω 120.
εἶλωμα 120.
εἰλόω 120.
ἐκούσιος 77.
Ἑλληνας 399.
ἐπέτειος 79.
ἐπιούσιος 77 nn
ἐπιμήνιος 79.
ἐπισκιάζειν 208 nn.
ἐπισκισμός 214 nn.
ἔσχον 76.
ἐφημέριος 79.
ἔχω 73 nn.
ἔχω (μισθόν) 72 nn
ἱμύναδον 394.
θώραξ 314.
κάρπασος 395.
κοίρανος 332.
κότος 122.
κωνύω 345.
κρόταφος 395.
κρότος 395.
κυβερνᾶν 394.
κύων 64
λαμβάνω 72 nn
οἷ 347.
οὐσία 79 n
ὀφείλειν 77.
περιοῦσιος 78 n
προγέγραπται 75.
πτόλις 314.
πυκνάτιον 150.
πυτταία 150^a
ράκος 40.
σεσημειώμαι 75.

σκισμός 215 nn.

σοί 347.

σιέμβω 395.

τέτακται 75.

φθινύθω 394.

φυλακτήρια 150^a.

φυλάττω 150^a

b) ostatních:

ā citoslovce, sti. 186.
a anna č. 185.
ah citosl., lat., portug. 186.
ach č. 185¹.
alleluja 185¹.
ΔΑΔΑΗΗ 243.
amhē prākrt. 191.
amurca lat. 344.
Arebriga lat. 396.
aries lat. 175.
arthād sti. 191.
au citosl., pols. 186.
babka, za babku koupil č. 389
bachor č. 389.
bērusjōs got. 393.
Bezno 345.
bojisko pol. 342.
*borgs psl. 344.
Borovno 345.
by yaa, by yaa interj. č. 185
carbassus lat. 395.
cornicen lat. 395.
cotidianus lat. 80.
ēm č. dial. loc. sing. 346.
ērven stč. 273—274, 273^a.
ērv(e)nec stč. 273—274, 273^a.
destla hanác. 392.
diaria lat. 82 nn.
dievča slc. 123.
дяденка r. 182.
Don 314.
Dubno 345.
džeto hornostr. 123.
dziś pol. 315.
jadrein got. 393.
gehenna výklad 147.
govno slov. 345.

- горади 52¹.
 gubernare lat. 394.
 guměno, slov. 342 n.
 gŕmŕzati slov. 343¹.
 gŕnŕti slov. 343¹.
 hadu- sthn. 122.
 hader stŕhn., nhn. 122.
 Hasz nhn. 122.
 hatis got. 122.
 he! č. 40, 185.
 hem lat. 40.
 hemzati č. 343¹.
 heu lat. 40.
 hlače sln. 122.
 hlačŕn sln. 122.
 hnouti č. 343¹.
 hodina 36.
 humno č. 344.
 chŕjčeti stč. 392.
 jihně č. klad. 123.
 jahati sln. 122.
 jahŕn sln. 122.
 jednim č. dial. loc. sing. 346.
 jedva č. 121.
 jedŕva csl. 121.
 jenŕto stč., absol. 151.
 jeŕto stč., absol. 155, 280, 280², 281, 353.
 klasy č. 36.
 klepisko pol. 342.
 kol č. 181.
 kolem č. 177.
 korúhev č. 36.
 kŕtora, kŕtera csl. 122.
 krom č. 181.
 kromě č. 177.
 kumati, kumajŕ csl. 345.
 kúře kvantita v nář. českodub. 123.
 kútě, kufata 123.
 laga dial. pols. 392.
 latrocinium lat. 395.
 latrocinor lat. 395.
 Lazpa heth. 331.
 ledva č. 121.
 Les Bries fr. 396.
 lilium lat. 175.
 lltŕ č., viz moře.
 lŕrica lat. 314.
 lupa lat. 395.
 mēdlice č. 343¹.
 mēlica bulh. 343¹.
 mešec slc. 389.
 mēdlica slov. 343¹.
 *mŕg-dlo slov. 343¹.
 mŕti, mŕnŕ slov. 343¹.
 mēdlica pol. 343¹.
 mīm(o) č. 177.
 mīnti, mīnŕ lit. 343¹.
 mŕjalo rus. 343¹.
 mlat č. 342; výrazy ide. pro to 343; 344–345.
 mně, mě č. 347, 347¹.
 moře ltté a zabylé č. 36.
 Molylos fec. 330.
 mŕtiti se stč. 36.
 nakrátcě stč. 154.
 nastojte! 40, č. 185.
 necerim (= nec eam) lat. 315.
 nim č. dial. loc. sing. 346.
 nŕmělŕ (ne-umělŕ) č. 177.
 oblovánie stč. 118.
 oblovati stč. 118–120.
 oblŕ č. 120.
 obumbrare, obumbratio lat. 214 n.
 oj, citoslovce, pols., schrv. 186.
 ŕm, posvátná slabika ind. 192.
 oscen lat. 395.
 osika č. 389.
 o-strovŕ slov. 345.
 ou, citosl., č. 186.
 pána, paŕia č. 179.
 peior lat. 315.
 pessimus lat. 315.
 phylacteria, výklad 150–151, 150².
 pik (mezi všecky) stč. 391.
 podčŕpice stč. 26¹.
 pokapaná, pokapána č. 179.
 pokrytŕ stč. 150.
 poudat č. dial. 180.
 привычка r. 182.
 pŕedstihnŕti stč. 42.
 pŕisláti č. 41.
 pučŕm č. ob. 180¹.
 rabŕ = mistr 150¹, 151.
 racha 40, 40¹, 185.
 rataj č. 389.
 Rataje č. 389.
 ratajstvie stč. 389.
 ratejna č. 389.
 rŕcho č. 389.
 řebata č. dial. 123.
 řŕbě č. dial. 123.
 sácal č. dial. 121.
 saděl (sadel) č. 120, 122–123.
 se vŕ č. = to se vŕ 179.
 sebe č. dial. dat. sing. 346 n.
 setně č. = sotně 121.
 setva č. dial. 121.
 schŕlit sa slc. 389.
 Sitno 345.
 skandalisati csl. 396.
 skoliti stč. 122.
 skovliti stč. 122.
 skrz 181.

- skrze č. 177.
 sloboda 389.
 smutek *trpěti* č. 36.
 smůtiti se stč. 36.
 sócal č. dial. 121.
 sócnál č. dial. 121.
 sóla č. 120, 122.
 sótaľ č. dial. 121.
 soten, soťný č. 121, 122.
 soťil č. dial. 121.
 soťně č. 121.
 soťnúl stč. 120.
 soťiti č. 120—121.
 *soťnec stč. 122.
 soťny, na soťnách, soťnosť č. 121.
 soťona č. 121—122.
 soťva č. 121.
 sova slov. 345.
 staráš č. 180.
 stimulus lat. 175.
 stodola slov. 343, 344.
 stran č. 181.
 strany č. 177.
 struma, -ica slov. 345.
 sutenec č. dial. 122.
 šannaĥ sti. 122.
 šašāda sti. 122.
 šātajati sti. 122.
 šajruš sti. 122.
 šaũkti lit. 345.
 šepati slov. 391.
 šopy slc. 344.
 šumě slov. 345.
 šveder sln. 122.
 švedron sln. 122.
 Tanais 314.
 tebe č. dial. dat. sing. 346—347.
 tempus 'spánek', lat. 395.
 ten č., pol., k zesílení významu 252, 254.
 teslica slov. 343.
 testudo lat. 175.
 tím č. dial. loc. sing. 346.
 tok slc. 342.
 toľo slov., csl., rus. 342, 342.
 tout franc. 395.
 trdlica slov. 343.
 tubicen lat. 395.
 tydzien pol. 315.
 u, citosl., csl. 186.
 uh, citosl., schrv. 186.
 uzmu č. 392.
 valati sti. 120.
 valġitaĥ sti. 120.
 valcha č. 120.
 valitaĥ sti. 120.
 valiti, váleťi č. 120.
 valjábě rus. 120.
 váljati srbs. 120.
 valka stnord. 120.
 vapo, slov. 345.
 velěju, velěťi vých.-lit. 120.
 věľu, věťi lot. 120.
 veliu, vėľti lit. 120.
 venio lat. 343.
 věz č. 180.
 vemu č. 392.
 vigilia 36, 36.
 vláti č. 120.
 vlěa slc. 123.
 vlna č. 120.
 volūmen lat. 120.
 volvo lat. 120.
 Vrbno 345.
 walkan sthn., walken, walchen střhn.
 120.
 Walke, Walche střhn. 120.
 wealcen anglsas. 120.
 zabyľstvo stč. 153.
 zabyľé moře stč. 36.
 záhument č. 344.
 zahynovati stč. 154.
 zástáti, zástojťm stč. 41—42.
 zaškuleťi č. dial. 122.
 зодѣто v Ps. Sin. 243.

2. Rejstřík jmenný a věcný.

- A. S. (Antonín Salač) 62 n., 187 nn.,
 308 n., 308 n., 313, 396 n.
 Abigail 31.
 Abraham 26, 31, 32, 33, 276, 364.
 Acta philologica scandinavica 192.
 adjektiva lat. 1 n.
 adjektiva, zpodstatnělá u Máchy 145
 až 146, 146.
 Aegritudo Perdicæ 311.
 Ahġiġava (heth.) 331, 371.
 Achajové (Akaiġaša?) 325 nn., 372.
 Achilleis byzantská 12 nn., 84 nn.,
 219 nn.
 Aġalavaš 331, 371.
 Akaiġaša (heth.) 325 nn., 372.
 Alexandros-Paris a dokumenty het-
 hitské 327 nn.
 Alexander Veliký 290.
 alexandrijská poesie 313.
 anafora, u Słowackého 253—255,
 u Máchy 255.
 analyza, zvuková 315.

- Anger A. 399.
 z Anhaltu, Kristián 349.
 Antipater 364.
 Anthologia lyrica Graeca (ed. E. Diehl) 156 nn.
 Antigona (novodobé představení) 61.
 antisemitismus ve starém světě a pokusy o jeho vědecké vysvětlení 383 nn.
 antitheton, u Máchy a Słowackého 248—249.
 Apolionios Rhodský 294 nn., 335 nn.
 apostrof, v cod. Assem. 241—243, 244.
 apoštol Mihanovičův 55—56.
 Apuleius 311 n.
 Argonauté a jejich plavba 335 nn.
 Arhiv za arbanasku starinu, jazyk i etnologiju 192.
 archaeologie římská 163 nn.
 archaická socha řecká v státním mu-seu berlínském 396 n.
Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον 187 n.
 Archivio glottologico italiano 192.
 Aristofanes 61, 311.
 Aristoteles 195 n., 199, 202, 204 n., 207, 311.
 árské, jazyky 394.
 Arzava 327 nn.
 Asie, Malá, národy a jazyky v staro-věku 62—63; styky mezivýchodní a záp. A. 63—64.
 Assemani Josef 106.
 Assemanianus, codex 51, 52, 53, 55, 56, 106—118, 234—247; cyril. nápis a přips v cod. Ass. 245.
 assimilace 175, 392.
 astrologie 190.
 Ásvaghošah 314.
 Attariššijaš (Atreus?) 332 nn., 371.
 Augustin, sv. 35—37, 37—41, 146, 359, 362¹, 365¹; jeho rhetorské umění 166.
 Augustus, císař 354, 363, 364.
 Avienus 131¹.
 Baal 147.
 Balbín Bohuslav 349—350, 351, 352.
 Balkán, národové 192.
 Balkan-Archiv 192.
 Bally Ch. 395.
 Balzer Oswald 316.
 Barbelenet D. 395.
 Barić H. 192.
 Barry M. Inviolata (St. Augustine, the Orator) 166.
 Bartoli M. 192.
 Bartoš Fr. 121, 344², 346, 347², 389.
 Bartsch Josef 267, 268.
 Bartsch Josef 267, 268.
 Basset A. 396.
 Baudouin de Courtenay 314.
 Beck C. H. 398.
 Beda Venerabilis 29, 30, 31, 32, 33¹.
 Bedřich Falcký 349, 351.
 Beer A. 393, 396.
 Bechtel F. 315.
 Belial 119.
 Belić A. 243, 245, 245¹.
 Bělorusové, jazyk 387.
 Belvalkar S. B. 192.
 Benni T. 315.
 Benveniste E. 395.
 Bernard sv. 23.
 Berneker E. 190, 343¹, 345⁶, 399.
 Bethsabée 32.
 bible, Kralická 276¹; Kutnohorská 269; Olomoucká 317; pražská z r. 1488 266; poměr překladu stpols. k stč. (b. Záblického a král. Žofie) 317.
 Bharadvādža 192.
 Bhartṛhari 191.
 bibliografie, všeob. jazykovědy 315.
 Biblioteka Wschodnia 314.
 Bilderatlas zur Religionsgeschichte 309.
 Birkenmajer J. 392.
 Birt Th. 290.
 Blahoslav J. 59, 348¹.
 Bloch J. 394.
 Boehme E. 399.
 Boileau N. 178.
 Bolling G. M. 315.
 Booz výklad 32.
 Bopp Fr. 388.
 Born I. 275, 368, 370.
 Borott J. 272².
 Bourguet E. 394.
 Božek Jar. 51¹.
 Bra (J. Brambora) 62.
 Brender Fr. 316.
 Brockelmann C. 398.
 Broch O. 398.
 Brückner A. 343, 343¹.
 Brugmann K. 192.
 Bruncvík 399.
 Březan Václav 347—352.
 Brtnický L. 165 n.
 z Budova, Budovec Václav 350.
 Būga K. 315.
 Bulhaří, jazyk 400; styky s rumunštinou a maďarštinou 400.
 Bureš Ivan 310 n.
 Buzuk P. 52.
 Byron G. 126, 127, 127¹, 128, 141¹, 264.

- Cahen M. 396.
 Cappeller 185.
 cesura 178.
 Cicero 311.
 církevní slovanština, chrestomatie
 Vondrákova 50—56; písemnictví
 50; mluvnice Lošova, Lehr-Spł-
 wińskiego 315; jazyk 316; — jery
 51, v žalt. Sin. 52, v Assem. 112,
 235, 241 n.
 citoslovce, prvotná v ide. 184—186;
 předide. 391.
 Clemén 273¹.
 Clozuv kodex 54, 107, 109, 109⁴.
 Cohen M. 396.
 Conev B. 109⁴, 389, 390; nekrolog
 400.
 Copinger 274².
 Corpus vasorum antiquorum 397 n.
 Cuendet J. 396.
 Cuny A. 396.
 Cyrus Matěj, kněz 348¹, 350.
 Czambel S. 121.
 Čorović VI. 399.
 Čwik Wład. 131².
 Čapek K. 184.
 z Čechtic, Bohuslav 265.
 Čelakovský F. L. 42, 180, 255.
 čeština a slovenština 387—388.
 Čičané, jazyk 63—64.
 číslovky, alarodské 192.
 Čremošník G. 114¹, ².
 Črncić J. (Č.) 53, 55, 106¹, 107³, 108 až
 109, 108¹, ², 109⁴, 110; jeho vydání
 cod. Assem. 111—118, 234—239,
 239—243, poměr vydání jeho k Rač-
 kého vyd. 243—245, 246.
 Danaové 326 n.
 David, výklad 32.
 Debrunner A. 192.
 dějiny řecké nejstarší 325 nn., 370 nn.
 — peloponneské nejstarší 189, helle-
 nistické od doby Alexandra Veli-
 kého 190; — starověké Itálie 378 nn.
 Dekameron 57.
 Denis 270.
 Delos (archaeologické práce) 62.
 Deussen P. 191.
 diaria (sc. cibaria) 82 nn.
 Dionysios Halikarnaský 311.
 disjunkce v postavení adjektiv v la-
 tině 2 nn.
 dissimilace 392, 396.
 divadelní, novodobá představení anti-
 ckých dramát u nás 61.
 Dlabáč J. B. 267.
 dloužení, emfatické 178, 179¹.
 Dobiáš Josef 167 nn.
 Dobner Gelasius 275, 368.
 Dobrovský J. 57, 58, 59, 59¹, 106,
 106², 265, 266, 267, 268, 269, 269¹,
 270, 270², 271, 271¹, 272, 272¹, ², ³,
 273, 273¹, 275, 367, 368, 369, 393.
 Dobšinský P. 122.
 dobytek hovězí, výrazy v ide. a činšt.
 64.
 Dolenský A. 273.
 Dolobko M. 52, 399.
 Dóroszewski W. 315.
 dorský vpád 189, 333.
 δύναμις ἐφίστου ἐπισκιάσει σοι (ev.
 sv. Lukáše I. 35) 208—219.
 Duperron Anquetil 191.
 Durnovo N. 50, 53.
 Durych Fortunát 266, 270, 271¹, 272²,
 273, 273⁴.
 echo, u Máchy a Słowackého 251—252.
 egejská kultura 42 nn., obyvatelstvo
 189, náboženství 309.
 Egypt a jeho život kulturní 291 nn.
 Ekblom R. 52¹.
 z Ekrštorfu J. 350.
 Eliáš 33, 149, 276, 354, 366, 367.
 enklitiky 178; enkl. zájmena 346—347.
 Eos 311 n.
 epifora, u Słowackého 255.
 epithalamia, viz svatební píseň
 epizeuxis u Máchy a Słowackého 249
 až 252.
 Erben K. J. (E.) 120, 122, 180.
 Erhart G. 169 nn.
 Ernout A. 395.
 euchologium Sinajské 52, 54, 109,
 109⁴.
 Eusebius Hieronymus, viz Jeronym.
 evangelistář Vračanský 400.
 evangelium, Dobřejšovo 50, 400; sv.
 Matouše s homiliemi 23—41, 146 až
 155, 185, 275—284, 353—367, doba
 vzniku 147; sv. Matouše v cod.
 Zograf. 52; Mstislavovo 53; Ochrid-
 ské 52, 53; Ostromirovo 53, 108;
 Vukanovo 53.
 Ezechiáš, výklad 32.
 Ezechiel 276.
 Ezopovy bajky 269.
 Ezrom, výklad 32.
 F. G. (Frant. Groh) 187.
 F. N. (František Novotný) 61, 187
 F. S. (Ferd. Stiebitz) 311 n., 314.
 Faistos 43 n.
 Feidias 312.
 Festa Fr. 399.
 Filodemos 311.

- Finové, jazyk 63.
 Fischer Otakar 184.
 Flajšhans V. 258^a, 273, 274^a, 393.
 Fohalle R. 394.
 Forrer o nejstarších dějinách řeckých 331 nn., 370 n.
 Francev V. A. 107^a.
 Frank Tenney (Roman buildings of the Republic) 163 nn.
 Frinta A. 176—184, 304, 304^a, 305, 305^a, ^a, 306, 307, 308, 308^a, 347, 392.
 Frisinské zlomky 53^a.
 G. H. (Gabriel Hejzlar) 61—62, 312, 397—398.
 Gaertner H. 315.
 Gautama 192.
 Gauthiot R. 182.
 Gawroński A. 314.
 Gaži 265^a.
 Gebauer Jan 57, 121, 122, 177, 182^a, 318^a, 346, 347^a, 389.
 Geitler L. 53, 54.
 genitiv, přívlastkový před subst. u Słowackého a Máchy 258—262; při supinu 393; záporový 393.
 Georgios Gramm. 68.
 Gerle 368, 370.
 Germáni, ráz germánštiny 63; přízvuk na kořenné slabice 63.
 Gerullis G. 53^a.
 Gesemann G. 399.
 Ginneken Van 177, 315.
 glossolalie 309 n.
 Glotz Gustav 42 nn.
 Goidanich G. 192.
 Gofajev 342^a, 343^a.
 Goszczyński S. 124^a.
 Graindor P. 308 n.
 Grammont M. 396.
 Gregor A. 392.
 Grenier Albert 162 n.
 Groh František 158—159, 165—166.
 Groh Vladimír 62, 163—165, 167—174, 290, 378—381, viz i V. G.
 Grünenthal 190.
 Grunskij N. K. 52.
 Güntert H. 388^a, 399.
 Hackel H. 317.
 Hagia Triada 43 n.
 Hála B. 308^a.
 Hála T. 45 n.
 Hanka V. 57, 58, 107^a.
 Hanuš Ign. J. 51^a.
 Hanuš J. 58, 318.
 Hattala M. 107, 107^a.
 Hätzlerová Klára 58, 59^a.
 Havlík, kněz 266.
 Havráněk B. 392.
 Haymon 35, 146.
 Hejzlar G. 42—45, 381—383; viz i G. H.
 Heliodorovy Příběhy aithiopské 300 nn.
 hellenistická poesie řecká 313.
 Hennom 147.
 Hermann Eduard, 174—176.
 Hermoniakova Ilias 12, 227, 233.
 Herodes 29, 35, 364, 365.
 Herodotos 311.
 Herrman Norbert 347^a.
 Hettité 314; hettitské zprávy a trojská válka a nejstarší dějiny řecké 327 nn., 370 nn.; hettitské texty (identifikace osob jejich s řeckými pánovnými doby mykenské) 311.
 hexamet, v řečtině 395.
 hiát, označování v cod. Assem. 239 až 241.
 Hieronymus Eusebius, viz Jeronym.
 Hilarius 271^a, 359^a, 362^a.
 Hindl E. 128.
 Hirt H. 316.
 hlaholice, abeceda 50. písmena 51; přepisování do cyrilice a latinky 109, 110.
 hláskosloví, *a* v češt. a slc. 180—181, 180^a; *em* > *im* (*ym*) v lašt. 346; *ě* po retních > *e* v hrozenk. 347^a; *o* > *u* dial. č. 122; *ai*, *ei* v č. 182^a, *ou* v č. 182^a, 183, 307; zkracování a zánik samohl. v č. 179—180; střídaní *k'*—*k* 122; dlouhé souhl. v češt. 178; *r* v č. 180—181; *ti*, *kt*, *di*, *sti*, *sk* v list. Kyj. 317; samohl. + *si* v řečt. 395; souhlásk. změny v čes. nářečích 391—392; styk souhl. znělé a nezn. v č. 392; znělé a nezn. souhl. v řečt. a lat. 394—395; hrtanové souhl. v morslc. nář. 392.
 Ilnevský Š 262.
 Hock Theobald, viz z Zweibrucku.
 Hoffmeister Ferd. 162—163.
 Höchenberg 370.
 Holub Josef Dr., vydání ev. sv. Mat. s homiliemi 23—41, 146—155, 185, 275—284, 353—367.
 Homeros (Od. VI. 180 nn.) 66 n., (Achilleus Homerův a byzantské Achilleidy) 95, (jak Homer ohlašuje budoucí události) 311, (Ilias a její historické pozadí) 321 nn.
 homiliář Pauli Winfridi Diaconi 23, 32—35, 148^a, 354.
 homilie 23, 24, 25, 25—26, 26—27, 28—29, 29, 29—31, 32, 34, 35, 146.

- 151—152, 153—154, 153¹, 154, 155, 155¹, 185, 275, 277, 277³, 278, 279—280, 281, 282—283, 283⁴, 284, 353, 354, 354¹, 355, 355—356, 356, 358, 359, 360, 360—361, 362, 362¹, 363, 364—365.
- Horák Jiří 390.
- Horatius 15 n., 196, 200, 202, 206.
- Hossu 265³.
- z Hradce, páni 350, 350¹.
- Hrůša Josef 300 nn.
- Hruška J. F. 389.
- Hubert H. 396.
- Hujer Oldřich 23¹, 26¹, 41—42, 59¹, 119¹, 121¹, 123, 177, 184—186, 318, 319—320, 344¹, 345—347, 387—388, 389—390, 390—394, 398—400.
- Hus Jan 120, 122, 266, 267, 268, 268¹, 269, 271, 271³, ³, 272, 272¹, 273, 391.
- Hůsek Jan 392.
- Hynek z Poděbrad, viz z Poděbrad.
- Hýsek Mil. 390, 394.
- Chakrabarti Chandra Prabhat 191.
- Chalupný E. 184, 304.
- Chantraine P. 394.
- Χαρόδημος ἢ περὶ κάλλους* 193.
- Chelčický Petr 317, 389, 389¹.
- Chlumský J. 179, 182², 183, 184; o české kvantitě a přízvuku 304 až 308.
- Chopin F. F. 262.
- Chrabr, mnich 52.
- chrestomatie, Vondrákova 50—56; Jagićova 53.
- Ignatiův dopis k Římanům 311.
- Il fiore dei musei e monumenti d'Italia 189.
- Ilias a její historické pozadí 321 nn.
- Il'jinskij G. A. 54.
- Illyrie, zeměpisné názvy 64; jazyková skupina illyrs. 387¹.
- indičtina, stará, o vývoji jejím 191.
- Indoevropané 63; jazyky ide. 387 až 388; pravlast 388.
- Indogermanische Forschungen 192, 315.
- Indogermanisches Jahrbuch 192; 315.
- Indoiránci, jejich rozchod 63.
- Indové, v M. Asii 63.
- Indra 192.
- intonace, v češt. 180—181; v pendžab. 394.
- inverse affektivní 3 n.
- inverse logická 3.
- inverse v postavení adjektiv v latině 2 nn.
- ionský chrámek na foru Boariu 188.
- Ipsen G. 64.
- Isokrates 204.
- Izaiáš 360.
- Izák 31, 32.
- J. L. (Jarosl. Ludvíkovský) 188 n., 310 n.
- J. R. L. (Josef R. Lukeš) 312 n.
- Jaberg K. 345¹.
- Jablonski J. 316.
- Jagić V. 52, 53, 54, 55, 56, 107, 107¹, ⁶, 108, 108¹, 109, 110, 118, 241, 246, 391, 393.
- Jahrbuch d. philos. Fak. d. Deutsch. Univ. in Prag, zpráva 317, 399.
- Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache, viz Balkan-Archiv.
- Jakič Antun 107.
- Jakobson Roman 176—184; 304, 304¹, 305, 305¹, 306.
- Jakoubek ze Stříbra 266.
- Jakub 27, 31, 361, 365.
- Jakubec Jan 58, 393.
- Jan, sv. 27, 30, 353, 356, 365.
- Jan Burian 271, 271³.
- Jan Křtitel 31.
- Jan Zlatoústý 37, 146, 148, 151—152, 153—154, 155, 155¹, 275, 276, 277, 277³, 278, 279—280, 281, 282, 282², ³, 283, 283⁴, 284, 353, 354, 354¹, 355, 356, 357, 358, 359, 359¹, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 365¹.
- Janko J. 391, 393.
- Janów Jan 317.
- Jaroš Josef 294 nn.
- jazykověda, ve škole 174—176; amer. společnost pro j. 315; indoevropská 387—388.
- Jeremiáš 147, 366.
- Jeronym, sv. (Eusebius Hieronymus) 31, 35, 37, 40¹, 146, 147, 147¹, 148, 148¹, 149, 150, 151, 275, 277, 277¹, 279, 354, 354¹, 355, 362¹, 365¹; J. Pražský 266, 268, 268—269, 271, 271², ³, 272.
- Jespersen O. 398.
- Jiří z Poděbrad, viz z Poděbrad.
- jména, osobní u Kosmy 317, vlastní v řečtině 175; místní na Kravafsku 399, ve Francii 396; osob. lat. v místních jm. franc. 400.
- Jonáš 276.
- Jones D. 398.
- Joram, výklad 32.
- Josafat, výklad 32.
- Josef, sv. 29, 34, 35, 353, 354; výklad 32.
- Josef II., císař 347¹.

- Jošt Ant. 272.
 Jud J. 345¹.
 Jungmann J. 42, 119, 121, 272, 273¹.
 Juret A. 395.
 Kaegi A. 315.
 Kálal Mir. 342¹.
 Kamenský 121.
 Kamp 273, 274.
 Karaman Mat. 106.
 Karel IV. 23, 29, 37, 277, 284.
 Karel Veliký 32.
 Karg F. 315.
 Karinskij 53.
 Karlgren B. 398.
 Karsten T. E. 63.
 klausule v Augustinově spise De civitate Dei 167.
 Kleiner J. 124⁴, 125, 125³, 4, 126³, 127¹, 133⁴, 252¹.
 knihtisk, pasionál- Jenský 265—274; Nový zákon 266, 274; dějiny česk. k. od J. Bartosche 268, od R. Ungara 269, 271; Knihopis 269¹, 273⁴.
 Knossos 43 n.
 Kobert 266.
 Kolář Antonín 61 n., 64, 293 n.
 Kollár Jan 393.
 komposita, s *ad-* v latině 395; s *-cen-*, *-cinium*, *cin(r)* v lat. 395.
 kontrasty, u Máchy a Słowackého 248—249, 249¹.
 Kopitar B. 106.
 Kopko P. M. 53.
 Korbut G. 124⁴, 261¹.
 z Kornic Burian 271, 271³.
 Korvín, viz Matyáš.
 Kosma 317.
 Kotík A. 123.
 Kott F. Š. 122, 389.
 Kowalski T. 314.
 Krahe H. 64.
 Král Josef 176, 177—178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 306, 308.
 Kramerius V. M. 267.
 Krates 148—149.
 Kraus Arnošt 275, 318, 367—370.
 Kravaňsko, místní jména 399.
 Krěma Fr. 124, 125¹, 127⁴, 128³, 3, 130, 136, 137, 141¹, 142, 142¹, 143, 143¹, 145, 145¹, 265¹.
 Krejčí F. V. 258³, 263¹.
 Kreta 42 nn.
 Kretschner P., 387—388, 392.
 Kridl M. 124⁴, 126¹.
 Krsek František 60 n.
 Kryński A. A. 314, 315.
 Křepinský M. 393.
 křesťanská literatura latinská 49 n.
 Křižanovský V. 271¹.
 Kubín J. Š. 346, 389, 390.
 Kukučín M. 121.
 Kuřbákin S. M. 52, 53, 54, 243, 316.
 Kunstovný 183.
 Kuryłowicz G. 315.
 Kuryłowicz J. 314, 396.
 Kurz Josef 50—56, 106—118, 190 až 191, 234—247, 314—317.
 Kurzböck 275, 368.
 kvantita, česká 391, v subst. na *-et* 123; samohlásek v rýmu 180, 180¹; poměr kvantity a přízvuku v češt. 183—184, 304—308; pravidlo o krátké slabice po dlouhé v slc. 183¹.
 Kyjevské zlomky hlahol. 50, 51, 52 až 53, 53¹, 54, 55, 316—317.
 Kymerové 314.
 Kynegetika Xenofontova a Arrianova překlad od A. Bělského 310.
 Lacôte F. 395.
 Landry 308¹.
 Lassen Ch. 185.
 latina, výslovnost 175; samohl. nepřizvučné 175; osob. jména 400.
 Lavrov P. 399.
 Lehr-Splawiński T. 315.
 Łempicki Z. 314.
 Leskien A. 51, 52, 53, 108¹, 190, 241.
 Lesný V. 191—192.
 Lev XIII., papež 108.
 Levi 31.
 Lidmila sv. 270.
 Liewehr F. 399.
 ligatury v cod. Assem. 110, 239.
 Ljapunov 53.
 z Lobkovic, Zdeněk Popel 348.
 Loeper Kristian 275, 367, 367³, 368, 369, 370.
 Lomnický Šimon 121, 391.
 Londinia římského forum 397.
 Łoś J. 52¹, 262³, 315, 317.
 Lot 308¹.
 Lubertowicz Z. 133, 133³, 134, 135¹.
 de Luca 275, 368.
 Ludvíkovský Jarosl. 64, 293 n., 300, 375 nn., viz i J. L..
 Lukáš 31, 36, 149.
 Lukeš R. Josef 46—49, 291—293, 383—387, viz i J. R. L.
 Lukianos (jeho aesthetické názory) 193—207.
 Lupáč Martin 58, 272¹.
 Lurje Salomon 383 nn.
 Luther Martin 273¹.
 Lyra Graeca (J. M. Edmonds) 156 nn.

- Magnien V. 395.
Mácha K. H. 180, 180¹; M. a Byron 126, 141¹; a Goszczyński 124¹; a Malczewski 124¹; a Mickiewicz 125; vliv Šlowského 124—146, 247 až 265; a německá romantika 399.
Máchal Jan 128¹, 318; sborník 123, 390—391, 393—394.
Machar Sv. 183.
Machek Václav 174—176, 342—345.
makedonský listek hlaholský 54.
Malalas Joannes 103 nn.
Malczewski A. 124¹, 258, 258².
malířství řecké 160 nn.
Manilius 131¹.
Marek A. 31.
Mareš F. 306.
Margulies A. 190.
Marchesi Conchetto (Tacito) 46 nn.
Maria, výklad 32.
Marianus, codex 52, 53, 54—55, 56, 109, 109⁴, 240, 241.
Marouzeau J. 1 nn., 395.
Martimiani 121.
Martynov J. M. 51, 107², 109, 109².
Masing L. 56.
Mastaury starověké zříceniny 188.
Mathesius V. 392.
Matthaeus, výklad 31.
Matyáš Korvín 58, 350.
Mazon A. 191, 396.
Meckelein R. 399.
med v jazycích indoevr. a čínském 63.
Meillet A. 345, 395, 398.
Meinhof C. 398.
Menšík J. 124—146, 247—265.
Mercati J. 110.
měsíce, pořad v češt. 273—274, 273².
messiáská myšlenka u Vergilia 309.
metathese, liquid 243, souhlásková 392.
Meyer E. 62—63.
Meyer E. A. 306¹.
Meyer-Lübke W. 343³.
Mickiewicz A. 125, 126, 128, 262.
Migne J. P. 23, 29, 31, 35, 151, 154, 281.
Miklošič F. 107, 122, 123, 190, 241, 342¹, 343¹, 390.
Milč Jan 354.
mince antické 381 nn., mince římské doby císařské 397.
Minyové 189, 332.
Mitani, říše 63.
Mladenov St. 389—390.
z Mladenovic Petr 266, 268, 272¹.
Mojiš 33, 149, 150, 354, 365, 366, 367.
Monceaux Paul (Histoire de la littérature chrétienne) 49 n.
Mossé F. 396.
Motulescu D. 391, 393.
Mourek E. 396.
Muka A. 317.
Mukařovský J. 394.
Müller J. 398.
Müller Karel 12—22, 84—106, 219 až 234.
Museo Mussolini na Kapitolu v Římě 188 n.
Mylius J. Chr. 268, 268¹, 273¹.
náboženství římské 173.
nápisů staroattické 62, nápisů attické doby císařské 308 n.
nářečí, ve škole 174—175; česká 315; zelvské 392; německá v severových. Č. 399.
Nebeský V. B. 57, 58.
Nehring A. 343¹.
Němci, jazyk 175; vliv na češtinu 177.
Němcová B. 394.
Nero, císař 270.
Neruda J. 180.
Neumann St. 183.
Niederle L. 343¹, ², 344, 344²; sborník 62.
Niedermann Max 316, 396.
Nitsch K. 392.
Noe 30, 276.
Noha M. 391.
nosovky stsl. 51, 52¹.
Novák A. 141¹, 318.
Novotný F. 166 n., 285 n., 394 n.
Novotný V. 273.
Nový zákon (grammatické a exegetické příspěvky k jeho výkladu) 71—84, 208—219, perfektivace sloves v řečtině novozákonní 372 nn.
Oberpfalcer F. 391.
Oertel H. 315.
Oidipus král (novodobé představení) 61.
Oidipus na Koloně (novodobé představení) 61.
Ondřej sv. 271¹.
opakování výrazu k zesílení u Máchy a Šlowského 249—255.
z Opoštorfu Anna Maxmiliána, viz z Švamberka.
orient 314.
orientální vlivy na řecké představy náboženské a eschatologické 190, orientální vlivy na řeckou filosofii 190.
Origenes 32, 33, 34, 365¹.

- Osvald sv. 270.
 Oštir K. 192.
 Otcové sv. 23.
 Otrębski J. 315.
 Otto W. 398.
 Ovidius 310 n.
 oxymoron, u Máchy a Slowackého 248—249.
 Pais Ettore 378 nn.
 Palacký F. 179, 347, 352.
 palilogie u Slowackého 255.
 Pandekty Antiochovy 53.
 Pāṇini 191.
 Panzer 270.
 papýry egyptské 311, příručka pa-
 pyrologie 312.
 pasionál, Jenský 265—274.
 Pastrnek, sborník 344¹, 346, 390, 391
 až 393, 394.
 pašije sv. Matouše 23.
 Páta Jos. 108¹.
 Patera A. 119.
 pausa, k zesílení děje, u Slowackého
 a Máchy 256—257.
 Pavel, sv. 27, 38, 39, 270, 271, 271³,
 361, 362, 365¹.
 Pedersen H. 398.
 Pelcl F. M. 370.
 Pelikán Jan 118—123.
 perikopy 23.
 Persson P. 120.
 pes, výrazy v ide. a činšt. 64.
 Peschek Kr. Ad. 272².
 Petřra Stanislav 56—59, 318, 318¹,
 319.
 Petr, sv. 35, 36, 270, 354, 354¹, 355,
 366, 366¹, 367.
 Petrovskaja J. V. 52.
 Petrus 265².
 Pfuhl E. (Malerei und Zeichnung der
 Griechen) 160 nn.
 Piekarski M. 125², 131², 133².
 písmo, vliv na výslovnost 392.
 píseň řecká (svatební) 65 nn., píseň
 kyperská 222.
 Pitter Bonav. 347¹.
 Pleteršnik M. 121, 122.
 Platon 195, 199, 201, 207.
 Plinius, starší 344.
 z Poďěbrad, Hynek 56, 58, 59¹; Jiří
 58, 59¹, 266.
 Poggio Bracciolini 266, 268.
 Pogodin A. L. 343¹.
 poklad zlatý nalezený v okolí Plevna
 309.
 Pokorný J. 316.
 Πόλεμος τῆς Τρωάδος 12, 227 n., 233.
 Polivanov E. 63.
 Polívka Jiri 317, 318.
 polská mluvnice 317, 399; statut
 wiślickí 190.
 Porzeziński W. 314, 315.
 Porzig W. 192.
 Potebňa A. 342¹, 343¹.
 Prace filologiczne N. 311—315.
 Prager Gelehrte Nachrichten. kdo je
 založil 275, 367—370.
 přákrť 191.
 pravěpis, reformy 175; transkripce
 angličtiny do polšt. 315.
 praxapostol. Ochridský 53; Slepčén-
 čenský 50.
 Pražák Albert 393.
 Pražák Vilém, Dr. 56—59, 318—319,
 319¹, 320.
 Pražské zlomky hlahols. 50, 56.
 Preobraženskij 343¹.
 Πρέσβυς ἐκπότης 232.
 proklitiky 178.
 Prokop, sv. 274.
 Propertius 158—159.
 prosodie, česká 176—184; kinetická
 178; graficko-logická 178; akustická
 178; fonologická 178.
 Przedak 275, 367—368.
 přípony, -*ěb*, -*eb* v slov. 123; -*et*
 v slov. 123; -*heit*, -*keit* v němč.
 175; -*eno* v slov. 345; -*ka* v schrv.
 396; -*mo*-, -*mā* v slov. 345, 345²;
 -*vā*-, -*vā*- v řečt. 395; -*ona* v č. 122;
 -*on* v sln. 122; -*ōw*-, -*adov*-, -*θην*
 v řečt. 394; produkt. a neproduk-
 tivní 175; v illyrštině 64.
 přízvuk 285 nn.
 přízvuk, slov. 392 n., čes., kdy ustálen
 177, 181; předložek 177, 181; v slo-
 vech trojslab. v č. 180—183; vliv
 na délku samohl. 179; posunutí p.
 v emfasi v češt. 181; poměr p. a
 kvantit v č. 183—184, 304—308;
 v germ. 63, v němč. 175.
 prst v sanskr. a jazycích semit. 396.
 Puchmajer J. 262.
 Pulkava 121.
 Quintilian 313 n.
 Raban 279.
 Rački F. 55, 106¹, 107, 107², 108, 109,
 109², 110, jeho vydání cod. Assem.
 110—118; 234—239; 239—243; po-
 měr vydání jeho k Črnčičovu 243
 až 245, 246.
 Rank J. 389.
 Rapaport Arth. 372 nn.
 ráz v germánštině 63.

- reálie římské 169 nn.
 Reallexicon der indogerm. Altertums-
 kunde, zpráva 316.
 Regling Kurt 381 nn.
 Reif Th. 399.
 relief řecký 189.
 Renon L. 394.
 Rešetar M. 56.
 Reynolds Graham (The Clausulae
 in the De civitate Dei of St. Au-
 gustine) 166 n.
 Ribay Jiří 265, 265³, 266, 267, 268.
 Rieger 268.
 Rocznik orjentalistyczny II., 314.
 rodiče, jak se tento pojem vyjadřuje
 393.
 Rocher-Skála K. 176.
 Rokycana Jan 266, 271¹.
 román Longův 100, román Eusta-
 thia Makrembolity 100, 225, by-
 zantský román o Imberiovi a Mar-
 garoně 226, román o Lybistrovi
 a Rhodamně 229.
 román řecký dobrodružný 375 nn.
 Rosa V. J. 121.
 Rousselot P. 304, 308, 308¹.
 Rozwadowski J. 177, 314, 398.
 z Rožmberka, páni 57, 348, 350, 350¹;
 Petr Vok 347, 347¹, 348, 349²,
 350, 351, 352; Vilém 347¹, 348¹.
 Ruth Frant. (nekrolog) 187.
 Ryba Bohumil 1—12, 294—300, 335
 až 342.
 Rybay J., viz Ribay.
 rým, v češt. 180.
 řečtina novozák., perfektivace sloves
 372 n.
 Řehoř Veliký 23, 24, 25, 25—26,
 26—27, 28—29, 277, 283⁵, 362¹,
 365¹.
 Řím (dojmy z cesty) 62.
 Řím císařský a jeho obnova 188.
 Salaba Josef 347—352.
 Salač Antonín 287—290, viz i A. S.
 Samuel 276.
 sanskrt 191.
 Sapfo 65 nn.
 Sára 364.
 Saussure F. 345³.
 Sauvageot A. 396.
 Savvina kniha 56, 240.
 Scott Walter 127¹, 128.
 semantika, u ind. gramatiků 191.
 Senn A. 316.
 Seneka (Apocolocyntosis) 314.
 Severjanov Sergej 53, 54.
 Seyfrid W. 268¹.
 Seyk V. (Das wahre und richtige
 Troja-Illion) 287 nn.
 Schleiniz 370.
 Schmalz J. H. 398.
 Schmitt A. 285 nn.
 Schopf 392.
 Schrader O. Dr. 191—192, 316, 343,
 343¹.
 Schramm W. 274².
 Schreiber W. L. 268¹.
 Schubart W. (Ägypten von Alexander
 dem Grossen bis auf Mohammed)
 291 nn.
 Schubert Fr. 317.
 Schwentner E., 184—186.
 Sievers E. 178, 315.
 Simoni P. 53.
 Sjoestedtová M. L. 396.
 Skála, viz Rocher.
 skladba, sloveso proti lat. substantivu
 abstrakt. v stč. ev. sv. Mat. s hom.
 148; oddělení přívlastku od podst.
 jména jiným slovem u Slowackého
 a Máchy 257—258; viz věta.
 skloňování, v přákrť 191; soustava
 pádů v slovin. 396; -*amē* ve zl. Kyj.
 317; zájmen v češt. 345 n.
 Sköld S. 391, 392.
 Slavata Vilém 348, 350, 351.
 slavistika, slov. ústav v Štrasburce
 190—191; v Paříži „Textes publiés
 par l'Institut d'Études slaves“ 399.
 Slované, obilní hospodářství 343 až
 345; jazyky 387—388; vliv na ru-
 munštinu 393.
 slovensko-bulharská příbuznost 389 n.
 sloveso, zvrtné v slovanšt. 190; vid
 315, v angl. 399; ve francouzšt.
 395—396, v latině 395, v germ.
 396, vid dokonavý u sloves na -*θω*,
 -*αθω*, -*θη* v řečt. 394; kausativní
 a iterat. v keltšt. 396; slov. slovesa
 na -*isati* 396; vid v novoz. řečtině
 373 n.; viz faktitiva, supinum.
 slovinská soustava pádová 396.
 slovník, srovnávací jaz. ide. od A.
 Walda 316; lit.-něm. od M. Nieder-
 manna 316; dolnolůž. od A. Muky
 317; přejímání slov ze stsl. do č. 393.
 slovník řecko-anglický (Liddell-Scott-
 Jones) 187.
 slovo, jeho samostatnost 178; ve verši
 180; význam 191; vznik 388.
 slovosled v jazycích ie. 400.
 slovosled latinský 1—12.
 slovosled, u Máchy a Slowackého
 257 n.

- Słowacki J., vliv na Máchu 124 až 146, 247—265.
 Smař-Stočkyj St. 399.
 Smetánka E. 392, 399.
 Smičiklas T. 108².
 Socrates 148.
 Sofokles 311.
 Sofron 311.
 socha řecká archaická 396 n., soška představující Sokrata 397.
 Sokrates, soška představující podobu filosofovu 397.
 Sommer A. 192.
 Sommer F. 398.
 Sommerfelt A. 396.
 Sopočanský nekrolog 393.
 Souček St. 272¹.
 Sova A. 180.
 Spina Fr. 399.
 Spyros Melas 216.
 Stan, pop 245.
 Stiebitz Ferdinand 71 n., 156 n., 208 n., 321 n., 370 n.; viz i F. S.
 Stimulus amoris 29.
 stoh 344.
 Stolz Fr. 398.
 Straka Josef 23—41, 146—155, 275 až 284, 353—367.
 Stránský Pavel 351.
 Straus J. Ch. 265³.
 Streitberg W. 192, 315, 316, 398.
 Strosmajer J. J. 107.
 Struvius 265, 268¹.
 stylistika 315.
 Sumerové, jazyk 64.
 supinum, spojování s genit. 393.
 suppletivismus, v němč. 175.
 svatební píseň řecká 65 nn.
 svatební řeč 65, (předpisy o jejím skládání) 68.
 Světlá K. 122.
 Svitavský O. 393.
 Svoboda K. 49—50, 160—162, 193—207, 375—378.
 syrská provincie římská 167 nn.
 Szober St. 314, 315.
 Szykowski M. 131², 251¹, 257¹.
 Śmieszek 314.
 Šafařík P. J. 51, 51¹, 106, 107, 179, 239.
 Šakōha Dārā Mohammed 191.
 Šalda F. X. 128⁴, 133¹, 248, 249¹, 251¹, 256¹, 257².
 Šimeček K. 309 n.
 Šimek Fr. 23¹, 119.
 Šimon, kouzelník 357.
 Šnidaj 265³.
 Šmidt A. E., sborník 63.
 Štelcar Želetavský Jan 266, 269.
 Štěpán, sv. 361.
 z Šternberka, páni 347¹, 352.
 Štilfríd 399.
 Štitný Tomáš, Řeči nedělní a sváteční 23, 28, 119¹, 185¹, 354, 362.
 ze Švamberka, páni 347¹, 349, 349², 350, 351; Anna Maximiliána 349, 351; Bohuslav 350—351; Jan Jiří 348, 352; Petr 348, 349, 352.
 Švédové, jazyk 63.
 Tablic Bohuslav 266.
 tabu 175.
 Tacitus 46 nn., 312.
 Tanner Jan 352.
 Taszycki W. 317.
 Teodorov-Balan A. 400.
 Teplý F., archivář jindř.-hrad. 351.
 Tesnière L. 190, 396.
 Thalbitzer W. 398.
 Thamar 32.
 Theofrastos (Povahopisy) 293 n.
 Theokritos 67 nn.
 Tietzová Anna 399.
 Tibullus 45 n.
 Titus 361.
 Tobolka Z. 268¹, 272, 273, 273⁴.
 Tomáš Akvinský 37, 41, 146, 148, 150², 151, 153¹, 155¹, 275—276, 276¹, 277—278, 277¹, ², ³, 278 až 279, 278², 279², 280—281, 282 až 283, 282², ³, 283⁴, ⁵, ⁶, 284¹, 353, 354, 355, 359, 359¹, 362¹, 363—364, 365, 365¹.
 topografie Říma 165 n., 171 n.
 Torbiörnsson T. 52¹.
 transkripce fonetická 398—399.
 Trautmann R. 53, 120, 190, 315.
 Trávníček F. 123, 391.
 Troja homerská 287 nn.
 Trojanská kronika 266.
 trojská válka 321 n., 371 n.
 Trombetti A. 192.
 Trubeckoj N. S. 176, 177.
 Turecko po válce 314.
 ugrofinské jazyky 63.
 Ujejski Józ. 258².
 Ungar Rafael 267, 269, 270, 271, 274.
 upanišady 191—192.
 Urias 32.
 z Ústí, páni 350.
 Václav, sv. 270, 271.
 V. G. (Vlad. Groh) 189 n., 309.
 Vajs J. 52, 55, 106¹, 108¹, 109, 109¹, 109—110, 234, 239, 243, 393.
 z Valdštejna, páni 347¹.

- z Vartenberka, pání 347¹, 350.
 Vasišthah 192.
 Vasmer M. 51, 53¹.
 vásy kamarské 44, malby na vásách 160 nn.
 Vašica J. 393.
 z Veleslavína, Daniel Adam 121.
 Venantius Fortunatus 131¹.
 Vendryes M. J., sborník 394, 398; 182.
 Vergilius 45 n., 131, 309.
 Verner K. A. 394.
 Verriér 178, 308¹.
 Verschauser Bern. A. 269, 270, 271.
 verš, český 176—184; volný 183; zakončení substantivem jednoslab., u Słowackého a Máchy 258, 261 až 262; stavba verše Słowackého a Máchy 262—265.
 Vespasianus 361.
 věštění a magie 311.
 věta, vznik v. vedlejší 175; zájmenný podmět v č. 392; řeč nepřímá v lat. 395.
 vídeňské listy hlahols. 56.
 Višvāmitra 192.
 Vitruvius 197 n.
 Vlček Jaroslav 58, 59¹, 124³, 138, 145.
 Voborník V. 262¹.
 Voigt M. A. 370.
 vojenství římské 173.
 Volf Josef 265—274, 275, 367, 368, 369.
 Vondrák V., Církevněsl. chrestomatie 50—56; 109⁴, 110, 182, 392.
 Vostokov A. Ch. 108.
 Vrchlický J. 180.
 z Vřesovic, pání 347¹.
 Vulfila 396.
 Vydra B. 315, 346, 392.
 Vyskočil Albert 249¹, 252².
 Vysoký K. Zdeněk 65—70, 300—304.
 výkopy (v Nyse nad Maiandrem) 187 n., (byzantského chrámu sv. Jana Theologa v Efesu) 188, (v Kôm-eš-Šuqâfa) 292.
 Walde A. 315.
 Weber W. 370 nn.
 Weigand G. 192.
 Weingart M. 106², 318, 390.
 Werschler L. 131², 132¹, 133⁵, 139¹.
 v. Wijk N. 52, 52¹, 316—317, 398.
 de Willman-Grabowska H. 394.
 Windakiewicz S. 127¹.
 Winfrid Pavel, Diaconus 23, 32—35, 148¹, 354.
 Winter C., sbírky slovans. cvičebnič 190.
 Witte Kurt (Die Geschichte der römischen Dichtung im Zeitalter des Augustus) 45 n.
 Wörter und Sachen 399.
 Xenofon 310, 311.
 Zagorsky V. 107⁶.
 zájmeno ukazovací v češt. 345 n.; osobní v češt. 346 n.; relativum absol. stč. 151, 155, 280, 281, 353.
 Zasche R. 317.
 Zebedaecus 149.
 Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung 315—316.
 zesilování významu u Máchy a Słowackého, opakováním slova 249 až 255; pausou 256—257.
 Zíbrt Č. 57.
 Zich O. 177, 252², 258¹.
 zkratky, v starých rukopisech 54; v cod. Ass. 110, 111, 114—118, 114¹, ², 237—239, 241, 244.
 Zlobický J. V. 270³.
 Zograf, čtveroevang. 52, 53, 54, 109, 109⁴, 110, 240, 241; listky 399.
 Zubatý Josef 23¹, 41, 42, 120, 392.
 z Zweibrucku Hock Theobald 348, 349, 350, 352.
 žaltáře, Sinajský 52, 53, 109, 109⁴.
 z Žerotína, pání 347¹.
 Židé 383 nn.; jejich poměr k Římu 168.

VÝROČNÍ ZPRÁVA JEDNOTY ČESKÝCH FILOLOGŮ

ZA SPRÁVNÍ ROK 1925—26.

A. Ústředí v Praze.

Správu Jednoty vedl v roce 1925/26 celkem týž výbor jako v roce 1924/25. Starostou byl univ. prof. Dr. O. Jiráni, místostarostou univ. prof. Dr. M. Hýsek, pokladníkem odb. rada v min. školství K. Hrdina, správcem skladu prof. Dr. J. Vondra, jednatelem Dr. J. Ludvíkovský, administrátorem Dr. Č. Vránek, knihovníky PhC. B. Kliková a PhC. J. Brambora, pořadatelkou přednášek PhC. J. Popelová, účetním PhC. J. Tyxa, zapisovatelem Dr. J. Červenka. Kolegu Vránka, jenž nemohl pro vojenskou službu vykonávat funkce administrátorské, zastupoval kol. Brambora. Koncem února 1926 převzal tuto funkci posl. fil. V. Dölling, povoláný do výboru z náhradníků. Od začátku listopadu 1925 do konce února 1926 byl mimo Prahu jednatel, v měsíci březnu a dubnu starosta, v dubnu a květnu pokladník (vesměs studijní cesta do Italie). Funkce jejich zastávali podle potřeby ostatní členové výboru. Za kol. Döllinga úřadoval v administraci v době universitních prázdnin kol. Brambora.

Členů mělo ústředí 10 čestných, 246 zakládajících (v tom jsou započítáni i zakládající členové, kteří se přihlásili do brněnské odbočky), 2 přispívající, 88 činných — celkem 346. Z řad členů zakládajících navždy nás opustili dva zasloužilí pedagogové Dr. Václav Auersperger, gymn. ředitel v Domažlicích, a Josef Dědek, gymn. profesor v Praze. Z činných členů zemřel v mladém věku literárně nadaný posluchač filosofie Václav Sojka. Přátelé zesnulého uctili jeho památku tím, že založili při knihovně Jednoty knihovnu děl pojednávajících o dramatu a divadle.

Univ. profesor Dr. Jan Máchal přijal laskavě čestné členství, které mu bylo nabídnuto minulou správní schůzí. Za členy zakládající se přihlásili v r. 1925/26: Fr. Duchon, profesor v Lipt. sv. Mikuláši, Dr. Marie Michlová, prof. r. r. g. v Brně, Dr. Ant. Šesták, prof. divč. r. g. v Brně, a Tom. Šílený, gymn. ředitel v. v. v Tišnově.

Správní rok byl zahájen řádnou správní schůzí dne 21. listopadu 1925. Výborové schůze se konaly pravidelně po celý rok mimo prázdniny. Celkem jich bylo 12.

Přední starostí výboru byla i letos činnost vydavatelská. Můžeme zaznamenati tentokrát aspoň dvě díla vědecká: univ. prof. Jana Máchala »Boje o nové směry v české literatuře« a řed. Tom. Šíleného »Řecké starožitnosti«. V tisku je první díl Kul'bakinovy »Staroslovanské mluvnice« v překladu dra Boh. Havránska. Z učebnic byly vydány: 2. díl Grohova výboru z Livia; Trnka-Procházka, Latinská cvičebnice pro gymnasia a r. gymnasia, díl I.; Heřmanského Latinská čítanka pro III. a IV. tř. v 2. vydání.

Listů filologických vyšlo č. 6. ročníku 52. a č. 1.—3. ročníku 53. Odběratelů bylo 651, zdarma nebo výměnou se posílalo 85 výtisků. Nově sjednána výměna s časopisy: Eos, Prace filologiczne, Ruch literacki a Rivista di letteratura Slave. Listy byly ovšem i letos pasivní a deficit byl jenom částečně hrazen blahovolnou subvencí ministerstva školství a národní osvěty ve výši 8000 Kč. Jinak byl finanční stav Jednoty uspokojivý, jak je patrné z tohoto přehledu jmění ke dni 31. října 1926:

Základní jmění	118.374.58 Kč
Výdajné	6.680.67 »
Niederlův fond	231.936.65 »
Rissova nadace	2.000 — »

Úhrnem 358.991.90 Kč

Revisi jmění a hospodářství spolkového vykonala kontrolní komise finanční, jejímž předsedou byl prof. Dr. Václav Niederle. Úroky z Rissovy nadace byly i letos uděleny nemajetnému posluchači filologie.

Středoškolská reforma si nevyžádala v tomto roce takové naší pozornosti jako v roce 1925. Zaznamenáváme jenom, že reformní návrh Jednoty se dále s úspěchem provádí na r. gymnasiu v Křemencové ul. Do kvinty s řečtinou se přihlásilo na škol. r. 1926—27 28 žáků. Má tedy reál. gymnasium v Křemencové ulici nyní klassickou kvintu, sextu a septimu.

Přednášková činnost letos poněkud poklesla. Dne 16. ledna 1926 přednášel pan profesor Dr. V. Flajšhans o slovníkáři Kottovi, dne 6. března docent Dr. Ant. Salač o svých výkopech v M. Asii a konečně dne 8. května pořádala Jednota společně s Klubem moderních filologů pietní večer »za Antonínem Havlíkem«, na němž promluvili pp. univ. prof. J. Janko a E. Smetánka. Menší počet přednášek třeba vysvětliti nejen malým zájmem členstva a přílišným množstvím přednášek, jež se v Praze pořádají, ale i tím, že nepředvídané překážky náhodně zmařily několik chystaných podniků.

Do knihovny přibýly za správní rok 1925/26 102 spisy o 111 svazcích (odd. A 22 sp., 26 sv.; B 27 sp., 28 sv.;

C 47 sp., 51 sv.; D 6 sp., 6 sv.; v odd. E sice časopisů přibýlo, ale budou zařaděny, až budou vázány; odd. F zůstalo nezměněno). Do Brna odeslány pro knihovnu odbočky z duplikátů 124 spisy o 144 svazcích. — O knihovně Václava Sojky se stala již zmínka. Zprávu o revisi knihovny podal za kontrolní komisi knihovní její předseda pan bibliothekář Dr. O. Fortin.

Jednota českých filologů udržovala vědecké styky s cizinou zvláště výměnou Listů filologických i ochotným podáváním informací. Z našich spolků a korporací byly nám nejbližší vedle naší brněnské odbočky Společnost přátel antické kultury a Klub moderních filologů. S potěšením zaznamenáváme, že universita Komenského v Bratislavě věnovala Jednotě pamětní diplom a medaili.

Z otázek a obtíží, jimiž se výbor i správní schůze již častěji zabývaly a jejichž příčinou je vzrůst nakladatelství Jednoty a veškeré administrativy, zaměstnávala letos výbor Jednoty zvláště otázka skladu. Nynější skladiště už naprosto nedostačuje a mimo to je tak temné a vlhké, že se v něm knihy kazí. Komisionáři Hofer a Klouček nemohou však přijmouti do svého skladu ani všech našich učebnic. Proto se výbor rozhodl svěřiti sklad Jednoty novému komisionáři, totiž Jednotě čs. matematiků a fysiků, a připravil příslušný návrh pro řádnou správní schůzi. Také knihovna by potřebovala v mnohém ohledu nápravy. Ale výbor doufá, že po dokončení nové budovy filosofické fakulty bude i knihovna nově a snad lépe umístěna a že pak bude vhodný čas k její reorganisaci.

Končíce tuto zprávu, pokládáme za milou povinnost poděkovati jménem Jednoty českých filologů všem těm, kteří se zasloužili o její zdar. Jsou to především důvěrníci Jednoty, jimiž byli pánové: v *Báňské Štávnici* na reál. gymn. prof. Stan. Branžovský, v *Benešově* prof. Fr. Kubík, v *Brně* na gymnasiu prof. dr. Ferd. Kňourek, na reál. gymn. ředitel Al. Holas, na dívč. reál. gymn. prof. dr. Al. Gregor, v *Čáslavi* řed. Pokorný, v *Čes. Budějovicích* na gymn. prof. Fr. Überhuber, na dívč. r. r. g. prof. K. Roubal, v *Domažlicích* prof. dr. Em. Strejček, v *Hradci Králové* na gymn. prof. Beran, v *Chotěboři* prof. Jar. Hoch, v *Chrudimí* prof. Tomáš Snětivý, v *Jičíně* na gymnasiu řed. Ant. Trnka, v *Jihlavě* řed. dr. L. Fidler, v *Jindřichově Hradci* prof. Fr. Špírek, v *Klatovech* prof. dr. Zdeněk Řezníček, v *Kolíně* prof. dr. Ot. Palán, v *Kroměříži* prof. Jan Kaláček, v *Litomyšli* prof. A. Doležel, v *Litovli* prof. K. Sedlák, na *Mělníku* prof. Jos. Stáhlík, v *ML. Boleslavi* prof. Jan Cejp, v *Mor. Ostravě* na gymn. prof. dr. Fr. Král, v *Náchodě* prof. Jan Ptáček, v *Něm. Brodě* řed. Jan Stránský, v *Novém Bydžově* prof. Ant. Žák, v *Olomouci* na gymn. řed. V. Hřivna, v *Opavě* prof. Jos. Jaroš, v *Pardubicích* na gymn. dr. A. Mazánek, na dívč. r. g. řed. J. Roubal, v *Pelhřimově* prof. Václav Šebek, v *Písku* na gymn. dr. Bronislav Fleischmann, v *Plzni* na gymn. prof. Karel Likař, na reál. gymn.

řed. dr. Zdeněk Hujer, *v Praze* na akad. gymn. prof. dr. Jos. Čapek, na I. reál. gymn. dr. Václav Niederle, na II. reál. gymn. prof. A. Kořínek, na dívčím gymn. Krásnohorské dr. Libuše Scholzová, na reál. gymn. v Praze-VIII. řed. dr. Al. Herout, na gymn. v Praze XII. řed. O. Smrčka, na reál. gymn. tamže dr. K. Müller, na dívčím reál. gymnasiu tamže řed. J. Kracík, na I. reálce tamže prof. Fr. Pover, na reál. gymn. v Praze-XVI. prof. J. Martinovský, na dívčím ref. reál. gymn. tamže řed. dr. Kudrnovský, na reálce tamže prof. V. Vordren, na gymn. v Praze XI. prof. Frant. Jakubec, na reálce tamže doc. dr. Fr. Ryšánek, na reálce v Praze-III. prof. Frant. Křemen, *v Prostějově* na gymn. řed. Václav Kubelka, *v Prešově* prof. K. Čech, *v Přerově* řed. Richard Kantor, *v Příbrami* prof. J. Němec, *v Rokycanech* řed. Jan Šulc, *v Rychnově* prof. Aug. Wolf, *v Slaném* prof. Ant. Macela, *v Táboře* na gymn. dr. Josef Straka, *v Třebíči* prof. Jan Winkler, *v Třeboni* dr. Ad. Sedlecký, *v Uh. Hradišti* prof. J. Novák, *v Ústí n. Labem* řed. dr. Jar. Kubista, *ve Vídni* prof. dr. Blahomír Žahour, *ve Vys. Mýté* prof. dr. Karel Jedlička, *ve Vyškově* řed. Fr. Teplý a *ve Znojmě* prof. Jos. Boška.

Zvláštním díkem jsme zavázáni ministerstvu školství a národní osvěty za peněžitou podporu, dále redaktorům Listů filologických, panu řediteli T. Šílenému za nezištnou pomoc při vydání jeho *»Řeckých starožitností«*, pánům, kteří nám přednášeli, a redakcím časopisů za uveřejňování spolkových zpráv.

Výbor Jednoty českých filologů v Praze.

Ot. Jirání, t. č. starosta.

Jar. Ludvíkovský, t. č. jednatel.

B. Odbočka v Brně.

Výbor brněnské odbočky projevoval v minulém správním období živý zájem především o přednášky. Bylo jich uspořádáno celkem devět, tedy o jednu méně nežli vloni. 1. 24. listopadu 1925 vzpomněl prof. Dr. Jiří Horák sedmdesátých narozenin Jana Máchala a ocenil po zásluze jeho význam. — 2. 9. prosince promluvil prof. Dr. Fr. Novotný na thema: Boje o novořecký jazyk spisovný a prof. Dr. Karel Svoboda podal zprávu o šestém zasedání Antické školy v Nimes. — 3. 26. ledna pojednal prof. Dr. Prok. Mir. Haškovec o osudu slepců ve francouzském pisemnictví a mimo to seznámil nás s nejnovější literaturou o Molièrovi. — 4. 9. března zhodnotil prof. Sergěj Vilinskij slovesnou tvorbu M. E. Saltykova-Ščedrína a posluchačka filosofie Helena Lisunová z ní přednesla některé typické ukázky. — 5. 16. března hovořil prof. Dr. Fr. Chudoba o klasicismu a romantismu. — 6. 20. dubna prof. Dr. Boh. Ryba ukázal nám nástinem literární činnosti Karla Kolčavy, jaká byla latinská literatura barokní v Čechách. — 7. 4. května rozebral prof. Nikolaj Durnovo podrobně legendu

o sv. Kononovi. — 8. 26. října informoval nás prof. Dr. Vlad. Groh o úpravě antického Říma. Po přednáškách bývaly zpravidla živé debaty, které nejednou osvětlily dané thema velmi zajímavě a s nejrůznějších hledisk.

Kromě toho nutno se zmíniti ještě o jedné pietní schůzi, kterou uspořádala naše odbočka 19. ledna se zdejšími Česko-polským klubem na památku Stefana Žeromského a Wł. St. Reymonta. O významu básníků promluvil před četným obecnstvem z Brna i odjinud prof. Dr. Jiří Horák, ukázky z jejich tvorby přednesl v originále Ing. St. Jan Ilczko.

Výbor odbočky se staral všemožně netoliko o přednášky, nýbrž také o svoji knihovnu. K jejímu rozhojnění přispělo i letos hlavně zase ústředí, které nám darovalo 124 spisů o 144 svazcích, jednak věnovalo 1000 Kč na zakoupení nových knih. S povděkem třeba též podotknouti, že třetí třída České akademie ve svém sedění 24. března 1926 velmi ochotně vyhověla naší žádosti a darovala nám všechny své publikace již vydané, pokud byly na skladě. Mimo to učinila usnesení, že i pro příště bude nám bezplatně zasílati všechny své spisy. Žádosti o volné výtisky jsme zaslali také jiným spolkům a institucím a lze do-zajista věriti, že i odtud nám dojdou brzy odpovědi příznivé. Jest jenom litovati, že jmění naší odbočky není takové, abychom mohli rozšiřovati knihovnu, jak by bylo žádoucí a jak bychom si sami přáli. Ale přes to jistě věnujeme na ni po každé z po-kladny částku co největší. Zasluhu o to, že knihovna byla velmi brzy zkatalogisována a že se z ní už delší čas půjčuje, mají kromě našeho knihovníka jmenovitě páni posluchači filosofie Oldřich Králík a K. Janáček. Výbor jim všem za jejich ochotu srdečně děkuje.

Za významnou událost v našem životě spolkovém třeba po-kládati to, že se 12. března 1926 ustavil z posluchačů romani-stiky na filosofické fakultě Masarykovy university zvláštní odbor při naší odbočce pod jménem Kroužek brněnských romanistů, který si vytkl za úkol buditi zájem o věci románské, především fran-couzské, a to pořádáním debatních schůzek, pěstováním spo-lečenských styků, půjčováním knih a periodik a konečně udržováním přátelského poměru s podobnými organisacemi v Brně, jako je Alliance française a Circolo italiano. Výbor odbočky ve dvou schů-zích probral podrobně jednací řád Kroužku, jak jej navrhli jeho členové, a vykonav v něm po dohodě s nimi některé změny rázu spíše formálního, také jej definitivně schválil. V minulém období řídili Kroužek, který měl 19 členů, tito činovníci: starosta Ant. Dokoupil, místostarosta Ot. Nováček, jednatel Vlad. Stupka a po-kladník Ot. Novák. Uspořádal čtyři debatní večírky. Mluvili na nich: 17. března Stupka o básnických prvotinách M^{me} de Noailles, 21. dubna Dokoupil o Jeanu Moreasovi, 12. května Sypták o Albertu Samainovi a 2. června Nováček o pařížském argotu. Druhá a čtvrtá přednáška byly francouzské, ostatní české; rovněž diskuse po re-

ferátech byla vedena střídavě v obou jazycích. Na valné hromadě Kroužku, která se konala 21. října 1926, byl zvolen pro příští správní rok starostou Ant. Dokoupil, místostarostou Jar. Ryšavý, jednatelem Vl. Stupka a pokladníkem Ot. Novák. Náhradnicí jednatelovou je Marie Čížková, náhradníkem pokladníkovým Jos. Balcar. Výbor odbočky ve smyslu ustanovení jednacího řádu volbu těchto funkcionářů jednomyslně potvrdil.

Vedení odbočky bylo letos v týchž rukou jako minulého roku. Starostou byl univ. prof. Dr. Stan. Souček, místostarostou univ. prof. Dr. Prok. Mir. Haškovec, jednatel gymn. prof. Dr. Al. Gregor, pokladníkem gymn. prof. Dr. Al. Navrátil, zapisovatelem PhC. Lud. Svoboda, knihovníkem a správcem skladu PhC. Jul. Heidenreich. členem výboru bez zvláštní funkce univ. prof. Dr. Fr. Novotný. Náhradníci byli: prof. reálky Fr. Francová, univ. prof. Dr. Ant. Beer a prof. obch. akademie Jan Strnad. Členy kontrolní komise byli zvoleni řádnou valnou schůzí: gymn. prof. Tom. Hála, ředitel gymnasia v Třebíči Dr. Jos. Kozlovský a prof. reálky Dr. Stan. Sahánek. V roce se vzdal svého místa ve výboru PhC. Lud. Svoboda a jeho funkci zastával pak po něm ochotně prof. Jan Strnad. Výbor konal úhrnem 6 schůzí, na nichž byly probírány běžné věci spolkové.

Členů měla odbočka činných 85, přispívajících 33; mimo to se do ní přihlásilo 15 členů zakládajících, kteří byli zapsáni v Praze. Sluší poznamenati, že podle stanov byli vyloučeni tři členové, poněvadž neplatili přes několikrát upomínání příspěvků.

Stav jmění odbočky byl k 26. říjnu 1926 takovýto:

1. Hotovost pokladní	64.30 Kč
2. Vklad u pošt. úřadu šekového . .	344.51 „
3. Vklad u Mor. hypoteční a zemědělské banky	2939.91 „
4. Dlužné členské příspěvky	215.— „
Dohromady	3563.72 Kč

Revisi celého finančního hospodářství vykonali členové kontrolní komise.

Výbor odbočky děkuje upřímně všem, kdož jej v jeho činnosti podporovali. Bylo to ústředí, které i zásilkou knih i darem 1000 Kč umožnilo vzrůst naší knihovny, kolegové důvěrníci na středních školách i mezi posluchači na fakultě, kteří trpělivě vybírali příspěvky od členů a oznamovali jim naše schůze, páni přednášející, kteří nám opravdu vždycky vycházeli s velikou ochotou vstříci, třetí třída České akademie, která nám věnovala své spisy, děkanství filosofické fakulty, které nám zdarma propůjčovalo místnosti k přednáškám, a konečně redakce Lidových novin, která nám laskavě otiskovala spolková oznámení. Opravdový dík náleží též členům výboru, prof. Fr. Francové a posluchačům filosofie Jul. Heidenreichovi a Lud. Svobodovi, kteří

odtud odcházejí pro nutné své zaměstnání jiné. Má-li výbor pro příští období určité přání, tedy hlavně to, aby se kolegové ze středních škol a posluchači vysokoškolští hlásili k přednáškám a referátům mnohem hojněji, nežli tomu bylo doposavad. Zdá se mu totiž, že se nesmí zneužívat ochoty některých jednotlivců až do krajnosti, nýbrž že musí býti zajištěna součinnost pokud možno největšího počtu členů.

Výbor odbočky Jednoty českých filologů v Brně.

St. Souček, t. č. starosta.

Al. Gregor, t. č. jednatel.

Seznam členů

letos vynecháváme pro přílišný rozsah posledního čísla »Listů filologických«. Příště bude zase otištěn.

P9. L5 1926 V53



a39001



003365361b

8-72

